

# Altérée

Le monde a changé. Elle aussi.

G. R. Untel

*Copyright © G. R. Untel, 2018*

*Couverture réalisée avec PicMonkey, photographie prise par G. R. Untel*

# Table des matières

|                                    |                                      |
|------------------------------------|--------------------------------------|
| <a href="#"><u>Chapitre 1</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 26</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 2</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 27</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 3</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 28</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 4</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 29</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 5</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 30</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 6</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 31</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 7</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 32</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 8</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 33</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 9</u></a>  | <a href="#"><u>Chapitre 34</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 10</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 35</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 11</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 36</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 12</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 37</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 13</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 38</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 14</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 39</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 15</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 40</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 16</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 41</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 17</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 42</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 18</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 43</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 19</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 44</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 20</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 45</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 21</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 46</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 22</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 47</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 23</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 48</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 24</u></a> | <a href="#"><u>Chapitre 49</u></a>   |
| <a href="#"><u>Chapitre 25</u></a> | <a href="#"><u>Remerciements</u></a> |

# Chapitre 1

Je ne connais rien de mieux que ces matins de fin de semaine où l'odeur du café embaume la maison, quand la pluie tapote sur les stores et qu'une soudaine nostalgie se love au creux de l'âme. Ce que je n'aime pas, en revanche, c'est qu'il faut bien se lever à un moment ou un autre.

Le retour à la réalité est aussi brutal que le passage des draps de flanelle au parquet glacé. Un vent vif et humide me cingle le visage quand j'ouvre les volets ; le ciel est gris, maussade. Quelques gouttes de pluie viennent tomber sur mes pieds nus juste avant que je ne ferme la fenêtre. C'est toutefois un faible grésillement qui achève de m'extraire à la torpeur caractéristique du dimanche. Je descends les marches de l'escalier sur la pointe des pieds et tends l'oreille.

« *Krrch...* La mise en place du recensement obligatoire des individus Altérés permettra une plus grande accessibilité aux traitements expérimentaux. Le gouvernement souhaite à terme soigner le gène Altéré dans tout l'hexagone. Il est important de rappeler que les traitements expérimentaux permettent actuellement à un sujet sur dix de vivre cinq ans de plus. »

J'attends la suite mais le journaliste enchaîne déjà sur une autre actualité. La distraction a beau maintenant me guetter de près, je saisis néanmoins quelques bribes d'informations ; le Centre Décisionnaire, haut lieu de prises de décisions politiques et accessoirement remplaçant de l'ancien système Parlementaire, va prochainement recevoir une nouvelle beauté, conformément au plan d'aménagement de la rive droite de la capitale.

Tant d'argent jeté par les fenêtres pour quelque chose qui aurait dû être fait avec plus de soin dès le départ.

Dépitée, j'entre dans la pièce collée à l'entrée. Grand-père est assis à la table de la cuisine, bien emmitouflé dans une vieille robe de chambre aux couleurs passées. Il trempe tant sa tartine de pain beurré dans le café qu'elle tombe en morceaux juste au moment de croquer dedans.

« Foutaises ! S'exclame-t-il en gesticulant. Quelle bande de... »

— Bonjour, grand-père. »

Il lève la tête pile à l'instant où un bâillement me fait monter les larmes aux yeux. Ses longs cheveux poivre et sel noués en queue de cheval tranchent avec sa belle peau noire.

« Olivia ! Tu n'es pas en cours ? »

— Il n'y a pas cours le dimanche, dis-je doucement. »

Son expression se brouille un instant mais il se reprend et me sourit.

« Évidemment, marmonne-t-il. »

Je me pince les lèvres, perplexe. Le problème, c'est que plus rien ne lui semble évident depuis un certain temps déjà. Bien décidée à ne pas m'attarder sur le sujet, je fais chauffer du lait puis tire une chaise pour m'asseoir en face de lui. Il a l'air fatigué ; je me demande s'il a dormi cette nuit. Mais au lieu de formuler cette question qui me taraude tant, je désigne le poste de radio du doigt.

« Qu'est-ce qu'ils racontent, encore ? »

— Ils veulent recenser tous les Altérés pour mieux les intégrer aux traitements expérimentaux... plus de cobayes pour plus de résultats. Moi, je dis que ça va faire plus de mal que de bien. Tu sais combien sont morts, avec leurs bêtises ? »

Je comprends immédiatement que j'aurais mieux fait de m'abstenir : grand-père s'enflamme toujours à ce sujet. Pendant cinq bonnes minutes, il me parle d'un complot qui viserait à rayer les Altérés de la surface de la terre. Il raconte que dans quelques mois, les voisins dénonceront ceux qui ne sont pas allés se faire recenser et que de toute manière, rien n'est jamais fait dans leur intérêt. Il dit beaucoup de choses, mais je ne l'écoute plus vraiment.

Soudain, il se tait et me regarde dans le blanc des yeux.

« Dis-moi, tu ne penses tout de même pas aller te faire recenser !

— Non. Bien sûr que non. »

Il soupire, soulagé, et trempe les lèvres dans le café. J'essaie d'agir aussi naturellement que possible ; en réalité, je ne suis pas tout à fait honnête. J'y pense, et pas seulement car je risque d'avoir de gros ennuis si je ne me fais pas recenser à temps. J'aimerais simplement avoir l'impression de pouvoir enfin prendre le contrôle de ma vie, quitte à faire la démarche bien avant la date limite. Ainsi, je n'aurais peut-être pas le sentiment qu'on me force la main.

Grand-père se lève et va vider son bol dans l'évier. Il fait un brin de vaisselle puis s'essuie les mains et se dirige vers la porte qui donne sur le salon. Je frôle son poignet du bout des doigts quand il passe près de moi. Suite à quoi il pile net, fronce les sourcils et me dit d'un ton sec :

« Tu ne devrais pas utiliser ton gêne sur moi. »

Je le regarde s'en aller sans oser prononcer un seul mot.

Qu'est-ce que le gêne Altéré ? Un véritable fardeau.

\* \* \*

Je suis censée retrouver Malika au parc vers quatorze heures. La maison de grand-père n'est pas très loin du centre-ville d'Amiens et puisqu'il pleut, je prends mon temps. Les quartiers que je traverse sont tristes et délabrés. Ils sont formés de longues rues bordées de petites maisons serrées les unes contre les autres, pareilles à des sortes de coquilles vides alignées sous le ciel noir. Certains volets sont fermés tandis que d'autres claquent au vent, à croire qu'il n'y a pas âme qui vive aux environs.

J'emprunte une ruelle étroite qui remonte en zigzag le long des habitations. Je tourne ensuite à droite. A partir de là, les rues sont plus larges et nettement moins vides. Il y a même du monde au café du coin : les passants se pressent à l'intérieur pour s'abriter. Le parc n'est pas très loin de là, longé par des barres d'immeubles vétustes. Des affiches qui clament « faites-vous dépister » ou « un don pour une vie » sont placardées aux murs, et quelques graffitis aux couleurs criardes les recouvrent partiellement.

Je retiens ma respiration. Malika m'attend à deux pas d'un arbre dont les feuilles ont été, pour la plupart, emportées par le vent. Elle grelotte sous sa parka beige, et pour cause : sans parapluie, elle est trempée jusqu'aux os. Ni une ni deux, je me précipite vers elle. Mes chaussures s'enfoncent dans la boue qui éclabousse sans vergogne le bas de mon pantalon.

« Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Si j'avais su, je serais passée te prendre. »

Je lui tends le bras pour qu'elle puisse s'abriter avec moi. Elle secoue la tête avec énergie et je reçois quelques gouttes d'eau en plein visage lorsque ses cheveux suivent le mouvement de son corps. Cet assaut ne m'atteint pas ; avec ses grands yeux animés, Malika me lance des regards qui me font craindre de prendre un air éperdu, vaguement dissimulé sous une frêle carapace de nonchalance. J'aperçois les mélanges complexes caractéristiques des couleurs chaudes qui entourent ses pupilles, similaires aux tons sombres des journées d'automne, aux feuilles mortes et aux châtaignes tombées du haut des arbres qui se dénudent sous la fureur des éléments.

« Oh, non, très mauvaise idée. Ma mère n'aurait certainement pas aimé te voir à la maison. A vrai dire, elle ne sait même pas que je suis ici. »

Je m'efforce de sourire. Ce n'est pas une grosse surprise : beaucoup de gens ont une peur bleue des Altérés, en partie parce qu'on leur a appris à grandir dans son ombre. Sa mère n'échappe pas à la règle.

« Alors, quelle est donc cette chose que tu voulais m'annoncer de vive voix ?

— J'ai reçu les résultats du test, dit-elle d'un ton grave. »

Je la regarde dans le blanc des yeux, bouche bée, suspendue à ses lèvres. Une brusque bourrasque de vent me fouette les joues.

Le dépistage du gène Altéré chez les enfants et les adolescents n'a été rendu obligatoire que l'année dernière, peu après notre départ du lycée. Si le gène est encore indécélable à la naissance, c'est dans cette tranche d'âge qu'il s'active le plus souvent. Les enfants sont turbulents, alors la prévention permet d'éviter les accidents. Au final, seule la famille est mise au courant et le recensement n'est pas obligatoire. Du moins, il ne tardera pas à le devenir.

Le recensement et le dépistage des adultes est également facultatif pour le moment, en partie parce que les chances d'être le porteur d'un gène dormant avoisinent le zéro absolu ; auparavant, on considérait le gène Altéré comme une simple maladie et non pas comme une possible *menace*. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : on se faisait dépister pour son propre bien, pas pour celui des autres, et certainement pas pour devenir un fichier classé au milieu de milliers d'autres, rien de plus qu'un nom exposé à la moindre investigation.

J'étais déjà au courant depuis longtemps, je ne voyais donc pas l'intérêt de me faire dépister. Mais je ne m'étais jamais imaginé que Malika puisse avoir envie de le faire.

« Je suppose qu'ils sont négatifs, sinon ta mère vous aurait déjà jetées dehors, toi et tes valises. »

Elle me donne un coup de coude. Je glousse, espérant détendre l'atmosphère, mais reprends mon sérieux dès qu'elle ouvre la bouche pour parler.

« Eh bien, dit cette dernière, je n'ai pas le gène. »

Je me racle la gorge.

« C'est bien, vraiment bien. »

— Avec toutes ces histoires de recensement, je voulais en avoir le cœur net. »

Malika me lance un drôle de regard. Elle me presse le bras et renifle.

« Je suis désolée. Je ne devrais pas m'en réjouir alors que toi... »

— J'ai eu dix ans pour me faire à cette idée, dis-je en balayant l'air d'un revers de la main. Je suis sérieuse, tu sais. Je suis contente pour toi. Je préfère te savoir hors de danger. »

Elle hoche la tête mais ça ne suffit pas pour autant à effacer son air contrit. Malika s'inquiète pour moi, comme elle l'a toujours fait. Elle est comme ça, c'est tout. Nous allions au même lycée et même si aujourd'hui nous ne suivons pas les mêmes cours à l'université, rien n'a changé.

Je détourne le regard pour échapper au sentiment douloureux qui me noue le ventre, en vain. En effet : *rien n'a changé*.

Malika éternue. Je lui propose d'aller boire un coup au café. Nous nous pressons sous la pluie et je pousse la porte de l'établissement sans plus attendre ; une petite cloche tinte quand elle s'ouvre. La salle est grande et, surtout, bien chauffée. La majeure partie de la pièce est occupée par plusieurs tables rectangulaires entourées de banquettes de couleur prune et de vieilles chaises en bois. Si l'état du papier peint bleu marine laisse à désirer, les bouteilles d'alcool sont parfaitement alignées derrière le comptoir. Juste devant, les tabourets sont tous pris. Le propriétaire a des progrès à faire en matière de décoration, mais l'endroit reste malgré tout agréable et chaleureux.

On se pose sur une banquette près des fenêtres, à l'écart des autres clients. L'endroit a beau être moins fréquenté qu'avant, il y a toujours des habitués. Nous choisissons nos boissons et notre commande arrive ; Malika entoure sa tasse de thé des mains tandis que je bois une gorgée de bière avant de grimacer.

« Deux façons différentes de se réchauffer les entrailles, me dit-elle d'un air malicieux. »

J'ai beau sourire à la remarque, je n'écoute pas vraiment. Les hommes au comptoir portent des masques semblables à ceux des chirurgiens qui opèrent dans les hôpitaux. On sait depuis longtemps que le gène Altéré ne se transmet pas dans l'air mais ce genre de comportement persiste malgré tout. Quoi qu'il en soit, l'insulte a de quoi me faire hisser les cheveux sur la tête.

« Et sinon, comment va ton grand-père ? »

Je reprends mes esprits tant bien que mal.

« Il fait aller. Il ne s'en est jamais vraiment remis, tu sais.

— Qu'est-ce qu'il pense de tout ça ?

— Du recensement ? Des dépistages ? Hmm... je ne pense pas pouvoir t'expliquer son avis sans me montrer ne serait-ce qu'un brin grossière. »

Malika laisse échapper un gloussement. Ses yeux, toutefois, trahissent une anxiété que je ne peux ignorer. Je sais qu'elle a quelque chose derrière la tête mais j'attends qu'elle formule clairement sa question pour y répondre.

« Tu comptes te faire recenser ?

— Je ne sais pas. Mais bon, je n'aurais bientôt plus le choix si la motion est adoptée. Et elle le sera, n'est-ce pas ? Ça nous pendait au nez.

— Oui, mais tu sais comment ça marche. Le temps que les choses se mettent en place, un an peut s'écouler... et un an, c'est suffisant pour en gagner cinq.

— Pas forcément. Après tout, on ne sait pas comment ils choisissent leurs patients. Ils pourraient très bien passer à côté de mon cas... de toute façon, je pèse encore le pour et le contre. Si je me fais embarquer pour les essais après le recensement, ça me fera peut-être cinq ans de plus à vivre, mais pour en faire quoi ? Ils ne mettront un terme aux traitements que lorsqu'ils trouveront un remède. Alors si cette année est ma dernière ici, je n'ai pas envie de la gâcher. »

Je me pince les lèvres, habitée par l'étrange impression d'en avoir dit trop. Pendant ce temps-là, Malika boit une nouvelle gorgée ; une petite goutte de thé brille au coin de sa bouche. Je détourne le regard.

« Tu es positive, dis donc, me dit-elle. »

Les hommes au comptoir s'esclaffent. Je me sens mal à l'aise. Peut-être que j'aurais dû la conduire ailleurs. Peut-être que je n'aurais pas dû sortir du tout. Malika pose une main sur la mienne ; je tressaille.

« Je ne vais pas pouvoir rester longtemps, me confie-t-elle. Si ma mère l'apprend...

— Ce n'est pas grave, c'est déjà bien. Je suis contente de t'avoir vue. D'habitude, tu ne sors jamais le week-end.

— C'est ce que m'a mère m'a dit. Elle renifle mes écarts de conduite à des kilomètres à la ronde... C'est vrai que je n'aime pas sortir le dimanche, à cause du couvre-feu. Mais j'avais envie de t'annoncer la nouvelle le plus vite possible. »

A quinze heures tapantes, il n'y aura plus personne dans les rues. Ceux qui disposent d'une dispense pour le travail pourront encore circuler librement mais les autres devront cesser toute activité pour se cloîtrer à la maison, afin d'éviter les débordements de fin de week-end.

Trois jeunes sont morts le mois dernier.

« Et puis le téléphone, c'est tellement craignos... Ajoute Malika avec un sourire.

— Je m'étonne de trouver un tel mot dans votre vocabulaire, jeune fille.

— Adil a une mauvaise influence sur moi, je crois. »

Je me souviens parfaitement d'Adil, son petit frère, avec ses lunettes rondes et ses airs de premier de la classe. J'ai du mal à l'imaginer en train de dire quoi que ce soit de vulgaire. Même « zut » sonnerait mal dans sa bouche.

Malika jette un coup d'œil à sa montre. Par réflexe, je lève les yeux vers la grande horloge suspendue juste en face de moi. Il est déjà quatorze heures trente.

« J'ai peur que ce soit un peu juste, dit-elle. »

Au même moment, la porte du café s'ouvre et un courant d'air glacial envahit la salle. Les hommes au comptoir sortent tandis que Malika se frictionne les bras. Apparemment, même son gros pull à col roulé ne parvient pas à la tenir au chaud.

« Je vais te raccompagner. Tu verras, je te promets que tu rentreras pile à l'heure.

— Tu ne peux pas. Et si ma mère te voit ? J' imagine déjà la scène qu'elle me fera.

— Je m'arrêterai à l'angle de la rue. Comme ça, elle ne me verra pas. »

Je finis mon verre et passe ensuite la langue sur mes lèvres pour ne pas en perdre une goutte.

Malika sourit, amusée. Elle se laisse convaincre.

« Tu ne lâches rien, dit-elle. »

J'essaie en vain de chasser l'embarras qui me monte à la tête.

Nous partons dès qu'elle vide sa tasse ; le propriétaire du café ferme boutique juste derrière nous. Dehors, il pleut encore. Malika se colle à moi pour éviter les gouttes d'eau. Le temps ne va pas en s'améliorant mais elle ne perd pas pour autant son sourire. Il faut croire que même la pluie ne peut pas avoir raison de sa bonne humeur habituelle. Cela fait partie de son charme, part indissociable de son attractivité indéfectible, ce petit je-ne-sais-quoi qui ne la quitte pas et qui me colle à la peau. Nous marchons vite, et mon cœur peine à suivre.

Malika habite à l'écart du centre-ville dans un petit pavillon à deux étages. D'après ce que j'ai pu observer, c'est un coin plutôt tranquille. D'ordinaire, j'évite le quartier dès que possible. Il fait pourtant partie des moins délabrés, notamment parce que beaucoup de familles y vivent et que rien ne s'y passe jamais, mais sa mère a des yeux de faucons ; si jamais elle me voyait, ce serait la fin du monde.

« On se dit à lundi, alors ? »

— Eh bien... je suppose que c'est le moment ou jamais pour t'en parler, non ? A vrai dire, je pense arrêter mes études.

— Hein ? »

Malika pile net et me tire par le bras. Ses grands yeux écarquillés me lancent des éclairs, et c'est déjà bien plus que ce que je suis capable d'encaisser. Sa réaction me prend au dépourvu ; j'ai tout de suite envie de faire machine arrière pour ne pas lui causer de la peine.

« Pourquoi ? »

Elle pose une main sur sa bouche lorsqu'elle se rend compte qu'elle s'égosille en pleine rue et jette ensuite un regard paniqué aux fenêtres puis à sa montre. Je me penche en avant afin de l'observer à mon tour : quatorze heures quarante-cinq. Nous nous remettons à marcher tandis qu'elle continue de pester à voix basse.

« Tu choisis toujours le bon moment, aussi ! »

Sa maison est à l'angle de la prochaine rue.

« Je ne suis pas sûre de vouloir passer mes derniers jours à étudier d'arrache-pied, dis-je. Ça ne me servira pas à grand chose, et sûrement pas à prendre soin de mon grand-père. J'ai besoin d'y voir plus clair. Et pour ça, il va me falloir beaucoup plus de temps libre. Mais on se reverra pour en parler, ne t'inquiète pas. »

— Ah oui ? Et quand, si je peux plus te voir au campus ?

— Tu as peur qu'on s'éloigne ? C'est ça ? »

Malika détourne le regard.

« Oui. »

— Mais pourtant, si jamais j'intègre les essais...

— C'est parce que je suis égoïste. Je pense au temps qu'il te reste, à ce que cinq années supplémentaires signifiaient... Il y a une clinique pas très loin et les visites sont autorisées, alors que si tu abandonnes les cours, je ne te verrais pas du tout. Je travaille si dur que je quitte à peine la maison. »

Elle attrape soudainement ma main. J'ouvre la bouche pour happer une grande goulée d'air frais. La pluie clapote contre le parapluie.

« Si c'est ce que tu veux, fais-le. Mon avis n'a pas d'importance. »

— On ne s'éloignera pas. Je te le promets, dis-je.

— Je te crois. Quant à toi, n'oublie pas que je suis là si tu veux en parler. Je sais que c'est dur pour toi en ce moment. Tu n'as pas à porter ça toute seule. »

Malika presse ma main une dernière fois avant de filer chez elle sans se retourner. Je la regarde

s'éloigner sans piper mot jusqu'à ce qu'elle disparaisse pour de bon J'attends un peu, un pied sur le trottoir, un pied sur la voie, et je rebrousse chemin. J'ai encore en tête la vision de la goutte de thé au coin de ses lèvres.

Il est bientôt quinze heures. Il pleut des cordes mais je prends néanmoins le risque de me mettre à courir. Il faut que j'en profite ; dans quelques semaines, il gèlera et il faudra que j'évite de telles escapades.

\* \* \*

Une fois rentrée, je trouve grand-père affalé devant la télévision. Deux journalistes tirés à quatre épingles apparaissent à l'écran. Je me penche pour attraper la télécommande posée sur la table basse et baisse le son d'un cran.

« Tu sens l'alcool, note grand-père.

— Je suis majeure et vaccinée. »

Je lui adresse un sourire auquel il ne répond pas.

« Pardon pour ce matin. Je n'aurais pas dû faire ça. »

Grand-père fronce les sourcils. Sait-il au moins de quoi je parle ?

« Ne t'en fais pas pour ça. Alors, les cours ? »

Je m'assieds à côté de lui. Un petit logo s'affiche en haut de l'écran de télévision pour informer l'audimat que le couvre-feu vient de commencer. Je prends une grande inspiration avant de répondre :

« C'était bien. »



## Chapitre 2

Mes parents étaient Altérés. Ils ont intégré les traitements expérimentaux dès leur lancement et sont morts six mois après, à une semaine d'intervalle seulement, des suites des blessures entraînées par le programme. J'ai à mon tour découvert que j'étais Altérée quelques années plus tard ; j'avais tout juste neuf ans.

Outre les porteurs sains, pas si communs que ça, le gène se manifeste de quatre façons différentes : on parle d'aspects. Dans un premier temps, l'aspect offensif s'oppose à l'aspect défensif : le premier cause du tort aux autres tandis que le second se contente uniquement de protéger le porteur du gène. Le troisième, l'aspect curatif, permet de se soigner soi-même ou autrui. Un aspect mineur ne représente quant à lui aucun danger, tout comme il ne permet pas de changer la vie d'un individu de manière significative. Mais dans tous les cas, il est impossible d'éviter les dommages collatéraux.

L'effet mortel : voilà le grand ennemi des Altérés. L'activation du gène entraîne inévitablement des conséquences sur le corps et l'esprit, et aucun médicament au monde ne saurait le contrer. Il précipite la mort et l'agonie comme le temps récolte ce qu'il sème, sans exception et sans états d'âme, avec la précision et le tranchant de la faux, ici plus réelle que symbolique.

Mon gène présente un aspect curatif : je suis en mesure de soigner et alléger les souffrances de quiconque d'un simple contact physique. Certains pourraient dire que c'est une chance, toutefois je trouve que je n'ai aucune raison de m'en réjouir. J'ai toujours considéré ce don comme la plus grande ironie du sort ; s'il s'était déclaré bien plus en avance, j'aurais pu aider mes parents. Néanmoins, je serais aussi sûrement morte à l'heure qu'il est... car plus le gène s'active tôt, moins longtemps on reste en vie. Mon pronostic vital n'est donc pas très encourageant. Dans mes moments d'égarement, fort nombreux, je me demande même parfois ce que je fais encore parmi les vivants.

Aujourd'hui, je ne me sers pratiquement plus de mon gène mis-à-part pour apaiser grand-père dans ses mauvais jours. Le soucis, c'est qu'ils sont de plus en plus récurrents. Pour le moment, je souffre surtout de longues migraines et de nausées, mais je ne me fais pas d'illusions ; je sais que ça ne tardera pas à empirer.

Tout finit toujours par s'envenimer.

\* \* \*

Fatiguée, je soupire bruyamment en passant les bras en dehors des couvertures. La chair de poule se répand comme une traînée de poudre sur la surface de ma peau nue, devenue frémissante au contact de l'air frais. Le contraste, rendu encore plus saisissant par le manque de sommeil qui pèse sur mes paupières, m'assomme plus qu'il ne me tient éveillée. J'ai passé la nuit à fixer les chiffres lumineux du radio-réveil ; les heures se sont écoulées lentement sans que je ne puisse trouver le sommeil.

Mon problème, c'est que je pense trop, et tout le temps. Entre les cours et les problèmes que j'accumule ici, vivre à cent à l'heure, ce n'est pas toujours facile. Je me disais donc qu'en abandonnant mes études, je pourrai lâcher un peu de pression.

Il faut croire que j'avais tort.

Je finis toujours par m'imposer un rythme soutenu et un mode de vie trop compliqué, et cette fois encore, je me rends compte bien tardivement qu'il y a des choses pour lesquelles je ne suis pas qualifiée. Je ne suis à la maison du matin au soir que depuis une semaine, mais c'est bien suffisant pour me rendre compte que chaque être humain atteint un jour ses propres limites. Or, j'ignore les miennes depuis bien trop longtemps. Je ne peux pas être partout à la fois et gérer deux vies d'une main de maître tout en guettant le moindre faux pas, rongée par l'appréhension. Vérifier le gaz, vérifier l'éclairage, les robinets, retrouver les papiers disséminés dans la maison, si ce n'est perdu au fin fond d'un tiroir oublié de tous, garder un œil sur tout et veiller au grain, sans pour autant faillir à mener ma propre barque, d'essayer de respirer, ou simplement d'exister, avant le noir le plus complet.

Mais ai-je vraiment le choix ? Le fait est qu'il me reste beaucoup à faire avant de mourir, et cette simple idée occupe mes pensées à longueur de temps, bien décidée à éclipser toutes les autres, y compris les obligations auxquelles je me sens liée. Comment faire autrement, quand on est Altéré ?

Le parquet craque sous les chaussons de grand-père lorsque celui-ci traverse le couloir. J'attends encore un peu, le visage collé tout contre l'oreiller, puis je me lève. J'ouvre les volets et enfle un haut plus chaud avant de descendre les escaliers. Une bonne odeur de café se propage déjà dans toute la maison. Maintenant, c'est tous les jours le week-end.

Pour le meilleur et pour le pire.

« Il faut qu'on parle, dis-je de but en blanc en entrant dans la cuisine.

— Eh bien, dès le matin... je ne crois pas que ce soit une bonne idée. »

Il se tourne pour me faire face et se fige. Ses cheveux sont en bataille.

« J'ai beaucoup réfléchi, cette nuit. Je suis désolée, mais je ne peux plus faire comme si de rien n'était. Je ne peux pas rester les bras croisés alors que tu... »

Les mots restent coincés dans ma gorge. Je fixe mes pieds, incapable de le regarder en face en sachant ce que je m'apprête à dire. Je suis épuisée et de mauvaise humeur. Autrement dit, j'ai intérêt à faire preuve de tact, sinon cela promet d'être un cocktail explosif. Il me faut plusieurs secondes pour aller jusqu'au bout de ma pensée.

« As-tu vu un médecin quand j'étais occupée ailleurs ?

— Bien sûr que oui, qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on t'a conseillé ?

— De prendre des médicaments. De me reposer. D'aller dans une résidence spécialisée. C'est ça que tu veux, Olivia ? Te débarrasser de moi ?

— Mais non, ne raconte pas n'importe quoi ! »

Je serre les poings, agacée. C'est encore plus dur que ce que je m'étais imaginé. Il en faudra plus pour qu'il se décide à m'écouter ; grand-père est une forte tête qui a tendance à démarrer au quart de tour. Un peu comme moi, avec le temps.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, s'excuse grand-père. »

J'évite son regard. C'est là, c'est exactement là, je pourrais presque mettre le doigt dessus. Il y a quelque chose en moi qui ne s'était pas manifesté depuis longtemps et qui ne demande qu'à sortir, quelque chose de grand et de physique, un sentiment, puissant, comme une onde de choc qui m'a empêchée de dormir durant de trop nombreuses années. Il me faudrait du courage, rien qu'un tout petit peu, pour parvenir à aborder le sujet qui me tient tant à cœur.

« Je te promets que j'aimerais juste avoir une conversation avec toi. Une vraie conversation, pour une fois. »

Grand-père est devenu une véritable tombe après la mort de mes parents. Quand on est enfant, ce n'est pas les questions qui manquent ; et pourtant, j'avais l'impression de m'adresser à un mur au moment même où j'avais le plus besoin de réponses. Certains pensent que c'est mieux ainsi et qu'il ne faut pas en dire trop, mais je ne suis pas d'accord. J'aurais voulu savoir.

Et aujourd'hui, il ne me répond pas non plus, comme si je n'étais toujours pas en âge d'être mise au courant. Il évite mes questions et se montre au final plus blessant qu'autre chose.

« Écoute, je n'ai pas la prétention de dire que je sais comment tu te sens, ni comment tu le vis. Je ne peux commenter que ce que je vois. Et ce que je vois, c'est que même si tu es conscient de la situation, tu refuses tout de même de réagir, que ce soit d'une manière ou d'une autre. Mais peut-être que tu pourrais te sentir mieux si jamais tu... »

Je me tais. Au lieu de m'écouter, grand-père touille son café, les yeux rivés sur un point précis derrière moi. Il répète ainsi le même mouvement sans s'arrêter, et j'ai du mal à conserver mon calme lorsque j'entends, encore et encore, le bruit de la petite cuillère qui rencontre les bords de la tasse. Je me retourne et me mords la joue quand je comprends. La chose qui attire tant son attention est un petit cadre posé sur la commode de l'entrée, juste à côté d'un joli bouquet de fleurs artificielles qui prend la poussière. Je m'avance dans sa direction.

« Tu ne comprends pas. Je ne peux pas te laisser, dit-il alors. Je ne peux pas te laisser parce que je leur ai promis de veiller sur toi. Quelle piètre promesse, n'est-ce pas ? Qu'ai-je accompli de bien pour toi ? Et aujourd'hui ? Je ne suis même plus capable de me souvenir de ce que j'ai fait la veille. »

Je passe l'index sur le verre qui protège la photo. On y voit mes parents, très jeunes, qui sourient et se tiennent par les épaules. Ma mère venait tout juste d'apprendre qu'elle allait avoir un bébé.

« C'est vrai que ça n'a pas toujours été rose, dis-je, mais tu assombris le portrait. »

Je m'écarte de la commode et croise le regard de grand-père. Ses yeux sont humides. J'ai toujours su ce qu'il cachait derrière ses airs de grand révolutionnaire : une blessure profonde qui ne peut être soignée, pas même avec du temps, si sinieuse qu'elle a su s'emparer des moindres recoins de son âme, adepte du jeu du chat et de la souris. Il joue si bien son rôle qu'il m'arrive parfois de l'oublier.

« S'il y a une chose que je sais, c'est que je n'ai pas été exemplaire. Tes parents, eux, n'ont jamais pensé à quelqu'un d'autre que toi. Ils savaient que tu avais plus de chance que quiconque d'avoir le gène. On leur a offert l'espoir de pouvoir passer plus de temps avec toi et de t'offrir un avenir meilleur si jamais tu étais comme eux. Ils avaient eu si peur pendant la grossesse, tu sais. Alors ils l'ont saisi en plein vol, quitte à se brûler les ailes. »

Il marque une pause et immobilise enfin sa main. Le silence me ronge de l'intérieur. Finalement, il baisse les yeux et continue sur sa lancée :

« Je leur en ai longtemps voulu. Et puis, peu après qu'ils soient partis, j'ai enfin compris. Je t'avais à ma charge, je te voyais grandir à leur place... mais j'ai réalisé que comprendre ne signifie pas pour autant cesser de souffrir, ni même cautionner. Je m'en voulais, et je m'en veux encore, d'avoir été si dur avec eux vers la fin. Nous avons beau être en désaccord, ils ne méritaient pas ça. Je ne te parle pas de certaines choses parce que je ne veux pas que tu finisses comme moi, que tu te tortures l'esprit avec ça.

— Et pourtant, j'aurais aimé que tu m'en parles. *Vraiment*. Les souvenirs qui persistent le plus, ce sont ceux des derniers jours, les plus douloureux, et sûrement les plus pénibles. Le reste est moins clair, moins intense, et il y a encore beaucoup de choses que j'ignore.

— Je suis désolé, Olivia. »

Grand-père se lève et, contre toute attente, me prend dans ses bras. Son geste est maladroit et manque de m'étouffer mais il a au moins le mérite d'être spontané ; les élans d'affection ne sont pas sa spécialité, alors j'apprécie le moment à sa juste valeur. Il est là, réel, honnête, compatissant, comme il aurait dû toujours être. C'est plus fort que moi : les larmes me piquent les yeux. Quelques secondes s'écoulent puis il s'écarte brusquement, à croire que tout n'a été que le fruit de mon imagination, un vague moment de divagation qui me laisse pourtant encore émue.

« Le café doit être froid, grommelle-t-il. »

Il faut croire qu'il y a des choses qui ne changent pas.

« J'aimerais que tu acceptes de te faire aider, dis-je alors d'une voix rauque.

— Olivia, s'il-te-plaît...

— Tu veux me protéger et être là pour moi, ça, je l'ai compris. Mais il est plus que temps que tu considères *au moins* cette option. Je ne compte pas te forcer la main, pas tant que tu seras capable

de te débrouiller tout seul. Je te demande juste d'y penser de manière objective.

— Mais si on m'envoie finir mes vieux jours ailleurs, qui t'empêchera de faire des bêtises ?

— Je suis grande. Maintenant, c'est à moi de t'empêcher de faire des bêtises. »

\* \* \*

Il y a des jours où le monde entier semble être en fragile équilibre entre le calme et l'effervescence, comme en ce jeudi, alors que l'après-midi touche à sa fin et que les gens rentrent du travail. La ville est à moitié préservée, comme à l'abri dans une bulle de silence tandis que les premières voitures s'engagent dans les ruelles étroites.

Je passe le long des portails en mauvais état, dans le quartier qui abrite l'école primaire. Les enfants attendent leurs parents dans la cour et jouent à « démasque l'Altéré », un jeu récemment devenu très populaire, pour tromper l'ennui. Chacun d'entre eux a un papier de couleur différente. Celui qui hérite du papier noir doit être démasqué puis pourchassé : il endosse le rôle de l'Altéré. Inutile de dire que je suis bien contente de n'y avoir jamais joué quand j'étais plus petite.

Je pénètre à l'intérieur de la supérette du coin. Si l'endroit n'est pas très grand, il reste tout de même assez bien fourni. On y trouve de tout, et c'est bien suffisant pour les courses de dernière minute. Puisque grand-père m'a envoyée faire quelques achats en centre-ville, et ce après m'avoir copieusement qualifiée de « ventre sur pattes », je remplis mon panier de produits en tout genre, de quoi satisfaire deux bouches pendant quelques jours. Ce minuscule magasin sert aussi de boulangerie depuis la fermeture de la dernière du quartier, située non loin d'ici, quelques semaines auparavant. Le pain n'est pas franchement très bon ni même très frais, mais il faut savoir se satisfaire de ce qu'on a, surtout par les temps qui courent.

Arrivée en caisse, je reconnais Thomas, un garçon avec qui j'allais au collège. Ses cheveux blonds, un poil trop longs, rebiquent au niveau de sa nuque. Son regard glacial se pose sur moi ; il me détaille rapidement de bas en haut, comme pour me signifier que je n'ai rien à faire ici. Pas de doute possible, il est bien resté le même.

« Il y a des promotions sur le rayon frais, me fait-il savoir. »

Je décline poliment son offre et pose mes articles sur le tapis roulant. Les choses auraient pu s'arrêter là mais, au moment de lui remettre l'argent, je remarque une légère coupure le long de sa mâchoire... petite erreur de rasage, sans doute.

Et là, c'est plus fort que moi.

Mon index effleure la paume de sa main juste avant que ses doigts ne se resserrent autour des pièces. Le contact est bref, rapide, presque indétectable. Je baisse les yeux, range la monnaie dans ma poche de pantalon et relève le col de ma veste. Pas besoin de le regarder pour savoir ce qui est en train de se passer : alors que sa blessure s'efface lentement, une autre en tout point identique apparaît sur mon visage.

S'il ne remarque rien pour l'instant, il s'en apercevra plus tard quand il passera devant un miroir ou une vitre, au moment de se laver ou juste avant d'aller se coucher. J'ai beau être connue comme le loup blanc, rien ne me dit qu'il fera le lien ; je l'espère tout de même. J'aime croire que de petits actes de gentillesse peuvent faire changer d'avis même le plus ardent des opposants. A chacun sa méthode. Le gêne est pour de bien nombreuses raisons une mauvaise chose, toutefois il faudrait apprendre à vivre sans en avoir peur le temps de trouver une solution.

Mais bien entendu, il pourrait tout aussi bien venir frapper à ma porte en criant à la tentative d'assassinat.

« Bonne fin de journée, lui dis-je en sortant. »

Je sors du magasin d'un pas pressé, sentant la migraine pointer le bout de son nez, et emprunte les petites rues pavées qui mènent au parc. De nouvelles affiches sont collées sur les murs des immeubles. Elles arborent toutes le même message : « le recensement, c'est maintenant ». Je ne doute pas une seule seconde qu'elles seront déchirées et recouvertes de graffitis dans les jours à venir.

Sauf si plus de gens souhaitent croire en quelque chose, en un monde où tous les enfants vivraient au-delà de la vingtaine. Comme mes parents.

Et un peu comme moi.

Je range mes achats dès que j'arrive à la maison. Les placards ainsi que certaines parties du réfrigérateur paraissent moins vides et même si ce n'est pas le grand luxe non plus, cela fait plaisir à voir. Les légumes sont colorés et variés, prêts à accompagner viande et poisson avec un soupçon de sauce ; le quotidien est ponctué de plats simples mais bons, que demander de plus ? Je plie les sacs que j'ai utilisés et passe une main sur mon front. J'ai mal à la tête et la peau me tiraille à l'endroit où j'ai soigné Thomas, toutefois, j'ai connu pire, et il en faudra plus pour m'arrêter.

Un rapide coup d'œil dans le salon m'informe que grand-père regarde une chaîne d'information en continu. Les journalistes rapportent apparemment une hausse exponentielle du recensement volontaire, sûrement à cause du nouveau projet de loi. Ils passent en boucle les mêmes images : on y voit de gigantesques files d'attentes qui s'étendent devant les hôtels de ville, un peu partout dans le pays. Difficile de passer à côté de ce phénomène hors norme qui touche aussi bien les petites villes de campagne que les grandes aires urbaines. Ils parlent de prise de conscience collective et de mouvement populaire.

Je me masse les tempes, lasse.

« Tu te rends compte ? Peste alors grand-père. Ces pauvres gens se rendent à l'abattoir sans même le savoir. C'est en provoquant l'opinion qu'on fait avancer les choses ! Pas en baissant les bras ! »

Si je lui proposais d'aller manifester dans les rues, il accepterait sans hésiter.

« Et si j'allais nous mijoter un bon repas pour ce soir ? Ça te dit, un bœuf bourguignon ? Ça changerait un peu, tu ne penses pas ? »

— Ma foi, je n'en ai pas mangé depuis longtemps.

— Alors je prends ça pour un oui. »

Je presse son épaule, l'air de rien, et retourne ensuite dans la cuisine pour prendre un cachet d'aspirine. J'ai à peine le temps d'ouvrir la porte du placard qu'une douleur aiguë, aussi soudaine que coriace, m'arrache un cri. La poignée me glisse des mains et le sol se dérobe sous mes pieds ; frappée de plein fouet, je perds l'équilibre et manque de heurter le coin de l'évier dans ma chute. Une grande bouffée de chaleur me monte à la tête et alors que j'essaie de me relever, l'air semble me faire défaut. J'ai comme un poids sur la poitrine, une enclume qui chasse l'oxygène de mes poumons, en un claquement de doigt, un battement de cils, plus rien. Je suffoque.

Je lève les yeux et vois le visage de grand-père penché sur le mien, ses lèvres qui bougent au ralenti, sa silhouette qui se dédouble soudainement et ses traits qui se floutent jusqu'à le rendre méconnaissable. Ce n'est plus qu'une immense ombre à la gueule béante et tout porte à croire qu'elle est sur le point de m'avaler.

Plusieurs images se superposent, différentes couches de souvenirs s'ajoutent à la réalité. Je revois mes parents avant que tout ne se dégrade, les journées au parc, les crêpes au chocolat, les kermesses et les sorties d'école.

Et soudain, il n'y a plus que leurs beaux visages abîmés, les affiches de propagande, les masques bleus, les cercueils et le « bip » strident du moniteur. Tout se mélange pour créer une horreur sans nom, un cauchemar dont j'aurais préféré ne jamais hériter.

*La peur.* C'est la peur qui cherche à m'emporter.

Tout s'éteint. Les couleurs se flétrissent. La lumière s'assombrit.

Juste avant que je ne tourne de l'œil, je garde la sensation de mes épaules qui ploient sous les mains de grand-père. Un picotement me brûle la peau et un cri étouffé, déjà lointain, m'accompagne quand je passe de l'autre côté.

Et puis ensuite, plus rien.

# Chapitre 3

J'ouvre les yeux au beau milieu d'une inspiration, à cheval entre deux mondes. Au début, il n'y a rien, puis mon existence reprend de la matière, se stabilise, et je prends soudainement conscience de mon éveil. J'existe. Le monde irradie de blancheur mais mes pensées, elles, restent engourdies et hors d'atteinte, particulièrement difficiles à saisir. Tout n'est que vapeur, tout se dissipe rapidement. Je peine à y voir clair.

Un « bip » sonore résonne à mes oreilles, tout près, à intervalles réguliers. Il me semble familier, comme s'il ne m'avait jamais quittée. Pourquoi ? Impossible de m'en souvenir. Impossible de me souvenir de quoi que ce soit.

J'inspire profondément.

« Bip. »

J'expire. Une douleur naît dans ma poitrine.

« Bip, bip. »

J'inspire, j'expire.

Combien de temps s'est-il écoulé ? Des heures ? Des jours, peut-être ? Je n'en sais rien. Le temps s'écoule entre mes doigts aussi facilement que du sable sec, à la manière des minuscules grains qui glissent et s'entrechoquent contre les parois en pente des sabliers.

Bien que beaucoup de choses soient encore confuses, il m'est de plus en plus facile d'émettre des raisonnements. Si j'ignore encore où je suis et ce que j'y fais, je sais maintenant que la lumière blanche au-dessus de mes yeux provient des néons clairs suspendus au plafond. Cet éclairage agressif trahit sa vocation première en m'aveuglant ; j'ai du mal à m'habituer, d'une part, à la sensation désagréable qui m'incommode, mais aussi à cette sorte de flou artistique qui en résulte, déstabilisant, et qui trouble les indices que je pourrais utiliser.

Mes poignets sont liés mais j'arrive tout de même à bouger les doigts. Quelque chose de doux et lisse se froisse au contact de mon index, et un autre sens m'aide à lever le voile sur ce mystère : des draps, ce sont des draps. Encouragée par cette découverte, je tourne la tête sur le côté. C'est peu mais tout juste assez pour faire tanguer les couleurs claires et les formes angulaires qui m'entourent ; j'ai comme l'impression d'être à bord d'un bateau.

Quelques secondes s'écoulent. Je cligne des yeux et les contours se précisent, enfin. J'aperçois une table de chevet blanche dont la surface paraît bien vide. Rien d'autre. Je tente de bouger le reste de mon corps mais l'épreuve se révèle vite insurmontable.

J'abandonne.

« Bip, bip, bip. »

Une cacophonie inconnue me parvient alors, sorte de cocktail de paroles étouffées, de grincements et de bruits de pas. J'écoute avec intérêt ; l'agitation se rapproche et gagne en force. Puis, une ombre immense se penche sur moi. Cette fois-ci, pas de doute possible. Tout me revient en mémoire.

*Grand-père.* C'est bien lui, je ne rêve pas ! Il ressemble pourtant trait pour trait à une apparition. Je le vois qui se tient debout, juste à côté du lit, telle une statue inondée de lumière, et les lignes de son visage sont adoucies par les cascades blanches qui descendent des néons.

« Olivia, est-ce que tu m'entends ? J'ai très peu de temps devant moi. »

Grand-père se penche un peu plus en avant pour presser ses doigts glacés contre ma main. Son visage m'apparaît alors en contre-jour et des ombres dessinent l'arrête de son nez.

« J'ai essayé de les en empêcher mais je n'ai rien pu faire. »

Il s'apprête à ajouter autre chose quand une nouvelle série de bruits l'interrompt.

« Monsieur. Vous devez partir, maintenant.

— Laissez-moi encore cinq minutes.

— Monsieur, j'insiste. »

C'est à ce moment précis que tout s'accélère. Des invectives fusent et la tension monte d'un cran. Les échanges s'intensifient, des corps se bousculent. S'ensuivent des éclats de voix, des grognements et quelques reniflements. Des semelles de chaussures crissent sur le sol et soudain, grand-père disparaît. Il n'y a plus que cette lumière éblouissante qui brille au-dessus de ma tête. Rien d'autre.

Je n'arrive plus à le voir.

« Olivia, je ne t'en veux pas. Tu comprends ? Je... »

La porte claque brutalement et le silence se construit autour de ces agaçants « bip, bip » de moins en moins espacés. Ils coïncident avec les coups violents qui battent la mesure contre mes tempes.

Un râle m'échappe.

Je ferme les yeux.

Tout devient un peu plus clair, comme après une douche froide. La douleur aiguise mes sens. Elle me tient éveillée. Je remarque enfin le grésillement des néons, le fil de la perfusion relié à mon bras et le grincement du matelas quand j'arrive à bouger les pieds. J'identifie même ce qui m'entoure poignets et chevilles : des sangles de cuir bien épaisses et trop serrées. Et si j'ignore toujours ce que je fais ici, je sais maintenant que ces « bip » stridents et familiers proviennent d'un moniteur, une boîte noire pourvue d'un écran et de boutons qui me surveille de l'autre côté du lit.

J'essaie de mettre du sens sur les choses qui m'entourent. Malheureusement, établir des connexions n'est pas toujours une expérience très agréable.

Grand-père a dit qu'il ne m'en voulait pas. De quoi parlait-il ? Je me souviens à peine de ce qu'il s'est passé avant. Avant que tout ne me semble compliqué et confus. Avant que je ne me retrouve attachée je ne sais où et complètement à l'ouest.

Seule.

\* \* \*

J'attends ce qui me semble être une éternité avant que la porte de la chambre ne s'ouvre à nouveau. Lasse, angoissée et presque désespérée, je tends le cou pour tenter d'apercevoir qui fait son entrée. Toutefois, je suis encore trop faible pour parvenir à voir quoi que ce soit. Ce simple effort me donne le tournis.

Quelqu'un approche d'un pas léger. Une main apparaît alors dans mon champ de vision, puis un bras, un buste, et enfin, un corps tout entier. Je frissonne. C'est un médecin ; je reconnais la grande blouse dont la blancheur m'aveugle presque ainsi que le stéthoscope pendu autour de son cou.

J'essaie d'ouvrir la bouche pour parler mais j'ai la gorge sèche, et les mots restent coincés dans ma gorge.

« Heureuse de vous voir parmi nous, et bienvenue dans le programme expérimental, me dit-elle. Votre participation aux essais va faire avancer la recherche visant à éradiquer le gène Altéré. »

Elle tapote une seringue et enfonce l'aiguille dans le tube de la perfusion. Je me racle la gorge et trouve à peine la force d'articuler :

« Je ne... »

Elle hausse un sourcil en griffonnant quelque chose sur un dossier.

« Reposez-vous. »

Je suis incapable de protester.



## Chapitre 4

Hématomes, maux de tête, fièvre, démangeaisons, nausées, hallucinations... je dresse la liste des effets secondaires depuis que le premier a fait son apparition, et elle n'a de cesse de s'allonger. Se débarrasser d'une conséquence indésirable revient à couper la tête d'une Hydre : deux autres repoussent aussitôt. Je n'en vois pas le bout. Peut-être qu'eux non plus.

Qu'est-ce que je peux bien y faire ? Rien, absolument rien mis à part penser, dormir, attendre et attendre, *encore*. Ce sont des tâches anodines qui ne le sont plus vraiment. Pas dans ce lieu, et encore moins dans ces circonstances. Je dois rester consciente. Penser. Ne pas remuer le couteau dans la plaie.

Et dire que je me berçais d'illusions alors que mes parents ont vécu la même chose.

*Raté.*

Je m'en rends compte, à présent ; mieux vaut tard que jamais. Je réalise enfin mon erreur et ce que grand-père a tant essayé de me faire comprendre : ces essais ne devraient pas avoir cours et aucune belle parole ne devrait pouvoir les justifier. Comment ai-je pu croire un seul instant que ce qu'ils ont traversé était nécessaire ? Qui voudrait de tout ça ?

Pas moi. Plus maintenant.

Je ne veux pas être coincée entre quatre murs avec pour seul loisir la douloureuse contemplation de mon impuissance. Je ne veux pas mourir ici, et surtout pas entre leurs mains.

Est-ce donc ce à quoi la société aspire ? Veut-elle qu'on lui prouve notre bonne foi en filant volontairement vers notre propre mort ? Gagne-t-on seulement leur respect en endossant le rôle du cobaye ?

Car j'en ai vu, des affiches et des publicités vantant leur mérite, et passé un certain seuil j'ai même arrêté de compter tous les discours que j'ai entendus. Depuis le lancement des essais, les personnalités politiques les plus influentes se sont relayées à tour de rôle pour défendre leur positionnement sur les mesures drastiques prises côté santé. J'y ai longtemps cru et j'y ai même parfois vu un mal nécessaire. Aujourd'hui, une seule question me taraude : est-ce la seule façon de leur prouver que nous ne sommes nuisibles à personne d'autre que nous-même ?

Mes parents ont supporté tout ça pour *moi*. Ils en sont morts et le même sort m'est réservé. J'en viens à me demander si ce ne serait pas un destin propre à ma famille.

Penser.

Mais ne pas trop penser non plus.

Je pousse un long et profond soupir. Une douleur forte me lance dans le bras. Contrainte de rester dans la même position des heures durant, je ressens les protestations violentes de ce corps qui me fait tant souffrir.

Le personnel médical se succède dans ma chambre sans décrocher un seul mot en dehors des formules de politesse habituelles. Autrement, ils ne me regardent pas, ne me parlent pas et ne m'écoutent pas non plus quand je leur demande de desserrer mes sangles ; j'ai terriblement envie de me gratter, or plus je pense à mon incapacité de le faire, plus la chose empire. J'ai comme la peau en feu, soumise au tourment infernal des picotements quotidiens qui redoublent d'ardeur quand mes poignets rencontrent le cuir dans une danse langoureuse aux frottements intensifs. Lorsqu'une douleur quelconque accapare mes sens, je dois me retenir de me cabrer, car si jamais je devais une nouvelle fois me soumettre au baiser des sangles, je pourrais presque en pleurer. Il vaut mieux que je m'en abstienne : j'ai retenu la leçon après avoir reçu un de ces calmants qui embrouillent l'esprit.

Je préfère pouvoir penser. Tant pis si ça ne me facilite pas l'existence. Car beaucoup de questions persistent, et je ne demande qu'à connaître la vérité.

Ai-je fait du mal à grand-père, ce jour-là ? Je n'en garde qu'un souvenir terne et ténu, comme recouvert d'une épaisse pellicule de poussière que je ne parviens pas à déloger. Font-ils en sorte que je ne puisse pas m'en souvenir, ou bien est-ce uniquement de ma faute si je suis incapable de m'en rappeler ?

Est-ce que je mérite ce qui m'arrive ?

Peut-être.

Mais ici, tout est réduit à un immense « peut-être ». C'est un mot qui peut signifier tout comme rien. Il me détruit à petit feu. Ce point d'interrogation me ronge de l'intérieur, chaque seconde un peu plus.

\* \* \*

La porte s'ouvre bruyamment et interrompt le sommeil dans lequel je me suis plongée. J'ouvre les yeux, prise au dépourvu, tandis que mon cœur bat la chamade, et mets un certain temps à m'adapter à l'intensité de l'éclairage. Mon nez prend alors le dessus : l'odeur si particulière des aliments servis aux repas, réduits en charpie, vient me piquer les narines. A peine plus qu'un en-cas, bien moins qu'un régal, cette collation légère brise la faim sans pour autant y remédier.

On m'a expliqué, la première fois où un tel repas m'a été servi, que ces plats sont parfaitement équilibrés et étudiés pour éviter les carences et les intolérances avec les traitements. En somme, on m'a bien fait comprendre que je n'ai aucune raison valable de me plaindre. Pour ma part, j'estime qu'il ne s'agit-là que du strict nécessaire pour nous garder en vie.

Une infirmière entre dans mon champ de vision. Elle pose un plateau sur la table de chevet et tire une chaise pour s'asseoir près du lit. Son visage me dit quelque chose. Ce n'est pas la première fois que je la vois ; d'une certaine façon, elle me rappelle Malika.

Ce n'est pourtant pas une question de physique : l'infirmière a un visage ovale, un nez long et très fin ainsi que des joues peu remplies. Ses cheveux sombres se finissent par des anglaises disciplinées tandis que de petits sourcils aux faux airs d'accents circonflexes surplombent ses grands yeux en amande. Elle est un peu gauche mais il y a cette vague lueur dans son regard qui a su capter mon attention ; c'est comme si elle aurait préféré se trouver à des kilomètres d'ici plutôt que de me servir cette bouillie affligeante. Ce n'est pas de la pitié mais une sorte d'insondable culpabilité, aussi salée et nuancée que mes propres tergiversations.

Ou peut-être qu'il n'y a en elle que ce que j'aimerais y voir, à savoir le douloureux souvenir de celle que j'ai sûrement perdue à tout jamais. Ce n'est pas ma faute. On se raccroche à ce qu'on peut.

« Mangez, dit l'infirmière. C'est pour votre bien. »

D'après la rumeur générale, tout ce qu'on me fait contribue à mon bien-être. Si on ne me dit rien de ce que je fabrique ici ni pourquoi on me retient, c'est pour mon bien. Si on m'interdit de voir grand-père et de savoir ce qu'il s'est passé, c'est pour mon bien. Si les cachets me donnent des nausées... pas d'erreur possible, la réponse est toujours la même : c'est pour mon bien.

Rien que d'y penser, j'ai envie de hurler.

Plus le temps passe et moins je supporte les visites de ces gens placides et aseptisés. Ils entrent dans mon intimité, ou plutôt ce qu'il en reste, sans prendre de gants et sans jamais réaliser à quel point il est dur de côtoyer ceux qui détiennent les réponses aux questions que je n'ai même pas le droit de poser. Ils ont l'expression sereine du contentement et le visage de ceux qui trouvent l'harmonie dans l'accomplissement de leur travail. Pas besoin d'aller plus loin. Pas besoin de s'intéresser aux patients : ils font avancer la science, et la science le leur rend bien. Qu'est-ce qu'un cobaye, après tout ? Je ne suis qu'un numéro parmi tant d'autres, et viendra le jour où le suivant sera

là pour me remplacer.

Mon parcours, mes douleurs, mon accord... ils s'en contrefichent.

Mais elle est différente, n'est-ce pas ?

J'ouvre la bouche quand la cuillère se presse contre mes lèvres. La bouillie rencontre ma langue et je suis soudainement prise de nausées que je m'efforce de refouler. J'ai également le droit à deux verres d'eau puis l'infirmière m'administre une injection sans pour autant me parler de son utilité.

Je tressaille.

« Je repasserai ce soir. »

Puisqu'elle est venue spécialement pour m'apporter à manger, il doit être aux environs de midi. Je prends cette révélation comme une faveur. Les stores de la chambre sont toujours fermés ; je ne vis plus qu'à la lumière des néons blancs.

L'infirmière marque une pause avant de sortir. Il me semble qu'elle sourit, mais je n'en suis pas sûre. C'est bref, tout juste assez pour que je puisse me faire des idées.

Mais ce sourire, qu'il soit vrai ou faux...

C'est Malika que je vois.

\* \* \*

Cette fois-ci, j'y suis jusqu'au cou. Les signes avant-coureurs de l'obscurité ne se sont pas manifestés et cette dernière en a profité pour me happer sans autre forme de procès. Le noir est mordant et froid, et bien loin d'être aussi réparateur que l'habituel voile sombre du sommeil. Et pourtant, autour de moi, tout n'est plus qu'ombres et démons, comme dans le plus affreux des cauchemars.

J'entends et vois des choses qui ne devraient pas être. De part et d'autre, des spectres aux visages humains m'appellent à eux de leurs voix métalliques qui me glacent de l'intérieur. Le bruit, similaire au crissement d'une craie sur un tableau noir, ne m'épouvante toutefois pas plus que les silhouettes difformes qui ondulent sur les murs et dont les mains crochues sont tendues en l'air comme pour se lacérer la figure.

Toutes ces formes effroyables gagnent en vitesse et en force au fur et à mesure que les secondes s'écoulent, et le spectacle lugubre qui s'opère devant mes yeux éveille en moi une peur viscérale.

On ignore tout de la vraie terreur avant de l'avoir connue soi-même.

Soudain, les ombres se replient vers le plafond. Incapable de bouger, ni même de cligner des paupières, je regarde cet étrange cortège s'élever au-dessus de ma tête ; j'aperçois quelques morceaux identifiables, les parties d'une hanche, la rondeur d'une cuisse, et plusieurs mains qui se mêlent pour former une nouvelle entité distincte. Ailleurs, des fragments de visage s'extirpent de la masse mais il fait beaucoup trop sombre pour les identifier. Les silhouettes se brouillent et recouvrent ainsi le plafond jusqu'à former un immense trou béant dont le fond se perd dans l'immensité de la nuit.

Tout à coup, le silence se fait. Le calme avant la tempête. Je reste bouche bée, à la fois fascinée et terrifiée par cette étendue noire qui semble se rapprocher au fur et à mesure que le temps passe. C'est alors que la force colossale qui en émane tire le lit en avant. Les petites roulettes grincent sous l'effort. Paniquée, j'aimerais pouvoir bondir en dehors de ces draps mais les sangles m'en empêchent. Je tire de toutes mes forces, en vain.

Mon cœur cogne si fort que je ne m'entends plus penser.

Tout dérape pour de bon lorsque le sol bascule brutalement en direction des silhouettes. Le lit suit le mouvement et glisse vers le gouffre sans fin. L'espace qui m'en sépare se réduit. Je n'ai même pas

le temps de me préparer ; attachée à ce poids mort, je tombe tête la première en hurlant, et l'obscurité me dévore d'une bouchée.

Moment de flottement.

Je m'écrase sur le sol de la cuisine ; le choc de la chute m'ébranle et les sensations me frappent de plein fouet. Tout est décuplé : la douleur au crâne, la peau qui me brûle, le carrelage gelé sous mes doigts, la poigne de grand-père lorsqu'il m'attrape par les épaules. Ses mains, fortes, qui manquent de me broyer. L'odeur du café.

Lui, qui hurle :

« Tout est de ta faute ! »

Sa bouche s'étire sous la violence des mots. Sa silhouette se trouble. Des voix résonnent tout autour, comme un écho qui se perd au loin :

« Appelez un médecin !

— Qu'attendez-vous ? Donnez-lui du sédatif ! »

Un, deux, trois.

Une tout autre obscurité me saisit.

\* \* \*

Ma mère avait la rage de vivre. Je m'en souviens comme si c'était hier, et avec trop de précision pour épargner ma sensibilité : j'ai vu des flammes danser dans ses yeux jusqu'aux tout derniers instants, pour moi, pour m'offrir un avenir, une vie, une famille et des secondes supplémentaires en sa compagnie. Elle aurait pu choisir de rester à la maison, de fermer les yeux sur toute cette histoire et de vivre, tout simplement, les maigres années mises à sa disposition, le temps de me voir grandir, un peu, et d'être en mesure d'atteindre des placards plus hauts perchés, toutefois... tout comme mon père, elle a pris un chemin différent, à la fois par amour et par conviction. J'aimerais faire preuve du même courage.

Impossible.

Elle ne le savait pas. Je le sais.

Je sais que je vais mourir ici. D'un claquement de doigts, d'un battement de cils et en aussi peu de temps qu'il n'en faut pour prendre une inspiration. L'agonie sera longue et douloureuse, compliquée à vivre dans ce lit, mais la libération finira par venir, rapide et efficace. C'est comme ça, c'est tout. Il ne pourra pas en être autrement. Peut-être que, tout comme elle, j'aurais pu croire en cet idéal et en ma bonne étoile si j'avais choisi de participer au programme. Mais ce n'est pas le cas. On m'a consignée dans cet endroit contre ma volonté.

Tout ce en quoi je croyais... il n'en reste rien.

Maintenant, je sais que j'aurais aimé vivre en dehors de ces murs jusqu'à ce que la mort m'emporte. J'aurais aimé être comme un tison prêt à s'enflammer avant de lâcher mon dernier souffle, tout faire et ne rien regretter. J'aurais aimé vivre, et surtout, j'aurais aimé m'en rendre compte au bon moment.

Mais il est déjà trop tard. Je n'ai plus le choix. D'autres personnes se sont chargées de prendre cette décision à ma place.

J'inspire profondément et avec un peu trop de passion, peut-être, car une douleur douce-amère vient m'encombrer la poitrine. J'ai beaucoup trop pensé, comme à mon habitude, à croire que même les vilains défauts se retrouvent exacerbés dans une telle situation. Je m'en veux de ne pas être aussi défaitiste que je prétends l'être. Si c'était vraiment le cas, ces préoccupations auraient cessé de m'atteindre. Mais elles sont toujours là, plus tenaces que jamais, et j'éprouve le plus grand mal à me

détacher d'elles.

Peut-être parce qu'il n'est pas seulement question de la vie que j'aurais aimé avoir. Une partie de moi ne peut pas se résoudre à baisser les bras car, après tout, je veux vivre plus que j'aurais aimé vivre.

« C'est l'heure du repas. »

Je sursaute. Plongée dans mes pensées, je ne l'ai pas entendue arriver. Elle a dû s'appliquer à ne pas faire de bruit, peut-être par peur de me réveiller. *Elle*. Tout me ramène à elle. Cette infirmière aux deux visages. Le sien, et celui que je lui invente.

J'ouvre les yeux. Les larmes qui se sont écoulées m'empêchent de voir clairement durant quelques instants puis je la distingue enfin, assise à côté de moi, comme si elle avait toujours été là.

Je prends une longue inspiration pour me donner du courage.

« Ouvrez la bouche. »

La lueur dans ses yeux est plus présente que jamais. Elle semble me transmettre un message que je n'ai pas su écouter la première fois.

*Tu n'as pas à porter ça toute seule.*

« Comment vous sentez-vous ? »

On a changé mon traitement il y a quelques jours de ça. Pour éviter les hallucinations, je suppose. C'est raté. Mais ils ne sont pas obligés de le savoir.

Je bats des cils et hoche lentement la tête. L'infirmière sourit.

« Bien, dit-elle. »

J'ignore pourquoi je mens. Peut-être est-ce à cause de cet incontrôlable besoin de fausser les résultats pour mener leurs recherches vers un cul-de-sac. Ou peut-être est-ce pour ressentir cette petite poussée d'adrénaline quand le mensonge dépasse mes lèvres, pour me sentir un peu vivante. Pour garder le contrôle. Pour savoir, moi aussi, quelque chose que l'autre parti ignore.

L'infirmière me fait avaler une cuillerée de bouillie. Je déglutis péniblement quand soudain, un détail me noue le ventre. Elle ne m'a pas encore donné d'indications sur l'heure. C'était pourtant devenu notre petit rituel à nous, une routine à laquelle elle se pliait jusqu'à présent avec le plus grand sérieux. Elle n'oserait tout de même pas me laisser dans l'ignorance, non ?

Je m'impatiente. Ensuite, je lui en veux.

Pourquoi fait-elle ça ? Cherche-t-elle à jouer avec mes nerfs ? Est-ce un test ?

Stupide test !

A la bouchée suivante, je croque la cuillère à pleines dents pour refréner ma colère ; un bruit sourd retentit dans ma bouche lorsque les deux outils se rencontrent.

Rester calme. Je dois rester calme.

J'ouvre la bouche à nouveau. Cette fois-ci, je fais preuve de beaucoup plus de délicatesse lorsque la cuillère se pose sur ma langue. L'en-cas se répand dans ma bouche et j'avale avec dégoût. Après ça, il n'y en a plus.

J'ai encore faim.

L'infirmière se lève et réarrange maladroitement le contenu du plateau. Elle hésite.

« On viendra vous chercher pour un scanner, dans la soirée, dit-elle finalement. »

La porte claque derrière elle et je souris. Notre accord tacite n'est donc pas rompu. Je pousse un long soupir quand soudain, ma poitrine se met à me brûler. Je tousse et du sang vient tacher les draps blancs.

Ma joie fut de courte durée.

\* \* \*

Tout se passe très vite. Les roues du lit glissent sur le lino et les néons défilent devant mes yeux tandis que le fil de la perfusion semble onduler dans l'air. Je compte deux infirmiers. Ils me conduisent dans une grande salle éloignée de ma chambre et m'ôtent mes sangles. Je remue les doigts du pouce à l'auriculaire. Mes poignets sont irrités. Je plaque les mains le long du corps au cas où ils changeraient d'avis.

Un médecin s'approche ; je reconnais le haut de son visage. Ses cheveux blonds sont tirés en arrière et des pattes d'oie bordent ses yeux verts. Elle doit avoir la quarantaine. C'est elle qui est venue me parler une fois grand-père jeté dehors. Elle agite une seringue devant mes yeux et mon corps tout entier se raidit.

« Je peux compter sur votre coopération ? Me demande-t-elle. »

J'acquiesce vivement. Je n'ose pas respirer. Quand l'aiguille s'éloigne de ma vue, je m'autorise à inspirer profondément pour chasser toute angoisse de mon esprit.

Un grand colosse me porte jusqu'au scanner. Je profite de la situation pour jeter un coup d'œil autour de moi : la pièce dispose de grandes vitres qui donnent sur une autre salle, plus petite, où du personnel médical s'agite derrière des machines. Le scanner ressemble à une sorte de boîte de conserve blanche avec un large trou au milieu, pile là où repose un plateau gris.

Il m'y allonge. Je ne dois pas bouger et bien garder les bras collés tout contre moi. La plaque bouge et s'enfonce dans le tunnel. Un drôle de bruit se fait alors entendre, fort et régulier, comme si quelqu'un frappait sur un morceau de tôle avec une batte de base-ball. Une peur primitive me fait monter les larmes aux yeux.

J'ignore combien de temps je passe dans le scanner. Quand le colosse revient me chercher, j'aperçois le médecin derrière l'une des vitres. Elle est penchée sur l'écran d'un ordinateur. Je me demande ce qu'ils cherchent et s'ils l'ont trouvé.

## Chapitre 5

Je n'ouvre les yeux qu'au moment où une ombre furtive passe sur mes paupières, mais c'est bien avant que je devine une présence dans la pièce. Il suffit de tendre l'oreille ; tous les silences n'ont pas le même son. Certains pèsent plus lourd que d'autres et quelques uns, au lieu d'être accueillis à bras ouverts, mènent à un violent sentiment de répulsion. Celui-ci m'a heurtée de plein fouet dès son arrivée. Bref comme un soupir mais saturé d'hostilité, il m'a retourné l'estomac en un rien de temps.

Une lumière vive m'aveugle momentanément et m'arrache aux derniers résidus d'obscurité. Je découvre mon médecin assise à côté du lit, un dossier à la main et la bouche déjà ouverte pour parler.

« Votre cas est très intéressant, m'apprend-elle. »

J'ai bien peur de ne pas faire preuve du même enthousiasme. A vrai dire, je donnerais tout pour être un cas des plus ennuyants. Peut-être qu'ainsi, on finirait par m'oublier dans un coin. Je prends toutefois mes désirs pour des réalités : je saisis, rien qu'en voyant la mine réjouie qu'elle affiche, qu'ils ne comptent pas fermer les yeux sur mon existence. Je me pince alors les lèvres, fatiguée à l'idée du monologue qui se profile à l'horizon.

Elle feuillette quelques pages du dossier mais ce ne doit pas être la première fois qu'elle le parcourt. Je suis sûre qu'elle a déjà pris le temps de le regarder attentivement. Ce n'est pas très surprenant : on dit toujours que les bourreaux aiment faire durer le supplice.

« Le scanner a révélé, disons... une anomalie dans votre cerveau. »

Je tourne la tête sur le côté afin de l'observer ; ma curiosité est piquée au vif mais elle n'en dit pas plus. Je hais cette façon qu'elle a de me faire languir et de me détailler longuement, comme si ma réaction pouvait avoir un quelconque intérêt pour les recherches qu'ils mènent ici.

« Vos hallucinations sont fortes et persistantes depuis votre arrivée ici. Nous n'avions encore jamais constaté un tel effet secondaire chez nos patients. Or, il se trouve que le traitement n'est pas à l'origine de ces hallucinations. Il s'agit d'un problème causé par l'utilisation prolongée de votre gêne. »

Je me redresse malgré moi et les sangles frottent contre la peau déjà sensible de mes poignets. Je sais parfaitement où elle veut en venir ; tous ces instants que je passe dans le noir le plus complet, incapable de discerner le vrai du faux, c'est à cause de ça que je suis ici, et pas l'inverse.

Il s'agit de mon effet mortel, et accessoirement de ma mort.

Y a-t-il vraiment quelque chose qu'elle puisse m'apprendre ? Il faut croire que oui, car elle continue sur sa lancée et parvient à me prendre au dépourvu :

« M. Mouni nous a parlé de l'aspect curatif de votre gêne. »

*Grand-père.*

Ce nom éveille en moi une panique que je n'arrive pas à dissimuler. Il n'aurait jamais confié une chose pareille de son plein gré, j'en suis persuadée. J'ose à peine imaginer ce que cela signifie mais dans tous les cas, mon imagination s'en charge de sa propre initiative.

« Et... »

Je passe la langue sur mes lèvres gercées.

« Et que vous a-t-il dit d'autre ? »

Le son de ma propre voix me donne la chair de poule. Elle est faible et éraillée. *Différente.* Comme si tout ce que j'étais avant avait définitivement disparu, et qu'il ne restait que le produit de cet enfermement prolongé.

Cette découverte remue quelque chose en moi et j'ai soudainement envie de craquer. Toutefois, mon médecin lève les yeux au même moment et la façon dont elle me regarde me pousse à prendre

sur moi. Elle n'a pas l'air agacée, ni même menaçante. Pourtant, je me suis montrée très audacieuse en posant une telle question.

Trop audacieuse.

« Je ne peux pas vous en parler. »

Son ton dur et implacable me laisse entendre qu'elle ne me dira rien de plus concernant grand-père... ce qui ne signifie pas pour autant que je vais m'en satisfaire.

« Pourrais-je au moins le revoir ? »

Elle soupire bruyamment et feuillette à nouveau le dossier. Je me demande si les réponses que je cherche y sont écrites quelque part. Peut-être que oui, car elle finit par me répondre :

« Pas dans de telles circonstances. D'ordinaire les patients peuvent voir leur famille. Mais dans votre cas, une mesure d'éloignement a été mise en place.

— D'éloignement ? »

Le terme me frappe si fort que j'en ai le souffle coupé. Je pense immédiatement à toutes ces séries policières que j'avais l'habitude de regarder et aux ordonnances restrictives qui étaient parfois exigées ; ce n'est pas le genre de mesure qu'on prend à la légère ! Grand-père semblait bien se porter, mais se pourrait-il que... lui aurais-je fait du mal ? Non, bien sûr que non ! J'ai simplement perdu connaissance. Il m'aurait été impossible de lui faire quoi que ce soit avec un gêne curatif ! Et puis, cette mesure n'aurait tout de même pas pu être son idée...

*Olivia, je ne t'en veux pas.*

Mais si jamais... si jamais j'avais vraiment...

« Comme je m'apprêtais à vous le dire, votre corps peut absorber ou, plutôt, encaisser les dégâts physiques d'autrui. Or, vous vous en serviez pour soulager la maladie d'Alzheimer dont M. Mouni souffre. En vous attaquant à ses problèmes de mémoire vous avez endommagé une partie de votre cerveau plus délicate à soigner. Ce n'est pas aussi simple que de guérir une égratignure. Ce n'est pas une peau qui peut par la suite cicatriser mais, curieusement, cela ne vous affecte pas de la façon escomptée. Vous ne souffrez pas de pertes de mémoire. Votre gêne contre cette répercussion tout en déclenchant un effet indésirable que nous appelons l'effet mortel. Vous en avez déjà entendu parler, n'est-ce pas ? C'est ce qui provoque la mort prématurée des sujets Altérés. »

J'essaie de rester calme tandis qu'elle en vient au fait.

« Dans votre cas, le gêne atrophie une partie de votre cerveau, ce qui explique vos hallucinations. La mauvaise nouvelle, c'est que même si nous parvenons un jour à éradiquer le gêne, il n'est pas à exclure que nous ne puissions pas annuler l'effet mortel ainsi que le mal qu'il a déjà causé. »

Mon médecin finit son exposé en me jetant un long regard explicite qui ne pourrait être plus clair : je suis condamnée, je l'ai toujours été. Rien de nouveau sous le soleil. A croire qu'elle souhaitait simplement retourner le couteau dans la plaie pour grand-père, rien que pour me donner une autre bonne raison de la détester.

Elle me fixe encore quelques instants puis retourne à son dossier pour prendre des notes. La bille du stylo roule contre le papier. Elle pousse ensuite sur ses jambes pour faire reculer la chaise et se lève. Ses talons émettent un claquement net et tranché lorsqu'ils rencontrent le sol. Je regarde le stylo noir qui a retrouvé sa place en haut de la poche de sa blouse, rendue resplendissante par la lumière des néons.

« Néanmoins, nous tenons à faire tout notre possible pour venir à bout de votre gêne et faire ainsi avancer la recherche. C'est le but même de votre nouveau traitement. »

Comme pour souligner son discours, elle pratique elle-même mon injection. Impossible de lutter. Je m'éclaircis la gorge et tire sur mes cordes vocales, pareilles à des lames de rasoir.

« Vous ne faites qu'empirer les choses. »

Elle croise mon regard, stupéfaite, puis s'empresse de cacher ce sursaut d'humanité.

« C'est vous qu'il faut sauver. »

Quelques secondes s'écoulent. Ses yeux s'écarquillent à outrance, à croire que je viens de proférer la plus effroyable des insultes. Puis je la regarde s'éloigner sans dire un mot, presque comme dans



un rêve.

La porte reste ouverte.

Tout le monde finit par mourir, et certains plus tôt que les autres. Ce n'est pas un secret : je l'ai toujours su et plus ou moins bien accepté. Si je dois mourir alors je mourrais, ici ou ailleurs, de leur main ou par le gêne. Quelle différence cela fait-il ? Quel intérêt à savoir que ces hallucinations ne sont autres que les manifestations de ma mort prochaine ?

Je vais mourir et je m'en fiche.

Mon médecin revient, une seringue à la main. La porte n'était pas restée ouverte par hasard : elle compte me faire payer mon insubordination. Je comprends qu'il s'agit de sédatif quand une brusque torpeur m'envahit.

Tant qu'ils ne font aucun progrès, je m'en fiche.

\* \* \*

Cette fois-ci, je ferme les yeux dès que la porte s'ouvre. J'étreigne mes talents insoupçonnés d'actrice : je veux qu'ils pensent que je dors, et que rien ne pourra me réveiller. Un rôle à ma hauteur. Et pourtant, pas de récompense à l'horizon : la réussite ne fait pas partie de mes connaissances.

Une voix résonne non loin de moi et aussitôt, la boîte à cachets vient tinter près de mon oreille. Bien décidée à ne pas lâcher l'affaire, je me contente simplement d'ouvrir la bouche. J'avale d'une traite dès que la pilule touche ma langue, et sans même prendre la peine d'attendre le verre d'eau qui aurait dû l'accompagner. Toutefois, je me fais surprendre : aujourd'hui, il y en a deux. Le second suit le premier de près et un gobelet vient se presser contre mes lèvres. J'éteins ma soif.

Un mouvement trop vif entraîne un courant d'air.

Rien d'autre.

Aucune indication sur l'heure. Aucune question sur les possibles effets secondaires du nouveau traitement. Rien, pas un mot. Seulement une froideur à toute épreuve.

On m'administre une injection puis la porte se referme. J'attends. Je n'ouvre pas les yeux tout de suite. Il faut que je le sente, que j'en sois sûre. Aucune douleur. Je ne ressens rien.

Rien du tout.

\* \* \*

Il m'arrive d'essayer de ne pas y penser. D'autres fois, au contraire, je me force pour ne pas l'oublier. Dans tous les cas, l'équilibre doit être maintenu : me souvenir d'elle, c'est un mélange de joie et de tristesse, d'intensité et de vide, entre galop et surplace, une course tout aussi mentale que physique et dont l'issue varie d'une fois à l'autre. Tout dépend du jour où le besoin, presque vital, d'y songer me prend. Il y a des hauts, et il y a des bas. Des promontoires, et des ravins. J'ai souvent l'impression de tourner en rond, mais si je perdais soudainement ces morceaux de vie, que me resterait-il ?

Pas grand-chose.

Alors, il ne faut pas que j'oublie la délicatesse de ses mots et l'inflexion qu'elle leur donne, cette

cascade de soie qui habille ses lèvres au fil de l'enchaînement des voyelles et des consonnes, tels des virages pris en douceur, ni même l'attention qu'elle porte aux détails, aux gens, plus par plaisir que nécessité, ou le ton qu'elle prend lorsqu'elle prononce mon nom, teinté d'un insondable besoin. Je dois me souvenir de ses longs cheveux bruns frisés, de ses yeux, si sombres, abîmés où il me plaisait de me perdre durant des heures, des frissons, des regards, de nos mains qui se frôlaient, de tout cet amour qui patiente depuis si longtemps et qui s'aventure aujourd'hui dans le néant.

Combien de temps me reste-t-il avant que je n'oublie sa voix ?

Je sais ce qu'il y a au bout du tunnel. Ce que j'ignore, c'est le chemin qui m'y mènera. Et j'aime à croire qu'il me conduira en dehors de ces murs au moins une toute dernière fois. Peut-être alors qu'on se verra.

\* \* \*

La porte s'ouvre, encore. C'est toujours le même manège. C'est ainsi que tout a commencé, et c'est ainsi que tout se terminera. Par une porte qui s'ouvre, et qui se ferme. Enfin. Pour de bon.

« On va vous changer de chambre, dit une voix. »

Je tourne la tête et aperçois le visage d'un infirmier aux joues rondes et colorées. Avec sa mâchoire crispée et ses sourcils froncés, je capte très bien le message qu'il souhaite me faire passer : si jamais je bouge, les choses iront mal pour moi.

Il me libère de la plupart des fils qui m'encombrent puis débloque les roues du lit qu'il fait rouler avec la perfusion jusqu'à l'embrasement de la porte. Je vois ensuite à nouveau le plafond qui défile et les néons blancs qui se succèdent au-dessus de ma tête. Puis, les murs se parent de gris. Deux portes métalliques se rejoignent et l'ascenseur descend brusquement. On me fait traverser d'autres longs couloirs blancs, tous identiques, avant d'arriver devant ce qui paraît être ma nouvelle chambre. Pour ma part, je ne vois pas le changement.

L'infirmier immobilise le lit contre le mur et disparaît ensuite derrière la porte. Je tends le cou pour essayer d'en voir le plus possible et réalise alors quelque chose qui m'avait auparavant échappé. Je remue frénétiquement pour en avoir le cœur net. La surprise me coupe le souffle. Le cuir des sangles s'est détendu !

Je tire sur mes liens jusqu'à créer un interstice de quelques centimètres entre le cuir et ma peau. Je parviens ensuite à extraire les mains de leur étau en y mettant un peu plus de force. Mes poignets maltraités me brûlent, mais ce n'est pas le plus important. Je me redresse et libère mes pieds. Un mince sourire passe sur mes lèvres quand je constate que je ne suis pas prise de vertiges, même si mon séjour prolongé au lit ne m'a pas totalement épargnée. Mes mollets, moins musclés, ont perdu de leur tonicité et ne tiendront pas longtemps.

*Je peux m'enfuir.* Je peux m'enfuir et je dois m'enfuir.

C'est maintenant ou jamais.

Ni une ni deux, j'arrache le fil de la perfusion et m'écarte prudemment de la porte. L'infirmier est toujours à l'intérieur ; pour l'instant il me tourne le dos, toutefois il pourrait sortir à tout moment. Je fais à peine un pas sur le côté que ma pire crainte se réalise : voilà qu'il sort ! Ses yeux s'écarquillent tandis que son regard passe du lit vide à mes pieds nus. Pas le temps d'hésiter. Je prends les jambes à mon cou.

« Elle s'échappe ! »

Je regarde en arrière ; une seconde silhouette sort de la chambre. Je reconnais mon médecin, mais je suis déjà loin quand elle s'avance à son tour. Je cours si vite que je ne sens même plus le sol glacé sous la plante de mes pieds, si vite que je ne perçois plus la douleur, si vite que je n'arrive plus à

penser à autre chose.

Et puis, tout à coup, il n'y a plus que le vacarme. D'autres voix raisonnent. Des portes s'ouvrent à la volée mais les mains qui tentent de se refermer sur mes cheveux n'attrapent que du vide. J'aperçois l'intérieur des chambres, les corps étendus sur les lits et les marques qui les strient. Des gens qui, eux, n'auront peut-être jamais ma chance. Des gens que je dois laisser derrière moi.

J'essaie de ne pas trop me retourner, de peur de m'emmêler les pieds. Je cours vite, si vite ! Bien plus vite que je ne le devrais et bien plus vite que je ne m'en pensais capable. L'adrénaline me fait pousser des ailes. Je ne sens ni la souffrance des jours passés ni le feu qui éreinte mes poumons. Je cours à la poursuite de la liberté, et c'est tout ce qui importe.

Les couloirs continuent sans jamais s'arrêter, comme si les numéros des chambres s'enchaînaient à l'infini. Au moment même où j'en viens à me demander s'il existe véritablement une sortie, je débouche sur une impasse.

« Non, non, non, non ! »

J'aperçois devant moi une petite fenêtre dont le store est abaissé. A gauche et à droite, deux portes fermées. D'instinct, je me jette sur celle de gauche et tripote maladroitement la poignée. Elle ne s'ouvre pas. Mon cœur est sur le point d'implorer. Je tente ma chance avec la seconde porte et pousse un cri de victoire quand elle s'ouvre en grinçant. Je déboule dans une minuscule pièce carrée où s'entassent des chaises pliantes, un sommier et une machine à café.

Et là, juste à côté, une fenêtre *entrouverte*.

Je m'avance pour l'ouvrir en grand puis passe la tête au-dehors et me penche en avant. Le soleil m'éblouit le temps d'un instant puis je distingue une rangée de haies soigneusement taillées en contrebas. Deux étages me séparent du sol.

« Attrapez-la ! »

Les bruits de pas se rapprochent dangereusement. Ils sont tout près. Paniquée, je m'accroche au rebord de la fenêtre. Je suis acculée et une seule sortie s'offre à moi.

Je passe le buste, puis les jambes.

Et je saute.

La chute me semble aussi courte qu'un battement de cil. J'atterris en plein sur les haies, roule et tombe au sol. Le bitume frotte contre ma peau. Des éraflures me couvrent le corps et j'ai peut-être quelque chose à la cheville. Mais je suis en vie.

Je lève les yeux pour apercevoir des têtes se pencher par la fenêtre. Personne n'ose emprunter le même chemin. Tant mieux.

Je me relève en vitesse et claudique en direction du parking en priant pour que mes jambes ne me trahissent pas. Une ou deux voitures manquent de me renverser. Je distingue tant bien que mal un grand portail, tout au bout, dont les deux battants sont grands ouverts. Voilà mon issue de secours !

Tout à coup, des pneus crissent sur l'asphalte et une vieille voiture dérape à deux pas de là. Le conducteur freine d'un coup sec et la portière passager s'ouvre brusquement. Derrière moi, une dizaine d'infirmiers franchissent les portes de la clinique.

« Monte ! Monte, je te dis ! »

Je regarde l'asiatique penchée sur le siège passager, tenant la portière d'une main et le volant de l'autre, l'air farouche.

« Je t'en prie ! Monte ! »

Les infirmiers ne sont plus qu'à quelques mètres de là et le portail se ferme lentement. Ni une ni deux, je m'engouffre à l'intérieur. La voiture démarre au quart de tour en faisant un boucan du diable ; j'ai à peine le temps de claquer la portière qu'elle quitte le parking juste avant la fermeture complète du portail.

La femme écrase alors la pédale d'accélérateur et s'insère dans la circulation. Mes ongles s'enfoncent dans le tissu du fauteuil. Elle fonce sur une centaine de mètres avant de redescendre sous la limite autorisée puis fait demi-tour au prochain rond point.

« Sacrée histoire, dit-elle alors. J'ai bien cru que tu ne sortirais jamais. Tu n'es pas en bon état,

mais on va arranger ça. Ah, au fait. Je m'appelle Clara. Clara Hwang. Et tu ne me dois une fière chandelle. Mais ne t'en fais pas, je sais déjà comment tu peux me remercier. »

## Chapitre 6

« Eh bien, tu as perdu ta langue ? Je me trompe peut-être, mais d'habitude, on remercie ceux qui nous viennent en aide. »

Clara se fend d'un sourire, les yeux rivés sur la route. La voiture file à toute vitesse le long de la départementale.

« Mais je te comprends. Tu dois te demander où je t'emmène. J'ai acheté une ferme, un petit coin tranquille. Enfin, je ne sais pas si c'est le mot qui convient quand on habite près de la clinique. Ils font marcher les sirènes dès qu'ils amènent quelqu'un. Je me souviens que pour toi, ils avaient fait un sacré barouf. »

Elle emprunte une sortie qui débouche sur un chemin de terre longé par les hautes herbes. J'entrevois au bout d'un virage une grande cour vide qui relie une grange à un vieux corps de ferme. Clara se gare à l'ombre de la grange, juste à côté d'un gros tracteur vert en piteux état. Je garde les poings serrés contre les cuisses, occupée à détailler les emballages qui jonchent le tapis sous mes pieds : un tube de mayonnaise plié en accordéon, des boîtes en carton remplies de miettes et quelques gobelets vides.

« Voilà, on y est. Descends, il faut faire vite. »

Ses yeux brillent d'une excitation que je suis bien loin de partager. Maintenant que les effets de l'adrénaline se sont dissipés, les coupures qui strient ma peau me font un mal de chien. La fatigue me rattrape, et j'ai bien peur de ne pas être en mesure de lutter.

Clara coupe le contact, sort et claque la portière. Elle s'abaisse devant la voiture et disparaît de ma vue. J'en profite pour sortir. Je passe la première jambe à l'extérieur et me pince si fort la lèvre qu'un goût de sang m'emplit la bouche. Ma cheville me fait souffrir. Je combats la douleur et, quelques instants plus tard, je parviens à tenir debout. Mais pour combien de temps ?

Clara fait le tour de la voiture et s'agenouille à nouveau. Elle revient ensuite vers moi, deux plaques d'immatriculation à la main.

« Tiens-moi ça. »

Elle recouvre la voiture d'une bâche bleue dont elle coince les extrémités sous huit briques rouges. Ses doigts viennent ensuite exercer une pression dans le bas de mon dos et, bien que ce contact me glace le sang, je me laisse entraîner à l'intérieur du corps de ferme.

De gros sacs de voyage sont éparpillés çà et là dans un petit salon minimaliste. La pièce est froide, impersonnelle, et beaucoup d'objets traînent par terre.

« Prends ça et change-toi. »

Clara reprend les plaques et me donne en échange la pile de vêtements propres qu'elle vient d'extirper d'un sac. Elle me conduit jusqu'à la salle de bain, perdue tout au fond d'un couloir, et appuie sur l'interrupteur. La lumière me révèle une minuscule pièce sans fenêtre et recouverte d'un carrelage bleu nuit du sol au plafond. L'ensemble date un peu mais offre tout le confort nécessaire.

« Comme tu peux le constater par toi-même, il n'y a pas de fenêtre. Et sache que je vais rester derrière la porte, alors ne perds pas ton temps à chercher un moyen de t'échapper. De toute façon, dans ton état, tu n'iras pas très loin. »

Elle ouvre une armoire à glace et retire un petit rasoir ainsi qu'une paire de ciseaux.

« Ici, tu as tout ce qu'il faut pour soigner tes blessures, au moins temporairement. Là, de l'antiseptique, tu vois ? »

Clara pointe du doigt une petite bouteille à demi pleine puis retire plusieurs boîtes de médicaments jusqu'à ce que ses bras en soient chargés. Elle me regarde un moment, et je me demande si elle est consciente du ridicule de la situation. Enfin, elle ajoute :

« Ah, j'oubliais. Il n'y a pas d'eau chaude. Je suis juste derrière la porte, répète-t-elle. D'accord ? Allez, fais vite. »

Elle ferme la porte et je me retrouve seule. J'attends quelques instants, juste pour être sûre, puis je pose les habits dans un coin et enlève mécaniquement ma blouse rapiécée. Je suis alors confrontée à mon propre reflet, cette femme inconnue et pourtant si familière qui me fixe depuis l'intérieur du miroir. Je m'examine, perplexe, et fais glisser mes doigts sur chaque recoin de peau que je passe à la loupe. La proximité de mon propre corps m'interpelle ; ces sensations, ce toucher, tout me paraît étrange après en avoir été privée aussi longtemps.

Mes cheveux se dressent sur ma tête, durs à coiffer, aussi coriaces que les grosses cernes qui soulignent mes yeux fatigués. Le reste de mon corps est d'une extrême maigreur ; mes côtes sont bien trop visibles et mes joues, bien trop creuses. Partout où je regarde, je ne vois que ça : de la peau maltraitée et marquée au fer rouge.

Je m'appuie contre le lavabo, le souffle court. Des images défilent dans ma tête. Je mets un certain temps à les chasser. Puis, toujours aussi mécaniquement, je me glisse sous la douche.

J'ai enclenché le pilotage automatique : mes doigts dessinent d'eux-mêmes des cercles sur mon corps qui s'insurge alors que les trombes d'eau glacée me percutent de plein fouet. Le barrage lâche et les larmes se mettent à couler. Je frotte donc plus fort, j'enduis mon corps de gel douche et mes cheveux de shampooing, à croire que l'un de ces produits pourrait, comme par magie, me laver autant l'esprit que la peau. Mes narines s'ouvrent à des senteurs plus agréables que celles du sang séché et de l'équipement aseptisé. Je sens bon. Je sens l'amande. Peu à peu, l'odeur de cet endroit me quitte. Il n'y a plus de clinique. Je vis seulement à travers ce lourd et intense clapotis qui revigore mes membres douloureux ; je me perds dans des pensées vides de toute inquiétude, vides de tout et pleines de rien.

Une voix étouffée me parvient. Ma main cherche le mitigeur. Maladroite, je ne parviens tout d'abord qu'à augmenter le flux de l'eau. On frappe à la porte.

« Dépêche-toi ! »

Je coupe enfin l'eau. Des sirènes résonnent au loin.

Agitée, je m'essuie et applique de l'antiseptique aux endroits que je suis en mesure d'atteindre. Ça me prend plus de temps que prévu ; la douleur est cuisante. J'enfile ensuite des sous-vêtements, un jean trop large, un t-shirt blanc ainsi qu'une paire de baskets à ma taille. Je sors, les cheveux encore trempés.

« C'est pas trop tôt ! »

Clara a déjà jeté un sac en travers de son épaule, prête à partir en cavale d'un instant à l'autre. Elle attrape la blouse, la fourre en hâte dans un sac poubelle et me tend ensuite deux sacs de voyage par les anses.

« Il faut partir. *Maintenant*. Tu as entendu les sirènes ? Ils ont déjà appelé les renforts. Ce serait pas étonnant qu'ils se mettent à fouiller les environs et crois-moi, mieux vaut ne pas traîner dans les parages à ce moment-là. »

Clara ferme la porte derrière nous et file jusqu'au tracteur. Une seconde voiture se cache à sa suite, petite et rouge, banale. Je la rejoins en traînant la jambe. Elle me demande de poser les bagages sur la banquette arrière tandis qu'elle jette le sac poubelle dans le coffre. Clara me donne ensuite un foulard bleu et de grosses lunettes de soleil noires.

Je la dévisage longuement.

« Si ça ne te convient pas, tu peux toujours faire le trajet dans le coffre. A toi de voir. Ce serait quand même bête qu'on te reconnaisse... »

Je choisis la première option, et nous partons aussitôt. La voiture gagne la départementale et met le plus de distance possible entre nous et l'agitation qui règne devant les portes de la clinique. Au lieu de me retourner pour observer la scène, je bascule la tête en arrière pour la faire reposer sur l'appuie-tête. La route qui défile devant mes yeux a comme un effet reposant. Je regarde les accotements sans prêter attention à ce satané bâtiment que Clara observe dans le rétroviseur

intérieur.

Il est loin derrière moi, maintenant.

« Il y a de quoi manger dans le sac bleu, si tu as faim. »

Je n'ai pas à me faire prier pour dévorer une boîte entière de biscuits qui, bien qu'un peu secs, me semblent délicieux. Je trouve aussi une pomme enveloppée dans un morceau d'aluminium. Je la mange d'une traite sans autre forme de procès, contente d'avoir enfin quelque chose de solide dans l'estomac.

Le silence s'épaissit et ne laisse que le ronronnement régulier de la voiture en bruit de fond. Au bout d'un moment, Clara finit par reprendre la parole :

« Le sac rouge. Il y a un journal. »

Tandis que je tends le bras vers l'arrière, elle ajoute en esquissant un sourire :

« Rien de mieux que les codes couleur, tu ne penses pas ? »

Je tombe sur un journal plié en quatre.

« Je le gardais au cas où. Tu aurais peut-être aimé avoir plus récent mais celui-là est particulièrement intéressant. Tu as envie de comprendre ce qui se passe ? Lis-le. »

Je déplie le journal et mon regard se pose sur un titre accrocheur écrit en grosses lettres noires et serrées.

### *La loi relative à la dénonciation civique est en marche.*

Mon cœur bondit si violemment dans ma poitrine que l'habitacle de la voiture tanguait durant quelques instants. Fébrile, j'ouvre le journal à la première page pour dévorer l'article des yeux.

*Une proposition de loi liée à celle du recensement obligatoire, récemment entrée en vigueur, vient d'être aujourd'hui proposée au Centre Décisionnaire. Elle vise à renforcer l'efficacité de cette première loi à travers la mise en place d'un processus de dénonciation civique mais aussi grâce à l'intervention du droit pénal.*

*« C'est un moment historique, a déclaré le Ministre de la Santé. Nous avons encore beaucoup à faire, mais ce jour marque le début d'une nouvelle ère. »*

*Le parti adverse a lui-même salué cette mesure :*

*« C'était la meilleure chose à faire, confie Bertrand Mingeot, actuel président de l'Union Salutaire. Nous sommes tous tombés d'accord sur ce point. Si nous n'encadrons pas mieux les Altérés, leurs méfaits resteront impunis. Notre programme pour les prochaines élections insiste d'ailleurs sur cette nécessité. »*

*Si la loi vient à être promulguée, tout Altéré refusant de se soumettre au recensement s'exposera à une peine pénale. De même, quiconque cachera volontairement l'identité d'une personne Altérée fera l'objet d'une enquête approfondie pouvant déboucher sur des sanctions.*

Je reste sans voix. Mes mains, elles, trahissent ma stupéfaction : je serre si fort le journal que je suis à deux doigts de le déchirer. Clara lorgne de mon côté, un sourire amer pendu aux lèvres, sûrement parce qu'elle se rend également compte de la gravité de la situation.

« Attends de lire la suite. »

Je m'empresse aussitôt de feuilleter le reste du journal à mes risques et périls. A la page des faits divers, je note une recrudescence des cambriolages et des actes de vandalisme. Je fais directement le lien avec les graffitis qui ornent la plupart des murs dans les villes et les insultes écrites par-dessus les affiches de propagande. Parmi les autres faits marquants, je dénombre quelques émeutes dans le Sud après le décès d'un Altéré, abattu par un policier récemment blanchi. J'apprends également que si les couvre-feux sont désormais quotidiens, ils sont surtout de moins en moins respectés. On parle d'une poignée d'arrestations. La rubrique nécrologie, quant à elle, s'étend à n'en plus finir.

C'est toutefois à la page météo que je trouve l'information la plus précieuse à mes yeux. J'écarquille les yeux alors que je découvre les dates inscrites au-dessus des dessins en forme d'hexagones couverts de grands soleils, si voyantes que je ne suis plus en mesure de passer à côté.

Je peine à y croire... c'est déjà le mois d'avril !

Comment ai-je pu rester à la clinique aussi longtemps ? Que s'est-il passé durant mon absence ? Beaucoup de choses, apparemment, et de très mauvaises choses. Qu'est devenu grand-père ? Je le revois pester contre la radio à l'annonce des recensements obligatoires : il doit être furieux ! Est-il parti ? Est-il resté à la maison ? Et Malika, dans tout ça ? Qu'a-t-elle bien pu penser après que je sois disparue sans explications, et alors que je lui avais promis de continuer à la voir ? C'est sa mère, qui doit rayonner.

Et il n'y a pas que ça. Je sens l'angoisse qui me serre le cœur tandis qu'une phrase de l'article me revient en mémoire.

*Si nous n'encadrons pas mieux les Altérés, leurs méfaits resteront impunis.*

Cette menace semble m'être adressée. Je me suis échappée de la clinique ; il y aura des conséquences. Je ne peux pas me cacher. Ils me retrouveront.

« Ne fais pas cette tête là. »

Je quitte le journal des yeux un instant, mais suffisamment longtemps pour pouvoir la dévisager avec toute l'intensité nécessaire. Ses mains se crispent sur le volant.

« Il faut que... dis-je d'une voix éraillée.

— Il faut que tu aies les idées claires avant de prendre une décision. C'est bien ce que tu allais dire, non ? Mais comment veux-tu avoir les idées claires si tu ne connais même pas toute l'histoire ? »

Clara parle vite, trop vite. Sa voix trahit l'émotion qui l'agite.

« Le journal, ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ce qui te concerne, c'est ce que j'ai à te raconter. Autant commencer par le début, hein ? »

Si je me concentre bien, j'arrive à imaginer le visage de grand-père qui se dessine parmi les arbres qui bordent la route. Leurs feuilles sont d'un vert intense. Je me demande s'il s'est occupé du jardin.

« L'année dernière, j'ai appris qu'une de mes vieilles connaissances travaillait à la clinique. J'y ai vu le signe qu'il était temps de la garder sous surveillance. Comme on dit, gardez vos amis près de vous mais gardez vos ennemis encore plus près. »

J'imagine sa barbe fournie qui pique les joues et l'expression que prend son visage lorsqu'il se montre un peu plus tendre avec moi.

« J'ai donc acheté cette vieille ferme décrépie et j'ai renoué le contact avec mon amie. Elle s'appelle Ikram, c'est une infirmière, et tu la connais. »

Changement de décor. L'image de Malika s'impose à moi. Elle tient une seringue à la main et me dit que tout va bien. *Non*. Je secoue la tête pour chasser ce cauchemar éveillé et regarde Clara qui s'est tue pour me laisser le temps de digérer la nouvelle. Elle ne reprend la parole que quelques instants plus tard.

« Ikram me devait un service. Ça n'a pas été facile, mais elle a finalement accepté de me donner les copies des dossiers qui lui passaient entre les mains. Des dossiers médicaux, des rapports sur les avancées des traitements, tout ça. Rien de très intéressant, rien que je ne savais pas déjà. Les essais ne sont qu'un échec, une vaste plaisanterie. Douze ans ! Et quoi ? Un simple produit pour rendre temporairement inactif le gêne des patients. Le bloqueur de gêne, comme ils l'appellent. Donc, rien d'intéressant jusqu'à ce qu'un boucan du diable se fasse entendre sur la départementale. Deux jours après, Ikram me remet les dossiers de ses nouveaux patients, dont un qui sort de l'ordinaire : le tien. Oh, j'y pense, il est dans le sac rouge, dans la poche intérieure. »

Je déplie le bras pour attraper le précieux sésame. Mon nom est écrit en première page, juste à côté de ma date de naissance. A l'intérieur, je trouve la liste de mes allergies, mon groupe sanguin, mes mensurations prises le jour de mon arrivée, une vieille photo près des notes griffonnées en hâte par les médecins et, tamponnées en travers de la page, les lettres « STSU ».



« Ça signifie Stade Supérieur, m'informe Clara. Il y a des Altérés qui développent un second aspect. Tu en fais partie. Ils l'ont su parce que tu... enfin, tu sais. »

Elle lâche le volant d'une main et indique d'un geste vague une ligne qui figure à la toute fin d'un paragraphe, cette terrible et pourtant si petite phrase qui éveille en moi une vague de colère et d'inquiétude.

*Dangerosité avérée de l'aspect offensif du gêne : ne pas toucher.*

J'ai l'impression de recevoir un coup à l'estomac. Est-ce la preuve que j'attendais tant ? Comment suis-je censée me sentir maintenant que j'en ai le cœur net ? Je lui ai fait du mal. Ils avaient raison, et moi tort. Pire encore : cela pourrait se produire à nouveau.

« Je ne voulais pas le blesser, dis-je autant pour Clara que pour moi-même. Je n'étais même pas consciente de ce que je faisais et j'ignorais que mon gêne... »

Ma voix se brise et je sens les larmes monter. Je les essuie d'un revers de la main tout en envoyant valser le dossier sur la banquette arrière.

« Je n'ai jamais voulu ça.

— Tu sais, il n'y a aucun moyen de savoir qui va développer le second aspect. Ce n'est qu'une question de hasard. Tu es trop dure envers toi-même. Il ne faut pas t'en vouloir. »

Je ne me laisse pas embobiner par sa voix douce. Je sais qu'au fond, elle brûle d'envie de reprendre son récit. Et elle ne tarde pas à me le prouver.

« Le plus important c'est que tu sois en vie, tout comme lui, non ? C'était mon objectif. Quand j'ai reçu une note disant noir sur blanc qu'ils allaient te mettre à l'étage des patients en phase terminale, j'ai décidé d'arrêter de rester les bras croisés. J'ai réussi à convaincre Ikram de stopper tes injections de bloqueur de gêne et de desserrer tes sangles. Tu n'avais plus qu'à provoquer la chance, que ce soit en te servant de ton gêne sur un médecin peu méticuleux ou... »

Clara s'arrête en plein milieu de sa phrase en voyant le regard que je lui lance.

« Non, bien sûr, tu ne te servais pas intentionnellement de ton gêne, hein ? Je disais ça... non, je ne sais pas pourquoi je l'ai dit. Bref, j'ai passé une semaine d'enfer à camper sur le parking de l'hôpital jusqu'à ce que, finalement, je te vois arriver comme une furie. La suite, tu la connais.

— Pourquoi ?

— Hein ?

— Pourquoi avoir fait tout ça juste pour moi ?

— Tu ne m'écoutes pas ? Tu es un Stade Supérieur. C'est une raison bien suffisante.

— Je ne te crois pas. »

Clara soupire ; elle fronce tant les sourcils qu'une ride se forme sur son front. Elle abaisse légèrement sa vitre pour évacuer la chaleur qui règne dans l'habitacle.

« Je pensais que ta première réaction serait de me remercier mais si tu insistes... »

Elle s'éclaircit la voix. Je tire un peu sur mon t-shirt pour permettre à l'air de s'y engouffrer.

« Disons que le début n'était pas à proprement parler le début du début. J'ai par le passé côtoyé une importante organisation qui œuvrait pour les Altérés. Le genre d'organisation dont on ne vante pas les mérites. Elle est aujourd'hui dissoute mais s'il y a bien quelqu'un qui peut les amener à remettre le couvert, c'est toi. Tu es un Stade Supérieur. Tu es l'évolution de l'évolution, tu te rends compte ? Ça apporterait de la crédibilité à l'organisation et le coup de fouet dont les membres ont besoin. C'est rare, un Stade Supérieur, tu sais.

— Alors c'est pour ça que tu ne veux pas que je pense à ce que j'ai fait ? Tu as besoin d'un Stade Supérieur en pleine possession de ses moyens, pas d'un qui se considère comme une sorte d'atrocité de la nature ! »

Malheureusement pour elle, je culpabilise. Impossible de dire ce qui me fait le plus de mal entre les remords et la douleur qui me ronge le corps.

Peut-être le mélange des deux.

« Si je comprends bien, tu veux juste m'utiliser. Ne compte pas sur moi.

— Tu me dois un service. »

J'enroule les mains autour de la ceinture de sécurité. Mon cœur s'emballé.

Je ne veux pas que quelqu'un d'autre décide pour moi, encore une fois.

« Arrête la voiture. Je veux descendre !

— Et où tu vas aller, hein ?

— Je vais aller les rejoindre. »

Ce n'est pas si bête. Il faut que j'aie les voir. Il faut qu'ils sachent que je suis en vie et que je suis désolée. Et surtout, il faut qu'ils sachent la vérité avant qu'on me mette de nouveau la main dessus. C'est tout ce qui importe pour le moment, et je serais toujours mieux avec eux qu'avec une inconnue qui cherche à m'entraîner dans ses magouilles. Au moins, je pourrais profiter de mes derniers jours de liberté.

Jusqu'à ce qu'on m'attrape, ou que je claque pour de bon.

« Qui ça ? Ta famille ? Surtout pas ! C'est là qu'il vont te chercher en premier ! »

Je fixe Clara dans le blanc des yeux, et sans ciller.

« Tu as besoin de moi. Alors c'est à toi de te plier à mes exigences, pas le contraire.

— Bon sang. Est-ce que tu t'entends ? »

Clara semble en colère et pourtant, un bref sourire passe sur ses lèvres.

« Tu reprends du poil de la bête, hein ? Bon, qu'est-ce que tu attends ? Tu m'indiques la direction, ou quoi ? »

# Chapitre 7

Je déboucle la ceinture de sécurité dès que Clara ouvre ma portière. Il n'en faut pas plus pour que je penche dangereusement sur le côté.

« Hé, t'es sûre que ça va mieux ?

— Oui, oui, c'est bon. »

En vérité, ce n'est pas aussi simple que ça. J'ai l'impression d'avoir été cassée en deux comme une barre chocolatée, le plaisir de la consommation en moins. Tout est douloureux et pénible : mes mouvements sont lents et hasardeux, déplorables, et le moindre geste me paraît vite insurmontable.

Mon sens de l'équilibre me fait défaut jusqu'au moment où je m'extirpe de l'habitacle en grinçant des dents.

« Tu m'as collé une sacrée frousse tout à l'heure. Je savais à quoi m'attendre, mais c'était quand même assez impressionnant... »

Je la fais taire d'un geste de la main avant de passer un doigt fébrile sur ma gorge. Mon imagination n'y est sûrement pas pour rien, mais j'ai la désagréable impression que mes cris se prolongent encore et encore, semblables à des échos interminables. J'ai soif, et je suis lasse, toutefois quand mes yeux se posent sur la maison de grand-père, même les démons qui me hantent finissent par disparaître de ma vue.

Je traverse la route en claudiquant pour rejoindre la porte en bois barrée d'une pancarte « à vendre ». J'ai beau tirer, la poignée me résiste. Clara accourt, un sac sur l'épaule, et veille à ce que mon foulard soit toujours bien positionné. Elle cache de nouveau quelques unes de mes mèches brunes juste au cas où. Ses doigts frôlent ma peau.

« Ne fais pas un tel boucan. Tes voisins pourraient avoir la mauvaise idée de jeter un coup d'œil par la fenêtre. »

Mon regard se dirige vers les murs défraîchis et lézardés des maisons environnantes. L'hiver a beau avoir mis à l'épreuve le quartier, peu de choses ont changées, et ce même s'il souffre aujourd'hui d'un manque cruel d'entretien.

Je m'attends à ce qu'une main ouvre les rideaux à l'une des lucarnes pour mieux nous observer, mais je ne vois rien.

Je n'ai jamais vraiment fait la connaissance des habitants du quartier. Bien sûr, il m'arrivait d'en croiser quelques uns dans la rue quand je rentrais des cours, mais les choses s'arrêtaient là. J'aurais été incapable de les nommer, tout comme ça aurait été trop leur demander de me saluer. Certains faisaient même parfois semblant de ne pas me voir. Quant à grand-père, il se méfiait de tout le monde. Autant dire qu'on ne participait jamais à la fête des voisins.

« Je n'ai pas l'impression que quelqu'un habite ici, grommelle Clara. J'espère que tu ne me mènes pas en bateau. »

Je m'accroupis devant le petit parterre négligé et soulève une pierre creuse qui renferme une petite clé. Grand-père la cachait toujours ici au cas où je perdrais la mienne ; grand bien lui a pris de l'y avoir laissée.

Réussir à enfoncer la clé dans le trou de la serrure me prends plus de temps que prévu. Lorsque j'y parviens enfin, j'ouvre la porte sans plus attendre et ce que je vois me coupe le souffle.

Plus jeune, je m'étais souvent imaginée *ailleurs*. Je n'avais jamais un endroit particulier en tête, il m'arrivait simplement de me projeter dans un lieu tout autre que celui-ci. Je rêvais de grands espaces. J'avais envie de parcourir le monde, sans attache, un peu comme la plupart des gens. Ce n'était pas toujours simple avec grand-père, et je n'étais pas non plus toujours facile à vivre. Mais malgré tout, je continuais à voir cette maison comme une évidence, un point fixe dans le temps, ou

même un repère vers lequel me tourner quand les choses tournaient au vinaigre. Je la voyais inébranlable, pérenne. Et sûrement pas dénuée de vie.

Je pénètre dans le couloir à pas de loups tandis que la lumière du jour se répand sur les murs. Pièce après pièce, j'avance lentement, incrédule. Vide. La cuisine est vide. Le salon, vide aussi. Il n'y a plus rien, pas la moindre trace de vie. Le mobilier est parti et a emporté avec lui les voix, les sourires et les souvenirs. Tout paraît trop grand, trop imposant. Trop plein de rien, manquant ainsi l'essentiel.

J'ai beau inspirer profondément, ce que je cherche n'est pas là. L'odeur de café n'est pas perceptible. Tout a disparu. Grand-père n'est plus là.

Je monte à l'étage et pousse la porte de ma chambre, à bout de souffle. Mes genoux s'entrechoquent. La lumière ne répond plus ; seule la faible clarté qui vient du rez-de-chaussée est en mesure de me guider dans la pénombre grandissante. Tous mes effets personnels se sont envolés, de mes vieux cahiers de cours aux meubles les plus imposants. J'en reste abasourdie. Je pense à tous ces objets que j'aimais et que j'aurais aimé conserver. Sont-ils perdus à tout jamais ?

Il ne reste qu'une chose, une chose qui n'est pas à moi ; un prospectus recouvert d'un fin voile de poussière et qui traîne sur le parquet. Je me penche en avant pour le ramasser. Mon corps proteste.

*Résidence des journées ensoleillées :  
nous rendons vos jours meilleurs.*

Je parcours les mots du regard, encore et encore, tandis qu'un sentiment indescriptible me noue le ventre. Je peine à y croire. Et dire que je voulais tant qu'il se fasse aider ! A présent, je m'en mords les doigts. Est-il au moins parti de son plein gré ? L'a-t-il fait pour honorer ma volonté ou lui a-t-on forcé la main après l'incident ?

*L'incident.* Ce mot me donne envie de rire, tout comme cette journée qui n'en finit plus. Qui sait ? Peut-être suis-je en réalité toujours étendue sur ce lit, en proie à une énième hallucination, et que si j'ouvre les yeux pour de vrai, toute cette plaisanterie partira en fumée.

L'escalier grince et Clara entre à son tour dans la pièce. Ses cheveux refusent de se plier à sa volonté et pointent dans des directions opposées. Les lèvres pincées, elle ne me quitte pas des yeux. J'ai tout intérêt à choisir mes mots avec précaution.

« Il n'est plus là.

— Merci, j'avais remarqué. »

Raté.

« Qui vivait là, au juste ?

— Mon grand-père. Je crois qu'il est parti en résidence spécialisée. Je connais quelqu'un qui est peut-être au courant de quelque chose. De toute façon, je comptais passer la voir.

— D'accord, mais il va falloir se dépêcher. On a de la route à faire et je compte bien y arriver avant le couvre-feu. »

Je lève les yeux au ciel. J'ignore où elle veut m'emmener ensuite, mais une chose est sûre : je ne compte vraiment pas l'accompagner. J'ai fait en sorte qu'elle accepte de m'amener ici mais je n'ai jamais explicitement promis que je finirais par la suivre. Elle m'a aidée, et je lui en suis reconnaissante, mais je ne peux tout simplement pas m'embarquer dans une histoire de ce genre.

« C'est dans le coin, au moins ?

— Oui, ce n'est pas très loin.

— On y va en voiture. C'est plus prudent. »

Je cache la clé sous la pierre en partant. Juste au cas où. Clara prend de l'avance et je ne résiste pas à l'envie de me retourner une dernière fois pour contempler la maison de mon enfance. Le visage qui se dessine sur la façade adopte une attitude fermée ; l'endroit, bien décidé à ne pas me regarder partir, évite le soleil grâce aux volets qui lui bloquent la vue. Je me sens comme jetée à la porte, reniée. Tout invite à passer son chemin.

Je prends alors soudainement conscience du drôle de pressentiment qui m'habite : l'instant présent est crucial, peut-être parce que je suis sur le point de tourner une page. C'est comme si je faisais mes adieux à ce lieu, ou plutôt qu'il était fin prêt à tirer un trait sur moi. Cette maison appartiendra bientôt à quelqu'un d'autre, et de nouveaux souvenirs y seront cultivés. C'est enfin clair dans mon esprit : puisque ce point d'ancrage a cessé d'exister, je n'ai plus rien à faire ici.

Clara m'appelle. Je la rejoins en me hâtant et ferme les yeux quand la voiture démarre. Je ne les rouvre que lorsque nous atteignons le quartier où réside Malika.

Les lieux sont encore plus calmes que d'ordinaire. J'aperçois au détour d'une rue des vêtements secs étendus sur une corde à linge dans un jardin plus que désert. Sont-ils là depuis longtemps ? Un peu plus loin, mes yeux tombent sur une balançoire laissée à l'abandon. Pas un seul enfant en vue ; j'ai l'impression de traverser une ville fantôme. J'en ai froid dans le dos. Il n'y a pas âme qui vive.

Mon corps, lui, se charge en revanche de me prouver qu'il est bien vivant. Outre les douleurs qui prennent d'assaut mes membres, j'étouffe sous le poids des émotions qui m'assaillent ; je n'ai d'ailleurs pas assez de doigts pour les compter. Elles se mélangent jusqu'à devenir indissociables, et je n'ai d'autre choix que de composer avec cet ensemble déchaîné. Tout me semble plus vif, plus réel, tangible, et mes sens sont comme plus aiguisés. Mon cœur bat contre mes tempes avec une telle ferveur que j'en ai presque la tête qui tourne.

Je finis par fermer les yeux, brûlante d'impatience, pour mieux supporter l'attente qui électrise la moindre parcelle de mon corps.

Nous arrivons finalement devant sa maison. Clara se gare dans la rue d'en face et nous sortons en veillant à ne pas claquer les portières. Je traverse la voie, monte sur le trottoir, ouvre le portillon sans le faire grincer... et finalement, je me fige au moment de frapper à la porte. J'hésite. Mon esprit turbine à cent à l'heure.

Je n'ai pas cessé de penser à ce que je pourrais lui dire si jamais on m'offrait l'opportunité de la revoir. J'ai goûté tous les mots pour voir l'effet qu'ils avaient sur ma langue, tous les enchevêtrements de phrases possibles, les voyelles et les consonnes, les moindres syllabes ; comme à la veille d'un entretien, je me suis entraînée sans relâche pour que tout glisse onctueusement le moment venu, en vain. Car maintenant que je suis sur le point de réaliser ce souhait, je ne sais plus ce que je suis censée bafouiller. J'entrevois des bribes de propos et des mots isolés, mais je suis tout bonnement incapable de faire le lien entre eux. Vide, ma bouche ne fait pas le poids. Elle a tout perdu, de la cohérence à la saveur des brûlures que ces idées faisaient naître sur mes lèvres.

Peut-être ai-je simplement peur de ne pas être à la hauteur. Je réalise enfin qu'aucune explication ne sera jamais suffisante.

J'ôte mes lunettes de soleil. J'inspire profondément. Ma main s'approche lentement de la porte. Je toque une fois, une seule et unique fois qui coïncide avec l'un de mes battements de cœur. Le coup se répercute dans mon ventre. J'entends des bruits de pas derrière la porte et une sorte de cliquetis. Je retiens mon souffle. J'attends.

Peut-être qu'il n'y a rien à dire, justement.

La porte s'ouvre.

Au fur et à mesure que les ombres dessinent les contours de son visage, je découvre une petite brune qui grelotte sur le perron ; ses longs cheveux sont en bataille et des cernes noircissent le contour de ses yeux.

Il lui faut quelques instants pour me reconnaître, presque rien, et ses yeux s'écarquillent. Elle ouvre ensuite la bouche en grand mais aucun mot n'est en mesure de dépasser ses lèvres. Soudain, son menton se met à trembler et sa main glisse de la poignée. Sa poitrine se soulève plusieurs fois, comme parcourue de soubresauts, et des larmes se mettent finalement à dégouliner le long de ses joues rondes.

Malika tend alors la main vers moi puis, sans prévenir, se jette dans mes bras.

« Oh, Olivia ! »

Je pose la tête sur son épaule, expire contre sa peau et me délecte des frissons que ce contact provoque chez elle. Son dos se contracte sous mes doigts. Elle me sert si fort que j'ai l'impression d'étouffer, mais je ne m'en plains pas.

J'ai tant rêvé de ce moment. Et elle est là, pour de vrai, tout contre moi.

« J'ai du mal à y croire ! S'exclame Malika. Tu es là, tu es vraiment là ! »

Elle s'écarte à contre cœur, entoure mon visage de ses mains et me caresse la joue du bout de l'index. Résister s'avère plus dur qu'escompté ; je passe la main dans ses cheveux frisés, hésitante. Tout s'arrête au moment où Malika note finalement la présence de Clara, tapit dans l'ombre de ma silhouette. Cette dernière s'avance, les bras croisés, et la salue d'un bref mouvement de tête.

« Il vaudrait mieux ne pas rester dehors, dit-elle. »

Sa voix dure et autoritaire nous fait l'effet d'une douche froide. Malika reprend ses esprits et affiche un sourire pincé. Nos corps se séparent et redeviennent deux entités distinctes.

Je soupire.

« Qui est-ce ? Me demande-t-elle.

— C'est Clara. Elle m'a été d'une grande aide. »

Malika lui adresse un hochement de tête en guise de remerciement. Elle entortille ensuite discrètement ses doigts autour des miens et m'entraîne par-delà le seuil de la porte.

« Ma mère n'est pas là. Tu peux entrer sans crainte. »

Malika nous conduit jusqu'au salon. J'observe la pièce sans prononcer un seul mot, stupéfaite. Et dire que je n'y avais jamais mis les pieds auparavant ! Je m'assieds sur un gros fauteuil pourpre tandis qu'elle ferme en hâte les épais rideaux ocre qui pendent aux fenêtres. La pièce est agencée avec beaucoup de soin et de goût dans des tons chauds. Une photo de famille à ma droite attire mon attention ; elle siège sur un petit guéridon recouvert d'un napperon blanc. J'y vois Malika, sa mère, ainsi que son petit frère Adil ; ils affichent tous les trois leur plus beau sourire.

Clara reste plantée debout à l'entrée du salon, adossée au mur. Je n'ai pas osé lui demander de rester à l'extérieur. De toute façon, elle aurait sûrement refusé.

Enfin, Malika prend place en face de moi. C'est aussi elle qui parle la première.

« Alors ton grand-père avait raison... »

— Tu lui as parlé ? Dis-je un peu trop précipitamment. »

Elle approuve d'un hochement de tête et je me mords les lèvres un peu trop violemment. La curiosité me ronge ; j'ai du mal à rester en place.

« Oui, mais pas récemment. Comme tu ne répondais pas à mes messages, je suis passée chez vous. Quand il a ouvert la porte, il était... »

Elle marque une pause et croise les mains sur ses genoux. Ses yeux sont humides.

« Il était dévasté. Il m'a parlé... sur le coup, j'ai pensé qu'il n'avait pas les idées claires, alors je suis partie. Je m'en suis voulue, du coup je suis revenue la semaine d'après car je n'avais toujours pas de nouvelles de toi. Sauf qu'il n'était plus là. La maison est à vendre... je ne sais pas où il est. Je suis désolée. Vraiment.

— Tu n'as pas à t'excuser. Tout est de ma faute. »

Malika se tait. Ça ne m'a pas échappé ; elle évite soigneusement mon regard. Je porte machinalement la main au visage et sens les aspérités sous mes doigts. La gêne me gagne rapidement.

Finalement, Malika poursuit sur sa lancée :

« Tu sais, je ne pouvais pas croire ce qu'il racontait... il m'a dit que les voisins avaient alerté les autorités et qu'on t'avait emmenée. Ça me semblait tellement insensé, alors qu'on venait juste d'en parler... si je l'avais cru, il serait encore ici, et toi... je serais allée... »

Elle pousse un long soupir qui me fend le cœur.

« Le pire, dans tout ça, c'est que j'étais persuadée que le traitement expérimental était une bonne chose.

— Le plus important, c'est de reconnaître ses erreurs et de faire en sorte qu'elles ne se

reproduisent plus jamais, déclare soudainement Clara. »

Nous nous tournons vers elle. Sa prise de parole nous déconcerte et son regard perçant achève de me tendre comme un arc. Je sais ce qu'elle veut. Il va falloir écourter cette discussion ; le message est passé. Mais je n'ai pas envie de faire comme elle l'entend. Je n'ai pas envie d'abandonner Malika alors que je viens juste de la retrouver. Seulement, s'il y a bien une chose que j'ai apprise, c'est qu'on fait rarement ce dont on a envie.

J'ignore qui est vraiment Clara. Je sais simplement qu'elle s'est donné beaucoup de mal pour me faire sortir de la clinique. Du coup, elle ne doit pas avoir envie de me voir gambader dans la nature, non seulement parce que ça ne lui rapporterait rien mais aussi parce que je pourrais laisser échapper son nom si jamais on me retrouvait.

Si elle a été par le passé en contact avec une organisation dont le but était de défendre les Altérés, peut-être que je pourrais y trouver mon compte, d'une certaine manière.

Ou peut-être que j'essaie simplement de justifier ce que je m'apprête à dire, alors qu'il n'y a parfois que l'impulsion du moment qui puisse expliquer une décision.

J'hésite encore un instant.

« J'aimerais pouvoir tout te raconter, crois-moi, mais je ne suis pas sûre que ce soit le bon moment. Quand tout sera terminé, je reviendrai auprès de toi. Tu peux compter sur moi. »

Mais ma promesse ne produit pas l'effet escompté. Malika porte les mains à son visage et éclate en sanglots. Je bondis la serrer dans mes bras mais elle me repousse gentiment. Je la regarde, surprise.

« Olivia, tu sais très bien que c'est faux. On ne sort pas de la clinique comme ça... tu te mets en danger en restant auprès de moi. Ne me fais pas une promesse que tu ne pourras pas tenir. Je ne veux pas vivre encore dans la peur de ne plus te revoir, alors que... »

Sa voix se brise. J'attends la suite ; une éternité semble s'écouler.

« Adil... ils ont emmené Adil... »

## Chapitre 8

« Tiens tiens, c'est toi qui as besoin de moi, maintenant ? Une minute... Comment tu disais, déjà ? Ah, oui. Tu dois te plier à mes exigences.

— Je t'en prie, ne joue pas à ça ! Mes intérêts rejoignent à présent les tiens. C'est exactement ce que tu voulais !

— Ce n'est pas suffisant. »

Je pousse un long soupir, exaspérée. J'ai pris Clara à part dans la cuisine jaune poussin. Elle s'appuie avec nonchalance contre le plan de travail, les yeux braqués sur moi, en face du mur où poêles et casseroles sont accrochées par ordre de grandeur. J'essaie de ne pas détourner le regard pour lui rendre la pareille ; plus facile à dire qu'à faire. Non seulement la proximité que favorise cette pièce étroite me met mal à l'aise, mais en plus les rideaux tirés permettent à l'obscurité de lui grignoter le visage.

Malika est seule dans le salon. J'espère qu'elle ne m'en veut pas.

« Il m'en faut plus, continue Clara. Tu m'as fait perdre mon temps en venant ici.

— Arrête, ce n'était pas non plus la mer à boire. La clinique n'est pas très loin d'Amiens. Appelle ça un petit détour tout au plus.

— Oui, mais je pourrais être ailleurs à l'heure qu'il est ! Pinaille-t-elle.

— Essaie de me comprendre : c'est la seule famille qu'il me reste. Je ne pouvais pas disparaître comme ça, tout comme je ne peux pas rester les bras croisés alors que son frère est là-bas. »

Un frisson peu agréable me parcourt l'échine lorsque je me mets à imaginer Adil en proie aux situations extrêmes que j'ai connues. J'ai envie de me défendre et de rejeter cette vision, mais c'est plus fort que moi ; je ne peux me résoudre à ignorer la position dans laquelle il se trouve. Mon corps tout entier se révolte à cette idée. S'il y a un combat que je dois mener, c'est bien celui-ci.

« Tu l'as déjà fait une fois, je rétorque. La deuxième sera plus simple.

— Non, pas du tout. Ce que tu me demandes, ce n'est pas aussi facile que ce que j'ai fait pour toi. Je ne peux plus compter sur Ikram pour me préparer le terrain. »

Je me crispe. La simple mention de ce nom suffit pour me chiffonner.

« Je n'aurais pas les mêmes atouts, ce serait beaucoup trop bancal. En plus, à cause de ta fuite, la sécurité sera renforcée. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, et je ne voudrais pas prendre le risque de tout faire foirer alors que j'ai eu tant de mal à te faire sortir de là.

— Dis-moi, est-ce que tu as de la famille ? Parce que tu me sembles assez froide. Est-ce que son sort t'indiffère à ce point ? »

Je laisse planer un silence lourd de sens tandis que je me pince les lèvres, frappée par le caractère mordant de mes propres mots. Soudain, un détail attire mon attention : un changement transparait dans l'affaissement brusque de sa posture, à croire que je viens de toucher un point sensible. Clara paraît nettement moins à l'aise que l'instant précédent. Elle oscille faiblement, perplexe, sans parvenir à remettre la main sur son équilibre. Ma supposition se voit confirmée lorsqu'elle croise les bras sur sa poitrine et pivote légèrement sur le côté pour éviter mon regard.

« Je ne suis pas insensible, dit-elle en insistant sur chaque syllabe.

— Écoute, on ne va pas tourner autour du pot pendant des heures... fais ça pour moi et je m'engage à faire tout ce que tu veux, je dis bien *tout*.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je ne me contenterais pas de les convaincre. Je ferais partie intégrante de l'organisation et participerais activement à ce que vous faites, quoi que ce soit. En fait, honnêtement, je me fiche de savoir ce que vous pouvez bien fabriquer. Tu veux que je fasse quelque chose ? Je le ferais. Mais



seulement si tu m'aides.

— Tu es sûre ?

— Si ça te persuade de faire sortir Adil de là alors oui, j'en suis sûre. »

Clara lève le menton afin de me regarder dans le blanc des yeux. Elle entrouvre la bouche pour me répondre mais aucun mot ne dépasse ses lèvres. Je serre les poings, résolue. Durant l'infime instant qui me sépare de sa prise de parole, je ne peux m'empêcher de penser à l'avenir qui m'attend. Une seule chose est sûre : ce sera très compliqué. Si tout se passe bien, Adil retournera aux côtés de Malika. Mais moi, je devrais m'éloigner d'elle, et tout ça pour quoi ? Probablement pour risquer ma vie, alors que mes jours sont déjà comptés.

Si grand-père était là pour me conseiller, dirait-il que j'ai perdu l'esprit ?

« C'est justement ce que j'avais prévu pour toi dès le départ. »

Sa réponse me laisse de marbre. Maligne comme elle est, Clara devait déjà avoir un coup d'avance avant même que je ne lui propose ce marché. Pareille au roseau, elle plie sans jamais casser ; tout juste assez pour me faire croire que j'ai une marge de manœuvre alors que tout est déjà décidé d'avance.

Clara s'écarte du plan de travail, laissant ainsi la lumière qui provient du salon éclairer son visage. Elle sourit, visiblement satisfaite. Je déteste savoir qu'on ne me laisse pas le choix.

« Alors, c'est d'accord ?

— Marché conclu, dit-elle. Mais il faut qu'on parte d'ici. On a déjà assez traîné comme ça. Cette ville n'est plus sûre pour toi. Il faut qu'on se dépêche, autrement on ne pourra même plus prendre la route. »

Ni une ni deux, je retourne auprès de Malika. Elle est restée là où je l'ai quittée, prostrée dans son fauteuil. Ses yeux sont rouges et bouffis à force d'avoir tant pleuré. Le pire dans tout ça, c'est que ce n'est sûrement pas la première fois. J'aimerais lui dire que tout va bien se passer mais je ne suis sûre de rien ; il faut malgré tout que je la rassure, c'est le moins que je puisse faire. Pour elle, et pour moi.

Quand elle me voit revenir, Malika se lève d'un bond et tend les mains dans ma direction. Je ne résiste pas à l'envie de la prendre dans mes bras.

« Ne t'inquiète pas, je vais te le ramener. »

Un maigre sourire illumine ses traits fatigués.

« Merci, Olivia. Je reprends enfin espoir. Après tout ce qu'il s'est passé, je n'arrive même plus à rester dans la même pièce que ma mère. Adil se disputait souvent avec elle. Il a beau être irréprochable en classe, c'est un truc d'ado, tu sais... sauf que le coin d'évier n'est pas censé s'enfoncer quand tu frappes du poing dessus. Quand ma mère s'en est rendu compte... »

Malika ne finit pas sa phrase. Ce n'est pas grave, elle n'a pas besoin de la finir pour que je la comprenne. Je n'ose même pas imaginer tout ce par quoi elle est passée ces derniers mois. Nos deux périodes ne sont peut-être pas si différents que ça, après tout. Elle a perdu ceux qu'elle aime à cause de ceux en qui elle avait confiance ; de mon côté, j'ai tout perdu à cause d'un système en lequel je croyais jusqu'à présent.

Ensemble, nous pourrions peut-être aller mieux.

« Tu n'es pas seule, je lui chuchote. »

Mais nous ne pouvons pas être ensemble, pas tout de suite.

Je lui presse la main puis me tourne vers Clara, le cœur lourd.

« Allons-y, il n'y a pas de temps à perdre.

— C'est ce que je me tue à te dire depuis ce matin. »

\* \* \*

« Alors, aucun regret ? Si on réussit, ils vont vivre en fugitifs, tout comme toi.

— Si tu devais choisir entre vivre seule et sans famille pour avoir la vie sauve, ou prendre des risques pour rester avec elle, que choisirais-tu ? »

Clara ne répond pas. Elle garde les yeux rivés sur la route, imperturbable. J'ai du mal à la décrypter. Voilà plus d'une heure que nous roulons et jusque là, elle s'est montrée étrangement discrète. Elle n'a même pas daigné m'expliquer en détail ce qu'elle comptait faire par la suite. Bien que je ne la connaisse que depuis quelques heures, mon petit doigt me dit que ça ne doit pas faire partie de ses habitudes. Elle est plutôt du genre à parler sans s'arrêter autant par envie que pour combler le vide.

« De toute manière, j'ajoute, si ton plan marche, ton organisation pourrait bien faire bouger les choses. Et qui sait ? Peut-être que dans quelques mois, les Altérés ne seront plus du tout traités de la même façon.

— Là, tu te mets le doigt dans l'œil. »

La maison que nous cherchons se trouve près de l'église de la ville de Gouvieux, dans l'Oise, ratatinée entre un commerce de proximité et une vieille demeure en ruines, juste au bord de la route. Ses vieilles pierres éveillent l'intérêt ; si ma venue avait été motivée par une autre raison, je n'aurais pas manqué de lui trouver un certain charme.

Tout ce que je sais, c'est qu'un ancien membre de l'organisation habite entre ces murs. Et puisqu'il était apparemment assez doué dans son champ de compétences, Clara aimerait lui faire reprendre du service. S'il peut m'aider à sauver Adil sans retourner à la case départ, je suis partante.

Clara ne perd pas une seule minute ; nous sortons à peine de la voiture qu'elle frappe déjà à la porte avec insistance. J'ai tout juste le temps de la rejoindre. Quelque chose heurte précipitamment la poignée. Les clés tournent dans la serrure.

Un homme se fige sur le seuil de la porte. Grand et massif, il porte une longue chemise à carreaux écarlate, a les cheveux en pétard et une barbe drue. Son visage adopte un air incrédule quand ses yeux se posent sur Clara.

« Clara ?

— En chair et en os, mon vieux. Tu nous laisses entrer ? »

Il cligne des yeux plusieurs fois, histoire de reprendre ses esprits, suite à quoi la colère vient durcir ses traits. Je recule instinctivement.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'avais dit de ne plus revenir !

— Hé ! Si tu continues à crier comme ça, tu vas finir par ameuter tout le quartier. Alors, tu nous laisses entrer, ou quoi ? On n'a pas jusqu'à la Saint-glinglin ! »

L'homme grimace. Si je me fie à son expression, Clara est l'incarnation même de son pire cauchemar... ce qui peut se comprendre. Finalement, il pousse un long soupir et ouvre la porte en grand. Clara entre la première, je la suis de près.

« Ne prends pas ça pour une invitation, la prévient-il en serrant les dents. Je te mets à la porte à la première occasion.

— C'est bon, détends-toi ! Je t'apporte une bonne nouvelle.

— Ah oui ? Ce serait bien la première fois. »

Le salon est spacieux et, surtout, en travaux. Une grande bâche transparente est étendue sur les lattes de parquet sombre et les murs blanc cassé attendent de se faire faire une nouvelle beauté. Autour de nous, des pots de peinture jonchent le sol.

Il croise les bras.

« Et quelle est cette bonne nouvelle ?

— Elle. »

Clara me désigne d'un geste de la main assez théâtral et je me retrouve soudainement au centre de l'attention. L'homme me jauge lentement, comme si j'avais quelque chose à cacher. Gênée, j'essaie

de ne pas trembler. Plus facile à dire qu'à faire.

« Rodrigue, je te présente Olivia. Olivia, voici Rodrigue.

— Bon sang, Clara, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Oh, c'est simple, tu vas voir. Olivia est la solution à tous nos problèmes.

— Nos ? Relève Rodrigue. Nos ? C'est pas vrai, tu en es toujours à ce stade-là ? Cinq ans, Clara ! Ça fait cinq ans, et tu as toujours les mêmes idées dans la tête. Je t'ai déjà dit qu'il fallait laisser tomber. Alors laisse tomber.

— Je n'arrive pas à croire que tu abandonnes aussi facilement. Ça ne représente donc rien, à tes yeux ? Tout ce qu'il a fait, c'était...

— Pourquoi en parler encore ? C'est fini, Clara. J'ai tourné la page. Fais de même.

— Olivia est un Stade Supérieur. Comme Nicolas.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? »

Je fais un pas sur le côté, nerveuse. Tous deux parlent d'une voix forte et avec tant d'ardeur que je commence à avoir mal à la tête. Un peu plus et je pourrais presque entendre mon cœur pulser violemment tout contre mes tempes.

« Enfin, réfléchis un peu ! Un Stade Supérieur, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue. Ce n'est pas n'importe qui !

— Ça ne justifie rien, absolument rien. »

Rodrigue passe la main dans ses cheveux, atterré.

« Tu sais quoi ? C'est toi qui devrait réfléchir. Qu'est-ce que tu sais d'elle, au juste ? Où l'as-tu ramassée ? Est-ce qu'elle sait au moins dans quoi elle s'embarque ?

— Eh bien...

— Non mais sérieusement, c'est quoi cette embrouille ? »

Lassée de les entendre se disputer, je finis par lâcher :

« Ça suffit ! »

Silence. Rodrigue me regarde avec appréhension. Il n'est plus si impressionnant que ça, maintenant. A ma grande surprise, Clara se tait aussi. Mais qui sait ? Peut-être que cette prise de parole fait également partie de son plan. Si elle fait chou blanc alors il n'y a que moi qui peux le convaincre. Je ne peux pas faire autrement ; Malika a besoin de moi.

Je me masse les tempes en essayant de rassembler mes idées.

« Les Altérés ont besoin d'avoir une image publique à laquelle se rallier. Or, je me suis échappée de la clinique. D'après ce que j'ai compris, ça n'était jamais arrivé jusqu'à présent. Vous imaginez ce que ça représente ? C'est maintenant ou jamais. »

Clara en rajoute une couche. Mon intervention passe à la trappe.

« Avec un Stade Supérieur à notre tête, on s'assure crédibilité et autorité. Ne me dis pas que tu ignores l'influence que Nicolas avait sur les autres, et combien vous étiez nombreux ! Ils crevaient d'envie de venir grossir vos rangs. Là, je te donne une chance de reprendre l'affaire et de faire encore mieux. Tu pourras même t'en attribuer le mérite, si tu veux.

— Je n'en ai pas envie. Tu n'as qu'à reformer l'organisation de ton côté si ça te chante, mais ne compte pas sur moi pour en faire partie. Je te l'ai dit : j'ai tourné la page. C'est comme ça, et il faut que tu l'acceptes. J'ai une vie bien rangée, une femme et un gosse à charge. Ma vie me plaît, alors ne me mets pas des bâtons dans les roues.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne ! Ce n'est pas ma faute si Nicolas est mort, tu comprends ? Il faut que tu arrêtes d'essayer de faire vivre son souvenir ! Tu lui as dit ? Est-ce que tu lui as dit pour ton frère ? Est-ce que tu lui as tout dit ? Tu lui as parlé du sort qui l'attend ? »

Clara blêmit.

« Non, bien sûr que non. Et je parie quand tu ne lui as même pas dit que tu ne nous servais à rien et que si Nicolas te gardait à l'écart, c'était pour une bonne raison. »

Je fixe Clara avec insistance. Sur le point d'implorer, elle sert les poings, le visage vidé de toute

couleur. Apparemment, il me reste encore beaucoup de choses à apprendre. Le début du début de l'histoire, pour reprendre ses mots, n'était pas tout à fait vrai.

« Maintenant, sortez. Toutes les deux. »

Rodrigue finit à peine sa phrase que la porte d'entrée s'ouvre brusquement ; coupée dans mon élan, je n'ai même pas le temps d'avancer de nouveaux arguments. J'entends le bruit d'un sac que l'on jette sur le sol.

« Papa ? C'est moi ! »

C'est au tour de Rodrigue de pâlir. Il se met à trembler autant de colère que d'angoisse et sort en trombe du salon, la peur au ventre.

« Esteban ? Tu es en avance. Tu sais quoi ? Tu ferais mieux d'aller faire tes devoirs maintenant. Tu goûteras après. Allez ! On ne discute pas. »

Les marches de l'escalier grincent et Rodrigue réapparaît, le front en sueur.

« Sortez de ma maison ! Siffle-t-il entre ses dents.

— Non, décrète Clara. Je te promets que si tu nous fais sortir, je vais aller attendre ta femme dehors et tout lui dire... ou peut-être que là, tout de suite, je vais faire crier, comme ça ton charmant gamin demandera à sa mère pourquoi... »

Rodrigue s'empresse de lever les mains en signe d'abandon. Je me retiens d'exulter.

« C'est bon, c'est bon, j'ai compris. Dis-moi ce que tu veux.

— Je veux que tu contactes les autres. Dis-leur de me retrouver en fin de journée à l'entrepôt, au moins deux heures avant le couvre-feu. Et toi aussi, tu es invité.

— Ça ne va pas être possible. Ils travaillent, Clara. Et moi, j'ai ma famille. Je ne peux pas m'absenter comme ça. Eux non plus.

— Ce n'est pas mon problème. Tu me dois bien ça, tu ne penses pas ? »

Rodrigue serre les dents, sûrement pour contenir toutes les insultes qui lui viennent aux lèvres.

J'interviens :

« Il vaut mieux faire profil bas. Si quelqu'un remarque leur absence, ça ne jouera pas en notre faveur pour la suite. »

Clara me jette un regard furieux. Pourtant, elle sait que j'ai raison. Je ne me permettrais pas de retarder le sauvetage d'Adil sans être persuadée que c'est la chose à faire.

Il n'empêche que ça me déplaît tout de même.

« Très bien, capitule Clara. Dis-leur de venir demain, à la pause déjeuner.

— Ce sera fait. Maintenant, sortez. »

## Chapitre 9

J'ouvre lentement les yeux, rompue de fatigue, autant par les cahots qui remuent la voiture que par le manque de délicatesse dont Clara fait preuve au volant. Ballottée de droite à gauche, je ne rêve que d'une chose : dormir d'un sommeil profond et sans fin. Heureusement pour moi, je touche ce souhait du bout des doigts. Car si la voiture roule encore, elle ne va pas tarder à s'arrêter ; Clara emprunte la petite route de terre qui mène à l'entrepôt.

Il était temps : elle a tout d'abord insisté pour faire un crochet par un fast-food assez décent avant de rejoindre l'endroit. Même la voix stridente de l'interphone du drive ne m'a pas empêchée de me reposer. Bien calée contre mon siège, j'ai somnolé durant presque tout le trajet, bercée par la douce odeur des calories qui reposent dans plusieurs sacs sur mes genoux.

Et puis, nous sommes arrivées ici. Enfin.

C'est un vieux bâtiment désaffecté perdu quelque part en périphérie d'une ville que je ne connais pas et qui ne paie pas de mine. Le terrain tout autour est séparé des bois par un grillage mais la nature a déjà commencé à reprendre ses droits. J'ignore depuis combien de temps il a été laissé à l'abandon ; la végétation avance progressivement et attaque déjà l'ascension des murs. Le grand portail vert constitue la seule entrée praticable ; Clara descend de voiture et l'ouvre en un tour de main. Elle se gare ensuite à l'ombre d'un arbre juste devant l'entrepôt. Quelques carreaux sont brisés et les panneaux qui indiquent « propriété privée » sont bien loin d'être dissuasifs.

J'attrape les sacs en papier encore chauds en sortant. Je les trouve un peu lourds pour mon bras mais ce n'est pas surprenant ; après une telle journée, les forces me quittent. Toutefois, je prends sur moi. Vu que Clara s'occupe des sacs à dos qu'elle a emportés, elle est aussi chargée qu'un bourriquet.

Je m'approche de la grosse porte dont l'ouverture est entravée par une longue chaîne métallique. Impossible d'entrer par là. Clara me fait signe de passer par derrière. Je grimace quand la douleur qui tiraille ma cheville me rappelle à l'ordre.

« Je n'ai pas apporté mes cisailles, raille-t-elle.

— Il n'y a pas de squatteurs ?

— Des squatteurs ? Tu parles ! Avec la crise immobilière, les marchés se sont effondrés. Il y a bien plus d'offre que de demande, tu peux acheter une maison pour une bouchée de pain. Devenir propriétaire n'a jamais été aussi facile. C'est comme ça que je suis parvenue à acheter cette ferme, qu'est-ce que tu crois ? »

Nous arrivons devant une grande vitre dont la plupart des carreaux ont été réduits en miettes. Une immense et épaisse bâche opaque colmate la brèche de l'intérieur.

Clara passe quelques instants à fouiller son sac vert. Elle en sort finalement un petit canif avec lequel elle perce la bâche afin d'y faire un trou assez grand pour qu'on puisse passer.

« Tu es surprenante, je marmonne alors qu'elle s'engouffre à l'intérieur.

— Non, juste parée à toute éventualité. »

Je courbe le dos et entre à mon tour. Ce changement de position me fait tourner la tête. En plus d'être fatiguée, j'ai toujours mal au crâne ; mon escapade de ce matin me revient en plein visage. Il faut croire que j'ai trop tiré sur la corde... ce n'est pas la grande forme. Fort heureusement, il fait plus frais à l'intérieur de l'entrepôt, et c'est tout de même bien agréable.

Clara débloque l'issue de secours. Je retiens la porte avec le pied tandis qu'elle va chercher une grosse pierre pour la garder ouverte.

« On va pouvoir se détendre un peu. »

L'entrepôt est vaste et lumineux, mais aussi poussiéreux et presque vide.

J'éternue.

Quelques caisses en bois sont entreposées les unes à côté des autres près d'une vieille table industrielle en assez mauvais état. Des lampes sans vie pendent au plafond. L'électricité a été coupée il y a longtemps déjà.

Clara pose les sacs à terre dans un soupir de soulagement. Elle se masse la nuque puis étale des feuilles volantes et des dossiers sur l'une des caisses, en tire une seconde pour l'accoler à la première et grimpe ensuite dessus sans ménagement. Elle s'assied et se met à éplucher les documents sans plus tarder.

« File-moi à manger, tu veux ? Dit-elle. »

Dans un état second, je sors une boîte en carton de l'un des sacs en papier et la lui tends. Clara l'ouvre et croque à pleines dents dans son hamburger en grognant de contentement. J'aimerais faire de même mais mon emplacement laisse un peu à désirer.

« On aurait pu manger dans la voiture, dis-je.

— Tu as déjà campé ? »

Je secoue la tête.

« Tu vas voir, c'est sympa. »

Sympa, je ne sais pas, mais peu confortable, ça, c'est sûr. Surtout quand on ne dispose pas de tout l'attirail nécessaire. Ce n'est toutefois pas le moment de jouer les difficiles. Après mûre réflexion, c'est toujours mieux que l'endroit d'où je viens. Si je dois m'asseoir quelque part, autant que ce soit là plutôt que dehors, sous un soleil de plomb qui n'arrangerait en rien ma situation.

J'entame à peine mes frites que Clara me tape sur l'épaule.

« C'est une vraie mine d'or, se réjouit-elle. J'ai été bête de ne pas m'intéresser plus que ça à ces plans. D'après Malika, son frère serait dans cette chambre. Là, tu vois toutes ces issues de secours ? On ne pourra pas passer par la porte principale. Il faut trouver une alternative. »

Sur ces mots, elle me tend une pile de papiers sur lesquels sont imprimés les plans des différents étages de la clinique. Je cligne des yeux.

« Il est au troisième étage, souviens-toi. On doit faire en sorte d'entrer et sortir sans qu'on nous remarque. Est-ce que quelque chose te revient en mémoire ? Tu as sûrement dû observer quelque chose d'important sur place... »

Je commence à inspecter les plans dans l'espoir de pouvoir apporter ma pierre à l'édifice ; les miettes de mon sandwich s'éparpillent sur le tracé des murs et entre les feuilles volantes. Je les chasse d'un revers de la main. Comme c'est étrange de contempler sur du papier cet endroit que j'ai connu en trois dimensions ! Tout y est visible, des entrées et sorties aux cages d'escaliers, jusqu'à l'emplacement de la moindre caméra de surveillance. Durant l'espace d'un instant, je me revois déambuler dans les couloirs, le matin même. Je secoue la tête pour m'enlever cette image de l'esprit mais il faut croire qu'elle est beaucoup trop coriace pour moi. C'est trop récent pour disparaître aussi facilement. Trop récent et encore trop douloureux.

J'ai de plus en plus de mal à rester éveillée.

« Alors, la pêche est bonne ?

— Pas vraiment, dis-je en étouffant un bâillement.

— Si tu veux piquer un somme, vas-y.

— Non, ça va.

— Tu sais, tu n'arriveras à rien si tu ne dors pas un peu. Ces dernières heures ont été mouvementées. Même les Altérés ont besoin de repos... »

C'est vrai, elle a raison. Je n'arrive même plus à me concentrer. J'ai malgré tout l'impression que m'endormir maintenant reviendrait à baisser les bras au moment où Malika a le plus besoin de moi.

Je me frotte les tempes.

Clara m'observe du coin de l'œil. A la voir se comporter ainsi envers moi, pleine de bonnes intentions, je réalise que rien dans son attitude, ni même dans son apparence, ne laisse imaginer qu'elle a été l'instigatrice de mon évasion. Quiconque la rencontrerait pour la première fois ne

trouverait aucune raison de se méfier. Au contraire, on pourrait même la trouver sympathique, un brin pipelette et chahuteuse, certes, mais sympathique. Et si jamais la vérité venait à éclater au grand jour, qui pourrait bien croire qu'une personne à l'apparence si inoffensive aurait pu monter un coup pareil, si bien ficelé et couronné de succès, et tout ça sans craquer ?

Dans mon cas, c'est un peu différent. Je l'ai vue me mener à la baguette pour satisfaire un but égoïste et faire chanter quelqu'un qui avait peut-être un jour compté pour elle. Car sous ses faux airs bienveillants, je devine les rouages d'un esprit tout aussi aiguisé que marginal ; ce qu'elle a fait, personne d'autre ne l'aurait fait pour moi. Je me sens partagée entre la gratitude et l'amertume, grandement touchée par la vague d'incompréhension qui me terrasse. Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'une sombre inconnue se donnerait autant de mal pour me faire sortir de la clinique ? Pire, encore : suis-je vraiment le ciment censé consolider tous ses espoirs ?

Clara s'agace finalement de mon regard insistant. Elle hausse un sourcil, la bouche encore pleine du gros morceau de hamburger dans lequel elle vient de croquer.

« Si tu as quelque chose à me dire, dis-le, lâche-t-elle. »

Je secoue la tête avec énergie, défaitiste. Je la connais depuis moins d'un jour et pourtant, il me semble qu'elle serait capable de me traîner derrière elle jusqu'à l'autre bout du monde.

Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Le poids des heures devient insupportable. Peut-être qu'une bonne nuit de sommeil m'aiderait à faire le point sur les événements de la journée. Peut-être même qu'elle me donnerait toutes les réponses que je cherche, y compris celles auxquelles je ne m'attendais pas.

Je repousse les plans de la clinique d'un rapide geste de la main. Si je me force à continuer, je risque de commettre des erreurs. Or, je suppose qu'il faut plus de temps pour corriger des erreurs que pour combler des trous. Clara finit par les récupérer sous l'impulsion de ce que je prends tout d'abord pour de la colère, mais qui se révèle plutôt être une sorte de compassion assez mal exprimée.

Peut-elle lire dans mes pensées ? Veut-elle me prouver que j'ai tort à son sujet ?

« Je n'aurais pas dû t'inciter à y jeter un coup d'œil. Dors, je ne voudrais pas que tu me claques entre les doigts. Ne t'inquiète pas. Je m'occupe du tout. »

Cependant, une dernière question me trotte dans la tête.

« Dis-moi, Clara. Ton frère... »

— Quoi ? Tu ne vas pas te mettre à croire tout ce que Rodrigue a raconté ! »

Je grimace. Je les connais aussi peu l'un que l'autre. Je peux bien croire qui je veux.

« Nicolas voulait simplement me protéger, ajoute-t-elle avec humeur. Il pensait à ce qui aurait pu m'arriver sur le terrain, ou à ce que mes parents auraient pu dire s'ils avaient appris la vérité. Ça ne veut pas dire que j'étais, ni que je suis, *incompétente*. Tu l'as bien vu par toi-même, je t'ai fait sortir de ce trou à rat. S'il ne m'avait pas empêchée de l'aider à l'époque... »

— Ce n'est pas de ça dont je veux parler.

— Ah ? »

Clara m'observe, perplexe. Je me réjouis de la prendre au dépourvu.

« Tu m'as dit que l'organisation avait une mauvaise réputation. Alors je me demandais simplement s'il avait fait du mal à quelqu'un quand il en faisait partie. »

— Bien sûr que oui. Ce sont les risques du métier.

— Et comment le vivait-il ?

— Où veux-tu en venir ? Je t'ai déjà dit que ce n'était pas de ta faute, il faut que tu ailles de l'avant. Ton grand-père est en vie et il ne t'aurait pas laissé cet indice chez lui s'il t'en voulait, tu ne penses pas ? »

En effet. Il me l'a dit le jour où je me suis réveillée à la clinique : il ne m'en veut pas. Se faire pardonner est une chose, mais se pardonner à soi-même en est une autre.

« Mais pour répondre à ta question... tu sais, malgré ce qui a bien pu arriver, il a su prendre les bonnes décisions. C'était souvent dur mais il a toujours fait ce qui devait être fait. Tu dois apprendre

à ne pas te retourner ou tu n'avanceras jamais. »

Clara soupire en passant une main dans ses cheveux.

« Maintenant, dors. Dors le temps qu'il faudra. Il faut que tu pètes la forme. »

Je lui accorde un dernier regard avant de me coucher sur le côté, les yeux fermés, complètement absorbée par ce que Clara vient de me dire. Chercher à comprendre ne fait pas tout ; je n'ai d'autre choix que de prendre les choses comme elles viennent en espérant que mes œillères ne constituent pas un obstacle trop imposant.

Pour l'instant, je n'ai pas encore toutes les cartes en main, mais ça ne saurait tarder.

\* \* \*

Il fait lourd dans l'entrepôt ; dehors, le soleil est à son zénith. Une intense lumière chaude se propage à pas de velours dans tous les recoins, insensible à mon besoin de sommeil. De minuscules grains de poussière tournoient et se rencontrent avec lenteur dans l'air, rendus visibles par les rayons du soleil qui pénètrent dans le bâtiment par les grandes vitres. La clarté est telle que je finis par me réveiller, la tête encore dans le coton. Sous mes doigts, le sol se fait dur et rugueux. Trop réel pour être faux. Je place une main devant mes yeux pour les protéger un court instant de la lumière vive qui les agresse.

Il y a de la saleté sous mes ongles.

Je me redresse lentement et en prenant toutes les précautions nécessaires mais parviens tout de même à me cogner au passage la tête contre une caisse. Je me frotte la figure, lessivée. J'ai comme l'impression que mon cœur bat à cent à l'heure.

Soudain, je me fige. Une paire d'yeux m'observe par la porte entrouverte de l'issue de secours ; c'est un petit écureuil au poil luisant. Il s'enfuit dès que je bouge à nouveau.

« Pas cool. »

La voix qui s'est exprimée me fait sursauter. Je cherche Clara du regard. Elle me sourit quand mes yeux se posent enfin sur elle. Elle est toujours assise au même endroit, à croire qu'elle n'a pas bougé d'un pouce depuis que je me suis endormie.

« Quelle heure est-il ? Je demande. »

J'ai la gorge sèche et la bouche pâteuse.

« Quel jour sommes-nous, tu veux dire ? Tu as dormi comme un loir. »

Son sourire s'élargit au fur et à mesure que la stupeur apparaît sur mon visage.

« Mes amis arrivent bientôt.

— C'est une blague ?

— Non. Tu vois, tu étais vraiment crevée. »

Je me lève et fais de mon mieux pour ne pas tomber. J'ai le dos en miettes. Je fouille les sacs en papier, vestiges de notre repas de la veille, et trouve la petite bouteille de soda que je n'ai pas encore touchée. Clara a apparemment résisté à l'envie de la boire à ma place. J'avale son contenu d'une traite et un petit goût sucré me colle à la langue comme un bonbon acidulé ; plusieurs gouttes roulent sur mon menton. Je les essuie d'un revers de la main une fois ma soif étanchée.

Mais très vite, un autre problème de grande importance se pose : il faut *absolument* que j'aille aux toilettes. Clara devine immédiatement de quoi il en retourne, sûrement à cause de mon étrange démarche.

« Il y a des toilettes, tout au fond. Tu pourrais peut-être en profiter pour te débarbouiller un peu, histoire de faire bonne impression. »

Je m'élance sans plus attendre dans la direction qu'elle pointe du doigt.



« Et après, on pourra aller les accueillir... qu'en dis-tu ? »

# Chapitre 10

« Combien sont-ils, au total ? Dis-je. »

Je fais un pas en avant afin de m'écarter de l'ombre de l'entrepôt. J'aime sentir la chaleur du soleil sur ma peau, d'autant plus que le ciel est dégagé et propice à l'oisiveté. Les températures ont beau encore être élevées, il fait tout de même nettement moins lourd que la veille et le vent est doux ; le temps reste néanmoins excessivement chaud pour la saison.

« Avec Rodrigue, cinq. Les cinq plus proches collaborateurs de Nicolas au sein de l'organisation du Vent Contraire. Mais seulement trois d'entre eux sont Altérés.

— Et toi ? »

Clara s'approche de moi. Elle a les mains croisées dans le dos et le regard curieux, comme les vieilles personnes qui passent très lentement devant les chantiers pour satisfaire leur curiosité. Finalement, elle glisse une mèche de cheveux derrière son oreille et sourit malicieusement avant de lâcher :

« Moi ? C'est un peu intime, comme question. »

Le vent souffle doucement sur mes bras nus et je frissonne.

Clara me paraît bien moins tendue qu'hier et plus agréable, voire presque riieuse. Mais soudain, elle redevient sérieuse. C'est un peu trop pour moi, j'ai du mal à me faire à tous ces changements.

« Non, dit-elle enfin en détournant le regard. Je n'ai rien à craindre, moi. Pas comme toi. Pas comme eux.

— Mais puisqu'ils ont tant à perdre, tu penses vraiment qu'ils vont venir ?

— C'est justement parce qu'ils ont beaucoup à perdre qu'ils vont venir. S'ils n'avaient rien à perdre, il n'y aurait pas de combat à gagner, et aucune vie ne serait en danger. »

Je ne trouve rien à lui répondre, sûrement parce qu'elle a tout dit.

C'est une petite voiture rouge qui brise finalement l'attente. Brillante et bien entretenue, elle se gare tout près du véhicule de Clara et c'est, non sans surprise, Rodrigue qui en sort. Après tout, c'est lui qui a le plus de raisons de venir. Il claque la portière avec humeur et se dirige vers nous, la main glissée dans la poche de son jean afin d'y mettre ses clés.

Il porte un maillot de football aux couleurs de l'Espagne.

« Ne bondissez pas de joie, dit-il en serrant les dents. Je serais peut-être le seul à me pointer. Ils ne sont pas très emballés à l'idée de te revoir. En tout cas une chose est sûre... Alexandre ne sera pas des nôtres.

— Tant qu'il ne parle pas, rétorque Clara, ce n'est pas un problème.

— Ça ne risque pas d'arriver. Il est mort. »

L'annonce de cette nouvelle provoque un long blanc durant lequel la tension devient palpable. Clara se mord les lèvres tandis que Rodrigue la fusille du regard comme si tout était de sa faute. J'ai pour ma part du mal à conserver mon calme ; quelque chose me dit que rien ne va se passer comme prévu.

Voilà qui ne devrait pas arranger mes affaires.

Puisque plus personne n'ose dire quoi que ce soit, ce silence embarrassant s'épaissit et se prolonge encore quelques minutes, jusqu'au moment où le ronronnement d'une moto nous parvient. Une belle cylindrée noire fait alors son entrée, aussi élégante que puissante. Elle s'arrête devant la grande porte fermée par une chaîne et la motarde ôte son casque.

« Voici Alix, chuchote Clara pour éclairer ma lanterne. »

Je détaille donc la dénommée Alix au fur et à mesure qu'elle s'approche d'une démarche assurée. Large d'épaules et de taille moyenne, elle transpire à grosses gouttes dans son épais blouson noir ; sa peau brille de mille feux et ses yeux couleur noisette luisent d'un éclat farouche. Impossible de le nier : elle dégage quelque chose de primitif. Elle impressionne.

Alix se présente à moi et m'offre une poignée de main ferme. Je remarque l'éclat vif qui passe brièvement dans son regard, sorte d'avertissement que je ne dois sûrement pas prendre à la légère.

« Pour ta gouverne, dit-elle en désignant Clara, c'est la curiosité qui m'empêche de te coller mon poing dans la figure. Rien d'autre. »

Clara, nullement impressionnée, se fend d'un sourire. Ce ne doit pas être la première fois que les esprits s'échauffent à cause de ces deux-là. Je ne sais pourtant pas si Clara ferait le poids contre elle.

« Tu n'as pas changé d'un pouce, dit cette dernière.

— Toi non plus, je te rassure. Il n'y a que toi qui pourrait nous demander de nous ramener pour satisfaire un de tes nombreux caprices. Un peu plus et je devais semer la police. »

Quelque chose dans son ton me dit malgré tout qu'une course poursuite sur l'asphalte brûlant ne l'aurait pas tellement embarrassée. Loin de là. Sa moto a l'air d'en avoir dans le ventre, et tout porte à croire qu'elle doit être de la même trempe. Je parie qu'elle n'est pas du genre à attendre d'être sur un circuit pour piquer un sprint.

Alix s'écarte de nous pour aller saluer Rodrigue. Elle va même jusqu'à lui donner l'accolade. Un faible sourire naît sur ses lèvres, puis ils échangent quelques messes basses qui me paraissent de bien mauvais goût. Malheureusement pour moi, je n'ai jamais été très douée pour lire sur les lèvres.

C'est ensuite au tour d'un certain Abdel, toujours selon Clara, d'arriver. Contrairement à Alix, son entrée se fait dans la finesse et le silence. Il prend son temps pour garer son monospace gris flambant neuf à l'ombre d'un arbre puis il sort, vêtu d'un élégant costume noir. Il a le visage étrangement pâle et carré ainsi que le crâne rasé, même si ses traits restent toutefois doux.

Abdel prend une grande inspiration puis marche vers nous, lentement, les bras jetés le long du corps. C'est à peine s'il m'adresse un regard.

« Rodrigue ! S'exclame-t-il. Ça me fait tout drôle de te voir.

— Je ne te le fais pas dire.

— Ça fait combien de temps ? Cinq ans ? Peut-être six ?

— Cinq ans et six mois, déclare sèchement Clara. »

Il n'en faut pas plus ; un calme brutal s'abat sur nous et tous les regards se tournent vers elle. Clara, égale à elle-même, s'est adossée à l'un des murs de l'entrepôt, les bras croisés sur sa poitrine, ce qui lui donne un mauvais genre.

Elle secoue la tête. Ses cheveux s'éparpillent en désordre sur son front.

« J'ai compté. »

Abdel affiche un sourire forcé, aussi gêné que tous les autres, puis porte la main à son col pour desserrer sa cravate, espérant sûrement que ça l'aidera à mieux supporter la chaleur tout autant que l'anxiété. Il baisse les yeux quand je croise son regard.

Ainsi, nous n'attendons plus qu'une seule personne et la ponctualité n'est apparemment pas son fort. C'est assez embêtant, pour être polie, sachant que les autres seront bientôt attendus ailleurs. Agacée, je regarde le pollen qui, porté par le vent, se déplace de part et d'autre du terrain. La nature s'exprime à son propre rythme, soufflant par à-coups sur les branches des arbres afin de secouer leurs feuilles vertes, et mettant ainsi à rude épreuve les oiseaux qui poursuivent leur ascension jusqu'à la cime.

Puis, je la vois arriver le long de la petite route cabossée. C'est une longue décapotable bas de gamme au rouge criard. Un blondinet affublé de grosses lunettes de soleil est au volant, tout sourire, et secoue la tête avec frénésie en suivant le tempo de la musique qui passe à la radio. Une voix me souffle à l'oreille qu'il s'agit d'un certain Fabien. Il se gare de travers et coupe le moteur, puis vient me tendre la main une fois descendu de voiture. Mais je me contente de le fixer sans ciller, laissée insensible par son numéro de charme prétentieux. Des hommes comme lui, ce n'est pas ce qui

manque. Il ne baisse pas les bras pour autant.

« Salut la compagnie ! S'exclame-t-il avec entrain. Tiens, Alix ! Content de te voir. Tu es toujours aussi jolie. »

Je remarque, surprise, que Alix n'a pas seulement un problème avec Clara ; l'homme finit à peine sa phrase qu'elle recule, piquée au vif, et une profonde expression de dégoût métamorphose ses traits. Je m'attends à ce qu'elle lance une réplique bien sentie mais elle se contente de rester bouche bée, comme si le monde venait de s'arrêter de tourner.

« Maintenant qu'on est tous là, dit soudain Abdel, j'aimerais bien demander aux principales intéressées ce qui nous vaut d'être convoqués ainsi... »

Je me frotte les mains, nerveuse. Les choses sérieuses commencent, et je décide de procéder moi-même à l'ouverture des festivités. Heureusement que j'ai pris le temps de penser à ce que je pourrais bien dire...

Je me racle la gorge et prend la parole en tâchant d'insuffler un soupçon de force tranquille à mes mots :

« Eh bien, dis-je, qu'est-ce que je peux vous apprendre que vous ne sachiez pas déjà ? Rodrigue a dû vous résumer l'affaire, mais allons-y : je suis un Stade Supérieur et je me suis échappée d'une clinique. Ou du moins, je me suis échappée grâce à Clara. Elle est parvenue à mettre au point un plan très ingénieux et aujourd'hui, nous souhaitons unir nos forces pour reformer l'organisation. Et j'ai pour ma part une première mission à vous proposer...

— On doit faire le sale boulot, c'est ça ? Soulève Alix, rouge comme une tomate. Vous serez les têtes pensantes, bien à l'abri, et nous, les muscles, en première ligne ?

— Vous ne trouvez pas que ça va un peu vite ? Ajoute Rodrigue avec empressement. Le Vent Contraire appartient encore pour le moment au passé. Je pensais qu'il était simplement question de théorie, pas de pratique.

— Le problème, intervient Fabien, c'est que personne ici à part vous souhaite la voir reformée, cette foutue organisation. C'est pas de la pratique, ni même de la théorie, c'est juste du vent... sans mauvais jeu de mot.

— Je ne crois pas que vous ayez le choix, tranche Clara. »

Le silence se fait et les regards convergent vers moi. Tous ont l'air d'attendre que je me range soit du côté de Clara, soit du leur. Mais sur ce point là, je crains bien devoir être aussi autoritaire qu'elle, et tant pis si je dois leur forcer la main.

« C'est important, vous n'avez pas idée à quel point. Je dois faire sortir un enfant d'une clinique, sauf que je ne pourrais pas m'y prendre de la même façon deux fois. La sécurité doit déjà être renforcée. Passer à l'action à plusieurs sera bien plus efficace que de faire cavalier seul.

— Ah oui, vraiment ? Grogne Fabien. Ce n'est pas la mer à boire. Avec un minimum d'effort vous y parviendrez bien à deux. Soyez gentilles et ne nous mêlez pas à ça.

— Bon sang, vous ne m'avez pas écoutée ? C'est un petit garçon !

— Ça te laisse insensible ? S'exclame Clara à ma grande surprise et en se tournant vers Rodrigue. Si ton fils... »

S'aidant de la remarque que j'avais utilisée à son encontre, Clara espère convaincre ce père de famille en faisant vibrer sa corde sensible. Puisque ça l'avait fait réagir elle, je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas avec lui.

« On ne peut pas sauver tout le monde, répond Rodrigue contre toute attente. Nicolas l'avait compris, tu devrais faire de même.

— Mais on peut le sauver, lui ! Dis-je. Ce sont les petites actions qui font la différence, c'est comme ça qu'on gagne le cœur des gens. C'est l'occasion ou jamais de montrer que vous êtes de leur côté et que tout ce qu'on a pu dire sur l'organisation est faux. »

Je me frotte les tempes.

« Bon, écoutez, voilà ce que je vous propose. Vous m'aidez à sortir ce garçon de là, ça ne vous engage à rien. C'est la seule chose que je vous demande. Une bonne action, qu'est-ce que ça vous

coûte ? Et après, rien ne vous empêchera de tailler la route. »

Clara couine en m'entendant promettre l'exact contraire de ce qu'elle souhaite.

« Mais je vous jure que quand vous vous rendrez compte de ce que vous avez accompli, vous comprendrez que votre place est ici, et pas ailleurs.

— De bien belles paroles, grommelle Alix, mais que des paroles.

— Vous êtes déjà allés dans une clinique ? Vous avez déjà été coincés au lit pendant des mois, obligés de vous soumettre ? Persuadés d'y rester ? Je m'en suis sortie et je compte bien faire bouger les choses. Je vais aller loin et si vous loupez le coche, vous vous en mordrez les doigts. »

Je serre les poings pour canaliser ma colère. La vie d'Adil est entre mes mains, et il s'agit d'une énorme responsabilité. Ce n'est pas un jeu, c'est un impératif : je dois les convaincre. Toutefois, je peux peut-être mettre cette colère à profit ; je soutiens leurs regards pour donner plus d'effet à ma réplique.

« On croit toujours aux mêmes choses, dit finalement Rodrigue. Les Altérés méritent un meilleur traitement, autant social que médical. Mais c'est devenu beaucoup trop dangereux. Il ne faut pas prendre ça à la légère.

— Bien évidemment que c'est dangereux de lutter pour ce qui est juste ! Si ça ne l'était pas, ce monde serait bien différent.

— Clara, je t'en prie...

— Non ! Vous pouvez au moins faire ça pour *moi* ! »

Clara porte la main à son visage, fébrile, et passe les doigts sous ses yeux cernés. Elle respire presque aussi bruyamment qu'Alix, dont le visage n'a toujours pas retrouvé une teinte plus normale.

« C'est important, dis-je une nouvelle fois. Depuis quand est-ce que vous n'avez pas eu l'occasion de faire quelque chose d'important, pour de vrai ? C'est une offre qui ne se représentera pas de sitôt. Si vous vous êtes déjà engagés dans quelque chose d'aussi sérieux auparavant, c'est que ce n'était pas une erreur de jeunesse. Vous aviez des idéaux pour lesquels plus personne ne se bat aujourd'hui. »

Je me tais ; j'ai abattu toutes mes cartes. Maintenant, c'est à eux de décider. Et si jamais ils trouvent que ce n'est pas suffisant ? Que pourrais-je faire de plus, de toute façon ? Ce n'est pas comme si je pouvais réellement les forcer !

Ils se mettent aussitôt à parler à voix basse, et s'éloignent pour que ni moi ni Clara ne puissions les entendre. Ce n'est qu'après un certain temps que Rodrigue s'avance, les mains posées fermement sur les hanches, et déclare d'une voix qui rend toute objection inutile :

« Si tu nous prends par les sentiments... De toute façon, je suppose qu'on a pas vraiment le choix. Le Vent Contraire va reprendre du service. Quand est-ce qu'on commence ? »

\* \* \*

« Non, on peut pas passer par là. »

Rodrigue se prend la tête entre les mains, las. La lampe torche qui éclaire son visage lui donne un air mauvais ; les ombres brouillent ses traits et lui confèrent ainsi l'allure d'un monstre tout droit sorti d'un livre pour enfants. D'ailleurs, plus le temps passe et plus il en a également le caractère : à une heure aussi tardive, les nerfs sont mis à rude épreuve et les mots franchissent la bouche enrobés d'une authenticité crue.

Il vaut mieux avoir le cœur bien accroché.

Ça va bientôt faire une semaine qu'on se tue à la tâche. L'entrepôt voit défiler un visage différent chaque soirée. Cette fois-ci, il n'y a que Rodrigue. Il est prompt à s'énerver, surtout quand il sèche

devant les plans de la clinique. Cette réunion ne fait pas exception à la règle.

Sa femme pense qu'il est allé rendre visite à de la famille éloignée ; en réalité, il va passer la nuit ici et s'initier aux plaisirs du sommeil sur sol dur une fois que nous aurons fait le tour des idées du jour. Cette expérience n'arrangera pas son cas, cela va sans dire.

« Tu abandonnes trop facilement, grogne Clara en posant les coudes sur la table.

— Regarde par toi-même ! On pourra pas entrer sans se faire remarquer. Et si on nous perce à jour dès l'entrée, c'est fichu ! Impossible de ressortir sans se faire cueillir par la police. On pourrait profiter des visites familiales mais c'est assez risqué. Ils relèvent les identités. Ils verraient tout de suite qu'on a pas de proches pris en charge.

— Et ta copine ? »

Je me mords les lèvres, à la fois gênée et comblée face à l'utilisation de ce mot.

« Elle pourrait passer voir Adil, propose Clara. On n'aurait plus qu'à se faire passer pour des amis qui viennent l'épauler dans cette dure épreuve...

— Non ! N'y pense même pas ! Hors de question que j'implique Malika.

— C'est bon, ne t'énerve pas.

— De toute façon, ils ne laissent pas entrer autant de monde pour les visites, rétorque Rodrigue en s'étirant. Ça fait beaucoup trop pour une seule personne, on nous mettrait gentiment à la porte. Donc... retour à la case départ. »

Il se gratte la barbe. Clara en profite pour s'emparer de la lampe torche qu'elle braque à nouveau sur le visage fatigué de Rodrigue. Elle lève ensuite son autre main pour tendre vers lui un doigt accusateur.

« Tu as dit oui. Tu as dit que tu étais partant.

— Merci, je sais très bien ce que j'ai dit. Je vais vous aider pour ce même, les autres aussi. »

Rodrigue écarte la lampe torche de sa figure d'un mouvement de main.

« Je n'ai rien trouvé, mais n'oublie pas que je ne suis pas le seul. Abdel n'a rien trouvé non plus. Alix non plus. Fabien non...

— Mais toi, tu aidais tout le temps Nicolas. Tu l'aidais à se sortir des mauvais pas. Je sais que s'il y a quelqu'un qui peut nous aider sur ce coup-là, c'est bien toi.

— Si tu as un moyen de nous faire entrer sans que personne ne s'en aperçoive alors oui, je peux vous faire sortir de la clinique, je suppose. Mais sans ça... je ne vois pas comment le sortir de là vivant, dit-il en pointant du doigt la morgue sur la carte. »

Je mets un certain temps avant d'émettre la moindre idée. Puis, tout devient clair.

« Mais oui, c'est ça ! Je m'exclame.

— Quoi ?

— Il faut qu'il soit mort.

— Euh... balbutie Clara, excuse-moi, mais tu crois pas que ce serait un peu contre-productif ?

— J'ai une idée. Pour une sortie peu banale, pas pour une entrée. Quoique... je ne sais pas si ça va marcher, mais... tu penses pouvoir utiliser cette infirmière une dernière fois ? On va avoir besoin d'elle, quoi qu'elle en dise.

— Tu plaisantes, j'espère ? On a déjà évoqué cette possibilité. Elle a été formelle : si jamais je la contacte encore une fois, même pour simplement la saluer, elle m'étripés, et à *mains nues*.

— Allons, je ricane, depuis quand tu te soucies des réticences des autres ? D'après ce que j'ai compris, c'est notre seule carte d'accès au bâtiment, alors autant ne pas la mettre hors jeu. Et puis, on est beaucoup plus motivé quand sa vie est en jeu, non ? Sois convaincante. Il faut que tout soit prêt pour la semaine prochaine.

— Et si jamais elle me menace d'aller tout balancer à la police ?

— Tu lui donneras des raisons de s'en abstenir, je te fais confiance.

— Je sens l'idée de génie, s'enthousiasme Rodrigue. Allez, dis-nous tout.

— En fait, c'est plutôt une idée foireuse, mais j'ai bien peur que ce soit la seule que nous puissions mener à bien. »

# Chapitre 11

La clinique projette son ombre sur le parking comme s'il s'agissait d'une menace prête à s'étendre sur le monde entier. L'épais manteau noir glisse sur le bitume, entraîné par la course du soleil à l'aide de fils minces et invisibles, et répand derrière lui une vague de froid sans précédent. Il gèle le cœur, le corps et l'esprit, embrouille les sens et se nourrit du moindre espoir qui passe la nuit.

Car tout est bon à prendre, surtout quand on ne doit pas le rendre.

Un long frisson me parcourt le dos. Je suis à peine arrivée que tout me pousse déjà à me souvenir de ce qu'il s'est passé entre ces murs.

« Tu es sûre que ça va marcher ? »

La voix me tire de mes pensées et la réalité me rattrape. Je me raidis, incapable de déterminer avec exactitude s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise chose ; il y a des événements auxquels j'ai peur d'être confrontée.

Rodrigue ne s'est pas tourné pour me parler, je vois simplement ses cheveux sombres qui dépassent de l'appui-tête du siège passager. Il a l'air tendu, un peu comme nous tous. Abdel n'arrête pas de tapoter le volant du bout des doigts.

« Tu crois vraiment que c'est le moment de s'en inquiéter ? »

Rodrigue se met à bougonner. Parfois, il me fait penser à un énorme bouton rouge : il suffit de le presser pour avoir de gros ennuis.

« On revoit le plan une dernière fois ? Demande-t-il.

— Encore ? Tu nous bassines avec ça ! S'exclame Fabien. Depuis le temps, on le connaît sur le bout des doigts.

— Très bien. Je t'écoute, alors ! Qu'est-ce que tu dois faire ? »

Fabien passe la main sur sa nuque, las, pour chasser les gouttes de sueur qui coulent abondamment sur sa peau. Il lève les yeux au ciel avant de pousser un long et profond soupir. Puis, il se met à réciter ce qu'il a appris :

« Je pars garer la voiture près de la porte de derrière dès que le trio s'en va. J'attends, et quand vous revenez, je mets les gaz. Avec vous à l'intérieur, de préférence. Ça va de soi.

— Rodrigue, tout ira bien, intervient Clara. »

Il sort de la voiture. Ses mâchoires sont serrées et ses jambes, agitées ; son langage corporel en dit long sur son état d'esprit. Je le vois porter la main à la ceinture, pile à l'endroit où il a caché une arme à feu quelques minutes auparavant. Quand il m'adresse la parole, je suis à deux doigts de voler en éclats.

« Allons-y. »

Prise au dépourvu, j'enlève discrètement la main du sac vert de Clara sans toutefois parvenir à ôter de mon visage le masque de culpabilité dû à mon larcin. Je sors ensuite à mon tour et glisse le canif que j'ai dérobé dans la poche de ma blouse grise, sachant que lorsqu'elle voudra le prendre à son tour je serais déjà bien loin. Ce n'est pas le seul atout dont elle dispose, cependant. Rodrigue a jugé nécessaire d'armer tout le monde. Tout le monde, excepté *moi*.

Je crois que Clara va devoir revoir à la baisse le rôle qui m'incombe, à moins que je ne fasse mes preuves aujourd'hui.

Rodrigue s'avance vers la porte d'entrée à grandes enjambées. Je lui emboîte le pas et fais de mon mieux pour suivre le rythme qu'il m'impose. Je ne résiste toutefois pas à l'envie de jeter un dernier coup d'œil en arrière ; si Alix et Abdel me fixent en silence, le visage complètement fermé, Clara, elle, me fait un léger signe de la main afin de m'encourager à continuer sur ma lancée.

Ikram, son contact à l'intérieur de la clinique, a dû lui rendre un ultime service avant d'être laissée

en paix. Elle a volé des tenues de rechange pour nous les donner.

« Elle était sacrément en pétard, m'a par la suite raconté Clara. Ils lui ont posé des questions sur toi après ton évasion alors elle a pris peur. Elle estimait en avoir déjà assez fait. Si elle avait pu me coller son poing dans la figure, elle l'aurait fait... je lui ai dit que vu ce qu'on s'apprête à faire, le moins que je puisse faire, c'est de sortir de sa vie à tout jamais. On peut dire que ça l'a aidée à prendre sa décision. Enfin, ça et une poignée de billets. Elle a pris sa journée. On viendra sûrement lui poser d'autres questions si jamais on laisse trop d'indices derrière nous mais elle se taira. Ce ne sera qu'une malheureuse coïncidence. Et elle n'entendra plus jamais parler de moi. »

Grâce à ses efforts, nous pourrions nous mêler au personnel de la clinique en toute tranquillité. En revanche, ma propre apparence a posé un tout autre problème.

Hier, quelqu'un est allé acheter en grande surface tout ce dont j'avais besoin et je me suis teint les cheveux. J'ai ensuite appliqué du fond de teint sur mon visage pour masquer les cicatrices avant de chausser une vieille paire de lunettes carrées. J'ai même fini par relever mes cheveux en un chignon très sommaire et un maquillage poussé a achevé la transformation.

Dans ma tête, tout est clair : je ne suis plus Olivia Mouni mais Nelly Brassan, infirmière de vocation. Je reste néanmoins réaliste. Les miracles n'existent pas, et tout sera vraisemblablement dû au hasard.

Mon cœur a un raté lorsque nous entrons dans le grand hall d'entrée. Une multitude de couleurs et de sons m'assaillent aussitôt avec violence et toute l'appréhension que cet endroit a su faire naître en moi ressurgit d'un seul coup. Tout me saute aux yeux : je vois le long comptoir arrondi où le personnel passe des coups de fil et tape avec frénésie sur des claviers d'ordinateur. Je vois les plantes vertes, les petits fauteuils disposés près de l'entrée et les néons qui illuminent le lino. Et surtout, je vois les agents de sécurité qui ne nous prêtent aucune attention.

Rodrigue, conscient de ma distraction, me prend par le bras et me tire vers l'ascenseur. Il me fait mal.

« Il y a des patients qui nous attendent, dit-il pour coller à son rôle. »

Nous montons avec un médecin. Ma respiration s'accélère tandis que je fixe nerveusement les portes fermées. Il me tourne le dos. Avec un peu de chance, son regard ne s'est pas trop attardé sur mon visage lorsque nous sommes entrés. Le destin se range finalement de notre côté lorsqu'il appuie sur le bouton du deuxième étage.

Quand il sort, personne d'autre ne prend sa place. Les portes se referment et je lâche un soupir, soulagée. J'ai les mains moites.

« Et ce n'est que le début, me chuchote Rodrigue. »

L'ascenseur s'ébranle et nous arrivons au troisième étage. Deux infirmières s'écartent pour nous laisser sortir avant de prendre notre place. Mon cœur bat si fort qu'il semble être sur le point d'implorer. Des flashes de mon évasion me reviennent en mémoire, vifs et intenses, sans même que je puisse les contenir. Tout à coup, je me mets à haleter. Je me demande ce que je fais ici.

Néanmoins, la mission passe avant tout : je m'engage dans un long couloir rectiligne, Rodrigue sur mes talons, en me demandant si je suis passée par ici, ce jour-là. J'ai de plus en plus de mal à me retenir de marcher au pas de course. L'envie me passe définitivement quand, au moment de tourner à droite, nous croisons un groupe débordé de travail.

« Et comment va le patient de la chambre 206 ?

— Je ne l'ai pas encore vu. Il nous faudrait un peu d'aide au niveau inférieur.

— Qu'est-ce que tu crois ? Moi aussi, j'ai à faire. »

Je les contourne, anxieuse. Je ne trouve toujours pas la chambre d'Adil. D'après la numérotation des portes, elle devrait se trouver au bout de ce couloir. Je suis à deux doigts de perdre espoir quand je l'aperçois enfin, juste en face de mon nez. Je pile net. Rodrigue frôle mon épaule et vient coller son oreille contre la porte. Pas un seul bruit, tout est silencieux. Ma peau me picote, titillée par un mauvais pressentiment. C'est comme si la mort était passée par ici, bien trop ponctuelle pour rater le coche.



C'est Rodrigue qui pousse la porte. Il balaie la pièce d'un regard alerte, me laisse entrer et se poste ensuite de façon à observer discrètement le couloir. Je m'approche du lit à pas de velours et retiens mon souffle lorsque je me penche au-dessus du lit.

Au même moment, Clara et Abdel se dirigent vers la morgue. Nous avons cinq minutes montre en main avant qu'Alix n'arrive au point de rendez-vous. Tout repose sur moi.

Et dire je ne suis même pas sûre d'y arriver...

A première vue, Adil n'est pas trop salement amoché. Il a la peau pâle et le teint fiévreux, certes, mais d'après le dossier médical accroché en bout de lit, il a l'air en assez bonne santé. J'étais en moins bon état le jour de mon évasion mais peut-être n'est-il pas judicieux de comparer, il est beaucoup plus jeune et sûrement plus fragile aussi. Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de me faire un sang d'encre pour lui.

« Tu es prête ? Me demande Rodrigue. »

Je hoche la tête. En fait, je ne sais pas. Mais au lieu de me torturer l'esprit plus longtemps que nécessaire, je décide d'agir. Après avoir libéré mes mains des tremblements qui l'agitaient, je maintiens une légère pression sur l'épaule d'Adil afin de le réveiller avec le plus de douceur possible.

« Adil, je murmure. Est-ce que tu m'entends ? Je suis Olivia, l'amie de Malika. Ce n'est pas la première fois qu'on se voit, tu te souviens ? Je vais te faire sortir d'ici. D'accord ? »

Il ouvre lentement les yeux en guise de réponse. Je recule presque sous le coup de l'émotion ; Adil lui ressemble tellement...

Chaque chose en son temps. J'entreprends tout d'abord de le débrancher mais mes doigts se remettent à trembler et me compliquent la tâche. Maladroite, j'agis doucement ; quand Rodrigue ne regarde pas sa montre avec insistance, il me presse du regard. Il n'a pas besoin de me faire penser à l'urgence de la situation pour que je m'en souvienne. Les autres doivent déjà être en place, et chaque seconde passée ici nous met en danger. Le son strident du moniteur se déclenche lorsque ce dernier n'est plus en mesure de capter son rythme cardiaque.

Mon angoisse monte d'un cran quand je touche la main d'Adil.

« Tu ne peux pas faire ça plus tard ? Gronde Rodrigue de sa voix grave.

— Je te rappelle que c'est pour ça que je suis ici. Je dois lui redonner assez de forces pour le trajet. Ce serait tout de même dommage de le ramasser à la petite cuillère, tu ne penses pas ? »

Il se tait, à croire que je viens de lui clouer le bec. Tant mieux : j'ai déjà assez de mal comme ça à gérer le boucan qui émane de la chambre, le silence verbal se prête mieux à l'exercice auquel je vais me livrer. Prête pour le grand plongeon, j'inspire profondément. Soudain, le temps semble ralentir sa course.

C'est la première fois que je me sers de mon gêne depuis ce qu'il est arrivé à grand-père. J'ai beau avoir peur de commettre la même erreur, je sais que c'est ce qu'il faut faire. Adil ne mérite pas toutes ces souffrances. D'ailleurs, personne ne devrait avoir à vivre ça. Alors il faut que je me fasse confiance.

J'ai besoin de quelques secondes supplémentaires pour chasser les dernières pensées négatives de mon esprit. Une poignée d'autres pour me concentrer. Je laisse ensuite la magie opérer.

Le premier contact provoque l'ascension de la douleur qui m'assaille par petites vagues de faible intensité, puis le lien se solidifie et je discerne au fur et à mesure ce qu'il faut que je soigne en premier. C'est une vision claire et précise, un aperçu vu à la loupe, qui me permet de m'aventurer au-delà du mal-être général. Je ferme quelques blessures internes et efface petit à petit les petites zones sombres qui marquent sa peau pâle ; celles-ci pourront facilement être cachées sous ma blouse.

Je romps finalement le contact lorsqu'il n'y a plus rien à faire. Mes mains viennent s'accrocher aux barres du lit tandis que je reprends mes esprits, haletante. Mes pensées sont en pagaille et mon

corps, en crise. Ce qui est en train de se passer à l'intérieur de moi est tout bonnement indescriptible.

« On peut y aller ? S'impatiente Rodrigue. »

J'ouvre la bouche pour lui répondre mais je suis tout à coup prise d'un vertige saisissant. Je m'agrippe au lit pour ne pas tomber, blême, tandis qu'un goût de sang m'emplit la bouche. Parler me prend plus de temps que prévu. Bien plus que je ne suis en mesure de l'admettre.

Des ombres se déplacent dans le couloir, mais étant donné que nous sommes déjà sur place, personne ne juge nécessaire d'intervenir. Le service tout entier est surchargé, et puisque les vies n'ont pas de valeur entre ces murs, tous préfèrent réserver leurs efforts pour une autre cause perdue.

« Oui. Il va tenir le coup. »

Je demande à Rodrigue d'inscrire à ma place l'heure du faux décès sur le dossier ; il vaut mieux qu'il s'en occupe lui-même étant donné que ma propre écriture serait trop tremblante. Il m'aide ensuite à faire rouler le lit jusqu'à la porte. J'en profite pour fermer les paupières d'Adil. Fatigué, il ne m'oppose aucune résistance.

« Surtout, ne bouge pas, je marmonne. Il faut qu'ils y croient. »

Un rapide coup d'œil à l'extérieur m'informe qu'il n'y a plus de mouvement dans le couloir. Nous progressons donc jusqu'à rencontrer à nouveau du personnel un peu plus loin. Par précaution, je rabats une partie du drap sur le visage d'Adil. Ils n'y voient que du feu, et notre chemin jusqu'à l'ascenseur se passe ainsi sans encombre. Une fois à l'intérieur, j'appuie sur le bouton. La morgue se trouve au rez-de-chaussée et il va falloir y aller sans se faire remarquer. Alix nous attend en chemin, au cas où nous aurions besoin de renforts.

Mon cœur se comprime dans ma poitrine. Nous n'en sommes qu'à la moitié.

L'ascenseur s'arrête un étage plus bas, c'est-à-dire plus tôt que prévu. Quelqu'un a dû l'appeler. Je prends sur moi en me disant que ce n'est rien de plus qu'un mauvais moment à passer. Pourtant, lorsque les portes s'ouvrent, la situation m'apparaît sous un jour beaucoup moins favorable. Au début, je me dis que mon imagination me joue des tours et que c'est tout bonnement impossible. Puis je réalise que non, je ne rêve pas.

Mon médecin me fait bien face.

Comment pourrais-je oublier ce visage ? Et d'ailleurs, comment pourrait-elle oublier le mien ? Elle n'est pas dupe ; un seul regard lui suffit pour me reconnaître sous le maquillage et les accessoires. Elle ouvre la bouche en grand, prête à crier. Mais sous le coup de la stupéfaction, aucun son ne dépasse ses lèvres.

Je ne saurais dire ni ce que je ressens, ni même ce qui me passe par la tête. L'instinct prend le dessus, les tripes, l'intuition, quel que soit le nom que cela puisse porter, ou peut-être simplement la bêtise, en fin de compte. Le pilotage automatique s'enclenche de lui-même, il brouille les connexions établies entre mon cerveau et mes membres pour ne laisser qu'une vive spontanéité imprévisible. Tous aux abris.

J'appuie sur le bouton du rez-de-chaussée et sors à peine de l'ascenseur que les portes se referment déjà sur le visage décomposé de Rodrigue. Il disparaît sans avoir le temps de dire un seul mot. La seconde suivante, mon médecin produit une cacophonie infernale en se précipitant vers un chariot médical. Je prie pour que l'étage tout entier soit, comme supposé, en sous-effectif, autrement je ne donne pas cher de ma peau.

Soudain, je comprends. Elle cherche quelque chose en particulier.

Je me jette sur elle, tombe au sol et bloque de justesse sa main quand elle brandit une seringue vers mon visage. Je parviens à lui faire lâcher prise mais elle me lance un poing en pleine figure. Mes fausses lunettes tombent. J'ai la tête qui tourne. Elle en profite pour la reprendre en main et me plante l'aiguille dans le bras si violemment qu'elle m'arrache un cri. Par chance, je lui envoie un coup de pied dans le tibia avant qu'elle ne puisse pousser le piston.

J'enlève la seringue d'un coup sec. Mon corps est secoué de spasmes.

Pendant ce temps elle se relève, le visage déformé par l'expression d'une peur saisissante. Le bord de ses lèvres frémit avec agitation, son menton, aussi, propageant ainsi de tenaces vibrations tout le

long de sa mâchoire. Je reprends mon souffle et tâtonne pour me mettre debout. Et alors, je le vois. Le canif de Clara, tombé dans la cohue, traîne par terre.

Bien évidemment, elle le voit aussi.

On se précipite dessus au même moment. Je suis trop lente. Elle esquisse un geste circulaire et la lame part m'entailler l'avant-bras ; devant une telle coupure, et le supplice qui l'accompagne, mes yeux sont embués de larmes. L'adrénaline monte d'un cran et j'utilise mon poids pour la renverser sur le dos. Sa main broyée dans la mienne, elle n'a d'autre choix que de lâcher le canif. Ses yeux s'écarquillent. Les mots sortent de sa bouche avec virulence :

« Qu'est-ce que tu attends ? Crie-t-elle. Tue-moi ! »

Je reste perchée au-dessus d'elle, pantelante, incapable de parler.

Mon sang goutte sur ses vêtements.

« C'est bien pour ça que tu es venue ? Pour me régler mon compte ? Alors qu'est-ce que tu attends, hein ? Qu'est-ce que tu as à perdre ? Tu es comme les autres ! Tu resteras une vermine jusqu'à ta mort ! »

C'est soudain, bref. Tout se connecte en l'espace de quelques secondes à peine. Je comprends. La parole me revient.

« Le nouveau traitement dont vous m'aviez parlé n'était qu'une mise à mort, n'est-ce pas ? Le gêne ne se soigne pas. »

*Tu resteras une vermine jusqu'à ta mort !*

« Répondez-moi !

— Qu'aurions-nous dû faire ? Dire la vérité ? Et pour quel résultat ? Les gens ont peur ! Une telle nouvelle nous pousserait droit vers la guerre civile... et avec des gens comme vous, nous n'en sommes pas si loin !

— Alors vous préférez nous tuer à petit feu, dans le dos de tout le monde ? Comme ça, il n'y a qu'un camp qui trinque et personne pour s'en émouvoir ! C'est fini. Les choses vont changer, croyez-moi. »

Frappée par mon discours, elle tente de se débattre mais je parviens à l'immobiliser une nouvelle fois. Une horrible lueur passe alors dans ses yeux et il me semble apercevoir mon reflet dans ses pupilles. Sa bouche se déforme alors qu'elle crie à plein poumons. L'un de ses ongles me rentre dans la peau.

Décidément, je ne sais vraiment pas ce qui me passe par la tête à cet instant précis.

Je lui touche le bras.

Non, je n'en ai absolument aucune idée.

Un horrible picotement me brûle la peau au fur et à mesure que la plaie se referme. Je lutte contre l'envie de me rétracter, juste le temps qu'il faut pour qu'une once de soulagement ne se distille dans mes veines, à la fois réparatrice et apaisante, comme un baume miraculeux. Au bout de quelques instants, il ne reste plus qu'une blouse déchirée qui donne sur un carré de peau ensanglanté mais parfaitement lisse et indolore. Ça, et le calme le plus total.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Parfois, tout est seulement dû à l'impulsion du moment ; il ne faut pas chercher plus loin, et tant pis si ça ne semble pas logique.

Penser ainsi, je l'ai déjà fait ; c'est bon pour ne pas avoir mauvaise conscience.

Ce que je sais, c'est que mon médecin a maintenant une entaille à l'épaule et que ses yeux reflètent la terreur que je lui inspire.

Elle hurle. Et cette fois-ci, quelqu'un nous entend.

## Chapitre 12

Ni une ni deux, un infirmier accourt de l'autre bout du couloir, aussi rapide qu'un lièvre fuyant pour sa vie ; j'entends ses chaussures qui crissent à chaque fois que ses pieds rencontrent le sol. Nos regards se croisent et il crie quelque chose d'inaudible. Mon médecin s'agite aussitôt et l'instinct de survie reprend subitement le dessus. Elle se débat, me griffe les poignets et se contorsionne dans tous les sens pour me glisser entre les doigts. C'est une anguille sauvage et je ne vais pas tarder à lâcher prise.

Plus que quelques instants et l'infirmier sera à mes pieds. Plus que quelques secondes, et je suis à court d'idées. Il est grand, mince mais agile, il n'aura aucun mal à me mettre au tapis si l'envie lui en dit. A deux contre un, il me sera impossible de résister, ni même d'encaisser l'impact. Je vois à présent son visage déformé par la colère. Il sert les poings, prêt à frapper.

C'est alors que les deux battants de la porte qu'il longe s'ouvrent d'un coup et le percutent de plein fouet. Il finit les quatre fers en l'air et Alix, essoufflée, sort de l'escalier de secours dont j'avais oublié jusqu'à l'existence. L'infirmier se traîne sur quelques centimètres et lorsqu'il parvient enfin à se relever, sonné, elle lui assène un coup de poing magistral qui le cloue définitivement au sol.

Sous mon corps, la femme tente le tout pour le tout ; profitant de l'effet de surprise, mon médecin se soustrait à mon emprise. Je reçois un coup. La douleur est telle qu'un gémissement s'échappe d'entre mes lèvres. Impuissante, je la regarde patiner devant moi. Sauf qu'une fois debout, elle se retrouve immédiatement plaquée face contre terre, coincée entre les cuisses d'Alix.

« Tu traînes, grogne cette dernière. On allait partir sans toi. »

Je croise son regard. Je n'y lis ni colère, ni désapprobation.

Je ne peux pas m'empêcher de trembler.

« Pars devant. Je m'en occupe. »

J'ai beau encore être sous le choc, je ne me le fais pas dire deux fois. Je cours jusqu'à l'escalier de secours et dévale les marches deux par deux, bien agrippée à la rambarde, comme si ma vie était en jeu. Ce qui n'est pas faux, après tout. J'ai échappé au pire mais je ne suis pas encore sortie d'affaire.

J'arrive au rez-de-chaussée ; je marche doucement en rasant les murs, craignant qu'on vienne me demander de l'aide, et m'écarte le plus possible du hall d'entrée pour ne pas attirer l'attention. Par chance, le personnel que je croise ne s'inquiète même pas à la vue du sang qui imbibe ma tenue. Si je suis débarrassée de ce problème, il va maintenant me falloir atteindre la morgue sans guide. Je fais de mon mieux pour me souvenir des plans que j'ai si longuement étudiés. Si jamais je ne la trouve pas, je pourrais toujours demander mon chemin en prétextant une erreur de débutant.

Tout à coup, une main se pose sur mon épaule. Je bondis, prête à sortir les griffes, et me retiens de justesse de balancer mon bras en arrière. Je salue cette décision plus que raisonnable lorsque je me retrouve nez à nez avec Clara. Rapide comme l'éclair, elle pose un doigt sur ses lèvres fermées pour me contraindre au silence. Je n'ai même pas le temps de protester que Clara m'attrape par le poignet et me conduit sans un mot jusqu'à la morgue. Son entrée est symbolisée par une immense porte métallique juxtaposée à l'issue de secours qui donne sur le parking. Elle ouvre la porte et je suis encore à l'extérieur qu'une multitude de détails me sautent déjà aux yeux. Quelques secondes à peine s'écoulent.

Tout d'abord, je vois les trois corps étendus par terre. Ils sont alignés les uns à côté des autres, raides, la tête posée à plat contre le sol blanc et les yeux fermés, comme plongés dans un profond sommeil. Un violent tremblement m'ébranle quand je me surprends à penser qu'ils sont probablement morts, tués de la main d'un de mes partenaires. Je détourne rapidement le regard, à la recherche d'éléments qui m'aideraient à rationaliser.

J'observe brièvement les autres membres de l'organisation, bien vivants, eux, qui se tiennent à l'écart de l'entrée, juste derrière les tables d'autopsie. Je vois leurs mines contrariées et déchiffre leurs tics nerveux. Abdel, par exemple, a les yeux qui papillonnent et semble particulièrement pressé de déguerpir d'ici.

Le reste de la pièce, en revanche, n'a rien à se reprocher : propre et soigneusement rangée, elle témoigne du besoin vital de ne laisser aucun indice derrière nous.

Mes yeux se dirigent à nouveau vers les corps. Ils ont le teint pâle et ne bougent pas, certes, mais ils ne sont pas morts pour autant ; je me souviens avoir vu leurs poitrines se soulever doucement l'espace d'un instant. Et puis, il n'y a pas que ça : il n'aurait pas été logique d'ôter ses vies puis de laisser en l'état les lieux du crime au lieu de chercher à brouiller les pistes.

Pourquoi ai-je tout de suite pensé au pire ?

Ils sont anxieux, tout comme moi, mais n'ont rien à se reprocher. La situation est d'autant plus étrange que j'aurais pu moi-même me trouver dans cette position si j'avais perdu mon calme pour de bon, là-haut.

Je soupire, soulagée. Le temps reprend sa course une fois mon inspection terminée et Rodrigue, qui me tournait jusqu'alors le dos, se tourne très lentement, comme dans un film. Ses yeux sont pareils à un ciel orageux et lancent des éclairs intimidants : la pluie menace de s'abattre sur moi si, l'écume à la bouche, il se met à vociférer. Il s'approche de moi, vert de rage, tandis qu'une veine saille sur son front, et m'attrape soudainement par le col de ma blouse.

Tirée en avant, j'entre dans la morgue.

« C'était quoi ce cirque ? »

La porte se referme et je découvre Adil, caché derrière l'un des battants. Il est encore allongé sur son lit. Son visage a repris des couleurs mais il me semble encore ailleurs, sonné.

Un peu comme moi.

Clara vient immédiatement s'interposer entre nous deux ; Rodrigue finit par me lâcher et j'en profite pour passer une main sur ma gorge. C'est seulement à ce moment-là seulement que je réalise que j'ai du sang sur les doigts.

J'ai envie de vomir.

« Ne refais plus jamais ça, je lâche.

— C'est drôle... je comptais te dire la même chose. »

Occupé à faire les cent pas le long de la porte, il ne m'adresse aucun regard.

« Où est Alix ? Demande-t-il.

— Elle est sûrement partie réparer les pots cassés, répond Abdel. »

Il lisse nerveusement le bas de sa blouse comme s'il y avait des faux plis.

« J'espère que tu as une bonne excuse, reprend Rodrigue. »

Bonne, oui, mais suffisante ? C'est une autre histoire. J'inspire profondément, prête à en découdre. Cependant, Rodrigue lève l'index au moment même où j'ouvre la bouche. Mes lèvres se referment sur du vide et une vague de froid sans pitié s'infiltré dans mes poumons.

« Garde-la en réserve pour tout à l'heure. Là on est un peu pressés, au cas où tu l'aurais pas remarqué. »

J'écarte une mèche de cheveux de mon visage ; le chignon a pris un coup dans l'aile et commence à s'affaisser, d'où les quelques boucles qui pointent le bout de leur nez ici et là. Mon doigt, tremblant, finit sa course sur ma tempe.

Rodrigue me considère un instant pour s'assurer qu'il a pris la bonne décision mais ce n'est que lorsque quelqu'un laisse échapper un hoquet de surprise qu'il tourne provisoirement la page. Il se retourne et constate avec horreur que l'orage est sur le point d'éclater ; Clara a sorti un marqueur noir de sa poche pendant que nous parlions afin d'inscrire « le Vent Contraire vous salue » sur les carreaux blancs d'un des murs de la morgue.

Contre toute attente, il laisse ses bras pendre le long de son corps, défaitiste.

« Au point où on en est, autant le leur faire savoir... Rumine Rodrigue.

— Tu as trouvé un corps qui convenait ? Je demande alors à Abdel. »

Il hoche la tête et désigne les grandes rangées de tiroirs alignées tout contre le mur juste derrière lui, sortes de casiers métalliques à l'aspect austère. La lumière claire fait briller les poignées.

« J'en ai trouvé un qui avait la même morphologie, oui. C'était pas beau à voir... l'avantage, c'est que tu peux être sûre qu'on ne le reconnaîtra pas. J'ai déjà rempli les documents qui attestent que le corps n'est plus censé être ici et j'ai aussi changé le nom sur l'étiquette. Ainsi, ils penseront que la dépouille du premier défunt a été envoyée ailleurs et que le petit a déjà reçu toutes les attentions post-mortem. De toute façon, d'après quelques documents que j'ai lus, connaître la cause véritable d'un décès est le cadet de leurs soucis. En même temps, ils savent déjà tout ce qu'il y a à savoir... ces pauvres gens sont morts à la minute même où ils rentrent ici. Le seul intérêt qu'ils représentent pour les chercheurs n'existe plus dès qu'ils cessent de respirer. »

Je soupire de soulagement. J'avais peur qu'il en soit autrement, peur que l'on doive procéder d'une autre manière. Il faut que chaque élément prouve la mort d'Adil et surtout, il faut qu'ils y croient. Autrement, ils ne le laisseront jamais en paix.

Soudain, la porte s'ouvre et Alix fait son entrée, les joues vives comme des coquelicots et la respiration hachée, à croire qu'elle vient de courir le marathon. Elle prend la parole sans même nous laisser le temps de réagir :

« Ces trois-là... ils dorment à poing fermé ?

— Oui, lui confirme Abdel alors qu'elle s'approche. Il n'y aurait dû y avoir que deux personnes, mais quelqu'un d'autre est arrivé.

— Ça va... ça reste gérable. »

Alix s'agenouille près des corps et je m'avance, curieuse. Elle jette ses cheveux en arrière pour ne pas être gênée et, loin d'être déconcentrée par ce geste, je remarque les quelques gouttes de sang qui forment des perles sur ses doigts.

« Ne remonte pas trop loin, la met en garde Abdel. Une minute suffira. »

Elle grogne puis pose les mains sur les tempes du premier corps, un homme au ventre rond et à la calvitie précoce. La concentration, intense, se lit sur ses traits. Ses lèvres remuent presque imperceptiblement comme si elle psalmodiait quelque texte obscure, ou bien simplement sous l'effet du froid qui doit s'emparer d'elle. Elle recule, et sa blouse s'étire légèrement pour suivre la direction que prennent ses bras tendus au moment de répéter la même action avec les deux autres. Je devine d'autres taches de sang sur le tissu. Elle accorde une dizaine de secondes, tout au plus, à chacun.

Une fois son travail achevé, Abdel l'aide à se relever. Alix chancelle.

« C'est vraiment stupéfiant, dis-je.

— Et surtout très utile, dit Clara. Elle peut manger dans n'importe quel restaurant de luxe sans avoir à payer l'addition... »

L'odeur du marqueur est encore très présente dans l'air.

« Taisez-vous un peu, grogne Alix en s'épongeant le front. »

Alix et Abdel sont les deux membres du groupe qui ont également le gêne. Alexandre, celui dont nous avons appris la mort, était le troisième. Alix peut effacer la mémoire, temporairement ou à tout jamais, et ce par simple contact. Abdel, lui, peut endormir n'importe qui du bout du doigt.

« Non, mais il faut avouer quand même que c'est plus utile que le gêne d'Abdel étant donné qu'il peut déjà faire pioncer les gens rien qu'en ouvrant la bouche... »

Abdel la fusille du regard, las de devoir subir ses réflexions.

« En plus c'est beaucoup moins sûr. Le réveil est toujours un peu aléatoire.

— C'est pourquoi on doit mettre les voiles. Tout de suite. »

La voix de Rodrigue me tend comme un arc. Ni une ni deux, je file rejoindre Adil et l'aide à descendre du lit. Il lutte pour garder les yeux entrouverts. J'ai peur de le toucher alors que je suis encore couverte de sang.

« Quelqu'un peut m'aider ? »

Je ne suis pas sûre qu'il puisse tenir debout ; je préfère qu'il se fasse porter jusqu'à la voiture.

J'aimerais pouvoir le faire moi-même mais je suis fatiguée, et il pèse son poids. Abdel se charge de le prendre dans ses bras. Il le soulève comme s'il n'était qu'une simple brindille de bois.

« J'ai des enfants, me dit-il. J'ai l'habitude. »

Rodrigue passe la tête à l'extérieur et nous fait signe de le suivre. La voie est libre. On s'engouffre dans le couloir tandis qu'il nous donne accès à l'issue de secours. Fabien est garé dehors, comme prévu. Le moteur du monospace tourne encore. Je monte la première et me cale contre la portière. Abdel installe Adil sur le siège du milieu. Je boucle sa ceinture de sécurité puis les autres embarquent à leur tour. Le tout sans se faire prendre en flagrant délit par une seule caméra.

La tension est telle que tout le monde se cramponne aux sièges lorsque Fabien démarre. Il met le pied au plancher une fois arrivé sur la départementale, au moment même où nous sentons nos cœurs se libérer d'un poids herculéen. Malgré tout, j'ai encore l'esprit échauffé et le pouls rapide.

Je passe une main sur mon visage couvert de sueur ; des traces de maquillage se mêlent au rouge qui teinte mes doigts. Mon œil gauche est sensible. A tous les coups, je vais finir avec un œil au beurre noir. *Bien joué.*

Adil s'endort pour de bon. Sa tête glisse sur mon épaule.

Rodrigue se retourne un instant et alors qu'il fixe Adil, je vois dans ses yeux que tout est aussi trouble pour lui que pour moi. Rien ne s'est passé comme prévu mais nous avons tout de même réussi. La disparition d'Adil, camouflée de cette manière, n'échappera pas à une ou deux personnes, toutefois je doute fortement qu'ils s'en inquiètent plus que ça. Un patient déclaré mort, c'est un soucis de moins pour eux. Il se pourrait même qu'ils étouffent l'affaire afin d'éviter de soulever trop de questions, et ce même s'ils font le lien avec notre venue. Mon escapade leur a déjà causé assez de tort comme ça.

Adil est libre, et c'est bien assez pour rappeler à Rodrigue qu'il a le pouvoir de mettre fin au traitement qu'ont à endurer les Altérés. Néanmoins, mon attitude lui pose clairement problème. S'il accepte de continuer, Clara exultera pour deux. Moi, je ne sais toujours pas quoi en penser. *Pas exactement*, en tout cas.

Quelque chose fait irruption dans mon champ de vision au moment où Rodrigue détourne le regard ; c'est Alix qui s'appuie sur mon siège pour me tendre discrètement le canif de Clara par le manche. Elle l'a sûrement ramassé alors que je prenais les jambes à mon cou.

La lame est sale.

« La prochaine fois, utilise-le mieux, me chuchote-t-elle d'un air grave. »

Je l'essuie contre ma blouse et le glisse ensuite dans le sac de Clara, couché sur le sol devant notre banquette. Puis je me tourne vers la dernière rangée de sièges du monospace. Clara et Alix sont assises l'une à côté de l'autre. Mon intervention se révèle alors délicate :

« C'est ce que tu as fait ? Je murmure à l'intention d'Alix. »

Elle me dévisage sans ciller.

« J'ai fait ce qu'il fallait faire. »

Je ne réponds pas.

Au lieu de ça, je repense à ce que m'a dit Clara : *il a su prendre les bonnes décisions. C'était souvent dur mais il a toujours fait ce qui devait être fait.*

Je ne réponds pas, car je réfléchis.

\* \* \*

Nous sommes à mi-chemin de l'entrepôt quand je décide finalement de soigner les dernières plaies d'Adil. Clara a essayé de me persuader que ce n'était pas nécessaire mais je ne veux pas que Malika

le retrouve dans cet état-là. Elle a déjà suffisamment souffert comme ça ; je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour lui épargner ce bien triste spectacle.

Toutefois, Clara a raison : j'ai les yeux plus gros que le ventre. Ma peau n'est pas encore cicatrisée que j'absorbe déjà d'autres blessures à une vitesse alarmante ; c'est bien plus grave que tout ce à quoi mon gêne était habitué. Car outre l'aspect esthétique, je fais le nécessaire pour que Adil soit hors de danger une fois pour toutes.

Mon corps se contracte légèrement lorsque je sens la douleur arriver, comme au moment de l'impact de la pointe de l'aiguille lors d'une prise de sang. Un étrange picotement part du bout de mes doigts et grimpe ensuite prestement le long de mon bras en gagnant en intensité. Il finit par disparaître et ne reste alors plus qu'une forte sensation de brûlure qui se répand à une vitesse hallucinante dans mes veines. Je ferme les yeux et l'obscurité dans laquelle je me plonge m'aide à contenir la violente tempête qui me serre le ventre.

Ce n'est pas simple, mais le jeu en vaut la chandelle.

Je perçois les améliorations au fur et à mesure que j'allège son fardeau. Je romps le lien qui nous unie seulement une fois que je suis satisfaite de mon ouvrage mais tout de même un peu plus tôt que prévu, pour m'épargner davantage de dommages.

Mes paupières s'ouvrent. Adil dort toujours.

J'essaie de ne pas perdre le fil des conversations.

Abdel n'arrête pas de se plaindre de la conduite de Fabien, qui cherche en vain à mettre la radio. Ce dernier donne une tape sur l'autoradio ; c'est suffisant pour mettre le feu aux poudres. Je me frotte les tempes.

« Et en plus, si on se fait arrêter, ils verront bien sur la carte grise que... »

Fabien, excédé, finit par s'arrêter sur le bas-côté afin de redonner le volant à Abdel, content de pouvoir enfin être au volant de sa propre voiture.

« Comme ça, elle ne finira pas dans le fossé !

— De toute façon je ne tire aucun plaisir à conduire un monospace. Ma voiture, ça, c'est quelque chose, rétorque Fabien. Demande à Alix. Elle s'y connaît en gros bolides...

— Boucle-la, dit-elle. »

Fatiguée, je me cale contre la portière. Mes paupières se font lourdes et juste avant que je ne trouve le sommeil, j'assiste à une scène pour le moins étrange. Les couleurs du paysage se mélangent et ma vision se mue en un kaléidoscope aveuglant. Je ne m'endors que quelques minutes plus tard, Adil blottit tout contre moi.

Je rêve de mon médecin étendue par terre et du sombre présage vermeil qui imbibe ses vêtements. Je rêve que je n'ai pas peur et que je sais faire ce qu'il faut faire.

Le renouveau passe par la destruction, et il faut démolir pour rebâtir.

C'est moi qui tiens le canif.



# Chapitre 13

J'ouvre les yeux longtemps après l'arrêt de la voiture, quand Clara me prend brusquement par les épaules pour me remuer.

« Terminus, tout le monde descend ! »

Rompue par ce trajet, j'ai pour premier réflexe de lâcher un grognement rauque qui m'éreinte la gorge. Des lames d'acier remontent jusqu'à ma langue et enflamment mon gosier, faisant ainsi tout autant travailler ma résistance à la souffrance que mon imagination ; un peu plus et je pourrais presque m'improviser cracheuse de feu, à l'instar des artistes de rue ou même des dragons auxquels je croyais plus petite.

Je suis loin de posséder leur force de caractère et leur allure, toutefois j'étends mes ailes en usant du même effet théâtral lorsque le second réflexe me fait ensuite porter la main à la bouche pour essuyer le filet de bave qui coule sur mon menton. La grâce me fait défaut ; l'envie, aussi, quand un goût âcre se mêle à ma salive et que je me dis que, en fin de compte, je ferais peut-être mieux de rester assise.

Je garde du trajet en voiture l'impression confuse d'être passée sous les roues d'un tracteur ou bien d'avoir été passée à tabac ; brisée en mille morceaux, mon enveloppe de jeune adulte me donne du fil à retordre. Tous mes membres sont douloureux et mon épiderme me brûle au-delà du supportable.

Ce qui m'amène donc au troisième et dernier réflexe : je pousse un long soupir plaintif tandis que j'essaie de m'extirper de la voiture tant bien que mal. Je baisse la tête au moment de sortir afin d'éviter de me cogner et passe le bas du corps à l'extérieur avec succès. Tout se déroule parfaitement bien jusqu'à ce que Clara me pousse sur le côté d'un coup de hanche ; ma cheville proteste en rencontrant l'arrière du véhicule. Elle se penche ensuite en avant pour récupérer son sac vert qui jonche toujours le plancher du monospace. Pendant ce temps, je contourne lentement l'entrepôt et aperçois les autres à l'intérieur qui, perchés en haut des caisses, discutent avec animation.

La matinée me revient par fragments, comme une mauvaise migraine qui me martèle le crâne.

Clara me rattrape au moment où je m'apprête à entrer.

« Minute, papillon. Que tu saches à quoi t'attendre. Rodrigue est sacrément furax à cause de ce qu'il s'est passé. Tu vas lui devoir des explications, à lui, mais aux autres aussi. Je t'avais dit de t'impliquer, pas de risquer notre couverture. Tu t'es dit qu'il pourrait décider de tout arrêter par ta faute ? Je ne t'ai pas fait sortir pour ça. »

Je m'écarte, vexée, et pénètre à l'intérieur dans la seconde qui suit.

« Tu m'écoutes quand je parle ? »

Je continue mon chemin sans daigner lui répondre. Droit devant, les conversations cessent et tous les regards se braquent aussitôt sur moi. Rodrigue se fige, la cigarette au coin des lèvres, puis me dévisage avec des mitraillettes à la place des yeux. Qu'il garde son numéro pour les autres ! Je n'ai que faire de lui. Je cherche tout de suite Adil du regard et le trouve en train de plisser les yeux devant le jeu de cartes que lui présente Fabien.

Je souris et en oublie presque l'épreuve qui m'attend. Rodrigue descend de son siège de fortune et me lance :

« Si Clara n'avait pas été là, tu aurais déjà affronté ce moment depuis longtemps. »

Sa voix est aussi froide que du verre, mais je ne cille pas. Il avance dans ma direction, les sourcils froncés. Ses pieds soulèvent de la poussière.

« Qu'est-ce que t'as foutu ? Tonne-t-il.

— Je n'avais pas le choix.

— Pas le choix ? Tu aurais pu descendre avec moi mais au lieu de ça, tu as *décidé* de me fermer la porte au nez !

— Elle me connaissait. Alors oui, je n'avais pas le choix. »

Rodrigue écrase son mégot sous la semelle de sa chaussure. Il me fait face, les bras croisés, intransigeant. J'ai comme l'impression d'apercevoir le reflet de ma défaite dans le blanc de ses yeux. Il y croit dur comme fer...

« C'est vrai. Tu n'avais pas le choix. Au bout du compte, il aurait fallu faire quelque chose pour régler ce problème. Toi, par contre, tu n'aurais pas dû l'affronter seule. Tu n'avais pas à te mettre dans une telle position. Mais ça ne t'a pas empêchée de le faire.

— C'était la bonne décision !

— Non. Tu as fait ta petite vendetta et Alix a dû nettoyer ta bavure. »

Là, c'est trop. J'ai beau sentir l'inquiétude d'Adil à des kilomètres à la ronde, je ne peux me contenir plus longtemps. Je gonfle la poitrine.

« Pardon ? »

Je m'avance d'un pas, de sorte que je pourrais presque lui cracher au visage.

« Je l'ai protégé avant tout. J'ai fait en sorte que vous puissiez le mettre à l'abri le temps que la situation soit réglée. N'était-ce pas le but de cette mission ? Qu'est-ce que tu aurais fait, toi ? Tu l'aurais laissée filer ? Tout le monde aurait su que nous étions là !

— Je n'ai pas distribué des armes pour rien.

— Des armes sans silencieux, Rodrigue. Quoi, tu lui aurais tiré dans le dos ? Admettons que ce soit le cas. Et après ? Avec un vacarme pareil, nous ne serions pas passés inaperçus non plus. Peut-être même moins. De toute façon, la question est réglée. Clara s'est occupée de leur laisser un petit message. »

Clara frémit, mais ce n'est pas un reproche.

« Alors oui, Alix a dû intervenir, mais ce n'était pas une erreur pour autant. Je t'ai offert un temps précieux parce que je pensais à la mission, et Alix m'a épaulée parce qu'elle y pensait aussi »

Rodrigue semble être sur le point d'implorer ; une veine saille sur son front. Alix intervient au moment même où il s'apprête à me répondre.

« Tout doux, dit-elle. Tu ne vois pas qu'elle se fait les dents ?

— Quoi ?

— Ne fais pas mine de ne pas comprendre. C'est un Stade Supérieur que tu as là, pas un sous-fifre qui attend de recevoir les ordres. Il va falloir t'y faire. »

Rodrigue me jette un regard en biais, décontenancé. Ses narines sont dilatées. Finalement, il s'empourpre et quitte les lieux d'un pas pressé, jurant bien plus que de raison. Je ne peux m'empêcher d'ajouter :

« Quand on bossait sur les plans, tu as baissé les bras. Pas moi. »

Il ne reviendra pas. Pas tout de suite.

« C'est bon, dit Clara en posant la main sur mon épaule. »

J'ai la gorge sèche d'avoir proféré tant de mensonges. La vérité est beaucoup moins jolie : j'ai agi sous le coup d'une impulsion qui aurait pu nous coûter gros. Mais si les résultats sont là, est-ce vraiment préjudiciable pour l'organisation ?

Le moteur d'une voiture ronronne à l'extérieur.

« Tu l'as appelée ? Je demande à Clara. »

Mon cœur s'affaisse quand elle hausse les épaules.

« J'ai essayé mais elle ne répond pas. Si tout va bien, elle devrait venir à l'heure convenue. »

Je lui emprunte son téléphone et m'écarte du groupe. Je compose le numéro de Malika et tombe immédiatement sur sa boîte vocale.

Quand je me retourne, je me surprends à étudier le visage de l'équipe avec le pressentiment qu'ils feront bientôt partie intégrante de mon quotidien. Alix reste à l'écart du groupe, les mains bien ancrées sur les hanches, le visage figé dans une expression de mécontentement perpétuel. Abdel,

posté juste derrière elle, est occupé à bidouiller l'autoradio défaillant de sa voiture. Il n'est pas intervenu pour soutenir Rodrigue mais je sais qu'il n'en pense pas moins. Fabien, quant à lui, joue à présent tout seul car Adil ne me pas quitte pas une seconde du regard, l'air préoccupé.

J'espère que ma dispute avec Rodrigue ne lui a pas causé trop de soucis.

Il en a déjà assez comme ça.

« Tout va bien ? Je lui demande. »

Adil hoche vigoureusement la tête puis me demande d'une petite voix :

« Et toi ? »

— Oui, ça va, je réponds d'un éclat de rire. Merci. »

Pourtant, je ne peux même plus rire sans grimacer de douleur.

« Ça te fait mal ? »

Il pointe du doigt les taches de sang sur ma peau. J'aimerais trouver un moyen de les cacher, mais même ma blouse en est imprégnée.

« Non. Non, pas du tout. »

— J'ai perdu mes lunettes. »

J'observe pensivement sa petite frimousse ronde encore si enfantine pour un collégien. La peine et la rage qui meurtrissent mon cœur ne font plus qu'un.

« Ce n'est rien. Malika t'en trouvera une autre paire. »

Son visage s'illumine.

« Elle arrive ? »

— Oui. Elle va venir te chercher. Ne t'inquiète pas. »

Après ça, impossible de lui enlever son sourire. Je le laisse et me dirige prestement vers les toilettes, autrefois utilisées par les employés chargés de gérer l'endroit et aujourd'hui aménagées en salle de bain de fortune.

Je défais mon chignon négligé, ouvre le robinet et glisse ma tête sous le filet d'eau fraîche. Puis je plaque les mains sur les coins de l'évier, comme à bout de souffle, tandis que je regarde le tourbillon d'eau se teinter de rouge. Quelques minutes passent. Peu à peu, je me détends. Je me lave, désinfecte mes plaies et enfle des vêtements de rechange. Enfin, je retourne la blouse sale et la jette dans un coin en priant pour que mes tracas ne me collent pas à la peau.

Après avoir longuement hésité, je profite de l'intimité que m'offre cet espace pour essayer de joindre Malika une nouvelle fois, sans succès. Je tombe encore et encore sur sa messagerie. Dépitée, je vais trouver Clara dès que je sors.

Elle s'est mise à l'écart des autres et ne sait visiblement pas quoi faire de ses mains ; assise près des fenêtres, elle fait glisser ses ongles le long des arrêtes d'une caisse. L'inactivité ne lui réussit pas. J'espère que les autres auront le courage de supporter cette phase d'attente afin de contempler pleinement le fruit de leur labeur.

« Hé, je me demandais... tu dois être au courant, toi. Pourquoi avoir appelé l'organisation Le Vent Contraire ? »

Elle me regarde dans le blanc des yeux avant de me répondre, amusée :

« Parce que nous sommes un vent qui s'oppose à la route qu'emprunte la société. »

Dehors, le ciel s'obscurcit.

Le vent se lève et il se met à pleuvoir.

Je suis la première à la voir venir.

Au début, ce n'est rien d'autre qu'une petite tache à l'horizon. Je pense tout d'abord à Rodrigue qui, pris de remords, aurait fait demi tour, mais elle ne se rapproche pas assez vite, or une voiture ne prendrait pas tout ce temps à arriver. Je sors la tête au-dehors et positionne les mains en visière au-dessus de mes yeux. Peu à peu, je reconnais les formes de la silhouette qui se dessine devant moi.

« Adil, Adil ! Elle arrive ! »

Je me précipite à l'extérieur bien avant même qu'il ne puisse réagir. Il ne pleut plus mais la terre est gorgée d'eau ; je manque de tomber face contre terre quand mon pied dérape dans la boue. La douleur est intense, mais je ne m'arrête pas pour autant de courir.

Je ne me suis pas trompée : c'est bien Malika, droit devant moi, qui avance lentement, ralentie par le sac de voyage qu'elle porte à bout de bras. Elle est venue à pied, seule, et la pluie ne l'a pas épargnée. J'aimerais pouvoir allonger mes foulées mais c'est bien plus que ce que mon corps est en mesure de faire. Je baisse la cadence, forcée de ronger mon frein et de la laisser parcourir le restant de la distance qui nous sépare.

Plus que quelques mètres.

J'y suis presque...

Elle se jette contre moi, littéralement, et la force avec laquelle ses bras me serrent me prend au dépourvu. Je retiens mon souffle, incapable de prendre la seule décision qui s'impose. J'ai beau me laver les mains très souvent, l'état dans lequel se trouve l'entrepôt est propice à la prolifération des saletés qui recouvrent mes doigts. J'hésite à la toucher, et pourtant, quand mes paumes rencontrent finalement sa taille, je cesse de m'en soucier.

Elle est fatiguée, couverte de boue et trempée jusqu'aux os.

J'ai envie de l'embrasser. Au lieu de ça, je crie :

« Pourquoi tu ne répondais pas à mes appels ? Je commençais à m'inquiéter ! »

Malika se répand en excuses. Elle m'explique que pour venir ici, elle a tout d'abord dû faire face à un fâcheux contretemps portant le nom de sa mère, lui faisant ainsi rater le taxi dont elle avait demandé les services à l'avance. Il lui a donc fallu en trouver un second au dernier moment, suite à quoi son portable s'est déchargé. Une fois sur place, elle a demandé à ce qu'on la dépose dans une zone plus fréquentée que celle de l'entrepôt afin de ne pas attirer les soupçons. Le temps passé à marcher lui a paru bien long, d'autant plus qu'elle ignorait l'issue de notre mission.

« Je t'en prie, dis-moi que vous avez réussi. Dis-moi que ça... »

Sa voix frêle me fait l'effet d'un coup de poing. Je m'apprête à lui répondre quand, tout à coup, elle écarte son corps du mien avec hâte.

« Ça valait le coup. »

Je tourne la tête pour voir où se dirige son regard : son frère est sorti à son tour et court dans notre direction à vive allure. Ses cheveux partent en arrière, masse épaisse presque plaquée sous la puissance du vent qui refuse de se taire. *Presque.*

« Malika ! »

Elle s'avance et, tremblante, prend son visage entre ses mains. Il n'en faut pas plus pour que ses larmes coulent avec force et abondance, intarissables, autant pour panser les cicatrices accumulées au cours de ces derniers mois que pour se réjouir de ceux qui restent à venir. Envahie par l'émotion, elle dépose des baisers tendres sur ses joues et ébouriffe ses cheveux, pareille à une mère, lui chuchotant des mots à l'oreille entre deux sanglots. La scène se poursuit un petit moment et les autres, par pudeur, préfèrent s'en écarter.

Mais toute bonne chose a une fin.

Elle le tient encore quelques instants par les épaules, un sourire béat pendu aux lèvres, puis inspire profondément, fait un pas sur le côté et se tourne ensuite vers moi. Et là, comme par magie, le temps semble ralentir.

Je la vois s'avancer vers moi, les mèches de ses cheveux indomptables en proie au vent. Son sac heurte mes côtes tandis qu'elle passe les bras autour de mon cou pour m'embrasser du bout des lèvres. Cette fois encore, j'arrête de respirer. Comment faire autrement ? Une véritable fournaise est en train de s'emparer de mon bas-ventre, si intense qu'elle se mue en une sorte de douleur en tout point désirable, langoureuse dans sa façon de m'étreindre de la tête aux pieds.

C'est vrai, j'ai attendu ce moment pendant des années ; j'y ai très souvent pensé sans pour autant oser l'espérer, un peu comme quand on se surprend à rêver de l'improbable. La honte m'a longtemps consumée rien qu'à l'idée de décliner cette scène à l'infini dans mon esprit, et je me rends compte

aujourd'hui que ce que je m'étais imaginé n'est pas à la hauteur du moment qui se joue devant mes yeux.

Je l'aime. Je l'ai toujours su.

Et contre toute attente, peut-être qu'elle aussi.

Des larmes coulent toujours le long de ses joues et donnent un goût salé à sa bouche. Je ferme les yeux. Ce sont des étoiles qui se déversent en moi, des sensations extrêmes qui me font tourner la tête. Quand je la touche, ce sont deux univers qui entrent en fusion. Sa peau est moite et appelle à quelque chose de nouveau. Je saisis ses mains et entrelace nos doigts pour sceller la promesse muette que nous nous faisons.

J'oublie tout. Il n'y a plus que nous.

L'instant est fugace et d'autant plus précieux.

« Olivia, susurre-t-elle en s'éloignant, je ne ne pourrais jamais te remercier assez.

— Tu ne me dois rien, je balbutie. »

Nous rentrons vite à l'intérieur. Malika et Adil rayonnent tant de bonheur que plus personne ne se soucie de ses propres tracas, pas même moi. Les autres se dérident peu à peu et les conversations reprennent. Si Malika ne cache pas sa curiosité quant au déroulement du sauvetage, tout le monde s'abstient de lui en donner les détails. Clara montre les choses sous un angle bien plus comique que ce dont je garde le souvenir et passe sous silence ma sortie de route.

Malheureusement, la discussion s'oriente rapidement vers un sujet qui est pour moi tout aussi sensible.

« Je tiens à vous remercier pour ce que vous avez fait. Me rendre mon frère... ça n'a pas de prix. J'aimerais passer plus de temps avec vous, croyez-moi, mais je vais devoir partir.

— Déjà ? Je m'écrie.

— Il va falloir mettre le plus de distance possible entre ma mère et nous... si jamais la supercherie venait à être découverte, ils s'empresseraient de la contacter, et j'ai bien plus confiance en ses talents de traqueuse qu'en les leurs. »

Malika tend le bras pour passer une main protectrice sur le visage d'Adil.

« Elle croit que je suis partie passer du temps chez une amie. Quand ils nous appelleront toutes les deux pour annoncer son prétendu décès, je lui passerai un coup de fil et lui dirai que c'est de sa faute et que je ne veux plus lui parler. D'ici là, il faut que je mette Adil à l'abri, quelque part où on ne pourra pas le reconnaître. Mes grands-parents paternels sont fâchés avec ma mère. Je pensais me réfugier chez eux le temps qu'il faudra.

— Ils habitent loin ? Soulève Abdel.

— A deux heures de route d'ici.

— Tu peux la conduire là-bas ? Je demande à Abdel.

— Ma femme me demandera une explication mais oui, je dois pouvoir faire ça.

— Oh, c'est génial. Merci, merci beaucoup. »

C'est égoïste, mais je redoute le moment de son départ. Un mauvais pressentiment me serre le cœur. Malgré tout, je sais ce qu'impliquent mes choix. J'ai également une part de responsabilité : j'ai fait passer l'organisation avant Malika, je m'y suis engagée et je ne peux pas revenir en arrière.

Alors, je la prends à l'écart quelques instants.

J'ai tant à lui dire, et si peu de temps.

« Tu vas tenir le coup ?

— Je pense, oui. Je suis restée en bons termes avec eux, ils ne nous mettront pas à la porte. Il faudra juste qu'on se procure des vêtements et que je fasse en sorte que Adil ne souffre pas trop de manquer l'école.

— Non, je voulais dire... tu sais, émotionnellement parlant. »

Malika me sourit. Elle fait à nouveau preuve de cet optimisme qui me réchauffe le cœur, et ce même dans les moments les plus difficiles.

« Tu vas me manquer. Et ça, oui, ça va être dur. »

Elle m'embrasse et je cille.

« Mais tout va bien se passer, tu verras. J'ai retrouvé ceux à qui je tenais le plus, alors les choses ne peuvent aller qu'en s'améliorant. »

Malika caresse mon visage du bout des doigts et je m'embrase de l'intérieur. Littéralement. Ma peau semble fondre sous l'effet de l'effusion de joie qui crépite jusque sous mon épiderme ; soumise à un tel maelström, je ne peux que sourire à mon tour, jusqu'aux oreilles et sans la moindre once de parcimonie. Je l'attrape par la taille et la digue cède.

Grand-père, la clinique, l'organisation, le futur... autant de sujets qui ont le don de m'inquiéter et pourtant, à cet instant précis, plus rien ne compte. Malika accapare mes sens. Son doux parfum se fraie un chemin jusqu'à mes narines, si addictif que je peine à garder les idées claires, tandis que mes paumes ambitieuses mettent à l'épreuve les courbes rondes de son corps, comme faites pour le contact que je leur offre. Impossible de penser à autre chose qu'à elle. Je ne veux pas la laisser partir. Je veux la garder auprès de moi. Mais plus j'y pense, et plus elle s'éloigne.

Malika met fin à notre baiser et je retrouve mon souffle. J'essuie mes larmes d'un revers de la main, gênée.

« N'oublie pas de charger ton portable, hein ?

— Promis. Et compte bien me voir dans les environs dès que possible.

— Pense à ta sécurité avant tout, je rétorque. »

J'enlace Malika longuement. Quand je la serre contre moi, plus rien ne me semble impossible. Je pourrais changer le monde à ses côtés, c'est certain.

Je passe les doigts sur sa joue et quand je m'écarte d'elle, elle chuchote :

« Olivia... plus personne n'est en sécurité. »

Et sur cette phrase énigmatique, elle s'envole déjà au loin.

D'un battement d'ailes, elle monte dans le monospace gris avec Adil. D'un battement de cil, la voiture disparaît, et je reste clouée sur place.

Incapable de bouger.

Le cœur figé.

# Chapitre 14

« Je me demande s'il l'a réparé, son vieux bidule. »

Fabien, égal à lui-même, agite à hauteur d'yeux l'autoradio que Abdel a laissé ici. Il s'esclaffe bruyamment, tel le spectateur d'une blague qui nous échappe.

Ça fait vingt minutes que Malika est partie.

« Il aurait dû la prendre avec lui, ajoute-t-il. Le voyage va lui sembler long, à la fille, s'ils doivent parler pour passer le temps. »

Passablement agacée, je fais mine de ne pas l'avoir entendu. Je ne sais pas grand chose sur Fabien mais s'il y a bien un détail que je n'ignore pas, c'est qu'il saisit chaque occasion de mettre en boîte son entourage. Mieux vaut ne pas s'attarder là-dessus.

Je tourne la tête vers Alix, occupée à faire tourner un trousseau de clés autour de son index. Mon petit doigt me dit qu'elle doit être pressée de rentrer chez elle.

« Je suppose que Rodrigue ne reviendra pas, déclare Clara au bout d'un moment. »

Cette dernière me jette un regard noir et s'enveloppe au passage du voile d'hostilité dont elle avait déjà usé lors de ma visite surprise chez Malika. Elle tape du pied de façon à me faire comprendre qu'elle m'en veut et qu'il serait bien que je me fasse pardonner, mais je n'y peux rien ; Rodrigue est parti de sa propre initiative. Bien sûr, j'aurais pu faire preuve d'un peu plus de tact, mais il ne ménage pas les autres alors pourquoi prendre des gants avec lui ? Ce n'est tout de même pas ma faute s'il est susceptible...

« Du coup, qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que je devrais attendre ici jusqu'à ce qu'il accepte les excuses que tu ne lui as pas *encore* présentées ? Non mais, sérieusement, dis-le moi tout de suite si c'est cuit, que je sache au moins ce qu'il en est. Si tous mes efforts ont été réduits à néant par Olivia Mouni, diplomate de son état, j'aimerais être au courant. »

Clara parle calmement et d'une voix posée, pourtant toute sa gestuelle trahit son énervement et finit par déteindre sur ses mots qui m'atteignent de plein fouet.

« Que veux-tu que je fasse ? Que j'aïlle ramper à ses pieds en le priant de revenir ? Il pourrait accepter, mais ça ne changerait rien au fait qu'il finirait par prendre encore la mouche à la moindre divergence d'opinion.

— Je me fiche de ça.

— Comment faisait-il, avant ? D'après ce que tu m'as dit, ça marchait plutôt bien. J'ai du mal à imaginer que ça puisse être totalement vrai vu son comportement.

— Ne le juge pas trop vite. Cinq ans, c'est long. Il pensait avoir laissé ça derrière lui. Il faut qu'il huile la machine avant de révéler son potentiel, c'est tout. »

Elle prend une mèche de cheveux qu'elle fait rouler entre le pouce et l'index.

« Comme nous tous ! S'exclame alors Fabien, indigné. Mais on ne prend pas le large pour autant...

— Peut-être que tu devrais, lui lance Alix. »

Fabien s'offusque de sa réplique, faussement offensé. Il délaisse l'autoradio et lève la main afin de dissimuler le large sourire mi-figue mi-raisin qui vient recouvrir le bas de son visage.

« Tu es sûre ? Dit-il. »

La question me paraît bien inutile ; il suffit de la regarder pour savoir que Alix n'a pas l'air de blaguer. Néanmoins, Fabien ne se démonte pas pour autant.

« Si je reste, c'est parce que je meurs d'envie de voir revenir Rodrigue, la queue entre les jambes... ça vous dit, un pari ? Je suis persuadé qu'il va rappliquer ici de lui-même.

— Tu vois, je ne suis pas la seule à penser qu'il n'y a pas d'excuses à présenter.

— Ah oui ? Soulève Clara.

— J'ai pris une décision qu'il m'incombait de prendre. A la fois parce que c'est ce que beaucoup de gens dans ma position auraient fait, mais aussi parce que j'ai jugé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire pour le bien de l'organisation, telle la meneuse que tu voulais que je sois.

— Quoi, tu veux dire qu'en fait... si j'ai bien compris, tu veux dire que c'est de ma faute, que je t'ai poussée à agir comme ça ?

— Soyons honnêtes, il n'a jamais été question de choix. Je suis sortie de la clinique, et tout s'est imposé à moi. »

Clara cligne plusieurs fois des yeux, stupéfaite, avant de chasser la première chose qui lui vient à la bouche d'un revers de la main.

« Tu ne comprends pas. On s'en fiche de savoir qui a raison ou non, mais à un point, tu n'imagines même pas. Le fait est que c'est un homme, et je ne pense pas te l'apprendre : les hommes sont fragiles. Tu as froissé son ego, et Alix en a rajouté une couche. Ce n'est pas bon pour les affaires. Si tu ne fais pas le premier pas, on va en avoir pour des semaines. »

Fabien fixe Clara d'un air outré.

« Je t'ai entendue, dit-il. »

Elle agite la main pour lui faire signe de se taire.

« C'est hors de question, je réponds.

— Ça t'arrange, c'est ça ? De savoir que les choses vont peut-être s'arrêter là ? Comme ça, tu n'auras plus qu'à partir la rejoindre. Tu crois que je ne le vois pas ? C'est ce dont tu as envie depuis le départ. »

Je hausse un sourcil, perplexe. Elle n'a pas tort, mais ce n'est pas tout à fait vrai non plus. Cette mission à la clinique a eu le même effet sur moi que sur Rodrigue : elle m'a ouvert les yeux, et pour de bon. Du coup, je n'ai plus autant envie de leur fausser compagnie.

Et puis, certains d'entre eux ne sont pas si déplaisants que ça, même quand ils en ont après moi.

« Je suis comme tout le monde, dis-je d'un ton plus doux. C'est normal de penser à son propre intérêt. Tout ce que tu fais, ce n'est pas désintéressé non plus, je me trompe ? Toi aussi, tu dois avoir tes propres raisons...

— Où est le rapport ? Tu oublies qu'une chose nous oppose, un petit truc sans importance qui fait malgré tout toute la différence... *j'agis*.

— Et tu penses que moi, je ne pourrais pas ? Tu crois que c'est pour ça que je ne m'excuse pas ? Parce que je ne fais rien et que je ne pense qu'à moi ? »

Je souffle bruyamment, vexée. Nous avons tous passé une semaine entière à peaufiner notre plan d'action, main dans la main, motivés par un but commun : sauver Adil. Cet objectif a pris le dessus sur les autres, au moins momentanément, et nous a permis de nous dépasser pour l'atteindre.

Elle devrait le savoir.

Alors oui, certes, la direction que prend ma vie ne me plaît pas, mais j'ai accompli quelque chose dont je suis fière ; ce que j'éprouve pour Malika est important, tout comme ce que j'ai fait avec eux. J'ai fait mon choix. Je l'ai laissée partir, et je ne compte pas revenir en arrière. Après tout, je ne suis pas du genre à me défilier.

Soudain, Alix prend la parole et me coupe dans ma réflexion :

« Je pourrais y jeter un coup d'œil, dit-elle. A l'autoradio. Abdel a échoué mais je crois qu'il en a encore dans le ventre. Avec une petite alimentation, des enceintes et deux ou trois autres choses, ça pourrait vous servir de radio de fortune. »

Le changement de sujet nous prend tous au dépourvu et un léger moment de flottement suit son intervention. Elle passe une main sur son visage et écarte quelques mèches de cheveux afin de dégager son front avant de déclarer :

« Quoi ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? »

Clara secoue la tête.

« Tu pourrais faire quelque chose ? Demande-t-elle, intéressée. »

Apparemment, la perspective de disposer d'une source d'information à domicile lui semble plus



importante que notre différend, et je ne compte pas m'en plaindre.

« Pas vraiment, mais je connais quelqu'un qui touche sa bille dans ce domaine.

— Tu n'as qu'à emmener ça avec toi, alors. De toute façon, je ne pense pas qu'Abdel passera par ici quand il reviendra. »

Fabien tient toujours l'autoradio entre ses mains. Alix hésite.

« Vas-y, insiste Clara. »

Elle se saisit de l'autoradio d'un geste brusque. Fabien sourit.

« Ce qui est à moi est à toi, dit-il. »

Alix lui tourne le dos.

« On te reverra, alors ? Tu ne t'alignes pas sur la décision de Rodrigue ? Demande Clara. Parce que si je me souviens bien, t'étais pas franchement emballée...

— Hé, t'excite pas trop ! S'exclame-t-elle avec un regain d'animosité. C'est toujours aussi nul, et c'est pas parce que je te propose ça que je suis partante. Mais j'avoue qu'un peu d'action ne fait pas de mal. Et puis, pour ta gouverne, je ne pense pas qu'il se soit vraiment décidé. Vous disputer pour ça, c'est stupide. Il est parti sur un coup de tête, pas la peine d'en faire tout un plat. »

Nos regards se croisent et Alix se tait. Le sang afflue dans ses joues habituellement pâles et je la vois se mordre la langue ; elle doit avoir le sentiment d'en avoir trop dit, même si je pense pour ma part qu'elle n'en dit justement jamais assez. Et puisqu'elle parle peu, chaque mot qui dépasse ses lèvres prend une importance particulière et finit passé à la loupe, décortiqué à l'extrême par qui s'en sent d'humeur.

Moi, par exemple.

Alix a l'air de savoir des choses que Clara ignore. Je me demande comment ça s'est passé pour eux quand l'organisation a cessé d'être, et s'ils ont continué à se voir après. Rodrigue avait leurs numéros, alors qui sait ?

« M'en voulez pas, mais j'ai à faire. »

Aussi rapide que l'éclair, elle enfile sa veste et file en direction de l'issue de secours, l'autoradio coincé sous le bras.

« Je vous rapporte votre machin dès que je peux »

Elle s'en va sans en dire plus. La porte s'ouvre et le vent s'engouffre dans l'entrepôt. Je frissonne. A l'extérieur, le ronronnement fort de sa moto vient se frotter aux éléments ; le vent qui hurle n'arrive toutefois pas à le réduire au silence. Ce boucan du diable finit par disparaître bien après son départ, quand l'horizon vient avaler les courbes de l'engin.

Soudainement lessivée, je me mets à fixer le plafond. Je me dis que plus rien n'a d'importance et que, de toute façon, les dés sont déjà jetés. Que puis-je faire de plus ? Rien. Malika et son frère seront bientôt loin et en sécurité.

Maintenant, tout dépend de Rodrigue.

Je bondis sur mes pieds lorsqu'un bruit familier me parvient et opte pour une position stratégique ; debout près des fenêtres, j'observe la voiture qui achève son freinage tout en douceur, sans en perdre une miette. Je reconnais immédiatement le modèle, toutefois j'ai du mal à croire qu'il puisse bien s'agir de lui. Qui aurait pu imaginer qu'il reviendrait vers nous aussi vite, et surtout aussi calme ?

« J'avais raison, dit une voix derrière moi. »

Un long et désagréable frisson me parcourt l'échine lorsque l'ombre qui se dresse dans mon dos lâche un souffle non loin de ma nuque. Fabien lève les mains et mime la signature d'un chèque, visiblement satisfait.

« On avait dit quoi ? Cinquante balles ?

— Personne d'autre n'a parié... Dis-je, un brin exaspérée. »

Il soupire et je cesse de lui prêter attention.

Au même instant, Rodrigue coupe le contact et met un pied dehors. La boue vient tacher la bordure blanche de ses baskets. Il claque la portière et se tourne vers l'entrepôt. Fascinée, j'observe la façon dont son corps réagit à la capitulation. Quelques traces de sa résistance subsistent : je remarque les poings qu'il garde à présent serrés ainsi que la tension qui raidit ses muscles. Néanmoins, il adopte une posture sensiblement plus voûtée au fur et à mesure que le temps passe, comme si son imminente défaite lui pesait déjà sur les épaules.

Je ne m'en réjouis pas pour autant. Blessé dans son orgueil, il me fait presque de la peine. Figé sur place, il ne bouge plus. Compte-t-il rester planté là encore longtemps ? Je jette un rapide coup d'œil à Clara qui me regarde sans rien dire. J'hésite. Il n'a pas l'air décidé à venir. Par conséquent, la démarche à suivre s'impose d'elle-même : je prends les rênes en main et sors le rejoindre.

Une paire d'yeux fixe mon dos alors que je passe la porte. Clara veille au grain, j'ai tout intérêt à ne pas envenimer la situation. Et puis, il s'est tout de même déplacé, alors autant faire en sorte que ce ne soit pas pour rien. Cette journée n'a décidément pas été de tout repos et j'ai hâte d'en finir une bonne fois pour toutes.

Rodrigue, qui s'est allumé une cigarette entre-temps, lève la tête et sourit d'un air gêné avant de s'écarter pour cracher la fumée.

« Alors, quel bon vent t'amène ? Je demande en haussant les sourcils.

— Arrête un peu tes sottises. »

Suite à quoi il s'empresse d'ajouter d'un air penaud :

« Je viens en paix. »

Une bourrasque de vent met davantage le désordre dans mes cheveux déjà décoiffés.

« Qu'est-ce que ça signifie ? Tu as changé d'avis ?

— Si on veut.

— Si on veut ? Je vais avoir besoin de plus de détails.

— Il n'y a pas grand-chose à expliquer, mais si tu insistes...

— J'insiste.

— Quand je suis parti d'ici, j'ai eu la bonne idée d'allumer la radio. Du coup, j'ai entendu les infos, et c'est ça qui m'a fait revenir sur ma décision. La chasse est ouverte. Ta tronche va se retrouver placardée sur tous les murs, soupire-t-il. Dans deux jours, grand maximum, ils se souviendront comme par hasard de ton évasion et diront t'avoir miraculeusement identifiée avant de te mettre tout sur le dos. T'es dans la cour des grands, maintenant. »

Il parle avec hâte et enchaîne les phrases à une vitesse hallucinante. Les mots sortent si vite de sa bouche que j'en viens à me demander s'ils ne lui écorchent pas la langue lorsqu'il les expulse. Peut-être s'est-il entraîné à débiter son discours d'une traite sur le chemin du retour, au cas où j'aurais une dent contre lui.

« De quoi tu parles ? Je demande. »

Rodrigue ouvre la portière côté conducteur. Les clés sont restées sur le contact ; il allume la radio et me fait signe d'écouter.

« Et nous vous rappelons maintenant le titre principal de cette édition... un mort et quatre personnes inconscientes ont été retrouvés dans une clinique près d'Amiens... *Krrch...* médecin et mère d'une fille de douze ans. Les enquêteurs explorent pour l'instant la voie criminelle, notamment grâce à la découverte d'un indice menant au Vent Contraire, une organisation de malfaiteurs restée inactive pendant cinq ans. Pour le moment, un infirmier ainsi qu'un médecin légiste se sont réveillés et tous deux présentent les symptômes de l'amnésie. L'étude des images de surveillance s'est révélée infructueuse. Des témoins ont néanmoins aperçu une personne au comportement étrange peu après les faits. La police la recherche activement et son portrait a été diffusé... *Krrch...* »

Rodrigue me pointe de l'index.

Je fais de mon mieux pour cacher mon trouble, en vain. Un drôle de sentiment s'empare de mon corps et réduit mon estomac en cendres fumantes. Ce qu'il s'est passé, là-bas, sur place, j'aurais aimé être incapable de m'en souvenir, mais plus encore, j'aurais aimé ne pas avoir à subir ce retour de

flammes.

Pendant ce temps-là, le flux d'actualité suit son cours :

« Dix ans après l'opération d'urbanisme, le Centre Décisionnaire où siègent les délégués bénéficie de retouches tardives afin de prévenir les infiltrations d'eau qui affectent aujourd'hui le bâtiment. L'estimation du coût des travaux s'élève à... »

Je baisse la tête.

« Combien tu paries que c'est toi qu'on cherche ?

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ce serait plutôt à moi de te poser cette question, non ? Si j'ai bien compris, c'est toi qu'on suit. Allez, ne me regarde pas comme ça. On sait tous les deux qu'Alix a raison. Je n'ai jamais été que le faire valoir de Nicolas, tout comme je vais être le tien. Je n'ai même pas voulu qu'on soit là... les autres, eux, commencent à être un peu plus réceptifs. Ils n'ont pas perdu la main, pas comme moi. Mais laisse-moi te dire une chose : si tu dérapes, je ne supporterai pas que quelque chose leur arrive. Tu nous as promis de conquérir les foules, et c'est tout ce qu'on est en droit de réclamer. Pas moins, tu m'entends ? »

Il prend une grande inspiration puis ajoute :

« Et puis, sache que je n'ai jamais baissé les bras. Je prenais seulement trop de précautions.

— Mais ça, c'est fini ? Je hasarde.

— Oh que oui. »

# Chapitre 15

J'attends à l'ombre du marronnier, assise sur le banc qui fait face à la mairie de Chambly. S'il y fait plus frais que sous cette fournaise infernale, ce n'est pas pour autant que j'échappe au coup de chaud. Mais la météo n'est pas à blâmer : le journal du jour en est le seul responsable.

Mon visage est affiché en tête de une, visible de tous, et le titre est d'ailleurs des plus charmants : « la tueuse en blouse blanche ».

Cet article phare s'étale sur deux pages et détaille le prétendu engrenage qui m'a poussée au meurtre après avoir passé ma vie au peigne fin. Il est à présent de notoriété publique que le décès de mes parents m'a rendue instable et qu'avoir été élevée par un grand-père décrit comme un extrémiste n'a décidément pas arrangé les choses. Quelques voisins témoignent même de bon cœur de son passé violent. Mais si la perte de mes parents a été l'élément déclencheur, c'est bien ma rencontre avec l'organisation du Vent Contraire qui a fait basculer la balance. Ma présumée appartenance au groupe fait jaser les mauvaises langues, supposée antérieure à mon évasion de la clinique, et tout le monde s'interroge sur les futures conséquences d'une telle résurrection.

Mais au bout du compte, ce journal c'est qu'un immonde torchon qui distille ses mensonges dans l'unique but de faire partir en fumée notre crédibilité.

Depuis que mon identité a été révélée au grand public, les pièces du puzzle s'assemblent et créent ce personnage odieux qui récolte la haine de la foule : Olivia Mouni, Altérée et meurtrière d'une mère de famille, le symbole même de ce contre quoi l'état se bat. Tout ce qui aurait pu être bon en moi est maintenant à jeter. Le choc est bien plus violent que ce à quoi je m'attendais.

Et je permets malgré moi à l'opposition de se rassembler autour d'un but commun : faire en sorte que mes agissements cessent au plus vite, peu importe les moyens employés pour y parvenir.

Pas de doute possible, ce début de mois de Mai s'annonce haut en couleurs.

Je lève les yeux du journal pour saisir le téléphone qui vibre dans ma poche.

*Rodrigue 11 : 10  
On attend plus que toi.*

Ni une ni deux, je me lève et m'assure que la visière de ma casquette est bien baissée afin de m'octroyer un semblant d'anonymat. D'autres méthodes sont plus efficaces, sans l'ombre d'une hésitation : j'ai rembourré mes vêtements afin de présenter une carrure plus épaisse, différente de celle rattachée à mon identité, et ce même si je me retrouve donc exposée à d'intenses suées. Affublée d'une démarche souple et nonchalante, je pénètre ensuite dans la mairie et jette un coup d'œil à ma droite. La pièce collée à l'entrée est assez petite ; ancien espace réservé aux réunions, ces sièges aujourd'hui organisés de façon à créer une salle d'attente occupent la majeure partie de l'espace.

Peu de têtes se lèvent à mon apparition mais j'aperçois dans cette marée de visages fermés quelques yeux rouges et bouffis puis Rodrigue et Alix, assis tout au bout l'un à côté de l'autre, lunettes de soleil juchées sur le nez. S'ils ne m'adressent pas un seul regard, je sais qu'ils me rejoindront dès que le moment sera opportun : c'est-à-dire bientôt.

Devant moi, la fonctionnaire menue a les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur. Je me penche sur le comptoir et soulève la première feuille d'une pile dont l'équilibre tient du miracle. C'est un formulaire basique pour le recensement obligatoire.

« En quoi puis-je vous être utile ? »

Comme je semble absorbée par ma lecture, elle s'empresse d'ajouter :

« Si vous venez pour le recensement, veuillez remplir ce formulaire et patienter jusqu'à ce que quelqu'un vienne vous chercher pour prendre le cliché qui accompagnera votre dossier. Vous pourrez ensuite le déposer dans la boîte juste à côté.

— C'est bien à propos du recensement, dis-je alors, mais pas de cette manière-là.

— Oh, vous venez bénéficier de l'offre dépistage ? Vous pouvez patienter jusqu'à ce que quelqu'un vous reçoive pour... »

Je ris.

« Non, vous n'y êtes toujours pas. »

Mon interlocutrice n'a même pas le temps de me demander la véritable nature de ma venue ; derrière moi, une grande silhouette cagoulée approche à grands pas. Les choses sérieuses commencent : Rodrigue tend le bras par-dessus mon épaule et brandit une arme chargée vers la poitrine de mon interlocutrice.

« Mais... qu'est-ce que... »

Alix, le visage caché par un foulard et les mains dissimulées sous une paire de gants fins, se glisse jusqu'à la porte d'entrée pour bloquer le passage tandis que les premiers cris de stupeurs retentissent tout autour de nous. Elle sort son arme et met en joue la salle d'attente. Son doigt, posé sur la détente, ne tremble pas.

« Nous sommes ici pour mettre de l'ordre dans vos affaires, dis-je d'un ton grinçant. »

Suite à quoi j'attrape la fonctionnaire par le col de sa chemise en soie et la force à rejoindre le groupe. D'après les traits qui froissent leurs visages, la morosité a vite été remplacée par une peur des plus effroyables. Je leur demande de poser leurs portables au sol et les regarde obéir en silence. Je sors ensuite une arme à mon tour et de nouveaux cris fusent.

Toutefois, ils n'ont aucune raison de s'inquiéter : nous ne sommes pas là pour eux.

Je passe derrière le comptoir, enlève la sécurité et vise l'unité centrale de l'ordinateur. Le recul me surprend. Rodrigue me double et achève le matériel de plusieurs balles. Il s'occupera du serveur par lui-même.

« Je vais voir à l'étage, grogne-t-il. »

Je recule pour le laisser passer et le regarde grimper l'escalier qui se trouve sur ma gauche au pas de course. Les marches craquent sous son poids. Un bruit assourdissant se fait entendre presque aussitôt et quatre personnes dévalent les marches, le souffle court, pâles comme la mort. Alix leur barre la route, les menace du canon de son arme et les fait rejoindre leur collègue en larmes.

Je m'attaque ensuite aux dossiers physiques et renverse la boîte en carton avant de passer les formulaires dans le destructeur de documents. Je vide les tiroirs, renverse tout et n'importe quoi jusqu'à ce que plus rien ne puisse être utilisé. Je ne réponds plus qu'au bon vouloir de la fièvre destructrice qui m'anime.

Plus ils perdent leurs données, mieux je me sens.

Ce n'est que lorsque j'arrive au bout de ma tâche que les choses se corsent. Toujours absorbée par les actions que je viens de réaliser, je ne vois pas la forme noire arriver dans mon dos.

« Non ! Restez... attention ! »

Je me retourne bien trop tard pour éviter le poing qui se dirige vers ma tempe. Toutefois, le bruit sourd qui résonne n'est certainement pas celui d'un coup qui me fracasse le crâne ; Alix a adressé à mon agresseur un direct du gauche à lui décrocher la mâchoire. L'homme, que je suppose être un Altéré, tombe à genoux puis lève les yeux vers moi, un peu sonné. La fureur que j'entrevois alors dans ses yeux me met alors le feu aux joues.

Je reste sans voix.

Comment peut-il se comporter ainsi alors que nous œuvrons pour son bien ? Il se crispe et serre les dents, me montrant ainsi l'étendue de sa colère au lieu de la reconnaissance escomptée. Un seul coup d'œil suffit pour savoir qu'il est déjà prêt à repartir à l'assaut. Futée, Alix prend les devants : elle bande les muscles et abat le manche de son arme sur mon assaillant. L'homme s'écroule, la bouche aussi pleine de sang que de marmonnements indistincts, et ses cheveux glissent

de ses épaules larges pour venir se répandre en paquets sur le sol.

Pendant ce temps, Alix se redresse et plisse les yeux, l'air sévère. Je comprends le message qu'elle essaie de me faire passer : cela fait déjà deux fois qu'elle me sauve la mise. Elle ne sera pas toujours là pour moi, il faut donc que j'apprenne à assurer mes arrières, toute seule.

Je contourne le corps de l'homme, le souffle rapide. Dans un accès de colère, je lui envoie un coup de pied dans les côtes.

« C'était lâche, je marmonne. Lâche et stupide. »

Au moins, Alix n'a pas tiré. Est-ce ce qu'ils pensent, eux aussi ? Ont-ils seulement conscience de ce que nous faisons pour eux ? Je m'attendais à ce qu'ils approuvent notre action, or ils n'éprouvent rien d'autre que de la crainte en ce moment même.

J'inspire longuement.

Un silence sinistre plane sur la salle. Mis à part quelques sanglots audibles, on pourrait entendre une mouche voler. Quelques uns me regardent, la mine sombre, comme s'ils faisaient face à leur destin. Je lis dans leurs yeux un présage funeste qui me glace le sang. Mon estomac se retourne à l'idée même qu'ils puissent avoir peur de nous. *De moi.*

« Nous ne sommes pas là pour vous, dis-je finalement d'une voix tremblante. Aucun mal de vous sera fait. Le Vent Contraire y veillera. »

Des têtes se lèvent. Je poursuis sur ma lancée.

« Vous êtes venus pensant faire votre devoir ou améliorer votre quotidien mais on vous a menti. Cette démarche ne vous apportera rien de bon. La seule personne qui puisse vous sauver, c'est vous-même. Vous avez le choix. Le traitement ne fonctionne pas, on vous numérote comme du vulgaire bétail pour vous mener à l'abattoir. Le Vent Contraire, lui, se bat pour vous alors que les autres essaient de vous tromper. Quand le moment sera venu de choisir, n'oubliez pas qui œuvre à vous rendre la vie meilleure quand tout espoir semble perdu. »

Sur ces mots, j'enlève ma casquette. Certains visages se décomposent tandis que d'autres ne réagissent pas, faute de m'avoir vue dans les journaux. Dans tous les cas, cette révélation a pour effet de jeter un vent de calme sur la pièce. Les larmes se tarissent et beaucoup cessent enfin de geindre.

Un bruit attire soudain mon attention vers l'entrée de la mairie. Rodrigue descend les escaliers et vient se planter devant moi, tendu comme un arc.

« En haut, c'est réglé. A toi de jouer. »

Alix hoche la tête, s'approche du groupe et efface la mémoire des cinq employés de mairie et, pour faire bonne mesure, celle de l'Altéré qui m'a sauté dessus. Avec un peu de chance, peut-être qu'il oubliera toute hostilité à mon égard. Leur regard semble soudainement vide et la fonctionnaire arrête même de pleurer. Cet effet de confusion ne durera que quelques instants. Autant en profiter pour filer à l'anglaise.

Cet usage du gêne a toutefois des conséquences qui nous ralentiront sûrement : au bord de l'épuisement, Alix est toute pâle et tremblante, couverte de sueur. Rodrigue l'aide à se relever. Je décide quant à moi de soigner ma sortie :

« Il n'y aura plus aucune trace de votre présence ici. Cachez-vous. Battez-vous. Ne cédez pas et protégez ce qui vous est cher : la vie. Parce qu'il y a des gens, dehors, pour lesquels elle n'a aucune valeur. »

Nous repartons dans le silence et filons jusqu'à la voiture, garée une rue plus bas, à l'abri des regards. Clara a laissé tourner le moteur. Nous grimpons à bord et elle met les gaz. La mairie disparaît progressivement de notre vue.

« Ce coup de poing... Je chuchote à Alix. Il faudra que tu m'apprennes ça. »

Elle pouffe de rire et l'hilarité se répand bientôt sur le groupe comme une traînée de poudre. Une hilarité de très mauvais goût.

Je dessine une croix rouge sur la carte, pile à l'emplacement de la ville dont nous revenons. C'est la troisième que je trace cette semaine.

Trois croix pour trois succès et à chaque fois, le même mode opératoire. Archives, fichiers, dossiers sous format physique ou digital : tout doit disparaître. D'une pierre deux coups, les cliniques se retrouvent privées de cobayes et l'organisation conquiert les Altérés se trouvant sur place. Certains résistent, bien entendu. Il ne faut néanmoins pas grand chose pour les convaincre : une démonstration de force ou un discours bien ficelé. Je commence à m'y faire.

C'est un bon plan mais il ne durera pas très longtemps. Si nous continuons ainsi, ceux qui en ont après moi finiront bien par quadriller les environs en se basant sur les distances qui séparent les lieux où nous avons frappé, et il faut de toute manière que nous fassions preuve d'un peu plus d'ambition.

« Hé, venez voir ça ! »

Je m'écarte de la table pour rejoindre Clara, assise sur une caisse. Elle tient une boîte de gâteaux secs d'une main et son portable de l'autre, le sourire aux lèvres.

« Tu te rappelles du forum dont je t'avais parlé ? Ou peut-être que je ne t'en avais pas parlé du tout... me connaissant, c'est bien possible. Mais tu sais quoi ? Ce n'est pas le plus important. Tiens, regarde. »

Alix nous rejoint au même où je me penche pour lire l'un des sujets d'un forum assez populaire, apparemment fait par des Altérés pour des Altérés. On y parle de nos exploits en des termes assez élogieux... du moins, si on ferme les yeux sur les quelques insultes qui fusent de temps à autres à notre rencontre.

Je suis scotchée : et moi qui pensais que la presse parviendrait à noyer le poisson ! Il faut croire que leur tactique d'enfumage a un tout autre effet sur ceux qui savent déjà à quoi s'attendre.

*Teddy09 : Je crois pas ce qu'ils racontent, c'est une théorie du complot version Altérée, rien d'autre.*

*missalteree : Mais non, triple buse ! C'est justement ce que l'état veut nous faire croire. Dans tous les cas, leurs opérations nous invitent à se poser des questions, et c'est justement ce que je compte faire.*

*dg45 : Je connais quelqu'un qui a pu échapper au traitement expérimental grâce à leur intervention. Je leur en suis très reconnaissant. Beaucoup pourront mener une nouvelle vie ailleurs grâce à eux. Mais doit-on leur laisser faire tout le sale boulot à notre place ? Si le peuple est déçu par le comportement du gouvernement, il doit le faire savoir. Je parle de manifestations pacifiques, mais pas que... Les délégués ne sont pas les seuls à pouvoir décider de notre avenir. Il n'y a pas que les votes et les lois. Notre vie ne se résume pas à ça. J'aimerais pouvoir faire quelque chose... vous avez des idées ?*

« Il faudra penser à montrer ça aux autres, dit Clara. C'est quand même dommage qu'ils n'aient pas pu se déplacer. Ils manquent la meilleure partie du boulot : la reconnaissance.

— Tu n'as fait que surveiller les environs... grogne Alix.

— Il fallait bien que quelqu'un s'y colle. »

Alix se frotte les tempes, les sourcils froncés.

« Fabien et Abdel n'ont pas un emploi du temps très souple. Et moi, je ne pourrais pas être tout le temps là non plus. On a tous des choses à côté, il faut savoir jongler entre les deux.

— Mais quatre, ça reste un bon chiffre, rétorque Clara.

— Jusqu'au jour où...

— Ne sois pas si pessimiste ! »

Alix grimace, plus de douleur que d'exaspération. Ce détail me met la puce à l'oreille. Elle ne manque jamais de manifester son agacement.

« Tout va bien ? Je lui demande.

— Oui, ne t'occupe pas de ça. C'est juste une migraine, rien de grave. Il faut que je tienne le rythme. »

Elle me semble malgré tout au bout du rouleau et surtout, préoccupée.

« L'effet mortel...

— Bien sûr que c'est de quoi il est question, me coupe-t-elle. Mais ce ne sont pas tes oignons pour autant. »

Alix me tourne le dos et soupire avec humeur. Cette fois-ci, je l'ai vraiment mise en rogne. Il faudra à l'avenir éviter d'aborder ce sujet sensible, du moins jusqu'à ce qu'elle se sente prête à en parler ouvertement. On est dans le même bateau, et je suppose que je ne suis pas la seule à haïr sa destination.

« Bon, ce n'est pas que je n'apprécie pas votre plaisante compagnie, mais il va falloir que je me grouille de rentrer. Vous n'aurez qu'à me tenir au courant pour la suite. »

Elle nous salue et sort en hâte, comme d'habitude. Ce n'est que lorsque le moteur de sa moto ronronne que Rodrigue, qui n'a pas perdu une miette de nos échanges, daigne venir vers nous à pas feutrés. Il allume une cigarette et tire la bâche opaque sur le côté afin de pouvoir passer la tête à l'extérieur. Un cendrier est posé en équilibre sur le rebord d'une caisse, non loin de là. C'est lui qui l'a apporté.

Il se penche plusieurs fois en avant pour cracher la fumée, les yeux perdus dans le vague, et fait signe à Alix lorsque sa moto s'éloigne.

Rodrigue s'accorde quelques instants avant de prendre la parole :

« Il va nous falloir plus de blé. Sans munitions, on ne pourra pas tenir très longtemps. Mais si je me trompe pas... vous l'avez pas, cet argent. »

Il tapote négligemment son mégot au-dessus du cendrier puis prend une nouvelle bouffée. Il tourne ensuite la tête vers moi, la clope au bec.

« Comme je te l'ai dit, je ne baisse pas les bras, je suis seulement réaliste. Je n'ai pas de super pouvoirs au bout de mes doigts. Tu imagines le plan et je le mets sur pied. Ce n'est pas toujours facile avec les moyens que j'ai à disposition. Ce qu'on fait aujourd'hui, c'est surtout temporaire. Pour passer à l'étape supérieure, il m'en faudra plus. »

Je me crispe devant ses reproches. Clara me pousse gentiment du coude, comme pour me signifier qu'il est temps pour moi de répondre.

« De l'argent, ça s'emprunte, dis-je. »

Il hausse un sourcil et un sourire vague passe sur son visage.

« Pas quand on a sa photo qui circule dans tout l'hexagone. »

Rodrigue marque une pause puis reprend :

« Qu'est-ce que tu as à proposer ?

— Ça va te sembler redondant, mais... je crois bien qu'il va falloir m'aider. Je ne peux pas le faire moi-même. »

Rodrigue inspire profondément.

« Continue.

— Je sais que mon grand-père ne mettait pas tout son argent à la banque. Il s'est toujours méfié des institutions de ce genre et jusqu'à maintenant, je trouvais ça stupide... aujourd'hui, j'en vois l'intérêt. Le problème, c'est que j'ignore où est cet argent. Il faudrait que je le lui demande, mais il vit dans une résidence où on doit m'attendre de pied ferme.

— Tu ne peux pas appeler ?

— Qu'est-ce qui te dit que la ligne n'est pas surveillée ? Ils pourraient tout entendre et savoir où on



compte se rendre. Pire, ils pourraient localiser l'appel. Il faudrait que quelqu'un s'y rende à ma place. »

Je me garde d'ajouter que je préférerais également que quelqu'un puisse me donner des détails sur sa condition physique. L'avouer ne serait pas très professionnel.

« Tu compliques les choses, grogne-t-il. »

Pourtant, un drôle de reflet passe dans ses yeux. Je l'interprète comme l'appât du gain, mais n' imagine pas une seule seconde qu'il est simplement étonné de voir que je lui réserve toujours mon lot de surprises.

# Chapitre 16

« Tu n'aurais pas pu y aller grimée ? Grogne Clara. Comme la dernière fois ? »

— Par les temps qui courent, je crois qu'il vaudrait mieux laisser cette idée au placard, surtout quand on sait que ça n'a pas empêché tu-sais-qui de me reconnaître. Alors, qu'est-ce que tu vois ? »

Clara souffle bruyamment ; j'écarte le téléphone de mon oreille en plissant les yeux. Quel caractère ! Elle est partie le matin même pour arriver à la résidence des Journées Ensoleillées en début d'après-midi, un jour à peine après avoir parlé de cette éventualité avec Rodrigue. Tout s'est décidé rapidement, et ce n'était clairement pas du goût de tout le monde.

« Ce que je vois ? Parce que ça t'intéresse vraiment ? Eh bien, d'accord... je vois un gros bâtiment gris... »

— Non, pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire. Qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que ça a l'air, tu sais... comment dire ? Accueillant ?

— Oh, oui. Bien sûr, il faut aimer le gris et le béton, mais ça a l'air tout à fait respectable. Tout le contraire de moi, en fait... j'ai l'air d'une cruche à parler toute seule avec ce fichu kit mains libres. Je te le demande encore une fois : tu es sûre que c'est une bonne idée ? »

J'éclate de rire et vexe Clara par la même occasion ; elle soupire encore une fois. Je me reprends, soudainement consciente que j'ai tout intérêt à ne pas la froisser si je tiens à ce que tout se passe comme prévu. Nous n'avons le droit qu'à un seul essai.

« Mais non, dis-je. Une femme d'affaire, voilà ce dont tu as l'air. Et c'est ce que tu diras quand on te demandera de raccrocher. Tu te battras bec et ongle pour rester en ligne car le marché n'attend pas... »

— C'est bon, j'ai compris. Tu finis toujours par avoir ce que tu veux. »

Je me retiens de sourire.

« J'entre. Ne me distrais plus, tu veux ? »

Un vent de panique souffle sur moi et je me redresse, le dos collé à la caisse contre laquelle je me suis assise, incapable de penser à autre chose qu'à tout ce qui pourrait faire déraiper cette initiative. Je sais que je peux faire confiance à Clara, néanmoins j'ai aussi beaucoup de raisons de douter compte tenu de sa tendance à s'emporter. Je donnerais n'importe quoi pour y être à sa place, tout sauf peut-être ma liberté.

Rodrigue revient vers moi et me tend une bière décapsulée. Je le remercie et bois deux longues gorgées pour me détendre. Avec un peu de chance, ça marchera vraiment.

« Elle entre, je lui chuchote en plaquant une main sur le portable. »

Il hoche la tête et prend place à côté de moi. Ses mouvements brusques soulèvent de la poussière et je manque d'éternuer. C'est alors que la voix de Clara me parvient à nouveau, accompagnée d'une autre que je ne parviens pas à identifier. Je suppose qu'il s'agit d'une aide-soignante.

« Bonjour, je viens rendre visite à M. Mouni. »

— Êtes-vous de la famille ? C'est la première fois que je vous vois ici.

— Ne m'en parlez pas, j'ai ce qu'on appelle un emploi du temps assez chargé. D'ailleurs, excusez-moi un instant... oui, oui, je t'ai dit de vendre les actions... qu'est-ce que tu fabriques ? Tu crois que je te paie pour me contredire ? C'est mieux, je préfère ça. Oui, voilà, où en étions-nous ?

— Vous êtes...

— J'ai connu M. Mouni du temps où nous habitions dans le même quartier, ma mère et moi. J'ai appris la nouvelle il y a peu. Je n'étais pas là quand ils ont emmené sa fille. Ah, celle-là... vous avez vu les informations ? Ma mère m'a toujours dit qu'elle finirait par mal tourner. »

Rodrigue m'adresse un sourire en coin, amusé de constater que Clara en profite pour prendre des

libertés avec le script original. Le plus drôle dans tout ça, c'est que mes voisins ont sûrement déjà saisi l'occasion de dire la même chose. Ils en rêvaient sans doute depuis le jour où nous sommes arrivés.

« Est-ce que je pourrais le voir ? »

Je remarque que Clara a opté pour une voix plus douce au moment de poser la question, sûrement par peur de se mettre l'infirmière à dos en collant trop à son personnage.

« Ça n'a pas toujours été facile pour lui, peut-être qu'il serait content de me parler.

— Il n'est pas dans la salle commune pour le moment. Vous le trouverez dans sa chambre, au numéro 315. Pensez à éteindre votre téléphone, vous risqueriez de le déranger lui ou ceux résidant au même étage. Ils ne sont pas habitués à faire face à autant d'agitation.

— Très bien. J'ai du mal à résister à l'appel du travail, mais je vais essayer de faire de mon mieux de ce côté-là. »

Je fais rouler la bouteille contre mon front en soupirant de soulagement. Plus que quelques instants et Clara parlera à grand-père. Plus que quelques instants et je vais pouvoir lui parler, moi aussi.

Une succession de bruits m'indique que Clara vient d'enlever son oreillette. Je prends sur moi, consciente que c'est un mal nécessaire si on ne veut pas attirer l'attention sur nos manœuvres. Plusieurs secondes s'écoulent avant que le son ne revienne, sorte de chaos indescriptible qui finit par s'apaiser lorsqu'une voix mielleuse retentit à l'autre bout du fil.

« Dis-moi, chère associée... comment est-ce que je m'en sors, jusque-là ?

— Pas trop mal, même si ton petit baratin était un peu trop tiré par les cheveux.

— Mon baratin ? Je ne vois pas du tout de quoi tu parles. Je suis sacrément intraitable quand il est question de travail. »

Je vide la bière d'un trait et pousse un long soupir. La nuit a été porteuse de pluie et il ne fait donc pas trop chaud dans l'entrepôt, mais je suis si anxieuse que mon corps n'a d'autre choix que de transpirer afin de résister à la pression.

« L'infirmière t'a lâchée ?

— Oui. Tout roule comme sur des roulettes. Je suis au troisième étage. »

Un petit silence s'installe jusqu'à ce que j'entende frapper à la porte.

« M. Mouni ? Je peux entrer ?

— Qui est là ? »

La voix me parvient comme un coup de poing dans le ventre et j'en ai le souffle coupé. C'est peu, bien moins que le tiers de ce à quoi je m'attendais, pourtant il n'en faut pas plus pour que mon angoisse monte d'un cran. Ce timbre, si familier et pourtant imprégné d'une si forte sensation de distance... je me souviens exactement de la dernière fois que je l'ai entendue, du contexte, de la solitude, du déchirement. L'impuissance la plus totale avait alors remplacé la détermination qui avait caractérisé son perpétuel dévouement à mon égard, se répercutant jusque dans ses inflexions de voix, que je peux encore aujourd'hui percevoir avec douleur. Peinée, je remarque que les émotions me font divaguer. Toutefois, je me reprends assez vite. Le temps presse, et je n'ai pas envie de perdre de précieux instants à essayer de rassembler mes idées.

Mes méninges n'arrêtent pas de tourner à toute allure pour autant. A l'entendre, il semble affaibli. Je n'en suis pas très sûre. Je m'accroche de toutes mes forces au portable en attendant la suite.

« J'ai bien peur que vous ne me connaissiez pas. »

Un rire lointain et aux sonorités amères me parvient.

« Je suis incapable de me souvenir de quoi que ce soit, de toute manière.

— Et Olivia ?

— *Olivia ?* »

Mon cœur se serre. Je n'ose même plus regarder Rodrigue par peur de ce qu'il pourrait voir dans mes yeux. Il s'agit de l'une de mes faiblesses, si grande et si vivace qu'il m'est impossible de l'ignorer, ne serait-ce que pour quelques minutes.

M'a-t-il oubliée ?

« Vous souvenez-vous d'Olivia ?

— Il me semble que... »

Un blanc.

« Oui, oui... tout de même, c'est Olivia. »

Je penche la tête en arrière, la bouche entrouverte dans la vaine tentative de happer un peu d'air frais. Quelque chose cède dans ma poitrine. Ce moment arrivera bien assez tôt, mais ce n'est pas encore à l'ordre du jour.

*Merci.*

« Vous êtes aussi là pour elle ? Dit-il d'un ton nettement plus dur. Si vous venez pour me questionner alors c'est raté, vous feriez mieux de repartir d'où vous venez. J'en ai assez de toutes vos insinuations, assez de vous entendre traîner notre nom dans la boue... »

Le barrage craque et je me mets à pleurer en silence. Du moins, du mieux que je peux. J'essaie vraiment, je le jure.

« Passe-le moi, dis-je d'une voix rauque. Je veux lui parler. »

D'étranges bruits hachés parasitent la ligne. Je saisis quelques bribes de mots, rien de plus. Pendant ce temps, d'autres larmes coulent. Et enfin, je l'entends plus clairement.

« Olivia ?

— Oui, grand-père. C'est moi. »

Ma voix se brise en fin de phrase.

« Il faut que tu saches que je vais bien.

— Qu'est-ce que...

— Et toi, comment vas-tu ?

— Ça va... en fait, ça va même beaucoup depuis qu'on m'a tendu ce téléphone... mais j'ai encore du mal à comprendre. Que s'est-il passé, Olivia ?

— On s'occupe bien de toi ? Tu ne t'ennuies pas trop ?

— Olivia ! Je ne suis pas encore sénile au point de ne pas remarquer que tu évites mes questions. Cela fait des mois que je te crois... »

Silence au bout du fil.

« Mais je t'entends. Tu es là. C'est bien toi, Olivia ?

— Oui, grand-père. »

J'applique une main sur ma bouche pour qu'il ne m'entende pas sangloter. Sans nouvelles de moi, il me pensait morte. *Morte*. Je m'étais imaginé que son état aurait empiré avec le choc causé par mon placement de force dans le programme expérimental, mais qu'en aurait-il été si j'avais disparu pour de bon ? Je reprends ma respiration, doucement mais sûrement. Rodrigue pose une main à plat dans mon dos, silencieux, et je me remets de mes émotions.

« J'aimerais tout t'expliquer en détail, mais c'est une très longue histoire. Tu peux me croire quand je dis que je compte bien te la raconter un jour mais là, nous avons très peu de temps. Il faut que tu me viennes en aide.

— Tu sais bien qu'il n'y a rien que je ne ferai pas pour toi. Tu peux me demander tout ce que tu veux.

— J'ai besoin d'argent.

— Dans quoi t'es-tu fourrée ? »

Mentir. Je n'ai même pas besoin d'y penser pour le faire. C'est devenu une seconde nature, après tout. Le réel problème est de savoir pourquoi j'en ressens le besoin.

« Je me suis échappée de la clinique... ils sont à ma poursuite, tu comprends ? Alors il me faut de l'argent pour m'en sortir. Tu ne gardais pas tout à la banque, n'est-ce pas ? Où est-il ?

— Il est resté à la maison.

— Où dois-je chercher ?

— Dans ma chambre, sous une lame de parquet, juste sous mon lit. Ce n'est pas ce qu'on pourrait

appeler un joli pactole, mais... »

Je note l'adresse et les informations sur un morceau de papier. Rodrigue lit par-dessus mon épaule, puis lève le pouce en l'air. Mission accomplie.

« Est-ce que je peux me rendre utile d'une autre manière ? Demande-t-il.

— J'aimerais t'avoir à mes côtés, mais ça devra attendre.

— Promets-moi que tu ne fais rien de dangereux. »

Je voulais le placer dans une résidence et aujourd'hui, je l'en sortirais si je le pouvais. La vie me joue de bien drôles de tours, parfois.

Je me surprends à penser à ce que m'avait dit Malika, le jour de son départ. *Plus personne n'est en sécurité.* Aujourd'hui, j'en saisis plus que jamais le sens.

« Plus personne n'est en sécurité, lui dis-je. Mais toi, il ne t'arrivera rien tant que tu resteras où tu es. C'est mieux ainsi. Tu sais... quand je te parlais de te faire aider, c'était tout sauf ce à quoi je faisais allusion. On t'a forcé la main.

— Ce n'est rien. Après tout, on m'a rendu ma petite fille. Je peux bien endurer quelques vieux durs de l'oreille de temps à autres. »

Sa réflexion m'arrache un sourire et l'émotion me serre le cœur.

« Olivia ? Nous interrompt la voix lointaine de Clara. C'est bon ? »

Je colle le portable tout contre mon oreille.

« Je vais venir pour toi dès que possible, je te le jure.

— Fais attention à toi, Olivia. Je t'en prie...

— Tout se passera bien, tu verras.

— Si tout se passait toujours bien, nous n'aurions pas à vivre ce moment.

— Les exceptions existent, mais le vent finira par tourner.

— Tu vas me manquer.

— Toi aussi. »

Je raccroche et m'écroule au sol, inconsolable.

*Dévastée.*

Ce n'est qu'une heure plus tard que le signalement de Clara est donné, après un appel passé par l'aide soignante à l'attention du commissariat du coin.

\* \* \*

J'éteins l'autoradio, les nerfs en boule. La mystérieuse connaissance d'Alix l'a réparé je ne sais trop comment ; il marche grâce à une alimentation de petite taille et le son est diffusé au travers de deux enceintes d'occasion.

C'est une bonne chose en soi, puisque c'est utile pour se tenir informer, pour savoir quand frapper et quand, au contraire, il faut rester sur la touche. C'est également pratique pour ne pas trop cogiter quand Clara vague à ses occupations et que Malika ne me donne pas signe de vie, ce qui arrive plus souvent que de raison, malheureusement.

J'écoute parfois de la musique, de la variété datée aux tubes du moment, et oui, pourquoi le nier ? C'est plutôt agréable, surtout le soir, quand je suis davantage d'humeur à me prêter au jeu des devinettes auquel Clara aime me défier ; si je parviens à deviner le nom de tel ou tel artiste, j'augmente ma part sur l'unique sac de sucreries faisant partie du prochain ravitaillement. Un jeu dangereux... pour la santé.

Oui, *agréable*, c'est le mot ; sauf quand mes pires cauchemars me sont confirmés par son biais, sauf quand les bulletins d'information me font tourner en bourrique et me donne du fil à retordre.

« Olivia ? Les choses vont s'arranger, tu vas voir. »

Clara pose une main sur mon épaule. Je me dérobe.

« Je vais appeler Rodrigue pour lui dire de faire demi-tour. Il ne faut surtout pas qu'il s'y rende. Pas maintenant que... »

Elle n'en dit pas plus.

« La batterie de mon portable est morte sur le chemin du retour. Je vais le jeter quelque part. Dans la rivière, si je peux. Je vais essayer d'emprunter le téléphone de quelqu'un pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à moi. Et puis, il faut aussi que je me débarrasse de la voiture. Quelqu'un a peut-être noté la plaque, et si jamais mon trajet m'a fait passer par des caméras de surveillance... »

Clara enfle un foulard et des lunettes de soleil que je connais bien.

« Allez, dit-elle. Je fais comme si tout allait bien alors que je panique à fond. Tu pourrais faire un effort, toi aussi. »

Je lève les yeux. Clara me fait face. Sa poitrine se soulève rapidement. Je ne dis rien. Je ne fais rien. Elle passe une main sur sa bouche, dépitée.

« Je te fais confiance, Olivia. Je sais que tu peux gérer ça comme tu as su gérer tout le reste. Tout va bien se passer. »

Elle part.

Je respire péniblement pour essayer de me rassurer. Il n'y avait aucune caméra de sécurité près de l'endroit où Clara s'est garée pour aller à la résidence. Ils n'ont donc pas pu traquer le numéro de plaque de sa voiture et trouver l'entrepôt. Leur seul indice sur son identité, c'est la vague description d'une femme qui ne l'a vue quelques instants à peine. Et pourtant, elle leur en a beaucoup dit. Assez pour qu'on puisse penser que...

Un violent tremblement vient agiter mes mains alors que je fais face à l'irréparable.

Je n'arrive pas à y croire.

Je n'arrive pas à croire que grand-père soit en garde à vue.

# Chapitre 17

*Malika 22 : 41*

*Je suis désolée. J'espère que tu vas bien.  
Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.*

Le jour n'est pas encore levé. Si je le sais, c'est uniquement parce que je n'ai toujours pas trouvé le sommeil. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé : en accord avec la fameuse méthode ancestrale, j'ai tout d'abord compté les moutons. Je me suis lassée au bout de vingt et arrivée à trente, j'ai tout bonnement perdu le fil. J'ai alors visualisé maintes choses, de la maison de grand-père au trajet que je prenais pour aller à l'université. Je me suis dit que les restes de mon ancienne routine pourraient peut-être apaiser mes nerfs. Pas vraiment. Mon corps aimerait bien dormir mais mon esprit, lui, cogite bien trop pour ça.

Hier, Clara a réussi à joindre Rodrigue avant qu'il ne soit trop tard. Bien décidé à récupérer l'argent, il comptait se faire passer pour un éventuel acheteur auprès de l'agence immobilière en charge du dossier. En fin de compte, Rodrigue a dû rebrousser chemin. Il aurait été inconsidéré de ma part d'insister pour prendre sa place mais j'y ai malgré tout beaucoup pensé. L'entreprise paraissait des plus simples.

Mais ça, c'était avant que les autorités ne découvrent que Clara n'avait aucune raison de se rendre à la résidence, bien avant qu'ils ne comprennent que grand-père n'avait jamais eu une voisine correspondant à son signalement. C'était avant qu'on ne soupçonne grand-père d'avoir gardé contact avec moi, avant qu'on ne puisse plus se rendre où que ce soit.

Ils doivent surveiller la maison.

C'est obligé.

Plus les jours passent et plus je réfléchis à l'avenir de l'organisation. J'ai parfois l'impression qu'on me prend à la gorge sans que je ne puisse y faire quoi que ce soit, impuissante devant la force des éléments qui se déchaînent tout autour de moi comme lors d'une nuit d'orage.

J'aimerais pouvoir tout maîtriser.

Ne suis-je pas un Stade Supérieur ? Ne suis-je pas censée être la tête pensante de l'équipe ? Clara m'a choisie pour une bonne raison. Je devrais pouvoir me débarrasser de n'importe quel obstacle d'un claquement de doigts. Mais ce n'est pas le cas. Ils me mettent des bâtons dans les roues. Ils m'enlèvent ceux que j'aime. Tout finit toujours par se passer de travers et je ne peux rien faire. Absolument rien.

Ils ont arrêté grand-père. Ils le pensent complice. Ça ne durera pas éternellement ; ils n'ont rien contre lui. Alors ils doivent être en train de l'interroger, encore et encore, tant qu'ils le peuvent, au cas où il finirait par craquer sous la pression.

Grand-père ne va pas se laisser faire. Je le connais.

Mais nous avons tous nos limites, et il ne pourra pas leur résister éternellement. Comment réagiront-ils lorsqu'il cédera et qu'ils se rendront compte qu'il n'a rien de plus à leur apprendre ? Maintenant que nous savons que la maison n'est plus un endroit sûr, ils auront du mal à nous tendre un piège sur place. Alors, quand ils constateront encore une fois que nous sommes insaisissables, ils n'auront plus aucun scrupule à utiliser grand-père comme appât.

*Hors de question.*

Je me frotte le visage et un bâillement m'échappe. Je dors très peu et il m'arrive de perdre pied durant la journée. Je suis parfois incapable de discerner le vrai du faux, le rêve de la réalité. Tout

gagne en intensité avec le temps.

Plus je dresse la liste de ce qui cloche, plus je me dis que je pourrais très bien figurer dans une de ces émissions de télé-réalité à la noix qui passent à la télé, celles dont ceux en mal d'aventure sont apparemment friands. Il me suffirait d'ouvrir la bouche pour aller mieux. Je parlerais de mes malheurs et du sang que j'ai sur les mains pour me laver les consciences.

Un second bâillement me fait monter les larmes aux yeux.

J'aimerais que le soleil se lève, mais il ne se lève pas.

\* \* \*

Perdue dans mes pensées, je ne l'entends pas tout de suite. C'est d'abord aussi ténu qu'un murmure, à peine plus fort que le son que l'eau produit en s'écoulant. Pour se rendre compte de son existence, il faut déjà bien vouloir tendre l'oreille. Toutefois, le bruit prend par la suite du poil de la bête et se fait plus prononcé. Impossible alors de l'ignorer.

Je me redresse et cherche la lampe torche du bout des doigts ; je la sais posée près du sac de couchage mis à ma disposition, tout près de mon buste. Je n'ai aucune envie de tomber, alors j'attends que le faisceau aveuglant éclaire la pièce pour me lever. Je marche à pas feutrés, baignant la pénombre d'une lumière claire avant de la lui reprendre dans la seconde qui suit.

Il me faut peu de temps pour parvenir à l'origine du bruit : un second éclairage illumine le flanc d'une caisse et m'indique l'objet de ma curiosité. J'aperçois alors Clara, tout au fond de l'entrepôt, couchée à même le sol, bien loin de l'endroit plus confortable où elle s'est endormie hier soir. C'est étrange, car je ne l'ai pourtant pas entendue se lever durant la nuit.

Surprise, je pile net lorsque je réalise qu'elle pleure. La lampe torche qu'elle tient entre ses doigts peu assurés lui échappe des mains quand je braque le faisceau de lumière sur son visage.

« Clara... »

Elle plisse les yeux, aveuglée, et ravale ses sanglots. Je m'agenouille près d'elle puis tends une main que je retire aussitôt, par peur d'en faire trop. Elle a beau être en larmes, son visage conserve un air féroce et farouche ; c'est une mise en garde. La situation importe peu, elle est toujours prête à en découdre.

« Clara, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ce qu'il se passe ? »

Elle s'essuie le nez d'un revers de la main.

« Tu le sais très bien.

— Tu paniques à fond ? Je tente. »

Clara me regarde de travers. Il faut croire qu'elle n'apprécie pas ma blague. Tant pis. De toute façon, je n'y avais pas placé tous mes espoirs.

« On panique toutes les deux, lâche-t-elle en reniflant. Je t'ai bien vue, tout à l'heure. Tu ne faisais pas la fière non plus. Et au fond, qui ne paniquerait pas, à notre place ? Il faut juste savoir garder la tête froide.

— Tu n'y arrives pas ?

— Et toi ? Tu y arrives ?

— Je ne sais pas. C'est à toi de me le dire. Est-ce que je m'en sors bien ? »

Elle détourne le regard l'espace d'un instant et se penche en avant pour éteindre la lampe qui, après avoir roulé au sol, éclaire les fenêtres bâchées.

« Je ne sais pas, répond finalement Clara.

— C'est ça. C'est exactement ça. Comment savoir si on fait les choses bien quand on est autant



impliqué ? On peut avoir des doutes, mais on ne sait jamais ce qu'il va se passer. Il faut juste attendre, et espérer. Prendre son mal en patience. Ce n'est pas facile. J'y travaille encore, et toi aussi. C'est comme ça, c'est tout. »

Mes yeux papillonnent, non pas sous l'effet de la lumière mais parce que les mots que je prononce correspondent étrangement à ma propre situation.

« Non, tu ne comprends pas. *Je sais*. Je sais qu'ils fouilleront la ferme, je sais qu'ils remonteront jusqu'à Ikram, et je sais aussi qu'elle balancera tout ce qu'elle sait sur moi, sur toi, sur nous... c'est comme ça que les choses vont se passer. Les pièces vont s'assembler, et...

— Ce qui doit arriver arrivera. Je suis passée par là, alors je ne vais pas te mentir : ce ne sera pas drôle. Mais tu ne te feras pas attraper. En fait, aucun de nous ne se fera attraper.

— L'étau se referme. Plus ils en savent, plus c'est dangereux. Il faut se parer à cette éventualité, autrement, on tombera de haut.

— Quoi, tu penses que moi aussi, je devrais baisser les bras ? Que je devrais le laisser tomber ?

— Ce n'est pas ce que je dis. »

J'opte pour une position plus confortable en soupirant.

« J'ai du mal à te cerner. Tu voulais absolument reformer l'organisation, on aurait même dit que tu étais prête à me tomber dessus quand j'ai refusé de présenter mes excuses à Rodrigue ! Et maintenant tu joues la pessimiste ? Tu m'as mêlée à tout ça juste pour me dire que tout est fichu ? Tu savais pourtant parfaitement dans quoi on s'embarquait. Ce n'est pas ça qui te fait peur, n'est-ce pas ? »

Je me penche vers elle, soucieuse d'en savoir plus. Je sens qu'elle ne me dit pas tout, et ça ne me plaît pas.

« Dis-moi ce qui t'inquiète vraiment. »

Clara renifle. Elle hésite.

« Je prends les choses très au sérieux, dit-elle enfin. J'ai envie de poursuivre ce que mon frère a commencé. Non, je veux le *magnifier*, et mettre notre œuvre sous les feux de la rampe. Je ne faisais peut-être pas partie de l'organisation à l'époque, mais il m'a laissé un héritage et j'ai des responsabilités. Je veux être à la hauteur sauf que j'ai l'impression de tout faire foirer. Je sais que ce n'est pas moi qui... mais... »

Elle se tait.

« Tu as pris des initiatives, c'est vrai, mais tu n'es pas la seule responsable. On l'est tous, et moi encore plus que les autres. Il y a des choses qu'on aurait pu éviter si on avait eu plus de temps et plus de moyens. Alors oui, on aurait pu faire mieux. Par contre, est-ce qu'il faut pour autant ressasser le passé à longueur de journée ? Non. Je pense qu'il ne faut pas trop se torturer l'esprit. »

Je souris en pensant à ma nuit blanche.

« Tu me ménages beaucoup trop, et je ne le mérite pas. Si on en est là, c'est par ma faute. Nicolas aurait honte de moi, et... »

Soudain, Clara penche la tête en arrière, dévastée.

« Oh, bon sang. Mes parents vont être dingues en apprenant que je marche dans ses pas, et comme un canard boiteux, par-dessus le marché.

— Parle-moi de lui.

— Quoi ?

— Parle-moi de lui. De ton frère. Après tout, je bénéficie aussi de son héritage. »

Clara prend une longue inspiration et les traits de son visage se détendent comme par magie. J'imagine qu'elle doit garder de très nombreux souvenirs en mémoire, heureux, pour la plupart. Elle semble très attachée à lui, encore aujourd'hui, comme si leur lien s'était intensifié malgré l'abîme qui les sépare.

Désireuse de me transmettre un portrait juste et fidèle à l'original, elle passe de longs instants à chercher ses mots. Dehors, le ciel se pare de nouvelles couleurs vives et plus chaudes.

« Le Vent Contraire, c'était son but, sa raison de vivre... j'admiraits ses prises de position et les

risques qu'il prenait au quotidien. Rien ne venait à bout de sa détermination, pas même quand il s'en prenait plein la figure. C'était à la fois sa passion et son boulot. Il était heureux comme ça, mais ça ne le rendait pas plus sérieux pour autant. Il avait toujours le mot pour rire. Sans ça, mes parents auraient sûrement pris des mesures plus drastiques pour qu'il cesse ses activités.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? »

Son regard se perd dans le vide.

« J'ai été la première à le trouver. On devait se retrouver pour manger un morceau ensemble. J'avais apporté une pizza aux anchois, parce qu'il adorait ça. La porte de la maison était ouverte, alors je suis entrée. Il était étendu par terre, raide, les mains enroulées autour de sa gorge, comme s'il s'était étouffé. »

Clara ferme les yeux.

« Son gêne lui permettait d'être physiquement capable de résister à presque tout. Sa peau pouvait être à l'épreuve des balles, épaisse et aussi résistante que des mètres et des mètres de béton. Pas même un couteau ne serait entré. Et malgré tout ce qu'il a traversé, il a agonisé seul, parce que sa gorge s'était gonflée d'elle-même, écrasant ainsi sa trachée... »

La voix de Clara se teinte d'une douloureuse amertume que je ne peux que partager. Un long frisson me parcourt de part en part lorsque je m'imagine à la place de son frère. Déstabilisée, je baisse la tête.

« L'effet mortel... un sacrée foutage de gueule, si tu veux mon avis. »

Elle aussi évite mon regard, et je sais pourquoi. Un jour, quelque chose d'aussi funeste m'arrivera. Peut-être même plus tôt que prévu. Il n'y a pas d'échappatoire.

Clara sourit pour détendre l'atmosphère.

« Après ça est venue la débandade, et cesser toute activité a semblé être la meilleure idée. Du moins, selon eux. Ils sont retournés à leur petite vie mais moi, je n'ai jamais oublié. J'ai dû vivre avec. Avec ça et toutes ces choses qu'il n'a jamais eu le temps de finir. »

Clara se frotte les yeux et le silence s'installe entre nous. Il ne s'agit toutefois pas d'un de ces blancs dont on ne voit jamais le bout, non, c'est une pause réconfortante, libérée du poids des mots et qui n'embarrasse pas le moins du monde.

Je connaissais déjà la Clara intrépide et la Clara blagueuse presque aussi bien que la Clara qui s'est levée du pied gauche... j'ai aujourd'hui l'impression que je viens de découvrir une autre de ses nombreuses facettes, et peut-être d'ailleurs la plus prédominante, même si elle fait de son mieux pour le cacher.

« Merci, lui dis-je d'une petite voix.

— Non, merci à toi. Cette discussion était si assommante que je vais sûrement enfin réussir à m'endormir. »

Comme pour souligner ses dires, un faible sourire vient égayer ses traits fatigués. Si elle a encore la force de faire de l'humour, alors c'est que tout va bien. Je pose la main sur son épaule un bref instant puis retourne me coucher.

J'espère qu'elle aura plus de chance que moi de ce côté-là.

\* \* \*

*Envoyé 07 : 57  
J'ai besoin de toi.*

\* \* \*

« Tu tires une de ces têtes... qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je sors la cuillère de ma bouche sans grâce ni douceur et lève les yeux vers Clara pour constater qu'elle affiche elle-même un teint terne, d'immenses cernes sombres ainsi qu'une poignée de cheveux indisciplinés qui partent dans tous les sens. Je lui tends le pot de pâte à tartiner. Elle refuse poliment et prend place à côté de moi, face à l'une des grandes fenêtres qui inondent l'entrepôt de lumière.

J'ai beau deviner d'après ses sourcils froncés qu'elle se préoccupe sincèrement de mon état, je ne peux m'empêcher de penser qu'elle semble plutôt sur le point de me passer un savon.

Elle attrape un biscuit aux pommes qu'elle croque à pleines dents. Le bruit m'emplit les oreilles et me pousse à la confession.

« J'ai parlé avec Malika, cette nuit. C'est tout.

— Et alors ? Ça ne te met pas de bonne humeur ? »

Je souris faiblement.

« En quoi est-ce que ça t'intéresse ?

— J'essaie simplement de te renvoyer l'ascenseur. Tu n'as pas envie d'en parler ? »

Un long frisson me parcourt alors que je me remémore les échanges que Malika et moi avons eus. Je me sens soudainement vide, comme si tous ses encouragements et ses mots tendres n'avaient plus aucun effet sur moi.

Elle me manque terriblement.

« Malika est très occupée. Elle est attentionnée, mais surtout très indisponible. Elle doit repartir de zéro, bâtir une nouvelle vie et avec tout le tracas qu'elle doit se faire pour Adil, je ne veux pas en rajouter. Mais d'un autre côté... je dois avouer que ça ne me convient pas vraiment.

— Je ne vois pas quels problèmes tu pourrais poser... enfin, mis à part tout ce qui est relatif au Vent Contraire, bien sûr.

— Tu penses qu'on ne peut pas marier les deux ? Tu penses que je ne peux pas être avec elle et avec vous en même temps ?

— Je n'en pense rien, dément Clara en esquissant un sourire. Mais donc, vous êtes vraiment ensemble ? Ce n'est plus juste une... comment dire, une copine ? »

C'est plus fort que moi ; ma bonne vieille pompe s'emballe.

« Eh bien, nous n'en avons pas vraiment parlé, mais je suppose que oui. »

Clara me regarde dans le blanc des yeux, tout sourire.

« Tu sais, Rodrigue est marié et a un enfant. Enfin, ce n'est pas le sien à proprement parler, mais c'est tout comme. Quoi, tu ne savais pas ? *Grosse* gaffe. Bref, c'est pareil pour Abdel. Et en plus, il s'occupe aussi parfois des enfants de sa sœur. Alors dis-moi, quelle conclusion en tires-tu ?

— C'est possible.

— Exactement. Je disais ça sans arrière pensée. Ce ne sera pas toujours une partie de plaisir mais ça vaut le coup, non ? Si c'est ça que tu veux, bien entendu. »

Clara me donne une pichenette en plein front. J'ignore si c'est censé me remettre d'attaque. Dans tous les cas, ça ne marche pas vraiment.

« Et toi ? Je demande dans un excès de curiosité. Tu as quelqu'un ? »

Elle détourne le regard et se lance dans la contemplation poussée de ses chaussures. Elle aime me faire languir ; la réponse ne vient pas tout de suite.

« Non, dit-elle finalement. Ce n'est pas à l'ordre du jour. Et en fait, pour être tout à fait précise, ça ne le sera jamais. L'amour, tout ça... ce n'est pas vraiment dans mes cordes. »

Je hausse un sourcil et ce détail ne lui échappe pas. Mal à l'aise, elle se lève, s'étire en prenant tout son temps et finalement, explique :

« Il y a un mot pour ça, et je ne suis pas la seule. J'ai dévoré tout ce que j'ai pu lire à ce sujet, c'est-à-dire pas grand-chose. Des témoignages, en grande partie. C'est une évidence pour moi, mais vu de l'extérieur, ça coince souvent. »

Sur ces mots, elle secoue le grand sac plastique posé sur la caisse devant elle, habituellement plein à craquer de croissants grâce à l'aide de ceux qui sont chargés de nous ravitailler. Clara pivote, soucieuse, et me prend de court en lançant d'une voix sérieuse :

« Je crois qu'on fait face à une crise de la plus haute importance. Avec quoi va-t-on déjeuner s'il n'y a plus de croissants ?

— Euh, qu'est-ce que tu comptes faire ? Je lui demande, surprise.

— Contacter la cavalerie ! »

Un sourire malicieux vient se suspendre à ses lèvres.

# Chapitre 18

On ne vient à notre rescousse que le jour suivant aux environs de midi ; impatiente, j'observe la venue de la cavalerie par les fenêtres de l'entrepôt.

Les renforts escomptés paraissent en réalité bien minces : je constate que Alix est venue seule, à moins que sa moto ne compte pour une personne. Elle la gare à l'ombre d'un arbre puis ôte son casque avant de réaliser qu'une grande bouffée d'air frais s'impose. Une fois ceci fait, elle entraîne la fermeture de son blouson noir vers le bas et se dirige ensuite en direction de l'issue de secours d'un pas décidé.

Je me tourne légèrement afin de pouvoir la regarder faire son entrée. Alix secoue ses cheveux aplatis et fait glisser les bretelles de son énorme sac à dos le long de ses bras. Il a l'air de peser son poids.

C'est Clara qui vient l'accueillir, les mains posées sur les hanches.

« Que nous vaut l'honneur de ta visite ? Minaude cette dernière.

— Je suis de corvée de courses, grogne Alix.

— Comment ça se fait ? Rodrigue m'a assuré qu'il passerait lui-même.

— Il ne t'a pas précisé quand, c'est tout, glisse-t-elle d'un sourire entendu. Rodrigue est très demandé alors il m'a passé la balle après être tombé sur le répondeur de Fabien, je suppose... rien de surprenant : c'est ce qu'ils faisaient déjà à l'époque.

— Et Abdel, dans tout ça ? Il a raté plusieurs opérations. Ce n'est pas très juste. Du coup, il aurait pu au moins faire ça pour nous.

— Comme il travaille beaucoup, Rodrigue essaie de le ménager. C'est normal. Mais bon, je sais pas trop. Je le sens pas très chaud, en ce moment. »

Alix dépose le sac sur une caisse puis pousse un long soupir en s'éventant de la main. Elle semble être sur les rotules, peut-être en partie parce qu'elle s'est dépêchée pour venir ici. Quelques mèches de cheveux collent à son front couvert de sueur.

« Là, vous ne pourrez plus vous plaindre. »

J'ouvre le sac en grand, pressée de voir ce qu'il contient. Je découvre un sachet en papier rempli de gros et larges croissants frais, quelques paquets de bonbons acidulés dont la plus grande partie va me revenir puisque j'ai excellé au jeu de devinettes de Clara, des céréales, de l'eau minérale, des fruits un peu trop mûrs et plusieurs boîtes de conserve.

Je fais grise mine.

« Je crois que je ne me suis jamais autant servie d'un réchaud. »

Il n'empêche que tout ce qui se mange est bon à prendre, surtout depuis que nous ne pouvons plus sortir aussi librement qu'avant.

Je soupire, fatiguée de faire preuve de bonne volonté. Je ne me souviens plus de la dernière fois que j'ai mangé un bon petit plat mijoté. J'aimais cuisiner, autrefois. Ici, ce qu'on nous apporte ne me donne jamais envie de m'y mettre. Tout est déjà prêt, trop salé et parfois même trop gras, mais surtout rarement goûteux. Le petit-déjeuner constitue en soi le seul repas véritablement agréable de la journée et m'apporte aussi par la même occasion ma dose de sucre journalière, juste ce qu'il me faut pour tenir le coup, encore un peu.

« Ça tombe bien que ton sac soit aussi grand, note Clara. Tu emporteras avec toi de quoi faire une grosse lessive. Et le prochain à passer par là sera chargé de nous ramener de nouveaux vêtements de rechange. »

Alix hausse un sourcil et se mord l'intérieur de la joue. Inutile de dire qu'elle ne se demande pas quelle marque d'adouçissant utiliser, mais plutôt ce qu'elle aurait à perdre si jamais elle ouvrait la

bouche.

« Où est passée ta voiture ? Demande-t-elle finalement. Je crois me souvenir qu'elle était garée juste devant, non ?

— J'ai dû la cacher là où personne ne risquera de tomber dessus. C'est plus prudent, et Rodrigue a approuvé.

— Moi, je l'aurais plutôt brûlée, ton épave.

— Faire brûler ma voiture ? Non mais ça va pas ?

— Ce n'était qu'une suggestion, et pas dénuée de sens, en plus...

— Ah ouais ? Tu sais ce que tu peux en faire, de ta suggestion. »

Puisque je n'ai rien d'autre à faire, je nous prépare un déjeuner bien copieux à base de raviolis. Alix s'attarde sur place et se décide finalement à piquer dans nos assiettes, plus par faim que par gourmandise, vu leur contenu.

« J'ai sauté un repas, dit-elle pour se justifier. En ce moment, je mange beaucoup sur le pouce.

— Pourquoi ? Tu as dit que les autres avaient trop de travail pour venir. Mais toi, si tu peux te déplacer c'est que c'est un peu différent, non ? Tu ne bosses pas, aujourd'hui ? Lui demande Clara.

— C'est mon jour de repos ; je viens sur mon temps libre. Rodrigue ne m'a même pas laissé l'occasion de dire si j'avais quelque chose de prévu... et au cas où ça vous intéresserait, *c'était le cas.* »

Le regard foudroyant qu'elle m'adresse me laisse de marbre. Il fallait bien que quelqu'un s'y colle, et tant pis si ça ne lui convient pas. La prochaine fois, ce sera quelqu'un d'autre. Alix finit par détourner le regard.

Il y a un peu de sauce sur mes lèvres ; je m'essuie la bouche d'un revers de la main avant d'avaler une nouvelle bouchée de raviolis. Après mûre réflexion, le goût n'est pas si mauvais que ça. Ce n'est pas fantastique, mais j'ai connu pire.

« En tout cas, on dirait que je ne suis pas la seule à en baver à cause de cette situation. Vivre à deux ne vous réussit pas, c'est clair. Vous dormez, la nuit ? Vu vos têtes, ça m'étonnerait.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, réplique Clara, cet endroit est sacrément mal isolé, et encore moins bien insonorisé.

— Et alors ? Rodrigue vous a dégoté des sacs de couchage, à ce que je sache, et tu vas pas me faire croire qu'il y a beaucoup de circulation par ici... si vous décidiez de faire une fête de malade, personne ne vous entendrait. C'est une bonne idée, en passant.

— Tu exagères, là. Il fait encore assez frais, la nuit, et il y a toujours pas mal d'habitations occupées aux alentours.

— Si tu veux... »

Alix passe une main sur son épaule. Ses doigts écartent au passage son blouson et je regarde ses muscles saillants. Une idée me vient alors à l'esprit.

« Puisque tu es là, autant en profiter pour faire ce dont je t'avais parlé, alors. Non ?

— Hein ?

— Tu pourrais m'apprendre à faire sauter des dents. »

Alix fronce les sourcils, la mine renfrognée. Mon petit doigt me dit qu'elle ne s'en souvient pas. Il est vrai que sur le moment, j'avais lancé ça comme une simple blague, mais je prends aujourd'hui la chose très au sérieux. C'est une idée qui profiterait à tous. Je n'aurais plus à compter sur les autres pour me défendre, et ils seraient ainsi libres de se concentrer pleinement sur leurs tâches plutôt que sur ma personne.

« Quoi, tu veux que je te montre comment te battre ? Toi ? Laisse-moi rire.

— Dis-toi que tu ne seras plus obligée de courir à mon secours toutes les deux minutes. Et si ça ne suffit pas, dis-toi aussi que tu pourras m'en mettre plein la figure par la même occasion.

— C'est tentant, c'est vrai. Mais je te vois mal jouer des poings. Je ne voudrais pas te faire mal. Parce que crois-moi, ça pourrait bien arriver. C'est même sûr.

— Doucement, je ne te demande pas de m'apprendre à me battre comme un lion. J'aimerais juste

pouvoir me défendre, dans un premier temps.

— Encore heureux ! Si tu avais eu cette ambition, tu aurais très vite déchanté. »

Alix éclate de rire, sincèrement amusée. Elle m'impressionne. Elle l'a fait dès le jour de notre rencontre, naturellement, grâce à beaucoup d'éléments différents, de sa force de caractère à sa prestance, en passant par sa franchise débridée. Plus j'y pense et plus je me demande comment je suis censée faire face à ce qui m'attend alors que je laisse un membre de mon propre groupe m'intimider.

En me mesurant à elle de cette manière, les choses pourraient changer.

Alix plisse les yeux, à croire qu'elle parvient à lire dans mes pensées, puis attrape une serviette en papier pour s'essuyer la bouche. Elle manque de peu une petite tache de sauce qui me nargue depuis son menton.

« D'accord. Mais ne vient pas pleurer après, décrète-t-elle finalement en jetant ses cheveux en arrière. Tu as déjà pris des cours de self-défense ?

— Euh... non. »

Alix secoue la tête, visiblement découragée alors que la première leçon n'est même pas encore commencée. Jugeant son repas assez consistant pour pratiquer une activité physique, elle m'invite à m'écarter du coin déjeuner. Une peur primitive me serre le ventre alors que je me lève et fais un pas sur le côté.

Je suis nerveuse.

Clara, qui n'a rien dit depuis plusieurs minutes, nous observe du coin de l'œil tout en se permettant de rester en retrait. Que pense-t-elle de tout ça ?

Alix se découvre pour se mettre à l'aise et me demande ensuite de lui montrer ce que je sais faire. J'essaie de ne pas me décourager trop vite, mais je sais déjà que ce ne sera l'affaire que de quelques secondes à peine. Même si je fais de mon mieux, il est fort probable que je me ridiculise.

Elle attend.

J'inspire profondément puis je me lance en avant. Mon corps suit le mouvement que je souhaite lui donner sans m'opposer de résistance ; mon bras décrit une grande courbe lorsque j'envoie tout d'abord mon poing vers son visage. Alix repousse ma main sans grand effort. Je tente aussitôt une autre approche mais vois ma tentative échouer tout aussi rapidement. Face à elle, je ne fais pas le poids.

Alix soupire.

« Pause. »

Elle s'approche et vient modifier ma posture.

« Ça ne va pas. Ne mets pas ton pouce comme ça. Compare ta façon de te tenir à la mienne. Tu vois ce que je veux dire ? Parfait. Enfin, presque... »

Alix me frappe à l'épaule sans même que je ne puisse voir le coup venir. Je grimace, toutefois je suis consciente que j'aurais eu bien plus mal si elle avait vraiment voulu m'amocher.

« Remonte un peu ta garde. Maintenant, frappe. »

Je m'exécute. Elle bloque le coup, tout sourire.

« C'est un peu mieux, mais ce n'est toujours pas ça. »

Je me remets en position. Elle me donne un coup sur le dos de la main.

« Fais attention à ta garde. »

Puis Alix se met à me tourner autour, à la recherche d'une faille à exploiter.

« Si vous comptez vous taper dessus pendant des heures, je ferais mieux d'aller voir ailleurs, déclare alors Clara en se levant. Je dois bien pouvoir trouver quelque chose de plus productif à faire...

— Ce n'est pas moi qui vais t'en empêcher, lui glisse Alix. Bon, ne reste pas statique. Bouge un peu et provoque l'occasion. »

Les minutes passent, et mon cœur bat avec empressement. J'ai l'impression de sentir ses pulsations se répercuter jusqu'aux extrémités de mes doigts. J'essaie de ne pas flancher pour autant.

Je ne m'en sors pas trop mal, du moins si je ferme les yeux sur les douleurs lancinantes que j'éprouve un peu partout sur le corps.

« Je vais finir couverte de bleues ! Je m'insurge.

— C'est le métier qui rentre. Allez ! Il n'y a pas de pause en situation réelle. J'ai déjà été assez gentille comme ça, siffle-t-elle. Tu es toute fine, alors il faut que tu privilégies la vitesse et l'effet de surprise. Frappe en premier, puis retourne la force de ton adversaire contre lui-même. »

Je vais en baver. Et le plus curieux dans tout ça, c'est que cette perspective me paraît plutôt sympa. Qui n'a jamais rêvé de pouvoir donner une leçon à ceux qui en auraient bien besoin ? Voilà quelque chose que j'aurais été contente de savoir à l'école.

« Où est-ce que tu as appris tout ça ? Je demande, essoufflée.

— Petite, j'étais une enfant assez turbulente. J'aimais bien les sports de combat, alors j'ai touché un peu à tout. Ça, et puis... j'aurais bien aimé entrer dans l'armée. Mais on m'a fait comprendre que je n'y avais pas ma place. »

Alix fait craquer ses doigts, et je me demande si je dois l'interpréter comme un signe de nervosité. J'ai du mal à croire ce qu'elle me raconte. J'ai parfois l'impression que le travail d'équipe ne lui réussit pas ; elle prend beaucoup trop de libertés et a tendance à se rebeller contre toute forme d'autorité. Mais après tout, peut-être est-ce à cause de cette partie de son passé qu'elle est devenue comme ça. De toute manière, quelle qu'en soit la raison, je sais qu'elle n'en parlera pas.

En fin de compte, je ne suis sûre que d'une chose : Alix est vraiment douée au combat au corps à corps et j'espère bien profiter de son expérience.

Je la regarde dans les yeux, plus déterminée que jamais.

« Bon, dis-je. C'est pas en papotant que je vais apprendre quelque ch... »

Je ne finis pas ma phrase ; je n'en ai pas le temps. Je sens mon corps basculer en arrière, entraîné par une force qui me laisse bouche bée. Je me retrouve les quatre fers en l'air dans la seconde qui suit. Les quelques graviers qui jonchent le sol de l'entrepôt frottent contre ma peau à la réception et viennent m'entailler à divers endroits. Sonnée, je tourne la tête et aperçois Alix qui rigole en silence, un bras encore passé autour de mon corps.

« Tu verras, dit-elle. Un jour, tu apprendras. Mais d'ici là... »

J'ai mal à la jambe, pourtant j'éclate de rire.

La fatigue finit par avoir raison de moi. Je suis allongée par terre, bras et jambes écartés, aussi essoufflée que lors des cours d'endurance au lycée. Alix, elle, tient le choc. Cette petite séance d'entraînement improvisée semble lui avoir fait plus de bien qu'à moi. Je regarde ses muscles se mouvoir sous son petit haut blanc alors qu'elle s'étire longuement. C'est comme si rien ne s'était passé.

« Il est temps pour moi d'y aller, annonce-t-elle. J'ai assez traîné dans le coin pour aujourd'hui. Je passerais vous voir si je ne suis pas trop débordée pour vous apporter des trucs et te botter les fesses à l'occasion, bien entendu. »

Alix m'adresse un clin d'œil. Je me redresse brusquement tandis qu'elle enfile son blouson noir et tend la main vers son sac à dos. Mon regard se dirige vers les fenêtres qui donnent sur l'extérieur ; j'aperçois Clara qui fait les cent pas devant l'entrepôt, collée au téléphone. Soudain, elle croise mon regard et file nous rejoindre. J'ai à peine le temps de me lever que je la vois entrer, pâle et soucieuse.

Alix, qui s'apprêtait à sortir, pile net.

« T'en fais une tête ! S'exclame-t-elle. Il y a un truc qui tourne pas rond ?

— Rodrigue nous dit d'allumer l'autoradio sur la fréquence habituelle.

— Rodrigue ? Il n'est pas censé avoir du boulot jusque par-dessus la tête ? »

Je me précipite vers l'autoradio, anxieuse, sans vraiment savoir pourquoi.

Et mon monde s'écroule.



« ... s'est donné la mort dans la résidence spécialisée où il vivait, peu après avoir été raccompagné par la police. Le corps n'a été découvert qu'en fin de matinée. Jean Mouni avait été placé en garde à vue suite à... »

Le choc est brutal, violent ; l'ultime goutte d'eau fait déborder le vase et des litres de liquide brûlant se répandent un peu partout dans mon corps. La puissance des jets est telle qu'elle me retourne l'estomac et me terrasse d'un coup net et précis, sans vergogne ni pitié. L'amplitude du trouble se propage alors jusqu'à ma poitrine, cœur névralgique en perdition, et mes genoux cèdent sous le poids des sentiments qui m'accablent.

Choquée, je manque d'air.

La voix continue de parler mais les mots n'ont pour moi plus aucun sens.

« ... une visite suspecte à la résidence des Journées Ensoleillées qui le reliait à l'organisation extrémiste du Vent Contraire, connue pour ses actes de violence et sa position pro-Altérée. Sa petite fille, Olivia Mouni, est introuvable à ce jour. »

Les tambours qui martèlent dans mon ventre se joignent à la mécanique rythmée du souffle que je cherche à retrouver. L'intensité monte d'un cran, comme la pression exercée sur un corps dans l'océan lorsqu'on atteint les grands fonds.

Peu à peu, je comprends.

« Qu'est-ce qu'ils racontent ? Qu'est-ce qu'ils racontent ? »

Ma voix n'est plus qu'un hurlement strident.

Clara fait un pas en avant. Je sens son souffle sur mon visage.

« Tu dois rester calme. »

Je la dévisage comme si je ne la connaissais pas.

« Rester calme ? »

Ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être vrai.

Ils mentent. C'est obligé.

Tout cogne et tout se heurte dans un seul mouvement, long et douloureux, sorte d'éternelle collision qui me remue jusqu'aux os. Un mouvement de flottement s'en suit, puis je me jette sur l'autoradio, prête à la réduire en miettes. J'ai à peine le temps de poser le doigt dessus que deux bras se referment violemment sur ma poitrine. Tirée en arrière, je donne des coups de pied dans le vide.

Un cri me déchire les cordes vocales.

Les mots rudes que j'écorche se perdent dans l'agitation.

C'est la soudaine caresse d'une main qui me fait revenir à un semblant de réalité ; Clara passe quelques doigts tremblants sur mes joues chaudes et humides. Très vite, ma colère sourde se scinde en deux et le chagrin prend forme. Il s'épaissit au fur et à mesure qu'elle essuie mes larmes et grandit, encore et encore, jusqu'à ce que je sois incapable de bouger. Prostrée dans ses bras, je me laisse aller, frappée de plein fouet par l'horrible vérité.

Il est mort. Grand-père est mort.

Une autre pensée s'immisce alors dans mon esprit et je la regrette aussitôt.

Il n'y a plus que moi, maintenant.

« L'annonce a été faite ce matin même. Ce sera le plus gros rassemblement du genre depuis ces dernières années et la présence de Bertrand Mingeot, président de l'Union Salulaire... »

L'autoradio fonctionne encore. J'écoute.

« ... assurera une grande visibilité à l'événement. On parle déjà de date clé dans la lutte contre le gène Altéré, et Bertrand Mingeot s'est d'ailleurs exprimé à ce sujet en qualifiant le rassemblement d'événement historique. Rendez-vous à Amiens le 1er juin pour... »

Et soudain, je sais. Je sais qui blâmer et comment me débarrasser de ma douleur, une bonne fois pour toutes, avant qu'elle ne me consume de l'intérieur.

Je sais quoi faire.

Mes membres se réveillent d'eux-mêmes comme après un long sommeil, endoloris et las, mais toujours opérationnels. Je brandis un doigt en l'air. Mon index tremble, peu sûr de lui.

« Rappelle Rodrigue ! J'exige.

— Quoi ? Mais... que...

— Rappelle-le, maintenant ! »

Qu'importe les émotions contraires me rongent le ventre. Tout est clair.

Nous allons assister à ce meeting et leur montrer de quel bois on se chauffe.

# Chapitre 19

C'est amusant, comme les gens changent. L'organisation a longtemps été pour moi un fardeau qu'on me faisait porter contre ma volonté. Je ne voulais pas en faire partie car tout ce que je désirais, c'était passer du temps avec Malika. Or, à cause de cet engrenage, j'en étais incapable. Et puis, il y a eu comme un déclic. Je ne saurais l'expliquer. Tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé à voir le positif au lieu du négatif.

Je peux aider les gens. Mieux encore, je peux faire la différence. J'ai de quoi m'occuper les mains et l'esprit. J'ai des amis. Du moins, je pense que c'est ce que nous sommes les uns pour les autres, plutôt que des sortes d'associés.

En somme, l'organisation m'a offert, contre toute attente, un environnement qui m'a permis de me remettre de mon séjour à la clinique, de transformer toute cette énergie négative en quelque chose de plus physique, de plus concret, pour m'occuper l'esprit et plus ou moins aller de l'avant. Les cicatrices sont toujours là, mais je m'en sors bien mieux que ce que j'avais escompté.

Et aujourd'hui, c'est la mort de grand-père qui me pousse à prendre conscience de l'importance de ce que je fais. Il a mis fin à ses jours pour me protéger ; je crois que c'est irréfutable. Son geste désespéré revêt le sens d'une nécessité, urgente, car il n'était pas sans ignorer le caractère pressant de la situation. Il voulait me protéger *moi*, mais pas que, car il avait compris que sa Olivia n'était plus *exactement* là, et qu'une nouvelle entité était venue la consolider, faite de devoirs et de responsabilités, lourdement freinée par ces mêmes gens qui le harcelaient de questions.

J'ai du mal à imaginer ce qui a bien pu lui passer par la tête, et quand la balance a penché plus d'un côté que de l'autre. Avait-il déjà pris sa décision en passant le seuil de la porte de sa chambre ? Quel a été l'élément déclencheur ? Mon nom, prononcé une fois de trop ?

A-t-il eu tort ? A-t-il eu raison ? Comment avoir un avis là-dessus ? C'était mon grand-père, et je l'aimais. Je l'aime toujours. Il va me manquer, et je porterai à tout jamais les marques de sa disparition.

De son sacrifice.

Car c'est bien de ça dont il est question.

L'histoire aurait pu se finir autrement s'ils ne l'avaient pas poussé à bout, mais le danger qui me menaçait l'a poussé à agir. Pourtant, les vrais coupables s'en sortent encore sans même avoir à s'expliquer. Quelques voix se sont élevées pour dénoncer les agissements zélés des personnes concernées mais elles ont vite été étouffées. L'affaire n'ira pas plus loin.

Résultat des courses, le meeting que Bertrand Mingéot a mis sur pied ne se déroulera pas dans l'ombre d'un scandale, et les gens comme lui continueront à fomenter notre fin sans avoir peur d'en subir les conséquences.

Adossée au mur, je soupire. J'ai encore un goût de bile dans la bouche. Je me suis écroulée il y a une vingtaine de minutes environ, quand mon univers tout entier s'est ébranlé.

Un long tremblement me parcourt.

Je n'ai nul besoin de fermer les yeux pour visualiser une nouvelle fois ces visages livides qui m'observaient de l'extérieur à travers les fenêtres. Je me souviens parfaitement de la peur que j'ai ressentie à l'idée d'être ainsi épiée, tout comme je n'arrive pas à oublier les formes effrayantes qui tentaient de pénétrer à l'intérieur de notre repère. J'avais l'impression d'être à leur merci, coincée entre quatre murs.

Comme si j'allais mourir, à mon tour.

Je me lève très lentement en priant pour que mon sens de l'équilibre ne me fasse pas défaut et passe ensuite les mains sur mes genoux afin de chasser les quelques débris et grains qui collent à ma

peau moite. Le sac de couchage est roulé en boule à mes pieds.

Je ne dois pas laisser ce qu'il s'est passé m'affecter car aujourd'hui est un jour particulier. Nous allons nous rendre au meeting pour gâcher leur petite fête.

Clara s'approche de moi, les bras croisés sur la poitrine. Je ne l'ai pas entendue arriver. Elle est passablement tendue depuis qu'un nom a été mis sur son visage, peu après l'annonce du décès de grand-père. Ses parents ont été interrogés. Ils n'ont pas dit un seul mot. La police a parlé à Ikram uniquement après avoir découvert que non seulement elle travaillait à la clinique d'où je me suis échappée, mais qu'en plus elles avaient fréquenté le même lycée. Acculée, elle a balancé tout ce qu'elle savait, et la ferme a été fouillée.

Mais au final, il n'y avait pas grand chose à trouver. Ses relevés bancaires n'ont rien à leur apprendre, son historique d'appels, introuvable, épaissit le silence autour de son cas ; son ancien portable prépayé, réduit en miettes, perdu au milieu de nulle part, saura taire ses secrets. Certes, son véhicule correspond au signalement donné par le personnel de la clinique le jour de mon évasion, et ils y trouveront mon ADN, toutefois il n'y a rien à en tirer, et ils semblent tout ignorer de sa seconde voiture, la rouge, bien cachée, achetée en argent liquide à un particulier qu'une vente sous le manteau arrangeait et dont la plaque a depuis de nombreuses fois changé.

Et ses anciens amis, eux, diront que la mort de son frère l'a profondément troublée, mais ils ne remonteront pas jusqu'à l'entrepôt, et ils ne découvriront même pas que Nicolas Hwang faisait lui-même partie du Vent Contraire avant que nous ne reprenions le flambeau.

Clara n'est pas plus calme pour autant.

« Tu es sûre que tu ne veux pas rester ici ? Insiste-t-elle en me soutenant du regard. Ce serait peut-être mieux pour toi. Tu es hautement recherchée.

— Et toi, alors ? C'est hors de question. J'y vais aussi.

— Mais moi, je ne viens pas d'avoir une crise.

— Je t'en prie, ne commence pas. »

Elle pousse un long soupir, les mains posées sur les hanches, comme si elle cherchait à reprendre son souffle. Mon attitude doit probablement l'agacer au plus haut point. Je la vois fouiller l'entrepôt du regard, à croire qu'elle pense pouvoir y trouver les réponses à ses questions. Pourtant, tout ce que je lui demande, c'est d'avoir confiance en moi. Ce n'est vraiment pas grand-chose.

« D'accord, dit-elle finalement.

— Je n'attendais pas ton approbation, je rétorque d'une voix dure. »

Clara se pince les lèvres. Je l'imite sous l'effet de la culpabilité, consciente d'y aller un peu trop fort.

« Je vais attendre dehors, il ne devrait pas tarder. Tu devrais faire de même.

— Oui, je marmonne. »

Elle sort et je lui emboîte le pas juste au moment où un bruit à l'extérieur attire mon attention : une voiture est en train de se garer devant l'entrepôt. J'aperçois Fabien qui abaisse sa vitre pour glisser quelques mots à l'oreille de Clara, laquelle se tourne vers moi en tirant une tête de six pieds de longs.

« Olivia, qu'est-ce que tu fabriques ? »

Je réalise alors que je ne marche pas aussi vite que ce que je pensais. Il faut croire que j'ai encore la tête dans les vapes. Avec un peu de chance, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir une fois que nous serons arrivés à destination.

Je monte à l'arrière avec Clara. Apparemment, aucune de nous deux ne souhaite se retrouver à côté de Fabien, et quelque chose me dit que ce n'est pas seulement parce qu'il empeste l'eau de Cologne.

Fabien démarre au quart de tour avant même que je ne puisse boucler ma ceinture ; je me retrouve scotchée contre l'appuie-tête. Tandis que Fabien nous vante les louanges de sa nouvelle voiture, une acquisition soulignant soit disant son bon goût légendaire, je remarque que Clara n'a de cesse de tripoter les longs cheveux châains de sa perruque. Quelques mèches tombent sur ses lunettes de

soleil noires. Tout comme moi, elle a bénéficié d'un maquillage appuyé, jouant sur l'ombre et la lumière, pour donner l'illusion d'un visage différent.

Elle passe un coup de fil à Rodrigue juste après un virage serré et se met à jurer à tout va lorsqu'elle tombe sur sa boîte vocale. Dire qu'elle est passablement tendue est, après mûre réflexion, un bien bel euphémisme.

« Ce n'est vraiment pas le moment d'être injoignable, siffle-t-elle entre ses dents. »

Ça me fait tout drôle de la voir autant s'énerver sur ce pauvre portable alors que son homologue m'a moi-même apporté beaucoup de réconfort au cours de ces derniers jours, étant donné que Malika n'a pas arrêté d'essayer de me remonter le moral. Les premiers messages qu'elle m'a adressés me semblent maintenant bien loin ; elle m'avait alors simplement assuré en un nombre limité de caractères qu'elle et Adil allaient bien. Les choses ont changé.

Elle a même promis de venir me rendre visite dès que possible, c'est dire.

Je devrais être heureuse, n'est-ce pas ? Et sauter de joie ? A vrai dire, j'ai peur. J'ai encore le goût de nos baisers sur les lèvres ; tenace, il s'accroche à ma peau et sa simple évocation me laisse pantelante, toutefois son souvenir se morcelle au fil des jours et au fur et à mesure que la distance et l'absence me rendent amère, surtout ces derniers temps. J'ai plus que jamais besoin de sa présence.

Malika pourrait me consoler, elle pourrait m'aider à y voir plus clair, à rendre les choses un peu plus supportables, et ce rien qu'en étant là. J'ai toujours souffert de la savoir loin, que ce soit à l'autre bout du campus ou à l'autre bout de la rue, j'ai souffert de la savoir proche, j'ai souffert de ne pas la voir et de penser ne plus jamais la revoir, et pourtant je me suis infligé ça une nouvelle fois. Je devrais me réjouir de la savoir bientôt ici, or j'ai l'impression d'être en proie aux plus sombres tourments.

J'ai peur. Et si jamais quelque chose d'horrible lui arrivait lors de sa visite ? Après tout, j'ai la fâcheuse tendance à perdre tous les gens auxquels je tiens...

« Olivia, tu es avec moi ? »

Je lève les yeux. Fabien vient de couper le contact. Après deux interminables heures de route, nous sommes arrivés au point de rendez-vous, non loin de l'endroit où se déroule le meeting. Le ciel est couvert mais d'après ce que j'entends, il y a quand même beaucoup de monde.

« Tu disais ? Je demande.

— Laisse tomber. La voilà. »

Fatiguée, je ne reconnais la moto d'Alix qu'au deuxième coup d'œil. Elle fait un boucan épouvantable, mais je dois avouer qu'elle a de l'allure. Alix se gare un peu plus loin, faute de pouvoir trouver de la place près de la voiture de Fabien. Ce parking presque plein témoigne du succès du meeting d'Amiens. Elle enlève ensuite son casque et nous rejoint. Je sors à mon tour et claque la portière. Alix sourit.

« Je vois que vous êtes arrivées en bonne compagnie... Rodrigue n'est pas là ?

— Pas encore. Ça fait deux fois que je l'appelle, mais il ne répond pas.

— Et Abdel ?

— Il n'était même pas sûr de pouvoir venir. »

Alix consulte sa montre d'un air exaspéré. Elle tape du pied.

« Il conduit peut-être, je suggère. Essaie encore une fois.

— Jamais deux sans trois, siffle Clara entre ses dents. »

Elle pousse un long soupir plaintif et s'écarte ensuite un instant pour passer l'appel.

« Eh bien... j'espère qu'on gagne quelque chose à venir ici, dit Fabien. Au moins, on peut passer du temps ensemble, hein ? »

Il regarde Alix avec insistance. Cette dernière se tend comme un arc. J'ai compris dès le départ qu'ils ne s'entendaient pas, et les choses ne se sont pas du tout arrangées au cours de ces dernières semaines. Les rares fois où Alix ose le regarder droit dans les yeux, c'est seulement pour lui faire comprendre à quel point elle le méprise. Pourtant, d'après ce que j'ai compris, ça n'a pas toujours été le cas.

Personne n'a su me dire ce qui a déclenché les hostilités.

« C'est dommage qu'on ne soit plus aussi proches. On pourrait se rabibocher, en souvenir du bon vieux temps... tu ne penses pas ? On s'éclatait quand même pas mal, tous les deux. »

Fabien a un petit rire gras. Il passe la main dans ses cheveux pour les plaquer en arrière. Alix amorce un geste de recul en arborant une profonde expression de dégoût. Son menton tremble et le poids des années semble soudainement alourdir les traits de son visage. Même moi, au cours de nos combats improvisés, je ne l'ai jamais vue comme ça.

« Je ne comprends pas pourquoi tu m'en veux... tout le monde se pose des questions, tu sais ? On s'amusait bien pourtant, tu ne peux pas dire le contraire. Tu te souviens de la fois où... »

Alix lève enfin les yeux vers Fabien. Sa poitrine se soulève rapidement et tous ses muscles tremblent imperceptiblement, comme secoués par le vent qui agite les feuilles. Cette instabilité donne naissance à une faille dans sa posture, une fissure qui s'élargit sans que quiconque ne puisse la colmater, de grande taille, inépuisable. Elle s'étend sur toute la largeur de son visage, déforme l'arrondi de ses yeux et le contour de ses lèvres, froisse ses sourcils et plie son front, jusqu'à ce que toute couleur ne quitte ses joues. Leurs regards se croisent enfin et quelque chose se passe ; il serait difficile de décrire avec exactitude le phénomène qui se produit sous mes yeux, mais je comprends qu'un dé clic vient de s'opérer.

En effet, une étrange lueur passe dans le regard d'Alix et la froideur gagne ses yeux. Fabien continue de parler, toutefois je crois bien qu'elle ne l'écoute plus. Je m'approche, doucement, en priant pour qu'elle ne compromette pas l'opération.

« Alix ? Dis-je. Tout va bien ? »

Fabien fait à son tour un pas vers elle, la main tendue devant lui, comme pour la toucher. Elle étouffe un cri et ni une ni deux, lui colle son poing dans la figure. Un os craque. J'ai à peine le temps de réagir. Des gens s'arrêtent pour observer la scène tandis que Fabien se tient le visage dans les mains, le nez en sang.

« Ne dis plus jamais ça ! Hurlé-t-elle. Tu m'entends ? Ne dis plus jamais ça ! »

Fabien reste là, tout penaud, le dos courbé et les yeux écarquillés. De petites gouttes de sang viennent maculer sa chemise, transformée en une galaxie à taille réduite. Quand j'arrive enfin à le quitter des yeux, je m'avance vers elle.

« Non, Olivia ! Ne me touche pas. Ne me touche pas, je te dis ! »

Je reste interdite. Fabien attrape un mouchoir et se le colle sous les narines, puis il détale à grands pas vers l'autre côté de la voie en jurant comme un charretier. Il traite Alix de tous les noms d'oiseaux imaginables, noble jusque dans la défaite, tandis qu'un brusque coup de vent sème le désordre dans ses cheveux lustrés.

« Fabien ! Reste ici ! »

J'ai beau m'égosiller, j'ai bien peur de ne pouvoir rien y changer ; il a déjà disparu à l'angle de la rue. Je crache quelques insultes à mon tour, juste de quoi faire baisser ma tension. Je savais qu'ils ne pouvaient pas s'encadrer, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle lui refasse le portrait ! C'est quelque chose que j'aurais dû être capable de prévoir, et surtout d'éviter.

« Bon sang, c'est bien ma veine, je marmonne. Comment suis-je censée gérer des électrons libres ?

— Dites-moi que ce que je viens de voir n'est pas ce que je viens de voir. »

Je me retourne vers Clara qui, les bras ballants, revient vers nous. Je me sens encore plus démoralisée quand je devine d'après son expression dépitée qu'elle a fait choux blanc.

« Alors là, bravo Alix. C'est du propre, dit-elle en se pinçant les lèvres. Sinon, Rodrigue ne répond toujours pas. On est dans de beaux draps. »

Alix se tient en recul, le visage encore marqué par la colère. Le regard qu'elle jette à Clara est électrique et chargé de dédain. Elle masse son poing dans la paume de sa seconde main ; il y a des traces écarlates sur ses phalanges. J'imagine qu'elle a mal mais que la douleur est surtout morale, même si j'ignore toujours son origine.

« Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Je devine que personne n'a envie de partir à la recherche de Fabien, alors on se contente d'attendre Rodrigue ? Demande Clara.

— On peut toujours se mêler à la foule en attendant un signe de sa part, je propose. S'il n'apparaît pas on s'en tiendra au plan. On n'a pas besoin de lui pour réussir. Je lui donne encore dix minutes et on passe à l'action.

— Comme tu veux, approuve Clara. »

Nous nous mêlons à la foule. Plusieurs personnes jouent des coudes et me bousculent pour être aux premières loges. Je me sens mal à l'aise parmi ces gens. Toutes ces silhouettes me rappellent vaguement celles que j'ai entrevues, plus tôt dans la journée.

« Au fait, sympa, les perruques et les accessoires, dit Alix entre ses dents. C'est sûr qu'on ne vous reconnaîtra pas... »

Si la place Gambetta est bondée, les quartiers environnants le sont également. Des écrans géants diffusent le discours en direct. Je me débrouille pour réussir à parvenir jusqu'à l'un d'eux et lève le menton pour tenter d'apercevoir le visage de ce fameux Bertrand Mingeot.

C'est un homme blanc proche de la cinquantaine et aux traits marqués. Je grimace en remarquant la brillantine dans ses cheveux. Il semble être à l'étroit dans son costume bleu nuit qui dépareille avec sa cravate au pigment carmin mouchetée de blanc. Son apparence ne me parle pas plus que ça mais sa voix, elle, répand dans les rues ses vibrations fortes et passionnées. Je comprends maintenant pourquoi il rallie tant de personnes à sa cause : il sait parler, et c'est justement ce qui le rend si dangereux. Mais ses propos, eux, me soulèvent le cœur.

« Il faut réguler les Altérés et c'est ce que je m'engage à faire. Le gouvernement a été bien trop laxiste et nous nous retrouvons aujourd'hui dans une situation critique. Les autres pays nous reprochent notre retard. Nous avons gâché bien trop de temps à prendre le problème avec des gants. Il faut encadrer la menace, la soumettre puis l'éradiquer à la source. Étouffer la rébellion dans l'œuf ! C'est pourquoi je pense qu'il est nécessaire de détecter le gène Altéré dans le ventre de la mère. Le tri sélectif se chargera de mettre fin à la peur qui saisit mes concitoyens. Car je connais votre quotidien et l'appréhension qui vous noue le ventre à chaque coin de rue. Il est de mon devoir de vous protéger. L'année prochaine, je saurai réparer les erreurs de ce gouvernement. L'année prochaine, vous serez enfin en sécurité. »

Je détourne les yeux, écoeurée. Il m'arrive de me demander comment nous en sommes arrivés là, comment il est devenu normal de ne pas sourciller devant un tel ramassis d'ignorance et de haine. Maintenant, les gens clament leurs idées néfastes haut et fort sous la bannière de la liberté d'expression au lieu de les chuchoter en privé. Ce qui a changé, c'est qu'ils n'ont plus honte. Ils n'ont plus honte de vouloir tous nous tuer depuis qu'une personnalité politique a pris leur défense et que personne n'a daigné faire en sorte que les erreurs du passé ne se reproduisent pas. Ils ne se cachent plus, car c'est nous qui devrions disparaître. Ils ne souffrent pas, mais c'est eux qui nous devrions plaindre. Car ils se sont tus pendant si longtemps qu'ils ne sont même plus capables de discerner l'odeur nauséabonde de leur haleine, détériorée par la toxicité de leur parole.

Clara aussi est verte de rage. Quand son portable vibre dans sa poche, elle répond :

« Rodrigue ? Qu'est-ce que tu fous, bon sang ? Quoi ? Où ça ? »

Elle tourne plusieurs fois sur elle-même jusqu'à ce que son visage s'illumine. J'oriente mon regard dans la même direction et je finis par apercevoir Rodrigue, caché au milieu de la foule, en compagnie d'Abdel.

« C'est bon, je te vois. Tu lui diras que c'était pas trop malin. Et essaie de remettre la main sur Fabien, pendant que tu y es. Bref, Olivia me fait signe de... attends, attends. »

Je fais de grands gestes pour lui faire comprendre que j'aimerais qu'elle me passe le portable. Quand je le colle à mon oreille, j'ai presque envie de hurler, et pas juste parce que le bruit de la foule couvre mes paroles. Ici, tout me pousse aux extrêmes : l'attente, l'imprévu, mais aussi la

certitude d'assister à la manifestation pure et dure des plus sombres instincts de l'Homme. Fort heureusement, je me retiens de justesse.

« Ton retard me fout en rogne mais il ne change rien. Tout se passera comme on l'a décidé. On se retrouve à la voiture à l'heure prévue. Tu l'as vue en arrivant ? Parfait. Enfin une chose qui ne va pas de travers. »

Je raccroche avec humeur. Clara hausse un sourcil avant de m'expliquer :

« Rodrigue a dû aller chercher Abdel au dernier moment parce qu'il a embouti son monospace... bref, il a conduit d'une traite sans s'arrêter pour répondre à mes appels. Ceci explique cela.

— Et Fabien, dans tout ça ? Il ne l'a pas croisé en venant ici ?

— Non. Il n'a aucune idée d'où il peut bien être. »

Dans un sens, c'est peut-être mieux ainsi. Je ne pense pas pouvoir le complimenter sur autre chose que sa conduite sous pression. On pourra certainement se passer de lui pour cette fois. J'espère simplement qu'il ne partira pas sans nous, et qu'il pourra s'empêcher de mettre la mission sur la sellette pour une simple question de vengeance personnelle.

Je soupire.

« Allez, au boulot.

— Partez de votre côté. Je vais m'occuper de la mémoire des techniciens. Avec un peu de chance, il y aura tellement de problèmes techniques qu'il ne pourront plus diffuser son discours en direct.

— Quelques uns suffiront, pas besoin de t'attaquer au groupe tout entier.

— Je ferai ce que *je* juge nécessaire de faire.

— Alix, tu ne penses pas avoir déjà suffisamment joué avec le feu ?

— Je t'en pose, des questions ?

— Ne va pas trop loin, c'est tout. Tu vas finir par oublier ton propre nom.

— Et si c'était exactement ce que je voulais ? »

Alix me fait les yeux noirs puis tourne les talons et nous quitte aussitôt. La foule l'avale en un rien de temps ; deux secondes plus tard, je ne la vois déjà plus. Clara s'apprête à lancer une remarque épiciée. Je la fais taire d'un geste de la main. C'est déjà assez dur de gérer les sautes d'humeur d'Alix, alors si Clara s'en mêle...

Un bruit assourdissant résonne tout à coup de l'autre côté de la place. Je bondis de surprise et lève les yeux vers la colonne de fumée qui monte en l'air avant de s'effondrer sur le bitume. Je n'ai même pas le temps de réagir que la panique s'empare déjà de la foule. La cohue commence : les gens se bousculent violemment et n'hésitent pas à marcher sur ceux qui sont tombés au sol pour s'enfuir d'ici. Des formes indistinctes se traînent par terre, des mains levées vers le ciel, en quête d'une aide qui ne viendra sûrement pas, car une armada de pieds martèle la place avec force, seule partie corporelle encore fonctionnelle après une telle frayeur. Clara me prend par la main, paniquée.

La voix de Bertrand Mingeot disparaît sous les cris.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? Crie Clara.

— Je sais pas ! »

Une seconde explosion retentit seulement quelques secondes après la première. Le souffle est si proche que je reste un instant sonnée, incapable de bouger ; je ne reprends mes esprits que lorsque les ongles de Clara s'enfoncent dans mon bras.

Les fenêtres des bâtiments alentours ont volé en éclat et une odeur âcre me pique le nez. Je n'entends plus que les cris, des milliers de cris qui m'empêchent de réfléchir et qui me nouent l'estomac. J'ai du mal à comprendre ce qui est en train de se passer. Ce n'est pas ce que nous avions prévu, ce n'est pas *nous*.

« Longue vie aux Altérés ! »

Je me retourne, mais je n'arrive pas à déterminer d'où le slogan a été scandé. La foule n'est plus qu'une ombre compacte qui se meut avec frénésie dans des directions opposées. Ils s'y prennent si bien que la place se vide bientôt du quart des partisans de l'Union Salutaire.

J'entends alors un nouveau cri, plus proche :



« Mort aux oppresseurs ! »

Des coups de feu retentissent et l'un des écrans géants s'affaisse sur plusieurs personnes. C'est à ce moment là que Clara me tire par la main pour m'entraîner dans une rue adjacente où d'autres personnes se sont déjà ruées. La fumée s'y est également engouffrée. Je tousse. Les sirènes des pompiers résonnent tout autour. Je cours à en perdre haleine.

Je manque de tomber par terre lorsque la police se déverse dans la rue. Je pile net, le cœur qui bat à tout rompre, et Clara me fait volte face. Ses traits sont déformés par la terreur. Je remarque alors que sa perruque est tombée dans la cohue. Prise de panique, elle fait demi-tour. Je la suis.

C'est alors que je le vois. Il se tient à genoux, l'air complètement déboussolé et le visage noirci. Ses beaux vêtements sont maintenant sales et troués. Lui aussi était près de la seconde explosion. Je ne suis plus qu'à quelques pas de lui quand une balle perdue l'atteint en pleine gorge.

Clara hurle.

Quand son corps s'aplatit contre le bitume, j'ai déjà détourné le regard.

Fabien est mort.

« Oh mon dieu ! S'écrie Clara à pleins poumons. »

Fabien est mort.

## Chapitre 20

Je ne peux pas le sauver. Il est mort, alors je ne peux pas le sauver. Et si j'essayais malgré tout ? Serais-je étendue là, à sa place ? Inerte ? Figée dans le dernier rôle d'une vie, un rôle de composition, tragique, couverte de sang et vide d'esprit.

Il n'y a rien à faire. Mais si jamais je pouvais faire quoi que ce soit pour l'aider, aurais-je au moins envie de le sauver ?

Derrière nous, la police émerge de la purée de poix. J'entends leurs bottes qui martèlent violemment les pavés et regarde les décombres qui s'amoncellent sur la place d'un air absent, incapable de bouger d'un pouce. Au sol, un morceau de verre fracturé épouse la forme de ma chaussure. Juste à côté, une jambe ensanglantée pointe dans ma direction. L'horreur me comprime le ventre quand, soudain, Clara me serre la main. Ses doigts sont gelés et le sang semble avoir quitté son visage.

« Olivia, il faut qu'on parte. »

Elle me lance un regard désespéré ; c'est peut-être ce qui me fait réagir. Clara ne pleure pas mais je sais que cette image la hantera toute sa vie. Si elle restera la même en surface, je sais que chaque nuit, cette scène passera en boucle dans ses plus horribles cauchemars. Je le vois dans ses yeux, dans sa façon de me regarder. Je sais qu'elle y pensera pour deux.

« Olivia... »

Clara déglutit péniblement. Elle ne finit pas sa phrase. Une masse indistincte progresse vers nous à grands pas. Ce n'est qu'une poignée de secondes plus tard que je suis en mesure de distinguer les silhouettes cachées sous de grosses vestes à capuche noires et affublées de cagoules et de foulards. Il me faut également quelques secondes supplémentaires pour apercevoir les armes blanches qui pendent le long des rangées de jambes. Je vois des poings nus et menaçants et mon estomac se retourne à l'idée du carnage qui se prépare. Ils foncent droit sur la police, juste derrière nous. Et si nous ne bougeons pas, nous allons nous retrouver coincées au cœur de la mêlée.

Malgré tout, si mon esprit me dit de prendre mes jambes à mon cou, mon corps refuse de bouger. Ces gens-là sont des Altérés, et les sentiments qu'ils font naître en moi me sidèrent.

Ils marchent ensemble comme une seule et unique entité, une force inébranlable prête à déplacer des montagnes et qui, emballée par son propre élan, ignore la peur. Je perçois d'ici les vibrations qui émanent de ces formes sombres et me sens irrésistiblement attirée vers elles, tel un aimant. Je sais qu'elles pourraient m'apporter une compensation, mettre à profit leur potentiel pour me permettre de le venger, lui, et de leur faire du mal, à eux.

Œil pour œil, dent pour dent. Tout demande compensation.

« Je devrais me tenir à leurs côtés, je murmure. »

Sous le choc, Clara ne me répond pas tout de suite.

« Hein ? Quoi ? »

— Je devrais être avec eux. C'est pour ça qu'ils sont là, c'est pour ça que... tu ne comprends donc pas ? Ensemble on pourrait... »

Clara me dévisage longuement, comme si tout ça n'avait aucun sens pour elle, ce qui est sûrement vrai, après mûre réflexion. Les mots restent coincés dans sa gorge et elle serre ma main un peu plus fort. Son angoisse augmente au fur et à mesure que l'espace se restreint. Les policiers ne sont plus qu'à quelques mètres de là et les Altérés se dirigent vers eux au pas de course.

Mes yeux vont d'un camp à l'autre. Je n'arrive pas à me décider.

Je lâche un cri lorsque Clara, soudainement sortie de sa mise en veille, me tire violemment sur le côté. La police charge l'instant d'après et les Altérés donnent le change. De nouveaux tirs

éclatent ; impossible de savoir qui a ouvert le feu. Elle m'entraîne dans une course effrénée tandis qu'une véritable guerre civile éclate dans notre dos. Je n'ai pas le temps de dire un seul mot.

Clara bifurque brusquement et je loupe presque le virage. J'ai du mal à suivre, surtout avec toute cette fumée qui me brouille la vue. Soudain, je bute contre une grosse pierre et alors que je pense avoir évité le pire, le sol se dérobe sous mes pieds et je chute, puis roule par terre, à deux doigts de débris contondants. Je regarde le ciel chargé d'un lourd présage noir et le haut des immeubles qui s'effritent. Des morceaux de pierre gros comme mon poing se mettent à tomber, et j'y vois sans contester l'œuvre d'un Altéré. Puissant, vengeur et adepte des secousses catastrophiques. Si cette personne continue ainsi, la place et ses environs seront bientôt dévastés.

Un léger sourire se dessine sur mes lèvres. *Je ne suis pas seule.*

« Olivia ! »

Je m'écarte de justesse pour éviter les débris qui foncent sur moi. Clara m'empoigne par les vêtements et me met debout à la seule force de ses bras. Son regard cherche quelque chose dans le mien mais je n'arrive pas à deviner de quoi il s'agit. Dans le sien, en revanche, j'entrevois une terreur si forte qu'elle me remet les idées en place.

« Il y a le fleuve, pas très loin, dis-je. Il faut rejoindre l'autre rive... »

Clara hoche frénétiquement la tête. Le sol tangué encore un peu mais je finis par arriver à aligner un pied devant l'autre ; c'est malgré tout de plus en plus dur, surtout avec ce nuage de poussière qui nous englobe.

Je n'arrête pas de tousser.

Mais d'après ce que j'entends, ça n'a pas l'air d'arrêter les autres.

Les rues pavées puis goudronnées, légèrement en pente, défilent à l'infini devant mes yeux alors que nous nous écartons de plus en plus du cœur de la ville pour rejoindre le fleuve. Partout autour de nous, la cohue s'est propagée à une vitesse hallucinante. Des personnes se ruent à droite et à gauche, complètement sonnées, alors qu'une cacophonie effrayante continue de se répandre dans leur dos. Les trouble-fêtes se sont disséminés dans les quartiers adjacents.

Une partie de la foule s'est amassée au niveau du pont, un peu plus loin. Des voitures de police sont garées en travers de la route et des agents bien équipés bloquent le passage, postés à côté des maisons proches des hortillonnages. Les esprits s'échauffent et des cris de protestation retentissent.

Ils ont bien trop à faire pour nous remarquer.

« Dépêche-toi ! S'écrie Clara. On va devoir traverser à la nage.

— Non, attends ! Là-bas, plutôt. »

Nous longeons la rive jusqu'au second pont, en fin de compte lui-même impraticable, et je la vois se précipiter sur le quai qui part de son flanc. En face, le rebord n'est pas très haut, et la rue donne sur de nombreux restaurants colorés aujourd'hui fermés.

Tout près d'ici, les cris se poursuivent, et de nouveaux coups de feu sont tirés.

Un sentiment d'urgence m'étreint le ventre.

L'eau ne doit pas être très chaude, et quelque chose me dit qu'elle pense sûrement la même chose car elle hésite à faire le grand saut. C'est seulement lorsque je la rattrape enfin qu'elle semble enfin se décider : elle plie les genoux puis jette ses bras en arrière au moment de sauter. Je prends mon élan et bondis avec elle en me bouchant le nez.

Je l'entends crier juste avant que je ne percute l'eau de plein fouet. Sous la surface, il fait sombre et je ne la vois pas. Quand je remonte à l'air libre, je ne la distingue toujours pas.

« Clara ? Clara, où es-tu ? »

Aucune réponse.

Je prends une grande inspiration avant de plonger et de brasser l'eau, en vain. Comment suis-je censée la trouver si je n'y vois absolument rien ? Cette pensée m'effleure à peine l'esprit que je mets la main sur son crâne submergé. Je nage vers le bas, passe les bras sous ses aisselles et la tire vers le haut. Je dois puiser dans mes dernières forces pour la remonter à la surface. Après, il ne me reste plus qu'à prier pour qu'elle respire.

« Clara ? Tu m'entends ? »

Une quinte de toux secoue ses épaules puis elle crache un peu d'eau avant d'ouvrir les yeux. Un gémissement plaintif s'échappe de sa bouche. Et moi, je ne peux que soupirer de soulagement.

« Ma jambe, croasse-t-elle.

— Ça va aller. »

Je jette un coup d'œil à l'endroit d'où nous venons ; la police s'active et, après avoir chargé dans le tas, procède à des arrestations. Pas question d'y retourner.

Je prends Clara contre ma poitrine et commence à nager en direction de l'autre rive. Son poids m'entraîne vers le bas et je peine à garder la tête hors de l'eau ; il me faut plusieurs minutes avant d'atteindre l'autre côté du fleuve. Je me colle alors contre le rebord qui se dresse entre la rue et le fleuve et tends une main vers le goudron. Je me hisse lentement, très lentement, à la seule force du bras, et de minuscules cailloux viennent imprimer leur forme circulaire sur la paume de ma main, faisant ainsi ressembler ma peau à une succession d'alvéoles.

Clara glisse légèrement dans le sens opposé et je resserre ma prise ; le bas de mon corps frotte contre la pierre dure au fur et à mesure que je nous traîne sur la terre ferme, épuisée. Dans un ultime effort, je la tire de toutes mes forces et écrase au passage sa poitrine sous mon coude. Ses jambes sortent de l'eau.

Un râle, puissant.

Mouillé, le sol s'assombrit.

Nous nous allongeons côte à côte sur les pavés, trempées jusqu'à la moelle. Mon cœur tambourine dans ma poitrine.

« Bon sang, je soupire. »

Une balle perdue a traversé sa jambe. Clara perd beaucoup de sang. Je comprime sa blessure tout en évaluant les risques que je risque en utilisant mon gêne. Dans tous les cas, l'une de nous deux devra soutenir l'autre. Il vaut mieux que je sois le poids mort. Comme ça, il me faudra moins de temps qu'elle pour m'en remettre.

J'attrape sa main et la douleur s'insinue dans ma chair avec autant de délicatesse qu'une brute de décoffrage. La balle se fraie un chemin sans aucune sorte de compassion, rustre, impitoyable, et laisse dans son sillage une blessure profonde et particulièrement douloureuse ; ma peau se déchire et s'insurge, mortifiée, tandis que, le cou tendu en arrière, je garde la bouche ouverte, incapable de crier.

Je tiens bon jusqu'à ce que je m'approprie son fardeau.

Après, c'est une autre histoire.

Brisée en mille morceaux, je m'autorise à lâcher un chapelet d'injures à faire rougir toute une bande de lycéens. Tandis que j'utilise mon gilet pour me faire un garrot, Clara se redresse doucement en claquant des dents. Sa jambe n'affiche plus qu'une peau lisse à la coloration légèrement différente à l'endroit où la plaie s'est résorbée. Elle croise les bras sur sa poitrine. Ses cheveux trempés lui tombent sur le visage et ses yeux brillent d'une faible lueur.

« C'était une sensation très étrange... »

Des sirènes retentissent tout près d'ici. Clara frémit.

« J'ai beau être furieuse que tu endures ça à ma place, je te suis quand même reconnaissante. Je ne sais pas comment te remercier, Olivia.

— Tu n'as qu'à exprimer ta gratitude en m'aidant à me relever... »

Clara s'exécute et prend tant de précautions qu'elle me donne l'impression d'être un vase que l'on enroule de papier bulle. Je passe mon bras par-dessus son épaule et elle m'aide à traverser la rue déserte. La main qu'elle pose sur ma taille ne cesse de trembler.

« Dis, tu as une idée ? Parce que là... j'ai du mal à penser. »

L'adrénaline court encore dans mes veines, néanmoins je sens son effet s'atténuer de minute en minute. Mon esprit s'engourdit, mes réflexes s'amenuisent ; je manque de trébucher sur une plaque d'égout humide.

Clara garde le silence. Une drôle d'expression passe sur son visage tandis qu'elle fixe l'autre côté de la rive. Le ciel est tartiné d'une épaisse fumée noire qui ne semble pas vouloir s'en aller et quelques immeubles sont en proie au feu.

« Ce n'était pas censé se finir comme ça, murmure Clara. Il fallait juste saboter le son et l'image, mais ça... qu'est-ce qui a bien pu se passer ? »

Je me mords les lèvres, soucieuse.

« Clara, il faut qu'on parte. Je ne sais pas où, mais... on ne peut pas rester ici. »

Elle me soutient jusqu'au prochain croisement. Elle fait ensuite une pause et je peux presque voir ses méninges tourner à cent à l'heure.

« Eh bien, il est inutile de regagner la voiture. Le périmètre est sûrement bouclé. Aller la chercher plus tard me semble aussi risqué. On pourrait nous pincer. Il vaut mieux l'oublier, si tu veux mon avis. De toute manière, c'est... »

Clara inspire profondément. Sa mâchoire tremble.

« C'est Fabien qui a les clés. »

Elle tâte ses poches. Elle jette le téléphone prépayé si loin qu'il tombe dans l'eau. Je me demande combien d'appareils ont subi le même sort depuis le début de cette chasse à l'homme.

« Le portable est trempé. Mes billets aussi... on ne peut pas se payer une chambre en liquide. Alors je pense qu'on n'a pas beaucoup de solutions. »

J'aurais dû prévoir un second lieu de rendez-vous, en cas de coup dur. Quelle erreur de débutant ! J'étais bien trop confiante. Et voilà où nous en sommes. Fabien est mort, je clopine comme une âme en peine et j'ignore où peuvent bien être les autres. Quant à ce que nous réserve la suite... je ne pouvais tout de même pas prévoir qu'une chose pareille se passerait, non ?

« Si on reste dehors on va attraper la mort, conclut Clara. Enfin, si la police ne nous met pas la main dessus d'abord. Ou pire, l'armée.

— Je ne me sens pas très bien.

— Je vais trouver quelque chose, d'accord ? »

Ses yeux se posent alors sur un bar miteux situé tout au bout de la rue. La porte, couverte d'affiches en tout genre, est grande ouverte. Les mots, de toutes les tailles, formes et couleurs, semblent se superposer les uns sur les autres, pourtant j'arrive à lire « Bénédicto l'Altério : le jazz en folie ». Clara me presse un peu plus fort contre elle et me traîne jusque là-bas. Je m'adosse à la paroi, fébrile, tandis qu'elle entre.

« Je dois bien avoir quelques pièces... marmonne-t-elle. »

Penchée légèrement en avant, juste de quoi pouvoir observer l'intérieur obscur du bar sans pour autant perdre l'équilibre, je serre les dents. Clara fait tinter la petite monnaie sur le comptoir et demande au propriétaire l'autorisation de se servir du téléphone de l'établissement. Les rares clients la regardent, médusés. Elle n'hésite pas une seule seconde au moment de composer le numéro.

Je tends l'oreille.

« Rodrigue ? Dieu merci ! Où es-tu ? Tu es tout seul ? Oui, oui. Pardon. J'écoute. »

Plusieurs secondes s'écoulent.

« On ne pourra pas venir jusqu'à vous. On a eu un... disons qu'on a eu un imprévu. On est pas loin du pont. Je vois une enseigne verte. On se mettra à l'abri dans une... »

Clara écarte le combiné de sa joue puis le claque avec rage.

« Ça a coupé.

— J'ai dit un seul essai, mademoiselle, ou alors, il va falloir allonger de l'argent. »

Agacée, elle piaffe et traverse la salle d'un pas lourd. Au même moment, des hélicoptères zèbrent le ciel et le patron annonce, non sans mal, qu'il va fermer boutique pour le reste de la journée. Je passe à nouveau mon bras par-dessus son épaule et m'accroche à elle de toutes mes forces.

Je gémiss en déplaçant ma jambe blessée.

La douleur est insupportable.

« Rodrigue et Abdel sont tombés sur Alix quand les choses ont dégénérées. Ils devraient nous

trouver aussi, non ? On n'a qu'à aller se cacher dans cette rue, au cas où une patrouille passerait. »

Clara m'emmène tant bien que mal jusqu'à la ruelle sombre et sans issue qu'elle a désignée du bout de l'index puis m'aide à m'asseoir derrière une énorme benne à ordures verte. L'odeur est loin d'être agréable mais ce n'est pas le moment de se plaindre ; n'importe quelle personne se penchant à la fenêtre pourrait nous voir.

A partir de là, le temps semble s'écouler aussi lentement que possible. Par chance, je suis suffisamment fatiguée pour ne pas m'en offusquer. J'ai simplement peur d'attraper froid. En revanche, les choses ne se passent pas exactement comme ça pour Clara. Je la vois faire les cent pas en se frictionnant les bras, encore et encore, juste devant moi quand, enfin, une voix familière nous interpelle :

« Vous êtes là ? »

Je souris presque en voyant apparaître Rodrigue. Arrive ensuite Alix, la lèvre écarlate et gonflée, des griffures lui striant la joue, et Abdel, qui se tient en retrait, l'air effaré. Clara se précipite vers eux, les poings serrés.

« Quelqu'un sait où est Fabien ? Demande Rodrigue. »

Clara se retourne pour échanger avec moi un regard désemparé. Je devine qu'elle n'a pas très envie de s'étendre sur le sujet, alors je réponds à sa place :

« Il est mort. »

Rodrigue fait un pas sur le côté pour m'apercevoir ; son visage se décompose littéralement. Il fait tout à coup beaucoup plus vieux et semble devoir porter tout le poids du monde sur ses épaules. Néanmoins, ça ne l'empêche pas de tendre la main pour m'aider à me lever.

Cette simple action me fait lâcher des grognements de souffrance, grognements que j'aurais préféré intérioriser.

« J'espère que c'est une mauvaise blague, déclare-t-il finalement. En fait, j'espère que tout ce qui s'est passé ici n'est qu'une très mauvaise blague.

— Ce n'est pas une blague, je dis d'une voix rauque. »

Il jure. Je sonde les autres du regard mais personne ne semble réellement s'émouvoir de cette nouvelle. Peut-être auraient-ils réagi comme Clara s'ils avaient assisté à sa mort, mais ce n'est pas le cas. Fabien était assez lourd et personne ne le portait vraiment dans son cœur. Et sûrement pas Alix.

Elle reste dans l'ombre, de sorte que je suis incapable de discerner son visage. Néanmoins, je suis tout de même en mesure de remarquer les tremblements qui font s'entrechoquer ses genoux.

Je songe un instant que ce ne sont pas toujours les meilleurs qui partent en premier. Il y a de quoi se réjouir, au fond. Cette balle aurait pu nous atteindre nous et faire bien plus de dégâts que celle que Clara a reçue.

« On doit déguerpir au plus vite, nous secoue alors Alix d'une voix éraillée. Je dois bien pouvoir faire démarrer une satanée voiture dans le quartier. C'est dans mes cordes.

— Tu oublies qu'elle sera fichée comme voiture volée, rétorque Abdel. On n'a pas besoin de ça en plus sur les bras.

— Parce que tu as une autre solution, peut-être ? Et puis je ne suis pas bête, qu'est-ce que tu crois ? Il me suffira de la faire disparaître quand on sera rentrés.

— Et s'il y a un barrage ? Hein ? Tu y as pensé ?

— Dans tous les cas, on n'ira pas loin sans voiture... dis-je alors en endurant leurs regards surpris. Si on reste ici, on se fera attraper... alors que si on se fait la malle, on aura au moins une chance de s'en sortir. »

Je penche la tête en arrière et respire à pleins poumons. Ma décision est prise. Je promène mon regard sur le reste du groupe en tentant tant bien que mal de conserver une expression ferme. Je ne veux pas qu'ils entrevoient la faille, ce petit morceau de moi qui hurle et qui n'a pas la force de se débattre.

Finalement, mon choix fait l'unanimité. Rodrigue me porte dans ses bras et nous suivons Alix à la trace tandis qu'elle cherche une voiture facile à voler. Les rues sont toujours désertes. Elle opte

finalement pour un modèle familial assez discret.

Je pousse un soupir de soulagement quand on m'installe sur la banquette arrière.

Je ne saurais dire si tout se passe comme prévu. A vrai dire, je serais tout simplement incapable de décrire ce trajet en voiture. Dès qu'Alix démarre, je ferme les yeux, et je pars très loin.

\* \* \*

Quand je me réveille, je me sens comme engourdie et mes souvenirs du meeting sont assez flous. Dans les minutes qui suivent, ils me reviennent par à-coups.

Je me souviens des immeubles qui s'écroulent et du feu. A ma droite, je vois les Altérés qui fracassent les rangs serrés de la police. Je me remémore ma course contre la montre, et tout m'a l'air si réel que j'en ai le souffle court. En fond, j'entends le discours de Bertrand Mingéot.

Ici, tout est calme. Mais de quel « ici » suis-je en train de parler ?

Ah, c'est vrai. Ma jambe. Je n'ai pas encore la force de bouger.

« Olivia ? Comment te sens-tu ? »

J'ai mal partout.

Les cheveux de Clara me chatouillent le visage.

« Alix est partie se charger de la voiture, me confie-t-elle. »

Sur le moment, je me demande ce que ça peut bien me faire. Puis, je me souviens. La voiture. Sommes-nous donc arrivés à bon port ?

Clara passe sa main sur mon front. Elle grimace et j'en déduis que je dois avoir de la fièvre. Elle disparaît ensuite de mon champ de vision. Soudain, une douleur explose dans ma jambe. Je crie.

« C'est bientôt fini, me dit-elle. »

J'aimerais la croire, mais je n'en ai même pas le temps.

Je tourne de l'œil.

# Chapitre 21

« Tu sais ce qu'il s'est passé, au juste ?

— Je n'en ai aucune idée. Et je ne pense pas que ce soit l'un d'entre nous.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. »

Leurs chuchotements finissent par me réveiller. J'ouvre lentement les yeux, un peu sonnée, et un sentiment de profond malaise m'envahit. Mon cœur martèle si fort que j'ai l'impression qu'il bat au niveau de mes tempes. Certains ont eu des nausées pour moins que ça.

Je cligne plusieurs fois des yeux avant d'être en mesure de distinguer les aspérités du plafond de l'entrepôt. Je me redresse ensuite avec précaution, la tête comme une enclume. Mais personne ne semble me remarquer.

« Qu'est-ce qu'ils disent sur internet ? Demande Clara. »

Rodrigue glisse la main dans la poche de son jean et brandit son téléphone portable personnel à hauteur d'yeux. Il déverrouille son appareil en faisant glisser son index sur l'écran avant de surfer sur la toile. Clara se penche en avant pour regarder les pages web qui défilent devant elle. Tous deux restent de marbre.

Je me mords les lèvres quand la douleur qui me paralyse la jambe me submerge à la façon d'une vague violente, gigantesque rouleau qui vient se briser sur les rochers.

La situation, même si quelque peu trouble aux premiers abords, me renvoie à mon enfance et aux jours passés clouée au lit avec grand-père à mon chevet, tantôt à cause d'un mauvais rhume, tantôt par la faute d'une toux plutôt coriace. A chaque fois que je tombais malade, il avait pour habitude de me préparer des tisanes et des gants chauds à poser sur mon front. Sa présence était épisodique, mais rassurante. Prévenant, il revenait souvent s'asseoir près du lit pour s'assurer que tout allait bien.

Aujourd'hui, c'est tout à fait différent.

Je déglutis péniblement.

« Alors ? Dit Abdel, impatient.

— Rien, soupire Rodrigue. Rien de rien. La plupart des médias de masse rejettent la faute sur nous. La police n'a encore rien dit, mais je pense que ce sera aussi leur position officielle dans très peu de temps.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ? Intervient Clara. Je pense plutôt que ce serait mauvais pour eux d'admettre qu'un groupe qu'ils n'ont jamais réussi à démanteler a encore frappé. Les gens pourraient se dire qu'ils sont payés à ne rien faire et que le pire est à prévoir.

— Tu ne comprends pas, rétorque Abdel. Ils s'en fichent de ce qu'on pourrait bien dire. Ce qui compte pour eux, c'est de pousser à l'amalgame. Pour certains, parler du Vent Contraire équivaut à parler de tous les Altérés. On a mauvaise presse parce qu'on use de toutes les méthodes pour nous faire entendre. Du coup, beaucoup de personnes se retrouvent confortées dans leur idée de départ, c'est-à-dire que les Altérés sont violents et dangereux et qu'il faut trouver une solution pour s'en débarrasser. Et qui est-ce que ça arrange ? Le gouvernement. A la fois l'actuel, et le suivant. »

Clara dévisage longuement Abdel. Cette dernière est encore assez pâle mais au moins elle ne tremble plus, et elle a apparemment enfilé des vêtements de rechange. Les miens ne sont plus vraiment trempés non plus bien qu'ils soient encore couverts de sang. Rien d'étonnant.

Clara hausse le ton en le poussant du bout du doigt :

« Quoi, tu penses qu'on fait plus de mal que de bien ? »

Au lieu de s'offusquer, Abdel secoue énergiquement la tête et Clara lâche l'affaire.

« Je crois bien qu'il a raison, déclare finalement Rodrigue en poussant un long soupir. Ils ne vont pas hésiter une seule seconde à nous jeter en pâture pour mieux servir les intérêts des gens aux



commandes, surtout avec ce que je viens de voir sur une vidéo amateur. Regardez. Pour eux, c'est inespéré. »

Clara et Abdel se penchent en avant afin de regarder la vidéo en question. Un long silence s'en suit. Puis, les regards convergent vers moi. Et puisque je suis éveillée, j'ai l'honneur d'assister à une myriade d'airs étonnés.

S'ils ne voulaient pas que je les écoute, ils n'avaient qu'à faire plus attention !

« Qu'est-ce que c'est ? Je croasse. Ça me concerne ?

— Est-ce que ça va ? S'enquiert Clara.

— Qu'est-ce qu'il y a sur la vidéo ?

— Olivia, tu t'es pris une balle ! Enfin, techniquement parlant, c'est moi qui me suis pris une balle, mais... tu vois bien ce que je veux dire !

— Et alors ? »

Clara est décontenancée. Son expression se trouble un instant ; elle affiche une moue perplexe et un pli se forme sur son front lorsqu'elle fronce les sourcils. Pendue à ses lèvres, j'essaie de rester calme.

Les autres restent en retrait comme s'ils s'attendaient à ce que je les morde. Je réalise après coup que c'est bien l'impression que je dois donner. J'ai le front couvert de sueur et je tremble un peu, autant de douleur que de colère.

« *Et alors ?* Tu aurais pu en mourir, ma parole !

— Ce n'est pas le cas. Alors réponds-moi.

— Rodrigue, soupire Clara. Montre-lui cette horreur, tu veux bien ? »

Il s'exécute. Je tiens le portable dans mes mains fébriles et mets la vidéo en route. La résolution n'est pas très bonne mais je reconnais du premier coup d'œil la foule présente lors du meeting de Bertrand Mingeot. Et là, au milieu de tous ces visages inconnus, il y en a deux que je connais particulièrement bien. Je me vois en compagnie de Clara juste avant la première explosion, occupée à regarder l'écran géant devant nous. Toutefois, la personne en charge de l'appareil n'a pas l'air de nous avoir reconnues, en partie à cause de notre accoutrement. Le focus se fait davantage sur trois autres personnes non loin de là, tout sourires, qui brandissent des drapeaux marqués du symbole du parti de l'Union Salulaire.

La vidéo s'arrête pile au moment où le chaos s'abat soudainement sur la foule.

Postée sur les réseaux sociaux par le propriétaire de l'appareil, elle n'est devenue virale qu'une fois que d'autres internautes nous ont reconnues. Les médias ne l'ont reprise que très récemment.

« Tu comprends ? Me dit Rodrigue. Ils vont dire que c'est nous. Ils vont raconter à qui veut bien l'entendre que nous étions assez proches pour déclencher les explosions, et que nous nous sommes chargés de rameuter d'autres Altérés. La situation va devenir intenable. Nous arrêter ne sera plus suffisant. On va leur dire de tirer à vue, et ils ne se le feront pas dire deux fois. »

C'est vrai.

Qu'avais-je en tête sinon décrédibiliser ce meeting et les prises de position de ce cher M. Mingeot ? Et qu'ai-je eu, à la place ? Une violence sans précédent. Nous savions quelles conséquences auraient notre acte mais là, c'est le jour et la nuit. Un mécanisme s'est mis en marche et nous ne pouvons qu'attendre avant de voir de quoi il retourne.

Je voulais que mon deuil fasse émerger quelque chose de positif. Je rêvais d'assister à la construction d'une opposition chargée de panneaux et de banderoles colorées, je voulais lire et entendre des slogans à mille lieux de ceux qui tapissaient les immeubles de ma ville. Je voulais leur prouver à tous que nous étions là, tout simplement, et que je ne comptais pas oublier pas ce qu'ils m'ont pris. Mieux encore, que j'allais me battre pour ce qu'il me reste. J'étais en colère, certes, mais pas au point de faire sauter l'endroit tout entier.

« Cette bourde va nous coûter très cher, ajoute Rodrigue. On ne pouvait pas savoir, c'est vrai, mais on n'aurait jamais dû y aller. »

Il passe une main dans ses cheveux pour les ébouriffer. Son intervention me noue le ventre ; je me

tends instantanément, pas d'humeur à lui remonter les bretelles une nouvelle fois. J'ai pris la décision d'assister au rassemblement, mais ne comprend-t-il pas non plus que tout cela s'est fait sans mon accord ?

« Fabien est mort. Les choses ont pris une tournure que personne n'avait envisagée. Mais ce n'est pas pour autant qu'on n'aurait pas pu anticiper. On a malgré tout une part de responsabilité. Une événement de cette envergure... Je crois que tout compte fait vous auriez dû rester ici, Clara et toi.

— Rodrigue, je t'en prie ! S'exclame Clara. Tu sais très bien qu'ils auraient trouvé un moyen de relier ça au Vent Contraire même s'il n'y avait pas eu cette vidéo. C'est ce qu'a dit Abdel.

— Tu flanches encore ? Je lance en serrant les dents. Je croyais que c'était fini.

— Olivia, ce n'est pas...

— Ce n'est pas quoi ? Ce que je crois ? Et c'est quoi, alors ?

— C'est pas une reddition, je suis toujours partant. C'est juste une pause, un *break*, appelle ça comme tu veux. C'est exactement comme lorsque le signalement de Clara a été diffusé. La traque va s'intensifier, alors il va falloir se faire petit. Tout devra être longuement pensé. Plus de décisions hâtives, plus de plans qui ne tiennent pas la route. Je t'ai trop écoutée, de ce côté-là. Peut-être même qu'on devra changer de planque. Je te demande simplement quelques jours de répit, juste de quoi nous laisser le temps de penser à la suite. Il faut qu'on s'en remette.

— Je suis d'accord avec Rodrigue, intervient Abdel. Les choses prennent des tournures assez inquiétantes. Je ne voulais pas t'en parler, mais... tu sais, si j'ai embouti la voiture, c'est parce que je me suis endormi au volant. La vérité, c'est que je ne veux plus utiliser mon gêne, tout comme je ne veux plus faire partie du Vent Contraire. »

Aucun doute n'est possible : c'est bien Abdel qui enfonce le clou. Je crispe les poings ; j'ai l'impression de me faire poignarder dans le dos. J'ignorais avoir assez de volonté pour supporter tout ça. J'ignorais que j'allais me retrouver au milieu d'une arène de combat.

Je courbe le dos en serrant les dents. Abdel détourne le regard et se frotte la tête, visiblement très mal à l'aise. Le plus dur est à venir.

« En fait, je n'ai jamais vraiment voulu le réintégrer. J'ai une famille formidable, un travail qui paie bien et une vie bien rangée. Je ne veux plus de tout ça, je suis passé à autre chose depuis bien longtemps. »

J'essaie de faire bonne figure alors que je me sens à deux doigts de craquer.

Physiquement.

Mentalement.

« Je crois qu'on a tous besoin d'une pause, conclut Rodrigue. Toi la première, surtout avec ce qui est arrivé à Fabien. Puisque les jours à venir vont être une véritable chasse aux sorcières, je pense qu'il serait préférable d'éviter tout contact entre nous. Et non, tu n'as pas ton mot à dire, cette fois. »

Mes mains tremblent sous l'effet de la colère.

« Alors on laisse tout en plan ? C'est ça que tu veux ? On s'est donné tout ce mal juste pour arriver à ce résultat ? Tu veux qu'on gèle tous nos projets juste parce que Fabien a eu la déveine de se prendre une balle et d'en mourir ? »

Ma voix est frêle, presque fêlée, et prend des accents désespérés. J'ai honte de moi. Je ne devrais pas parler ainsi, je ne devrais pas me montrer aussi fragile et vulnérable devant eux, aussi pathétique. Je ne devrais pas leur faire croire qu'ils ont le pouvoir de prendre une décision qui devrait me revenir. Mais il est déjà trop tard et je me retrouve pieds et poings liés, acculée.

Un bruit étrange me tire de mes pensées ; tout le monde se retourne pour assister à l'entrée d'Alix. Ses cheveux sont moites et elle a le front en sueur, les yeux rouges comme si elle avait pleuré et les chaussures couvertes de terre. Elle a dû retourner à l'entrepôt par ses propres moyens, à pied. Qui sait d'où elle revient ?

Je croise son regard et son air dur me transperce de part en part. Elle frotte alors ses mains l'une contre l'autre.

« C'est fait, dit-elle. Mis-à-part un peu de sang, il n'y a plus rien dans cette voiture qui la reliera à

nous. Mais vu que c'est celui d'Olivia, je crois que ça n'étonnera personne s'ils retrouvent la caisse... attendez avant de dire quoi que ce soit, j'ai bien dit s'ils la retrouvent, car pour ce qui est du petit plus, je ne pense pas qu'ils mettront la main dessus avant un bon bout de temps. Mais dites-moi... vous en tirez, une tête. J'ai loupé quelque chose ?

— On va faire une pause, l'informe Abdel. Définitive, en ce qui me concerne.

— Je vois... merci de me mettre au parfum. Enfin, s'il n'y avait que moi, j'aurais déserté depuis longtemps. Dommage que vous décidiez ça juste au moment où j'ai enfin une raison de rester. »

Nous échangeons un nouveau regard. Son visage semble s'adoucir mais je rêve peut-être ; je ne sais jamais sur quel pied danser avec elle. En tout cas, je suis rassurée de savoir qu'elle est plus ou moins de mon côté.

« Inutile de rester ici plus longtemps, alors, déclare Rodrigue. »

Il tend un téléphone à Clara, pâle comme un linge. Elle ne pipe pas mot.

« Tiens, c'est l'un de mes portables prépayés. J'ai cru comprendre que tu n'avais plus le tien. Je te contacte dès que j'en ai un nouveau. Je connais le numéro, ne t'inquiète pas. Tout ce que tu as à faire, c'est attendre. Simple comme bonjour, non ? »

Rodrigue se penche ensuite en avant pour lui chuchoter à l'oreille, de sorte que je ne suis pas censée entendre ce qu'il lui dit. Ce n'est toutefois pas très efficace.

« Et mieux vaut laisser l'argent là où il est pour le moment. Tant qu'il est là-bas, elle ne pourra pas aller le récupérer.

— D'accord. »

J'ai comme l'impression de redevenir l'enfant que l'on réprimande. Une colère monstre fait danser des étoiles devant mes yeux. Clara pourrait dire quelque chose, mais elle ne le fait pas. Tout le monde s'écrase devant Rodrigue, à croire que je ne pèse pas dans la balance, que je ne suis rien pour eux, que l'autorité m'a quittée ou plutôt, ne m'a jamais habitée.

J'essaie de me redresser, en vain. J'ai les paumes des mains douloureuses à force d'y planter mes ongles.

Je vois Rodrigue, qui se déplace comme au ralenti, et je comprends alors que même si nous partageons maintenant un but commun, nous ne souhaitons pas l'atteindre de la même façon. Pour lui, l'affaire est déjà pliée. Protester ne sert à rien. Il y aura d'autres batailles à gagner.

Clara fourre le portable prépayé dans la poche de son jean. Son visage reprend peu à peu des couleurs. Ce que lance soudain Alix achève de lui changer les idées :

« Et ma moto, qui va me la remplacer ?

— Tu vois ce que j'ai ressenti quand tu as parlé de faire brûler ma voiture, dit Clara. Je te laisse découvrir les joies de la marche à pieds... »

Clara manifeste sa satisfaction quand Alix soupire bruyamment. Puis, ils partent. *Tous*. Contrairement à Rodrigue qui habite non loin de là, Alix et Abdel doivent rejoindre la gare. Il ne reste plus que Clara et moi, ainsi que les souvenirs de ce meeting à la beauté terrible qui ne veulent pas me quitter.

Les jours à venir vont me sembler très longs.

\* \* \*

A la nuit tombée, Clara se sent comme un lion en cage. Après avoir usé de tous les moyens inimaginables pour ne pas sombrer dans l'ennui, je la regarde maintenant arpenter l'entrepôt de long en large, tantôt agitée tantôt songeuse. Son inactivité lui pèse tout autant que mon état.

Et moi, pendant ce temps-là, je ne trouve rien de mieux à faire que de me morfondre sur mon sort.

En même temps, mes possibilités sont quelque peu limitées. J'ai passé en revue toutes les insultes que je connais une bonne dizaine de fois mais rien n'y fait : la douleur ne me quitte pas. Au contraire, elle s'est amplifiée depuis le départ des autres. Je suppose que mon mécontentement n'a décidément pas arrangé les choses. J'ai souvent entendu dire que la clé de la guérison est dans le mental.

Foutue pour foutue, je préfère rester négative.

Je finis par m'assoupir un moment. Quand j'ouvre à nouveau les yeux, je trouve Clara en train de fouiller avec ferveur dans les sacs qui lui appartiennent, ceux ramenés tout droit de la ferme. Voilà qui pique ma curiosité.

« Qu'est-ce que tu cherches ? Je demande. »

Ma voix me semble être à des millions d'années lumières de ce que je suis habituée à entendre. Clara met la main sur le dossier que la clinique a monté sur moi.

« Ça n'a pas l'air de guérir, n'est-ce pas ? Il doit bien y avoir quelque chose à ce sujet auquel je n'ai pas prêté attention la première fois. »

Clara a bien dû lire ce dossier des dizaines de fois mais je ne soulève pas. Son enthousiasme me touche bien plus que je ne pourrais le laisser entendre.

« La dernière fois, tu n'avais gardé les blessures d'Adil que pour une courte période. Combien de temps penses-tu que ça va prendre, cette fois-ci ? C'est quand même beaucoup plus grave.

— Je ne sais pas. »

Et l'admettre me brise le cœur. Ne suis-je pas un Stade Supérieur ? N'est-ce pas le genre de détails que je devrais savoir ? En réalité, je ne sais rien. Vu mon niveau de connaissances, ce n'est pas étonnant que Rodrigue soit plus apte à prendre des décisions que je ne le suis. Qui sait ? Peut-être que la plaie va s'infecter et que je vais y rester pour de bon.

Bon sang. Je n'ai pas les idées claires, ce soir.

« Pourquoi tu n'as pas tenu tête à Rodrigue avec moi ? »

Clara lève les yeux du dossier pour m'observer avec gravité. Elle croule sous le poids d'une fatigue extrême et pourtant elle s'obstine à vouloir rester éveillée. D'une certaine manière, elle m'impressionne.

« Ne crois pas que ça ne m'affecte pas. Ce n'est pas si simple que ça. Tu sais, je suis dans le même pétrin que toi. Maintenant que je suis également recherchée par la police, l'organisation, c'est ma vie. Mais avec qu'il s'est passé... c'était vraiment horrible, Olivia. *Vraiment*. Je pense qu'on ne peut pas continuer en faisant comme si de rien n'était. Moi, en tout cas, je ne peux pas. Je suis partagée, c'est tout... ça ne veut pas dire pour autant que je te laisse tomber. Tu es mon amie. »

Je lui lance un regard reconnaissant, rassurée de m'être fait du mouron pour rien. J'attrape ensuite la bouteille d'eau que Clara a gentiment laissée à portée de main et bois deux longues gorgées, cul sec. Je laisse tomber quelques gouttes sur la paume de ma main pour me rafraîchir le front. Un drôle de sentiment me réchauffe les entrailles.

*Tu es mon amie.*

« Non, il n'y a rien, capitule Clara en envoyant valser les papiers. Tu tiens le coup ? Si tu veux, je peux prendre la relève. Je ne te demande pas de me remettre cette fichue balle en place, mais il y a bien quelque chose que je puisse faire.

— C'est bon, ne t'inquiète pas.

— Ne crois pas m'embobiner aussi facilement. Tu ne pourrais pas, disons, me filer un peu de cet horrible truc pour remplacer l'absence d'anesthésiant ? »

Clara attrape ma main moite et s'y accroche comme une moule à son rocher. C'est stupide, mais je ne peux pas m'empêcher de sourire.

« Allez, fais ton tour de magie, dit-elle. Je suis une grande fille. »

Si l'idée de répliquer quelque chose m'a bien traversé l'esprit, je finis par penser qu'elle campera de toute manière sur sa position. Certains la diront persévérante, je préfère pour ma part l'expression « têtue comme une mule ».

Je ferme les yeux ; il faut que je sois attentive et méticuleuse. Si je garde tout pour moi, Clara va se fâcher, mais je ne me permettrai pas non plus d'ouvrir les vannes en grand. Il faut que ce soit tolérable pour nous deux. La solution réside dans la précision. Autant dire que je n'y suis pas très habituée.

Le silence se fait. J'attends.

Rien ne se passe.

« Dis donc, tu n'y vas pas de main morte ! Ironise Clara.

— Je te jure que je n'y arrive pas.

— Mais oui, c'est ça !

— C'est comme... »

Mon sang ne fait qu'un tour.

Je déglutis péniblement.

« C'est comme à la clinique. »

Mon gêne me semble être comme un mot que j'aurais sur le bout de la langue. Je sais qu'il est là, enfoui quelque part en moi, mais je suis incapable de le trouver, et il ne me trouve pas non plus. La connexion est rompue.

« Les balles ! Je m'écriis dans un éclair de lucidité. Ils ont dû les enduire avec du bloqueur de gêne, ou je ne sais quoi...

— Alors tu veux dire que tous les Altérés qui ont été touchés ont momentanément perdu l'usage de leur gêne ? Ils deviennent de plus en plus futés, dis donc. Il suffit d'une balle et tu te retrouves à leur merci. On n'arrête pas le progrès... Quand tu étais à la clinique, Ikram a cessé les injections la veille de ta fuite. A mon avis, ta blessure pourra bientôt guérir d'elle-même.

— Sauf s'ils ont amélioré le sérum. Ah, je préfère ne même pas y penser. Je dois me rétablir le plus vite possible, au cas où. »

Clara serre ma main un peu plus fort, comme pour me rassurer, avant de relâcher la pression qu'elle exerce d'un air dégagé. Je la regarde s'éloigner d'une démarche souple proche de celle d'un chat, les bras croisés dans le dos et un faible sourire au coin des lèvres.

« Tu as raison, mieux vaut ne pas y penser. Et il se trouve que je sais exactement ce qui t'aiderait à ne pas y penser. »

Elle allume l'autoradio et pendant quelques instants, nous n'entendons qu'un grésillement continu. Clara se met alors à chercher une autre station, mais les suivantes sont du pareil au même.

« On doit bien pouvoir capter de la musique, quand même... »

Clara tombe alors sur une fréquence où les sons à peine audible de deux stations semblent se superposer. D'une part, j'entends un journaliste qui débite les informations du jour et de l'autre, une chanson assez entraînante.

« Ah ! J'y suis presque. Es-tu prête à perdre l'intégralité de la prochaine livraison de friandises ? Moi, je suis prête à les gagner. »

Je ne comprends pas tout de suite ce que raconte la voix qui parle par-dessus le morceau de musique mais quand j'y parviens enfin, je lève la main en l'air au moment même où Clara s'apprête à changer une nouvelle fois de fréquence. Elle suspend son geste, étonnée.

« Une minute, dis-je. Laisse-moi écouter. »

Je fais de mon mieux pour comprendre ce qui est dit.

« Le meeting du président de l'Union Salulaire Bertrand Mingeot a été l'objet d'une attaque d'une violence sans précédent. Vers deux heures de l'après-midi, deux charges ont explosé près du gymnase où avait lieu l'événement. Des individus Altérés se sont alors... *Krrch...* menant à une confrontation avec les forces de police sur place. On déplore pour le moment une centaine de blessés et trente morts dont deux policiers et trois partisans de l'Union Salulaire. *Krrch...* un conseil de crise est actuellement en train d'avoir cours, d'autres informations sont donc à venir. La police n'a pas encore exclu l'implication du Vent Contraire, notamment grâce aux preuves découvertes sur un forum Altéré. »

Clara me jette un regard en coin. Je comprends qu'il s'agit du forum qu'elle nous avait montré avant que toute cette histoire ne commence. Je me demande ce qui a bien pu y être dit, mais nous n'avons pour le moment pas accès à internet.

« Toutes nos pensées vont aux victimes de ce drame. Rappelons que même les émeutes des mois passés n'avaient jamais atteint une telle ampleur. Par chance, Bertrand Mingeot s'en est sorti indemne. *Krrch...* »

Je penche la tête en arrière, fatiguée. La seule bonne chose qui aurait pu résulter de ce rassemblement ne s'est même pas produite.

## Chapitre 22

C'est au beau milieu de la nuit que je plonge à nouveau dans l'un mes pires cauchemars, tête la première. Je cherchais le sommeil quand il m'a trouvée, froid, féroce, brutal, implacable : un rêve insoutenable que je vis éveillée.

Il m'est tombé dessus en traître et a chamboulé mes repères, faisant ainsi miroiter d'immenses taches noires sur les parois d'un décor en changement perpétuel. Cette boule à facettes géante a tourné, tourné, tourné, encore et encore, jusqu'à me donner le tournis et, incapable d'en supporter davantage, je me suis recroquevillée sur moi-même.

Changement de tactique.

Là, tout près, les pois sombres se métamorphosent et j'entrevois des silhouettes nébuleuses qui longent les murs, silencieuses. Leurs yeux, bleutés à la manière des feux follets, prennent parfois vie dans le néant de leurs visages et semblent léviter comme par magie au-dessus du sol.

Un battement de cils plus tard, je suis enfin en mesure de reconnaître le papier peint de ma chambre, dans la maison de grand-père. De mon point de vue, l'endroit paraît préservé, comme à l'abri dans une bulle ; la disposition des meubles correspond au souvenir intact que je garde de l'aménagement de la pièce. Je retiens mon souffle lorsque la douce et bonne odeur de café qui flotte tout autour de moi vient me chatouiller les narines.

Une main ciselée dans des membranes de fumée noire se pose alors sur mes yeux et tout devient sombre.

La panique vient peser sur ma poitrine et je me mets à suffoquer. N'ayant pas d'autre choix que d'ouvrir la bouche, je tends désespérément le cou en avant mais l'air refuse encore et toujours d'entrer dans mes poumons. Terrifiée, j'enroule les mains autour de ma gorge. Les griffures que je m'inflige sont toutefois bien moins douloureuses que l'indescriptible sensation qui descend et remonte inlassablement le long de ma trachée.

Soudain, plusieurs chœurs aux timbres inhumains commencent à réciter des complaintes en canon tout près de mes oreilles ; la puissance du chant gagne en intensité à chaque seconde qui s'écoule. Un voile écarlate passe sur mes paupières au moment même où les voix atteignent leur paroxysme et explose en milles morceaux. Je les vois qui s'envolent vers les hauteurs denses et inexplorées de la toile de fond noire, semblables à de petits papillons de sang avides de liberté.

Je roule sur le côté et mes ongles raclent le sol. La sensation de brûlure ne s'atténue pas. Il me semble que mes poumons se consomment lentement, insensibles à tous mes efforts pour les faire fonctionner. Je m'accroche à la réalité, aux grandes fenêtres qui existent toujours, perdues entre deux mondes, et qui permettent à la lune de baigner l'entrepôt de sa faible clarté.

« Ils nous ont tués. »

Une nouvelle odeur vient me soulever le cœur de ses effluves nauséabondes. Fabien m'apparaît comme une image nette parmi les ombres qui me surplombent, la chair entièrement calcinée.

« Ils m'ont tué. »

J'aperçois grand-père, une corde nouée autour du cou, semblable à une silhouette de fumée. Puis tout tombe en poussière.

Je me réveille en sursaut. Clara est penchée au-dessus de moi et me secoue doucement par les épaules. Son souffle haché se dépose sur mes lèvres par à-coups et, instinctivement, j'avale une grande goulée d'air frais. La rosée du matin arrive chaude et en avance, accompagnée d'une légère pression qui m'engourdit le corps.

Ma tête part en arrière et le décor se plie pour suivre ce mouvement avec un certain temps de décalage. Où suis-je ? Mon cœur tambourine dans ma poitrine et un froid glacial fait chuter ma température ; j'ai l'impression d'avoir sauté d'un train en marche.

Le contact prend fin.

« Ça va ? »

Je la fixe de mes yeux ahuris, incapable de comprendre ce qu'il vient de se passer ; mon esprit est comme séparé de l'extérieur par une paroi opaque que je ne parviens pas à briser. Était-ce un rêve ou la réalité ? Une hallucination ou juste le cauchemar d'une nuit ? Incapable de répondre à cette question pourtant toute simple, je me contente d'observer le visage qui me surplombe, encore fébrile.

Je passe la langue sur mes lèvres sèches et un goût de sang bien trop familier envahit ma bouche. Je saigne du nez.

Ni une ni deux, Clara disparaît de mon champ de vision. Elle s'est levée d'un bond, comme parcourue d'une forte décharge électrique ; son déplacement brusque brasse l'air et me donne des frissons. Je m'étale à l'intérieur du sac de couchage, habitée pour une étrange sensation de dégoût qui me noue le ventre.

Lorsqu'elle revient, c'est pour me tendre un de ces mouchoirs que j'ai en horreur, car verts et donc parfumés à la menthe. Je l'attrape par les coins et me prends au passage le faisceau de sa lampe torche en plein visage. Aveuglée, mes gestes se font hasardeux lorsque je me nettoie la figure.

Le tissu finit par prendre une teinte écarlate.

« Je t'ai entendue crier, dit Clara. »

Cette dernière s'assied à côté de moi et je sais alors que je ne vais pas pouvoir y couper. Je n'ai pourtant pas envie d'en parler.

Pas envie de comprendre, non plus.

Son bras glisse vers le sol et la lampe torche éclaire à présent nos pieds. Le faisceau sautille avec insistance sur la partie basse du sac de couchage, et pour cause : un tremblement ténu agite les épaules de Clara. J'ai du mal à voir clairement son visage, aussi morcelé qu'un puzzle d'ombre et de lumière.

Elle ne dit rien d'autre pour le moment, toutefois je sens qu'un déferlement de mots se prépare à dépasser la porte de ses lèvres, comme c'est toujours le cas. Elle s'est exprimée avec une prudence presque embarrassante et plus de tact que d'ordinaire ; pas de doute possible, il s'agit bien du calme avant la tempête.

Autant percer l'abcès dès maintenant.

J'écarte le mouchoir de mon nez et inspire profondément. Outre le fait qu'une forte odeur de menthe encombre à présent mes narines, le poids qui pesait jusqu'alors sur ma poitrine s'amenuise au fur et à mesure que l'air pénètre dans mes poumons.

« Tout va bien, je réponds. Tu peux aller te recoucher. »

En réalité, ça ne va pas. Je me suis rarement sentie aussi mal depuis le jour où je me suis échappée de la clinique. Mon corps tout entier supporte difficilement la nuit que je suis en train de passer.

« Tu vas rire, mais je ne te crois pas. Comment va ta jambe ? »

Bonne question. J'effleure du bout des doigts la fermeture de mon lit de fortune avant de la faire glisser vers le bas, lentement, comme dans les séries policières lorsque vient le moment de révéler le visage du cadavre contenu dans la housse mortuaire.

Que vais-je donc découvrir ?

A première vue, mon pantalon est sale et imbibé de sang. Ce sont toutefois les seuls indices qui laissent à penser que j'ai pris une balle, car lorsque Clara m'aide à dénuder l'une de mes jambes, je ne découvre rien d'autre que de la peau parfaitement lisse et intacte sous le tissu. Elle laisse échapper un hoquet de surprise. Mais moi, je m'y attendais.

Le bloqueur de gêne a cessé de faire effet il y a trois heures de ça et un soulagement sans nom s'est alors diffusé dans tout mon corps. Jamais je n'avais éprouvé un tel sentiment de paix.



Il n'en reste plus rien.

« Elle se porte beaucoup mieux sans cet impact de balle. Et elle te passe le bonjour.

—Très drôle. »

Je ferme les yeux en feignant de prendre un air neutre. Je n'ai pas particulièrement envie de m'étaler sur le sujet, mais je sais malgré tout que son inquiétude est fondée. Je comprends pourquoi elle se préoccupe tant de mon état ; j'aurais pu mourir. S'ils avaient progressé pour de vrai, si le bloqueur de gêne avait véritablement été amélioré, j'aurais pu y rester, tout comme j'aurais pu mourir à la clinique. Si j'avais un peu moins de mal à encaisser les répercussions de mon gêne, et si ma vie n'était pas aussi lamentable ces derniers temps, je me réjouirais probablement de m'en être sortie vivante.

Et peut-être que Clara aussi, s'il y avait une chose en ce monde capable de lui confirmer qu'aucun événement de ce genre ne se produira à nouveau.

J'ouvre les yeux et mon regard se pose immédiatement sur la lampe torche. Son éclat fait apparaître ma jambe sous un nouveau jour. Parée d'une couleur lumineuse, elle semble faite d'ambre. Une peur absurde me noue alors l'estomac ; on pourrait nous voir de l'extérieur.

Je frissonne.

« Tu peux éteindre ? »

Elle obéit sur le champ et nous nous retrouvons plongées dans l'obscurité en moins de deux. J'ignore si c'est mon imagination qui me joue des tours, mais la perte de cette source de lumière me donne soudain beaucoup plus froid. Je recouvre mon corps du sac de couchage.

Perdue au milieu de nulle part, j'ai l'impression que le temps et l'espace n'ont plus de prise sur moi. La pénombre n'est pourtant pas si dense, car j'arrive à distinguer Clara grâce aux faibles rayons clairs qui émanent de la lune. Et contrairement à ce à quoi je m'attendais, cette atmosphère fantomatique me détend. J'inspire profondément tandis que je me mets en quête d'une position moins exigeante envers mes muscles.

Quelques secondes s'écoulent.

Je n'entends rien d'autre que le bruit de nos respirations. Elle inspire, j'expire. Nos souffles se complètent et remplissent la pièce d'une nouvelle énergie. C'est comme si j'étais tout à coup dotée de la capacité d'occulter tous mes problèmes.

« Il faudrait peut-être que tu évites de te servir de ton gêne à partir de maintenant, tu ne penses pas ? Me chuchote Clara. »

L'accalmie prend fin.

« Je te rappelle que si je ne l'avais pas fait...

— Je sais, et je t'en suis reconnaissante. Mais regarde dans quel état tu es. J'ai peur pour toi. Je ne veux pas me réveiller un matin et te trouver morte, toi aussi. »

Ainsi penchée en arrière, ma tête me paraît anormalement lourde.

« Je te promets que ça n'arrivera pas et puisque ça a l'air de tellement te préoccuper, je te promets aussi de ne me servir de mon gêne qu'en cas d'extrême urgence. Et toi, en échange, il faudra que tu sois un peu plus prudente.

— Tu oses me dire ça ? A moi ? T'es sacrément gonflée, ma parole... »

Clara laisse échapper un petit rire mais je ne suis pas dupe ; elle se force. J'arrive à la percevoir à jour même quand je suis incapable de discerner la totalité de son visage.

« Ces dernières heures ont été dures, je ne peux pas dire le contraire. Je suis désolée si tu te fais du souci pour moi mais tu ne devrais pas. Il y a des choses qu'on ne peut pas éviter. Me voir dans cet état-là... ça en fait partie. Que j'utilise ou pas mon gêne, j'en arrive au même résultat. Tout s'est aggravé d'un coup, il n'y aura plus de retour en arrière.

— Ne dis pas ça...

— C'est la vérité.

— Je sais. »

Clara soupire ; je sens son souffle chaud qui me caresse la gorge. Je suppose que chaque personne

a une façon différente de faire face au deuil. Je suis déjà passée par là, et je m'y retrouve d'ailleurs encore une fois. Certains ont besoin d'en parler tandis que d'autres préfèrent laisser le silence faire sa part du marché. Je crois bien que Clara fait partie de la deuxième catégorie. J'ignore comment elle a réagi après avoir découvert le corps de son frère mais je pense qu'une fois le choc passé, elle a ressenti le besoin irrésistible de s'occuper les mains. Ceci explique cela.

Faire renaître Le Vent Contraire de ses cendres, c'était une façon comme une autre de faire vivre le souvenir de Nicolas ; Clara s'est investie dans un projet qui a happé toutes ses forces dans le seul but de perpétuer son travail. C'était peut-être son modèle, mais je ne suis pas sûre que ce dévouement œuvre en sa faveur. Qu'a-t-elle fait pendant ces cinq années, sinon essayer de remettre sur pied l'organisation ? Je ne le saurai jamais, mais j'espère qu'elle est parvenue à penser un peu à elle.

Nous sommes devenues proches en très peu de temps, et pas uniquement parce qu'elle m'a sortie de la clinique. Je crois qu'une partie d'elle souffre de la mort de Nicolas comme au premier jour et qu'elle a peur de me perdre aussi.

« Clara... »

Je me racle la gorge, incapable de trouver les mots justes. Qui aurait cru que quelqu'un puisse autant tenir à moi en dehors de grand-père et Malika ? Pas moi.

« Il se fait tard. On ferait mieux de dormir un peu, dit alors Clara d'un air dégagé. On ne sait pas de quoi demain sera fait. »

Je sens comme un courant d'air frais sur ma peau lorsqu'elle se met en mouvement ; je suis sa silhouette sombre du regard en regrettant de ne pas pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur. Mais si elle n'a pas envie d'en parler, alors... c'est peut-être mieux ainsi.

Pour elle, comme pour moi.

« Tu as raison. Ça ne peut pas nous faire de mal. Et puis, ce serait bien d'être en forme pour accueillir Rodrigue quand il reviendra sur sa décision.

— Tu vas un peu vite en besogne, soupire Clara. On dirait que tu rêves déjà... »

Je n'ai pas besoin de la voir pour savoir qu'elle se pince les lèvres. Elle doit sûrement penser qu'elle n'aurait pas dû dire ça, que c'était déplacé. Mais j'aimerais bien rêver de choses agréables, c'est vrai.

« Merci d'être venue voir si j'allais bien, je lâche finalement. »

Clara ne répond pas. Elle se fond dans la pénombre qui l'avale comme si elle n'avait été qu'un mirage parmi tant d'autres. Je me dis que si elle n'avait pas été là je serais sûrement restée allongée par terre, morte de froid et trop paniquée pour faire quoi que ce soit.

S'il n'y avait personne à mes côtés, je finirais peut-être par croire à ce que je vois.

Je m'accorde quelques instants de répit, parfaitement allongée dans ce sac de couchage au confort rudimentaire, sans penser à quoi que ce soit d'autre qu'au sombre présage qui tache le mouchoir que je tiens encore entre mes doigts.

Et soudain, j'ai envie de pleurer.

\* \* \*

*Envoyé 02/06*  
*Nouveau numéro. – O*

*Malika 02/06*

*Tout va bien ? J'ai vu les infos.  
C'est vrai ce qu'ils disent ?*

*Malika 02/06  
Je m'inquiète pour toi.*

*Envoyé 03/06  
Il ne faut pas les croire.  
Ce n'est pas nous.*

*Malika 03/06  
Il y a eu beaucoup de morts... c'est effarant.  
Les choses semblent différentes d'ici.  
Je veux venir te voir.*

*Brouillon 03/06  
Ce n'est pas une bonne idée.  
Tu oublies mon état et le danger.  
Tu es mieux là où tu es.*

*Envoyé 04/06  
Quand ?*

*Malika 04/06  
Bientôt.*

## Chapitre 23

« Du nouveau dans l'affaire du meeting d'Amiens, alors que la ville se remet à peine du carnage qui a eu lieu place Gambetta. Si quelques débris ont été enlevés pour amorcer le processus de reconstruction, beaucoup de corps attendent encore d'être identifiés et quatre personnes sont toujours portées disparues. Pendant ce temps, les habitants se regroupent et des fleurs sont déposées un peu partout en centre-ville afin de rendre hommage aux victimes des violences du 1er juin. De son côté, la police confirme la piste dernièrement évoquée : la planification de cet acte de terreur s'est bien effectuée sur un forum Altéré qui a depuis été fermé par les autorités. Sept individus ont été placés en garde à vue et s'ils ne revendiquent toujours pas leur appartenance au Vent Contraire, tout porte à croire qu'ils en font partie. Le gouvernement recommande plus que jamais aux citoyens de faire preuve d'une grande vigilance et de signaler tout comportement suspect. *Krrch...* »

\* \* \*

De bien drôles de sensations infatigables papillonnent dans ma poitrine ; elles cohabitent sous le même toit et font trembler les fondations lorsqu'elles se rencontrent à des carrefours inattendus. Certaines sont liées, contenues par le sang-froid que je me force à garder, tandis que celles qui conservent leur caractère brut et cinglant refont surface dès que j'oublie d'y prêter attention. Ces émotions-là ne sont pas clémentes, et encore moins faciles à gérer. En faisant preuve d'un tel mordant, elles étouffent les autres et les empêchent de s'exprimer librement.

J'essaie de ne pas y penser, toutefois je les entends appeler à l'aide lorsqu'elles cognent dans ma poitrine. Leurs voix sont faibles et ténues, et elles m'implorent de voir les choses du bon côté. Plus facile à dire qu'à faire.

Nous sommes le 10 juin ; c'est la date que Malika a finalement choisie pour me rendre visite. Les numéros sur le calendrier sont passés à une vitesse folle et le grand jour est arrivé : je n'arrête pas de tourner en rond, de manière aussi littérale que figurée. J'ai la chair de poule et les idées en vrac, le cœur à nu et les nerfs à fleur de peau. J'essaie de me convaincre que c'est mieux ainsi, que c'est ce que nous voulions toutes les deux ; parler face à face de tout ce qu'il s'est passé depuis le moment où elle m'a quittée. Et puis, discuter de nous deux, peut-être.

Nous *embrasser*.

Le feu me monte aux joues alors qu'une soudaine bouffée de chaleur me fait tourner la tête. Est-ce normal ? J'ai un peu honte de formuler cette envie aussi clairement dans mon esprit.

Mais malgré cette perspective plus que réjouissante, je panique tout de même à l'idée de la revoir. J'ai peur de la décevoir, peur de la mettre en danger, peur qu'elle doive assister à l'une de mes crises si violentes ; plus j'y pense, plus je réalise à quel point elle doit être déconnectée de la réalité et surtout à mille lieues de s'imaginer ce qu'il se trame vraiment ici.

Alors, c'est inévitable : je me dis que la vérité pourrait la désarçonner. Ou pire, lui passer l'envie de réitérer l'expérience.

Et si un fâcheux contretemps l'empêchait de se rendre à l'entrepôt ?

Je lâche un profond soupir.

Je préfère me dire que je suis simplement anxieuse et que c'est normal au début d'une relation. Je

n'ai rien à craindre. Tout va bien se passer. Pourquoi est-ce qu'il en serait autrement ? Malheureusement, la peur ne se soucie guère de la logique.

Ma première crainte quant à mon adhésion au Vent Contraire était de m'éloigner de Malika, et voilà que je me surprends à espérer qu'elle décide finalement de rester auprès d'Adil... qu'est-ce que ça peut bien dire sur moi ? Que je suis plus à l'aise quand les choses sont moins sérieuses ? Ou alors que je gère bien mieux ma vie d'ennemie public numéro un que ma vie amoureuse ?

Pitoyable.

Un nœud se forme dans mon ventre et les sentiments contraires cherchent de nouveau à faire parler d'eux. Ils se chamaillent sous mon nez sans aucune pudeur, persuadés que l'autre est celui qui a forcément tort. J'aimerais qu'ils la mettent en sourdine, mais rien n'y fait ; immobile, je les laisse me ronger de l'intérieur.

Il faut croire qu'il y a des problèmes dont on ne se débarrasse qu'en fonçant droit dedans. Et ça tombe bien : c'est justement ce que je m'appête à faire.

Malika a insisté pour que personne ne vienne la chercher à la gare. Elle a eu du mal à me convaincre mais j'ai fini par céder dès que sa voix a pris des inflexions plus douces et persuasives. Par conséquent, j'en suis réduite à guetter son arrivée comme une pauvre âme en peine.

C'est pourquoi je dois prendre sur moi pour ne pas me précipiter à l'extérieur quand je l'aperçois enfin tout au fond. A la place, je secoue légèrement mes vêtements propres pour en enlever les traces de poussière qui auraient pu survivre à ma première inspection. Je viens seulement l'accueillir lorsqu'elle s'appête à passer par l'issue de secours, aussi tendue qu'un arc.

Ce qui me frappe en premier lieu, ce sont ses longs cheveux bruns tirés en arrière qui durcissent ses traits ; elle a l'air diminuée et extrêmement fatiguée, comme après un très long voyage à l'autre bout du monde. Qu'importe ! Je continue à penser que rien n'a changé. Elle s'est servie d'un peu de maquillage, juste assez pour rehausser son teint, et porte un polo vert un peu trop grand pour elle. Son pantalon est un peu plus près du corps, toutefois il s'effiloche au niveau des chaussures.

Elle s'avance d'une démarche lourde, désavantagée par le sac de voyage dont l'anse large et noire pèse sur son épaule. Plus que quelques pas. Le dos collé tout contre la porte, je tends une main vers elle dans un mouvement presque imperceptible. Ses beaux yeux sombres s'agrandissent quand ils se posent sur moi, et un sourire égaie alors ses traits.

« Ce mois m'a semblé être une éternité, me dit-elle. »

Malika pose ses affaires au sol et se masse les épaules. Je n'arrive pas à déchiffrer les différentes expressions qui passent sur son visage. De la tristesse, du soulagement... et un peu d'inquiétude, peut-être. Partagions-nous les mêmes réticences ? Ne sachant quoi faire, je garde les bras ballants, comme pour me retenir de les tendre vers elle. Mon corps tout entier, auparavant si brûlant et fiévreux, se fait tout à coup silencieux. Comme engourdie, je suis incapable d'éprouver quoi que ce soit, pas même la passion qu'elle m'inspirait pourtant il n'y a pas si longtemps.

Je pourrais payer cher pour voir ma tête à ce moment précis.

Il faut que je fasse quelque chose, que je dise quelque chose !

« On ne t'a pas suivie ? »

Et voilà, j'ouvre à peine la bouche que j'ai déjà envie de me frapper la tête contre le mur. Quelle entrée en la matière ! Je n'aurais pas pu faire mieux.

« Non, je ne pense pas. »

J'inspire profondément.

« Comment s'est passé ton trajet ? »

Malika fait un pas en avant.

« C'était long mais calme. Et toi, comment ça va ? Tu tiens le coup ? »

*Je vais bien.* Voilà ce que j'aimerais lui dire, cependant les mots restent coincés en travers de ma gorge et les larmes me montent aux yeux. Je détourne le regard, gênée de craquer aussi facilement.

Malika est tout ce dont j'ai besoin ; elle est la famille qu'il me reste, celle que je me suis choisie. Lorsqu'elle est à mes côtés, je prends le temps de me poser pour voir les choses différemment. C'est

le mot. *Différent*. Avec elle, tout semble différent, de la façon dont elle me regarde à la manière dont j'ai envie d'agir. En fin de compte, je regrette amèrement de m'être dit qu'elle était mieux auprès d'Adil. Ça a beau être la chose à faire, ce n'est pas ce qui me rend heureuse, *moi*.

Elle prend mon visage entre ses mains ; je hoquette, surprise, puis ferme les yeux un court instant lorsque je sens son souffle tiède venir caresser ma peau. Un long frisson me parcourt l'échine. Malika fait ensuite glisser ses doigts dans mes cheveux emmêlés et dépose un doux baiser sur mes lèvres. Les sensations me reviennent petit à petit. Déjà, mes genoux s'entrechoquent violemment.

« Je suis là, me chuchote-t-elle. »

Elle m'effleure la joue puis passe les doigts sous mon menton pour le soulever très légèrement. Nos souffles se confondent. J'ai du mal à la regarder dans le blanc des yeux ; par timidité, certes, mais aussi car je m'en veux d'être à l'origine de l'once de tristesse que j'aperçois dans son regard.

« Dis-moi ce qui ne va pas. Tu sais que tu peux tout me dire. »

Comme je ne réponds pas, elle ajoute :

« Il t'est arrivé tant de choses... tu es très courageuse, Olivia. Si tu ne veux pas en parler tout de suite, ce n'est pas grave. Je peux attendre. Je veux simplement que tu saches que je suis là pour toi.

— Je sais. Tu m'as déjà bien aidée. »

Je sèche mes larmes. Comment oublier nos échanges par textos ? Malika m'a été d'un grand secours juste après la mort de grand-père. Sa présence, même virtuelle, m'a permis de ne pas toucher le fond. Ça a beau être une chose dont je pense ne jamais me remettre, elle m'a tout de même permis de trouver la force de ne pas sombrer dans la léthargie.

Malgré tout, je ne peux pas lui confesser que je suis au cœur d'un engrenage qui pousse les gens à la violence, ni que j'ai moi-même failli y céder plusieurs fois. J'ai peur de lui apprendre la mort de Fabien et de lui parler de la blessure par balle, ainsi que de tous les dangers que nous encourrons et faisons courir aux autres. Je ne peux m'empêcher d'y penser moi-même, alors qu'en serait-il pour elle si jamais je la mettais au courant ?

Les médias grossissent le trait et propagent une vision déformée du Vent Contraire, toutefois cette exagération me permet de rectifier le tir dès que j'en parle avec Malika. La tenir à l'écart, c'est aussi une façon de la protéger.

Mais de quoi ? De nous ? De *moi* ?

« D'accord, dit-elle. J'ai compris. On peut bien parler d'autre chose... »

— Comme quoi ? Du fait que je suis contente de te voir et que tu m'as terriblement manquée ? »

J'enroule les bras autour de sa taille et presse son corps contre le mien. Ses joues s'empourprent et sa bouche entrouverte me semble être une invitation des plus tentantes. Je m'accorde une seconde supplémentaire pour graver dans ma mémoire les traits de son visage tels qu'ils sont aujourd'hui. Ses sourcils légèrement froncés, ses yeux sombres et humides, la ligne forte et fière de son nez.

Et je l'embrasse, d'un coup, avec rapidité et fougue, tandis que nos corps se rencontrent d'une façon plus intime, presque avec précipitation. Ce changement de ton la prend au dépourvu, je le sens à sa façon de se tenir, rigide, et au souffle qu'elle peine à prendre ; pourtant, elle ressent elle-même ce besoin, pressant, cette envie, brûlante, de contact, ainsi que le plaisir qu'elle éprouve à la voir comblée. Je glisse les mains sur ses hanches et elle s'écarte, comme pour réprimer ce qui dort sous la surface.

J'en profite pour reprendre mes esprits.

« J'espère que tu ne vas pas trop t'ennuyer. Il n'y a pas grand-chose à faire, ici, et ce n'est pas non plus le grand luxe. Je ne peux pas sortir, ni t'emmener où que ce soit. Ce qui veut donc dire pas de dîner au restaurant, ni même... »

Elle attrape alors mes mains et je me tais. Nos doigts s'entrelacent et elle soutient mon regard. Mon cœur bondit violemment dans ma poitrine.

« Olivia... Soupire-t-elle. Pendant toutes ces années, on a passé notre temps à toujours chercher un moyen de passer du temps ensemble sans qu'on nous dérange. Et maintenant qu'on en a l'occasion, tu crois vraiment que ça me déplaît ? »

Le regard qu'elle me lance me retourne la tête.

Je l'aime.

« Et sinon, tu t'es bien adaptée, là-bas ? Je demande en m'efforçant de retrouver ma constance.

— Oui. Mes grands-parents ont été surpris de nous voir débarquer à l'improviste mais ils sont aussi gentils et attentionnés que dans mes souvenirs. Pour Adil, ça a été un peu plus dur. Il ne doit pas sortir et ce n'est pas toujours facile à vivre. Déjà qu'il a dû tout laisser derrière lui...

— Je suis désolée.

— Il s'y fera. On s'y fera tous. Quand j'ai eu ma mère au téléphone, elle était inquiète et folle de rage. Je lui ai dit que je ne voulais pas rester à ses côtés parce que je la tenais pour responsable. Je m'en veux de lui avoir parlé ainsi car je pense qu'elle va finir par s'en vouloir, mais je crois que c'est pour le mieux. Adil est assez remonté aussi mais elle lui manque même s'il ne veut pas l'admettre. J'espère que tout pourra s'arranger avec le temps. Il faut juste espérer que Bertrand Mingeot ne soit pas élu aux prochaines élections. Autrement... »

Un sourire fugace éclaire son visage. Un œil avisé, toutefois, saurait reconnaître l'ombre qui persiste à assombrir ses traits. Un œil comme le mien. J'aimerais que ce chagrin puisse appartenir au passé mais je n'arrive pas à le faire disparaître, pas même sous mes baisers.

« En tout cas, on peut dire que je tombe à pic pour assister à ton entrée dans la vingtaine, me dit-elle d'un air malicieux. »

La mémoire me revient brutalement.

Tiens, je n'y pensais plus. Ou plutôt, j'essayais de faire en sorte de ne plus y penser, étant donné que grand-père ne fêtera plus jamais un seul anniversaire avec moi. Mais ce que j'avais réellement oublié, c'est que j'ai maintenant Malika et Clara à mes côtés.

« Tu l'as fait exprès ? »

Il n'en fallait pas plus. Un doux sentiment se diffuse dans mon corps et me fait flotter au-dessus de toute autre préoccupation. Me voilà comme faite de guimauve, et j'ai encore sur les lèvres cette délicieuse trace sucrée qui provient de sa bouche.

« Il faut bien que quelqu'un te le souhaite. »

Malika me caresse la joue.

« Joyeux anniversaire, vieille branche. »

Elle sourit encore et des fossettes creusent ses joues.

« Je t'aime, je lâche. »

Je retiens ma respiration durant ce qui me semble être une attente interminable. Quand les mots tant espérés se forment enfin sur ses propres lèvres, aucune autre chose en ce bas monde n'a d'importance.

Elle est avec moi et je suis avec elle.

Clara se présente devant moi, les mains vides et tendues en avant, paumes vers le ciel, comme si elle m'offrait un cadeau. Je fais un pas en arrière, surprise.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— Je te souhaite un bon anniversaire, voyons.

— Tu es au courant ?

— Tu n'as toujours pas appris, depuis le temps ? J'ai lu ton dossier ! »

Sur ces mots, elle fait mine de me lancer ce qu'elle porte en plein visage.

« Tiens, c'est du bon sens. Tu en auras besoin, m'assure-t-elle.

— Chouette. »

La situation est si absurde que je ne peux pas me retenir plus longtemps ; j'éclate de rire. Suite à quoi Malika et Clara échangent quelques banalités puis bavardent ensemble un bon moment. Selon toute vraisemblance, elles ont l'air de mieux s'entendre que lors de cette fameuse nuit où Clara et moi avons frappé à sa porte.

Nous mangeons un bout puis j'entraîne Malika à l'extérieur pour m'appropriier ses lèvres et parler du beau temps, de tout sauf du jour où elle compte repartir. J'ignore si elle sait que je ne compte pas lui raconter ces choses qu'elle veut tant savoir. Parfois, son regard se voile et je me demande si elle non plus ne me cache pas aussi certains faits. Au lieu de m'en inquiéter, je la serre contre moi et prétends que nous n'avons aucun secret l'une pour l'autre. Je regarde le soleil brûlant se coucher jusqu'à ce que le ciel rose et cotonneux cède place à une obscurité des plus douces.

Je vais peut-être mourir, mais les jours à venir seront une bénédiction.



## Chapitre 24

Il me faut du temps et une bonne dose de courage pour avouer la mise en pause du Vent Contraire à Malika ; deux jours, pour être précise. Je pense me souvenir à jamais de cet air étrange qui passe brièvement sur son visage et du trouble qui m'ébranle lorsque je suis incapable de l'identifier, une fois de plus. Elle se mordille la lèvre sans piper mot. Le silence me mortifie.

Je tourne la tête sur le côté pour ne pas avoir à soutenir son regard. Le soleil est haut dans le ciel. Je me sens libérée d'un poids incommensurable lorsqu'elle amorce enfin un mouvement dans ma direction ; sa main chaude se fait consolatrice quand elle se pose sur mon épaule.

« Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? Dit-elle. »

Je perçois la présence de Clara dans mon dos. C'est une question qu'elle garde également à l'esprit depuis quelques temps déjà, il n'est donc pas étonnant qu'elle s'intéresse de si près à ma réponse. Je devine presque la lueur d'intérêt qui doit avoir ravivé l'éclat de ses yeux sombres, mais j'essaie tout de même de faire comme si je n'avais rien remarqué.

« Il faut que je parle à Rodrigue pour peser le pour et le contre, je suppose. Mais au final, je ne vais guère lui laisser le choix. On perd un temps précieux à tout laisser en suspend.

— Et les autres ? Demande Malika, un brin curieuse. Tu leur en as déjà parlé ? Que pensent-ils de tout ça et des projets que vous aviez en tête ? »

Sa voix monte d'une octave en fin de phrase, comme si elle s'en voulait de poser autant de questions. Ça me fait sourire malgré moi.

« Je pense pouvoir au moins compter sur Alix vu qu'elle est de mon avis. Quant à Abdel, eh bien, il ne veut plus entendre parler de l'organisation de quelque manière que ce soit. Rodrigue a réussi à s'imposer parce qu'il sait qu'on respecte son avis, il a de l'expérience. Mais ça ne peut plus durer.

— Et le blondinet ?

— Fabien ? »

Prise au dépourvu, je reste bouche bée. Mon cœur fait une embardée. C'est exactement le sujet que je voulais éviter ; je ne veux pas lui en parler, je ne peux pas et ne veux pas lui raconter ce qu'il s'est passé lors du meeting ni évoquer toutes ces choses sombres et honteuses qui se sont un jour passées. Ces images me collent à la peau, aussi tenaces que le souvenir désagréable que laisse derrière lui un affreux cauchemar, et il m'est impossible de mettre des mots dessus.

Si je parle de lui de quelque manière que ce soit, elle devinera.

C'est alors que Clara me frôle l'épaule. Je vois ses cheveux noirs sursauter au rythme de ses pas. Elle me tourne le dos. Je me sais sauvée à l'instant même où elle ouvre la bouche.

« On est un peu en froid, dit-elle avec une drôle d'intonation. »

Je repense au meeting et à la façon dont Clara a réagi à la mort de Fabien. Prononcer cette simple phrase a dû lui coûter beaucoup. Je lui dois un service, peut-être même plus.

« C'est dommage, répond simplement Malika. »

Elle fronce les sourcils et je commence à me demander si elle ne serait pas un peu jalouse. Après tout, je passe mes journées et mes soirées ici, coincée entre quatre murs avec Clara, au point où elle en vient à répondre à ma place. Je note dans un coin de mon esprit qu'il faudra que je lui en touche deux mots à un moment ou un autre, si le besoin s'en fait ressentir.

Il faut qu'elle sache qu'il n'y a qu'elle, et personne d'autre.

« Pourquoi tu ne contactes pas Alix avant de parler à Rodrigue ? Il sera peut-être plus facile à convaincre si vous vous y mettez à plusieurs.

— J'y avais pensé mais j'ai peur qu'il se sente pris à parti. Même si, techniquement, c'est bien ce que j'essaie de faire. Tu vois, c'est compliqué... »

Je soupire en me frottant la tête.

« Je comprends, dit Malika. Euh, qu'est-ce que tu fais ? »

Surprise par sa réflexion, je tourne la tête vers Clara. Elle tient le portable prépayé et semble taper un message avec une énergie débordante.

« Quelle question ! Je demande à Alix si elle peut faire quelque chose pour nous. Oh, je te vois venir, Olivia. On est pas les meilleures copines du monde, alors tu te doutes bien que je ne fais pas ça pour mon plaisir personnel. Je crois juste que Malika a raison. En plus, je sais pas pour toi, mais je commence à me ramollir à force de passer mes journées à dormir... »

Elle appuie sur le bouton « envoyer » avant même d'écouter mon avis mais ce n'est pas pour autant que je me prive de mon droit de l'exprimer.

« Tu crois vraiment qu'elle va bien vouloir bavarder avec moi ? Ce n'est pas son genre. Et puis, franchement, je préfère passer mon temps libre avec Malika maintenant qu'elle est là... »

— Fais-le, si ça te tient tellement à cœur. »

Je me tourne vers Malika, abasourdie. Ai-je bien entendu ? N'est-ce pas elle qui voulait profiter de ma présence ? Clara lorgne dans ma direction et hoche la tête pour approuver ses dires. Pas très surprenant.

Je soupire puis déclare d'un ton las :

« De toute façon, les dés sont déjà jetés. Mais autant bien faire les choses. Je pense qu'il serait mieux de l'appeler directement, non ? Elle aura peut-être deux ou trois conseils à me donner... si elle est d'humeur, bien entendu. »

Je prends le téléphone et promets à Malika que ça ne prendra pas longtemps. Elle m'effleure le coude du bout des doigts, et je regrette aussitôt que les choses aient pris une telle tournure. Je n'aurais pas dû lui parler de notre pause. Il faut croire que tout n'est qu'une question de choses que j'aurais ou n'aurais pas dû faire ; et dans les deux cas, il est toujours trop tard quand je m'en rends compte.

Je sors me poster devant l'entrepôt, au calme, pour passer le coup de fil. Je dois réessayer deux fois avant que Alix ne décroche.

« Encore ? Qu'est-ce que tu me veux, Clara ? Lance-t-elle en guise de salut.

— C'est Olivia, je réponds d'un ton sec. »

Silence. Je n'entends plus que sa respiration étrangement saccadée.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu me veux ? Répète-t-elle.

— Dis-moi, je me demandais... est-ce que tu as parlé à Rodrigue, depuis ? Est-ce qu'il te paraît prêt à tourner la page ?

— Tu sais, je pense qu'il parlait plus en terme de semaines que de *jours*.

— Il faut qu'il change d'avis. On a déjà perdu Abdel et Fabien, je me vois mal continuer à trois. Est-ce que tu sais quelque chose qui pourrait...

— Prends-le entre quatre yeux et fais tout pour le convaincre. C'est tout ce que je peux te dire. Je suis un peu occupée, là... »

J'entends une voix féminine en arrière fond.

« C'est juste que je ne veux pas tout faire tomber à l'eau en le brusquant. Il a déjà l'air de ne pas supporter d'avoir dû me léguer son autorité alors qu'il dit pourtant l'accepter...

— Quoi, tu n'as pas encore compris ? Il a passé ces cinq dernières années à ne rien faire, il n'y a qu'en le brusquant que tu feras avancer les choses. Tu dois le mettre devant le fait accompli. Il n'y a que ça qui marche, avec lui. C'est une vraie tête de mule. Alors soit tu sors les crocs, soit tu t'inclines.

— C'est justement ce qui l'a énervé.

— Oh, c'est toi qui nous gères, ou quoi ? »

Elle peste à l'autre bout du fil, agacée.

« Bon, tu es bien gentille, mais il faut que je te laisse.

— Mais... »

Alix me raccroche au nez. Je serre le portable dans mon poing en soupirant avec humeur puis compose le numéro de Rodrigue et tombe directement sur sa messagerie. Je lui laisse un message court et clair qui pourrait très bien se résumer par : « tu as tout intérêt à venir sur le champ, qu'on puisse se parler dans le blanc des yeux. »

Je retourne ensuite à l'intérieur et surprend Malika et Clara en grande conversation. Je pose le portable sur le couvercle d'une caisse qui se trouve à ma portée et m'efforce de dissiper les mauvaises ondes qui émanent de moi à grand renfort de sourires.

« Alors ? S'enquiert Clara.

— Alix était apparemment très occupée. Du coup, elle a tout bonnement refusé de m'aider. Il faut croire que je vais devoir me débrouiller toute seule.

— Bah ! Ce n'est pas ça qui va t'arrêter, hein ? Tu t'en sortiras les doigts dans le nez, tu verras. Tu l'as appelé, du coup ?

— Je lui ai laissé un message.

— Cool. »

Je souris en entendant l'usage qu'elle fait du mot.

« Excusez-moi, dit Malika. Il faut que j'aille aux toilettes... »

Elle s'éclipse en vitesse et je la regarde s'éloigner en me mordant les lèvres. Elle ferme la porte derrière elle et je profite de son absence pour parler avec Clara d'un sujet qui me chiffonne.

« Dis, Clara. Tu es sûre de vouloir reprendre ? Après tout ce qu'il s'est passé ?

— Je ne sais pas. Je me suis dit que si je montrais de l'entrain, le reste suivrait. Mais au final, je ne suis pas sûre de savoir ce que je veux vraiment. Je pense beaucoup à ce qui est arrivé, et pas seulement au meeting. J'ai l'impression d'avoir été aveuglée par mon envie de revanche et qu'on a poussé le bouchon un peu trop loin. Ça me fait peur mais d'un autre côté, je n'ai pas envie de tout arrêter. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai enfin le sentiment d'avoir trouvé ma place. J'aime me battre pour cette cause et passer du temps avec vous. De toute manière... aucun retour en arrière n'est possible, hein ?

— On a fait ce qu'il fallait faire.

— Oui, et j'espère ne pas m'être trompée. »

Je ne remarque le retour de Malika que lorsque celle-ci se tient à deux pas de nous, la mine sombre. Je vais pour saisir sa main mais elle se dérobe discrètement ; j'agis comme si je ne l'avais pas remarqué. Malgré tout, cette réaction déconcertante ne me laisse pas de marbre. Plus que jamais, notre relation me semble compliquée, aigre-douce, digne d'un de ces romans d'amour aux multiples rebondissements.

Je cherche à croiser son regard mais elle ne m'en donne pas l'opportunité. J'essaie de prendre sur moi ; plus facile à dire qu'à faire. Qu'ai-je bien pu faire de mal en si peu de temps ? Me fait-elle la tête car j'ai passé ces appels au lieu de lui parler ? M'a-t-elle encouragée à le faire seulement afin de me mettre à l'épreuve ?

Pire encore : ai-je raté le test ?

Pour la toute première fois, je ne la comprends plus.

Je passe la nuit sans pouvoir fermer l'œil. Je ne cesse de me poser des questions à propos de ces retournements de situation qui me mettent la tête à l'envers, sur toutes ces choses qui me font me sentir impuissante, sur tout et son contraire, sur Malika et ses émotions versatiles, elle qui dort juste à côté de moi dans son sac de couchage, pareil à un mur dressé entre nous deux.

\* \* \*

Rodrigue me rappelle le lendemain matin alors que le soleil est à peine levé ; le ciel encore sombre est zébré de grandes veines roses. Il m'explique à demi-voix qu'il est pour le moment coincé chez lui avec sa famille et qu'il ne pourrait pas justifier son absence s'il sortait, tout comme il ne peut pas rester trop longtemps au téléphone. Il me dit qu'il passera dans deux jours et que sa patience a des limites.

Malika n'est pas très loin. J'hésite, et puis finalement je lui annonce la nouvelle d'un ton enjoué et guette sa réaction avec appréhension. Elle se retourne alors pour me faire face et la réalité me frappe de plein fouet. Elle a l'air si triste... à vrai dire, elle n'en a sûrement rien à faire.

« Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire. Hier, Adil m'a appelée. »

Elle n'a pas besoin d'en dire plus. Le sourire qui pendait à mes lèvres deux secondes auparavant devient bancal. Je sais que les prochains mots qui vont franchir ses lèvres formeront une excuse. Je sais que lentement, mais sûrement, elle va m'annoncer son départ. J'inspire profondément et bombe le torse comme si ça me pouvait m'être d'une quelconque utilité pour contrer cette fichue peur viscérale de la voir partir loin de moi, encore une fois.

Après les récents événements, l'idée de la recevoir m'a fait frémir d'inquiétude. J'ai longtemps ployé sous la force de mes craintes mais je ne me suis pas pour autant brisée. J'ai tenu bon et ce sentiment puissant et enivrant m'a tantôt déchirée tantôt réconfortée. Ce sentiment qui, aujourd'hui, s'apparente plus à un feu mourant qu'à l'incendie qui me dévorait de l'intérieur, quelques jours plus tôt.

Pourquoi tout doit être si compliqué quand il s'agit de nous deux ?

Et pourquoi est-ce que ça fait si mal ?

Je m'approche et, voyant qu'elle ne recule pas, l'enlace avec tendresse. Ses épaules sont secouées par de légers soubresauts. J'épanche sans plus attendre ses larmes à renfort de doux baisers espacés. Ils me semblent bons mais amers, comme la mélancolie douloureuse d'un mois d'été, quand il fait si chaud que tout semble irréel et hors de portée.

Je ferme les yeux. Tout en elle me rappelle la mer salée et houleuse, sauvage, indomptable et pourtant si attirante. En surface, elle est l'eau qui dort. Elle et ses petits secrets, ses facettes complexes qui forment un tout que j'aime depuis l'orée du temps, passionnément, au-delà du raisonnable.

Je me suis trompée. Ce n'est peut-être pas un feu mourant, après tout. En fin de compte, ce n'est qu'une succession de hauts et de bas qui ne prend jamais fin. Je sens à la façon désespérée dont elle me touche qu'elle aussi en est arrivée à la même conclusion. Aucune de nous deux n'en sortira indemne.

Ses doigts me parcourent et me façonnent au cours d'un processus à la fois douloureux et langoureux ; un gémissement m'échappe, ténu, frêle, alors qu'une passion sans nom s'empare de moi. Une image s'impose à moi : je nous revois dans le bar. Malika a les cheveux humides et ses doigts sont entrelacés autour de sa tasse brûlante. Ses mots résonnent encore dans ma tête comme s'il s'agissait d'hier.

*Je ne suis pas Altérée.*

Nos deux mondes se sont néanmoins rencontrés et ont fusionnés, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Notre relation a progressé, mais peut-on dire que nous sommes réellement plus proches qu'avant ?

Quand j'ouvre enfin les yeux, je remarque son regard perdu dans le vide. Je réduis la pression que j'exerce sur ses lèvres et esquisse un geste pour essuyer ses larmes avant de me rendre compte que c'est moi qui me suis mise à pleurer.

« Je suis désolée, dit-elle. J'aimerais qu'il en soit autrement mais contrairement à moi, il connaît à peine mes grands-parents... je ne veux pas qu'il se sente trop seul. Je suis responsable de lui, maintenant. »

Je secoue énergiquement la tête comme me convaincre de quelque chose, comme pour faire

rentrer un peu de bon sens dans mes idées floues.

« Ton frère a besoin de toi. »

Je souhaiterais lutter, m'égosiller pour la persuader de rester, me briser la voix en lui disant que, moi aussi, j'ai besoin d'elle... je n'en fais rien. Je peux générer des mouvements de foule mais je suis incapable de garder ceux que j'aime auprès de moi.

Tout d'abord mes parents, puis grand-père et maintenant, Malika.

Je l'ai plus imaginée que vue, ces derniers mois. Nous avons à peine parlé, si ce n'est pour nous faire souffrir et creuser davantage le fossé qui sépare nos deux cœurs. J'ai toujours su que je ne pourrais pas me contenter de ça, pas après tout ce temps passée seule à la clinique. Pourtant, je me suis entêtée.

Je ne voulais pas qu'elle ne soit qu'une page parmi tant d'autres. Je voulais qu'elle soit le grand-titre, qu'elle remplisse les marges et s'approprie les notes en bas de page, que l'encre ne soit que le prolongement de son corps et, qu'au final, je puisse lire en elle comme dans un livre ouvert. Je voulais qu'elle me possède entièrement et que ma soif, insatiable, soit comblée entre ses pages, encore et encore, encore et encore.

« Je suis désolée, répète-t-elle. »

J'enfouis mon visage entre mes mains tandis qu'elle m'annonce qu'un train part en début d'après-midi et qu'il serait mieux pour moi, pour nous, que je reste ici.

\* \* \*

Une douleur lancinante me transperce la poitrine à la manière d'une violente décharge électrique. J'ai le souffle court et douloureux et l'impression d'être incomplète. Là, à l'intérieur, une pièce a oublié de s'imbriquer. L'espoir a plié bagages. Je l'ai regardé partir avec cette fille qui compte tant pour moi et dont le nom rime à présent avec des sonorités poignantes et dures.

Ça fait déjà deux jours, et elle ne m'a pas encore recontactée.

Tout au fond de moi, j'espère me tromper. Il y a une idée bouleversante qui se profile à l'horizon de mes pensées. J'ouvre la bouche, doucement, mais il est encore trop tôt pour prononcer ces mots. Une fois que ce sera fait, ils seront réels ; il n'y aura pas de retour en arrière. Pour l'instant, je ne peux qu'y penser et espérer me tromper.

Mais la question revient immanquablement : Malika a-t-elle rompu avec moi ?

## Chapitre 25

Rodrigue arrive sur place avec vingt minutes de retard. Une fois garé devant l'entrepôt, il sort un grand cabas rouge du coffre de sa voiture et se dirige vers moi d'un pas décidé, la tête haute.

Sa barbe a été taillée il y a peu mais on ne peut pas dire que ses cheveux bruns aient bénéficié de la même attention ; ils tombent sur son front en mèches grasses et désordonnées, peu soignées, juste au-dessus de ses yeux cernés. Il fait si chaud, en fin de journée, qu'il ne porte qu'un t-shirt blanc auréolé de larges traces de sueur sous les aisselles. Je vois à travers le tissu fin la marque de son arme qui déforme légèrement les contours de son corps. Une once de doute me saisit alors. Pourquoi a-t-il jugé nécessaire de l'emporter avec lui ?

Je m'avance à l'ombre des arbres dont les feuilles frémissent au contact du vent ; ce dernier se fait d'ailleurs soudainement plus frais, tout comme l'ambiance qui refroidit à l'approche de la conversation qui s'annonce. La terre, sèche, craque sous la semelle de mes chaussures.

Je grimace.

Clara progresse devant moi d'un pas bien plus rapide, les poings serrés. Elle va à la rencontre de Rodrigue et le pousse du bout de l'index sans perdre davantage de temps, aussi remontée que les aiguilles d'une horloge.

« Bonjour la ponctualité ! S'exclame-t-elle en croisant les bras sur sa petite veste en jean. Tu n'habites pas si loin que ça, que je sache.

— J'ai dû faire un détour par chez Abdel.

— Ah oui, vraiment ? »

Abdel ? Il n'en faut pas plus pour que les poils de mes bras se hérissent. Mais inutile de continuer de bavarder à l'extérieur. Je doute fortement que quelqu'un puisse nous entendre, et ce même si je hausse le ton, toutefois je me sens bien plus en sécurité entre quatre murs.

J'invite donc Rodrigue à pénétrer dans l'entrepôt.

« Tu verras, il y fait bien moins chaud, je prétexte. »

Il accepte, et sa voix grave résonne instantanément contre les parois.

« Je suis bien placé pour le savoir. »

Rodrigue parle comme il respire, c'est-à-dire avec force et intensité ; sa présence, une fois additionnée à sa carrure, est si marquante qu'il serait impossible de ne pas le remarquer lorsqu'il entre dans une pièce. Néanmoins, ce n'est pas suffisant pour m'impressionner. Il faut dire qu'il a commis l'erreur de mentionner Abdel, et c'est bien assez pour me faire sortir de mes gonds. Après ça, impossible pour moi de me calmer, et encore moins d'être sensible à ses tentatives d'intimidation, si jamais l'idée lui venait à l'esprit.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? Je demande.

— En quoi est-ce que ça te regarde ? Ce ne sont pas tes affaires. Et puis, vous ne m'avez pas fait venir jusqu'ici pour parler de lui, non ? Parce que si c'est le cas, préviens-moi tout de suite : j'ai mieux à faire ailleurs. »

Rodrigue pose le cabas par terre et en sort une bière, sûrement tiède à présent, avant de me lancer un regard entendu tandis qu'il boit une gorgée.

« Ne me regarde pas comme ça. On me croit parti faire les courses. »

Puis il en boit une seconde.

« Je me suis dit que, quitte à être coincé là, autant que ce soit agréable...

— Bon, ça suffit ! Je l'interpelle. Arrête de me parler sur ce ton. Quand je suis arrivée ici j'avais du mal à trouver ma place, ou plutôt à me faire à celle qu'on m'avait attribuée. Mais aujourd'hui, je sais qui je suis et *surtout*, je sais qu'il serait préférable que tu arrêtes de me prendre pour une idiote. »

Rodrigue hausse un sourcil, intrigué. Je prends une grande inspiration pour chasser les pensées noires de mon esprit et me focaliser sur la joute verbale qui se joue maintenant. Il ne faut surtout pas que je perde la partie ! Il y a beaucoup trop en jeu.

« T'es sérieuse, là ?

— Tu as pris la mauvaise décision. Tu ne peux pas décider de l'avenir du groupe aussi facilement. C'est à moi qu'il appartient de faire un tel choix.

— J'ai fait ce qui s'imposait de faire compte tenu des circonstances...

— Non, tu as fait ce que *tu* jugeais préférable de faire, et seulement en fonction de ce que *tu* avais envie. N'essaie pas de me mentir, je suis consciente de ça. Ce n'est pas que je veux absolument avoir raison, c'est juste que ce n'était pas ton rôle. Ça ne l'est pas et ça ne le sera pas tant que je serais là. Si tu m'avais écoutée, je suis sûre qu'on aurait trouvé un moyen de retourner la situation à notre avantage. Tu imagines ? On aurait pu les mener sur des fausses pistes pour agir pendant qu'ils avaient le dos tourné... mais tu n'y as pas pensé, n'est-ce pas ? Tu as profité de mon état pour filer à l'anglaise en toute impunité. Mais je suis toujours là, et il se trouve que tu as des comptes à rendre. »

Rodrigue me regarde droit dans les yeux, pas très fier, le goulot posé à plat contre ses lèvres closes. Une goutte coule et se fraie un chemin jusqu'à sa barbe. Je pose les mains sur mes hanches et me penche un peu plus en avant, prête à lui en faire voir de toutes les couleurs.

« Tu sais quoi, Rodrigue ? Tu te dis prêt et investi, tu me rabâches les oreilles avec ça à la moindre occasion, mais je crois qu'en réalité, tu as la frousse. Sauf que, devine quoi ? Tu n'es pas le seul. On est tous dans le même bateau. La seule différence entre toi et moi, c'est que je ne laisse pas la peur m'arrêter. »

Je déglutis péniblement, littéralement sidérée par ces mots qui franchissent mes lèvres, abasourdie par cette tempête qui naît et croît dans mon ventre. Toute la détresse et la colère que j'ai emmagasinées ces derniers jours se mettent à l'œuvre et se déversent dans ma bouche sous forme de phrases audacieuses qui m'écorchent la langue comme des lames de rasoir. Je ne suis plus qu'amertume, aigreur et frustration ; je m'ignorais capable d'une telle chose.

Je maintiens le contact visuel pour faire bonne mesure et amplifier l'impact de mon discours. Rodrigue finit par détourner le regard, comme escompté. Parfaitement silencieux, il fait rouler le goulot de la bouteille sur ses lèvres avant d'avalier deux longues gorgées de bière. Pour faire passer le tout, y compris sa fierté.

Puis, il capitule.

« C'est vrai, tu as raison. J'ai pris peur. Mais tu sais, c'est ce que la plupart des gens font quand ils sont confrontés à la mort d'aussi près. Nicolas, c'était différent. Je n'étais pas là. Et je ne pouvais pas non plus m'identifier à lui parce que je ne suis pas Altéré. Alors que Fabien... ça aurait pu être moi. En fait, ça aurait très bien pu être n'importe qui. Même ta copine, si elle s'y était trouvée. »

Il jette un rapide coup d'œil à Clara pour s'assurer qu'il ne l'a pas froissée mais elle ne bouge pas d'un cil, impassible.

Je soupire, le cœur lourd.

« Je comprends. Mais il n'empêche qu'attendre autant ne rime à rien. Cet événement a précipité les choses, la chasse à l'homme n'est pas près de s'arrêter. Si on ne se remue pas maintenant, tous nos efforts n'auront servis à rien. On se retrouvera poings liés avant même d'avoir pu choisir notre prochaine action. Est-ce que c'est ce que tu veux ? »

Je me tourne vers Clara, étonnée qu'elle n'intervienne pas. Puis je me rends compte que, ça y est, je fais du vélo sans les petites roues... c'est la dernière ligne droite, et je ne peux compter que sur moi-même pour faire avancer la situation.

Alors, je lui fais signe de nous laisser seuls un moment. Elle hoche la tête et s'éclipse en silence, aussi rapide qu'un léger courant d'air, le visage fermé.

Je continue :

« Quelque chose vient de se mettre en marche, qu'on le veuille ou non. C'est justement le moment rêvé pour frapper. Avant, nous ne faisons que des intrusions dans le quotidien des gens, de

minuscules piqûres de rappel pour qu'ils se souviennent de notre existence... c'était bien pour un début, je ne dis pas le contraire. Mais là, on peut réellement influencer le cours des choses. On peut peser dans la balance, avec tous ces gens qui nous soutiennent... on peut orienter les choses dans le sens qui nous arrange, comme on le veut, doucement, ou... qui sait ? Tu as des armes, je suppose que ce n'est pas pour te curer le nez. »

Rodrigue a beau me regarder sans ciller, je vois bien que je l'ai déstabilisé avec mon franc parler. Il croise les bras sur son torse comme pour se mettre en position de défense. Sa bouteille est déjà vide.

« C'est donc ça, ton projet pour le futur ? Avoir recourt aux armes ?

— Dois-je te rappeler qu'on a fait la tournée des mairies pistolets en main ? Ou qu'à ce moment même, tu en as une à ta disposition ? Quoi, tu crois que je ne l'avais pas vue ? Ne fais pas cette tête-là. Je crois qu'on est d'accord pour dire que c'est l'utilisation qu'on en fait qui importe le plus, pas simplement le fait d'en avoir. »

J'écarte les bras avant d'énoncer l'évidence.

« Eux, ils n'hésiteront pas à tirer. »

Rodrigue fronce les sourcils. Je reste silencieuse quelques secondes, histoire de reprendre le fil de mes pensées. Le moment d'enfoncer le clou est arrivé.

« Avec la tempête qui se prépare, les gens comme moi ne seront pas en sécurité. Tu imagines les conditions de vie qui nous attendent ? Ce sera l'enfer pour tout le monde. Est-ce que tu as envie que ton fils grandisse dans un monde comme celui-ci ? Ou pire, même : qu'il y participe activement une fois devenu grand ?

— Tu sais très bien que je me soucis de ça tout autant que toi alors ne fais pas mine de me faire la morale. Je ne suis pas inconscient, mais bel et bien éveillé.

— Rodrigue, ton opinion a beaucoup d'importance pour moi. Tu as fait énormément pour Clara et moi depuis le jour où nous avons déboulé chez toi mais là... que tu sois d'accord ou non, j'ai bien peur que ça se fera dans tous les cas. Je ne peux pas me permettre de t'attendre éternellement.

— Oui, je crois que j'ai bien compris ça. »

Il soupire longuement, fatigué, pose sa bouteille de bière au sol et fouille ensuite les poches de son jean délavé pour en sortir un briquet ainsi qu'un paquet de cigarettes presque vide. Il en coince une entre son index et son majeur puis range le paquet à sa place. Je le regarde faire sans rien dire mais n'en pense pas moins ; il fume peut-être car il a besoin de relâcher la pression. Si j'espère ne pas avoir poussé le bouchon un peu trop loin, je suis tout de même plus ou moins satisfaite de voir qu'il a fini par se rendre à la raison. J'avais peur de devoir lui parler durant des heures avant d'arriver à ce résultat.

Il faut croire que je m'améliore considérablement...

« C'est vrai ? Dis-je, un brin amusée. Tu as compris qu'il va falloir aller chercher l'argent chez mon grand-père pour qu'on puisse se remettre sur les rails le plus vite possible et surtout, plus aguerris qu'avant ? »

Rodrigue sourit faiblement puis me tend son briquet ; j'allume la cigarette qu'il tient entre les doigts. Je le regarde s'éloigner aussitôt vers les grandes fenêtres aux carreaux brisés, là où les épais morceaux de bâche se décollent et claquent sous la force du vent. Il passe la tête à l'extérieur et se penche en avant pour fumer. Son t-shirt remonte alors vers le haut et j'aperçois la crosse de son arme collée à plat contre sa peau nue. Je le rejoins sans me presser, les mains croisées dans le dos.

« Alix avait raison. Tu t'affirmes. »

Il prend une longue bouffée puis crache grossièrement la fumée. Je me prends tout en plein visage ; je secoue la main devant mon nez en plissant les yeux. Ce n'est vraiment pas agréable.

« Comme un petit cabot, ajoute-t-il en manquant de s'étouffer de rire. »

Tout à coup il se fige, stupéfait. J'oriente mon regard vers le point qu'il fixe et j'aperçois, là-haut dans les arbres, un éclat de lumière qui m'aveugle. Rodrigue crispe les doigts autour de son mégot. Je n'ai même pas le temps de comprendre ce qu'il se passe.



« Va-t-en, m'ordonne-t-il d'une voix tendue. »  
Le coup part sans prévenir.

## Chapitre 26

Passé le sursaut, mon corps réagit immédiatement ; je me vois fléchir les genoux tandis que je lève les bras pour me couvrir le visage. En vain. A ce moment là, il est déjà trop tard. Une giclée de sang éclabousse ma peau et me teinte les lèvres d'une couleur bordeaux macabre et au goût métallique.

Rodrigue tombe au sol, percuté de plein fouet, lourd comme une pierre, et son âme, son enveloppe, se vide de la substance, multitude de filaments charnus reliés les uns entre les autres. Je me couche par terre sans toutefois réussir à détacher le regard de son corps inerte, du caractère cru de ses traits, figés, et de l'abysse sanguinolente qui lui perce le front à l'endroit où la balle l'a atteint. Ses yeux sont grand ouverts et sa bouche dessine un cri condamné à rester muet pour l'éternité.

Une seconde détonation éclate, puis une troisième. Mon cœur cogne contre ma poitrine. Le sien ne cogne plus du tout. Ne cognera plus jamais.

Je distingue l'arme qui dépasse de son t-shirt, à demi-rentrée dans son pantalon. Une idée horrible me vient alors à l'esprit. Je tends la main, touche le manche du bout des doigts, passe mon index sur le dessus de la gâchette...

J'entends un bruit cinglant claquer tout près de mon oreille. Puis un autre, comme un écho, quand la balle se perd dans l'entrepôt et percute violemment une paroi. Deux autres coups partent. Je n'ose plus bouger. Je n'ose même plus respirer.

Silence.

Les cris ne me parviennent pas tout de suite.

« Olivia ! »

Quelques instants s'écoulent, interminables, durant lesquels je n'entends rien d'autre que cet horrible bourdonnement qui se déverse à l'infini dans mes oreilles. Le temps se fige puis le son reprend sa place initiale et je la perçois enfin, cette voix familière qui hurle mon nom, à moitié couverte par le bruit rauque de ma respiration saccadée. Elle prend des accents si désespérés que je n'ai d'autre choix que de chercher d'où elle vient.

J'essaie de garder les idées claires.

« Olivia ! Olivia ! »

Une nouvelle salve de balles percute les murs au moment même où j'aperçois Clara. Elle est revenue je ne sais comment dans l'entrepôt et a rampé par terre pour se cacher derrière une pile de caisses à présent perforées par endroits. Nos regards se croisent. Elle tremble comme une feuille.

Moi aussi.

Le martèlement d'une armada de paires de bottes retentit à l'extérieur et des formes rondes et fugaces sont jetées par les fenêtres. Clara tend le bras juste avant qu'elles ne touchent le sol ; elle lance deux sacs, un pour chaque issue de l'entrepôt. Une fumée blanche monte au plafond et me pique les yeux.

Bouger ou ne pas bouger ? Tout va bien trop vite ; ils entrent et je n'ai pas le temps de prendre une décision.

Il y a tout d'abord un grand claquement puis un second, quand la chaîne de l'entrée principale cède, suivi de cris secs et tendus lorsque les premiers venus tombent sur le sac posé devant l'entrée.

Je comprends enfin ce qui lui est passé par la tête. Elle veut gagner du temps.

« On va tout faire péter ! Hurle Clara. »

C'est à ce moment précis que mon instinct de survie refait surface. Je ferme le poing sur l'arme à feu de Rodrigue et me mets à ramper vers Clara tandis que des ombres inhumaines assombrissent la fumée par endroits. Par mégarde, je rentre en contact avec sa peau, encore chaude, et que mon

imagination rend palpante de vie.

J'ai envie de vomir.

Par chance, l'adrénaline afflue finalement dans mes veines et fait son travail. Je glisse l'arme à l'intérieur de mon pantalon et trouve la force de continuer en direction de la voix de Clara qui s'évertue à crier à pleins poumons. Je respire fort, trop fort, et une sensation désagréable me pique la gorge. Ma peau me fait mal à force d'être frottée contre le sol.

Je me cogne soudain le front contre quelque chose de dur. Une caisse, peut-être ? Avant même d'avoir le temps d'aviser, j'entends Clara qui chuchote à qui veut bien l'entendre :

« Ils vont nous cueillir. Oh non, ils vont nous cueillir. »

Une main me tire brusquement par le bras. Tout autour, les tirs ont cessés. Je prie pour que ce soit Clara. Prennent-ils au sérieux sa menace ? Pourvu que ce soit elle.

C'est elle.

Sa bouche frôle mon oreille.

« Ils croient... ils croient que les explosions, au meeting, c'était nous. Mais ils vont finir par nous avoir. Ils vont finir par comprendre... on est coincées. »

J'essaie de me concentrer, de mettre ces quelques instants de répit à profit ; mes méninges tournent à plein régime. S'ils nous pensent capables d'une telle chose, ne devraient-ils pas déjà avoir des démineurs sur place ? Combien de temps leur faudra-t-il pour percer à jour notre supercherie ?

Le temps...

Tout est toujours une question de temps, et il nous est compté.

« Rodrigue... il est... »

Je ne réponds pas. Je ne peux pas, pas maintenant. Il faut que je reste concentrée, j'élabore un plan. Comment ont-ils su ? Non, ce n'est pas le moment non plus.

Impossible de passer par le toit. Impossible de sortir par les portes. Impossible de creuser un trou, à la façon des bagnards. Impossible de lutter avec une seule arme. Impossible de passer par ces fenêtres d'où viennent les tirs.

Impossible, impossible, *impossible*.

Un détail me vient alors à l'esprit : les toilettes ! Il y a une petite fenêtre en forme de rectangle, tout en haut, près du lavabo. Avec un peu de chance, nous pourrions peut-être nous faufiler à l'extérieur sans craindre de nous faire canarder. L'endroit est-il surveillé ? Avons-nous un autre choix, de toute manière ? Je refuse de rendre les armes. Mais comment les garder à distance pendant tout ce temps ?

L'idée me tombe dessus sans prévenir. Le briquet ! Le briquet de Rodrigue ! Je le tenais entre mes mains quand le coup de feu est parti. Il est sûrement tombé quand je me suis couchée face contre terre ! Si j'arrive à le récupérer, je pourrais mettre le feu à l'entrepôt et nous n'aurions plus qu'à filer à l'anglaise. Au mieux, ils nous penseront mortes. Au pire... nous mourrons asphyxiées ou brûlées vives.

Mais mieux vaut ne pas trop y penser.

Je plisse les yeux pour tenter d'y voir plus clair dans cette purée de poix ; c'est peine perdue. Mes yeux piquent. J'ai néanmoins toujours plus de chance de tomber sur le briquet que sur le réchaud, abandonné je ne sais où dans l'entrepôt. Je me penche vers Clara, ou plutôt vers l'endroit où j'ai perçu sa présence pour la dernière fois.

« Je vais essayer quelque chose, je chuchote.

— Fais attention. »

Je rampe aussi vite que possible dans la direction opposée en balayant le sol de mes mains. J'étouffe de justesse un hurlement déchirant lorsque mes doigts se prennent dans les cheveux gras de Rodrigue, mais mon cœur ne s'en remet pas, telle une fanfare où cuivres et percussions laissent libre cours à leur imagination pour donner vie à un rythme soutenu, presque insoutenable. Je l'entends claquer contre ma poitrine, comme prêt à se décrocher à chaque nouveau battement, anéanti par sa propre force. Choqué par ce contact, mon corps tout entier se met à trembler et ne me

facilite pas la tâche.

Soudain, des éclats de voix me parviennent ainsi que des bruits plus marqués. Impossible de déterminer leur provenance. J'essaie de me faire toute petite.

Le briquet rencontre enfin ma paume et je le serre de toutes mes forces. La fumée commence à peine à se dissiper au moment même où je rebrousse chemin. Le chemin du retour se fait sans encombre.

« Fais-moi confiance, et cours jusqu'aux toilettes, je murmure. »

Clara ne répond pas. Une partie de son corps effleure mon visage, sa main, peut-être, puis son ombre floue se meut lentement. Après ça, elle disparaît. J'attends encore un peu. Un courant d'air me caresse la joue et me fait frissonner de haut en bas. J'aperçois maintenant presque clairement les silhouettes noires qui se déplacent devant l'entrée. Les lasers de leurs armes projettent des traits de couleur au sol.

J'actionne le briquet et agite la flamme devant les caisses jusqu'à ce que l'une d'elles prenne feu. L'éclat rougeoyant se propage ensuite aux autres avec avidité et je dois m'écarter pour ne pas me consumer à mon tour. Je file vers une autre pile de caisses que j'enflamme avec la même facilité. Les silhouettes s'agitent et hurlent des ordres que je ne comprends pas. Un coup d'œil en arrière m'informe qu'elles battent en retraite pour le moment. Suite à quoi je pousse la porte des toilettes, la referme avant que l'on puisse me voir et mets le verrou.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Me demande Clara. »

Son visage est vermeil et ses genoux s'entrechoquent si fort que je pourrais presque les entendre. Dans un mouvement de panique, elle agrippe mon bras et ses ongles entrent profondément dans ma chair. Je me dégage de son emprise.

Une seconde passe ; c'est assez pour que puisse trouver une idée. La seconde suivante, j'enlève mon haut et le passe sous l'eau du robinet afin de le tremper. Je le glisse au bas de la porte dès que je le trouve suffisamment gorgé d'eau afin de nous protéger des émanations toxiques. Qui sait combien de temps nous faudra-t-il pour sortir d'ici ?

« Tu as mis le feu ? »

Sa voix est atténuée par le crépitement des flammes ainsi que les cris qui gonflent derrière la porte. Je lève la tête vers la fenêtre. Ne reste plus qu'à l'ouvrir.

« Dis-moi que tu as pris ton canif avec toi. »

— Je... oui, je l'ai récupéré avant de jeter les sacs. »

Le vieux manche en bois de son canif apparaît le long de ses doigts tremblants.

« Il faut qu'on parvienne à ouvrir la fenêtre. Je vais te faire la courte échelle, tu t'en sens capable ? »

Clara hoche la tête sans dire un mot. Je mets un genou à terre et pose les deux mains, l'une sous l'autre et paumes vers le ciel, à plat contre ma cuisse. Je me retiens de grogner lorsque Clara y pose la semelle de sa chaussure. Elle prend appuie sur moi et se dresse sur toute sa hauteur ; elle touche presque le plafond. Clara enlève ensuite les vis une à une en tournant avec minutie la pointe de la lame dans le sens des aiguilles d'une montre. Il y a tant de bruit que je n'entends pas les deux premières tomber.

De nouveaux cris retentissent, plus forts, plus enragés et à moitié mangés par le bruit des flammes qui dévorent peu à peu l'espace. Je finis par comprendre que le sort que le feu nous réserve ne sera pas suffisant, et qu'ils préfèrent largement annoncer à la population que nous sommes tombées *grâce* à leur intervention.

J'ignore si je suis censée m'en réjouir.

La fenêtre finit par rendre les armes et Clara l'ouvre avec précaution. Je la pousse un peu plus pour lui permettre d'y aller la première. Elle se tire à l'extérieur à la force des bras puis bat des jambes pour passer le bas du corps ; j'évite de justesse de me prendre son pied dans la figure. Elle tombe en avant et c'est alors à mon tour d'y aller. Je prends appui sur le lavabo tout en gardant une jambe dans le vide pour essayer de m'agripper aux parois. Mon équilibre est précaire, mais au lieu

de faire une mauvaise chute j'arrive à passer la tête puis les épaules à l'extérieur. Clara m'aide à me réceptionner. Elle ne dit rien. Mon regard doit sans doute lui intimer de garder le silence ; ils doivent être en train de surveiller la zone toute entière.

Je me plaque contre la paroi et penche la tête sur le côté pour observer les environs. Le feu ronge l'intérieur de l'entrepôt, si bien que la plupart des policiers doivent s'en éloigner. Je sais malgré tout qu'ils ont toujours les sens en alerte : ils se regroupent près des voitures garées dans tous les sens et qui forment une barrière infranchissable.

Pas un seul camion de pompiers à l'horizon, ce qui n'est pas si étonnant, à la campagne. Ce problème supplémentaire pourrait nous être de bonne augure.

Mais ce qui m'intéresse vraiment, ce sont ces hommes postés près du grillage qui donne sur la forêt dense. J'ai noté la présence d'une brèche assez grande pour pouvoir s'y faufiler le dos courbé, mais ce sera impossible tant qu'ils camperont sur leurs positions. Il faudrait que quelqu'un ou que *quelque chose* les fasse bouger.

« Ton canif, dis-je à voix basse.

— Quoi ?

— Donne-moi ton canif, et ne discute pas. »

Ses doigts moites et secoués de spasmes rencontrent ma peau au moment de déposer l'arme blanche dans ma paume. Un peu plus et elle me communiquerait son extrême angoisse. Je suis déjà assez paniquée comme ça, alors autant dire que je n'ai pas besoin de l'être davantage. La situation est loin d'être facile. Si nous ne pouvions aussi compter que sur nous-mêmes au meeting, il y a tout de même une légère différence : il n'y avait pas toute une équipe armée jusqu'aux dents et chargée de nous descendre *nous*, et personne d'autre. Tout s'arrêtera pour de bon à la moindre erreur ; alors oui, il y a de quoi paniquer. Mais j'essaie tout de même de garder la tête froide pour que ça ne se produise pas.

J'essaie de ne pas penser à Rodrigue.

Je m'écarte, tends le bras en arrière puis lance le canif vers un morceau de terre inoccupé. Un tir de précision.

« Qu'est-ce que c'était ? S'exclame l'un des hommes. »

Le tintement que le canif a provoqué en tombant contre le sol dur les pousse à aller voir par eux-mêmes. J'invite Clara à me suivre d'un geste de la main.

Une balle érafle mon bras nu dès que nous sommes à découvert. J'ai un mouvement de recul. Pas besoin de lever la tête ni d'en chercher l'origine. Je repense au tir qui a atteint Rodrigue ; il provenait des hauteurs, des arbres, et j'ai l'intime conviction que le prochain coup sera le bon.

Je prends Clara par la main et pique un sprint tandis que les tirs battent la terre juste derrière nous. D'ici quelques secondes, tous les hommes disponibles seront ici. Si mon plan échoue...

Je me penche en avant au niveau du trou qui déforme les motifs entrelacés du grillage. Les bouts acérés me griffent les épaules, le dos et la nuque, mais je dois être plus forte que la douleur. Quand les branchages des arbres nous font enfin de l'ombre, je ne prends pas la peine de me retourner. Clara me serre toujours la main.

Des balles entament l'écorce des pins. Puis les salves se tarissent et un poids libère ma conscience. Tout se joue à peu de choses, *si peu de choses*.

La forêt est épaisse. Je dois faire attention à ne pas me prendre les pieds dans les racines noueuses qui forment de grandes arabesques au ras du sol. De temps à autres, de la mousse m'effleure la peau et s'en résulte une douce caresse réconfortante qui me fait frissonner. Parfois, ce sont des ronces qui laissent des entailles superficielles tout autour de mes chevilles. Et mon cœur bat à tout rompre.

J'entends le souffle de Clara, rapide et irrégulier, juste derrière moi. J'entends ses chaussures qui écrasent le tapis de la forêt et la boucle de sa ceinture qui tinte d'une foulée à l'autre. Mais je ne l'entends pas se plaindre. L'effort a beau être soutenu, nous faisons de notre mieux pour ne pas

abandonner. Je ne sens plus la fatigue qui tiraille mes membres quand j'allonge mes enjambées, ni les perles de sueur qui coulent jusqu'au creux de mon dos. La détermination sans faille qui m'anime me permet de dépasser mes propres limites et de faire fi de la douleur qui, dans d'autres conditions, aurait considérablement réduit mes capacités.

Bientôt, des voix nous interpellent. Sont-elles proches ou lointaines ? Je suis incapable d'en déterminer la source. Leur écho semble se répercuter partout et nulle part à la fois. Peut-être sont-ils sur nos talons. Peut-être que ce souffle haletant n'est pas celui de Clara, et que je suis suivie par quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui me veut du mal.

Plusieurs détonations brisent le calme de la forêt. Je m'empare de l'arme à feu et enlève le cran de sécurité, et tout ça sans jamais ralentir. Ni une ni deux, je fais un bond sur le côté pour ne pas avoir Clara dans le viseur et tire plusieurs fois. J'ignore si je touche quelqu'un. A vrai dire, je ne veux même pas le savoir. J'espère seulement les ralentir.

Combien de temps passons-nous à courir ? Je ne sais pas. Dans tous les cas, la silhouette de la gare et de ses quais commence à se profiler devant nous, pile derrière les derniers fourrés et rangées d'arbres. J'y vois notre ticket de sortie et me surpasse une nouvelle fois. Mais alors que les silhouettes se précisent derrière nous, je pile net. Clara me rentre dedans et je manque de tomber vers la pente qui mène au premier quai de la gare, en contrebas. Je bats l'air de mes bras afin de retrouver mon équilibre.

Là, près d'un banc vert à l'aspect décrépiti, je crois apercevoir Malika, debout, serrant son sac de voyage contre sa hanche comme on s'accroche à la vie, et, tout près, des policiers soucieux qui paraissent échanger quelques paroles. Pour moi, ils sont muets. Leurs bouches happent le vide et ne produisent aucun son, tout comme les trains qui restent immobiles et silencieux le long des quais.

Et si c'était elle ? Et si elle n'était pas partie le jour même, comme elle me l'avait annoncé ? Et si ça n'avait été qu'un prétexte pour écourter son séjour à l'entrepôt ? Oui, et si c'était *vraiment* elle ? Je ne suis même pas sûre que ce soit le cas et pourtant, tout à coup, j'ai envie de lui faire signe, de hurler son nom et de la supplier de fuir avec moi, mais je me rends vite compte de la folie de l'entreprise.

Clara se méprend sur mes intentions.

« Impossible de s'échapper de cette manière, dit-elle en hachant les mots. »

Je pose les mains sur mes hanches pour reprendre ma respiration mais j'ai comme le souffle coupé. Plus rien n'a de sens. Je détache à contre cœur les yeux de sa silhouette... juste au moment où il me semble qu'elle croise un instant mon regard, comme si elle arrivait à me discerner dans l'obscurité de la forêt.

## Chapitre 27

C'est une certitude : quand je me remets à courir, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Quelque chose a *changé* et je n'arrive plus à me concentrer sur le plus important, la fuite. Je reste insensible aux encouragements que me prodigue Clara lorsque c'est à mon tour de la suivre, une fois l'adrénaline retombée. J'ai les jambes lourdes et le cœur dans les talons. La tête ailleurs. Par chance, nous sommes parvenues à remettre de la distance entre nous et ceux qui nous traquent.

« Je connais un endroit qui pourrait nous sauver la mise, souffle Clara à demi-voix. Je l'ai vu sur les cartes, pendant les repérages pour nos actions. Nous pourrions y trouver refuge, et même nous enfuir par là. »

Elle me guide jusqu'à ce qui me semble être l'entrée d'un ancien tunnel ferroviaire aujourd'hui condamné. C'est une grande arche en pierre recouverte de lierre et parsemée de mousse, barrée par des planches en bois superposées auxquelles sont cloués quelques panneaux aux couleurs criardes bien que passablement abîmées par les intempéries. Juste devant, les hautes herbes cachent la majeure partie des rails qui s'enfoncent dans la forêt.

Tout à coup, je réalise que je n'entends plus que le calme serein qui étreint les arbres. C'est un silence très particulier qui me rappelle les rares fois où grand-père m'emmenait faire une promenade du côté des Hortillonnages, à Amiens ; il s'agit d'un calme uniquement composé d'oiseaux qui chantent et de brindilles qui craquent sous les pattes souples d'un écureuil... rien d'autre. Dans le ciel, néanmoins, une fumée grisâtre et noire gonfle comme une voile.

L'idée semble invraisemblable, et pourtant : le feu aurait-il gagné la verdure ?

Clara désigne du bout du doigt un petit trou à peine plus grand que la fenêtre d'où nous sommes sorties, là où le bois qui scelle l'entrée a été précédemment fracturé, sûrement par des gens en mal d'aventure. C'est assez large pour qu'une personne puisse s'y faufiler avec maints efforts. Assez large pour moi, sans doute.

« Tu sais où ça débouche, au moins ? Je m'enquiers.

— Non. Mais pas très loin, vu l'endroit. En tout cas, c'est ça ou ils pourront nous suivre à la trace. Je ne t'oblige à rien. »

Je me penche en avant pour jeter un petit coup d'œil par la brèche. Je n'y vois malheureusement rien ; il fait drôlement sombre et il flotte à l'intérieur une odeur qui ne ravit vraiment pas mes narines. Rien de très attrayant, en somme, mais je ne peux pas me défilier. Ceux qui nous pourchassent sont motivés et se donneront les moyens de nous retrouver ; ces arbres ne pourront pas nous cacher bien longtemps.

« Ne t'inquiète pas, je ne compte pas leur donner ce plaisir... par contre, je suppose que tu n'as pas de lampe torche ? Dis donc, on va bien s'amuser. »

Je passe la première. Le passage est étroit ; je me retrouve bloquée au niveau des épaule puis aux hanches. Force m'est de constater j'ai finalement repris un peu de poids depuis que je suis sortie de cette fichue clinique. Quand j'arrive enfin de l'autre côté, il me faut poser les paumes à plat contre terre pour pouvoir faire passer mes pieds à l'intérieur. Ma peau racle durement contre le sol et mes vêtements se couvrent de terre. C'est ensuite au tour de Clara. Elle s'en sort haut la main et rebouche aussitôt le passage avec les moyens du bord. L'obscurité me saisit alors, froide et implacable.

Un carré de lumière blanche et vive éclaire alors la pénombre. Clara a sorti le portable prépayé de sa poche et qui, par je ne sais quel miracle, n'est pas en morceaux ni tombé de sa poche.

« Pour répondre à ta question, je n'ai pas de lampe torche mais j'ai toujours le portable... la batterie est bientôt déchargée, donc qui sait combien de temps ça durera. Mais c'est toujours mieux que rien, non ? »

Je plaque une main contre la pierre fraîche et un long frisson désagréable me parcourt l'échine. Clara se sépare aussitôt sa veste fine pour que je n'attrape pas froid et je la remercie vivement. Quand je pense que la personne la plus recherchée du pays s'est baladée en petite tenue dans la forêt pendant je ne sais combien de temps... si la presse s'était trouvée sur les lieux, les clichés auraient fait le tour du pays en un rien de temps. J'ai presque envie d'en rire. Ou du moins, j'en rirais si les circonstances me le permettaient.

Clara, elle, peut se considérer chanceuse. Elle ne l'a pas vu tomber tout comme elle n'a pas eu à supporter la vue de son corps inerte. Et je crois que c'est mieux ainsi, étant donné qu'elle avait déjà eu du mal à encaisser la mort de Fabien. Je préfère être la seule à avoir à porter ce fardeau. La seule à m'en souvenir. La seule à savoir vraiment de quoi il retourne.

L'écran du portable met en lumière les interminables rails qui se perdent dans le néant ainsi que l'espace réduit qui les séparent du mur. Je dois faire attention à ne pas trébucher, or à chaque seconde qui passe mes pas deviennent de plus en plus lourds et hasardeux. J'ai beau ne distinguer que le dos de Clara, j'entends ses pieds qui traînent aussi sur le sol avec irrégularité. Et puis, elle s'immobilise, et je manque de lui rentrer dedans.

« Il n'est pas si long, dit-elle à voix basse. Ne reste plus qu'à espérer que ce sera suffisant pour nous cacher. »

J'ignore depuis combien de temps ce semblant de tunnel est tombé en désuétude, j'espère juste qu'il ne risque pas de s'effondrer sur nos têtes. Peut-être aura-t-il au moins la décence d'attendre notre sortie. Je suis d'autant plus craintive qu'un vacarme assourdissant ponctue maintenant nos enjambées. Le vrombissement plane au-dessus du tunnel comme l'ombre de la menace imminente qui ne demande qu'à s'abattre sur nous. Au moins, le silence est brisé. J'ai entendu des rats tout près de là et je préfère ne plus y penser.

Le bruit cesse aussi brusquement qu'il est arrivé, après une éternité passée à nous emplir les oreilles de son flot chaotique. Mes oreilles en bourdonnent encore.

« Eteins le portable, dis-je au bout d'un certain temps. On ne sait jamais, on en aura sûrement besoin en sortant d'ici. Alix pourrait nous venir en aide. »

Le temps passe, interminable, et emporte avec lui de nombreuses envies d'éternuer.

Aveugles comme des taupes, nous n'ignorons pas pour autant que la sortie se trouve à quelques centimètres seulement de là. Or, il se trouve que ce côté-là est également barré de long en large par des planches et des signes en tout genre. Nous demeurons silencieuses durant de très longs instants, juste le temps de nous assurer que personne ne se trouve dans les environs. Apparemment, c'est le cas. Clara s'entaille les doigts en arrachant quelques morceaux de bois ; à cause des échardes, des perles de sang se mettent à goutter le long de ses ongles.

Je sors la tête à l'extérieur et inspire de grandes bouffées d'air frais. Quel délice ! La forêt obscure m'avale sans l'ombre d'un remord. Combien de temps avons-nous marché ?

Je m'écarte de la sortie pour observer le lierre qui grimpe patiemment le long des pierres, centimètre par centimètre, jusqu'au jour où il recouvrira totalement l'entrée du tunnel. Je n'entends pas un son, si ce n'est le hululement d'une chouette perchée quelque part dans les environs.

Je frissonne.

Nous nous enfonçons dans la forêt en suivant tant bien que mal les rails cachés sous les herbes sauvages. La végétation s'amincit au fur et à mesure que nous marchons et j'aperçois bientôt la bordure de la ville et ses lumières froides entre les troncs d'arbres. Je m'arrête un moment. Clara me rejoint et pose une main sur mon épaule. Même dans la pénombre naissante de la fin de journée, je vois ses yeux embués de larmes qui scintillent ; je constate qu'elle essaie de les refouler et que la lutte est ardue. Il faut croire que cette heure est propice au déferlement d'émotions. Comment faire autrement, avec toutes ces couleurs chatoyantes qui parent le ciel, tout là-haut ? Tout est si calme, sombre et désert que le monde nous paraît *étrange*, comme suspendu entre deux états.



Fragile.

Comme ses bras qui tremblent contre sa volonté.

Rodrigue avait un fils, une famille, une vie à laquelle il tenait. Tout comme grand-père, qui s'est senti acculé, obligé de se sacrifier pour moi, ou mon médecin, prise au piège dans un système cruel et tuée par son manque de lucidité.

Ils essaient de nous mettre en cage, de nous embobiner. Ceux qui ne résistent pas finissent par dépérir et ceux qui protestent connaissent un sort tout aussi définitif. J'ai parfois du mal à croire qu'il puisse y avoir une échappatoire. Puis je me souviens que c'est à ça que nous œuvrons, et au péril de notre vie. Nous faisons en sorte que plus personne ne commette de telles erreurs, volontairement ou non.

Mais il y a toujours un prix à payer, une souffrance à encaisser, qu'elle soit physique ou morale, et ce même quand on ne nourrit que de bonnes intentions.

Cette colère monstre, jusqu'alors tenue à distance par la fatigue, se met à me dévorer et je ne peux rien y faire ; elle me vise moi-même et toutes les autres personnes qui peuplent cette terre. Peu à peu, je me sens comme investie d'une puissante conviction. Cette balle, cette descente de police... rien n'était dû au hasard. Peut-être que...

Clara m'effleure le coude et un long frisson me parcourt. Je m'écarte.

Nous nous remettons en marche. J'ai un goût de bile dans la bouche et les jambes en coton à force d'errer sans but. La voie ferrée finit par disparaître sous des tas de graviers sombres dont émergent des herbes hautes et qui se mêlent au goudron salement amoché d'une petite route de campagne. Je la parcourt du regard jusqu'au point précis où elle disparaît derrière la ligne d'horizon.

Le couvre-feu tombera dans très peu de temps. En semaine, il faut être confiné chez soi dès vingt heures au lieu de quinze heures pour le week-end. Il serait bien trop dangereux de chercher à s'enfuir. Après tout, nous venons d'échapper au pire, autant ne pas se jeter dans la gueule du loup. Ainsi, nous décidons finalement de passer la nuit dans la forêt.

Nous jetons notre dévolu sur un arbre au tronc large et doté de branches épaisses, et il nous faut grimper, non sans mal, pour échapper aux regards indiscrets ; je mets une nouvelle fois mes muscles endoloris à l'épreuve, et ils ne tardent pas à me le faire savoir. Ce n'est pas très confortable, mais ça fera l'affaire. Il faut juste que j'essaie de ne pas basculer dans le vide... je ne comptais pas fermer l'œil de la nuit, de toute façon. La haine et les remords ne me quittent pas et roulent tous deux dans ma gorge comme de lourds sanglots.

C'est ainsi que, nichée au plus près de l'arbre, je trouve le courage de murmurer :

« Ils ont été prévenus. »

Silence.

Clara se décale pour tenter d'apercevoir mon visage. Le vent éparpille ses cheveux sur son front couvert de sueur et de terre.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sais, c'est tout.

— Peut-être que nous étions simplement mis sur surveillance depuis quelque temps. Peut-être qu'ils voulaient faire un grand coup de filet, et que... »

Clara marque une pause puis reprend après s'être raclé la gorge :

« Que l'arrivée de Rodrigue leur a semblé être une opportunité à ne pas rater.

— Tu crois qu'ils auraient attendu tout ce temps sans bouger le petit doigt ?

— Et s'ils pensaient pouvoir obtenir des informations avant ? Je ne sais pas, Olivia. Mon monde vient de s'écrouler une nouvelle fois. Je n'ai plus aucune certitude. Tu comprends ? »

Je tourne la tête sur le côté. Bien sûr que je comprends. J'aperçois à peine la lune entre les feuilles des arbres. Une drôle de sensation me noue le ventre quand mes doigts nerveux se mettent à frotter l'écorce.

Je sais qui nous a dénoncé et pourquoi. Je connais la vérité au plus profond de mon âme et j'aimerais l'énoncer à voix haute mais il y a quelque chose qui m'en empêche. Je me méfie de la

réaction de Clara, de sa douleur déchirante et des mensonges qu'elle pourrait m'accuser de proférer. Pour l'instant, c'est un secret que je vais devoir m'efforcer de garder, au moins jusqu'à ce que je sois en mesure de le prouver.

Un son lointain mais familier brise alors la douce quiétude de la nuit. Je redresse vivement la tête, aux aguets. Clara me touche la cheville et je lui fais signe que j'ai entendu. Quelques minutes s'écoulent. Nous n'apercevons son origine que lorsque de grandes pales métalliques se mettent à violenter l'air au-dessus de l'endroit où nous nous sommes cachées. Un hélicoptère surplombe la zone et braque ses faisceaux lumineux sur la verdure qui se débat avec le vent. Clara laisse échapper un hoquet de surprise.

Ni une ni deux, je me colle au plus près du tronc pour m'abriter sous l'épais feuillage. Un rapide coup d'œil vers la branche inférieure m'informe que Clara a pris la même initiative. Je ferme ensuite les yeux juste au cas où ça pourrait me rendre invisible même si en réalité, ça me permet simplement de ne pas trop souffrir de l'air que brassent les pales. Je retiens ma respiration pendant un long moment. Les hélicoptères font plusieurs fois le tour du périmètre puis finissent par aller patrouiller un peu plus loin en suivant le même schéma. Je me redresse prudemment en retenant de justesse un soupir de soulagement. Ma jambe pend dans le vide.

« Ils ne nous laisseront pas tranquilles, chuchote Clara. »

Je serre l'écorce de l'arbre si fort que de petits morceaux viennent s'enfoncer sous mes ongles. Je grince des dents.

« Nous partirons demain matin, dis-je d'un ton égal. Il nous suffira de passer un coup de fil à Alix... »

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Éclaire ma lanterne, alors. »

Clara met tant de temps à répondre que je pense un instant l'avoir vexée.

« Ils finiront par nous avoir, tout comme ils ont eu Rodrigue. Fuir n'y changera rien. Ce n'est qu'une question d'heures, de mois, de... je crois que... »

Clara se tait à nouveau. J'entends d'ici sa respiration rapide et hachée, je perçois le trouble qui l'habite et qui rend ses idées confuses. Il ne m'en faut pas plus pour deviner qu'il s'agit de cette faiblesse, cette même faiblesse qu'elle m'avait déjà laissée entrevoir et qui aujourd'hui me met les nerfs à rude épreuve. C'est elle qui m'a ouvert une porte sur ce monde. Je ne voudrais pas qu'elle s'en retire, même après une telle épreuve.

« Dors, je décrète.

— Il faut que j'en parle. Si je n'en parle pas à toi, alors je n'en parlerais à personne.

— Rien ne nous oblige à en parler *maintenant*. »

Je serre les dents une nouvelle fois et imbibe les mots d'une colère qui me sidère. Peut-être que la faim et la fatigue qui me tiraillent me jouent de mauvais tours. Dans tous les cas, je suis rompue. Il faudrait que je dorme pour laver mon corps de ces sentiments puérils et sournois qui me font tourner la tête. Pourtant, je n'ai pas sommeil. Pas encore. Je cogite bien trop pour réussir à dormir.

J'ai vu bien trop de choses.

« Si c'est ce que tu veux... »

Un bruit de vêtements froissés. Pas plus. Clara clôt la discussions sur ces mots et fait peser sur moi l'ombre de la culpabilité.

La nuit est noire et solitaire. Tout ce que je veux et ne veux pas, tout me semble ne plus être qu'un mélange indistinct qui reste sourd à mes supplications. Je dois malgré tout en faire abstraction car si je laisse ces préoccupations m'atteindre, il n'y aura plus que le visage ensanglanté de Rodrigue pour me bercer quand viendra enfin le moment de dormir.

## Chapitre 28

Nous quittons notre refuge lorsque les premiers rayons du jour se répandent en fils dorés sur les nervures des feuilles vertes. La nuit a été interminable, tantôt marquée par les aller-retours incessants des hélicoptères, tantôt par des frayeurs intempestives. Les recherches se sont portées sur la ville et ses alentours seulement quelques heures avant le lever du soleil. Il me suffit de laisser libre cours à mon imagination pour discerner dans mon esprit les renforts déployés sur toute la région, les barrages routiers et les policiers, peut-être même les soldats qui inspectent l'intégralité de la forêt en espérant nous régler notre compte.

Moi, morte ! Les médias se feraient une joie de relayer la nouvelle.

J'écarte avec humeur les branchages qui obstruent ma vue. Clara est juste devant. Ses cheveux raides et poisseux brillent sous la lumière naissante. Elle ne m'adresse pas un seul regard quand je lui suggère d'allumer le portable. Les chiffres qui s'affichent à l'écran m'apprennent que le couvre-feu est levé depuis peu. Nous filons alors le long de la route de campagne pour trouver du réseau. Il reste suffisamment de batterie pour passer un appel, aussi court soit-il.

C'est toujours mieux que rien du tout.

La nature est calme, comme apaisée après les événements de la veille. Le feu ne s'est apparemment pas propagé. Tant mieux. Malheureusement, sa tranquillité ne déteint pas sur moi. Je suis une vraie pile électrique et par-dessus le marché, mon estomac crie famine. Décidément... après avoir dû me soulager à plusieurs reprises en pleine nature, je n'ai plus qu'une seule envie : rejoindre une habitation disposant de tout le confort moderne.

Une barre de réseau apparaît enfin et Clara compose le numéro d'Alix pour lui demander son aide. Si jamais elle en a envie, bien entendu.

Un drôle de ronronnement me parvient alors et met tous mes sens en alerte. Ni une ni deux, je tire Clara vers les taillis. La rosée qui s'est déposée sur les feuilles et les hautes herbes mouille nos vêtements. Elle a tout juste le temps de raccrocher. Sa main étreint mon poignet mais je lui intime de se taire, l'index posé à plat sur ses lèvres, avant même qu'elle ne puisse se débattre. Un vieux van noir entre alors dans mon champ de vision et se gare au bord de la route.

Je retiens mon souffle, pétrifiée. Le pire me vient à l'esprit. Que se passe-t-il ? Ça ne peut tout de même pas être ce à quoi je pense ; personne ne devrait être en mesure de deviner où nous nous trouvons !

La porte coulissante s'ouvre en grand. Je serre les poings et bande les muscles, prête à sauter, à griffer... puis, dans un moment de lucidité, je tends la main dans mon dos pour attraper l'arme à feu. J'ignore combien de balles il me reste mais j'espère qu'il y en a assez pour nous permettre de nous en sortir saines et sauvées si jamais nous tombons dans un traquenard.

Une petite femme à la peau mate descend d'un bond. Ses cheveux noirs et épais sont regroupés en une longue natte qui lui arrive jusque sous les épaules, elles-mêmes cachées sous une veste en jean élimée. Derrière elle, deux autres silhouettes restent dissimulées dans l'obscurité du van.

« On vous cherchait, dit-elle d'un ton avenant. »

Je reste muette, comme frappée de stupeur. J'entends des bribes de mots, des voix rapides et abruptes, un faible bourdonnement. Il s'agit du grésillement de l'autoradio, apparemment réglé sur l'onde de fréquence de la police. J'en tire les conclusions qui s'imposent et pointe sans plus attendre l'arme vers sa poitrine mais elle ne cille pas. Au contraire, un air nonchalant détend ses traits.

Je garde le doigt sur la détente. Juste à côté de moi, Clara frémit. Elle, qui était si distante, a maintenant les mains crispées autour de ma taille comme pour m'empêcher de faire une grosse bêtise. J'ignore si ce sera suffisant.

« Nous sommes de votre côté. Vous pouvez nous faire confiance. »

La femme s'avance. Une lueur vaillante brille dans ses yeux sombres.

« Je m'appelle Ajita, ajoute-t-elle. »

Je jette en douce un coup d'œil à Clara au cas où elle aurait une idée sur la marche à suivre dans ce genre de situations. Doit-on la croire ? Elle hausse les épaules pour me signifier qu'elle en sait tout aussi peu que moi.

« Si leur intention était de nous nuire, on aurait déjà une balle entre les deux yeux, précise-t-elle toute fois. »

La dénommée Ajita me sourit et des pattes d'oie se forment autour de ses yeux. A première vue, elle doit avoir la vingtaine. Sa forte carrure me laisse à penser qu'il ne s'agit pas de n'importe qui, toutefois si les forces de police désiraient s'en prendre à nous elles useraient d'autres moyens, sûrement encore plus brutaux que ceux déjà employés, surtout après le fiasco de la veille.

Mais alors, qui se donnerait donc la peine de partir à notre recherche alors que la tâche s'apparente à chercher une aiguille dans une botte de foin ? Et pourquoi ?

« Vous pouvez nous emmener loin d'ici ? J'ose demander, curieuse.

— Tu n'as qu'un mot à dire. »

J'oriente prudemment l'arme vers le sol bien que mes doigts y soient encore fortement accrochés. Cette Ajita nous offre une porte de sortie et il serait bien bête de la refuser. Toutefois, je ne peux pas baisser ma garde pour autant.

« Comment nous avez-vous trouvées ?

— Tu entendas cette histoire tout aussi bien à l'intérieur du van, tu sais. »

Son ton est si doux qu'il me colle la chair de poule. Chaque syllabe qu'elle prononce semble rouler sur sa langue avec facilité. Je ne me laisse toutefois pas bernier par cette gentillesse apparente ; il s'agit plus d'un ordre que d'une invitation, et sa chaleur humaine est le miel censé nous appâter.

Ajita se penche légèrement en avant. Elle fixe l'éraflure sur mon bras.

« Hmm... je dois bien avoir quelque chose pour ça. »

Un mouvement à l'intérieur du van attire mon attention alors qu'elle effleure son menton d'un air pensif. Je distingue parmi les visages qui émergent de la pénombre un grand gaillard à la peau tannée. Sa mâchoire anguleuse est soulignée par de longs cheveux bruns. Il ouvre de grands yeux quand je croise son regard. Il y a également une jeune fille dont la tignasse ondulée est striée de mèches blanches. Tous ont l'air de ne nourrir que de bonnes intentions à notre égard, Ajita y compris.

Clara s'agite et presse ma main.

Mes parents et mon grand-père m'ont répété à tue-tête qu'il ne faut jamais suivre des inconnus, tout comme les séries m'ont appris à me méfier des vans louches comme celui-ci. Et dire que je pense sérieusement y grimper ! Par pitié, que personne ne suive mon exemple...

« D'accord. C'est d'accord. Mais pas d'entourloupe. »

Mon ton ne souffre aucune objection. Mais ma demande, elle, me semble bien ridicule. Je ne suis pas encore une as du tir, nous ne serions pas en mesure de riposter si jamais ils tentaient quoi que ce soit. Il me semble malgré tout avoir plus de chances d'échapper à la police à bord de ce van douteux qu'en errant je ne sais où jusqu'à l'arrivée d'Alix sur une moto bien trop petite pour trois, si jamais elle a eu le temps de se procurer un nouveau véhicule.

Non, *vraiment*, je pense faire le bon choix.

Je me redresse lentement. Ajita sourit et me fait un signe de la tête, satisfaite. Sa main frôle le creux de mon dos quand je monte à l'arrière du van. J'ignore ce geste déplacé et cale l'arme contre ma cuisse après avoir remis en place le cran de sûreté. Pas question qu'elle soit hors de portée.

Ajita referme la porte coulissante derrière Clara et le conducteur ne démarre qu'une fois que tout le monde est bien accroché.

« Et maintenant, j'ai le droit à ma petite histoire ? Dis-je en serrant les dents. »

Mon ventre se met à gargouiller bruyamment, pile à temps pour ponctuer ma phrase d'un bel effet

de style. Je peux dire adieu à toute crédibilité.

« Bien sûr, me répond Ajita. »

Elle se penche vers moi ; une odeur de vanille vient me chatouiller le nez. Après avoir pris l'air toute la nuit et supporté un désagréable parfum de sueur, cette fragrance me semble presque trop agressive pour mes narines.

« Dans un sens, la chance y est pour beaucoup. On épiait les transmissions de la police et des messages nous ont mis la puce à l'oreille. Ils étaient codés comme dans les mauvais films d'espionnage mais un nom revenait tout le temps : le tien. On avait tout juste le temps de faire un rapide aller-retour, alors a noté les coordonnées et on est partis. Ils avaient déjà fini leur sale besogne quand on est arrivés mais le coin était toujours bouclé et le feu, pas encore maîtrisé. Les hommes aux barrages qui nous ont dit de déguerpir tiraient une tête d'enterrement. Je me suis doutée que quoi qu'il se soit passé, tu t'en étais tirée. »

Ajita marque une courte pause. Elle reprend ensuite la parole en hochant la tête.

« Crois-moi. Nous aurions aimé passer la zone au peigne fin mais il fallait d'abord trouver un endroit où se cacher le temps du couvre-feu. On a attendu le lever du jour, et... nous voilà ! On a tellement entendu parler de toi, Olivia. Je suis honorée de pouvoir te rencontrer. »

Son regard se pose alors sur Clara, comme si elle se souvenait soudainement qu'elle aussi avait été la cible des unes des magazines et des grands titres des journaux télévisés. Un long silence s'en suit.

« Et vous épiez leur fréquence par pur plaisir ? C'est un passe-temps ? Je demande alors, un brin suspicieuse.

— Tout dépend de ce que tu entends par là. On aime se tenir au courant de ce qu'il se passe dans la région, surtout depuis les événements récents. Attention, je n'ai pas la prétention de dire qu'on a accompli des actions de votre trempe... nous n'avons pas vos moyens. On ne fait pas grand-chose. Juste de petits actes... »

Un sourire malicieux passe brièvement sur ses lèvres.

« On lance parfois des œufs sur les mairies. Mais maintenant que je le dis à voix haute, je me rends compte que c'est bien insignifiant et puéril.

— C'est toujours mieux que rien, je rétorque. Chaque petite action compte.

— Et vous ? Quelle est votre histoire ? J'ai vu la fumée qui montait dans le ciel. Si jamais toi, ou ton amie, vous avez envie d'en parler...

— Où va-t-on, au juste ? »

L'intervention de Clara jette un froid sur le groupe. Je devine qu'elle n'a aucune envie de relater ce qu'il s'est passé, et encore moins de parler du triste sort réservé à Rodrigue.

Moi non plus.

A moins que ce ne soit pour dénoncer le coupable.

« Pour l'instant, répond Ajita, il s'agit simplement de quitter les lieux. La vraie destination, c'est vous qui la choisirez. Nous, on suivra. »

Ajita me fait penser aux chats qui se ramassent sur eux-mêmes avant de bondir. Ses yeux sont grands ouverts d'excitation mais elle parvient malgré tout à imposer un calme herculéen au ton de sa voix. Elle m'impressionne. Il ne m'aura pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que ses muscles sont tendus dans l'unique but de servir à bien mes intérêts, qu'il ne suffira que d'un seul mot pour la voir partir au quart de tour. Son dévouement me serre le ventre, mais me sera surtout très utile si jamais nous faisons plus qu'un bout de chemin ensemble.

Je crois qu'on peut lui faire confiance, à elle mais aussi à ses amis.

« Je peux toujours appeler Alix, me rappelle Clara. »

Son visage perle de sueur. Peut-être se sent-elle à l'étroit dans ce van et entourée de tous ces étrangers, surtout après avoir échappé à la mort de peu et dans mon cas, l'avoir regardée droit dans les yeux.

Alix ne serait jamais arrivée aussi vite, surtout sans moyen de transport. D'ailleurs, peut-être qu'elle dort en ce moment même. Peut-être que l'effet mortel a effacé dans sa mémoire toute trace

de souvenirs nous concernant. En somme, notre première option n'était pas vraiment fiable.

Monter dans ce van me semblait être la bonne solution parce que nous n'avions pas d'autres cartes dans notre jeu. Mais maintenant qu'ils sont là, tous autant qu'ils soient, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose de les garder sous la main encore un peu plus longtemps. Et puis, on ne m'a toujours pas collé un couteau sous la gorge, à ce que je sache.

« Qu'y a-t-il ? L'interroge Ajita en haussant gentiment la voix. Tu ne nous fais pas confiance ? C'est de ma faute, pardon. Je n'ai pas pensé à vous présenter les autres joyeux lurons qui forment notre bande. Voici Dolores... »

Ajita pointe l'index en direction de la fille aux cheveux mi-bruns, mi-blancs. C'est une ombre fugace qui se précise dans l'obscurité, ballottée de droite à gauche par les cahots de la voiture. Difficile de lui donner un âge. Dolores soutient mon regard puis un sourire illumine enfin son visage sérieux.

« Le monsieur muscles au volant s'appelle Maximilien. »

L'homme à la peau foncée se déride à son tour et me gratifie d'une expression gênée. Même en souriant ainsi, il a des airs de videur de boîte de nuit.

« Tu verras, dit-elle, c'est un chic type. Donc pas de raison de s'en faire, vous pouvez nous faire confiance. Nous, on ne demande que ça. »

Si Ajita s'évertue à parler de Clara et moi comme d'un tout, elle ne me berne pas pour autant. Je vois bien qu'elle ne nous situe pas au même niveau. Clara pourrait très bien rester sur ses gardes indéfiniment sans qu'elle ne s'en préoccupe, toutefois ça lui ferait beaucoup plus de peine si moi aussi je ne lui faisais pas confiance.

Après tout, Clara m'a sortie de cette clinique, mais c'est avec moi que tout a véritablement commencé. Le reste, l'avant, les cendres, ils n'en savent rien.

Ces gens-là ont tout appris de moi dans la presse et les médias. Ils ont sûrement parlé de moi comme d'un mythe, à voix basse, quand la nuit tombe et que les murs prennent des allures de théâtres d'ombres. L'idée qu'ils se font de moi doit être déformée, peut-être même enjolivée, mais ils ont adhéré à ma lutte car ils en comprenaient la nécessité. Si l'organisation venait à ne plus être, ce sont des millions de voix qui s'éteindraient avec elle. Nul doute qu'ils doivent jongler d'un site à l'autre dès que l'un se fait supprimer dans le seul but de répandre nos, mes idéaux.

Je dois admettre que je suis assez flattée.

« Alors, quel est le programme ? Insiste Ajita d'une voix douce et avenante.

— Olivia, murmure Clara. Alix nous aidera, j'en suis sûre. »

J'ouvre la bouche pour lui répondre mais aucun mot ne veut sortir. Quelle serait la solution idéale ? Ou plutôt, qu'ai-je envie de faire ? La nuit a été longue et j'aimerais pouvoir respirer un peu mais je n'ai pas le temps ni le loisir de pleurer Rodrigue et de reprendre mes esprits. Je dois donner le rythme pour que les autres puissent se relever et avancer. Si je doute, si je fléchis un instant, tout vole en éclats.

Ce qu'il s'est passé n'aurait jamais dû se produire et ce que je dois faire, maintenant, c'est m'assurer que ça ne se passe plus jamais. Parce qu'on ne trahit pas les siens sans en subir les conséquences, parce qu'il n'y a qu'un semblant de justice qui calmera cette douleur profonde qui me noue l'estomac. Rodrigue et moi n'étions pas toujours en bons termes et je le ne connaissais pas depuis aussi longtemps que d'autres, mais c'était quelqu'un de bien.

Finalement, c'est cette douleur qui décide à ma place.

Je veux aller lui régler son compte.

« Il faut aller chez Abdel, dis-je. Clara va vous indiquer la route. »

Cette dernière fronce les sourcils un instant.

« Pourquoi faire appel à lui alors que... »

Puis, ses traits se figent dans une expression d'horreur.

« Hein ? Tu ne penses pas sérieusement que c'est Abdel ? Olivia ! Réponds-moi ! Pas de langue de bois avec moi ! »

Je n'ai pas l'opportunité de répondre : le van s'arrête brusquement, sûrement pour éviter de griller un feu rouge. Je devine que nous sommes arrivés en ville. Mon pouls s'accélère.

« Pour quelle autre raison je voudrais y aller, d'après toi ? Lui lire les lignes de la main, peut-être ? Quoique, pas besoin de ça pour savoir que sa ligne de vie n'est pas très longue. »

Clara m'observe d'un air choqué, bouche bée et les yeux grands ouverts.

« Mais...

— J'y ai longuement pensé, figure-toi, dis-je en lui coupant la parole. C'est logique. Ça ne peut être que lui. C'est lui. »

Elle passe la main dans ses cheveux. La concentration intense dont elle fait preuve peut se lire sur les traits crispés de son visage.

« Quoi que tu comptes faire, je te le déconseille.

— Tu t'écoutes quand tu parles ? Je ne peux pas le laisser courir dans la nature, il finirait par avoir ce qu'il veut... c'est-à-dire notre peau !

— Je le connais, ce n'est pas...

— Ce n'est pas son genre, c'est ça ? Tu ne vois donc pas qu'il a toutes les raisons de le faire ? Après tout ce que tu as accompli par toi-même, je pensais que tu aurais fait preuve d'un peu plus de jugeote... »

Clara se pince les lèvres. Le van s'arrête à nouveau. Elle se colle contre la paroi et son visage disparaît dans l'obscurité. Juste en face d'elle, Ajita ne me quitte pas des yeux. Elle ne sourit plus.

Cette nuit j'ai beaucoup pensé. Tout me ramène à Abdel. Rodrigue est allé le voir avant de venir à l'entrepôt. Pourquoi ? Lui a-t-il parlé de notre entrevue ? Et lui, y a-t-il vu l'occasion rêvée de nous dénoncer ? Abdel, le pauvre Abdel, enchaîné à tout jamais à notre destin et craignant de se voir traîné dans la boue. Car si jamais nous tombons, il tombe aussi. Il suffirait d'une lampe braquée sur nous et d'un miroir sans tain, d'un coup de poing se voulant plus persuasif que dévastateur, ou même d'un petit moment d'égarement, et nous baisserions la garde un court moment... mais suffisamment longtemps pour que son nom se forme sur nos lèvres, tiraillées mais alléchées par une proposition en or, de celles que l'on ne refuse pas. Une diminution de peine et tout s'envole d'un coup : sa femme, ses enfants, son travail, sa maison, sa vie bien rangée et son avenir.

Oui, je le vois parfaitement, lui et ses épais sourcils froncés, une ride plissant son front. Dans un accès d'angoisse, il aurait divulgué nos noms ainsi que le lieu et l'heure du rendez-vous. Je l'imagine composer le numéro dans une cabine téléphonique, aux aguets, un mouchoir positionné devant la bouche, brûlant de sueur et de fièvre.

*Ils prévoient quelque chose de gros, ils seront armés, et il y aura des morts.*

La panique, la précipitation et l'appât du gain se chargent ensuite du reste. La police rêve de faire les gros titres et bâcle l'affaire. J'entends l'ordre de tirer à vue comme si on le murmurait à mes oreilles. Puis, je revois la balle qui arrache Rodrigue à ce monde. Juste devant mes yeux.

Oh, oui ! J'imagine très bien Abdel bordant ses enfants, satisfait, libéré et heureux de se savoir hors de danger. Heureux de nous avoir envoyés vers notre propre mort pour s'assurer une vie paisible. Et il n'aura eu qu'à attiser leur haine pour arriver à ce résultat. C'est si simple et pourtant si abominable.

Je deviens imperméable au monde extérieur au fur et à mesure que la rage monte. Je nourris la colère comme on prend soin d'une plante, je la regarde grandir et s'épanouir en mon sein. Je m'y accroche comme on s'accroche à la vie et, soudain, je me mets à sourire tristement.

Abdel nous croit aussi mortes et enterrées qu'un vilain secret d'état. Quelle tête il fera quand nous frapperons à sa porte !

« C'est la rue en face du tabac, c'est ça ? »

La voix de Maximilien me fait revenir sur la terre ferme. Clara vient, à contrecœur, de lui révéler l'adresse d'Abdel. Je suppose qu'elle espère me ramener à la raison ou bien tirer les choses au clair avant que je ne puisse faire quoi que ce soit. Si c'est ce qu'elle pense, alors je préfère ne pas la contredire tout de suite. L'espoir fait vivre.

*L'espoir...*

« Oui, mais il est fermé depuis peu, confirme Clara d'une voix rauque. »

Lui et moi, on se connaît bien.

« Tu as toujours le portable sur toi ? Je demande alors. Il reste de la batterie ?

— Pourquoi ? Demande-t-elle d'un ton brusque. Pour appeler Alix parce que tu as enfin compris que c'est la seule chose à faire ?

— Il faut que je contacte Malika. »

Clara soupire bruyamment. Elle a beau être en colère, je sais qu'elle ne pourra pas me le refuser ; elle finit en effet par me tendre le téléphone. Je cherche le numéro de Malika dans le répertoire tout en disant mentalement adieu à mon intimité. La sonnerie retentit trois fois. Puis, elle répond d'une voix ensommeillée mais surprise :

« Olivia ? »

Mon cœur fait une embardée. Je colle le portable au plus près de ma joue dans un souci de discrétion et baisse d'un ton au moment de parler.

« Je t'ai vue, hier. C'était bien toi, n'est-ce pas ? Tu es encore là ? »

Ma voix se fait si pressante que j'ai l'impression d'être désespérée.

« Olivia ? Que se passe-t-il ? Ils ont bloqué tous les trains, je n'ai pas pu partir. J'ai entendu des coups de feu. Vous y êtes pour quelque chose ? »

Son ton accusateur me blesse, dur de le nier.

« Quelque chose de grave s'est passé ? Parle-moi, je t'en prie ! Dis-moi ce qu'il se passe, rien qu'une fois ! »

Elle souffle fort dans l'appareil.

« Il y a eu une descente à l'entrepôt.

— Tu vas bien ?

— Rodrigue est mort. »

Cette fois-ci, je ne l'entends plus respirer.

Ajita m'écoute avec attention, je le vois à la façon dont elle se penche vers moi.

« Je... je suis désolée.

— Où es-tu ?

— J'ai dû trouver un endroit où dormir parce que la circulation des trains a été interrompue. Ils vous cherchent, je crois... Olivia, écoute, si je suis restée c'est parce que... il faut que tu saches que... »

Je me fiche de savoir pourquoi elle m'a menti. Tout est fini. Elle n'a pas essayé de retourner à l'entrepôt. Elle n'a pas voulu savoir ce qu'il s'était passé tout comme elle n'a pas voulu me voir, s'excuser et reprendre les choses à zéro. J'avais raison, et je n'en tire aucune satisfaction. J'aurais tant aimé me fourvoyer...

« Ne repars pas tout de suite, dis-je alors. »

Cette fois-ci, je chuchote presque :

« J'aimerais te revoir une dernière fois avant de... »

Avant de quoi ? Je ne sais même pas ! Tout ça ne servirait à rien, si ce n'est à augmenter mes souffrances. Ma gorge se noue. Je serre les poings. Comment vais-je bien pouvoir m'en sortir ?

« Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Balbutie Malika.

— Je crois que Abdel nous a dénoncés. »

Rien de mieux qu'un bon vieux changement de sujet.

« Tu... c'est ce que tu crois ?

— Je suis en route pour aller le voir.

— Oh, Olivia, ne fais pas de bêtises, je t'en conjure.

— C'est à moi que tu fais des remontrances ? Rodrigue est mort ! Et par sa faute !

— Et tu sais que j'en suis désolée. Mais... »

Et puis, plus rien.



Nous sommes coupées.  
La batterie est morte. L'écran, lui, est aussi noir que mes pensées.

## Chapitre 29

Le trajet jusqu'à la maison où réside Abdel, en plus de paraître interminable, s'effectue dans un silence des plus mornes. A l'intérieur du van, la tension presque électrique qui pèse sur nos épaules est si palpable qu'elle met mes nerfs à rude épreuve ; même les sourires francs que m'adresse parfois Ajita ne parviennent pas à me dérider.

Alors, c'est inévitable : la pression monte d'un cran lorsque nous arrivons enfin à destination et tout autour de moi, les mâchoires se serrent.

Maximilien grimpe à moitié sur le trottoir pour se garer et de violentes secousses remuent le van tout entier. Ni une ni deux, Ajita ouvre la porte coulissante et je me précipite à l'extérieur, débraillée. Mes pieds frappent le goudron avec force et le choc se répercute dans mon corps en quelques secondes à peine ; très vite, j'éprouve le besoin de m'étirer longuement afin de soulager mes courbatures.

L'air est sec, mais doux. La lumière du jour projette des filaments ambrés sur les habitations aux alentours.

Il me suffit d'un seul coup d'œil pour me faire un avis sur le coin : calme et agréable, il a tout du quartier idéal. Un chat tigré se promène d'une démarche nonchalante le long d'une palissade blanche et impeccable. Les jardins sont tout en longueur et affichent une pelouse verte coupée à ras, dépourvue de pâquerettes et tout juste grillée par endroits. L'endroit affiche sans aucun doute un certain standing, mais je ne suis pas dupe pour autant. Car grâce aux nombreux indices laissés à ma disposition, je devine rapidement que ce que je vois n'est qu'une façade.

Certes, tout est beau et relativement propre comparé à l'endroit où j'ai grandi, mais d'autres résidences, en revanche, jurent avec le décor. Leurs portails sont accolés à de grandes haies malades et les mauvaises herbes s'accumulent devant les murets de pierre, côté trottoir. De timides panneaux « à vendre » ont été attachés aux volets clos. Le tabac du quartier a lui-même dû fermer ses portes et ses grandes vitres ont été badigeonnées d'une sorte de peinture blanche opaque afin que personne ne puisse voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Tout porte à croire qu'ils aiment cultiver le secret comme une graine qu'ils portent en leur sein, friands d'illusions et d'artifices, de vie parfaite, de faux-semblants.

Je remarque néanmoins que les volets aux fenêtres de la maison d'Abdel sont bel et bien ouverts, plaqués contre les murs de pierre gris où de splendides fleurs grimpent par-dessus des treillages. J'aperçois un peu de lumière derrière les rideaux blancs légèrement ajourés pour laisser passer la lumière.

« Il est chez lui, dis-je. »

Clara sort du van à son tour. Elle lutte pour ne pas bailler.

« Il est encore temps de changer d'avis, dit-elle. »

Elle se rapproche de moi et croise les bras sur sa poitrine en soupirant bruyamment. Avec ses cheveux en piteux état, ses cernes, son teint terne et son expression furieuse, personne n'aurait envie de la mettre davantage en colère. Moi y compris.

Tout à l'heure, quand la batterie du téléphone m'a lâchée, Ajita m'a proposé d'utiliser son téléphone personnel. J'ai vite refusé pour éviter de me couvrir de ridicule ; je n'avais plus rien à dire à Malika, alors je suppose que c'est bien mieux comme ça. Mais bien sûr, Clara y a vu une nouvelle fois l'opportunité d'appeler Alix, alors j'ai dû me montrer ferme.

Et voilà qu'elle me fait la tête.

Inutile de lui répondre.

« Comment est-ce que tu comptes l'attirer à l'extérieur ? Me demande Ajita.

— En frappant à la porte, pardî. »

Sur ces mots, je m'engage sur le chemin pavé qui divise en deux le jardin de la résidence ; il trace une ligne blanche parfaitement droite jusqu'au porche. Pendant ce temps-là, je porte la main à ma taille pour tâter l'arme cachée sous mes vêtements. Je comprends maintenant pourquoi Rodrigue ne voulait pas la quitter, c'est un contact rassurant.

Je me retourne vers le van à mi-chemin pour ajouter :

« Attendez-moi là. »

J'aperçois de loin Maximilien, penché sur le siège à côté du sien, lorsqu'il décide de baisser la vitre passager pour admirer le spectacle. Ses long cheveux passent par-dessus ses épaules et se mettent à bouger sous l'effet du vent. Il s'apprête à dire quelque chose mais Ajita hausse les sourcils et il se tait avant de se laisser retomber contre le dossier de son siège, le visage totalement impassible.

J'inspire profondément puis frappe à la porte, à la fois angoissée vis-à-vis de la situation et soulagée qu'on m'épargne les commentaires inutiles.

Ce n'est pas Abdel qui m'ouvre.

Je tombe nez à nez avec une femme si petite qu'elle m'arrive à peine à l'épaule. Ses yeux marrons s'écarquillent à ma vue et la porte oscille imperceptiblement, comme si elle avait pensé un instant à la refermer. Je mets mon pied pour l'en empêcher si jamais l'idée lui vient de nouveau à l'esprit.

Après mûre réflexion, je me dis qu'une telle réaction n'est pas étonnante. Mon visage est maintenant sûrement connu de tous. Et, cerise sur le gâteau, je fais bien plus peur à présent que la fatigue se lit sur mes traits que sur toutes les photos de moi qui ont déjà été diffusées. Malgré tout, la femme se reprend ; son visage se recouvre vite d'un masque d'indifférence qu'elle feint de porter.

« Qui êtes-vous ? »

Elle cligne des yeux plusieurs fois.

Sa femme a-t-elle eu vent de ses activités passées ? Abdel lui a-t-il déjà parlé de moi et de l'organisation autrement que de la manière dont on aborde ce sujet dans les journaux ? Je crois que c'est exactement ce qu'il a fait. Pourquoi ferait-elle mine de ne pas me reconnaître, autrement ? Si quelqu'un d'autre avait été à sa place, la situation aurait été bien différente. Il y aurait eu des cris, peut-être, mais surtout des appels au secours.

Tiens, et si je jouais un peu avec elle avant de le briser, lui ? L'idée a beau être farfelue, elle me paraît exquise et je l'adopte aussitôt. Après tout ce qu'il a fait... c'est amplement mérité.

« Une amie de votre mari. D'ailleurs, j'aimerais bien lui parler. »

Je souris tandis que son menton se met à trembler.

« Seuls à seuls, si possible. »

— Abdel n'est pas à la maison, rétorque-t-elle du tac au tac.

— Ah oui ? En êtes-vous sûre ? Parce que... »

Je me penche en avant afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison mais elle me repousse aussitôt et mon pied se retrouve coincé entre la porte et l'extrémité du mur. Il est toutefois déjà trop tard, j'ai eu le temps d'apercevoir une belle paire de chaussures pour homme dans le corridor.

« Parce que mon petit doigt me dit autre chose. »

— Qu'est-ce que vous insinuez ? Que lui voulez-vous ? Vous ne pouvez pas vous introduire ainsi chez les gens ! Je vais devoir vous demander de partir sur le champ...

— Nous n'allez rien me demander du tout. Moi, par contre... je veux voir Abdel, je sais qu'il est ici. Il est inutile d'essayer de vous interposer, vous ne ferez pas la poids, si vous voyez ce que je veux dire. »

Je lui montre mon arme à feu d'un geste de la main. Elle blêmit à vue d'œil.

« Abdel ! Je m'exclame. Allez, ne fais pas ton timide ! »

— Non ! S'exclame la femme. Non ! Abdel, reste où tu es !

— Pourquoi donc ? Ce serait une belle perte de temps. J'ai beaucoup à lui dire, et ça se fera qu'il le veuille ou non. Alors, à quoi bon retarder l'inévitable ? Laissez-moi passer, bon sang !

— Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Je reconnais immédiatement sa voix.

« Ilhem, à qui parles-tu... »

J'accentue la pression que j'exerce sur la porte et parviens à l'ouvrir de quelques centimètres de plus. Abdel m'apparaît en tenue de travail, tout beau, tout propre, et surtout prêt à lever le camp. Il se fige, bouche bée. Sa femme lui presse fermement l'épaule mais il se dégage rapidement.

« Olivia... qu'est-ce que...

— Quel plaisir de te revoir ! Je lui lance en grinçant des dents.

— Abdel, cette femme-là n'a rien à faire chez nous ! Tu m'avais promis ! Tu m'avais juré que c'était terminé et qu'on n'avait plus rien à craindre...

— Ah oui ? *Vraiment* ? C'est ce que tu lui as dit ? Et si tu m'accordais un moment, qu'on puisse en parler en privé ? »

Il devient tout blême, et pour cause ! Je sais ce qu'il a sur la conscience. Il ne perd rien pour attendre ! Finalement, Abdel hoche la tête et sors me rejoindre sur le palier malgré les protestations incessantes de sa femme.

« Abdel, tu ne vas quand même pas l'écouter... je me souviens très bien de tout ce que tu m'as raconté, je ne veux pas que tu lui adresses la parole. Cette femme, c'est une...

— Reste à l'intérieur avec les enfants, d'accord ? Ça ne prendra pas longtemps. »

Il ferme la porte derrière lui et se tourne vers moi, les mains posées sur les hanches. Son regard dur ne m'impressionne pas le moins du monde.

« Bon, qu'est-ce que tu me veux ?

— Il va falloir que tu me suives.

— Quoi ? Mais j'ai dit que je n'avais plus rien à voir avec le groupe. Tu étais là, tu as tout entendu. Pourquoi venir me trouver ? Et à une heure pareille, en plus ! C'est Clara qui t'a donné l'adresse ? Elle ne sait vraiment pas tenir sa langue. Dans tous les cas, n'espère pas me faire changer d'avis.

— Ne joue pas à ce petit numéro avec moi, j'ai vu clair dans ton jeu. Il faut qu'on parle, et peut-être même plus. Tu dois assumer les conséquences de tes actes.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ecoute, je n'ai plus rien à te dire. Je ne veux plus être mêlé à cette histoire, point final. Si Rodrigue a changé d'avis, ce n'est pas mon problème.

— *Rodrigue* ? Comment oses-tu parler de Rodrigue ! »

Je me dresse sur la pointe de mes pieds pour pouvoir lui cracher ces mots au visage et lève ensuite la main en l'air, prête à le gifler. Abdel me dévisage longuement et durant l'espace d'un instant, je le trouve sincèrement inquiet. Il faut croire qu'il a enfin compris que je l'ai percé à jour, je ne vois pas d'autre explication.

Abdel se penche sur le côté afin d'être en mesure d'apercevoir le reste du groupe.

« Je vois qu'il y a Clara... qui sont les autres ?

— C'est tout ce que tu as à me demander ? Tu n'en as rien à faire de savoir où est Rodrigue ? Oh, mais peut-être que tu en as déjà une petite idée ! Six pieds sous terre... c'est là que tu aimes savoir tes amis, non ?

— Olivia, qu'est-ce qui te prends ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Qu'est-ce que tu me veux, au juste ? »

Je tourne la tête sur le côté. Ilhem nous observe depuis la fenêtre d'à côté. Nos regards se croisent ; elle tire précipitamment le rideau et disparaît à l'intérieur de la maison.

« Ce que je veux ? Tu poses enfin les bonnes questions. Ne fais pas d'histoires et monte dans ce van. »

Abdel observe le véhicule d'un air perplexe puis son regard glisse à nouveau sur ces visages qu'il ne connaît pas. Il est méfiant. Je perds patience.

« Non. Je ne viens pas avec vous, décrète-t-il finalement.

— D'accord. Tu ne viendras pas te plaindre, alors, si on fait irruption dans ton salon. Demande à Clara, cette méthode a fait ses preuves.

— Quoi ? »

Je fais signe aux autres de venir. Ils s'avancent pour me rejoindre dans la seconde qui suit et j'attrape aussitôt Abdel par le col de sa chemise. Il se débat. Je le plaque contre les palissades blanches qui clôturent le jardin des voisins. Cette dernière manque de craquer sous son poids. Au diable le bruit ! Je tremble de fureur. Je le traîne à l'intérieur et sa femme accourt pour au final rester muette de stupeur. Elle porte les mains à sa bouche et ses yeux bordés de cernes s'agrandissent inexorablement.

« Vous permettez qu'on entre ? »

Clara pénètre à son tour dans la maison, les sourcils froncés, et agrippe la femme par le poignet d'une façon qui se révèle trop douce à mon goût. Je comprends alors qu'elle le fait pour la protéger de moi, et non l'inverse.

« Olivia, ce n'est pas une bonne idée. »

Je dépasse le corridor. Deux petites filles jouent dans la salle de jeux.

« Je t'en prie ! Me supplie Abdel. Arrête !

— Enferme la mère avec elles, je lance à Clara. »

Cette dernière obtempère en me fusillant du regard. Je sais toutefois que si elle accepte de se plier à mes ordres, c'est seulement parce qu'elle souhaite les savoir le plus loin possible de moi. Elle a dû flairer le caractère sordide de cette affaire et, d'une certaine manière, a d'ores et déjà compris que tout ne peut que mal tourner. En même temps, les indices ne manquent pas : la tournure que prend la situation n'annonce rien de bon, et mes réactions virulentes échappent à tout contrôle.

Persuadée de l'innocence d'Abdel, Clara s'engourdit ; elle est incapable d'avoir les yeux en face des trous, incapable de comprendre qu'aucune justice ne sera jamais en mesure de lui faire payer pour ce qu'il a fait, si ce n'est la mienne.

Je ne demande pas grand-chose. Je veux juste au moins qu'il l'admette.

Elle me croit dangereuse et au fond, ça ne me dérange pas tant que ça. Ce qui me gêne le plus, c'est qu'elle puisse me penser capable de leur faire du mal, à elles.

Ajita et Dolores entrent alors à leur tour. Seul Maximilien est resté dans le van, au cas où nous aurions besoin de partir d'ici en vitesse. J'entends à présent la mère pleurer et frapper la porte de ses poings.

Abdel est blanc comme un linge.

« Qu'est-ce que vous faites ? Laissez-les en dehors de ça ! Clara ! Je te connais ! Tu ne ferais pas ça, Clara ! Ce n'est pas toi ! »

J'ordonne à Ajita de monter la garde devant l'entrée tandis que je pousse Abdel dans le salon. Dolores est quant à elle chargée de surveiller le reste de la famille. Toutes deux semblent avoir la tête sur les épaules ; tout le contraire de Clara, qui a du mal à garder son calme dans une telle situation. Elle est déjà assez agitée comme ça. Je me souviens l'avoir vue plus d'une fois dépassée par les événements et quasiment prête à jeter l'éponge ; je ne voudrais pas qu'elle retourne sa veste au moment crucial.

Néanmoins, je sens que Dolores et Ajita sont faites d'un matériau bien plus résistant ; je peux leur faire confiance, elles me laisseront tranquille le temps qu'il faudra.

Abdel se libère enfin de mon emprise. De grosses gouttes de sueur dégoulinent le long de son front et ses gestes se font saccadés, presque paniqués. Il lève les bras en l'air et sa bouche se retrouve déformée par un affreux air d'incompréhension.

« A quoi est-ce que ça rime, Olivia ? Tu veux me faire payer pour avoir eu le courage de partir, c'est ça ? Tu n'arrives pas à l'accepter ? Tu peux te convaincre de ce que tu veux, mais ce n'est pas de ma faute si Rodrigue a décidé de...

— Arrête ! Arrête, Abdel ! Comment peux-tu parler ainsi de Rodrigue ? Tu n'as donc pas de conscience ? »

Je revois son visage inerte, la trace de sang sur son front et l'incendie, dévorant son corps jusqu'à le transformer en un triste tas de cendres. Nos projets, nos efforts, nos espoirs, partis en fumée. Plus

il me ment obstinément, plus l'image de Rodrigue s'impose à moi. La fureur me consume.

« Comment oses-tu ?

— Je... »

Abdel déglutit péniblement.

« Je t'assure que je ne sais pas de quoi tu parles... »

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Un mécanisme se met en marche, et les cours que m'a donnés Alix me reviennent subitement en mémoire ; j'envoie mon poing dans sa mâchoire, si violemment qu'il en résulte un bruit étrange. Abdel recule brusquement en poussant un cri et se cogne contre la commode. Il porte la main à son visage, étourdi.

Ma force ne me fait pas défaut, même le ventre vide.

Et pourtant, ce n'est pas suffisant, j'en veux plus ; je ne m'arrête pas là et frappe une seconde fois. Il parvient à parer mon coup mais je ne me démonte pas pour autant et l'atteint à l'estomac. Il laisse échapper un nouveau cri et se recroqueville, les mains plaquées tout contre son ventre.

« Tout ce que tu as à faire, c'est avouer ! »

Mon pied vient le heurter avec violence.

« Olivia, arrête ! »

Clara se précipite vers moi au moment même où je me penche en avant pour refermer mes mains sur le cou d'Abdel. Je la pousse en arrière d'un coup de coude mais elle n'abandonne pas aussi facilement.

Elle me griffe les bras.

« Tu ne peux pas faire ça ! »

Je l'attrape par les mains et la force à reculer. Clara essaie de résister mais elle ne fait pas le poids ; elle bute contre le mobilier et manque de chuter. Ses yeux rencontrent les miens.

« Ah oui ? Regarde-moi faire. »

Je la pousse et elle tombe à la renverse. Ni une ni deux, je me retourne et contemple brièvement Abdel qui se relève lentement. Il saigne de la bouche. Je pose alors une main sur son épaule et l'autre sur sa nuque, sous sa chemise, afin de l'empêcher de se hisser jusqu'à moi.

C'est alors qu'un léger picotement me parcourt les doigts, exact en tout point au baiser mordant d'une feuille d'ortie. Il se transforme deux secondes plus tard en une horrible sensation de brûlure qui me lèche le poignet puis l'avant-bras, avant de remonter lentement jusqu'à mon propre cou, comme si deux crocs venimeux venaient de s'y planter.

Ses yeux s'écarquillent, mais il ne bouge pas. Il n'en est plus capable.

Mes mains se rejoignent autour de sa gorge et je maintiens la pression sur sa jugulaire tandis que son visage vire au vermillon. Quelque chose se passe alors, bien que je ne saurais dire quoi ni l'expliquer. Abdel pousse un horrible cri. Moi aussi, peut-être. Mon corps tout entier paraît être en feu, mais loin d'être destructeur, il m'accorde plutôt une sorte de répit, une renaissance pour le moment masquée, mi-figue mi-raisin, mélange de torture et de délice.

Je n'entends plus rien.

Plusieurs secondes s'écoulent.

Il bascule ensuite sur le côté, vidé de toute énergie, et un sentiment de toute puissance m'envahit. Mon cœur bat à tout rompre et mes membres me semblent forts et légers, presque indestructibles, régénérés, parés à toute éventualité. En un instant, toute la fatigue que j'ai accumulée au cours des dernières semaines disparaît, les nuits passées à mal dormir sur la terre ferme, les jours perdus à la clinique et les cicatrices : rien, rien ne résiste à cette vague enivrante qui me monte à la tête. Aucun barrage n'est en mesure de s'y opposer, pas même les barrières que je me suis moi-même imposées. La sensation de délivrance surpasse le reste, l'angoisse, la colère, elle me consume et me pousse au bord du précipice, plaisir inhabituel et pourtant addictif.

Soudain, une série de bruits éclate dans l'entrée. Je lâche Abdel et contemple mes mains, stupéfaite. J'ai le souffle rapide, des bouffées de chaleur et l'impression qu'une forte fièvre m'embrume l'esprit. Clara arrive par derrière et passe ses bras autour de mon torse.

Je recule.  
Abdel ne bouge plus.  
« Laissez-moi entrer, je vous dis ! »  
Malika déboule alors dans le salon.

## Chapitre 30

Malika n'a même pas le temps de prononcer un seul mot : Ajita se jette sur elle en un rien de temps et la plaque contre le mur tandis qu'elle se débat vainement, toutes griffes sorties. Elle tourne la tête sur le côté, la joue pressée contre le mur, et le sang quitte brusquement son visage.

Ses yeux viennent de se poser sur le corps d'Abdel.

« Olivia... Olivia, qu'est-ce que tu lui as fait ? »

Je remue les épaules afin de me libérer mais Clara me résiste plus que ce à quoi je m'attendais ; j'insiste encore un peu et elle finit par lâcher prise. Ajita me lance un regard interrogateur. Elle ne sait visiblement pas quoi faire. Je la comprends.

« Elle est avec toi ? Demande cette dernière. Elle fait partie du Vent Contraire ?

— Lâche-la. »

Ajita s'exécute après une seconde d'hésitation.

Je m'approche, interdite. La scène semble surréelle.

« Ne reste pas ici, lui lance Clara d'une voix rauque. Va-t'en tant que tu le peux encore, après, il sera trop tard.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Me questionne Malika. »

Elle s'écarte du mur. Ses mains tremblent.

« Qu'est-ce que tu as fait ? »

Malika fait de son mieux pour ne pas regarder cette masse immobile qui jonche le sol, ni mon visage qui continue inexorablement de se rapprocher du sien. Ses cheveux, laissés tels quels, ont gagné en volume. Je pourrais les saisir et y passer mes doigts, les tirer légèrement en arrière pour dévoiler sa gorge et sa nuque, je pourrais m'incliner en avant et y déposer mes lèvres, assiéger la zone de ma bouche assoiffée, l'entendre me supplier. Je pourrais...

Un frisson me traverse de part en part et je baisse les yeux. La chaleur me quitte. Abdel est ramassé sur lui-même et pâle comme la mort. Il est fin, filiforme et aussi maigre que du verre qui risquerait se briser. Je serre les poings.

Elle ne devrait pas voir ça.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Malika ne répond pas. Ajita fait un pas en avant, soucieuse, et leurs épaules se frôlent. Je m'emporte. Je lui ordonne de sortir, de nous laisser seules, de surveiller la porte. De ne plus la toucher.

Elle sort sans pour autant emporter la lourdeur de l'atmosphère avec elle. Je la sens peser sur mes épaules au fur et à mesure que le temps passe, et avec de plus en plus d'intensité à chaque seconde qui s'écoule.

« Réponds-moi. »

Un très léger bruit m'apprend que Clara n'est plus derrière moi. Elle est en effet en train de porter assistance à Abdel, et l'aide à se relever comme elle le ferait avec un très jeune enfant. Sa tête penche en arrière. Elle le hisse à bout de bras jusqu'au fauteuil le plus proche en déblatérant des mots hachés à voix basse, très rapprochés, de sorte que je ne sais pas exactement ce qu'elle raconte, si ce n'est que ça porte sur moi.

De toute manière, je suis bien trop concentrée sur Malika pour entendre quoi que ce soit. Cette dernière semble manquer de souffle pour affronter la situation qui se profile à l'horizon. Pourtant, c'est bien elle qui l'amorce.

« Est-ce qu'il est mort ? Demande-t-elle finalement d'une voix frêle. »

Je suis prise de court. J'ai encore l'impression de sentir cette brutale décharge d'énergie parcourir



chacune des fibres de mon corps sans qu'il ne lui oppose aucune résistance. Ce qu'il s'est passé ? Je ne saurais l'expliquer. Je sais seulement que je me sens plus vivante que jamais et que Abdel n'est pas en position d'en dire autant.

« Je sens à peine son pouls ! S'exclame Clara.

— Alors il y a encore une chance. »

Malika daigne enfin me regarder. Une lueur d'espoir se distille dans la noirceur qui met en relief la gravité de son regard. Elle cligne des paupières plusieurs fois, les prunelles fixes.

« Il y a encore une chance qu'il nous claque entre les doigts, je rétorque. »

Elle recule et bute contre le mur comme si je l'avais giflée. L'épouvante se dessine sur les traits de son visage.

« Comment peux-tu dire ça ? Dit-elle enfin.

— Tu n'étais pas là. Tu n'as pas ton mot à dire, tu n'as pas à me juger, en fait, tu ne devrais même pas être là. »

J'avale une grande goulée d'air frais.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne m'as même pas répondu.

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu penses que je t'aurais laissée faire une chose pareille ? Quand Abdel m'a conduite chez mes grands-parents, on a eu le temps de parler... il m'a dit où il habitait. Alors dès que tu as raccroché, j'ai appelé un taxi et je suis venue le plus vite possible. Tout ça pour te dire... »

Malika fait un pas en avant. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi à peine mais reste tout de même assez proche pour me toiser d'un air coincé entre fureur et angoisse, assez proche pour que je puisse voir son menton trembler. Tous ses membres frémissent, comme parcourus de spasmes, et réduisent en morceaux sa crédibilité.

« Qu'est-ce qui te passe par la tête, Olivia ? Tu n'as pas le droit de lui faire ça. »

Elle est au bord des larmes.

« Et lui, alors ? Tu crois qu'il avait le droit de nous mettre en danger ? Ce n'est pas un ange tu sais, loin de là.

— Il ne pensait qu'à ce qui lui paraissait juste compte tenu de la situation, pas à ce que son choix impliquerait. Tout comme toi depuis que tu as choisi cette vie. Il ne pouvait pas savoir, tu dois le laisser tranquille... »

La comparaison me hérissé le poil.

« Tu ne te rends donc pas compte ? Il a tué Rodrigue !

— Non, Olivia. »

Mon cœur rate un battement.

« Comment ça, non ?

— Il faut que je te dise...

— Cours toujours, tu ne vas rien me dire ! Je refuse de t'entendre le blanchir ; je te le répète, tu n'y étais même pas. Tu n'as rien vu, tu n'as même pas idée... j'ai dû supporter tout ça alors que toi, tu étais bien au chaud quelque part. Où ça, d'ailleurs ? Tu es restée sur place sans m'en toucher un mot. Tu aurais pu être à mes côtés, mais... non, vraiment, il fallait être là-bas pour comprendre, alors je n'ai pas de leçons à recevoir de toi.

— C'est moi, me coupe Malika. »

Silence. Moment de flottement.

Elle soutient mon regard, la bouche ouverte et le teint blême.

« C'est moi, dit-elle encore une fois. »

Ses mots mettent un certain temps à se frayer un chemin jusqu'à mon cerveau.

« J'ai contacté la police. »

Je l'observe, elle, sa poitrine qui se soulève par saccades, ses mains moites qu'elle s'évertue à essuyer contre son pantalon, et l'air de profonde franchise qui vient adoucir ses traits tirés. Le temps s'étire lentement, très lentement, presque à l'infini, à la manière d'une pâte fraîchement pétrie dont on teste l'élasticité.

« Tic, tac. »

C'est alors que le compte à rebours débute.

Ajita me regarde depuis le couloir, les doigts subtilement suspendus au-dessus de la poignée de la porte d'entrée tout en conversant d'un ton agité avec Dolores. Ses lèvres bougent rapidement mais mes oreilles bourdonnent ; je ne sais pas ce qu'elles se disent, tout comme je ne distingue pas Clara qui, après avoir intimé à Abdel d'ouvrir les yeux, pousse une exclamation de surprise devant cette révélation.

« Tic, tac. »

Les pleurs de la famille enfermée dans la pièce d'à côté s'intensifient. Lorsque Malika amorce un geste à mon égard, je craque.

Mon cœur implose.

« Quoi ? »

A partir de là, tout s'emballe. Mes dents se mettent à râper sur ma lèvre inférieure en un douloureux va-et-vient et mon cœur, saturé, tambourine si fort que ma respiration en pâtit. Cette colère, sourde et aveugle, surpasse maintenant l'effarement ; je lui dois le tournis qui me met la tête à l'envers tout autant qu'il ne l'échauffe.

Et elle monte, monte, monte.

« Quoi ? Je répète. »

Cette fois-ci, je ne reconnais pas ma voix.

Je m'approche d'elle, de son corps rond et robuste, si près que je peux sentir son souffle chaud sur ma gorge, si près que je pourrais lever l'index et caresser ses cheveux, ou l'embrasser violemment jusqu'à ce qu'elle me réponde enfin. Je voudrais qu'elle me dise que c'est faux. Que ses mots, tendres, abondent dans mon sens.

Malika me regarde, craintive, mais je vois dans ses yeux la lueur d'une flamme, belle, forte, puissante, qui me coupe les jambes. Cette lueur, je l'ai déjà vue auparavant et je l'ai surtout beaucoup convoitée. Elle me ramène à ma mère, durant ses derniers jours, et j'y vois ses convictions tout autant que son endurance.

Soudain, tout change, et elle se met alors à me toiser comme les Altérés ce jour-là, à la mairie de Chambly, comme celui qui m'avait attaqué de dos, gagné par la peur et la couardise, lâche, traître, et qui a reçu mon pied dans l'abdomen par pur besoin de vengeance.

La situation est-elle si différente ?

« C'est vrai, dit-elle finalement d'une voix frêle. Il fallait que j'intervienne, tu comprends ? Mais je ne pensais pas que... »

Sa voix se brise, comme des millions éclats de verre. Malika est solide, c'est indéniable, mais elle n'arrive pas pour autant à finir sa phrase. Alors, je la finis pour elle.

« Tu ne pensais pas quoi ? Je m'écrie. Que quelqu'un pourrait en mourir ? Tu croyais sincèrement qu'ils allaient se comporter comme des gens civilisés, sans même montrer les crocs ? »

J'éclate de rire, mais ça n'a rien de joyeux.

« Tu te fous de moi ? Tu ne peux pas être sérieuse ! »

Malika détourne brièvement le regard. Ses joues ont repris des couleurs.

« Je pourrais très bien te retourner la question, lâche-t-elle. Est-ce que tu as au moins pris la peine de penser à tes actes, dernièrement ? Maintenant que je suis au courant de tout, je comprends pourquoi tu ne voulais pas en parler. Tu sais, je ne suis pas bête. J'écoute la radio et je regarde les informations. Je sais lire entre les lignes. J'aurais aimé que tu m'en parles toi-même et qu'on puisse s'expliquer. Pourquoi je suis venue, à ton avis ? J'aurais aimé que tu me racontes pour la clinique et sans omettre le moindre détail, pour ce pauvre type qui s'est retrouvé avec une côte cassée et une commotion à la mairie de Chambly... pour le meeting, pour tout. Alors... alors peut-être que... »

— Alors peut-être que quoi ? Vas-y, crache le morceau ! Tu en as tellement envie. Ose me dire que tout est de ma faute ! Fais-moi passer pour la méchante de l'histoire, alors que je me tue à améliorer les choses ! Et regarde comment on me remercie !

— Tout ne tourne pas qu'autour de toi, Olivia ! Des gens sont blessés ou morts mais tu ne te préoccupes que de ta petite personne ! »

Son cri poignant me lacère le cœur, et je recule. Ses paroles me font l'effet d'une gifle.

« J'ai appelé Alix, à l'entrepôt... tu avais laissé le portable en vue, alors je l'ai pris en prétendant aller aux toilettes. Elle ne se souvenait pas de tout... tu sais pourquoi, je suppose. J'ai parlé d'un jour où vous aviez convenu de me dire la vérité, alors elle a pu confirmer mes craintes. Elle m'a tout raconté, même pour Fabien. »

J'ai de plus en plus de mal à soutenir son regard.

Elle s'est bien jouée de moi ; et dire que je la pensais jalouse de Clara !

« Les gens ont fait de toi un symbole et agissent en ton nom. Ça fait beaucoup trop de pouvoir pour une seule personne, surtout quand ce pouvoir n'est pas bien utilisé. Je t'en prie, aide Abdel à s'en sortir, ne lui fais pas de mal... ne confirme pas mes doutes. Je crois encore en toi, Olivia. »

Je me prends la tête entre les mains.

« Que je lui fasse du mal ? Tu en as, du culot ! Rodrigue est mort par ta faute !

— J'ai le sang de Rodrigue sur les mains, c'est vrai. Personne n'est tout à fait innocent dans cette histoire. Tu as fermé les yeux, eux aussi, et moi... j'ai aussi commis des erreurs, et je m'en veux. Je vais devoir vivre avec ça. Peut-être que si j'avais osé faire quelque chose avant que tout aille aussi loin, il en serait autrement. Mais il n'empêche que les raisons pour lesquelles tu fais ça... »

Malika pousse un long et profond soupir ; mon corps se contracte contre mon gré.

« Je sais que tu as vraiment envie de faire bouger les choses mais je pense pas que tu t'y prendes de la bonne façon. Ce n'est pas la plus *juste*.

— Épargne-moi tes leçons de morale, tu veux ? Dis-je en serrant les poings. Tu as tout fait foirer... Clara et moi, on aurait pu y rester aussi. »

Elle me regarde dans le blanc des yeux. Malika est fatiguée et au bout du rouleau, tirillée par les insomnies, mais ses prunelles ne mentent pas.

« C'est ce que tu voulais, hein ? Tu aurais préféré que j'y reste ? »

Elle a appelé la police en connaissance de cause. Elle le savait. Une partie d'elle, au moins, savait ce qui aurait pu se passer. Mais elle l'a fait quand même. Elle a trahi mes convictions, ma confiance et mon amour.

Tout ça pour quoi ? Elle ne sait rien, rien du tout.

« Tu sais bien que c'est faux. »

Je déglutis péniblement. Non. Je ne suis plus sûre de rien. Et apparemment, je n'ai jamais rien su ; je n'ai pas su voir à travers son petit numéro. Je ne sais même pas ce qui me retient de la gifler.

Pas exactement. Ce n'est pas vrai. Je sais.

Même après ça, je l'aime encore.

« Il fallait que je réplique par la force. Il n'y a que ça qui marche avec eux.

— Il y a toujours un autre moyen, dit-elle d'une voix douce. Vous ne faites qu'aggraver les choses.

— Tu t'attendais à quoi ? »

Elle sourit faiblement.

« Pas à ça. »

Et ces trois mots, cette toute petite phrase, cet échange douloureux, me semble à la fois résumer son engagement pour la cause et ses sentiments à mon égard.

*Tu t'attendais à quoi ?*

*Pas à ça.*

Je me mords l'intérieur de la joue. Le goût si particulier et désagréable du sang m'emplit la bouche. Je fais un pas vers elle ; nos hanches se rencontrent. Elle recule, comme piquée au vif, quand je l'attrape par les poignets.

« Et moi, je ne m'attendais pas non plus à ça de ta part. Je te faisais confiance. Regarde-moi. Je te faisais confiance. »

Malika se tortille sur place, les sourcils froncés et le souffle court, mais je ne lâche pas prise, au

contraire. J'ai comme l'impression de tenir une petite figurine en verre entre mes mains.

« J'ai sauvé Adil pour toi. Tu m'as dit que tu m'aimais.

— Et c'était vrai. Ça l'est toujours.

— Tu mens !

— Cette situation m'est insupportable, et je souffre d'autant plus que je t'aime. Je t'ai vue peu à peu perdre la raison et un choix s'est imposé à moi : agir, ou te laisser sombrer. J'ai passé des nuits blanches à me questionner, mais je t'aime tellement que je ne pouvais pas te laisser faire du mal à tous ces gens. Je pensais me sentir mieux par la suite, mais c'est faux. Parce que je t'aime toujours. Qu'importe les bévues que tu... qu'on commet, toutes les deux. Et je crois que ça ne changera jamais.

— Moi, je ne t'aime plus. »

Je pourrais la briser à la seule force de ma volonté.

« Ce n'est pas ça qui va te sauver. Qu'est-ce que tu t'imaginais, en te pointant ici ? Que j'aurais pitié de toi ? Que tu ne subirais pas les conséquences de tes actes ?

— Je voulais éviter qu'une autre vie soit perdue à cause de moi.

— Tu pensais que je te tomberais dans les bras ? Dis-je sans l'écouter. Que je m'excuserais même, peut-être ? Mais tu t'es trompée, car je n'ai ni regrets ni honte. C'est toi qui devrais avoir honte. Tu m'as tourné le dos.

— Olivia, tu me fais mal.

— Je sais. »

Malika se fige alors. Elle comprend. Lentement mais sûrement, son visage change d'expression. Ses yeux s'éteignent. Je la laisse glisser entre mes mains lorsqu'elle tombe à genoux, résolue. Les larmes inondent ses joues dans les secondes qui suivent, doucement, tout d'abord, puis plus rapidement. La déception, plus que la peur, lui tombe dessus comme une douche froide.

Je passe la main dans mon dos et caresse mon arme du bout de l'index.

« Je ne pourrais jamais te le pardonner. »

Il y a bien des façons de se débarrasser de quelqu'un. Comment s'y prendre avec une personne qui a tant compté pour soi ? Les crimes passionnels, comme décrits à la télévision, ne sont jamais beaux à voir. Ils laissent des marques. Ils hantent à tout jamais.

« Olivia ! M'interpelle Clara. Quoi que tu comptes faire, ne le fais pas ! »

Elle bondit en l'air, délaisse Abdel et vient s'interposer entre nous deux ; sa main percute mon torse de plein fouet quand elle me pousse en arrière.

« As-tu perdu l'esprit ? Ajoute-t-elle, paniquée. »

Ajita est en train de traverser une nouvelle fois le couloir afin de s'enquérir de la situation. Elle est en sueur, comme nous toutes.

« Ce ne sont pas tes affaires ! Lui dis-je.

— C'est quoi, ton problème ? S'exclame Clara. Tu n'en as pas déjà assez fait ?

— Mon problème ? Je n'ai plus aucun problème. »

Tout se passe très vite. Une seconde, deux secondes.

Je sors l'arme à feu.

« Olivia ! Crie Clara. »

Trois secondes, quatre secondes. Je pousse Clara sur le côté. Elle trébuche.

Cinq. Je presse la détente.

# Chapitre 31

Abdel gît en travers du fauteuil, immobile, les jambes pendues dans le vide. Sa tête, tournée vers le plafond qu'il observe de ses yeux vitreux, repose contre l'accoudoir teinté de vermeil. Son costume est à présent taché, imbibé par endroits du liquide foncé que son cœur n'est plus en mesure de pomper.

Le bruit qui a déchiré la pièce a eu raison de lui. Et pour de bon, cette fois-ci.

Je replie mon bras ; le choc dû au coup s'y répercute encore, de plus en plus distant. Une fois le canon de l'arme suffisamment éloigné de son visage, je m'attends à ce qu'elle réagisse, mais Malika se contente de garder les yeux grands ouverts, sonnée par le bruit. Elle tremble comme une feuille, presque avec violence, et diverses parties de son corps viennent me heurter successivement dans le tumulte qui l'agite.

Clara se relève, mortifiée, tandis qu'un cri muet déforme les contours de sa bouche. A croire que je suis la seule à avoir les idées en place.

« Qu'est-ce que tu croyais ? Dis-je d'une voix rauque. Je ne vais pas te tuer, tout simplement parce que je ne *peux* pas. »

J'attrape Malika par le bras et m'assure son obéissance en un claquement de doigt ; elle m'oppose presque autant de résistance que de la pâte à modeler. Direction la pièce d'à côté. Elle geint lamentablement, à bout de nerfs, et manque de s'étaler de tout son long à plusieurs reprises ; la façon dont elle se déplace, à la fois maladroite et molle, me fait penser à celle d'un jeune enfant mal assuré.

Dolores nous barre le passage.

« Qui a tiré ? Demande Ajita d'une voix aiguë. »

Clara apparaît derrière moi, pâle et dégoulinante de sueur ; Ajita pousse un soupir de soulagement à sa vue, visiblement rassurée de la savoir en vie. Je devine alors que sa véritable question n'était pas « qui a tiré », mais « sur qui ».

« Il y avait un problème. Je l'ai réglé.

— Mais... bredouille-t-elle.

— Et tout sera bientôt définitivement terminé.

— Peut-être, mais on aura les voisins et la police sur le dos.

— Dis à Dolores d'ouvrir la porte, je tranche.

— Olivia ! Hurlé Clara. Il faut que ça cesse ! Tu ne sais plus ce que tu fais !

— Reste en dehors de ça.

— Tu... tu te rends compte de ce que tu as fait ? Abdel... »

La limite est atteinte ; Clara se prend le visage entre les mains et éclate en sanglots. Ses pleurs résonnent à mes oreilles, soutenus et désagréables, comme une lourde pluie d'été. Les ongles de ses doigts, pas assez courts, viennent laisser de grandes traces enflammées le long de ses joues blanches.

Et soudain, elle panique.

Comme jamais.

Sa respiration se transforme en un bruit haché et irrégulier, presque anormal, tandis qu'elle ouvre la bouche en grand à la recherche d'un peu d'air. Son corps tout entier, mû par une volonté qui lui est propre, se plie et se tord dans ce but précis, à droite puis à gauche, en vain, et elle chancelle, les doigts complètement crispés, alors qu'elle essaie tant bien que mal de s'accrocher à quelque chose.

L'angoisse se lit sur ses traits, prenante, et se diffuse en elle avec une exigence des plus poussées ; elle accapare tous ses sens et imprègne le moindre de ses gestes, de sorte qu'aucune fibre

de son essence n'est capable de lui échapper.

« Ajita. Fais-la monter dans le van. »

Elle hésite.

« Clara est beaucoup trop bruyante. Si les voisins...

— Je n'en ai rien à faire, des voisins. Qu'ils aillent au diable. Tu as dit que vous vouliez nous aider, eh bien, c'est le moment ou jamais. Prouvez-nous de quoi vous êtes capables. »

Comme escompté, cette motivation lui semble plus que satisfaisante. Ni une ni deux, Ajita l'empoigne par les vêtements et la tire non sans mal à l'extérieur. Clara se débat et ses bras balancent dans des directions opposées, formant ainsi des sortes de moulinets inachevés dont l'utilité reste à prouver.

Je détourne le regard.

Dolores me considère un instant puis hoche la tête avant de nous laisser passer. Son teint pâle ne me dit rien de bon, toutefois elle semble toujours déterminée à faire le nécessaire.

J'ouvre la porte.

Ilhem lève les yeux vers nous et c'est un déluge insondable qui s'abat sur moi, mélange confus de cris et de pleurs, sorte de maelström de l'épouvante dont mes oreilles ne peuvent sortir indemnes. Les hurlements stridents des enfants, désespérément collés contre leur mère, me percent les tympans.

Je passe mon bras autour du cou de Malika pour l'immobiliser, le creux de mon coude plaqué contre sa gorge chaude, les pulsations de son cœur à deux doigts de ma peau. Elle déglutit péniblement. Je prends ensuite sa main dans la mienne et place l'arme qui s'y dépose aussi délicatement que le baiser d'un amant. Je souffle. La pression que j'exerce sur ses doigts finit de les décaler vers la détente. Enfin, j'oriente le canon en direction de la famille.

Apeurée, la femme se jette devant ses enfants.

« Non, je vous en prie ! »

Dolores porte la main à sa bouche puis détourne le regard. L'éclat que j'ai aperçu dans ses yeux me laisse à penser qu'elle a déjà vu bien d'autres horreurs.

« Je vous en prie ! Répète Ilhem.

— Olivia, ne fais pas ça, me supplie Malika. Rien ne t'y oblige... s'il-te-plaît, Olivia... ne fais pas ça... trop de gens ont déjà perdu la vie... ce sont des enfants... une *famille*... tu m'entends ? »

Je devine qu'elle pleure encore rien qu'au ton de sa voix.

« C'est toi qui m'y oblige, je réplique. Il faut que tu assumes. C'est ta punition. »

J'accentue la pression sur son index.

Trois fois.

Deux balles viennent percuter de plein fouet le mur derrière les enfants, à quelques centimètres seulement de leurs oreilles. Il me semble que les cris fusent de partout, toujours plus puissants et plus perchés, comme une symphonie mal accordée.

Ils n'ont pas compris qu'il y aurait dû y avoir un troisième impact, ni même que je suis à sec mais Malika, elle, s'en doute forcément. Et maintenant qu'elle me sait inoffensive, elle compte bien saisir sa chance. Ni une ni deux, Malika écrase mon pied et profite de mon déséquilibre pour essayer de me repousser. Enragée, je la projette contre le mur sans mesurer ma force et l'assomme avec le manche de l'arme.

Elle s'écroule.

Ses cheveux sombres s'éparpillent autour de son joli visage comme une mare d'encre et finissent par tomber sur ses yeux, les rendant ainsi inaccessibles au commun des mortels. Quelques coins de peau nue, lâchement abandonnés par les tissus soumis aux mouvements de son corps, sont exposés au grand jour. Sa jambe, passée par-dessus l'autre, forme un angle aigu qui pointe dans ma direction ; à croire qu'il s'agit de sa manière à elle de me dénoncer.

Embêtante même dans l'inconscient.

Je la contemple encore quelques instants puis me décide à bouger ; les cris des enfants me tapent

un peu trop sur les nerfs. Je me déplace sur le côté et, alertée, Ilhem enveloppe ses chérubins de ses bras en m'implorant de ne pas tirer à nouveau. Je lui donne un coup en plein visage pour la faire taire. De légères traces de sang viennent tacher ses vêtements.

Ajita revient au moment où je traîne Malika jusqu'au salon tandis que Dolores surveille la famille d'un œil sévère mais compréhensif.

« Dis-moi que je rêve... elle est... »

— Morte, elle aussi ? Non. »

Je veille à la déposer là où je me tenais quand j'ai tiré sur Abdel ; je n'ai reçu aucune éclaboussure de sang, alors il devrait en être de même pour elle. Je pose ensuite l'arme à feu vide dans la paume de sa main et retourne quelques objets dans le salon afin d'y déposer mes empreintes.

Enfin, j'inspire profondément.

« Il faut partir, me conseille Ajita. »

Je ne réponds pas. Au lieu de ça, je fonce dans la salle de jeux.

« Si tu veux que tes gosses vivent, il va falloir faire ce que je dis ! Je crache. »

— Tout ce que vous voudrez ! Crie Ilhem. Je vous en prie, je vous en prie... »

— Tu vas appeler les flics. »

S'en suit un moment de flottement.

« Tu vas les appeler et tu vas leur dire que je suis entrée par effraction chez vous avec elle. Armée. Je l'ai chargée de tuer ton mari après l'avoir battu. Quand j'ai menacé la vie de tes enfants, tu t'es jetée sur elle et a réussi à prendre le dessus. Tout s'est passé très vite. Tu insisteras là-dessus : tout s'est passé *très vite*. Mais tu es parvenue à l'attirer loin de tes enfants et à l'assommer, alors j'ai paniqué et je suis partie et tu as appelé les flics aussitôt. Tu m'entends ? Tu n'as vu que deux personnes et tu ne sais pas ce qu'elles voulaient. C'est ce que tu leur diras. Est-ce que tu peux faire ça ou est-ce que je dois tirer une balle dans la caboche d'un de tes mômes pour que ça rentre ? »

— J'ai compris ! Je vous en prie, ne leur faites pas de mal... »

— Ça ne tient qu'à toi. Si tu fais ce que je dis, ils auront la vie sauve. Si tu me désobéis, alors sois sûre que je te retrouverais. Je sais où tu habites. Je sais comment tu t'appelles, et comment te faire du mal.

— Je vais le faire ! S'empresse de dire Ilhem. Je vous le promets ! S'il-vous-plaît... »

— Tu appelleras cinq minutes après notre départ. Pas moins. »

Je pose les mains sur mes hanches, satisfaite.

Malika sera la seule personne sur les lieux du crime. Puisqu'il y a eu des détonations, il ne fait aucun doute qu'un appel a déjà été passé... celui que passera Ilhem servira simplement à planter le décor. Ils trouveront mes empreintes sur l'arme mais aussi celles de Rodrigue et de Malika. Et puis, la poudre sur ses doigts. Ils verront que sa position coïncide avec celle du tireur. Ils verront qu'elle me connaissait. Et ils feront la déduction la plus simple du monde : elle a fait le sale boulot pour moi, et je l'ai abandonnée à son triste sort. Tout comme j'ai laissé le cadavre de Rodrigue derrière moi. Je suppose qu'ils feront le lien entre ses empreintes sur l'arme et l'ADN retrouvé à l'entrepôt.

Je ferme la porte de la salle de jeux après avoir répété mes instructions une seconde fois, juste pour être sûre que tout marchera comme des roulettes.

« Vous avez touché les poignées de porte ? Juste ça ? Je demande. »

Ajita et Dolores secouent la tête, silencieuses.

« Rien d'autre ? J'insiste. Prenez de quoi les essuyer pour qu'on ne puisse pas y trouver vos empreintes. »

Nous retournons ensuite au van au pas de course.

Ilhem est terrorisée ; elle ne prendra pas le risque de se mettre à dos la criminelle la plus recherchée de l'hexagone. Toutefois, un doute persiste. Ai-je été la marionnettiste derrière le pantin ? Pas une seule fois j'ai tenté de guider ses gestes ; Malika était libre, libre de tout. Elle a agi de son propre gré et c'est ainsi qu'elle nous a tous mis en danger, en retournant contre moi la confiance que je lui avais offerte.

Ce n'était pas Abdel mais *elle*, et qui aurait bien pu imaginer une telle chose ? Je ne m'y attendais pas, je ne m'étais doutée de rien ! Tout m'est passé sous le nez. Elle n'était pas revenue à l'entrepôt pour moi, mais pour ce qu'elle comptait faire de moi. Et tout à coup, tout ce que je voulais faire à Abdel, pour lui faire payer, je voulais le lui faire subir à elle aussi.

Pourquoi éprouver de la compassion quand les autres n'en ont pas ? Mais je ne pouvais pas lui faire ça, pas à elle.

Même les monstres ont leurs limites.

Je m'engouffre dans le van en me mordant les lèvres. Je la vois encore étendue sur le sol, les cheveux en travers du visage... et je pense à ce qui l'attend. Peut-être qu'elle comprendra enfin ce par quoi je suis passée et ce que je ressens quand tout le monde me pointe du doigt. Peut-être que ça la fera réfléchir, et peut-être qu'elle regrettera son geste.

« Pourquoi tu n'as pas appelé Alix ? Dit Clara d'une voix chevrotante, les yeux exorbités. Pourquoi ? Si tu l'avais appelée, si tu... si tu m'avais écoutée... pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ?

— J'ai fait ce qui devait être fait pour nous débarrasser des poids morts ; ceux qui nous ont laissés tombés et ceux qui nous ont trahi. Tu veux les rejoindre ? »

Clara s'agrippe à mes vêtements. Je la sens au bord de la rupture et perçois le reproche dans sa voix, le ressentiment et le désarroi, un mélange complexe qui se confronte à une épaisse paroi dressée entre nous deux. Je saisis le sens de son regard, signe que quelque chose s'est brisé, mais je ne dis rien. Elle me l'avait dit elle-même, peut-être sans réellement comprendre le sens de ce que cela impliquait : il faut faire ce qui doit être fait. Il faut pousser les barrières, écarter les obstacles et faire le nécessaire pour assurer le succès de notre entreprise. Quoi qu'il nous en coûte.

Malika passera des années en prison, et Clara ne pourra rien y changer. Personne ne le pourra.

J'ai fait mon choix.



## Chapitre 32

La télévision grésille avec hargne depuis que je l'ai allumée. Le son a beau être à peine audible, il ne se démonte pas pour autant ; j'entends tout de même une sorte de bourdonnement qui enfle dans mes oreilles, lentement mais sûrement, et qui a pour effet de me donner l'impression d'être entourée d'un énorme essaim d'abeilles.

Mais il n'y a pas que le bruit, loin de là. La luminosité de l'écran est elle-même réglée au minimum ; une très faible clarté éclaire les murs qui prennent la couleur du tailleur couleur rubis de la journaliste vedette, une blonde permanentée à l'accent du Sud. La lumière me paraît malgré tout beaucoup trop forte et trop intense pour mes yeux.

Incapable de trouver une position confortable, je m'appuie contre l'accoudoir du fauteuil et replie un genou contre ma poitrine. La moiteur de l'été me fait me sentir toute collante et la fenêtre entrouverte, dont le store n'est relevé qu'à moitié, laisse passer un courant d'air chaud qui me caresse allègrement les cuisses.

Je frissonne. Peut-être est-ce à cause des gouttes de sueur qui perlent sur ma peau, ou peut-être est-ce seulement dû à la fièvre. Peu importe. Une migraine me martèle le crâne depuis de longues heures déjà et ne paraît pas vouloir s'arrêter.

Je lève le bras pour porter la bouteille de mousseux à mes lèvres et bois deux longues gorgées directement au goulot. C'est à peine si je hausse un sourcil, à croire que j'aimerais bien rendre mes boyaux sur ce vieux tapis qui remplit à la perfection son rôle de cache-misère ; les lattes du parquet abîmé se font souvent remarquer par les grincements qu'elles provoquent quand on marche dessus.

D'ailleurs, tout ici est à l'image du sol miteux sur lequel je rêve de répandre mon dernier repas en date.

Ajita nous a emmenées en lieu sûr, et cette planque ultra-sécurisée se trouve être en réalité l'ancienne maison de ses grands-parents. Entre les intenses contrôles routiers et le couvre feu, j'ai rarement l'occasion de sortir. Inutile, donc, de préciser que cet endroit commence à me sortir par les trous nez.

La maison est un peu vétuste mais elle présente au moins l'avantage d'être au calme, quoique, encore faut-il aimer ça. Elle est située à Creil, une ville au passé industriel massivement délaissée lorsque l'hécatombe Altérée s'est accélérée. Son cœur névralgique tombe aujourd'hui en ruines, dépossédé de toute la vie qu'on lui insufflait, et seule son ossature nue ose faire face aux éléments qui se déchaînent parfois en son sein.

La nuit, il fait si sombre qu'on peut voir les étoiles.

Je change une nouvelle fois de position sans toutefois réussir à être à mon aise. La matière qui recouvre le siège me colle à la peau, un peu comme toutes ces pensées parasites qui gravitent autour de ma tête.

Ça fait déjà trois jours que je me terre dans cette petite chambre sous les combles, trois jours que je ne pense qu'à aller dehors pour crier un bon coup. Quand je me mets debout, ma tête touche presque le plafond, mais certains diraient que je fais preuve de mauvaise foi, et que ce n'est pas si mal.

Ajita me monte des plats cuisinés et j'entends parfois le parquet craquer derrière la porte quand Maximilien fait les cent pas dans le couloir ; il faut croire qu'il est du genre impatient et désireux d'agir. C'est bien.

Je n'ai pas revu les autres. Je n'ai pas revu Clara non plus.

Une dernière gorgée et la bouteille est finie. Elle tinte quand je la pose au sol. Je bascule légèrement la tête en arrière et m'étire de tout mon long, tout aussi soigneusement qu'un chat. J'en

profite pour jeter un rapide coup d'œil par la fenêtre : la lune est pleine et le ciel, égal à lui-même, me permet de distinguer les étoiles qui scintillent par-dessus les toits rafistolés dans la noirceur de la nuit.

Ajita ne pose pas de questions mais elle parle beaucoup. Quand j'ai appris qu'elle se trouvait parmi les Altérés durant le meeting, j'ai demandé à en savoir plus. Elle m'a parlé de la façon dont ils se sont organisés via le forum ainsi que des messages enjoués qu'ils se sont échangés avant de convenir d'un lieu, d'une heure et d'un signal. Sa voix ne s'est pas brisée quand elle a abordé le début des écarts. Elle m'a expliqué la cohue et la confusion sans omettre un seul détail, puis la mise hors ligne du forum.

« Certains avaient très envie de mettre la pagaille et ils ne s'en sont pas cachés, c'est vrai, mais je ne me souviens pas avoir lu quoi que ce soit se rapportant à de tels actes, m'a-t-elle confié. Impossible de savoir avec certitude qui en est à l'origine. Ceux qui voulaient en découdre ont suivi le mouvement. Certains Altérés au pouvoir peu puissant avaient même apporté des armes. La police est arrivée et tout est allé crescendo. Ceux qui ne sont pas morts sont en train de servir de cobayes dans les cliniques ou croupissent au fond d'une cellule, a-t-elle conclu sans me quitter du regard. »

Et Ajita, dans tout ça ? A-t-elle pris part aux échauffourées ou bien a-t-elle préféré fuir ? La question me taraude mais je ne l'ai toujours pas posée. En laissant planer le doute, au moins, je suis sûre qu'elle ne me décevra pas.

Je m'avachis dans le fauteuil, rompue. Je m'épuise à ne rien faire et à penser au-delà du raisonnable. Impossible de me vider l'esprit dans de telles conditions. Un peu plus et j'aurais presque envie d'aller me dégourdir les jambes au rez-de-chaussée. Il y a un beau salon rustique et un bar qui déborde de bouteilles et de snacks : autrement dit, tout le nécessaire pour tromper l'ennui. Quitte à rester ici, autant en profiter.

Finalement, je fais un choix et l'énergie du changement se répand dans mes veines comme une traînée de poudre. Je me lève d'un bond, un peu trop vivement, d'ailleurs, car le décor tangué tout autour de moi durant l'espace d'un instant. Une fois un semblant d'équilibre retrouvé, et mes orteils bien ancrés au sol, je frissonne au contact de la matière pelucheuse du tapis qui me chatouille la plante des pieds. Je me penche ensuite en avant pour attraper la télécommande ; elle est toute sale, encore couverte des résidus issus des chips que j'ai dévorées un peu plus tôt dans la journée. Je m'apprête à éteindre la télévision lorsque la porte de la chambre s'ouvre en grand.

« Je te dérange ? »

Je plisse les yeux. La lumière du couloir baigne à présent la pièce. Ajita se tient sur le pas de la porte, une main toujours posée par-dessus la poignée. Son débardeur blanc porte des marques de sueur et son treillis kaki est un peu trop large au niveau de l'entrejambe.

« Qu'est-ce que tu veux ? J'ai le droit à deux dîners, ce soir ? »

— Parce que tu aimerais ? Contente de savoir que tu aimes le surgelé. »

J'entends encore la chaîne info en arrière-plan. Au moment du rappel des titres, la voix à l'accent chantant de la journaliste me coule dessus comme une douche froide.

« C'est une tragédie qui a ébranlé tout un quartier... les enquêteurs sont aujourd'hui en mesure d'affirmer qu'il s'agit d'un règlement de compte qui a opposé Olivia Mouni à l'un de ses partenaires au sein du Vent Contraire. C'est toutefois son amie d'enfance qui aurait tiré sur ce père de famille pour le compte d'Olivia Mouni avant d'être elle-même abandonnée sur les lieux du crime. Le gouvernement espère tirer de son interrogatoire des informations capitales pouvant mener à l'arrestation de cette criminelle recherchée depuis... »

Ajita se pince les lèvres.

« Tu n'as pas peur qu'elle leur dise ce qu'ils veulent entendre pour obtenir une réduction de peine ? »

— Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Elle ne pourrait pas leur apprendre grand-chose. La seule information qui aurait pu avoir un tant soit peu de valeur, c'est le numéro du portable prépayé que j'utilisais, mais je m'en suis débarrassée en arrivant ici.

— Alors tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je change de chaîne ? Tu n'as pas besoin de te

tenir au courant de tout si tu penses qu'il n'y aura pas de répercussions. Et puis, je ne crois pas que ce soit très sain de regarder cette chaîne info en boucle... »

Ajita saisit la télécommande. Elle zappe et tombe sur une émission dont le nom est indiqué dans un logo tape-à-l'œil : « confessions d'Altérés ». Assise dans un siège pourpre visiblement confortable, juste en face de l'animatrice, une femme d'une quarantaine d'années parle d'une voix claire et forte pour que tout le monde puisse l'entendre.

Je ne la reconnais pas tout de suite. Après tout, je ne l'ai vue qu'à de très rares occasions, et sans jamais vraiment lui accorder beaucoup d'attention ; elle aimait déblatérer des immondices à mon sujet, et moi, je préférais ne pas la regarder. Pourtant, certains détails restent malgré tout gravés dans ma mémoire, à l'instar des traits durs de son visage, comme taillés dans la pierre, qui me donnent encore aujourd'hui la chair de poule.

C'est elle, ça ne fait aucun doute. Elle semble épuisée et au bout du rouleau, aussi physiquement que moralement, et a apparemment gagné beaucoup de poids ces derniers mois. Les nouvelles montures noires qu'elle porte durcissent davantage son visage d'ores et déjà sévère et austère.

Cette femme à l'écran n'est autre que la mère de Malika.

Je finis à peine mon inspection que ses mots me heurtent de plein fouet :

« Le gêne m'a coûté mes deux enfants, dit-elle. »

Je dirige mon regard vers le sous-titre qui accompagne son témoignage : « l'appel à l'aide d'une mère qui a tout perdu. »

« Au final, ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça, dit Ajita en s'appêtant à changer une nouvelle fois de chaîne.

— Non. Laisse. »

Sa mère poursuit son récit et l'émotion tend sa voix :

« Il m'a pris mon jeune fils. Il avait à peine douze ans. J'ai essayé de le sauver, mais cette chose... elle prend tout ce qu'il y a de bon pour le détruire. Mon aînée, ma fille, n'est pas Altérée. J'aurais aimé qu'elle puisse mener une longue et belle vie, mais elle s'est acoquinée avec cette fille dont tout le monde parle, cette Olivia Mouni, ainsi qu'avec des gens de son espèce. Je lui ai dit de faire attention et d'accorder sa confiance aux bonnes personnes uniquement. Mais elle ne m'écoutait pas. Ah ça, non ! Et quand mon petit m'a quitté, elle était déjà partie. »

Le public, pendu à ses lèvres, retient son souffle. Je sens presque, là, juste dans mon dos, des doigts accusateurs se pointer vers moi. Ajita, en tout cas, ne me quitte pas une seule seconde du regard.

« Je l'avais mise en garde. En tant que mère et bonne citoyenne, j'avais peur pour sa sécurité et celle des autres. On l'a entraînée dans de mauvaises affaires mais je sais que ma fille n'aurait jamais fait ces choses horribles de son plein gré. Ils l'y ont poussée. Et aujourd'hui, elle va devoir répondre de ses actes. »

Silence oppressant. Je me sens comme clouée sur place. L'animatrice porte la main à la bouche pour réfléchir à la gravité de la situation, croise les jambes et hoche la tête en fronçant les sourcils, puis esquisse un geste compatissant pour l'encourager à poursuivre.

J'imagine bien le record d'audience qu'ils doivent faire...

« C'est ma fille, je ne peux pas la balayer de ma vie d'un revers de la main... je ne peux pas lui pardonner mais je dois être là pour elle, vous comprenez ? »

Elle croise les mains sur ses genoux et baisse le regard tandis qu'elle fait de son mieux pour retenir ses larmes.

« Le gêne m'a pris mes deux enfants. C'est une malédiction, c'est un fléau, mais il y a des gens qui se complaisent à colporter le contraire. Combien le gouvernement a-t-il dépensé pour les sauver ? Alors qu'il faudrait tout simplement l'éradiquer à la souche ! Ces gens-là veulent le beurre et l'argent du beurre : le gêne, et la vie. Ils veulent conserver cette chose qui les différencie de nous sans réaliser qu'elle est dangereuse et mortelle dans les deux camps. Ils sont fous à lier et virulents, je vous le dis. J'ai perdu mes enfants et vous perdrez aussi les vôtres si nous restons là à ne rien faire. »

Il n'en faut pas plus pour me pousser à imaginer Bertrand Mingeot en train de lustrer ses cheveux puis d'ajuster sa cravate, tout sourire, comblé de se voir offrir la cerise sur le gâteau sans même avoir à bouger le petit doigt. Il n'est pas très difficile de deviner ses pensées : cette femme saura promouvoir son projet, émouvoir et convaincre les derniers réticents et soutenir sa candidature aux prochaines élections. La mère de Malika deviendra, pour le pire, un symbole populaire et la clé de sa victoire. Son passage à l'émission finira par devenir une vidéo historique. Un point d'encrage dans l'histoire. Un désastre.

Quelle expression avait-il utilisée, déjà ?

*Tuer dans l'œuf.*

Il ne gardera que les individus sains et éradiquera les porteurs du gène, même passifs, avant de se débarrasser des survivants par le biais des cliniques. Et tout ça pour quoi ?

Tout ça pour garder coûte que coûte le contrôle sur quelque chose qu'ils ne comprennent pas, trop aveuglés par leur désir de pouvoir pour se soucier de l'ignorance qui triomphe aussi bien dans les hautes sphères que dans les rues, et jusque dans les maisons, tout ça pour imposer leur volonté sur des choses qui ne les regardent pas. Ce monde se complaît à porter des œillères, incapable de réaliser que les risques émanent de lui-même et non de l'extérieur, car il est apparemment toujours plus facile de rejeter la faute sur les autres que sur sa propre personne.

Je m'adosse au mur et passe une main tremblante sur mon front.

Sauf si j'y mets un terme.

Une photo représentant Adil et Malika s'affiche soudainement à l'écran. Tous deux se tiennent par les épaules et sourient à pleines dents. Je devine que le cliché doit dater d'il y a deux ans, notamment grâce à cette vieille doudoune rose que Malika ne quittait jamais.

Un drôle de sentiment me noue le ventre. Je n'avais pas pensé à Adil depuis bien longtemps. Si c'est ainsi qu'il apprend la nouvelle... et si jamais il venait à découvrir la vérité sur les réelles intentions de Malika ? Serait-il furieux, comme moi ?

L'animatrice vient poser la main sur l'épaule de la mère de Malika d'un air compatissant. Elle se pince les lèvres comme pour retenir ses larmes puis se tourne lentement vers la caméra. Quelques secondes s'écoulent.

« Merci pour votre témoignage poignant. »

Le public applaudit à s'en rompre les poignets puis vient la coupure pub. Une femme à la peau laiteuse essaie de nous prouver l'efficacité de son rasoir sur ses jambes au préalable épilées.

Je soupire.

Le courant d'air s'est intensifié et rend la chaleur plus supportable.

« J'ai su que j'étais Altérée à l'âge de quinze ans, me confie alors Ajita de but en blanc. Pour te faire une idée, c'était il y a onze ans. »

Après un bref exercice de calcul mental, j'en viens à la conclusion que j'avais alors neuf ans ; l'année de la découverte de mon gène. Cette coïncidence me laisse un drôle de goût en bouche.

« Les essais dans les cliniques étaient déjà plus ou moins chose commune, mais il n'y avait pas encore de recensement obligatoire, ni de loi trop sévère. Ça ne m'a pas pour autant empêchée de me sentir de honteuse de ce que j'étais. Il y avait déjà cette atmosphère pesante, tu vois ce que je veux dire ?

— Je m'en souviens très bien.

— Tu as vingt ans, non ? C'est vrai que tu n'étais pas si jeune que ça. Du coup, tu as dû remarquer que les choses n'ont pas vraiment changées, pas en mieux, du moins. Dès que ça se savait, souvent parce qu'une personne mal intentionnée était allée le répéter à qui voulait bien l'entendre, les gens décidaient du jour au lendemain que nous étions indésirables. Dans mon cas, ça a été un peu différent. J'étais la seule Altérée de la famille, alors ils parlaient plus sur eux que sur moi. Quand j'ai eu dix-huit ans, ils m'ont mise à la porte. J'ai enchaîné les petits boulots et j'ai fini par atterrir dans une quincaillerie. C'est là que j'ai rencontré Maximilien. J'ai vite su qu'il était comme moi, et depuis ce jour, on ne se quitte plus. Mais on n'a jamais osé faire quoi que ce soit de sérieux. On en parlait

en riant, comme d'une blague. Et on se cachait. Avec le temps, les choses se sont corsées. Et puis on a entendu des rumeurs. Comme quoi une Stade Supérieure s'était évadée d'une clinique. Et dans notre région, en plus ! On ne voulait pas y croire au début et puis tes exploits ont fait la une des journaux... »

Ajita suspend sa phrase. Elle s'appuie contre le mur, les bras croisés, et m'adresse un grand sourire auquel je ne réponds pas.

« Ce que je veux dire, c'est que ta simple existence donne de l'espoir à beaucoup de gens. Il ne faut pas te laisser abattre par des choses pareilles. Je t'ai vue à l'œuvre. De loin, d'abord, puis de plus près. Tu peux faire beaucoup de choses. Beaucoup plus qu'un Stade Supérieur. »

Soudain, Clara apparaît dans l'embrasement de la porte et accroche mon regard. Elle a le teint terne et des poches sombres et gonflées sous les yeux ; avec cette apparence fantomatique, elle n'est plus que le reflet d'elle-même. Elle se déplace dans la maison comme une ombre parmi les ombres, passante silencieuse qui erre dans les boulevards des couloirs, tantôt le matin, tantôt le soir. Son visage hagard conserve l'expression crue de ce jour-là, sorte d'extrême choc qui la fait continuellement paraître sur le fil du rasoir.

A croire que c'est elle qui a pressé la détente. Comme si elle pouvait ne serait-ce que comprendre l'insomnie qui me tiraille, comme si...

« Le seul problème, continue Ajita, c'est que tu ne peux pas éternellement te terroriser ici. Si tu as des projets, il faut les réaliser tant qu'il en est encore temps. Quoi que tu décides, tu pourras compter sur nous. C'est quand tu veux. »

Ajita capte mon regard et se retourne. Clara file à l'autre bout du couloir.

« Je ne la sens pas trop, ta copine.

— Elle y est jusqu'au cou, comme moi.

— Je sais, mais... »

Elle se pince les lèvres.

« Il se fait tard. Si tu as besoin de quoi que ce soit... »

Je pose une main sur son coude alors qu'elle s'apprête à partir.

J'ai une idée.

« Ça tombe bien que tu en parles, car j'aurais sûrement bientôt besoin de toi. »

## Chapitre 33

Rodrigue a beau ne plus être parmi nous, beaucoup de choses me rattachent encore à lui. Des détails immatériels, pour la plupart, mais pas que. Car en tête de liste se trouve l'argent de grand-père.

Il n'avait pas pu aller le récupérer quand nous en avons eu l'occasion, et puis il avait décidé de faire une pause, laissant ainsi nos fonds croupir dans une maison inoccupée. Et cet argent, il dort toujours paisiblement sous les lames du parquet de la chambre de grand-père. Il m'attend, et il est grand temps de l'emmener faire un petit tour.

« Tiens. »

Ajita me tend son portable ; je le saisis en lui décrochant un léger sourire reconnaissant. Clara était là quand je lui ai demandé de me prêter le sien afin que je puisse appeler Alix. Puisqu'il s'agit de la solution qu'elle préconisait depuis le départ, je devine qu'elle a dû trouver ma requête particulièrement choquante. Je le devine seulement, toutefois, car elle s'évertue toujours à sembler continuellement furieuse en ma présence. Je ne sais pas ce qu'elle cherche à faire mais si son but est de m'énerver, c'est réussi.

J'étends mes jambes sur la table basse qui fait face au canapé et jette un coup d'œil autour de moi. Ajita est repartie dans la cuisine, occupée à se battre contre la machine à café qui ne fonctionne plus. Je l'entends insulter l'appareil d'ici. Elle en a fait une affaire personnelle depuis qu'elle a été obligée de se faire une tasse de thé. Apparemment, elle n'aime pas beaucoup ça.

Le verre d'eau vide qui traîne près de mes orteils me gêne ; je le pousse légèrement du bout du pied et le fait glisser un peu plus loin. Il emporte avec lui le dessous de verre en bois, radicalement kitsch.

Si Alix a eu vent des récents événements, j'imagine qu'elle a dû laisser beaucoup de messages vocaux sur le portable prépayé que nous utilisions auparavant. Et peut-être que, voyant que nous ne lui répondions pas, elle a fini par penser que le téléphone était tombé entre de mauvaises mains. Par conséquent, il vaut mieux que je lui parle autrement que par l'intermédiaire de textos ; je ne veux pas perdre mon temps à lui prouver qu'elle ne risque rien, ou pire, à ne tirer d'elle rien d'autre que le silence buté d'une fille qui croit avoir affaire à ses pires ennemis.

Je l'appelle en espérant ne pas me faire vociférer dessus. Elle va dire que trois jours sans nouvelles, tout de même, c'est un scandale, et qu'oser lui passer un coup de fil pour lui demander un service, c'est culotté, plutôt même gonflé.

Ça, c'est sûr. Je vais en prendre pour mon grade.

Je passe une main sur mes épaules nouées.

La sonnerie retentit deux fois, puis elle décroche.

« Alix ? »

Silence à l'autre bout du fil.

Le calme avant la tempête.

« Merde, Olivia, tu te fous de moi ? Crie-t-elle après avoir reconnu ma voix. Tu me prends pour quoi, à la fin ? Je vous ai laissé des tonnes de messages mais personne n'a été foutu de me répondre ! Même pas un petit mot pour me dire que tout va bien ! Pourquoi est-ce qu'on ne m'appelle que maintenant ? C'est pas cool de m'écarter comme ça ! J'avais préparé pleins d'insultes à te lancer à la figure, mais maintenant, je ne sais plus quoi dire...

— Tant mieux, parce que j'ai besoin de toi.

— Ah ! Comme c'est *étonnant*, je ne m'y attendais pas. Et qu'est-ce qui te dis que j'ai envie de t'aider ? Ce serait bien mérité, non ? Tu ne m'as pas contactée alors que...

— Alors que Rodrigue et Abdel sont morts ? »

Je penche la tête en arrière, la bouche ouverte, pour happer un peu d'air frais. Et puis, ni une ni deux, j'enchaîne pour ne pas lui laisser le temps de rebondir :

« Écoute, j'aimerais que tu ailles chercher l'argent qui est chez moi. Je veux bien fermer les yeux sur ce que tu as dit à Malika car, oui, une grande partie de ce qui est arrivé est entièrement ta faute, si tu vas me chercher cet argent tout de suite.

— Ce que j'ai... une minute, tu veux dire que...

— Tu as bien entendu.

— Mais... »

Soudain, Alix se tait. J'entends un bruit étrange, comme des pages qui se tournent.

« C'est donc vrai, ce qu'ils ont dit aux infos ?

— Oui.

— Et donc...

— Oui. Il y a un soucis ? Je pense avoir été assez claire.

— Non, non. Rien. Alors, cet argent... si je te l'amène, tu me raconteras tout ?

— Tu verras bien. Tu as l'adresse ?

— Il faudrait que tu me rafraîchisses la...

— La mémoire ? »

Je me mords l'intérieur des joues, à cran.

« C'est bien beau tout ça, mais est-ce que je risque d'être accueillie en fanfare ? Tu sais si la police campe encore devant ta maison ? Je me suis offert une nouvelle bécane, un vrai trésor, et je ne voudrais pas qu'on me l'abîme...

— Je n'en sais rien, moi, et ce n'est pas mon problème. »

Je lui donne l'adresse de la maison de grand-père et lui annonce qu'elle n'aura celle du lieu où je réside actuellement que lorsque son panier sera plein.

Si tout se passe comme prévu, elle passera dans deux jours avec l'argent.

\* \* \*

Aujourd'hui aussi, le soleil tape fort. La plupart des stores de la maison sont baissés pour garder la fraîcheur et nous en sommes ainsi réduits à vivre dans le noir quasi-total. Je déteste être enfermée de cette façon, figée dans une éternelle pénombre qui engluie le moindre de mes gestes d'une torpeur extrême, et avec pour seule compagnie cette bouteille de limonade à moitié pleine que je sors du frigo plusieurs fois par jour dans l'unique but de la faire rouler sur mon front couvert de sueur. Les autres ne sont jamais loin pour autant, mais plus discrets, et j'ai parfois l'impression qu'ils me surveillent plus qu'autre chose, au cas où je déciderais de me faire la malle.

C'est tentant, je l'avoue.

J'ouvre la fenêtre qui donne sur le petit jardin et passe la main à l'extérieur. Le léger vent qui vient me lécher les doigts est à l'image des températures annoncées : chaud. Je caresse du bout de l'index le cactus rond qui se dore la pilule sur le rebord de la fenêtre, seul dans son pot. Dehors, un chat noir et maigrichon se prélassait à l'ombre d'un arbre. Sa queue bat l'air de bas en haut, lentement. J'essaie d'attirer son attention, mais il met un point d'honneur à m'ignorer royalement.

Je reste encore quelque temps là à profiter de ce panorama désert, comme tout droit sorti d'un monde post-apocalyptique issu des livres que je lisais autrefois, puis je finis par me lasser et retourne m'ennuyer dans le salon.

Alix devrait m'appeler dans la journée. Je me demande si elle est déjà allée chercher l'argent, et

quelle somme elle a trouvée.

Si j'ai fait appel à elle, c'est parce que je lui fais confiance. C'est une forte tête, inutile de le nier, munie d'un caractère détonnant, presque imprévisible ; mais au fond, je sais que je peux compter sur elle. Alix a déjà couvert mes arrières par le passé et cette fois-ci, elle a une raison supplémentaire de suivre mes consignes à la lettre. Cet argent, elle me le donnera coûte que coûte dans l'espoir d'apprendre quelque chose qu'elle ignore.

Ajita et ses amis ont beau sembler ne nourrir que de bonnes intentions à mon égard, je ne les connais pas assez pour les envoyer chercher un butin qui pourrait s'avérer conséquent et surtout déterminant pour l'organisation.

Je crois avoir fait le bon choix.

De toute façon, personne d'autre n'aurait pu y aller. Clara est aussi recherchée que moi et même si elle ne l'avait pas été, je ne lui aurais pas fait confiance. Je n'arrive plus à deviner ce qu'elle a derrière la tête. Elle aussi pourrait décider de se faire la malle à tout moment.

Ajita s'écarte pour me permettre de m'asseoir sur le canapé. Je place un coussin derrière mon dos et me cale contre l'accoudoir, bien installée. Une tasse à café vide est posée sur la table basse ; Ajita est apparemment enfin venue à bout des caprices de la machine. Comment fait-elle pour en boire par cette chaleur et sans en souffrir le moins du monde ?

Je m'évente de la main, à peine intéressée par les images qui défilent à toute vitesse sur l'écran de la télévision ; Maximilien n'arrête pas de jongler entre les différentes chaînes d'information. Je me demande ce qu'il fabrique encore ici, et s'il n'a pas autre chose à faire, ailleurs. Ajita m'a parlé d'une quincaillerie. N'a-t-il pas un commerce à faire tourner ?

Je me souviens de ce qu'elle m'a confié, en début de journée :

« Travailler, rentrer chez soi, voir sa famille, toutes ces choses de la vie quotidienne prennent une saveur différente une fois comparées avec ta présence ici. Tu es recherchée. Du coup, nous aussi, d'une certaine manière. C'est le goût du risque qui se mêle aux convictions communes. Tu es l'étincelle et nous, la ficelle qui mène aux tonneaux de poudre. Rien n'est comparable à ça. Rien. »

Elle m'a également appris que les autres ne vivent pas ici, et qu'elle-même avait jusqu'alors eu du mal à complètement occuper cet espace, d'où la décoration vieillotte, la poussière et les quelques toiles d'araignées sur lesquelles il m'arrive de tomber. Selon Ajita, ma venue les a attirés comme des aimants, et nous sommes maintenant tous liés d'une façon qui se distingue du fil continu des jours, comme si toutes les choses qui avaient auparavant eu une importance passaient à présent au second plan.

Néanmoins, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Du moins, ça ne l'est plus.

Clara est encore à l'étage, enfermée dans la chambre qui lui a été attribuée et qu'elle partage avec Dolores. Je m'en réjouis : ainsi, je n'aurais pas à supporter son air de constant reproche. J'ai sauté le petit-déjeuner rien que pour ne pas la voir.

Car oui, j'en suis arrivée là.

Je lâche un très long soupir, bien loin de me douter qu'un élément perturbateur s'apprête à me tendre comme un arc.

Nous avons beau nous y attendre, nous sommes tous pris au dépourvu lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Une fois le moment de sursaut passé, la précipitation s'installe. Comme animée d'un instinct primitif, Ajita plonge brusquement la main dans l'une des poches de son short élimé et se tortille pour en sortir le portable, qu'elle manque de faire tomber dans sa hâte. Le téléphone vrille sur lui-même sur le coup de la deuxième sonnerie, pareil à un objet volant non identifié, sorte de grêle de jais qui claque avec force dans la paume de ma main quand je parviens à lui éviter le choc brutal de sa fin de vol plané.

Sa maladresse m'a causée une peur bleue, mais le pire est évité.

Maximilien se décide enfin à éteindre la télévision et je décroche, le cœur qui bat à tout rompre, phénomène étrange qui s'est mis en marche depuis que mes yeux se sont posés sur le numéro apparaissant sur l'écran.



« Alors ? Tu as l'argent ?

— Il n'y avait pas d'argent.

— C'est une blague ?

— J'ai l'air de blaguer ?

— Qu'est-ce qui me prouve que tu ne l'as pas gardé pour toi ?

— Pourquoi je ferais ça ? »

Je soupire, excédée. Plusieurs gouttes de sueur roulent lentement le long de ma colonne vertébrale.

« Tu es sûre que tu as cherché au bon endroit ? Tu ne t'es pas trompée de chambre, au moins ? Dis-moi, tu es encore sur Amiens ? Il faut que tu ailles vérifier encore une fois, tu es peut-être passée à côté...

— Non, j'ai regardé un peu partout et je peux t'assurer qu'il n'y a rien, que ce soit dedans ou dehors. Pas de surveillance, pas d'agents, pas d'argent, rien, que dalle. Ton grand-père avait peut-être oublié qu'il l'avait déplacé...

— Ce n'est pas possible, il doit y avoir une explication. La police a peut-être fait une descente pour vérifier qu'il n'y avait plus rien qui aurait pu les conduire à moi et du coup, ils ont fait main basse sur l'argent pour que je ne puisse pas m'en servir. Ce serait bien leur genre. »

Ajita me tape doucement sur l'épaule pour attirer mon attention.

« Je ne pense pas que ce soit le cas, dit-elle. Ils ont dû fouiller la maison de fond en comble mais s'ils avaient vraiment trouvé l'argent, ils s'en seraient sûrement servi pour te tendre un piège. Ça aurait été une belle occasion de te mettre la main dessus, tu ne penses pas ? Ils ne se seraient jamais permis de la louper.

— Je suis d'accord avec... eh bien, elle... qui que ce soit, déclare Alix.

— Cet argent n'a quand même pas pu disparaître comme ça... dis-je.

— Qui d'autre était au courant ? Me demande Ajita.

— Nous ! Tout le monde au Vent Contraire ! Mais je ne vois vraiment pas pourquoi quelqu'un aurait fait ça. »

Je me frotte le front. Alix m'a dit que ce n'était pas elle, mais est-ce que je peux vraiment la croire ? Qui d'autre aurait bien pu faire une chose pareille ? Abdel n'aurait eu aucun intérêt à prendre cet argent, tout d'abord parce qu'il semblait gagner assez bien sa vie, et qu'il n'aspirait à rien d'autre que cette vie en question, mais aussi car Rodrigue avait refusé qu'on s'en serve pour financer nos opérations le temps de notre pause. En plus, à ce moment-là, il avait déjà décidé de mettre les voiles. Clara, elle, était tout le temps avec moi.

« Ce doit être quelqu'un de l'extérieur... »

C'est seulement au moment même où je prononce ces mots que je réalise que je n'ai pas pensé à Rodrigue. Et si ce n'était pas quelqu'un du dehors, mais Rodrigue, tout simplement ? Pourquoi écarter cette possibilité ? Après tout, il aurait largement eu le temps d'aller récupérer l'argent, surtout après avoir décidé de calmer le jeu. Inconnu des services de police, il aurait pu se jouer d'eux, trouver une faille pour visiter la maison sans s'exposer à leur surveillance, ni même attirer leur attention...

Sans voix, je comprends que plus je creuse cette voie, plus les pièces du puzzle s'imbriquent les unes dans les autres. Tout correspond.

Voilà donc pourquoi il aurait interdit à Clara d'aller récupérer le butin ; motivé plus par l'appât du gain que par l'envie de couvrir ses arrières, au cas où j'aurais eu envie de m'aventurer, avec cet argent, sur des terrains glissants, il aurait tout mis en œuvre pour le mettre hors de portée. Inaccessible. Comme lui, aujourd'hui.

A ce moment-là, il l'avait déjà sûrement en sa possession et craignait qu'on ne le découvre. Peut-être cherchait-il une porte de sortie, un moyen d'étouffer l'affaire, au cas où je reprendrais des forces plus vite que prévu.

Une seule question reste néanmoins en suspend : pourquoi ? Qu'avait-il à y gagner ? Rodrigue ne

m'a jamais donné l'impression d'avoir des soucis d'argent. Il était en train de rénover sa maison lorsque nous nous sommes rencontrés, toutefois je ne pense pas que des problèmes financiers aient pu en découler... mais après tout, qu'est-ce que j'en sais ? Rodrigue était très secret, comme tous les autres. Je me plais à croire que je le connaissais bien alors que c'est faux. Il aurait très bien pu décider de précipiter l'arrêt du Vent Contraire en nous privant de ses fonds. Peut-être que, comme Abdel, il avait envie que tout s'arrête.

Mais alors, pourquoi revenir ce jour-là ? Je ne peux tout de même pas oublier qu'il m'a sauvé la vie. S'il n'avait rien vu venir, s'il ne m'avait pas dit de partir...

Que serait-il arrivé ?

Je dois me tromper, il n'y a pas d'autre explication. Je me voile la face, incapable une fois de plus de voir le puzzle dans son ensemble.

« Olivia ? Tu es toujours là ? »

La voix d'Alix me tire de mes pensées. Je me redresse et prends une grande inspiration avant de demander :

« Tu crois que ça pourrait être Rodrigue ?

— Tu veux mettre ça sur le dos d'un... d'un mort ?

— Il ne s'agit pas de lui mettre ça sur le dos, mais de savoir si c'est possible. »

Je m'apprête à ajouter quelque chose quand, soudain, un bruit m'interrompt et me pousse à lever les yeux en direction de l'escalier. Les marches grincent lourdement les unes après les autres, et les craquements qui s'en échappent reproduisent à l'identique l'écho de la vie qui a un jour occupé cette maison, insouciant et chahuteuse. C'était bien avant notre arrivée, avant que nous ne nous autorisions à la surcharger de nos soucis et de nos fardeaux. Aujourd'hui, ces pas précipités prennent une autre signification.

La silhouette qui avance vers nous se précise et j'aperçois alors Clara, suivie comme son ombre par Dolores. Elle s'est enfin décidée à quitter son nid, accompagnée de sa mauvaise humeur habituelle. Toutefois, cette nouvelle ne m'apporte aucun réconfort.

L'atmosphère se refroidit d'un coup, et ce n'est que le début.

« Comme tu as fait avec Abdel ? »

Le ton dur que prend sa voix, pourtant encore frêle et mal assurée, m'interpelle. Elle me toise de là où elle se tient, les bras croisés sur sa poitrine, immobile. J'écarte lentement le téléphone de ma joue et le couvre de la paume de ma main ; hors de question que Alix puisse assister à la conversation qui s'annonce, d'autant plus qu'elle promet d'être mémorable.

« Parce que, si je me souviens bien, continue Clara, son innocence n'a rien changé à tes yeux. Ça ne t'a pas empêchée de l'abattre de sang froid.

— Il va falloir que tu passes à autre chose, dis-je.

— Sinon quoi ? Tu vas me tuer, moi aussi ? Vas-y, je t'attends. »

Je sens les autres qui, tout autour de moi, se contractent sous l'effet de la gêne.

« Arrête de dire des bêtises. Tu sais bien que jamais je ne...

— Non, Olivia. Je ne sais plus. Je pensais savoir avec qui je travaillais mais il se trouve que j'avais tort. Ce n'est pas cette Olivia là que je suis allée chercher à la clinique, et ce n'est pas non plus avec elle que j'ai passé toutes ces nuits à l'entrepôt. Qui es-tu ? Je ne te reconnais plus. »

Elle détourne le regard. Mais pour sa défense, je n'arrive pas non plus à la regarder dans les yeux. Je réalise seulement que notre cohabitation va s'avérer encore plus compliquée que ce que j'avais prévu au départ. Ce n'est pas qu'une passade ; je l'ai tout simplement dégoûtée à tout jamais du Vent Contraire.

Je suis la raison pour laquelle elle ne croit plus à la vie qu'elle m'a vendue.

Craignant que les choses ne dérapent davantage, Dolores prend Clara par les épaules et lui propose gentiment de retourner à l'étage tandis qu'elle lui prépare le verre de grenadine à l'eau qu'elle était venue chercher. Clara marmonne puis la bouscule au moment d'emprunter l'escalier. J'entrevois une dernière fois son visage, figé dans une profonde et intense expression de douleur,

avant qu'il ne disparaisse de ma vue une bonne fois pour toutes.

Je soupire longuement et porte le téléphone à mon oreille. Mon cœur tambourine encore et toujours dans ma poitrine, infatigable, et à peine remis de notre échange verbal.

« Tu es toujours là ? »

Ajita baisse les yeux, sûrement mal à l'aise vis-à-vis de la situation. Maximilien, quant à lui, est plongé dans l'admiration poussée de l'écran noir de la télévision. Il vaudrait mieux que je lave mon linge sale en privé à l'avenir. Mais avec Clara, qui sait quand ça pourrait se produire à nouveau ? Je ne peux malgré tout pas la laisser filer dans la nature...

« Oui, me répond Alix. Mais j'ai failli raccrocher... c'est quoi, ce délire ? J'ai cru entendre Clara parler de...

— Ne t'occupe pas de ça.

— Tu avais dit que tu m'expliquerais tout si je partais à la recherche de cet argent.

— C'est vrai, mais tu ne l'as pas trouvé.

— Même si je venais à mettre la main dessus par je ne sais quel foutu miracle, je sais que tu ne me raconterais que des âneries. Et ne me dis pas que j'ai tout faux, je n'aime pas qu'on se foute de moi. J'ai vu les infos, je te l'ai dit. Je ne sais pas comment tu t'es arrangée pour leur faire gober cette histoire mais moi, je n'y crois pas. Pas du tout. »

Je me masse les tempes, agacée. Alix pinaille, elle cherche la petite bête. La seule chose dont je ne veux pas lui parler, c'est de la véritable façon dont Abdel est mort. Elle pourrait se méfier de moi, or j'ai besoin d'elle.

« Tu penses pouvoir te libérer pour aller fouiller la maison de Rodrigue ?

— Alors tu penses vraiment que c'est lui ?

— Je ne sais pas, mais les billets ne tombent pas du ciel, alors...

— Et si l'argent n'y est pas ?

— On devra se débrouiller sans. Dis-moi quand tu pourras être sur place. »

Je raccroche sans lui laisser le temps de répliquer. Je me vautre ensuite dans le canapé, soudain très fatiguée. Je penche la tête en arrière et observe le plafond parcouru de très légères fissures.

Je n'ai pas eu la force de lui demander dans quel état était la maison de grand-père, ni même si elle était recouverte de graffitis haineux.

Ajita récupère son téléphone tandis que Maximilien rallume la télévision. Je ferme les yeux. Les journalistes parlent de Malika.

## Chapitre 34

Ma main glisse sur le mitigeur et des trombes d'eau chaude viennent aussitôt percuter mon dos. Mon corps se plie plus ou moins facilement à l'exercice de la douche, rompu, et se laisse peu à peu conquérir par la chaleur étouffante qui se répand dans la salle de bains. Tout autour, la buée s'épaissit sur les parois. Je recule pour sentir le jet sur ma nuque. Puis, la cascade s'interrompt et le gel douche agit comme un baume protecteur sur ma peau brûlante.

C'est seulement lorsque je penche la tête sur le côté, détendue par le délicieux massage que j'offre à mon cuir chevelu, que je m'autorise à laisser mes pensées vagabonder. Très vite, elles sortent des sentiers battus et flirtent avec de sulfureuses contrées chaudes et risquées, lieux familiers où il m'est déjà arrivé de laisser quelques plumes. Elles zigzaguent d'une rive à l'autre, indécises, et ne prennent pas de direction particulière. Voilà tout l'intérêt de l'exercice ; des hypothèses se forment et des scénarios audacieux, aussi, sans qu'il n'en résulte aucune forme d'engagement, ni même de prise de position, de choix, de conclusion... juste des pensées qui s'élèvent et retombent aussitôt, vaporeuses, mais suffisamment percutantes pour cogner contre ma peau.

Brutalement.

Comme une claque en plein visage.

Ou un baiser sonore sur la joue.

Je me frotte les épaules, à fleur de peau. Mes émotions s'étalent sur toute la largeur de mon ventre, prenantes, et la chaleur qui s'y diffuse me monte à la tête.

Le pommeau de douche libère de nouvelles trombes d'eau. Je baisse la température. Quelques secondes à peine sont suffisantes pour me faire redescendre sur terre. Je me rince le corps et, ayant le souci du détail, prends garde à ne pas me mettre du shampoing dans les yeux.

Je me félicite d'avoir enfin la tête froide lorsqu'un étrange dé clic s'opère alors ; je réalise soudainement que quelque chose n'est pas à sa place, comme si j'avais marché d'un bout à l'autre de la ville sans m'apercevoir qu'il me manquait une chaussure. La raison de ce vide m'apparaît très tôt et je suspends mon geste, surprise de ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

Je n'ai pas eu une seule crise depuis la mort d'Abdel.

Il faut dire que j'ai été pas mal occupée ces temps-ci et des pensées dénuées de toute gaieté peuvent, je suppose, faire perdre tout sens des priorités. Et puis, on ne remarque pas toujours l'absence des choses qui ne nous manquent pas...

Je fais coulisser les portes de la douche sur le côté et sors timidement, saisie par le froid, tandis que mes pieds mouillent le tapis de bain en se posant dessus. Un long frisson se propage le long de mon corps. J'attrape une serviette.

Un point me taraude : pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Quel paramètre a bien pu disparaître de l'équation pour que les règles du jeu se mettent ainsi à changer ? C'est tout de même étrange, et surtout trop beau pour être vrai. Me réjouir ne servirait strictement à rien ; tout pourrait s'écrouler à nouveau en moins de temps que ce qu'il m'a fallu pour m'en rendre compte. Qui sait ? C'est peut-être même une question de minutes si jamais je suis toujours sur la sellette.

Quelque chose s'est passé, quelque chose m'a changée. Pas définitivement, car je ne suis pas naïve, mais pour quelque temps. Est-ce lié à ce que j'ai ressenti ce jour-là, alors qu'il était à ma merci ? Mon gêne a agi de sa propre initiative, comme la dernière fois, avec grand-père, peut-être parce que j'étais tellement énervée que je n'y prêtais pas attention...

Je secoue la tête avec énergie.

Non. S'il s'est déclenché, c'est seulement à cause de ce que j'avais en tête à ce moment précis, parce qu'il savait exactement ce que je désirais au plus profond de moi-même. C'était différent,

maîtrisé. Il suffisait d'attendre le bon moment pour l'activer.

Il me semble que les aspects de mon gêne se déclinent à l'infini sous de multiples facettes, pareils à une toile dont je ne peux m'extraire. C'est une vaste étendue pleine de mystères, un puits sans fond dans lequel j'aimerais plonger tête la première si j'en avais le temps. Mais ce n'est pas le cas, et j'ai pour l'instant tout intérêt à ne m'intéresser qu'à leurs effets.

Je suppose que cette accalmie durera jusqu'à ce que le meurtre d'Abdel ne se dissipe, comme la buée qui s'éclaircit peu à peu sur les parois de la douche. Qu'est-ce que je peux faire, si ce n'est supposer ?

J'enfile les vêtements qui trônent sur le rebord de l'évier, laissés à ma disposition par Ajita. Il y a un corsaire kaki passé de mode et un débardeur blanc qui se démarque par sa simplicité. Elle m'a aussi donné une paire de baskets à ma taille et beaucoup plus adaptées à la course. Juste au cas où. Une fois habillée, je décide de laisser mes cheveux tels quels ; ils sécheront très bien sans mon aide. Pour le moment, ils me tiendront au frais.

Enfin, je me regarde une dernière fois dans le miroir avant de sortir de la salle de bains. Ma peau paraît bien lisse à la lumière des spots, et tout une multitude de mèches rebelles encadrent mon visage.

Ajita me saute dessus dès que je sors. Elle tend le bras vers moi afin de me toucher l'épaule d'un geste qui se veut amical mais qui me met plus mal à l'aise qu'autre chose. Ses doigts glissent sur ma peau et essuient au passage les quelques gouttes d'eau qui persistaient jusque là à y rester.

« J'ai quelque chose à t'apprendre, me dit-elle. Tu vas voir, je crois que ça va te mettre de bonne humeur.

— Ah oui ? Vraiment ? »

Ajita sourit, et de petites rides se forment au coin de ses yeux. Elle m'apprend que Maximilien vient tout juste de rentrer de son petit tour. Ça fait déjà plusieurs jours qu'il inspecte discrètement le quartier où résidait Rodrigue afin de déterminer quel serait le meilleur moment afin de tenter d'y entrer.

Pour l'instant, personne ne semble donner de signe de vie.

« Cette fois-ci, il est sorti de voiture et s'est fait passer pour un électricien pour mieux questionner les voisins. On lui a appris qu'il ne pourrait pas intervenir car la mère est allée passer avec son fils quelques jours sur Paris, où elle a de la famille. »

Je me décale sur le côté afin d'apercevoir Maximilien, affalé sur le canapé, qui m'adresse un sourire en coin, satisfait de sa découverte. Il porte des habits pratiques aux couleurs sombres mais qui ne me font pas penser plus que ça à ceux d'un électricien.

« Tu sais ce que ça veut dire ? Me demande Maximilien. Récupérer ton argent va s'avérer plus facile que prévu.

— Oui, mais n'oublie pas qu'ils sont partis pas seulement pour s'entourer de leurs proches, rétorque Ajita. Ils ne voulaient pas regarder les autorités *fouiller* la maison. Ça veut dire que l'argent n'y est peut-être plus. C'est peut-être devenu une preuve sous scellé à l'heure qu'il est.

— Alors ils l'ont identifié ? »

Je passe une main tremblante sur mon menton, pensive.

« Qu'est-ce qu'on fait ? Me presse Ajita. Tu en as toujours envie ?

— Prête-moi ton téléphone. Il faut que j'appelle Alix.

— D'accord, si tu veux. Mais après, il faudra que tu me laisses t'expliquer quelque chose qui te sera très utile si tu veux pouvoir être de la partie. »

\* \* \*

La ville se pare de couleurs sombres et fades, légèrement dégradées, au fur et à mesure que le ciel revêt son épais manteau orageux. Les nuages noirs et menaçants se déplacent lentement au-dessus des maisons et font glisser sur les tuiles de leurs toits l'ombre du mauvais présage qu'ils portent.

L'air est électrique. La foudre pourrait tomber d'un moment à l'autre.

Je défais ma ceinture de sécurité et jette un dernier coup d'œil au tableau de bord avant de sortir du van. Le petit écran interactif indique la date du 26 juin. J'ai demandé à Alix de nous rejoindre près de la maison de Rodrigue, à Gouvieux, deux heures avant la mise en place du couvre-feu. Deux mains de plus ne seront pas de trop pour découvrir où est caché l'argent, si toutefois je ne me suis pas trompée.

Et si j'ai bien raison, elles me seront également utiles pour venir à bout de celles se montrant un peu trop gourmandes.

Maximilien coupe la radio. Il nous a fait écouter de la musique rock tout le long du trajet et je dois dire que ça ne m'a pas trop déplu. Il aime conduire la vitre ouverte, le coude dépassant légèrement à l'extérieur de l'habitacle, comme s'il se trouvait sur l'autoroute des vacances.

« C'est calme, dit-il.

— Ils ne veulent pas être dehors quand ça pétera.

— Moi non plus. »

Il m'adresse un clin d'œil et je comprends alors qu'il fait non pas allusion au mauvais temps, mais à une possible intervention des forces de police si jamais on venait à se faire prendre la main dans le sac.

« Heureusement que le pessimisme ne tue pas. »

Ajita sort à son tour du van, un gros sac de voyage dans les mains, et nous commençons alors à avancer en direction de notre objectif. La rue est déserte.

Dolores est restée à la maison avec Clara pour garder un œil sur elle ; Alix, quant à elle, ne semble toujours pas vouloir pointer le bout de son nez. Je n'aperçois pas son habituelle combinaison noire ni de moto tape-à-l'œil, et ses remarques acerbes sont elles aussi aux abonnés absents.

Avec un peu de chance, elle ne devrait plus tarder.

Je m'approche d'une des fenêtres du rez-de-chaussée et pose les mains au-dessus de mes yeux quand je me penche pour regarder à l'intérieur. Mon visage se superpose au mobilier dont les contours sont à peine distinguables. Mes cheveux bruns ont adopté une coloration blond foncé, mon visage paraît nettement plus anguleux et mon menton, imposant. Je trouve cette transformation fascinante, et presque effrayante... j'arrive finalement à faire abstraction de mon reflet mais les rideaux ne me permettent pas d'y voir grand-chose.

« Il y a quelqu'un ? Me questionne Maximilien à voix basse.

— Non, c'est exactement comme tu nous l'as décrit. »

Je demande ensuite s'il est nécessaire de fracturer la porte et Maximilien insiste pour faire étalage de ses talents de crocheteur de serrures.

« C'est ça que vous faites à la quincaillerie ?

— Je t'ai dit qu'on ne s'impliquait pas dans la lutte Altérée aussi féroce que toi... me lance Ajita en souriant. Pas qu'on ne traficotait rien du tout. »

Le ciel se met à gronder de plus en plus fort, et Alix n'est toujours pas là. J'ai les mains moites. Je commence à me demander si elle n'a pas oublié notre rendez-vous. Les voisins pourraient se poser des questions si nous restons plantés là sans rien faire, si jamais ils sont trop curieux et ne résistent pas à l'envie de regarder au dehors. Mieux vaut entrer avant qu'ils ne le fassent.

Je me frotte la tête, agacée, puis entortille quelques mèches de cheveux autour de mes doigts. Même la sensation qui en résulte me semble différente.

« Tu as du mal à t'y habituer ? Me demande Ajita en pointant du doigt mon visage.

— Oui, c'est assez étrange. Je ne savais même pas que c'était possible.

— C'est de ma faute, j'aurais dû t'en parler avant. »

Un sourire pincé vient déformer mes lèvres. En effet, il aurait été préférable qu'elle m'en parle

avant. Car cette chose dont Ajita souhaitait tant me parler peu avant que je ne passe un appel à Alix concernait Dolores ou, plus précisément, l'existence d'un gène dont j'ignorais tout.

J'avais jusque-là toujours eu l'impression qu'ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour gagner ma confiance. C'était flatteur, certes, mais surtout de plus en plus efficace. Inutile, donc, de dire à quel point j'ai été surprise d'apprendre qu'elle était elle-même Altérée et qu'ils n'avaient jamais jugé nécessaire de me le faire savoir.

D'un autre côté, ce n'est pas non plus très surprenant. Ajita m'avait révélé à mon arrivée qu'elle et Maximilien étaient Altérés sans toutefois me détailler leurs aspects respectifs.

J'ai en tout cas pu lever le voile sur l'intégralité de cette part de mystère.

Dolores peut changer son apparence physique à volonté, ainsi que celle des autres ; son don tombe dans la catégorie des gênes à l'aspect défensif. Il s'agit sans aucun doute d'un avantage dont j'aurais bien aimé disposer lors de ma cavale en compagnie de Clara. J'ose à peine entrevoir toutes les possibilités qui s'offrent à moi : je pourrais me montrer à l'air libre quand bon me semble, me balader dans les rues de la capitale sans qu'on puisse même me reconnaître... je n'aurais plus à me cacher. L'activation de son gène lui demande toutefois beaucoup d'énergie, il ne faudra donc pas trop en abuser. A méditer.

Maximilien, quant à lui, a des ongles aussi aiguisés que des diamants. Cet aspect offensif lui permet de venir à bout de la plupart des matériaux, et je me demande d'ailleurs si ce n'est pas un peu plus dangereux qu'autre chose au quotidien.

Enfin, Ajita possède une force supérieure à la moyenne, ce qui me rend encore plus heureuse de la savoir de mon côté. Je ne sais pas de quoi elle est faite, mais ce doit être du solide.

« Dolores ne tient pas trop à ce que ça se sache. Une force surhumaine, ce n'est pas si important que ça, mais imagine qu'ils apprennent que quelqu'un est en mesure de prendre l'apparence d'une personne haut placée... le président, par exemple. Ils feraient tout leur possible pour l'empêcher de nuire et la forceraient à travailler pour eux pour faire tomber d'autres gouvernements, ou même pour contrôler les marchés internationaux. Les possibilités sont infinies.

— Tu as une idée assez précise de la chose, je note.

— Tu penses qu'il en serait autrement ?

— Pas vraiment.

— Si on y réfléchit bien, ils pourraient même la forcer à prendre ton apparence. Tu imagines ce qu'elle pourrait dire à ta place ? Ou faire ? Et tout le monde penserait que c'est toi. Ils pourraient l'arrêter à ta place pour calmer les tensions. Créer un stratagème pour te pousser à sortir de ta cachette. C'est assez incroyable... »

Je passe la main dans mes cheveux.

« Ça me paraît assez sensé, en fait. Dolores ne doit pas être la seule à posséder un tel gène, non ? Je me demande pourquoi ils ne l'ont pas déjà fait.

— Peut-être que quelqu'un l'a proposé et qu'ils n'ont pas su saisir leur chance. Donner son aval une fois revient à banaliser les fois suivantes, et même les gens sans scrupule connaissent la peur ; pour eux-mêmes, bien sûr, mais quand même. Je n'en sais rien. Dans tous les cas, c'est mieux comme ça. »

Je la dévisage longuement, pensive. J'ai cru voir une flamme passionnée danser dans ses yeux au moment d'évoquer toutes les possibilités qu'offre le gène de Dolores. Serait-elle envieuse ?

« A-t-elle déjà changé ton apparence ?

— Non, m'avoue-t-elle. Qu'est-ce que ça fait ?

— Sur le moment, ça picote un peu. En fait, non, ça m'a fait presque mal. Mais si on ne te colle pas un miroir devant les yeux, tu ne te rends pas vraiment compte que ton corps est en train de changer. Tu sens juste un petit je-ne-sais-quoi, et après... c'est comme si ton esprit avait été transféré dans une autre personne. »

Dolores ne savait pas quel aspect me donner et puisque moi non plus, elle a regardé une publicité pour une marque de vêtements et m'a fait ressembler à l'un des modèles. Au final, le blond me

réussit bien mieux que ce que je m'étais imaginé et s'accorde parfaitement avec ma peau noire, même si cette expérience reste malgré tout très déstabilisante.

« Ne t'inquiète pas, me reconforte Ajita. Ça ne durera pas très longtemps. Dolores m'a dit que les effets s'estompaient après les deux premières heures. »

Je baisse la tête. Ainsi donc, mes rêves de tranquillité et d'escapade à la capitale s'évanouissent. Mais plus important encore, Alix ferait mieux de rappliquer en vitesse.

« C'est elle ? »

Je me retourne brusquement. Alix marche à grand pas dans notre direction sans se préoccuper des nuages noirs qui planent au-dessus de sa tête. Elle a dû se garer un peu plus loin. Elle hésite un instant en me voyant.

« Tu en as mis, du temps.

— Mieux vaut tard que jamais, Olivia. Enfin, si c'est bien toi. Qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ? Tu t'es fait piquer par une abeille mutante ? »

Alix me regarde dans le blanc des yeux tout en fronçant les sourcils. Deux personnes sont mortes depuis la dernière fois que nous nous sommes vues. Une autre va sûrement passer le reste de ses jours en prison. Et Clara me déteste.

J'espère ne pas être à l'origine d'un nouveau désastre avant plusieurs années.

« Je suppose que les présentations peuvent attendre, et les explications aussi, dis-je. On a du pain sur la planche. Maximilien ? Ouvre cette porte. »

Il lui faut moins d'une minute pour en venir à bout. Nous entrons sans perdre davantage de temps et je referme la porte pour ne pas éveiller les soupçons.

La maison est plongée dans l'obscurité la plus totale. Je passe la main sur les murs, à la recherche d'un interrupteur, et lorsque la lumière inonde les pièces je découvre que les travaux dans le salon sont désormais terminés. Des photos de son fils Esteban sont posées sur le buffet, joliment encadrées. On le voit souffler ses bougies, jouer dans un parc et faire un tour sur un carrousel tout en saluant l'objectif de la main. Rodrigue apparaît en sa compagnie seulement sur les clichés les plus récents, et parfois accompagné d'une femme aux longs cheveux d'ébène. Cette soudaine intrusion dans son intimité me donne la nausée. Je vois tous ses effets personnels qui traînent dans la pièce et ne peux m'empêcher de me souvenir du sang qui coulait sur son visage.

*Va-t-en !*

Et il me semble que ses paroles me sont adressées, ici même, dans cette maison, par son fantôme blanchâtre qui oscille faiblement entre nos silhouettes.

« Il va falloir tout fouiller de fond en comble, je marmonne.

— Et si on ne trouve rien ? Et si l'argent est caché ailleurs ? S'enquiert Alix. »

Je prends sur moi pour cacher mon exaspération. L'argent *doit* être ici, il ne peut en être autrement. Sinon, je vais être dans de beaux draps...

« Séparez-vous. Prenez une pièce chacun et n'oubliez pas les petits recoins. Mais tout en discrétion, ça va de soi... oh, et n'oubliez pas de mettre des gants. »

Les grognements qu'ils laissent échapper me font comprendre que le message est passé. Il faut dire que ce n'est pas la première fois que j'en parle.

J'imagine que Rodrigue a dû cacher l'argent dans un endroit auquel ni son fils ni sa femme n'avaient accès, c'est-à-dire dans des recoins peu communs et hors de portée pour un enfant de l'âge d'Esteban. Autant dire que je ne m'attends pas à le trouver dans la cuisine, qui est une pièce très fréquentée par toute la famille, mais c'est pourtant bien la salle vers laquelle je me dirige tandis que les autres se ruent à l'étage ou à l'opposé.

Je commence par tous les placards au ras du sol et monte progressivement. Je tombe sur des boîtes de céréales, des gâteaux fourrés au chocolat, des barres énergétiques et même un tube de vitamines entamé, mais pas d'argent. Le frigo est vide. Rien sous la table et les chaises. Je grimpe sur l'une



d'entre elles ; rien en hauteur, au-dessus des placards, une épaisse couche de poussière mise à part. Rien non plus derrière les meubles d'appoint sur roulettes.

Soudain, une voix crie :

« Rien ici ! »

Et une seconde :

« Pareil dans la chambre du gosse !

— Rien dans la cuisine, je lance à mon tour. »

Puisque personne n'a l'air de s'y atteler, j'attaque le jardin. Sa surface n'est pas très grande, ce n'est qu'une petite maison, après tout, et la pelouse est légèrement grillée, tout comme les plantes semblent dépérir par faute d'eau. Un ballon de football bicolore traîne dans un coin, un peu dégonflé, près d'un parterre de bégonias, et il y a un cabanon en plastique vert tout au fond du jardin. Je m'en approche, suspicieuse.

La porte est fermée à clé. Je retourne dans l'entrée et me met à la recherche du bon trousseau. Hésitante, je finis par en prendre plusieurs et les essaie tour à tour en faisant de mon mieux pour ne pas en casser une dans la serrure. J'arrive enfin à entrer au bout de quelques essais infructueux.

L'intérieur du cabanon est sombre et tapissé de poussière, et il y fait une chaleur étouffante ; je me pince le nez pour éviter d'éternuer.

Par chance, les fenêtres des voisins ne donnent pas sur cette parcelle de terrain. Et même si c'était le cas, les haies empêcheraient de toute manière un trop grand vis-à-vis. J'ai tout mon temps.

Je fais un pas sur le côté pour éviter le vieux parasol beige qui jonche le sol. Quelques pots de fleurs vides sont empilés à sa droite, près de divers produits d'entretien éparpillés tout autour. Je vois des outils, un sceau, un long tuyau d'arrosage enroulé sur lui-même, mais aucune trace d'argent. En même temps, vu l'endroit... je m'attendais à ce qu'un lieu aussi insolite puisse être considéré comme une cachette recevable, toutefois il faut croire que je me suis peut-être trompée. Dépitée, je lève la tête afin d'inspecter les hauteurs avant de tourner les talons et constate avec horreur que plusieurs toiles d'araignée pendent du plafond et touchent presque mes cheveux. Je fais un pas en arrière et manque de marcher sur un râteau ; je l'évite de justesse mais mon mouvement brusque me fait renverser le pot de fleurs en tête de pile. Fort heureusement, la matière dont il est fait est assez résistante pour ne pas se briser.

C'est seulement lorsque je me penche en avant pour le ramasser que je réalise que cette chute lui a fait révéler son contenu.

Mes doigts se serrent autour des deux paquets de billets alors que l'incrédulité me laisse bouche bée. J'avais raison. Je retourne précipitamment les autres pots et mon intuition se confirme ; j'y trouve d'autres liasses, moins conséquentes mais tout de même réelles, et bien présentes devant mes yeux ébahis. Il s'agit en majorité de petites coupures, mais qui une fois additionnées forment une somme non négligeable.

Et grand-père qui disait que ce n'était pas grand-chose...

Je laisse l'argent sur place le temps d'appeler les autres.

« J'ai trouvé ! Je m'exclame. »

De lourds bruits de pas ébranlent aussitôt la maison et le reste du groupe déboûle dans la cuisine. Au diable, la discrétion !

Ce sont les dernières économies de grand-père, et la cause en prendra bien soin.

« Alors c'était bien lui ? Me demande Alix, les sourcils froncés.

— L'argent était planqué dans le cabanon. J'ai du mal à imaginer que quelqu'un ait pu faire ça pour l'incriminer... qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il faut croire qu'il y en a qui savent bien cacher leur jeu. »

Ajita me donne le sac de voyage que je file remplir sans perdre une seconde de plus. Nous repartons ensuite aussi vite que nous sommes arrivés, et sans laisser une seule trace de notre passage.

Le fantôme de Rodrigue me dit au revoir d'un léger signe de la main.

« J'ai quand même trouvé ça, me dit Alix avant de partir de son côté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un téléphone prépayé. Il l'avait caché à l'étage, tout au fond de son tiroir à chaussettes. Je me suis dit que tu pourrais t'en servir.

— Merci.

— Tu ne m'as toujours rien raconté. »

J'inspire profondément. Peut-être que je ne suis tout simplement pas prête.

« Ça viendra. »

A la radio, ils évoquent les sorties cinéma de la semaine. Un film comique sans précédent, sobrement nommé « Opération Sans Gêne », devrait ravir les fans du genre : l'acteur principal campe un flic désespéré engagé dans le conflit Altéré. Un beau produit de la propagande, comme on en fait tant. Le monde a beau tomber en lambeaux, il y a des choses qui ne changent pas.

Nous arrivons à Creil, et l'orage éclate.

Je confie une partie de l'argent à Ajita, au cas où quelque chose arriverait. Le reste, je le garde avec moi, en sécurité. Elle a beau mettre du cœur à l'ouvrage, je préfère ne faire confiance qu'à moi-même. Au moins pour quelque temps.

## Chapitre 35

*Beaucoup s'accorderont à dire que la venue de Bertrand Mingeot à l'usine de textile Jupert-Valeur a fait couler beaucoup d'encre. La visite en elle-même s'est passée sans accroc ; le candidat s'est dit « profondément attaché » au savoir-faire de sa région natale, et « bien décidé à le faire perdurer ». Toutefois, après avoir personnellement répondu aux interrogations des employés, Bertrand Mingeot s'est ensuite adressé à la presse et a évoqué le jour où le Centre Décisionnaire sera forcé de statuer définitivement sur la proposition de loi visant à instaurer la dénonciation civique et a confié être confiant sur le résultat du vote final. « Il n'y a qu'une décision possible, et toute autre sera irrecevable. Si l'issue du vote ne se révèle pas concluante, alors ce n'est pas une loi qu'il nous faudra, mais une milice, ni plus ni moins, car seule la bienveillance des citoyens pourra enrayer l'aveuglement de certains politiques ».*

*L'ex-président de l'Union Salitaire et aujourd'hui candidat aux primaires du parti n'a cessé de s'impliquer dans la vie politique depuis les événements du 1er juin. L'adoption de cette proposition de loi lui offrirait la confirmation que cette voie reflète les attentes de la société et aurait ses chances aux élections présidentielles. Sa nouvelle implication lui vaut malgré tout beaucoup de détracteurs, dont certains délégués hostiles à cette loi, et c'est d'ailleurs à ces derniers que s'adressait peut-être M. Mingeot.*

*Les protestations s'intensifient en réaction à ce débat houleux. Des rassemblements pacifiques s'accroissent dans les zones urbaines et répondent tout autant au projet de loi qu'à la recrudescence des actes de violence pro et anti-Altérés. Côté international, l'ONU réprimande l'hexagone et lui demande de mettre un terme à la situation houleuse qui met en péril la vie de ses citoyens.*

*Le gouvernement appelle au calme et demande aux Français de faire en sorte que le vote se passe dans les meilleures conditions possibles pour le bien de tous.*

Je ferme le journal de la veille en soupirant avec humeur.

« Dis donc, j'en lis des vertes et des pas mûres dans la presse... »

Maximilien est allé l'acheter exprès pour moi, afin que je puisse me tenir au courant de la situation autrement qu'en écoutant la radio.

« Histoire de ne pas passer à côté de quelque chose, a-t-il dit. »

Toutefois, je fais chou blanc. Il n'y a rien de nouveau, comme si les informations données à la radio avaient été retranscrites mot pour mot sur papier. J'ai l'impression de brasser les mêmes données, encore et encore, sans pouvoir en tirer quoi que ce soit. Ils pensent tous la même chose, et les grands noms de la presse sont si englués dans le politiquement correct qu'ils n'osent même plus enlever leur muselière.

Tous autant que les autres, ils nous tournent le dos sans moufter.

Mais il y a du positif : d'après ce que j'ai lu, Ilhem se tient à carreaux et garde le secret tandis que Malika a le plus grand mal à prouver son innocence. Tous les indices trouvés jusqu'à présent pointent vers sa culpabilité. De plus, s'ils ont d'ores et déjà compris que Rodrigue était quelqu'un d'important pour moi, tout comme Abdel, ils ne se doutent toujours pas de l'existence d'Alix ; de tous les anciens membres du Vent Contraire, c'est elle qui a su tirer son épingle du jeu.

Voilà un atout qu'il me faudra garder dans ma manche, et tant pis si je dois pour cela tout lui révéler sur cette sombre affaire.

« Ça t'inspire ? Me demande Ajita. »

Elle est assise au bar, juste en face de moi. Elle sirote enfin sa tasse de café après avoir passé

plusieurs minutes à touiller sans relâche, le regard perdu dans le vide.

Est-ce que ça m'inspire ? Peut-être. Dur à dire. Mais ce n'est pas le plus important à mes yeux, ce n'est pas entre les pages d'un journal que je vais trouver les réponses à mes questions. Elles me tiennent souvent éveillée la nuit, même quand je pense les avoir définitivement balayées de mon esprit.

« Ne sois pas si pressée.

— Et toi, ne crois pas que je te mets la pression. Je suis curieuse, c'est tout. »

Moi aussi, je suis curieuse. Curieuse de connaître la raison qui se cache derrière mes actes, curieuse de tout simplement *savoir*. J'aimerais pouvoir enfin être sûre de ce qui me pousse à agir, de ce qui me motive. Je me surprends parfois à penser que c'est à cause de mon environnement, que c'est parce qu'on m'a poussée à croire qu'il n'y avait pas d'autre alternative et que ça a toujours été dans ma nature. Ça me donne l'impression d'être coincée, condamnée à répéter les mêmes erreurs, encore et encore, sans jamais être en mesure d'aspirer à quelque chose d'autre.

Comme si je n'avais pas mon mot à dire, et que la mort de mes parents avait scellé mon sort bien avant que je sache quelle genre de personne j'aurais pu être.

Je penche la tête en arrière, fatiguée.

« Je sais. Tu as fait beaucoup pour moi, vous tous, d'ailleurs. Compte tenu des risques que vous prenez, je trouve ta question légitime.

— Sauf qu'il y a un *mais*, c'est ça ? »

Ajita se lève, le sourire aux lèvres, en emportant sa tasse avec elle.

Je lui donne raison :

« Mais cette fois-ci, je veux prendre le temps de concevoir le plan parfait. Je ne dis pas que je n'ai aucune idée parce que c'est faux. J'ai tout simplement envie que mes actions soient à la hauteur de mes idées, tu comprends ?

— Je comprends. »

Elle vient s'asseoir à côté de moi et lorgne sur le journal posé sur la table basse.

« Tu permets quand même que j'essaie de deviner ? Ce n'est pas très difficile, en fait. Il suffit de bien regarder les événements à venir, de sélectionner ceux qui valent le coup de se mettre à découvert et d'affiner le tri en ajoutant le critère de la symbolique... j'en vois déjà un qui se démarque du lot. C'est en rapport avec le vote qui va avoir lieu ?

— Tout est en rapport avec ce vote. Comment en serait-il autrement ? Il va déterminer la marche à suivre pour les années à venir. Si la loi est adoptée, les choses ne feront qu'empirer pour les Altérés. Ce qu'on vit aujourd'hui, ce n'est qu'un avant-goût de ce qu'on vivra demain. Alors que si on peut l'empêcher d'entrer en vigueur... ça pourrait sauver beaucoup de vies. Ça pourrait sauver l'avenir.

— Tu ne crois pas que tu risques de te mettre sur le dos les amoureux de la République ? Préparer un coup le jour d'un vote du Centre Décisionnaire...

— Quoi, c'est audacieux ? Oui, c'est vrai. Mais tu sais, je ne compte pas essayer de rallier tout le monde à ma cause. Je ne suis pas naïve : il y a des gens qui préféreraient creuser leur propre tombe plutôt que d'admettre qu'ils ont eu tort. En fait, ils le font déjà. »

Je la regarde droit dans les yeux, imperturbable.

« Non, je ne me préoccupe que des Altérés. Le pays est dépeuplé depuis la propagation du gène, on n'a jamais vu un phénomène pareil. Ils essaient de faire bonne figure mais au rythme où les choses évoluent, on sera sûrement assez nombreux pour renverser le gouvernement dans plusieurs décennies... et ils le savent. Leur coup de force tient à peu de choses, on a juste à souffler dessus... il suffira ensuite de clarifier nos intentions pour mettre les alliés et les autres de notre côté. Parce que c'est vrai, au fond, personne ne souhaite leur faire de mal. Ils se sont montés la tête tous seuls, comme des grands. C'est ça, ou un Centre Décisionnaire exclusivement non Altéré décidera du sort d'une part de la population qui devrait pouvoir être capable de décider pour elle-même. Et là, ils s'assureront que nous ne puissions jamais les dépasser en nombre et contrecarrer leurs plans. »

Les lèvres d'Ajita frémirent un court instant puis elle me sourit.

« Je suis sûre que tu aurais fait une très bonne politicienne.

— Tu rigoles ? Ils ne laisseraient jamais quelqu'un comme moi se présenter. Je ne sais même pas si un Altéré a déjà essayé d'obtenir les signatures nécessaires pour se présenter aux élections... et puis, cette façon de faire est beaucoup trop lente et molle parce qu'elle laisse de la place à l'opposition. On ne ferait que perdre du temps à écouter leurs prétendus arguments. Tu me vois faire toutes les émissions de télévision et sourire paisiblement tandis que j'écoute leurs inepties ?

— Je peux te faire une confidence ?

— Essaie toujours.

— Malgré tout le respect que j'ai pour toi, eh bien, je te pensais beaucoup plus irréfléchie. »

J'éclate de rire ; c'est plus fort que moi.

« C'est peut-être encore le cas. Tout dépend de la situation. Là, j'ai du temps à tuer alors, forcément... mais tu as eu l'occasion de voir par toi-même ce que ça donne quand j'agis sur un coup de tête. »

Je laisse le silence s'installer tandis que Ajita boit une longue gorgée de café. Elle me regarde sans ciller, comme presque à chaque fois que nous nous trouvons dans la même pièce. Je me souviens du jour où nous nous sommes rencontrées, le jour suivant cette fichue descente à l'entrepôt.

*Malgré tout le respect que j'ai pour toi.* Parce que, depuis le début, ça n'a été qu'à propos de moi... s'il n'y avait eu que Clara dans cette forêt, se serait-elle donné la peine d'aller la chercher ?

« Et Clara, dans tout ça ? Je soulève. Tu la mentionnes très rarement et pourtant, elle a fait aussi la une des journaux. Il y a une raison à ça ? »

Contre toute attente, Ajita ne semble pas déstabilisée par ma question.

« Je ne sais pas comment te l'expliquer, dit-elle à voix basse. Elle ne m'a pas fait bonne impression la première fois que je l'ai vue.

— Pourquoi ? »

Ajita hésite, sûrement par peur de dire une bêtise. Je l'encourage à poursuivre et finalement, elle déclare :

« Clara me semble trop fébrile et indécise pour ce que vous faites, elle n'a peut-être pas les épaules assez larges pour tenir le coup.

— Que veux-tu dire par là ? Qu'elle pourrait faire plus de mal que de bien ? Qu'il serait facile de la retourner contre moi ?

— Je dis simplement que je ne lui fais pas confiance, pas que tu devrais suivre mon exemple. Je ne veux pas t'influencer, tu la connais mieux que moi. Je n'ai pas à te dicter tes...

— Je voulais simplement connaître ton avis, je tranche. Ne sois pas autant sur la défensive, je crois que tu as fait tes preuves. »

Suspicieuse, je me tourne vers l'escalier afin de m'assurer que Clara n'a pas surpris notre conversation. Je m'en veux aussitôt. Elle sait très bien ce que je pense de tout ça, tout comme elle ne s'est pas privée de me faire savoir ce qu'elle pense de moi ; ce n'est pas comme si ça pouvait la blesser.

Il n'y a que les personnes dont nous sommes proches qui peuvent nous faire beaucoup de mal.

\* \* \*

J'esquisse un geste en direction du pallier et la dernière marche de l'escalier pousse un grincement à fendre l'âme. Le visage tordu par une grimace, je lâche la rampe et pose un pied hésitant sur le parquet qui craque bruyamment sous la semelle de mes chaussures. J'avance lentement et passe devant ma chambre sans m'arrêter ; je ne marque une pause qu'à la porte suivante. Plantée là, les

bras ballants, j'écoute attentivement mais aucun bruit ne me parvient.

C'est alors que la porte s'ouvre en grand ; surprise, je recule de justesse pour ne pas me la prendre en plein visage. Dolores sort de la chambre qu'elle partage avec Clara et pile net à mes pieds, très peu étonnée de me trouver ici. Elle lève les yeux vers moi tout en s'assurant de ne pas claquer la porte lorsqu'elle se referme dans son dos. Ses lèvres pincées témoignent du mécontentement silencieux qu'elle s'efforce de ne pas exprimer.

Je me dis que je n'ai peut-être pas été aussi discrète que prévu.

« Je peux t'aider ? Me demande-t-elle doucement.

— J'aimerais parler à Clara. »

Elle me sourit. J'ai du mal à détacher mon regard de ses cheveux striés de blanc qui lui arrivent jusqu'aux épaules, mis en valeur par le haut de survêtement violet qu'elle porte et dont les manches ont été roulées jusqu'à la naissance du coude.

« Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Et pourquoi donc ?

— Tu sais, je passe le plus clair de mon temps avec elle. J'ai tout mis de côté pour vous venir en aide, et c'est aussi de cette façon que je le fais. Tu ne penses pas que ce serait dommage de réduire mes efforts à néant juste parce que tu veux lui parler ? »

Je croise les bras sur ma poitrine, vexée et surprise qu'elle le prenne ainsi. Il est plutôt rare qu'on me tienne tête dans cette maison.

« De vous trois, c'est Ajita que je connais le mieux. Je parle un peu avec Maximilien, mais ce n'est pas comparable. Toi, par contre... j'ai vraiment du mal à te cerner.

— Quel est le rapport ?

— Je me demande juste ce que tu peux bien lui raconter. Tu l'as dit toi-même : vous passez vos journées ensemble. Tu n'as pas des responsabilités ou un travail, comme Maximilien ? Pourquoi est-ce que tu trouves ça *si* important ?

— Je suis assez étonnée que tu me poses cette question... ce qu'on fait, toi et moi, ce n'est pas si différent que ça. On met notre vie en suspend pour quelque chose d'important. Moi, j'essaie juste de faire en sorte que Clara ne soit pas un obstacle pour toi... »

Elle se mord les lèvres et souffle :

« Et que sa conduite ne finisse pas par la mettre en danger.

— Parce que tu penses que ça pourrait être le cas ? C'est ridicule. Tu passes trop de temps avec elle. Je ne veux pas qu'elle finisse par croire ce genre de choses justement parce que je n'ai pas pu lui parler. Ça pourrait compromettre ce que toi et moi on considère comme *important*. »

Dolores hésite un court instant. Je me suis avancée et nos visages se touchent presque ; j'aperçois la lueur de doute qui vacille dans ses yeux ainsi que le très léger frémissement qui agite le pourtour de ses lèvres entrouvertes.

Elle s'écarte au moment même où je me demande si elle va oser me dire de passer mon chemin. Je pose aussitôt la main sur la poignée de la porte, prête à entrer. Dolores m'interpelle une dernière fois :

« N'insiste pas si elle ne veut pas. »

Clara se lève dès qu'elle me voit pénétrer dans la pièce. Il s'agit peut-être d'un simple réflexe, mais ça me fait sourire malgré moi.

Je veille à bien fermer la porte pour être sûre que personne ne puisse nous entendre, au cas où Dolores se mette à écouter en cachette. Clara a entre-temps repris sa place sur le lit, comme si de rien n'était. Il y en a deux : un près de la fenêtre, et un autre, un simple matelas très modeste, accolé au mur opposé. La chambre est sommaire et assez petite ; je me demande comment elle fait pour ne pas succomber à l'envie d'en sortir alors que j'ai déjà moi-même du mal à être confinée dans cette maison.

« Bonjour, dis-je. »

Clara est parcourue d'un frisson. Ses joues pâles virent soudainement au carmin sous l'effet de la

colère qui tonne sous sa peau.

« Qu'est-ce que tu me veux ? »

Je m'avance vers la fenêtre sans piper mot, les mains croisées dans le dos. Un parfum d'intérieur trône sur une minuscule table de chevet où sont éparpillés quelques grands classiques de la littérature. L'odeur est entêtante.

« Pas grand-chose. Je viens voir si tu vas bien, rien de plus, prendre la température... tu as déjà été énervée contre moi, mais ça n'avait encore jamais duré aussi longtemps.

— Tu t'inquiètes pour moi ? Oui, c'est vrai, j'avais oublié : tu te soucies beaucoup de ton prochain...

— Ne me parle pas comme ça.

— Il va falloir t'y habituer parce que je ne pense pas que tu mérites mieux. »

Je me retourne brusquement pour lui faire face. Ses yeux s'écarquillent et j'entrevois une nouvelle fois cette expression que j'ai en horreur, cette peur viscérale qui me noue le ventre et hante mes pires cauchemars.

« Est-ce que tu aurais réagi autrement si j'avais tiré sur Malika ?

— Quoi ?

— Tu aurais préféré ? Est-ce que tu m'en veux parce que je n'ai pas su tirer sur la bonne personne ? Parce que c'était un ami ?

— Bon sang, dis-moi que tu n'es pas sérieuse... tu penses vraiment que c'est ça qui me pose problème ? Tu crois que j'aurais sauté de joie si tu avais tué Malika ? Parce que c'est bien de ça dont on parle, de *meurtre*. Ça n'aurait rien changé, et toi, pour poser une question pareille, tu es sacrément...

— Mais Abdel était...

— Innocent ? Ça ne t'a pourtant pas empêchée de le torturer, ni même de l'abattre. Ça ne valait pas grand-chose à tes yeux, hein ? Tu voulais tellement venger Rodrigue que tu as fini par perdre pied. Ou prendre ton pied. C'est dur à dire, ces temps-ci. »

Je me penche en avant afin d'être au plus près de son visage. Clara cligne rapidement des yeux puis recule, comme piquée au vif. Une veine saille sur son front.

« Tu as peur de moi ?

— La vraie question est de savoir qui n'a pas peur de toi.

— Tu sais que je ne te ferai jamais de mal.

— Non, Olivia. Je ne sais plus. »

J'esquisse un pas en arrière. Il fait tout à coup beaucoup plus froid dans la pièce.

« Comment veux-tu que je te fasse confiance alors que tu crois sincèrement qu'on peut résoudre tout et n'importe quoi par le meurtre ?

— Ce n'est pas vrai !

— C'est pourtant ce que tu as fait. Alors ne vient pas me voir en pensant que tout peut s'arranger. Je ne peux pas pardonner. Je ne peux pas oublier. J'étais là, bon sang ! J'ai tout vu. Ce n'était pas un accident, tu as *décidé* de le faire. Ça t'a semblé raisonnable, et c'est ça qui te rends aussi dangereuse. »

Je grince des dents, amère. J'ai comme un goût de bile dans la bouche et une sensation de déjà-vu à l'esprit. Lui parler ne changera rien. Je ne peux plus compter sur elle.

« Je te l'ai déjà dit, continue-t-elle. Je regrette tout. »

Clara me regarde, toute tremblante de colère, et bat furieusement des paupières pour chasser les quelques larmes qui bordent le contour de ses yeux. Ses paroles pourraient être considérées comme braves et courageuses, mais ses gestes trahissent une grande nervosité. Elle crispe les poings et garde la mâchoire serrée, de sorte que je peux voir des nerfs tressauter sous sa peau ; sa poitrine se soulève plus vite que la normale, son visage est moite de sueur et ses cheveux bruns, plus longs qu'à notre rencontre, luisent légèrement à la lumière du jour.

« Si tu veux en finir avec moi, vas-y, je ne vais pas t'en empêcher. »

Elle fronce les sourcils et pose les mains sur les hanches pour marquer son air déterminé. Elle se ravise ensuite et pointe plutôt l'index vers moi.

« Voilà ce à quoi tu me réduis : si je reste, je meurs. Si je pars, je meurs. Parce que le plus triste dans tout ça, c'est que je serai à tout jamais liée à ton destin. Je porterai toujours les marques de ce que j'ai fait, mais aussi de ce que tu as fait. Mes erreurs me poursuivront jusqu'au bout du monde.

— Tu n'iras nulle part! Je réponds du tac au tac, donnant ainsi à ma voix des accents tranchants et désespérés. »

Clara ferme les yeux.

« Ça me tue que tu me tiennes si facilement en ton pouvoir. »

Mon cœur se serre. La colère me consume.

« Tu vas rester, dis-je. Non pas par obligation, mais par honneur. Parce que tu as promis de m'aider, tu y voyais même une perspective réjouissante. Rien ne doit changer. Tu m'obéiras jusqu'à ce que je te dise d'arrêter. Tu vas rester. »

Clara me considère un moment de ses yeux humides.

« C'est bien la seule chose qui me reste à faire, non ? »

Elle passe une main sur sa nuque puis croise les bras sur sa poitrine dans la vaine tentative de s'empêcher de trembler.

« Je vais sourire et te suivre comme un toutou jusqu'à ce que tu me forces à creuser ma propre tombe. Quoique, c'est déjà fait. »

Cette fois-ci, j'en ai assez. Je sors et claque la porte, à fleur de peau. Je m'appuie contre le mur et m'accorde un moment de répit pour respirer, insensible à l'étrange regard que Dolores me jette depuis l'autre côté du couloir.

Ajita avait raison, je ne peux prétendre le contraire : Clara m'a définitivement tourné le dos et va me rendre la vie infernale. J'ai perdu sa confiance pour de bon ; et pourtant, si elle avait été à ma place, elle aurait compris ! Mais au lieu d'essayer de voir les choses de mon point de vue, elle s'entête à compliquer davantage la situation.

A quoi bon s'acharner ? Clara ne fait plus partie des nôtres. Je vais malgré tout devoir composer avec ; elle sera le maillon faible de la chaîne, le dernier obstacle à notre réussite.

Et dire que nous étions amies.



## Chapitre 36

Je regarde la télévision, assise en tailleur sur mon lit et l'esprit ailleurs. Les prévisions météo de la chaîne qui a su capter mon attention annoncent de très fortes chaleurs en début d'après-midi. La nouvelle ne m'enchant pas trop, mais ce n'est pas très surprenant : le mois de juillet est à nos portes.

Et puis c'est comme tout, on finit par s'y habituer. Au fond, la douleur que j'éprouve continuellement dans la poitrine n'est pas si différente de ces interminables suées qui m'incommodent tant.

Un long soupir me fend le cœur. Je m'endurcis, j'apprends à passer outre, et je finis par croire à mon propre mensonge : que *tout va bien*.

« Bienvenue dans cette édition du 29 juin... »

Le journal télévisé commence et je fais un effort pour me concentrer. J'ai mis la main sur un stylo à bille dont le capuchon a rapidement trouvé son chemin jusqu'à ma bouche ; je mâchonne l'embout avec hargne tandis que je regarde les images défiler devant mes yeux.

Le plateau où est tourné le journal est aux couleurs du drapeau national : la présentatrice se tient derrière un long comptoir courbe qui affiche un rouge vibrant, presque aussi intense que le bleu qui sert d'arrière plan et sur lequel est décliné à plusieurs reprises l'image d'un globe terrestre. Quelques touches de blanc viennent adoucir ici et là l'ambiance électrique qui résulte de cette profusion d'agressivité visuelle.

La femme à l'écran ouvre la bouche et énumère les titres du jour.

*Déception.*

Les premiers sujets abordés me semblent aujourd'hui bien légers et insignifiants, trop communs pour être remarquables ; la politique étrangère et l'économie sont abordées avec une banalité jusqu'alors propre au prix du pain du jour. Apparemment, l'exportation est à la baisse et les gros groupes en pâtissent. Les délocalisations ne sont plus suffisantes pour faire du profit, du coup les grands de ce monde blâment un modèle dépassé et inadapté. A qui la faute ? La consommation a changé, pas eux. Il serait peut-être temps de se poser les bonnes questions.

Alors, même si partout ailleurs des postes se libèrent quotidiennement, des commerces au bord de la liquidation se retrouvent obligés de licencier. Tout n'est qu'une succession de hauts et de bas plus ou moins longs, suivant le point de vue adopté. C'est justement ce qu'explique le reportage suivant, centré sur le retour au savoir-faire d'antan et d'autres bêtises dont je n'ai que faire. J'y vois une femme qui vend ses propres légumes aux habitants des environs et dont les affaires ne font que prospérer.

Manger local, penser national, traditionnel et conventionnel... le phénomène Altéré a exacerbé un instinct de préservation déjà à cran, et certains y ont vu l'occasion rêvée de s'infiltrer dans la brèche.

Je pousse un long soupir, aussi cassée que du sucre en morceaux.

Le sujet suivant, en lien avec l'expansion soudaine des métiers manuels, explique que les travaux de rénovation effectués au Centre Décisionnaire touchent bientôt à leur fin.

Mon expiration empreinte d'humeur se prolonge, tout comme le souffle glacé du vent lorsqu'il s'époumone dans les rues en pleine nuit.

Et puis, la tension grimpe d'un coup ; vient enfin le fameux point qui me laisse une boule en travers de la gorge et la désagréable impression de filer vers ma perte, à croire que je n'attendais que ça. La chaîne diffuse les images de la rencontre soi-disant fortuite entre Bertrand Mingeot et la mère de Malika, tout en évoquant en voix hors champ les promesses qu'il lui a faites.

« Une loi interdisant aux Altérés de se marier, mais aussi de procréer pourrait ainsi être... »

J'aurais préféré ne pas avoir raison.

Une scène attire mon attention et j'appuie sur pause ; l'image se fige. Elle se tient à droite de l'écran, les mains jointes au niveau du ventre, la tête légèrement inclinée sur le côté, en signe d'écoute, et un sourire distingué vient tirer sa bouche vers le haut. Juste à côté d'elle, à sa gauche, se tient Bertrand Mingeot. Vêtu d'un costume sombre, il la regarde de biais, une main levée en l'air pour souligner le discours qu'il prononce. Il me laisse la même impression que ce jour-là : c'est un beau parleur, et il excelle dans son domaine, par-dessus le marché.

La journaliste passe ensuite à autre chose et me perd pour de bon. Je me laisse tomber contre les oreillers, fatiguée, et me lance dans la contemplation approfondie du plafond. Ma main glisse du lit. Je touche du bout des doigts la bière posée au sol et la porte à ma bouche. Je bois le fond de bouteille d'un trait puis ferme les yeux en faisant abstraction des bruits ambiants. Le désastre est imminent, et il me reste si peu de temps...

Les deux camps du Centre Décisionnaire se sont renvoyés la balle à plusieurs reprises mais le texte est toujours aussi virulent. Toutefois, je sens que le vent se lève ; la situation est sur le point de basculer. Je suppose qu'il suffit de graisser la patte aux bonnes personnes pour que les esprits soient enfin prêts à faire des concessions. Le débat vit ses derniers jours ; il ne faut pas louper le coche ou bien tout ce qui en découlera nous mènera à notre perte.

Ce ne sera pas facile.

Déjà, il faut y pénétrer. Il y a plusieurs entrées, dont une pour les visiteurs. Inutile de dire que les premières sont à proscrire. Ressembler à une personne haut placée est une chose, mais partir rejoindre ce haut lieu du gouvernement depuis son domicile, dans une belle voiture avec chauffeur, pour converser naturellement avec ses confrères sans commettre un impair en est une autre. Ce n'est pas que la perspective de jouer avec le feu ne m'enchant pas ; j'aurais adoré les rouler dans la farine de cette manière, mais cette idée ne me mène pour l'instant qu'à un vulgaire cul-de-sac.

Creuser plus loin ne servira à rien, il faut explorer une autre voie.

La sécurité doit être conséquente pour un endroit aussi important, surtout en ces temps troubles. J'imagine néanmoins que des gens doivent tout de même s'y rendre pour travailler, et qu'il serait envisageable de se faire passer pour l'un d'entre eux. Ça, ou mettre à profit l'entrée des visiteurs. N'est-ce pas la solution la plus simple, après tout ? Dolores pourrait faire en sorte qu'on ne me reconnaisse pas et j'aurais alors un peu moins de deux heures devant moi pour mener à bien mon projet. Mais ça ne rimerait à rien sans les papiers d'identité adéquats, et je doute qu'ils puissent me les fournir.

Je me souviens alors que, de toute façon, les visites sont prohibées lors des débats importants ; ce sera forcément le cas le jour du vote. Une idée de plus à mettre au placard.

« C'est pas vrai... dis-je en serrant les dents. »

Le Centre Décisionnaire va avoir le dernier mot. Il faut à tout prix que je sois présente pour leur faire savoir que ça ne me plaît pas et surtout, que je ne me tais pas.

Je m'apprête à passer la main sur mon visage pour chasser la fatigue de mes traits quand, soudain, je suspends brusquement mon geste au dernier moment. Une odeur de café flotte dans la maison, comme chez grand-père, mais ces matins me semblent déjà dater de plusieurs années. Ajita doit sûrement être en train de faire fonctionner la machine, et ce n'est pas très étonnant ; elle en boit par tous les temps, et à n'importe quelle heure de la journée. Est-ce qu'elle dort, au moins ?

Une ombre passe sur mes pensées ; une seconde bière ne serait pas de refus. Je fronce les sourcils, perplexe, lorsque je réalise que j'ai l'impression de passer à côté de quelque chose.

Le silence s'engouffre dans mes oreilles, comme si la télévision ne marchait plus, comme si, tout à coup, le monde tout entier avait décidé de retenir son souffle, d'embrasser la quiétude, et le poids de l'absence vient libérer mes épaules du fardeau qui les alourdissait. Ne reste plus que la tiédeur de mon corps, presque agréable après cette séance infructueuse de pompes mentales.

Ma poitrine se soulève lentement. Les bras étendus le long du corps, je me languis de cette seconde bière que je ne suis pas allée chercher.

Soudain, je percute.

Les travaux ! C'était là, sous mon nez, et je n'ai rien vu ! Je me lève d'un bond en pestant furieusement contre moi-même. Si j'avais passé un jour de plus à me torturer les neurones... j'attrape un morceau de papier et me mets à écrire frénétiquement tout ce qui me passe par la tête, sans pour autant cesser de jurer abondamment. Un peu trop, d'ailleurs, car Ajita vient frapper à ma porte.

« Tout va bien ? S'enquiert-elle. »

Elle entre sans attendre ma réponse.

« Tout va pour le mieux, dis-je en continuant d'écrire à vive allure. Je viens enfin de sortir de mon état de léthargie...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire que je tiens quelque chose de concret. »

Ajita s'approche de moi et regarde par-dessus mon épaule pour tenter d'apercevoir le contenu de mon carnet. Je le plaque contre mon ventre et tourne la tête sur le côté. Son visage est à quelques centimètres seulement du mien.

« Pas tout de suite. Je ne tiens pas à me répéter. Et si tu allais demander aux autres de se réunir en bas ? Je n'en ai pas pour longtemps. »

Elle me regarde longuement, droit dans les yeux, et je vois pointer une once d'agacement dans son regard. J'ai à peine le temps de noter ce détail qu'elle s'écarte brusquement et me tourne le dos, avant de se diriger vers la porte, incertaine. Ses longs cheveux bruns se balancent dans son dos au rythme de ses pas. Elle pose finalement la main sur la poignée et s'immobilise un instant.

« Clara aussi ? Dit-elle.

— Quoi ?

— Je demande aussi à Clara de t'attendre en bas ? »

J'hésite un instant.

« Oui. »

Je descends à mon tour dès que je suis prête et leur expose la situation.

Silence.

Je me penche légèrement en arrière et la chaise craque sous mon poids. Une fois encore, il fait si chaud que les stores du salon ont été baissés ; la lumière du jour peine à entrer dans la pièce. Tout le monde a pris place autour de la table basse. J'attends leurs réactions.

« Ça me semble un peu précipité, dit finalement Ajita. Ça peut arriver demain comme dans deux semaines. Tu voulais prendre ton temps pour bien faire les choses, pourtant... »

Elle se tait, sûrement par peur de me vexer. J'imagine que m'entendre parler de ça doit leur donner l'impression que je me jette dans la gueule du loup. Et que je les y entraîne aussi.

J'ai envie qu'ils me suivent, mais je ne peux pas leur en vouloir.

« Nous n'aurons peut-être plus jamais l'occasion de frapper aussi fort, dis-je. C'est peut-être le dernier coup de cette partie d'échecs, une occasion en or qui ne peut pas se rater, même si ça ne sera pas facile, je vous l'accorde.

— Mais est-ce qu'on aura le temps de peaufiner tous les détails ? M'interroge Maximilien en haussant les sourcils. Il y a des choses qui demandent beaucoup d'attention, et j'ai peur que ça nous saute à la figure si on se retrouve contraints de délaissé certains aspects.

— On fera au mieux. Je vous fais confiance sur ce point-là.

— Ça ne change rien au fait que c'est une très mauvaise idée. »

Tous les regards convergent vers Clara. L'obscurité baigne son visage et je vois à peine ses lèvres remuer dans le noir. Elle se lève, croise les bras, et fais quelques pas en direction de la cuisine avant de s'appuyer contre le mur. Ajita croise mon regard.

« Je t'ai demandé de suivre mes instructions à la lettre, pas de me donner ton avis.

— Non, je ne pense pas qu'elle soit si mauvaise que ça, ton idée, réfléchit Ajita. Si on commence les préparations dès aujourd'hui, c'est faisable. Et au pire, on pourra toujours changer d'avis si on se fait prendre de court...

— C'est hors de question, je décrète. Soit vous êtes avec moi, soit je me débrouille toute seule.

— Ce ne serait pas possible, même pour un Stade Supérieur. »

Je fais couler mon regard sur mon auditoire. Tous, hormis Clara, me regardent avec intensité, tendus par l'animosité trouble qui électrise l'air. Je soupire et finis par rendre les armes pour gagner, je l'espère, du temps. Il faut savoir faire des concessions, je suppose...

« D'accord. Vous n'aurez qu'à vous désister si ça ne vous branche plus... »

Maximilien et Ajita échangent un regard.

« Si ça ne te gêne pas, dit-il, j'aimerais passer la journée de demain sur Paris, pour faire des repérages. Je pourrais partir en soirée, louer une chambre d'hôtel et rentrer le jour d'après. Je peux me libérer facilement, alors ça ne me gêne pas.

— Tu pourrais même partir dès aujourd'hui, lui propose Ajita avec enthousiasme. Tu collecterais bien plus d'informations sur deux jours, tu ne penses pas ?

— Eh bien... c'est une bonne idée, dis-je. Oui, tu n'as qu'à faire ça, et on se réunira à ton retour pour faire le point. N'hésite pas à prendre toutes les initiatives que tu jugeras nécessaires. »

Je réfléchis un instant.

« Et si quelqu'un t'accompagnait ?

— A qui est-ce que tu penses ? Demande-t-il en fronçant les sourcils. »

Ajita se penche en avant et ses cheveux viennent cacher son visage.

« Maximilien travaille très bien tout seul, dit-elle.

— Je ne dis pas le contraire. Je pense juste que Alix pourrait lui être d'une grande aide au cas où il y aurait un pépin. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Tous deux échangent de nouveau un regard, et je pense tout à coup au comportement étrange dont Ajita a fait preuve dans la chambre. Pourquoi a-t-elle agi ainsi, et pourquoi a-t-il tant besoin de son accord avant de me répondre ?

« Ça me va, répond finalement Maximilien en me souriant.

— Très bien. Et quant à vous, je veux que vous me trouviez tout ce qu'il y a à savoir sur les lieux. »

Je m'étire longuement et me mets ensuite debout, marquant ainsi la fin de cette brève réunion. Ajita prend Maximilien à part dans la cuisine avant qu'il ne lève le camp, et les autres se dépêchent d'aller mettre en œuvre mes directives. Je souris, apaisée, et prends le portable prépayé que nous avons trouvé chez Rodrigue pour mettre au parfum Alix. De tout, de ça, de la suite.

C'est pour bientôt.

Il était temps.

## Chapitre 37

Le jour d'après passe en coup de vent. L'orage qui s'est amorcé plus tôt dans la matinée a fini par éclater au-dessus de nos têtes, baignant la maison et ses environs d'une pluie fraîche et soutenue. Ce moment d'accalmie éclipse pour un temps la chaleur écrasante ; enfin, je respire.

Les craquements secs et répétés qui déchirent le ciel noir me plongent dans un drôle d'état cotonneux. Ils ne m'effraient pas, au contraire, j'y trouve un certain réconfort. La météo a de l'énergie à revendre ; j'aime savoir qu'elle se porte bien mieux que moi. En un sens, c'est rassurant. Même après s'être contentée du même refrain durant ce qui m'a paru être une éternité, la nature est encore capable de se secouer les puces. Alors, peut-être que moi aussi, une fois que les forces me seront revenues.

Car pour l'instant, c'est loin d'être le cas. Je traîne encore au lit, mon corps étendu en étoile par-dessus les couvertures, incapable d'esquisser le moindre geste sans avoir l'impression d'être à bord d'un navire en pleine mer. Je n'ai pas bu, pourtant, du moins pas assez pour finir dans cet état-là. Un mal au crâne stupéfiant m'empêche de fermer l'œil, même rien que pour une courte sieste, et je nage entre deux eaux, fatiguée.

Je ne vois pas le temps s'écouler. Il me glisse entre les doigts, aussi rare et délicat qu'un métal précieux sous forme liquide, sans pour autant me brûler les mains. Il me berce et me permet de ne pas trop souffrir de ce manque de sommeil qui me tiraille, m'empêche de compter les heures qui me séparent de ma deuxième prise de paracétamol.

Si je me sens au plus bas, c'est que le phénomène s'inverse, non ? Cette douleur qui enfle dans ma tête, pareille à une tempête bien dosée, n'est autre que le signal censé m'alerter d'un retour à la normale imminent. C'est bon signe... ou peut-être pas, après tout. J'en sais toujours aussi peu sur cette étrange singularité, mais ce que je suis loin d'ignorer, c'est que mes visions de cauchemar et les maux qui les accompagnent ne vont pas tarder à se manifester.

Alors, je me repose, à la fois parce que j'y suis contrainte, mais aussi en prévision des jours à venir. Les autres me laissent en paix, sans faire de bruit à l'étage, et la maison me paraît plus calme que jamais ; à tel point que, sans faire le moindre effort de concentration, je peux l'entendre respirer.

De temps à autre, le bois craque sous le poids de l'âge et les volets grincent lorsque le vent s'intensifie. La vieille demeure combat le silence à sa manière, avec ses propres armes, en me laissant entrevoir le cœur qui bat à l'intérieur du mobilier. J'y perçois une sorte de mélancolie, comme s'il s'agissait d'une résidence secondaire qu'on se doit de quitter à la fin de l'été, le cœur noirci de regrets.

Je pousse un très long soupir qui me donne les larmes aux yeux. Un peu plus, et je vais réussir à me rendre triste.

Un coup d'œil à l'heure affichée sur l'écran du portable trouvé chez Rodrigue m'apprend que l'après-midi touche à sa fin. Plus que quelques heures à patienter, et ils seront enfin de retour. Je frémis d'impatience et cette perspective réjouissante redonne un peu de vie à mes muscles endoloris. Mes cuisses se décollent du lit, doucement mais sûrement, puis c'est mon corps tout entier qui finit par se dresser en direction du plafond.

Néanmoins, je manque d'assurance et par conséquent me fige dès que la pièce semble se transformer en un carrousel grandeur nature. Les meubles tournoient devant mes yeux à une vitesse hallucinante, si vite et si fort que j'en perds le nord.

Une fois remise de mes émotions, je descends du lit, prudente, et rabats négligemment les couvertures vers l'intérieur pour me donner bonne conscience. J'éteins ensuite la télévision, la télécommande dans une main et mon front contre l'autre, trop occupée à essuyer la sueur qui y

coule pour me préoccuper du plaisir que je tire du soudain silence de l'écran noir.

Je sors finalement de la chambre, à demi assommée par les violentes pulsations qui battent tout contre mes tempes, mais pleine de gratitude vis-à-vis du sol frais qui répand de délicieux frissons dans mes membres lorsqu'il rencontre la plante de mes pieds.

Je dévale l'escalier.

« Ajita ? »

La fenêtre de la cuisine est ouverte. Je m'approche, médusée. Quand j'étais petite, grand-père me répétait sans cesse de toujours bien fermer portes et fenêtres à l'approche d'un orage. Il disait qu'autrement, la foudre pourrait accepter l'invitation et venir frapper dans la maison. Je passe la tête à l'extérieur, observe brièvement les plantes qui, noyées sous l'eau, continuent de souffrir, et ferme finalement la fenêtre d'un coup sec.

Je recule dès que j'entends craquer les marches de l'escalier et me retourne pour faire face à Dolores. Elle pose un verre vide sur le plan de travail.

« Tu cherches Ajita ? »

— Elle n'est pas en bas ? »

Dolores s'avance et croise les bras.

« Je crois qu'elle est aux toilettes. Tu as besoin de quelque chose ? »

— Non, c'est bon, dis-je en soupirant. Je voulais juste papoter en attendant le retour de Maximilien et Alix.

— Tu peux toujours le faire avec moi, dit-elle. »

Elle me déloge d'où je suis pour venir fouiller dans un placard, la faute à une petite fringale de fin de journée.

« Non merci, dis-je. Je ne suis pas Clara. Je ne me confie pas à la première venue. »

— On est parties du mauvais pied, c'est vrai... surtout que ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. J'aimerais arranger les choses. Mais si c'est simplement le fait que je lui parle qui t'embête, je suis désolée, je ne peux rien y faire. Elle est ici, alors il faut bien que quelqu'un s'y colle.

— Je sais. C'est parce que je ne suis pas foutue de faire quelque chose. »

Dolores me regarde longuement, les sourcils froncés.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. »

— Tu dois te demander pourquoi je n'y arrive pas. J'ai livré Malika à la police sans états d'âme, alors je devrais bien pouvoir faire un truc du même genre pour Clara...

— Je ne crois pas que tu l'aies fait sans états d'âme. Je crois que tu en souffres et que tu ne veux pas avoir à le faire une seconde fois.

— Ah oui ? »

Je fais un pas en avant, impassible. Il fait sombre et je n'arrive pas à distinguer l'expression qu'elle arbore.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

— La promiscuité. On vit ici sans vraiment se connaître mais il y a des choses qui sont faciles à voir pour ceux qui savent où chercher. »

Je passe une main sur mon visage. Alors je suis si transparente que ça ? Je m'apprête à ajouter quelque chose quand j'entends soudainement une porte claquer au rez-de-chaussée. Dolores sursaute puis tourne la tête sur le côté.

« Ce doit être Ajita, me dit-elle. »

Je quitte la cuisine sans un mot et suit l'ombre qui se meut jusqu'au salon.

« Je te cherchais. »

Ajita me fait volte face, surprise. Elle a son téléphone personnel en main. Je souris. Peut-être qu'elle joue aux toilettes, pour patienter...

« Alors, tu as des nouvelles ? »

— Maximilien m'a contactée avant qu'ils ne prennent le chemin du retour. Ils seront bientôt là, ne t'en fais pas. »

J'inspire profondément et prends sur moi. Et puisque j'ai apparemment encore beaucoup de temps devant moi, je décide de prendre un cachet effervescent pour faire passer ce fichu mal de tête.

Fort heureusement, Ajita a raison ; Maximilien et Alix se présentent à la porte d'entrée une vingtaine de minutes plus tard, mal fagotés et très fatigués. Je leur laisse le temps de boire un coup et d'aller se débarbouiller puis nous nous rassemblons tous dans le salon, comme la veille, pour faire le point. Clara est consignée à l'étage, autant par égoïsme que par mesure de précaution. Je préfère la savoir là-haut, enfermée à double tour, les oreilles hors de portées de notre remue-méninges. Elle en sait déjà assez, suffisamment pour se torturer l'esprit avec ça.

C'est moi qui entame la discussion ; chaque minute qui passe est précieuse, et je ne compte pas en perdre une seule de plus.

« Commençons d'abord par le début... je soupire en me frottant la tête. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Le Centre Décisionnaire, depuis sa relocalisation causée par l'opération d'urbanisme d'il y a dix ans, est situé sur la rive droite, me répond Maximilien. Le bâtiment est neuf et se veut plus imprenable que son prédécesseur, relégué au rang de musée, mais tu sais ce qu'on dit : c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes. Il y a plusieurs entrées, mais tu l'ignores pas, les visites ne sont pas autorisées lors des débats importants. D'ailleurs, le jour du vote, la séance commencera à trois heures de l'après-midi.

— Ce qu'il faut savoir, continue Alix en feuilletant son carnet, c'est qu'il n'y a pas que le Centre Décisionnaire sur place. C'est assez difficile à visualiser, mais l'endroit s'articule comme une sorte de complexe architectural. Il y a d'autres bâtiments qui servent de bureaux et qui sont réservés aux délégués et aux personnes qui travaillent pour eux. Il y a même un restaurant privé, tu te rends compte ? Et, plus intéressant encore, le service informatique se trouve également dans les environs.

— Non, rétorque-t-il. Je t'ai déjà dit que ce n'était pas une bonne idée. »

Je hoche la tête tout en maintenant le contact visuel avec lui, un brin amusée bien que j'essaie de le cacher. Il a attaché ses longs cheveux foncés en une épaisse queue de cheval qui pend sur son épaule, jusqu'au logo en forme de flamant-rose sur son débardeur gris, un peu large au niveau des aisselles.

« On n'y est pas encore, mais j'y penserai.

— L'hémicycle incarne le point névralgique, poursuit Maximilien. Il est au centre de tout, et du coup, on a l'embarras du choix pour le rejoindre. Le plan d'aménagement voulait en faire quelque chose de moderne, et fracturer l'espace pour faciliter les déplacements, de ce côté-là, oui, c'est une réussite. Seul bémol : la présence de journalistes à sa sortie, dans une salle réservée à cet effet. Il faudra à tout prix éviter ce lieu pour ne pas passer dans le champ des caméras.

— Et les travaux, dans tout ça ?

— Ah, les problèmes d'étanchéité... Ce Centre Décisionnaire était un beau projet, mais ils n'ont pas su y mettre les formes. Beaucoup sont effectués dans des endroits réservés au personnel ou aux délégués et qui ne sont pas ouverts au public, mais il y a quand même eu quelques retouches dans des salles plus communes et utiles pour nous. Un ouvrier qui y passerait ne se ferait pas trop remarquer, et puis les protocoles de sécurité à l'entrée sont si strictes qu'ils auraient peu de raisons de se méfier.

— C'est le nec plus ultra en matière de sécurité, renchérit Alix.

— Aucun endroit n'est imprenable. Tu as vu sa superficie ? L'équipe d'entretien doit disposer d'un bon effectif. Une tête de plus ou de moins...

— Oui, mais tu ne comptes pas prendre ce bâtiment à toi toute seule, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

— Alors écoute. Les allées et venues sont toutes contrôlées par des cartes à puces ; les employés pointent quand ils entrent et quand ils sortent. Ils sont également minutieusement fouillés et doivent

présenter leurs papiers d'identité tous les jours. Il y a même un portique de sécurité.

— Et quelqu'un sait comment marchent ces cartes à puces ?

— Elles sont nominatives et ne donnent pas toutes accès aux mêmes zones, dit Maximilien. Quand une carte est perdue, son propriétaire doit immédiatement le faire savoir, autrement il aura de très gros problèmes. Le service informatique se charge alors de rendre son utilisation impossible. Et si la carte finie par être retrouvée dans un tiroir à chaussettes, tant pis ! Ils veulent ne prendre aucun risque.

— Subtiliser une carte ne serait donc pas une bonne idée... je soupire.

— A moins d'être en mesure de faire en sorte que son propriétaire ne se pointe pas, propose soudainement Ajita avec un sourire en coin.

— Tu crois que c'est faisable ? Qu'on pourrait bâillonner quelqu'un, prendre sa carte et ses papiers, et même son apparence, et entrer sans soucis ?

— Peut-être. Il faudrait être sûr que la personne ne puisse avoir aucun contact avec l'extérieur.

— Vous oubliez une chose, dit Alix. C'est bien beau de ressembler à quelqu'un, mais il faut aussi être cette personne. Qu'allons-nous faire si quelqu'un que nous sommes censés connaître nous adresse la parole ?

— Ce n'est qu'un détail, je rétorque.

— Si tu penses que ce n'est pas important alors c'est que tu n'as rien compris. Cette personne pourrait donner l'alerte et nous mettre la sécurité sur le dos. Le Centre Décisionnaire est grand, mais ils finiraient quand même par nous mettre la main dessus.

— Pas si Dolores est déjà dans le bâtiment. Elle pourrait changer mon apparence une seconde fois, et le service de sécurité serait alors à la recherche d'un fantôme. »

Je m'enfonce dans mon fauteuil, les bras croisés. Je crois bien que le cachet que j'ai pris un peu plus tôt n'a eu aucun effet... et ce n'est pas pour arranger pas mon humeur exécration.

« Alors personne ne va évoquer la possibilité d'infiltrer le service informatique ? Soulève Alix, visiblement déçue.

— Ce serait bien trop risqué, rétorque Ajita. Et puis, je ne m'y connais pas.

— Moi non plus, ajoute Maximilien.

— C'est dommage, ça aurait été tout de même plus pratique. Parce que si je comprends bien, votre seule idée pour l'instant, c'est de piquer assez de cartes pour qu'on puisse tous entrer et de garder des employés captifs ?

— Si tu as une meilleure idée, vas-y, je t'en prie... »

Alix lève un doigt en l'air et prend ensuite une grande inspiration. Je la coupe avant qu'elle ne puisse dire quoi que ce soit :

« Une meilleure idée que d'infiltrer le service informatique, je veux dire.

— Certains d'entre nous ont le gêne, dit-elle. On pourrait s'en servir.

— Dolores s'en servira.

— Non, je parlais de moi.

— Je refuse que tu t'en serves pour autre chose que effacer nos traces au cas où quelque chose se passerait mal. Je ne veux pas que tu t'abîmes encore plus la mémoire, sinon, je ne pourrais plus rien tirer de toi.

— Tu crois être gentille en disant ça ? Déjà, c'est pas très réglo d'insinuer qu'elle, elle peut se fusiller la santé sur commande, mais en plus, tu manques vraiment de jugeote. Tu penses sincèrement pouvoir me dicter mes actes ? Ma pauvre, c'est risible, tempête Alix. »

Cette dernière serre les poings en me fusillant du regard. Dolores, qui est justement assise juste à côté d'elle, hausse les sourcils et décide de se faire toute petite. Je me frotte les tempes ; une brusque chaleur me monte à la tête, je ne vais pas pouvoir continuer comme ça encore longtemps.

« Je ne suis pas la seule ici à souffrir de l'effet mortel. Je ne sais pas pourquoi tu m'embêtes avec ça, mais tu devrais arrêter.

— Je fais ça pour te protéger, pour...



— Comme si je m'en préoccupais ! Je n'en ai rien à faire de ma mémoire. A vrai dire, moins j'en ai, mieux je me sens. Dis-moi ce que je dois faire, et je m'en charge. Mais si tu continues à m'écartier comme ça, c'est ma main dans la figure que tu vas avoir.

— Alix, c'est ridicule... dit Dolores en grimaçant. »

Mais elle lui lance un regard noir et cette dernière se tait. Un blanc s'installe, et tout le monde se regarde en chien de faïence. La douleur s'intensifie. Agacée, je décide finalement de faire d'une pierre deux coups et brise le silence tout en cherchant à débloquer la situation.

« Dis-moi Dolores, si tu te servais de ton gêne sur nous tous, sans aucune pause, ce serait fatiguant, n'est-ce pas ? Tu en serais capable ?

— Je n'ai jamais fait quelque chose de semblable, mais je connais mes limites. Ça serait assez rude, et je ne sais pas si je serais en mesure de marcher après... ni même de franchir la sécurité. »

Elle se touche le visage, troublée, et je me dis que l'effet mortel qui l'affecte ne doit pas être beau à voir. Je la comprends.

« Et si tu réduisais le temps d'action de ton gêne ? Et si au lieu de deux heures, tu ne le faisais marcher qu'une ? C'est possible ?

— Eh bien, je crois, oui... il suffirait que j'allège l'énergie que j'accorde à ma tâche, mais ce serait quand même éprouvant. En plus, si c'est d'après un modèle, je devrais transformer non seulement votre visage, mais aussi votre corps, pour éviter qu'on ne remarque des différences entre vous et la personne de référence. Des différences de taille, de poids, de morphologie... dans tous les cas, cela me vaudrait d'être très épuisée et dans l'incapacité de me servir de mon gêne pendant plusieurs heures, au moins.

— Pas de filet de secours, donc, soulève Alix.

— Alors on fera en sorte que tu restes en retrait, je réponds en ignorant la remarque de cette dernière. Ce sera à Alix d'intervenir au cas où... »

Je passe une main sur mon visage.

« Je veux dire, si jamais il y a un problème. »

Le ton monte.

« Et voilà, grogne-t-elle, je sers encore de roue de secours. La dernière au courant, et la dernière à intervenir. C'est toujours la même histoire.

— Alix, on en a déjà parlé avant que tu ailles à Paris...

— Ça ne veut pas dire que la hache de guerre a été enterrée. »

Mes mains se crispent sur mes cuisses ; mes ongles s'enfoncent douloureusement dans ma peau. Je respire vite. J'ai du mal à rester concentrée.

« Mais qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Tu ne peux pas rester en place, il faut toujours que tu cherches la petite bête, que tu me provoques, alors même que je t'ai déjà expliqué que je ne peux pas tout te raconter pour l'instant... »

Je n'ai d'autre choix que de marquer une pause afin de retrouver le cours de mes pensées. Malheureusement pour moi, ce n'est pas suffisant. J'ai si chaud qu'il m'est impossible de garder les idées claires.

« Tu sais, je ne... »

Les autres me regardent sans cligner des yeux, interloqués.

« Je ne... »

Et là, je perds le fil pour de bon.

La suite, je la connais. Tout se mélange et porte à confusion. Mes vieux démons reviennent à la charge, et ce n'est qu'à ce moment que je réalise à quel point ils ne m'avaient pas manqués.

## Chapitre 38

L'obscurité, totale.

Puis vient le moment où j'ouvre enfin les yeux. La lumière, éclatante, inonde la pièce ; il me faut plusieurs secondes pour m'y habituer, ainsi qu'une autre poignée d'instant pour encaisser la douleur brutale qui se manifeste à l'intérieur, paraît-il, de mon crâne. Un marteau-piqueur est à l'ouvrage en son centre, et son puissant vrombissement morcelle petit à petit mon corps en des millions de fragments, tous plus acérés les uns que les autres.

J'ai marché sur du verre. Ou plutôt, c'est l'impression que j'ai.

Doucement, très doucement, j'essaie de lever l'enclume qui me sert de tête. En vain, tout d'abord. Avec plus de succès, ensuite. Je reconnais la pièce dans laquelle je repose, allongée de tout mon long sur le lit, le mobilier, les couleurs, mais pas la semi-pénombre qui avait jusque-là tapissé l'endroit.

Un léger frémissement agite mon corps lorsque je roule sur le côté, une jambe dans le vide. J'ouvre la bouche et m'offre entière au goût âcre qui recouvre ma langue, vulnérable. Je penche un peu plus vers le sol. La chair de poule se propage sur l'arrière de mes cuisses, exposées à l'air libre.

La fenêtre est ouverte et la lumière en jaillit, portée par une brise fraîche.

L'orage s'est arrêté.

« Est-ce que tu te sens mieux ? »

Mon cœur fait une embardée, frappé par le son de la voix qui s'exprime dans mon dos. La surprise est telle que la douleur, exacerbée, poursuit sa course sur et sous ma peau, aussi brûlante que la morsure d'un serpent.

« Mieux ? J'articule péniblement. C'est un grand mot. »

Je grimace au moment de me tourner pour faire face à Ajita, assise sur une chaise et résolument immobile. Elle m'observe, impassible, curieuse de savoir si oui ou non je vais m'en sortir ; je le vois au regard qu'elle arbore, à cette drôle de lueur propre aux scientifiques qui détaillent leur rat de laboratoire.

Cette pensée déferle sur moi sans crier gare et porte à mes lèvres une vague de dégoût. J'essaie de m'asseoir pour reprendre le contrôle mais mes membres, trop sollicités, croulent sous l'effort et se mettent à trembler.

« Vas-y doucement. Tu n'es pas encore complètement remise. »

Je grogne.

Le verdict est tombé : je suis faible.

« Il faut quand même voir le bon côté des choses : si tu fais de l'humour, alors c'est que ça ne va pas si mal que ça. »

Je me redresse lentement, le souffle court, et me masse la nuque. Mes mains remontent jusqu'à l'arrière de mon crâne et palpent la zone avec le plus de délicatesse possible. Je viens ensuite frotter mes tempes et du sang séché se glisse sous mes ongles dès que mes doigts s'approchent de mes cheveux.

« En théorie, en tout cas. Ça doit piquer un peu, non ? Tu t'es cognée contre le coin de la table basse après avoir tourné de l'œil. On a évité le pire, car si tu étais tombée plus lourdement... »

Ajita se penche en avant et pose une main sur le lit. Ses cheveux glissent de ses épaules et viennent s'étaler sur sa poitrine. Elle me sourit, et une chaleur douce irradie ses traits marqués. La lueur disparaît.

« Je suis étonnée de ne pas avoir assisté à ça avant.

— Moi aussi, dis-je en poussant un soupir.

— Depuis combien de temps ça ne t'était pas arrivé ? »

J'hésite avant de dire quoi que ce soit, et pourtant, je connais déjà la réponse ; je la sens peser sur ma langue, immense et lourde de conséquences, trop évidente pour être ignorée. Elle a la saveur des nuits blanches et l'odeur d'une tasse de café sans fond, la consistance des regrets de lendemain de soirée et le son des discussions animées qui enflamment les plus grands chercheurs. C'est la réponse à laquelle personne ne s'attendait. Celle qu'ils auraient préféré garder secrète.

« Depuis que tu m'as trouvée et conduite chez Abdel. Depuis que je l'ai tué. »

Mes pieds rencontrent le tapis qui recouvre le sol et mes orteils, pressés de retrouver toute leur vigueur, s'agitent au contact de la matière. Petit à petit, c'est tout mon corps qui reprend vie. La douleur s'attarde dans quelques zones tout au plus mais se retrouve partout ailleurs chassée de là, morceau par morceau.

C'est pourquoi je suis en mesure de remarquer le discret mais pas moins clair hochement de tête de Ajita ; sa gestuelle me porte à croire que je confirme ses doutes, quels qu'ils soient.

Je m'installe plus confortablement afin de rester attentive.

« C'est étrange, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il s'est passé exactement, ce jour-là ?

— Je ne suis pas sûre de réussir à l'expliquer. C'était... »

Je passe la langue sur mes lèvres sèches.

« Différent. »

Ajita se lève et fait quelques pas en direction de la fenêtre entrouverte. Elle jette un rapide coup d'œil à l'extérieur et s'appuie ensuite contre le mur. Son pied rencontre la bouteille de bière vide posée au sol. Le tintement qui en résulte me fait plisser les yeux.

« Ce que je lui ai pris, ce n'est pas ce que je prends d'habitude, dis-je tandis qu'une boule se forme dans ma gorge. Ce n'était pas de la douleur, et ça ne m'a pas fait de mal quand je l'ai reçu, pas *exactement*. Au contraire. Sur le moment, ça m'a rendue plus forte. Et après, aussi. »

Là, je détourne le regard.

« Si on ne m'avait pas arrêtée, ce n'est pas une balle qui aurait eu raison de lui. »

Je pousse un long soupir et une pensée me prend au dépourvu. Je me souviens de ce que m'a dit Dolores, ainsi que de ce que ça implique.

*Je ne crois pas que tu l'aies fait sans états d'âme. Je crois que tu en souffres et que tu ne veux pas avoir à le faire une seconde fois.*

Elle n'a qu'en partie raison. Pour Malika, c'est vrai ; elle ne pourra jamais être remplacée et même si ça me fait du mal de l'admettre, elle me manque. Mais pas pour Abdel. Sa mort m'aura été utile de bien des manières. Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas une seule seconde.

« Alors je crois avoir raison, me dit Ajita. Je crois que tu es la première Altérée à avoir développé un troisième aspect. »

Je la regarde droit dans les yeux, incapable de feindre l'étonnement. Je m'y attendais. Aujourd'hui, je ne demande plus qu'à comprendre. J'aimerais savoir s'il y a un moyen de le contrôler, ou s'il n'y a que la colère sourde qui m'y donne accès. Et surtout, je voudrais qu'on me confirme que ce troisième aspect serait en mesure de battre l'effet mortel. Pour de bon.

« Tu t'y connais, en gêne ?

— Pas plus que toi, répond Ajita en haussant les épaules.

— Clara s'est beaucoup renseignée sur le sujet, mais j'ignore si elle sait que c'est possible.

— Une minute, tu comptes la mettre au courant ? »

Ajita plisse les yeux, méfiante.

« Non. De toute façon, elle a sûrement dû s'en rendre compte par elle-même... elle doit prier pour que moi, je ne le sache pas. »

Je me recroqueville légèrement, les genoux collés tout contre ma poitrine.

Ai-je raison ? Est-ce vraiment ce qu'elle a en tête ? Car si ce que j'avance s'avère être vrai, il me suffirait d'ôter une vie pour avoir la paix durant plusieurs jours et, en suivant scrupuleusement ce mode opératoire à l'infini, je pourrais, peut-être, me jouer de l'effet mortel jusqu'à une mort véritable

et non prématurée.

« Et les chercheurs, à ton avis ? Ils savent ?

— C'est difficile à dire. Si c'est le cas, ça n'a pas été rendu public. Mais je ne pense pas qu'ils aient fouillé cette voie-là, ils ne cherchent qu'à éradiquer le gène, pas à décupler ses aspects. S'ils avaient mis la main sur un... »

Ajita marque une pause puis sourit, amusée.

« S'ils avaient mis la main sur un Stade *Hautement* Supérieur, ils auraient accéléré le processus, tu ne penses pas ? Une menace stable est facile à appréhender, alors que si elle est capable d'évoluer... là, c'est une toute autre chose.

— Ils m'avaient *moi*, ils n'auraient quand même pas pu passer à côté...

— Qui sait ? Ils sont toujours dans le flou pour beaucoup de choses.

— Oui, mais j'étais à leur merci, ils ont très bien pu faire des découvertes significatives sans pour autant en parler. Je crois que ce n'est pas aussi facile que ça. On sait ce qu'ils font : des expériences et des mises à mort, mais personne ne peut dire avec certitude ce qu'ils savent. Ça, c'est parce qu'ils parviennent à garder le secret, peut-être même à l'intérieur de leur propre structure. »

J'enfouis le visage entre mes mains. Et s'ils avaient un autre objectif ?

Une fois morte, la lutte Altérée s'essoufflera un peu. Je pensais jusqu'ici que c'était ce qu'ils souhaitaient en priorité, mais je commence à me dire qu'ils pourraient tirer quelques autres bénéfices de mon vivant. Non seulement ils me forceraient à donner des noms, histoire de démanteler une fois pour toute le réseau, mais en plus ils auraient accès à d'innombrables échantillons de mon sang. Au nom de la science, mais surtout, et ça, c'est ce qu'ils ne diront pas, de l'égoïsme.

Les aspects de mon gène débordent des catégories dans lesquelles on a essayé de les mettre. Le troisième notamment, est tout autant curatif qu'il est offensif. En affirmant en premier lieu que le second l'était, ils se sont trompés. Comparé au troisième, n'est-il pas simplement défensif ? Le tout forme un système complexe qui pourrait peut-être offrir une cure universelle à la médecine ; une cure qui pourrait tout soigner, de la plus simple des maladies à la plus grave, et peut-être même le gène lui-même.

Je frémis, dégoûtée par le chemin qu'a pris ma pensée. Le gène n'est pas une maladie, mais une évolution naturelle qui nécessite encore quelques ajustements. Si remède il y avait, il ne devrait cibler que l'effet mortel.

Néanmoins, élaborer un produit basé sur le gène alors qu'ils s'évertuent à le diaboliser et à l'éradiquer ne leur ferait pas de la bonne publicité. Au pire, ou au mieux, selon les points de vue, cette tentative ferait scandale. Même s'ils travaillaient vraiment dessus, avec toute la sincérité et le dévouement que la tâche impliquerait, ce ne serait pas pour avant une dizaine d'années, au minimum.

« Quoi qu'il en soit, me dit Ajita d'une voix douce, ce n'est peut-être pas le moment idéal pour en parler. Il faut que tu te reposes. On s'occupe de tout, d'accord ? Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. »

\* \* \*

Alix est venue s'installer ici. Officieusement, elle aurait pris des vacances. Moi, je crois surtout qu'elle s'est retrouvée incapable d'assumer son travail, quel qu'il soit, à cause de ses pertes de mémoire répétées. Elle ne quitte jamais son petit bloc note et a toujours au moins un stylo sur elle pour ne pas être à court d'encre lorsqu'un fait vaut la peine d'être noté.

J'aimerais bien y jeter un coup d'œil, plus par curiosité qu'autre chose. Y relate-t-elle toutes nos journées, ou simplement ce qui lui semble digne d'intérêt ? Ce carnet constituerait-il un danger s'il venait à tomber entre des mains mal intentionnées ? Mais quand je la vois errer dans le salon sombre et bouillant, toute envie de la questionner à ce sujet me sort de la tête. Nous avons nos différends, c'est vrai, toutefois il m'arrive de penser qu'elle me ressemble un peu trop. L'effet mortel est une plaie, et je n'ai pas envie de l'embêter davantage avec ça.

Vu son état, elle tient à ce carnet comme à la prune de ses yeux.

Elle ne le perdra pas.

« Qu'est-ce que tu es lente ! Et molle ! »

Son poing passe à quelques millimètres de ma mâchoire.

Oui, je n'ai pas envie de l'embêter avec ça... même si ça ne l'embête pas, elle, de me refaire le portrait.

J'ai à peine le temps de faire un pas sur le côté qu'elle contre-attaque déjà en visant pile là où ma garde me fait défaut. La douleur explose, mais je remonte à l'assaut. Je vais pour coller mon poing dans sa figure mais elle pare mon coup sans aucune difficulté.

« Ne te jette pas dans la gueule du loup ! Hurlé Alix. Sers-toi des indices que je te donne pour percer ma défense ! »

Je me prends un coup et titube avant de tomber au sol. Alix vient me surplomber de son ombre. J'interprète à merveille le registre de la douleur et la prends par surprise en fauchant ses jambes d'un balayage. Elle tombe à son tour mais parvient à bien se réceptionner.

« Enfin ! Tu en auras mis, du temps ! »

Elle se relève, moite de sueur, et me tend une main que j'attrape, mais elle me laisse retomber sur les fesses quand je tire dessus.

« Ne jamais se fier à l'ennemi, dit-elle en riant. »

Je m'éponge le front d'un revers de la main. Alix reprend un air sérieux.

« Et l'ennemi n'accorde pas de pause.

— Une minute. »

Mon cœur tambourine dans ma poitrine et j'ai du mal à respirer.

Alix hausse les épaules et va se remplir un verre d'eau fraîche dans la cuisine. Nous avons poussé la table et les chaises du salon contre les murs pour aménager un espace vide afin de nous entraîner. C'est la première fois que je me bats véritablement à mains nues depuis notre dernière séance d'entraînement, à l'entrepôt.

Nous sommes le 30 juin, et notre plan est de plus en plus précis.

« Alix, tu vas finir par l'abîmer ! S'exclame Ajita. Elle était encore toute patraque il n'y a pas si longtemps que ça...

— J'ai les os solides, il ne faut pas t'inquiéter pour ça.

— Mais il faut que tu te reposes, je te l'ai déjà dit. »

Je soupire de lassitude. L'effet mortel m'a affaibli, c'est vrai, mais je sais tout de même de quoi je suis encore capable. J'apprécie son dévouement, mais parfois j'aimerais qu'elle se taise un peu. Juste un peu.

Derrière le bar, tout en s'essuyant la bouche de sa main de libre, Alix note apparemment quelque chose dans son carnet. Ma pitoyable avancée, peut-être ? Ses yeux se posent ensuite sur Ajita.

« Tu pratiques un sport ? Lui demande-t-elle. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que tu es assez musclée.

— Oh... tu trouves ? »

Ajita passe une main derrière sa nuque, le sourire aux lèvres, tandis que Alix revient vers nous. Cette dernière ne la lâche pas des yeux.

« Tu penses que c'est en déplaçant des packs d'eau que j'ai eu ces biceps-là ?

— Dans tous les cas, je te tire mon chapeau.

— Je fais un peu de fitness et de boxe, ajoute Ajita plus sérieusement. C'est tout.

— Tu dois avoir une bonne condition physique, alors. Tu me laisserais en juger par moi-même ?  
Ça pourrait peut-être apprendre deux ou trois trucs à Olivia. »

Ajita hausse un sourcil, apparemment peu convaincue par cette idée.

« Tu me proposes de...

— Je te propose un combat singulier, sans pitié. Tous les coups sont permis. Quoi, ça ne te dit rien ? Il n'y a rien de tel pour finir la journée. Après ça, tu dors comme un bébé. Promis juré.

— Et tu dis que ça pourrait lui profiter ?

— Tout dépend de comment tu vas t'en sortir.

— Je ne sais pas, je n'ai pas l'habitude de faire ça de cette façon-là...

— Oh, allez ! Je ne veux pas rester sur ma faim. »

Ajita grimace mais cède et se laisse finalement prendre au jeu. Je dois dire qu'elle ne s'en sort pas si mal que ça, toutefois elle semble beaucoup plus maladroite que ce à quoi elle m'a habituée. Alix lui porte quelques coups, rien de bien méchant ; il me peine d'avouer qu'elle y va beaucoup plus franco avec moi.

Accoudée au bar, je lorgne sur le carnet d'Alix. Elle me tourne le dos ; c'est plus fort que moi, la tentation est beaucoup trop forte. Je veux juste y jeter un petit coup d'œil, ce n'est pas si grave que ça...

Ni une ni deux, je prends mon courage à deux mains, range mes remords dans un coin de mon esprit et l'ouvre à la première page. Je tombe aussitôt sur une petite photo aux coins cornés. Il s'agit du portrait d'une femme aux portes de la trentaine. Je retourne la photo ; un message a été griffonné à la va-vite au dos : « c'est Julie. Tu l'aimes, ne l'oublie pas. » Troublée, je la remets à sa place, ferme le carnet en vitesse et reporte mon attention sur le combat.

J'ai honte.

Tout le monde a le droit d'avoir ses petits secrets.

Alix vient à bout de la défense de Ajita en quelques coups seulement et manque de la faire tomber à terre. Elle retrouve tout juste son équilibre que Alix revient déjà à la charge. J'ai à peine le temps de cligner des yeux que cette dernière est forcée de reculer pour éviter un coup de poing en direction de son nez. Ses cheveux fouettent l'air et ses yeux s'écarquillent à l'instant même où elle se sent partir en arrière. La seconde suivante, elle se retrouve les quatre fers en l'air.

« C'est bon ? Souffle Ajita. Tu en as assez vu ? »

Ce soudain retournement de situation nous laisse muettes. Apparemment, Ajita en a assez de jouer au chat et à la souris avec Alix. Celle-ci s'écarte, une drôle d'expression sur le visage. Elle se lève et me lance un long regard dont je ne saisis pas le sens.

« Oui, dit-elle. Tu m'impressionnes.

— Ce n'était pas grand-chose. »

Alix, blessée dans son orgueil, n'insiste pas davantage. Elle retourne au bar et se met ensuite à griffonner je ne sais quoi, sûrement une note lui rappelant de prendre sa revanche dès que possible. Pendant ce temps, Ajita me sourit, confiante.

« Ça m'a donné chaud, dit-elle. Mais je ne crois pas que je vais bien dormir ce soir.

— Elle savait ? Je demande en esquissant un sourire. Elle savait pour ton gêne ? »

Elle écarte les bras en grand, malicieuse, et m'adresse un clin d'œil. Je m'apprête à dire quelque chose quand, soudain, je perçois un drôle de bruit dans le salon. Je me retourne, surprise, et mon cœur bondit dans ma poitrine. Le téléphone de Rodrigue est posé à plat sur la table basse.

Il a vibré.

Un message vient d'arriver.

## Chapitre 39

Il s'agit en réalité d'un message vocal, et non d'un texto, qui dure quelques secondes à peine. La voix de l'appel manqué m'est inconnue et le contenu, plus que mystérieux. Elle va droit au but et s'épargne toute fioriture ; pas de salutation, pas de nom ni de formule de politesse, et encore moins d'explications complémentaires. On me donne simplement rendez-vous demain, dans l'après-midi, sur le parking désert d'un magasin, à une cinquantaine de kilomètres de là.

Aucun désistement possible.

Toutefois, je sais que cette invitation ne m'est pas directement adressée. Après tout, c'est Rodrigue qui aurait dû répondre à cet appel, pas moi ; ce qui me laisse d'autant plus perplexe quant à la nature de ce rendez-vous... de quoi est-il vraiment question ?

J'appuie sur la touche demandée afin d'écouter le message pour la énième fois.

« C'est moi. Demain, treize heures, au Bon Prix Pas Cher de Beauvais, celui qui a fermé. Viens, et apporte l'argent. »

Je me frotte les tempes, pensive. Rodrigue était le bras droit de Nicolas Hwang, j'imagine donc qu'il devait avoir des contacts, ainsi que certaines fréquentations... avait-il décidé de renouer avec ses anciens partenaires ? Il aurait très bien pu passer un ou deux coups de fil juste avant de revenir sur sa décision, d'ailleurs, peut-être même avant de venir à l'entrepôt, ce jour-là.

Il avait apparemment beaucoup de choses à cacher, alors ce ne serait pas si surprenant que ça.

La voix ne fait pourtant pas mention d'aucune sorte d'échange, seulement d'un don à sens unique, et ce n'est pas ce genre de transaction qui aurait fait progresser l'organisation. Toutefois, s'il est question d'argent, peut-être est-ce lié aux problèmes financiers que je le suspectais d'avoir... quoi qu'il en soit, je suis persuadée qu'il projetait de donner les économies de grand-père à la personne à l'autre bout du fil, et je compte bien découvrir pourquoi auprès du principal intéressé.

« Et si c'était un guet-apens ? »

Je tourne la tête vers Ajita. Elle m'observe patiemment en haussant un sourcil. Je vois bien que cette histoire éveille son scepticisme, ce qui est assez étonnant venant d'elle. Je m'attendais à un peu plus d'enthousiasme.

« Comment quelqu'un aurait eu ce numéro ?

— La police a le bras long.

— *Sauf* quand il s'agit de me jeter en prison. »

Ajita esquisse une petite grimace teintée d'un soupçon d'amusement.

« Ne parle pas trop vite, dit-elle. Ils marchent à la ruse, ils sont sûrement en train d'essayer de t'amener à eux. Si tu te pointes au rendez-vous, ce sera fini. Ils savent qu'ils te prennent par les sentiments en faisant appel au souvenir ton ami.

— Non, je ne pense pas que ce soit ça.

— Tu as essayé de rappeler le numéro ?

— Ça ne répond pas, et il n'y a pas de boîte vocale.

— Et ça ne te suffit pas, comme preuve ?

— Tu crois franchement que des malfrats, parce que c'est sûrement ce dont il est question, se donneraient la peine, non, le *risque*, de prendre tous leurs appels ? Cette personne a fixé ses conditions, elle n'a donc aucune raison de répondre au téléphone à ce numéro. Ce serait lâcher du lest et donc faire preuve de faiblesse, tu ne penses pas ? »

Je pousse un long soupir, fatiguée d'avoir à expliquer mes motivations.

« Écoute, j'ai pris ma décision. Si tu ne veux pas venir avec moi, tu n'auras qu'à rester ici. Dolores s'occupera de me donner un nouveau visage et je n'aurais plus qu'à m'y rendre toute seule. »

Elle fronce les sourcils, apparemment révoltée à l'idée de me laisser y aller par mes propres moyens. En même temps, je la comprends : la personne au téléphone pourrait être accompagnée, ou pire, armée, et je pourrais également risquer de me faire arrêter sur la route. Sans oublier que si les choses se compliquent une fois sur place, je pourrais finir par passer plus de deux heures au dehors, et risquer au final de me retrouver coincée à Beauvais, mon visage tant recherché visible par tous.

« Quand j'ai dit que je t'aiderai, je le pensais vraiment. Tu peux compter sur moi. »

Je souris, satisfaite. Son gêne pourrait m'être d'une grande aide si jamais la situation devait mal tourner.

« Tu veux que je demande à Maximilien de venir aussi ?

— Non, c'est bon. Il ne peut pas non plus tout sacrifier pour moi ; il a une boutique à faire tourner. Et puis, si on vient en trop grand nombre, on pourrait lui ou leur faire peur. Je veux bien que tu me prépares un sac, par contre. Pour l'argent. »

Elle me regarde longuement et hoche ensuite la tête d'un air résigné.

« Commence déjà par y mettre la somme que je t'ai confiée, je continue. Je m'occuperai moi-même du reste. »

J'imagine que cette perspective ne l'enchanté pas vraiment, et je ne peux pas lui en vouloir. Je ne suis pour ma part pas très rassurée non plus à l'idée d'emmener mon argent vers des mains inconnues, mais je préfère être parée à toute éventualité. Il y a peut-être une chose que Rodrigue voulait acquérir, et qui vaut son pesant d'or...

Mais si jamais je me trompais, et que je me retrouvais à devoir payer ses dettes pour protéger sa famille... je le ferais.

Parce que je ne serais pas en position de refuser.

Et parce que sa mort a déjà causé assez de remous comme ça.

\* \* \*

Nous prenons la route le lendemain, comme prévu, et arrivons à destination avec seulement dix minutes d'avance. Nous avons dû faire quelques détours pour éviter les barrages de police ; ils arrêtent une voiture sur deux afin de relever les identités de ses occupants. J'ai beau me sentir beaucoup plus en confiance sous ma nouvelle peau, je n'ai pas pour autant les papiers adéquats pour me risquer à tenter ce genre de tour de passe-passe.

Ajita m'a dit qu'elle consultait régulièrement de nombreux sites d'entraide où des anonymes signalent la présence des autorités sur la route. C'est apparemment très efficace, peu légal, bien sûr, mais *très* efficace. Elle profite également de son accès illimité aux ondes sur lesquelles émet la police pour déjouer les ruses de dernière minute. Ainsi, les effectifs garés en embuscade ne sont restés que des ombres sur notre chemin. Lointaines, et inoffensives. Parfaitement insignifiantes.

Nous sortons de la voiture et je m'appuie doucement contre le capot de la voiture, tiraillée par l'impatience qui croît inexorablement en moi, telle une graine en plein essor. Le parking du Bon Prix Pas Cher est désert. Il se trouve en dehors du centre-ville et c'est bien dommage ; c'est la première fois que je viens ici et j'aurais aimé passer devant la Cathédrale Saint-Pierre, juste pour la voir de mes propres yeux.

Je lève la tête en poussant un long soupir ; le ciel est légèrement couvert mais il ne fait pas frais pour autant. Les températures ne devraient pas baisser avant un bon moment.

Combien de temps vais-je devoir encore attendre ? Dolores a utilisé son gêne sur moi depuis un peu moins d'une heure. J'espère que la personne que nous attendons ne sera pas en retard, je n'aimerais pas avoir à partir si près du but, alors que les réponses sont à portée de main.



Quelques minutes s'écoulent.

Une berline grise vient finalement se garer tout près d'ici, juste en face de notre voiture. Ses vitres sont teintées et la portière passager est salement amochée ; des traces de peinture blanche longent la poignée. Ce détail pique ma curiosité. Ne devraient-ils pas avoir les moyens de s'offrir les réparations nécessaires ? Ou une autre voiture, tant qu'à faire ? Ce ne doit pas être la première qu'ils demandent une somme aussi extravagante... si jamais ils en ont bien après l'argent de grand-père, comme je l'ai supposé jusqu'à présent. Alors pourquoi se contenter de si peu ?

Je fais un pas en avant, indécise. C'est ce moment-là que choisit la conductrice pour sortir tandis qu'un homme de petite corpulence reste assis à la place passager.

Il s'agit d'une très grande femme au corps rond, blonde, les cheveux coiffés en brosse, et dont le nez en trompette est surmonté d'une fine paire de lunettes. Elle porte un t-shirt large d'un rouge criard et un jean slim avec des bottines noires. Je me remets en mémoire la voix du message vocal, incapable de faire le lien entre la vue et l'ouïe. Est-ce là une personne qui pourrait extorquer de l'argent à Rodrigue ?

Elle s'arrête à mi-distance de la voiture et prend en main l'arme qu'elle cachait jusqu'alors sous ses vêtements. Je sursaute et sens Ajita, juste à côté de moi, se tendre dans la seconde qui suit.

Cette femme n'a même pas encore parlé que nous nous trouvons déjà en son pouvoir.

« Qui êtes-vous ? »

Sa voix est froide comme de l'acier, presque tranchante, comme si elle énumérait encore au téléphone les conditions de notre rendez-vous.

« Ne serait-ce pas plutôt à moi de vous poser la question ? Dis-je.

— Ah oui, vraiment ? Vous ne vous appelez pas Rodrigue, à ce que je sache.

— Et on ne se connaît pas.

— Beau sens de l'observation. »

L'inconnue fait la maligne, et c'est normal ; elle n'est pas en situation de faiblesse, et ce n'est pas non plus elle qui est mise en joue. J'ai du mal à quitter des yeux le doigt qu'elle garde tout contre la détente. Le cran de sûreté n'est pas encore enlevé, mais il suffirait de peu.

D'un seul mot de travers, en fait.

« On m'appelle Gwenaëlle. Qui êtes-vous ? Répète-t-elle.

— Des amis de Rodrigue.

— Alors pourquoi il n'est pas là ?

— Rodrigue est mort. »

Je n'ai même pas le temps d'esquisser un seul geste que les choses dégénèrent en deux temps trois mouvements : frappée par la nouvelle, la femme se crispe et son visage vire au vermillon, ses yeux, plantés dans les miens, brûlent d'une lueur enragée qui me donne la chair de poule. Elle s'avance dans ma direction, décomposée, et d'une pierre deux coups, prend la décision d'abaisser le cran de sûreté. L'arme est pointée vers ma poitrine.

Un pas en arrière, les mains en l'air. Je recule instinctivement.

Décidément, ça ne m'aura pas pris longtemps ; le voilà, ce fichu mot de travers...

« Que lui est-il arrivé ? Demande-t-elle d'une voix forte. »

Une goutte de sueur froide coule le long de ma peau. J'ouvre la bouche pour parler mais aucun son ne dépasse mes lèvres.

Était-ce une erreur ? Aurais-je dû ne pas en parler ? Comment faire autrement ? Si jamais j'avais gardé le secret et qu'elle avait été au courant, on m'aurait accusée de me faire passer pour ce que je ne suis pas. Ma crédibilité aurait été mise en doute et la raison de ma venue se serait envolée.

Il ne me reste plus qu'à espérer que cette solution-là est la bonne.

J'écarte les bras pour lui montrer que je ne suis pas armée, et Ajita suit mon exemple. Elle est nerveuse. Comment ne pas l'être ? Ses longs cheveux épais cachent la moitié de son visage toutefois je parviens tout de même à voir ses lèvres remuer dans le vide, comme pour formuler une prière muette.

J'inspire profondément et prends mon courage à deux mains pour répondre :

« Je n'ai pas son sang sur les mains, si c'est ce que tu insinues. La police a eu sa peau. C'est elle que tu dois blâmer, pas moi. »

Gwenaëlle plisse les yeux. Difficile de dire si elle se rend compte que c'est bien la vérité qui lui a été exposée, même si je me garde de lui révéler les détails. L'homme dans la voiture ouvre la portière et met un pied par terre.

« Tout va bien ? Dit-il.

— Bien sûr que oui, lui marmonne-t-elle en retour. »

Elle baisse un peu son arme.

Parfait ! Maintenant, je risque seulement de me prendre une balle dans la jambe...

« Vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas. »

J'essaie de garder mon calme mais mon cœur bat à tout rompre.

« Je ne risque pas de vous faire confiance si j'ignore votre identité. Mais, après, hein, c'est à vous de voir... peut-être que vous aimez vous faire cribler de balles. Je ne vous juge pas, chacun son truc.

— Je te l'ai dit, nous sommes des amies de Rodrigue. Et tout comme lui, nous faisons partie du Vent Contraire.

— Alors tu la connais ? Dit Gwenaëlle avec empressement. Tu connais Olivia Mouni ? Incroyable. On peut dire qu'elle en a causé, du grabuge. A ton avis, combien est-ce qu'on me donnerait si je te livrais aux flics ? Tu pourrais détenir des informations intéressantes sur elle... non ? »

Elle sourit et je me pince les lèvres, anxieuse. Je n'ai qu'un mot à dire pour que Ajita me sorte de ce mauvais pas, mais je préférerais régler les choses sans avoir recours à ce genre de solutions.

Tendue, je serre les poings.

« Tout doux, dit Gwenaëlle. Ce n'était qu'un coup de pression, je ne compte pas vous livrer à qui que ce soit. Ça passerait mal, dans le métier. J'ai une réputation à entretenir.

— Le métier ? Relève Ajita. »

Gwenaëlle tourne la tête sur le côté et fait signe à son acolyte de la rejoindre. Ce dernier sort de la berline et s'avance vers nous en prenant tout son temps. Il porte une chemise à manches longues dont le col est relevé et plaqué contre son cou ; de larges auréoles de sueur se sont formées sous ses aisselles. Ses chaussures de ville frappent le béton avec force tandis qu'il s'approche, la tête baissée, occupé à enfiler des gants en cuir noir. Sa tenue le fait ressembler à un vrai professionnel, un de ceux des séries et films policiers, ce qui confirme mes hypothèses de départ.

Je hoquette de surprise quand l'homme se met à nous fouiller tour à tour et avec minutie, à la recherche d'armes ou de micros que nous ne possédons pas. C'est seulement lorsqu'il finit enfin son inspection que Gwenaëlle pointe son arme vers le sol, là où elle ne peut faire de mal à personne.

« La voiture, dit-elle. »

Ajita hésite puis lui tend les clés à contrecœur, et l'homme se met immédiatement à inspecter l'intérieur et l'extérieur du véhicule. Nous passons d'interminables minutes dans le silence le plus complet. Je n'ose même pas croiser le regard de Ajita, par peur de tout faire capoter. Il faut que je sache la vérité.

L'homme revient finalement vers Gwenaëlle et je retiens mon souffle.

« Il y a un sac rempli de billets à l'arrière.

— Eh bien, nous allons de surprise en surprise... »

Elle hausse un sourcil puis sourit, satisfaite, et range son arme. Ajita s'agite.

« Pardon pour les précautions, mais vous auriez pu représenter un danger pour moi. J'étais l'un des contacts de Rodrigue quand il assistait le fondateur du Vent Contraire. Il me demandait des ressources spécifiques et je me chargeais de les lui procurer. Il m'a laissée cinq ans sans nouvelles et là, il fait appel à mes services avant de disparaître de la surface de la terre. J'ai deviné qu'il était de retour dans les affaires, mais je ne pensais pas qu'il t'assistait de si près. La mort de Nicolas l'avait

dégoûté du Vent Contraire. »

Je prends une grande inspiration. Il ne s'agit donc pas de chantage, ni même de racket. Pourquoi aurait-il fait ça ? Qu'avait-il à lui demander ? Je ne sais pas. Les gens sont compliqués. Et malheureusement, il n'est plus là pour en parler.

« Est-ce qu'il t'a dit pourquoi il revenait vers toi ? Est-ce qu'il avait besoin de quelque chose en particulier ?

— Tu es curieuse, me dit Gwenaëlle. Très curieuse. »

Elle s'avance vers nous, les bras pendus le long du corps. Décontractée.

« Si ça t'intéresse autant, tu devrais bien pouvoir payer pour en avoir le cœur net. Oh, une minute... le ton ne va pas. Je dis ça comme si tu avais le choix, or ce n'est pas le cas. »

Un sourire carnassier vient se pendre à ses lèvres.

« Payer pour quelque chose dont je ne connais même pas la valeur, ni le contenu ?

— C'est à toi de voir. Soit tu me donnes cet argent et obtiens ce que tu cherches, soit je m'en empare pour rentabiliser mes efforts tout en partant sans t'offrir de réponses. Dans tous les cas, le résultat est le même : je m'en vais d'ici avec des billets dans les poches. Autant que tu en profites, non ? »

Gwenaëlle croise les bras, amusée.

« Parce que je pourrais toujours essayer de refourguer le matos à quelqu'un d'autre, mais comme je te l'ai dit, j'ai une réputation à entretenir. »

Angoissée, j'essuie mes mains moites contre mon pantalon. Cet argent représente à lui seul l'avenir de l'organisation et je ne veux pas le dilapider d'un coup, comme ça, sur un coup de tête, parce qu'on prétend que c'est la chose à faire, et sans même savoir ce que je pourrais bien y gagner.

« Je ne peux pas avoir un peu plus d'indices ? Tu as parlé de matos...

— Est-ce que je parle dans le vent ? Sans vilain jeu de mot. Vous deux, vous me tenez la jambe comme si c'était un jeu, vous essayez de grappiller la moindre information... mais ici ce sont mes règles qui comptent, vous comprenez ? Pas les vôtres. Alors oui, il s'agit d'une cargaison *très* spéciale. Mais laissez-moi vous dire une chose : plus vous attendez, plus ça vous coûtera cher. »

Mon pouls s'accélère lorsque les accents plus durs de sa voix se heurtent à mes oreilles. Elle a repris ce ton froid et implacable, celui de l'interlocuteur au téléphone.

« Le paiement se fait d'avance. Ni repris, ni échangé. »

J'échange un regard méfiant avec Ajita. Je vois bien que cette situation lui déplaît, et son scepticisme déteint sur moi, toutefois elle me fait comprendre que la décision m'appartient. Cet argent appartenait à grand-père, j'aimerais donc être sûre qu'il tombe entre de bonnes mains. Je ne peux malgré tout pas passer à côté de la vérité alors qu'elle me tend les bras... Rodrigue devait avoir un plan, une idée qui m'échappe. Je ne cesse de me demander ce qui a bien pu lui passer par la tête, et si mes suppositions sont correctes. L'une d'entre elles, en tout cas, peut être écartée ; Rodrigue n'avait pas de dettes à rembourser.

Je passe la langue sur mes lèvres avant de répondre :

« D'accord.

— Marché conclu ?

— Marché conclu. »

Gwenaëlle se fend d'un immense sourire.

« Quelle bonne journée ! »

Elle pointe du doigt l'homme sous ses ordres.

« Va ouvrir le coffre. Et toi, ordonne-t-elle à Ajita, tu n'as qu'à aller chercher l'argent. Je suppose que la totalité de ce qu'il y a dans le sac fera l'affaire... »

Cette dernière revient avec l'argent. Elle pose le sac par terre et s'agenouille afin de l'ouvrir. Gwenaëlle se penche en avant, les mains posées sur les hanches, et les billets qui s'y amoncellent s'offrent à sa vue.

« Je crois qu'il y a le compte, murmure-t-elle en souriant. »

J'ai comme l'impression de recevoir un crochet du droit en plein visage.

« Quoi ? Tant que ça ? C'est une blague ?

— Chérie, je ne blague jamais... »

Autant ne pas discuter, ni essayer de négocier. Ces deux-là ont une arme et je ne mets pas en doute leur capacité à s'en servir. De plus, il n'est pas impossible qu'ils soient également Altérés, et peut-être même membres d'un réseau beaucoup plus grand que le mien. Autant ne pas se les mettre à dos.

Néanmoins, si jamais je change d'avis, je pourrais toujours demander à Ajita de nous aider à déguerpir d'ici avec l'argent. Grâce à mon faux visage, ils se retrouveraient à la poursuite d'un fantôme.

« J'espère que ça vaut le coup, je grogne. »

Gwenaëlle me fait signe de la suivre tandis que Ajita attend à la voiture avec l'homme. Je retiens mon souffle une fois de plus et me penche ensuite en avant afin de contempler le contenu du coffre, le tout en espérant ne pas recevoir un coup sur la tête.

« Attention les yeux. »

J'en reste bouche bée.

« Alors ? Est-ce que madame est satisfaite ? »

## Chapitre 40

Je garde les yeux rivés sur le pare-brise, pensive. La route défile devant moi, interminable bande de bitume craquelé parcourue de véhicules tous aussi pressés les uns que les autres, et le long de laquelle d'innombrables arbres s'alignent, agités par le courroux du vent.

Je perçois ces images, rapides et parfois floues, mais elles ne sont pas en mesure de m'atteindre ; tout glisse sur moi, car je peine à réaliser ce qu'il vient d'arriver.

La voiture roule à basse allure et son mouvement me berce ; je me sens comme prise au piège dans un cocon, complètement déconnectée du monde extérieur. L'air lancinant qui passe à la radio, un morceau de musique folk, m'empêche malgré tout de m'endormir. La voix éraillée du chanteur jure avec le reste de la composition et me tient éveillée. Il parle du chagrin d'amour comme on évoque la fin d'une vie, lentement, avec tact et en faisant preuve de beaucoup de pudeur, et sa démarche a le mérite de toucher la corde sensible. L'habileté qu'il manifeste compense ses erreurs vocales ; il est doué pour insuffler de véritables sensations à ses mots, le tout dans un astucieux mélange d'envolées lyriques et de grattements de guitare poignants.

Je m'enfonce dans le siège, la boule au ventre.

La dernière chose dont j'ai envie, c'est de me mettre à penser à elle. Pas ici, pas maintenant. Il faut donc que je m'occupe l'esprit avec autre chose, et ce processus s'avère moins compliqué que prévu ; honnêtement, ce ne sont pas les préoccupations qui manquent.

Mon choix se porte finalement sur la facilité : une fois les rouages huilés, je ravale mes larmes et me remémore les derniers événements en date, avec minutie et en prenant de la distance, juste un peu, juste assez pour saisir l'importance des moments clés jusqu'à ce que, finalement, j'ouvre les yeux dans un instant d'extrême clarté.

Mais oui, bien sûr.

Ce que j'ai maintenant en ma possession... ce n'est pas rien, au contraire, ça change tout. Ce qui était impossible hier est à présent faisable, et ce qui n'était qu'un projet peut aujourd'hui se concrétiser. J'ai la matière première, et il ne me reste plus qu'à la façonner. Lui donner vie.

Mes doigts s'agitent nerveusement sur mes cuisses tandis que je reste médusée devant ce retournement de situation. Ajita me regarde de temps à autre sans dire un mot. Le silence se prolonge à l'intérieur de l'habitacle jusqu'à ce que nous arrivions à Creil, comme pour nous laisser le temps de digérer la nouvelle.

« Ça s'est joué à peu de choses, murmure-t-elle. »

Je hoche la tête et touche mon visage par réflexe. Mes traits fluctuent encore légèrement sous mes doigts ; la transformation en sens inverse, moins brutale que la première, est presque terminée. Fort heureusement, nous ne risquons pas de tomber sur la police par ici. Le coin est toujours aussi mort.

Soudain, le flot de musique prend fin et l'animateur radio intervient pour faire le point sur l'information. Je dresse l'oreille, intéressée, tandis que Ajita s'engage dans la rue qui mène à notre cachette.

« La nouvelle vient de tomber aujourd'hui : le Centre Décisionnaire statuera définitivement sur la loi Altérée dans deux jours. Cette annonce remet le feu aux poudres et certains parlent déjà d'organiser des manifestations dans toutes les grandes villes. Les effectifs de police ont d'ores et déjà été doublés, et le gouvernement demande au peuple de faire preuve d'une grande prudence et d'éviter si possible de sortir le jour du vote. *Krrch...* »

Mon cœur bondit dans ma poitrine alors que Ajita gare la voiture à l'abri des regards. Elle tourne la tête vers moi, la main posée sur ses clés de voiture sans pour autant couper le contact, et les rayons de soleil viennent illuminer son profil. Ma respiration s'est considérablement accélérée et je

peine à la regarder dans les yeux.

« Tout s'enchaîne à une vitesse folle, je murmure.

— Tu n'as pas à avoir peur, dit-elle. Tu ne seras pas seule.

— Je n'ai pas peur ! Je me défends en haussant la voix. Pas du tout. J'aimerais juste qu'on ne manque pas de temps, c'est aussi simple que ça. Ce qu'on va faire au moment du vote... c'est important, je le sens, alors je ne veux pas tout faire rater.

— Je te l'ai dit, tu ne seras pas seule. On a tous bien travaillé, et on sait ce qu'on fait. Tu nous fais confiance, j'espère ? »

Je hoche la tête en silence. Bien sûr, que je leur fais confiance. Mais j'ai appris à mes dépens qu'il vaut mieux toujours ne compter que sur soi-même.

Ajita m'observe patiemment, la bouche entrouverte, plus que silencieuse. Je sens pourtant bien que quelque chose lui brûle les lèvres. Une remarque ou un conseil, peut-être ? Ou même un mot d'encouragement. Son expression ressemble trait pour trait à celle qu'elle affichait le jour où je lui ai dit que j'avais un plan. Et cette fois encore, j'ai du mal à deviner ce qu'elle a à l'esprit.

Elle se penche en avant, comme pour me faire part d'un secret.

« Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— La vérité. C'est l'heure. On doit partir pour Paris et utiliser tous nos atouts.

— Et si jamais il y avait vraiment une manifestation ?

— Ce n'est pas pour rien que je parle d'atouts. Ça va tourner à notre avantage. »

Sur ces mots, je lui lance un clin d'œil maladroit et descends en hâte du véhicule. Je dois rester forte, ne pas montrer que je doute. Elle coupe le moteur et me suit jusqu'à l'entrée de la maison en pressant le pas. Je pénètre à l'intérieur et appelle les autres d'une voix forte. Maximilien n'est pas là. Tant pis pour lui, quelqu'un lui expliquera plus tard.

« Alors ? Me demande Dolores.

— Ce n'était pas un traquenard, je réponds. Mieux que ça, même... »

Dolores et Alix s'avancent d'un pas, visiblement intéressées. Je leur explique que Rodrigue avait sans l'ombre d'un doute de grands projets pour l'organisation, et je leur raconte ensuite la transaction dans les moindres détails.

Malgré son air détaché, je sais que Clara me prête également une oreille attentive. Elle est assise dans un coin, un verre à la main et le regard perdu dans le vide, comme pour me faire croire qu'elle ne se soucie guère de ce que j'ai à leur apprendre. Trop chamboulée pour réagir, je ne prends pas la peine de l'envoyer à l'étage. En fait, je jubile même de la savoir ici ; quelque temps plus tôt, elle aurait adoré se trouver dans ma position. D'ailleurs, ses yeux s'écarquillent lorsque j'aborde la partie la plus croustillante de l'histoire. Toutes réalisent apparemment ce que signifie cette avancée phénoménale.

Pour moi, pour nous... pour le monde entier.

Audacieuse, je finis par leur exposer mon plan, légèrement modifié depuis la dernière fois dont nous en avons parlé, et leur annonce que tout n'est plus qu'une question d'heures.

Clara se pince les lèvres et son visage devient blême ; elle semble mener une lutte intérieure pour ne pas me cracher son venin au visage. Je me prépare à recevoir une remarque désobligeante, mais rien ne vient. Elle reste stoïque, et j'ai du mal à me contenir. Je ne sais pas ce que je préfère entre devoir encaisser ses piques et faire face à un silence qui en dit long.

« Donc, si je comprends bien... »

Dolores croise les bras sur sa poitrine tandis que je m'éponge le front d'un revers de la main. Je m'assieds ensuite dans le salon, de façon à pouvoir profiter du petit courant d'air frais que laisse entrer la fenêtre entrouverte.

« Il va falloir que tu pètes la forme, je la coupe. C'est crucial. Alors laisse Clara s'occuper des préparatifs du départ, après tout, c'est le moins qu'elle puisse faire, et prends soin de toi. Tu es le pilier central de cette opération. Sans toi, on ne peut pas entrer. »

Je m'étire longuement. Ajita se dresse dans mon dos.

« Ça vaut aussi pour toi, Alix. »

Cette dernière me lance un regard noir, comme si cette soudaine marque d'attention à son égard la dégoûtait au plus haut point.

« Je n'ai pas besoin de tes conseils, grogne-t-elle. Je sais ce qui est bon pour moi, et ce qui ne l'est pas. Je ferai mon boulot avec justesse, comme d'habitude. Pas besoin de me chaperonner. »

Je hoche la tête, consciente qu'elle sera à la hauteur de la tâche qui lui incombe. Je ne manque pas non plus de remarquer le léger sourire qui fait son apparition au coin de ses lèvres ; j'ai cru comprendre qu'elle ne demandait qu'à utiliser son gêne, comme si les pertes de mémoire qu'il occasionnait étaient de bonne augure.

Comme si elle ne cherchait qu'à les provoquer.

« Et les délégués opposés au projet ? »

La voix qui s'élève me fait l'effet d'une douche froide. Je l'attendais, presque avec autant de crainte que d'envie, je voulais qu'elle me dise quelque chose, que je sache, tout simplement. Car tout au fond de mon être, que je refuse de l'admettre ou non, je donnerais n'importe quoi pour savoir si elle me déteste toujours, moi, mais mes idées également, juste en partie, ou avec une intensité de plus en plus virulente.

Je me crispe brusquement quand ses mots me frappent enfin, accompagnés de la délicate accusation qu'elle soulève en sous-entendu, et j'ai tout à coup l'impression de recevoir un coup de poing en plein visage. Elle brasse la même rengaine encore et encore, persuadée que j'attends la première occasion de me retourner contre elle, contre tout le monde, y compris ceux dont les idées ne sont pas si différentes des miennes.

Je tourne lentement la tête vers Clara et m'aperçois qu'elle tremble frénétiquement. Ses cheveux lui tombent dans les yeux et de fines larmes coulent le long de ses joues.

Mon cœur se serre. Toute l'énergie qu'elle mettait autrefois au service du Vent Contraire se révèle être dévastatrice une fois dirigée à mon encontre. J'ai beau plisser les yeux dans l'espoir d'apercevoir mon amie sous ce masque de ressentiment, je n'y arrive pas. Il ne me reste plus que *l'idée* de cette amitié, un souvenir ténu auquel je me rattache pourtant de toutes mes forces.

Comme si je n'avais pas encore compris la leçon.

« Tu y as pensé ? Et pas seulement à eux. A tous ces gens... tous ces gens qui ont de la famille et des amis. Personne ne mérite de mourir. *Personne*. Qu'importe le crime ou la faute qui repose sur leurs épaules. Tu n'es pas la justice, tu ne peux pas... »

— Va dire ça aux cobayes des cliniques. »

Je lâche un grognement de mécontentement.

« Quoi que tu puisses en dire, toi aussi, tu avais soif de tout ça. De vengeance. De visibilité. Si j'en suis là, c'est seulement parce que tu m'y as poussée. Tu m'as montré un aperçu de ce dont j'avais vraiment envie. Et maintenant, c'est mon tour. J'ai soif. *Très soif*. »

Je me lève afin de lui faire face puis pousse un long soupir.

« On en a déjà parlé. Ne m'oblige pas à recommencer. »

Je lui tourne ensuite le dos et fais signe à Ajita de me suivre dans le jardin afin que nous puissions parler au calme et au passage, passer un coup de fil à Maximilien afin de le mettre au courant. Je passe à peine la porte que j'entends Clara me dire, d'une voix claire et parfaitement audible :

« Notre force, ce n'était pas la rage et l'envie de vengeance, mais notre envie de protéger les gens qu'on aime. Il faut croire que cet amour n'était pas assez fort pour nous empêcher de mal tourner. »

\* \* \*

Maximilien nous rejoint en fin d'après-midi après avoir quitté son travail, complètement maître de lui et parfaitement préparé pour la suite. Utile, en somme. Il est à peine arrivé qu'il s'enquiert déjà de la situation et prend connaissance de notre avancée. Je lui apprends, non sans impatience, que nos bagages sont déjà prêts et chargés à l'arrière du van ; nous n'avons plus qu'à partir en direction de Paris. Une fois sur place, nous n'aurons plus qu'à prendre deux chambres pour la nuit et attendre patiemment le grand jour.

Je m'imagine déjà là-bas, le visage collé à la fenêtre d'un quelconque hôtel en ville, absorbée dans la contemplation du lever de soleil dont les couleurs chaudes se répandent comme une coulée de lave sur les immeubles.

Prête à passer à l'action.

« Maintenant que tu es là, lui dis-je, plus rien ne nous retient ici. »

Ajita embrasse la maison du regard alors même que je prononce ces mots. Ses yeux se posent partout à la fois, sur le mobilier tout aussi bien que les espaces vides, emprunts d'une douceur qui me ramène à ma propre expérience, plus épicée. Elle fait glisser sa main le long du bar avant de se tourner vers moi, le visage serein.

« C'est amusant, dit-elle. Au fil du temps, beaucoup de zones sont devenues de vrais nids à problèmes, mais l'état ne peut pas se permettre d'envoyer des unités dans des coins paumés quand leurs effectifs sont déjà monopolisés dans les grandes villes. Alors ceux qui n'ont pas d'autre choix que de rester doivent faire avec tandis qu'on leur explique que l'argent est utilisé pour de plus grandes causes... »

— Comme mon arrestation ? »

Elle me regarde longuement d'un air sérieux, puis sourit.

« Ah, ça... tu leur as coûté cher, à mon avis. »

Nous nous dirigeons vers la porte d'entrée et Maximilien nous emboîte le pas.

« En fait, je crois que je suis étonnée d'avoir pu vivre ici aussi longtemps. Ils aimeraient nous rassembler sur Amiens, Compiègne ou même Beauvais... tous les systèmes établis sont dépassés, et il est bien plus facile de gérer la population quand elle reste à portée de main. »

— Et comment ! S'exclame Maximilien. Quand on vit sur Paris, il suffit d'un doute, d'une malheureuse maladresse pour se retrouver au poste de police. Impossible de fomenter quoi que ce soit sans se faire remarquer. Là-bas, les voisins se dénoncent par pure jalousie et le taux de recensement est le plus haut du pays. Ceux qui préfèrent y vivre sont ceux qui n'ont rien à se reprocher. »

Je serre les poings en pensant à tous ces gens que la police se permet de traiter avec cruauté et sans ménagement, à la façon dont moi-même, j'ai été traitée, et tout ce qui en a découlé. Toute cette douleur emmagasinée depuis si longtemps... il suffirait pourtant de si peu pour s'en débarrasser pour de bon, il n'y aurait qu'à provoquer un déclic, une sorte prise de conscience à grande échelle, et tout pourrait enfin rentrer dans l'ordre.

Tout ça grâce à un coup de pied dans la fourmilière.

« Pardon, s'excuse Ajita. Je dois sûrement t'embêter avec mes histoires. »

— Non, pas du tout. Tu me motives encore plus. »

Elle me sourit à nouveau, presque poliment, comme pour clore la conversation. C'est peut-être mieux ainsi ; il ne sert à rien de remuer le couteau dans la plaie alors que nous touchons au but. A partir de maintenant, nous devons nous formater pour ne plus penser à autre chose qu'à notre objectif.

C'est bien la seule chose qui importe.

Je me décale et tourne la tête sur le côté ; Alix, que j'entends pester depuis tout à l'heure, est apparemment occupée à retourner tout le salon de fond en comble. Je ne saurais dire quel démon l'habite ; elle soulève frénétiquement les coussins du canapé, le souffle saccadé, maladroitement, agitée par une terreur sourde qui lui est inhabituelle. Nous avons pourtant préparé nos affaires en amont pour justement éviter ce genre de panique pré-départ, mais il faut croire qu'une de ses possessions a



dû passer dans les mailles du filet.

Surprenant ? Pas tellement.

Je m'approche d'elle sans faire de bruit puis pose une main ferme sur son épaule. Ce contact soudain rompt le fil de ses pensées et la fait sursauter. Ses cheveux noir de jais fouettent l'air quand elle se retourne, piquée au vif.

« Qu'est-ce que tu as perdu ? Je lui demande.

— Pardon ? Qu'est-ce qui te fait dire que j'ai perdu quelque chose ? Siffle-t-elle entre ses dents, le souffle chargé d'animosité.

— Ne me parle pas sur ce ton. »

Alix me jauge longuement, quasiment immobile à présent. Accablée par la tension qui monte lentement, très lentement sous son épiderme, elle lutte pour maintenir les apparences, parcourue d'un très léger tremblement. N'est-il pas déjà trop tard, toutefois ?

Ses mains se resserrent sur du vide.

Je la lâche.

« Je te le demande parce que ça m'a l'air évident, dis-je plus doucement.

— Ce n'est pas à cause de l'effet mortel si c'est bien ce que tu insinues, dit-elle comme pour se défendre. Ce n'est pas une question de mémoire, ni d'oubli. Ce n'est pas ça. »

Alix me regarde de biais. Elle pousse un soupir à fendre l'âme.

« Il était dans la cuisine la dernière fois que je l'ai vu, mais je ne le trouve plus.

— De quoi est-ce que tu parles ? Qu'est-ce que tu as perdu ? Je répète.

— Mon carnet. Le carnet où je note tout.

— Tout ?

— Tout. »

Des perles de sueur froide glissent le long de son front dégagé. Je détourne mon regard le temps d'un instant, lorsque j'entends des semelles de chaussures claquer derrière moi. Ajita s'approche, décontenancée par la situation.

« Il était là... j'en suis sûre. Quelqu'un a dû le prendre.

— Pourquoi est-ce que quelqu'un aurait fait ça ? Soulève Ajita d'une voix douce. »

Elle fait preuve de tact et je l'en félicite par la pensée. C'est la qualité qu'elle a su démontrer le jour où nous nous sommes rencontrées. Ajita sait parler aux gens, elle sait les rassurer et les faire se sentir en sécurité. Elle peut gérer la situation, et peut-être même bien mieux que moi.

« Ça ne peut être que ça, il n'y a pas d'autre explication. Parce que je sais ce que je dis, je ne l'ai pas perdu ! Quoi que vous pensiez, vous vous trompez. Je n'ai pas... je n'ai pas oublié !

— Il vaudrait mieux ne pas laisser tous ces indices ici, je glisse en douce à Ajita. »

Cette dernière approuve d'un hochement de la tête.

« Je te crois, dit-elle à l'intention d'Alix. Qui sait ? Tu l'as peut-être rangé dans un sac sans y prêter attention. Dans tous les cas, il est forcément ici. Peut-être que si quelqu'un d'autre cherchait avec toi, tu le retrouverais plus vite.

— Non ! C'est bon, je peux très bien me débrouiller toute seule ! Je n'ai pas besoin de votre aide... sauf si quelqu'un me l'a vraiment pris, bien sûr.

— Tu le retrouveras, j'insiste d'une voix ferme mais posée. »

Elle me regarde droit dans les yeux, profondément troublée. Mal à l'aise, je me pince les lèvres. Alix est un atout de taille dans cette équipe et je n'ai donc aucune envie de voir sa méfiance grandir ; ce n'est vraiment pas de bonne augure, alors, s'il y a un moyen d'enrayer le processus...

Je lui tourne le dos et entraîne ensuite Maximilien à l'écart.

« Ça te dérangerait de regarder un peu de ton côté, juste au cas où ? Mais ne lui en parle pas, tu veux bien ? Inspecte aussi les endroits improbables, on ne sait jamais. Il faut absolument qu'on remette la main sur ce carnet.

— Pas de problème. »

Maximilien suit mes directives à la lettre et monte directement à l'étage pour fouiller les

chambres. Dolores lui emboîte le pas dans le silence le plus complet. Pendant ce temps, Alix continue d'inspecter inlassablement le rez-de-chaussée.

Je me masse les tempes.

« Olivia... m'interpelle cette dernière »

Ajita l'observe du coin de l'œil, préoccupée.

« Olivia, il y a quelque chose que je devais te dire, mais je... je n'arrive plus du tout à m'en souvenir. Quoi que ce soit, je l'avais écrit dans ce carnet, j'en mets ma main à couper. Il faut que je le retrouve, tu comprends ? C'est important.

— Je comprends. »

Et alors que je m'apprête à sortir de la maison pour fouiller le contenu du van, Alix se met à quatre pattes pour regarder sous le canapé. Ajita reste quant à elle plantée juste à côté, les bras le long du corps et le regard ancré sur ses mains. Malgré la pénombre qui baigne la pièce, il me semble distinguer une sorte de sourire compatissant s'épanouir peu à peu sur ses lèvres.

Nous partons dès que les recherches se révèlent infructueuses, tout juste une heure plus tard. Ajita m'a convaincue de laisser tomber l'affaire ; peut-être vaut-il mieux que ce carnet soit perdu ici plutôt qu'ailleurs.

« Là où il est, il ne risque rien, m'a-t-elle dit. Ils n'ont pour l'instant aucun moyen de remonter jusqu'à cette maison. Et même s'ils le faisaient, ce serait parce qu'on a réussi notre coup... ce carnet n'aurait alors plus rien à leur apprendre. »

Alix, elle, a eu beaucoup plus de mal à baisser les bras. Ce carnet, c'est tout ce qu'il lui reste. Il y a même une photo de celle qu'elle s'est juré de ne pas oublier... et malheureusement pour elle, ça pourrait bien arriver.

La sphère professionnelle l'emportant sur la vie personnelle, j'ai pour ma part décidé de me cantonner à l'énumération de ses tâches une fois sur place. Il faudra qu'elle se souvienne de tout ce qu'il lui incombe de faire jusqu'au moment fatidique.

J'ai d'ailleurs décidé d'économiser le gêne de Dolores pour ce même instant décisif ; si tous les moyens que nous avons à notre disposition pour éviter la police se révèlent vains, alors elle jugera bon d'en faire usage sur Clara et moi.

« Il fait chaud, se plaint Dolores. Tu peux mettre la clim ?

— Non, rétorque Maximilien. Il n'y a plus beaucoup de stations-service sur la route et je n'ai pas très envie de tomber en rade au beau milieu de nulle part. Je suis désolé, mais il va falloir prendre sur toi. »

Je tourne la tête sur le côté. Dolores est serrée contre moi ; je me demande pourquoi elle porte constamment un sweat à capuche, surtout alors que la saison nous soumet la plupart du temps à une fournaise effroyable. Elle prend toutefois le conseil de Maximilien très au sérieux et écarte le tissu de sa peau pour laisser passer l'air.

« Et si tu baissais une vitre à l'avant ?

— Eh bien, tu sais...

— Oh ! Tu veux qu'on meurt de chaud, ou quoi ? »

Quand un petit gabarit comme Dolores se met en rogne, il vaut mieux se cacher en attendant que la tempête passe ; j'en sais quelque chose. Toutefois, Maximilien éclate de rire et finit par obtempérer. Il n'en fallait pas plus ; les langues se délient alors et les conversations vont bon train à l'intérieur du vieux van, donnant ainsi à ce trajet de faux airs de voyage scolaire.

Nous roulons vers Paris, insouciant, comme si le monde ne risquait pas de basculer dans très peu de temps.

# Chapitre 41

Le trajet se déroule sans accroc ; nous arrivons près de Paris pile à l'heure prévue, et tous en un seul morceau. Néanmoins, une fois sur le périphérique, la circulation s'intensifie.

La banlieue a avalé la campagne à renfort de béton et de poteaux électriques encombrants. D'immenses barres d'immeubles se dressent ici et là, uniquement séparées par des rues étriquées et des parcs dont l'herbe grillée pousse entre les toboggans souffre des fortes chaleurs. Plus loin, on peut apercevoir un gigantesque centre commercial légèrement défraîchi ; son logo apparaît en lettres lumineuses sur la façade grise et terne. Des arbres projettent leurs ombres à divers endroits, verts et hauts, et des parterres de fleurs agonisantes soulignent les angles des trottoirs.

La ville est un étrange mélange d'ancien et d'éléments plus nouveaux, à l'image de l'ambitieux mariage entre le musée du Louvre et la pyramide de verre. Vieille pierre, métal, béton... les bâtiments sont entassés les uns sur les autres, donnant parfois même l'illusion d'être encastrés, tels les ornements d'un précieux médaillon.

J'ai du mal à imaginer qu'il puisse y avoir autant de personnes concentrées en un seul endroit ; Amiens a beau être une grande ville, ce n'est rien, à peine un grain de sable dans l'univers, une fois comparée avec Paris. La vie s'y manifeste avec plus d'entrain, marquée par ce besoin de rapidité typique du coin, et tout y est plus grand, plus fort, plus impressionnant ; il s'agit non seulement d'un rythme différent, mais également d'un mode de pensée à part. Ceux qui y vivent en attesteront. Ceux qui s'en tiennent à l'écart aussi.

Ce n'est pas une vie faite pour tout le monde.

Je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine tristesse en me sachant si loin de ma région d'origine. Ces façades tantôt grises tantôt hautes en couleurs ne me parlent pas, cette vie n'est pas la mienne, ni celle que j'aurais aimé avoir ; c'est comme si je n'arrivais pas à me mettre en phase avec le cœur qui bat entre ces murs. Il donne naissance à une effervescence sauvage qui me fait tourner la tête, même depuis l'intérieur du van.

« Restons à l'écart des quartiers les plus fréquentés, dit Ajita. Il faut nous rabattre sur les hôtels en bordure de ville, ceux qui sont moins chers et dont la sécurité laisse à désirer. C'est le seul moyen d'avoir la paix.

— Je sais ce qu'il nous faut, lance alors Maximilien. Un copain à moi habitait le quartier. Ça remonte à quoi... quelques années, tout au plus ? Avec un peu de chance, si je prends à droite, on devrait tomber sur un hôtel tout à fait abordable, un peu plus loin. Quel est son nom, déjà ? La devanture n'est pas très tape-à-l'œil, alors ce n'est pas ça qui va m'aider... »

Il remonte la rue à basse allure, les yeux rivés vers les hautes structures qui bordent les trottoirs.

« Une grande baie vitrée... oui ! C'est ça ! »

Maximilien repère une place de parking libre, ce qui s'avère en réalité être plus simple que plusieurs années auparavant, puis parvient à garer le van au bout de deux essais ; le véhicule s'ébranle lorsque les roues arrière touchent le rebord surélevé du trottoir. Il coupe le moteur et descend avant de donner un coup sur la porte coulissante. Ni une ni deux, Dolores enroule ses doigts autour de mon poignet et laisse la magie opérer.

Un frisson me parcourt la seconde suivante. Désagréable, presque un peu trop brutal.

D'immenses cheveux raides et balayés de mèches blondes tombent de part et d'autre de mon visage. En son centre, le nez est plus fin et surmonté d'une petite bosse singulière. Mes yeux, quant à eux, sont en amande et d'un vert très foncé, et mes sourcils se rejoignent presque. Le souffle court, je laisse glisser mes doigts sur ma peau pour approfondir l'inspection jusqu'à ce que je sois certaine qu'on ne puisse plus m'identifier.

La porte coulissante s'ouvre alors et j'ouvre la bouche pour happer une bouffée d'air frais. *Raté*. Il fait aussi lourd à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Je mets un pied en dehors du van et tourne la tête sur le côté. Ajita se tient debout sur le trottoir qui fait face à l'hôtel, les yeux rivés vers l'enseigne lumineuse pour le moment éteinte. Le bâtiment est accolé à des maisons dont les étages supérieurs surplombent la rue qui débouche sur un skatepark tagué de part en part.

Clara sort à son tour, méconnaissable. Elle tremble un peu, comme déstabilisée par ce brusque changement d'apparence, et semble ne reprendre ses esprits que lorsqu'elle croise mon regard. Je détourne les yeux, les joues en feu.

Ajita propose d'aller se présenter à l'accueil pendant que nous attendons dehors. Elle paie pour deux chambres avec son propre argent et revient plusieurs minutes plus tard, les clés en main. Alix, la mine sombre, déleste le véhicule d'un ou deux sacs puis Maximilien s'empare de la carte d'accès au parking souterrain et part garer le van là où il ne risquera pas d'être volé. Vu ce qu'il contient, c'est vrai que ce serait quand même dommage...

Pendant ce temps, nous empruntons l'entrée réservée aux clients et prenons l'ascenseur qui mène aux chambres. Je lorgne discrètement vers les caméras de sécurité et m'arrange pour passer hors-champ, plus par réflexe qu'autre chose. Les portes s'ouvrent au troisième étage. La moquette grise posée au sol tranche avec le papier-peint jaune poussin. Quelques tableaux aux thèmes bucoliques sont accrochés aux murs, pas franchement en accord avec l'environnement extérieur. Je pile net devant le numéro de la première chambre qui nous a été attribuée, et c'est à moi que revient l'honneur de glisser les clés dans la serrure ; j'ouvre la porte et découvre un petit couloir exigü qui donne sur deux pièces.

Celle en face de moi comporte deux lits individuels, un minuscule bureau et la chaise qui va avec ainsi qu'une penderie cachée derrière une porte coulissante. L'autre espace, quant à lui, sert de salle de bains.

« Alors, comment on se répartit ? Je demande avant de déglutir péniblement en croisant le regard glacial de Clara. Vous avez des préférences ?

— Tout ce que je demande, c'est de ne pas partager ta chambre, me dit-elle.

— Puisque c'est comme ça, Dolores et toi dormirez ici. Et Alix ? Ça te va ?

— Honnêtement, j'en ai rien à faire.

— L'autre chambre a un lit simple ainsi qu'un lit superposé, précise alors Ajita. Je te préviens tout de suite, il est hors de question que je prenne le lit du bas si c'est Maximilien en haut. »

J'éclate de rire, décontenancée.

« Très bien, comme tu veux. »

Je fais un pas sur le côté afin de libérer le passage et Clara entre, visiblement ravie de savoir que plusieurs cloisons vont nous séparer. Alix la suit de près après avoir confié deux des sacs à Ajita. J'arrête Dolores au moment où elle s'apprête à entrer à son tour.

« Garde-la bien à l'œil, lui dis-je. Je n'aimerais pas la savoir dans la nature alors qu'on est si proches du but. Je compte sur toi.

— Tu n'as pas de soucis à te faire de ce côté-là, me répond Dolores. »

Elle me regarde dans le blanc des yeux, la voix empreinte d'une honnêteté saisissante, et je n'ai d'autre choix que de la laisser entrer. Elle ferme doucement la porte et je me tourne vers Ajita.

« Elle dit la vérité. J'ai cru comprendre que vous aviez eu un petit accrochage, mais Clara ne fera rien sans que Dolores ne l'approuve avant.

— Je sais. »

Ajita me sourit faiblement. Nous partons ensuite à la recherche de notre propre chambre, tout au bout du couloir. Maximilien nous rejoint entre temps, tout sourire.

« Vous ne savez pas ce que vous avez manqué. Il fait super frais, en bas. »

Ajita lui confie les sacs jusqu'alors pendus à ses bras afin d'être en mesure d'ouvrir la porte de notre chambre. A l'exception du lit superposé, elle est en tout point conforme à celle que nous

venons de voir. Maximilien pose le tout au pied du lit simple avant de s'y affaler de tout son long.

« Je suis mort, dit-il. Et j'ai faim. »

J'écarte les rideaux et regarde par la petite fenêtre qui donne sur la rue. Il fait encore jour et nous n'avons pas grand-chose à faire mis-à-part répéter le plan à tue-tête jusqu'à la tombée de la nuit.

« J'ai mis de quoi grignoter avec nos affaires, l'informe Ajita, mais si tu veux quelque chose de plus consistant, je peux toujours aller acheter deux, trois trucs à la supérette du coin.

— Ça me va.

— Je viens avec toi, dis-je.

— Olivia, je n'aime pas te contredire, mais il vaut mieux que tu restes ici. Dolores a réduit la durée d'effet de son gêne spécialement pour l'hôtel alors ce ne serait pas prudent. Ça pourrait s'estomper d'une minute à l'autre. »

Je soupire, fatiguée. Et bien évidemment, il serait mal avisé de lui demander de prolonger son effet juste pour me permettre de prendre un peu l'air... ainsi que de visiter la ville que je m'apprête à détruire.

« Ça ne prendra pas longtemps, dit-elle. »

Elle s'apprête à sortir mais se ravise au dernier moment. Je la regarde, étonnée, tandis qu'elle s'appuie contre le mur du couloir, les mains dans les poches, et me décoche un grand sourire.

« C'est le jour qu'on attendait tant, murmure-t-elle. C'est grâce à toi qu'on en est là, tu n'imagines pas à quel point je suis heureuse que tu me fasses autant confiance. »

\* \* \*

Il fait noir. Ballottée de gauche à droite, je n'arrive pas à penser à autre chose. La pénombre, vorace, ne s'est pas contentée de s'approprier l'espace ; elle s'est introduite dans ma tête et l'a vidée de toute réflexion, de la moindre trace de crainte, et ce jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Quand il fait noir, la distance s'efface et la réalité s'effrite. Tout à coup, les choses prennent une nouvelle dimension, il n'y a plus de limites, plus de temps ; plus rien n'est aussi clairement défini qu'avant. Et cet *avant*, trouble, lointain, paraît être de plus en plus dur à saisir, aussi distant que le mirage d'une autre vie. Je me dis alors que ce moment pourrait durer pour toujours et que je pourrais très bien rester ici, partout et nulle part à la fois, en équilibre, condamnée à errer dans un espace à la fois petit et grand, privée à tout jamais du dénouement de l'histoire.

De mon histoire.

Mais soudain, tout revient à sa place. Le véhicule ralentit. Un autre corps bouscule le mien lorsque le vrombissement du van s'accroît. Je prends conscience des bruits qui m'entourent et des respirations hachées qui font peu à peu monter mon rythme cardiaque. J'entends des voix qui crient à l'extérieur, sorte de brouhaha assourdissant qui enfle tout à coup dans mes oreilles.

La porte latérale s'ouvre alors et une lumière intense inonde l'arrière du van. Je plisse les yeux pour ne pas être aveuglée mais je ne peux malgré tout pas échapper à la piqûre de rappel, douloureux retour à la réalité qui me fait l'effet d'une douche froide.

Nous sommes à Paris, non loin du Centre Décisionnaire, et c'est le jour J.

« Il va falloir s'arrêter ici et continuer à pied, me dit Maximilien. »

Je sors de la voiture et le vent vient mettre du désordre dans mes boucles blondes. Quelques mèches se déposent sur mes lèvres. Je tousse.

Maximilien s'est garé dans une rue située à quelques mètres seulement de la manifestation, juste derrière un véhicule utilitaire blanc. Derrière les barrières mises en place, la foule est dense et survoltée ; un périmètre interdit à la circulation a été étendu à tout le quartier, et nous n'avons d'autre choix que de nous mêler au cortège.

De toute manière, c'était prévu. Ce n'est pas plaisant pour autant.

Alix me regarde sans ciller, visiblement prête à en découdre. Dolores se tient en retrait, juste derrière elle, immobile.

Je sais ce que j'ai à faire et ce que je dois ordonner aux autres de faire. Tous les rouages de la machine sont parfaitement huilés et prêts à fonctionner. Tous ? Non, c'est vrai... il reste un élément défectueux, une pièce qui ralentit l'engrenage. Mais j'ai déjà ma petite idée à ce sujet.

Je lisse les coins de mes vêtements et blottit un sac à main noir contre ma poitrine, nerveuse. Mon cœur bat à tout rompre ; je sens bien que Clara me regarde depuis l'intérieur du van, agitée. Qui sait ce qu'il se passe dans sa tête ? Qui sait quel plan d'évasion elle a elle-même élaboré ?

« Tu vas rester ici, lui dis-je d'une voix tremblante.

— S'il te plaît, non... tu peux encore tout arrêter, tu n'as pas à faire ça.

— Clara... »

J'écoute le brouhaha infernal qui gronde à quelques pas de là, les sifflets et les cris, les slogans scandés en masse... je me remémore le désastre du meeting de Bertrand Mingeot et la main de Clara blottie dans la mienne. Les sentiments divers qui m'ont animée. La peur. La balle qui a manqué de la tuer.

Mais ces deux jours ne se ressembleront pas. Aujourd'hui, tout va changer. Je n'hésiterai pas une fois le moment venu. Si je reviens vers le van, ce sera pour lui annoncer ma victoire. *Notre* victoire.

« Tu perds ton temps, j'ajoute. »

Je lui tourne le dos et me rends alors compte que mes mains tremblent légèrement lorsque je pointe le doigt vers Maximilien.

« J'ai amené de quoi l'attacher. Fais en sorte qu'elle ne puisse plus parler, puis ferme la portière et verrouille la voiture.

— Ce sera fait. Mais quand même, elle, ici...

— Elle était là quand tout a commencé. Elle sera là quand tout se terminera. De toute manière, personne ne pourra l'entendre ni même la voir, alors où est le problème ? »

La clameur monte ; il nous sera bientôt impossible de nous entendre parler. Les silhouettes des manifestants qui marchent derrière les barrières s'entremêlent et paraissent ne faire plus qu'un. Des drapeaux flottent au-dessus de leurs têtes, en proie au vent.

Un bien drôle de sentiment me noue le ventre.

« Allons-y, je souffle. »

Je m'élançe sans plus attendre vers la manifestation, Alix sur mes talons. Ajita me rejoint en trotinant au moment où je passe devant des policiers en faction. Ils nous regardent passer sans broncher, trop occupés à scruter le reste des manifestants à la recherche du moindre signe de violence. Maximilien nous rattrape juste avant que je ne m'apprête à me frayer un chemin dans le cortège, tout rouge. Quand je me suis éloignée, je l'ai vu la pousser à l'intérieur du van ; Clara a dû lui donner du fil à retordre une fois dedans.

La foule me happe brusquement, comme lorsque le courant d'un fleuve est trop fort, et il me faut quelques instants avant d'être en mesure de contrôler la direction vers laquelle je me dirige.

Je joue des coudes et m'attire les foudres des manifestants qui, au lieu de me rendre la monnaie de ma pièce, décident plutôt de canaliser leur fureur contre le gouvernement en criant de plus belle. Je jette un coup d'œil en arrière et aperçois furtivement Maximilien ; il disparaît rapidement quand plusieurs poings se lèvent en l'air en signe de protestation. Ajita, néanmoins, me suit plus ou moins à la trace, et les autres font de leur mieux pour ne pas la perdre de vue.

Nous devons à tout prix nous rapprocher le plus possible de l'entrée du Centre Décisionnaire avant que les employés ne rentrent de leur pause du midi.

Je me décale sur le côté en écrasant quelques pieds au passage et manque de me prendre une pancarte en plein visage. Les mots qui y sont inscrits au feutre noir restent gravés dans ma mémoire : « signer cette loi, c'est signer notre mort ! » J'avance, encore et encore, le souffle court, projetée contre tous ces corps en mouvement. Certains ont mon âge, d'autres sont à peine plus

vieux ; il y a aussi des adolescents dont les yeux papillonnent devant tant d'agitation.

C'est plus fort que moi ; je pense à mes parents. Je me demande si, comme moi, ils auraient fini par changer d'avis. Peut-être qu'avec un peu plus de temps, ils auraient compris que ce n'était qu'une combine à deux sous, un vulgaire tour de passe-passe digne du pire des charlatans. Le recensement, les cliniques, les lois... jamais ils n'auraient cautionné une telle chose. S'ils avaient su qu'ils aidaient à étendre un système malfaisant, et que ce système finirait par me mettre tout autant en danger que mon propre gêne... qu'auraient-ils fait ?

Je progresse vers l'avant du cortège, là où la foule se fait encore plus dense, et me vois alors forcée de slalomer entre les corps bouillants que je frôle au cours de diverses manœuvres maladroites. La chaleur du mois de juillet attise les odeurs de transpiration et les peaux, moites de sueur, se rencontrent puis se séparent au rythme des battements de tambour qui ponctuent la marche. Les musiciens en tête de file sont, sans le savoir, les instigateurs d'une danse lancinante et chaotique qui me hérissé le poil.

Soudain, quelque chose agrippe mes vêtements et je panique. Le gêne de Dolores a-t-il cessé de faire effet ? M'a-t-on reconnue ? Et si, au milieu de toute cette effervescence, je ne m'en étais même pas aperçue ? Mon cœur s'emballa lorsque je me tourne la tête sur le côté, pour au final me retrouver face à face avec Ajita. Elle ouvre la bouche pour parler, mais je ne l'entends pas.

« Doucement, répète-t-elle en s'égosillant. »

Dolores apparaît derrière elle, puis Alix et Maximilien, écrasés au milieu de la foule. Un coude me rentre dans les côtes ; je grimace.

« Si tu vas trop vite, on ne pourra pas trouver les bonnes personnes... »

Je serre les poings. Elle a raison, je nous fais perdre du temps. Au lieu de batailler afin d'arriver le plus vite possible devant le Centre Décisionnaire, il serait plus raisonnable de repérer d'ores et déjà au sein de l'attroupement ceux qui ne semblent pas heureux de s'y trouver. Les employés n'ont pas pu utiliser leur voiture personnelle, tout comme ils n'ont pas pu venir en transports en commun. Un itinéraire très spécial et surveillé de près a été réservé aux délégués et personne d'autre ne peut l'emprunter. En d'autres termes, ceux qui sont sortis du Centre Décisionnaire pour déjeuner et ceux qui vont y commencer leur journée n'ont d'autre choix que de braver la foule, entre-temps arrivée à ce niveau, pour y retourner.

Nos cibles sont donc déjà là, parmi nous, et il ne reste plus qu'à nous servir.

Je leur fais signe d'ouvrir l'œil avant de reprendre mon trajet au sein du cortège. Et cette fois-ci, au lieu d'éviter le regard des manifestants, j'opte pour une approche plus radicale. Je dévisage avec intensité ceux qui présentent des traces de nervosité, à la recherche du moindre détail qui me permettrait d'identifier clairement les employés du site.

Je suis si absorbée par ma tâche que j'oublie finalement d'avoir peur des silhouettes noires que j'entrevois de temps à autre et qui suivent de près la manifestation. Plusieurs minutes passent et je reste bredouille. Je me tourne un instant vers les autres et Ajita me sourit. Elle pose une main sur mon épaule puis guide mon regard vers une femme que je n'avais pas encore remarquée.

« J'espère que tu es prête, me dit-elle. »

## Chapitre 42

La première chose que je me dis, c'est que je devrais m'en vouloir de ne pas l'avoir remarquée en premier.

C'est une femme ordinaire à la peau noire, petite et tout en rondeurs, qui peine vraisemblablement à se frayer un chemin dans la foule. Son carré plongeant donne le ton, les lunettes rectangulaires juchées sur son nez également ; elle paraît sérieuse, discrète, et semble être habituée à vivre dans un monde fait de rigueur et d'exactitude. Tout l'inverse de ce regroupement. L'ambiance lui déplaît, c'est indéniable. Elle serre son sac à main tout contre sa poitrine et fronce les sourcils en se mordant les lèvres, sûrement par peur d'arriver en retard au travail.

Est-ce que ça veut pour autant dire qu'elle travaille au Centre Décisionnaire ? Non, c'est vrai, elle pourrait tout aussi bien être employée dans un commerce aux environs, ou simplement être attendue ailleurs. Mais il y a quelque chose dans sa façon de se tenir droite qui me met la puce à l'oreille... ça et, je l'avoue, le cordon de sa carte d'accès, cachée sous sa veste légère, qui pend le long de son cou.

La femme s'écarte au moment même où je pousse un manifestant sur le côté afin de me rapprocher, et je découvre alors ses semblables qui se déplacent en rangs serrés, formant ainsi leur propre groupe à l'intérieur même du cortège. Ils sont faciles à reconnaître, avec leurs airs pressés, leurs mines déconfites et leurs tenues de travail, parfois strictes, parfois pratiques, surtout une fois que je les ai sous les yeux.

Je pile net, stupéfaite, et manque de tomber quand quelqu'un me bouscule. Ajita me rattrape de justesse. Je ne bronche pas en sentant sa main se serrer à l'extrême autour de mon bras ; je suis bien trop concentrée pour ça.

Il reste encore un problème à régler : ils ne sont que quatre, et nous sommes cinq.

Nerveuse, je lui fais part de la situation.

« Chaque chose en son temps, me dit-elle à l'oreille. C'est une occasion en or, il ne faudrait pas la laisser passer. Mais il va être difficile de les séparer.

— Non, je rétorque. J'ai une solution. »

Avant tout, il faut les disperser. Impossible de s'en prendre à eux d'un seul coup ; il serait préférable de les séparer afin de ne pas attirer l'attention sur nous. La foule ne se préoccupera pas de nos méfaits si nous ne lui donnons pas des raisons de le faire. Ce sujet a déjà été abordé auparavant, et je sais qu'ils seront capable d'agir de leur propre initiative sans intervention de ma part.

Je m'accorde quelques secondes supplémentaires afin d'examiner minutieusement le groupe et décide finalement de commencer les réjouissances.

Tout d'abord, je fais signe à Maximilien de passer devant. Il s'exécute et écrase malheureusement mon pied droit au passage. Je le pousse alors tant bien que mal jusqu'à l'un des hommes du groupe, un ouvrier qui porte encore sa tenue de travail, et guide sa main jusqu'au sac qui pend le long de son épaule. Cet homme-là doit sûrement participer à la restauration de certaines parties du Centre Décisionnaire ; en nous emparant de son identité et de sa carte d'accès, nous pourrions entrer et nous déplacer à notre guise sans même éveiller les soupçons.

Maximilien accélère le pas afin de ne pas se faire distancer par l'homme puis, après s'être assuré que personne ne l'observait, fait glisser l'ongle de son index sur toute la largeur de la bandoulière. Le trait n'est pas très précis mais la matière cède rapidement. Entraîné par son propre poids, le sac glisse vers le bas. L'homme ne s'en aperçoit que lorsqu'il tombe lourdement au sol, juste aux pieds de Maximilien. Ses amis continuent d'avancer, imperturbables, tandis qu'il fait demi-tour, étonné.

D'un signe de la tête très marqué, j'ordonne à Ajita de prendre en filature le reste du groupe. De mon côté, je m'écarte un peu, mais reste suffisamment proche pour pouvoir observer la scène avec



aisance. La foule se divise en deux à notre niveau afin de nous éviter, comme le font les fourmis lorsqu'elles dévient de leur trajectoire pour contourner un obstacle. Une main rencontre la mienne par erreur et Dolores apparaît à mes côtés, plus déterminée que jamais.

L'homme met un genou à terre et examine la bandoulière tranchée d'un air dubitatif, pris au dépourvu par la brutalité d'une telle malchance, tandis que Maximilien prétend vouloir l'aider en rassemblant les affaires qui se sont éparpillées par terre. Il semble ne pas se soucier des manifestants qui martèlent le sol de leurs pieds, ratant de peu ses doigts.

« Ce n'est pas commun... grommelle l'homme. »

Je peine à l'entendre.

« Merci, continue-t-il. Je ne sais pas ce que je ferais si jamais je perdais... »

Il ne termine pas sa phrase ; à partir de là, tout se passe très vite. Maximilien met la main sur la carte à puce qu'il cherchait. Il échange un rapide coup d'œil avec Dolores qui se penche tout à coup vers notre cible. Ses doigts effleurent imperceptiblement le derrière de sa nuque, et une expression trouble vient alors déformer le visage de ce dernier. Il se fige, décontenancé, sans penser à surveiller ses arrières ; c'est au tour de ses papiers de disparaître. Maximilien fourre ensuite son butin dans la poche de son pantalon et se relève comme si de rien n'était. Quelques instants plus tard, l'homme se met debout à son tour et nous remercie encore de l'avoir aidé à remettre ses affaires dans son sac.

Je le regarde hâter le pas pour rejoindre ses collègues qu'il ne retrouvera certainement pas, les cheveux nettement plus sombres qu'il y a quelques secondes à peine et le visage transformé, méconnaissable. Quand il atteindra enfin son lieu de travail, personne ne sera en mesure de le reconnaître, et il sera fort probablement mis à la porte, tout ça sans même que nous ayons à nous soucier de lui.

Rapidement, la foule reprend ses droits sur l'espace.

« Et comment on retrouve les autres ? Demande Alix, projetée contre moi. »

Pour qui me prend-elle ? Séparer un individu du groupe présentait un intérêt incontestable, mais aussi une conséquence négative que j'ai su prendre en compte. Si personne ne prend en filature les autres cibles... eh bien, on les perd tout bonnement.

Voilà pourquoi j'ai demandé à Ajita de les suivre.

« Envoie un message à Ajita, dis-je en m'adressant à Maximilien. »

Et puisque sa réponse ne vient pas tout de suite, nous décidons de continuer à remonter la rue en direction de la tête du cortège. J'inspire profondément afin de réguler ma respiration, laisse ensuite mon regard glisser sur les diverses pancartes dressées au-dessus de nos têtes et lis attentivement les messages qu'elles véhiculent. J'ai du mal à réaliser que la plupart des gens qui m'entourent sont Altérés et que je profite de leur rassemblement pour défier la loi.

« Ça y est ! Elle m'a répondu. Il faut qu'on se dirige par là... »

Il pointe du doigt l'aile droite de la manifestation qui longe de beaux bâtiments au style ancien. Je plisse les yeux, fatiguée de devoir hurler pour me faire entendre. Mes cordes vocales commencent à protester.

« Suivez-moi ! »

Nous sommes sur place en un rien de temps. Une fois qu'on a compris qu'il ne faut pas hésiter à bousculer pour se frayer un chemin, les choses paraissent bien plus simples. Un homme vêtu de noir me jette un regard malveillant mais je ne me laisse pas impressionner pour autant.

« Ils ne se méfient toujours pas, m'informe Ajita. »

Je décide donc de m'en prendre à la femme au carré plongeant, surtout au cas où nous serions pris de court, car c'est son identité que je prévois d'endosser. Ni une ni deux, je m'avance et pose un doigt sur son épaule pour attirer son attention. Elle se tourne vers moi, surprise, et j'affiche mon plus beau sourire afin de la mettre en confiance.

Quant à savoir si ça va réellement marcher, c'est une autre histoire...

« Tiens, qu'elle heureuse coïncidence ! Tu te souviens de moi ? Mais si, Joséphine ! C'est quand même fou de se retrouver ici, tu ne trouves pas ? Qu'est-ce que tu deviens ? »

La femme fronce les sourcils, mal à l'aise, et fait un effort pour se souvenir de moi. Je continue à lui parler sans même prendre le temps de souffler et les mots que je prononce finissent par être mangés par le brouhaha ambiant. Je fais de mon mieux pour ne pas trop fixer la carte qui pend à son cou. Il faut que je trouve un moyen de la lui prendre.

Elle ralentit l'allure et me demande de répéter. Cette fois-ci, les autres veillent bien à ne pas la perdre en route ; ils reviennent en arrière, bravant le courant inverse. Je me mords les lèvres. Mauvaise pioche ; elle doit être le ciment du groupe. M'emparer de ses papiers sera bien plus difficile avec d'autres paires d'yeux rivées sur moi.

Voyant que je patine à obtenir ce que je veux, Alix intervient. Elle se met à raconter des mensonges qui collent aux miens et finit par poser une main amicale sur l'épaule de son interlocutrice. Ses doigts remontent jusque derrière sa nuque et je devine qu'elle s'attelle à défaire l'attache du cordon. Une seconde s'écoule, pas plus. La femme nous regarde alors, hébétée, sans dire un mot.

« Alors, ça vous revient ? Insiste Alix en souriant. »

Malheureusement pour cette pauvre inconnue, elle ne doit même plus se souvenir de s'être arrêtée pour nous parler... déstabilisée, elle sera plus facile à berner.

« Excusez-moi, vous disiez ? Dit-elle finalement. »

L'une des deux autres femmes qui composent le groupe de trois s'impatientent, et j'ai bien peur que sa réticence ne soit contagieuse ; papoter au milieu d'une manifestation n'est pas ce qu'on pourrait appeler une partie de plaisir, surtout lorsqu'on est attendu ailleurs. Néanmoins, la seconde paraît plus réceptive, avec ses grands yeux attentifs et le pli curieux de sa bouche satinée de bordeaux, et j'espère bien être en mesure de faire peser cet avantage dans la balance le moment venu.

La carte tombe au sol, suivie de sa carte d'identité, subtilisée lors d'un moment d'inattention, et Alix les coince immédiatement sous la semelle de sa chaussure. Nous échangeons un regard, suite à quoi je soupire de soulagement ; voilà une bonne chose de faite. Toutefois, ce n'est pas parce que le poisson est ferré qu'il faut amoindrir nos efforts. Nous n'avons toujours pas le droit à l'erreur, et c'est cette réalité pour le moins morose qui soulève l'interrogation suivante : que dire, et que faire afin de les garder à portée de main ? Mon intervention, un peu trop franche, ne nous permettra pas de nous trouver encore une fois proches du groupe sans nous attirer leurs foudres.

Il nous faut les autres cartes, maintenant.

« Non, c'est à moi de m'excuser... je glapis, tendue. Tout est de ma faute, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre. »

Je me mords les lèvres, consciente que ce ne sera pas suffisant pour les retenir. J'ai ouvert la bouche trop vite et sans réfléchir ; c'est le stress, trop intense, trop vivace, qui s'est exprimé. Mais contre toute attente, Maximilien charge à son tour et nous sauve la mise :

« Vous n'avez pas l'air de manifestantes... vous travaillez dans le coin ? »

Je lève les yeux au ciel, déçue de m'être réjouie aussi rapidement. Avec une approche aussi lourde, c'est voué à l'échec. Il aurait dû faire preuve d'un peu plus de subtilité et de délicatesse au lieu de foncer dans le tas comme un bourrin, déjà qu'elles ne sont pas à leur aise ici... ça ne risque pas d'aller en s'améliorant.

Les deux amies surprennent mon geste et me sourient.

« Il le fait souvent ? Me demande l'une d'elles d'une voix forte. Je veux dire, draguer des inconnues au plus mauvais moment possible... »

Je laisse échapper un rire forcé.

« Draguer, c'est un grand mot... mais il aime bien embêter son monde, oui.

— Ah, je vois. Je croise souvent des types comme lui. Dans la rue, au bar, n'importe où, du moment que ce soit incongru. Ils ne savent pas lâcher l'affaire, c'est pour ça que je préfère éviter leur compagnie. Je trouve mon bonheur *ailleurs*. »

Elle me regarde droit dans les yeux, sans ciller, et une soudaine éclaircie vient mettre en lumière

la couleur vive de ses lèvres. Le maquillage, habilement appliqué sur la longue surface charnue, brille de mille feux une fois baigné des rayons de soleil.

Je passe une main dans mes cheveux et baisse les yeux un court instant, décontenancée au moment le moins opportun.

« Quoi ? Une minute, ça veut dire que j'ai utilisé la mauvaise méthode pendant tout ce temps ? Et personne ne m'a rien dit ? Plaisante Maximilien. »

La femme sourit silencieusement à sa remarque, mais je sens malgré tout que son attention reste entièrement dirigée dans ma direction. Son amie lui touche le bras, soucieuse, avec la ferme intention de lui faire reprendre son périple au cœur de la foule, toutefois elle ne bouge pas d'un pouce.

« Je crois qu'en fait, dit-elle, vous ne l'ignorez pas, tous autant que vous êtes. »

Son amie tire un peu plus fort en lui soufflant à l'oreille. J'arrive à saisir quelques mots parmi ceux qui sont alors échangés :

« Ne traînons pas ici, tu veux ?

— Non... attends...

— Ce n'est pas le moment de donner des leçons de vie... »

Je lève la tête et nos regards se croisent une nouvelle fois ; elle m'observe longuement et de manière appuyée, si bien que le doute n'a plus aucune raison de persister. Je ne rêve pas... elle me fait vraiment du rentre-dedans ! Cette dernière secoue la tête en signe de désaccord et ses cheveux bruns, mi-longs, en profitent pour prendre quelques libertés, découvrant au passage son front, où un grain de beauté imposant trône au-dessus de son sourcil gauche. Elle est petite, plutôt jolie, et son visage a le charme de l'atypique. Mais dans d'autres circonstances, elle n'aurait peut-être pas attiré mon regard.

« Il faut vraiment qu'on y aille... intervient notre cible initiale, visiblement enfin remise de ses émotions. »

Je fais un pas en avant, bien déterminée à ne pas les laisser partir aussi facilement.

« On pourrait boire un café, un de ces quatre... je risque. J'ai beaucoup d'anecdotes à raconter à propos de ce genre de type.

— Ah oui ? »

C'est un peu rapide, mais la situation s'y prête. Impossible de discuter plus en détail dans un tel lieu, non seulement parce qu'on s'entend à peine parler mais aussi car les oreilles qui y traînent sont indénombrables. Un rendez-vous s'impose. L'excuse est tangible, et puisque l'idée a l'air de lui plaire, j'enchaîne rapidement.

« Mais puisqu'il serait embêtant de leur consacrer autant de temps, je pourrais aussi parler du bonheur qu'on trouve ailleurs. Il se trouve que c'est un de mes sujets favoris.

— Eh bien, pourquoi pas ? Un café, ça n'engage à rien...

— Tu as de quoi noter ? Je vais te donner mon numéro. »

Elle se dirige vers une barrière à l'écart de l'attroupement et plonge la main dans son sac, à la recherche de son téléphone portable.

*Maintenant !*

Pour coller à son rôle de dragueur lourd, Maximilien aborde les deux autres amies et détourne au passage leur attention de ce qui se trame de mon côté. J'ai beau savoir qu'il ne fait que jouer la comédie, je ne peux pas m'empêcher de me sentir désolée pour elles. Pendant ce temps, Dolores donne un coup de coude à ma prétendante et celle-ci se retourne, uniquement pour constater avec effarement qu'il n'y a rien d'autre qu'une foule dense derrière elle. Dans tous les cas, le mal est déjà fait : une partie du contenu de son sac s'est répandu sur la voie publique.

« On devrait leur apprendre la politesse, je te jure... »

Je mets un genou à terre pour l'aider à ramasser ses affaires. Et là, malheur ! Je me rends compte que ce que je convoite tant ne fait pas partie des objets qui se sont éparpillés au sol. Dans une tentative désespérée, j'attrape vite un carnet aux feuilles cornées que je fourre dans son sac. Mon

doigt rencontre alors une surface dure dont je m'empare discrètement. Un rapide coup d'œil, et je soupire de soulagement. Il s'agit bel et bien d'un portefeuille. Ni une ni deux, je cache mon larcin en le glissant dans la poche de mon pantalon.

« Vas-y, je t'écoute... me lance la femme en brandissant son téléphone portable. »

Je lui dicte mon ancien numéro de portable, fébrile. J'ai du mal à croire que nous soyons si près du but ! Il ne nous reste plus qu'une carte à trouver... Ajita me lance un sourire, visiblement satisfaite.

« On se dit à bientôt, alors.

— J'ai bien peur que non, déclare brusquement Alix. »

Ses mots ont à peine le temps de m'atteindre que cette dernière, vive comme l'éclair, l'empoigne déjà par la main, me bousculant au passage, et je hoquette de surprise, stupéfaite. Effacer nos traces est primordial, je le comprends bien, mais son empressement bestial me prend malgré tout au dépourvu. Blanche comme un linge, elle tremble alors que le contact se prolonge dans le temps et son visage, moite de sueur, exprime une variété de douleurs extériorisées, crues et fortes, sur toute la largeur de sa bouche que l'intensité des sentiments déforme. Sa démarche lui coûte beaucoup.

Quelques secondes s'écoulent, interminables instants durant lesquels j'hésite à intervenir pour mettre fin à ce sombre spectacle.

Puis vient enfin le moment où Alix sépare leurs corps fiévreux et toutes deux, victime et assaillante, restent alors parfaitement immobiles, comme remuées par la transformation qui s'est opérée dans leur for intérieur, suspendues dans le néant le plus total, les pieds dans le vide, sans filet de secours. Leurs yeux, éteints, se sont rencontrés et la femme bat des cils à plusieurs reprises, confuse. Lorsqu'elle reprend plus ou moins ses esprits, Alix la pousse sur le côté dans le sens inverse du cortège. Encore molle et presque léthargique, elle ne résiste pas.

« Il faut que tu ailles par là, lui dit-elle d'une voix chevrotante, à peine audible. On vient d'en parler, tu te souviens ? Il y a de super rabais au magasin de bricolage du coin... et tu as vraiment envie d'acheter de nouveaux clous. Ah, ça... tu sais flairer les bonnes affaires. »

Le plus surprenant dans tout ça, ce n'est pas tellement sa prise d'initiative, mais le fait qu'elle marche. La femme s'éloigne sans même remettre en question cette étrange recommandation, à croire que c'est tout à coup la seule chose qui importe, voire son unique raison d'exister. La foule finit par l'avaloir, et je n'arrive plus à la distinguer.

Ses amies, elles, n'y voient que du feu.

« C'est bizarre... me souffle Alix en écartant quelques cheveux de son visage. Je n'ai pas bien tout vu, tu vois, il y avait des parties troubles, dures à discerner, un peu comme de la purée de pois... mais ça, c'était clair... comme de l'eau de roche. Sa mère lui en a parlé il y a deux mois, juste avant de mourir. Ça a dû la marquer, la marquer au point de tout abandonner pour... pour... »

— Quoi ? Tu es remontée aussi loin que ça ? »

Elle me regarde du coin de l'œil, la bouche entrouverte.

« C'est dangereux, tu devrais le savoir ! »

Alix lève le menton, comme pour me regarder de haut, mais l'état dans lequel elle se trouve éclipse ce ridicule effet théâtral. Derrière elle, les deux autres femmes n'ont pas encore remarqué la disparition de leur amie. Ce n'est malgré tout plus qu'une question de temps.

« Ah oui ? Me lance Alix en me défiant du regard. Tu trouves ? Plus dangereux que ça, peut-être ? »

Et au moment même où je me dis que la situation ne pourrait pas être plus saugrenue, Alix trouve le moyen de m'étonner. Elle agit sur un coup de tête, comme elle le fait toujours, sans réfléchir, sans même se soucier d'être prise sur le fait, et surtout pas en envisageant une porte de sortie ; Alix part comme une fusée fouiller le sac de la dernière cible et ses doigts remuent jusqu'aux tréfonds de la doublure, retournent de haut en bas son contenu, sans s'embarrasser du concept surfait de la discrétion, et la femme finit bien évidemment par sentir le poids qui la fait pencher en arrière.

« Mais à quoi est-ce que ça rime ? Hurlé cette dernière. »

La femme se débat vainement tandis que Maximilien, réagissant au quart de tour, immobilise son

amie. Alix brandit finalement ses papiers en l'air en arborant une expression victorieuse, comme s'il y avait de quoi se réjouir, comme si nous n'étions pas au beau milieu d'une situation périlleuse.

« Non ! Au voleur ! Au voleur ! Arrêtez ! »

La foule compacte commence à s'agiter plus que de raison et les regards se braquent sur nous. Inutile de gâcher notre salive pour le moment ; il est grand temps de partir, et c'est justement ce que nous faisons.

Alix est bien entendu la première à détalier, mais elle s'attarde tout de même à peine quelques secondes, juste le temps d'effleurer notre cible là où sa peau nue est exposée au soleil. Nul besoin d'expliquer son geste. Alix a le chic pour mettre son grain de sel mais au moins, elle pense à nettoyer derrière.

Moi aussi.

« Dolores ! Je crie à qui veut bien l'entendre. Tu sais ce qu'il te reste à faire ! »

Aucune réponse ne me parvient, mais je n'ai pas le temps de faire demi-tour pour m'assurer de la bonne réception de mon message.

Je suis Alix de très près, et cette course folle permet au vent de rafraîchir mon corps moite de sueur. Ajita me talonne et finit d'ailleurs par me rattraper en seulement quelques enjambées. Elle me lance un regard interrogateur et je lui fais signe que je n'en sais pas plus qu'elle.

J'avoue qu'il est dur de définir avec précisions les limites que s'impose Alix, mais jamais je ne me serais doutée qu'elle aurait pu décider de s'emparer de la dernière carte avec si peu de réflexion, et tout ça pour quoi ? Panser son ego blessé ? J'essaie de ne pas la perdre de vue mais ce n'est pas vraiment simple de courir au cœur même d'une manifestation, d'autant plus que ses pas se font de plus en plus hasardeux car ses jambes, ébranlées par l'usage de son gêne, martèlent les pavés avec incertitude.

Nous attirons l'attention, nous dérangeons, et je me prends quelques mains en plein visage alors que je tente malgré tout de me frayer un chemin. Je me sens comme à l'étroit, coincée entre tous ces corps chauds et virulents, écrasée, ballottée, percutée, et ce contact violent, éreintant, me donne la chair de poule.

« Faites un peu attention !

— Non mais ça va pas la tête ? »

Je me retourne, saisie d'angoisse, alors que des bras se resserrent autour de ma poitrine. Maximilien m'a déjà dépassée, ce n'est donc pas parce que je ne le vois pas que je m'inquiète ; en vérité, je ne distingue toujours pas Dolores. Si jamais elle se perd nous nous retrouverons aux environs du Centre Décisionnaire, toutefois je préférerais tout de même ne pas avoir à m'inquiéter sur son sort entre-temps.

Soudain, je pile net. Nous avons atteint l'autre extrémité de la manifestation. Des barrières grossièrement espacées nous séparent des rues qui ne figurent pas sur le trajet du cortège. Quelques policiers aux yeux torves froncent les sourcils à notre apparition. Je prie pour que Alix ne fasse pas des siennes encore une fois.

« Qu'est-ce qu'on fait ? Me demande Ajita.

— Il faut qu'on bouge.

— Mais nous n'avons que quatre cartes...

— Quatre, c'est toujours mieux que rien. Ce qui importe le plus, c'est la suite. »

Ajita hoche vigoureusement la tête.

« Est-ce que Dolores a son portable sur elle ?

— Pour quoi faire ? »

Je plisse les yeux, surprise par sa réponse déconcertante, et ne comprends que lorsque je me retourne afin de contempler la chose que Ajita pointe du doigt juste derrière moi. J'aperçois alors Dolores qui émerge à son tour de la foule, essoufflée et le visage aussi écarlate qu'une tomate. Elle se tient les côtes, et la torsion infligée à sa manche donne un rapide aperçu du haut de son poignée, marqué d'une étrange couleur sombre.

« Tout va bien ? S'enquiert Maximilien. »

Dolores lui jette un regard en biais, lasse.

« Pas vraiment.

— Tu m'as entendue ? Je lui demande alors d'un ton pressé, anxieuse de connaître la réponse à ma question. »

Mon cœur bat à tout rompre à la simple pensée d'avoir laissé derrière nous de quoi faire capoter notre plan tout entier.

Dolores hausse un sourcil. Je frémis.

« Quoi... quand tu as hurlé ? N'importe qui à cent mètres à la ronde t'a entendue... »

Je pousse un long soupir, chargé du souffle lourd de l'impatience, qui repousse en arrière des boucles emmêlées tombées sur mon nez.

« Je me suis occupée d'elles, et je crois qu'elles vont nous laisser tranquille...

— Tâchons quand même de nous éloigner du cortège, juste au cas où. On va se trouver une petite rue déserte pour procéder à la métamorphose. Tu t'en sens capable ? Même après tout ça ?

— Oui... ça devrait aller. »

Je lève les yeux vers les bâtiments qui nous entourent afin de me repérer et en déduit le chemin que nous allons devoir emprunter. Je lorgne ensuite en direction des policiers et lance d'une voix forte :

« Viens, tu te sentiras mieux une fois au calme. »

Je l'entraîne alors dans une rue adjacente et nous passons devant les forces de l'ordre sans même qu'ils ne haussent un sourcil. Ils ne se doutent de rien ; c'est presque trop facile. Je m'en prends à Alix dès qu'il y a assez de distance entre eux et nous.

« Pourquoi tu as fait ça ?

— Quoi ? Sauver tes fesses ? Vraiment ? Tu me poses vraiment la question ? Regarde un peu l'heure qu'il est, on n'allait pas rester là jusqu'à je sais pas quand...

— C'était risqué, je proteste en serrant les dents.

— Et alors ? Ça a marché. Rien d'autre ne compte, non ? »

Je me tais, consciente qu'il est inutile de raisonner avec elle. Nous marchons d'un pas rapide en longeant les murs, et les silhouettes noires qui croisent notre chemin s'écartent pour nous laisser passer. Je laisse ma main glisser contre la pierre froide des édifices, le regard rivé sur la Seine. Il y a beaucoup trop de monde par ici et la manifestation est encore assez proche pour que je puisse clairement entendre la clameur qui en découle. Je nous oriente par conséquent vers un endroit à l'écart de toute cette agitation et fais en sorte que nous puissions nous abriter sous le porche d'une maison dont la grande porte fait presque le double de ma taille.

« La voie est libre, dis-je une fois que je nous estime en sécurité. »

Dolores hoche la tête et fronce les sourcils, concentrée. Nous lui donnons tour à tour les cartes que nous avons récupérées afin qu'elle puisse mémoriser les visages de nos nouvelles identités.

Et puis, elle se jette à l'eau.

Mon corps tout entier se contracte quand ses doigts gelés se ferment sur ma main. Un drôle de fourmillement me parcourt alors que je deviens une autre personne, une autre vie, un autre destin... ou presque. La réalité s'étiole, telle une membrane soumise à des conditions extrêmes, et un phénomène de distorsion achève de couper tout lien avec le monde tangible. Je dérive, et mon nouveau corps prend les manettes. Pilotage automatique, réaction sensorielle. Le sol semble tanguer durant l'espace de quelques instants supplémentaires, mais tout revient à la normale au moment où Dolores rompt le contact.

Cette dernière s'occupe ensuite des autres et je ferme les yeux pour ne pas avoir à regarder cet étrange spectacle qui trouble bien plus encore lorsqu'on y assiste de l'extérieur. Les chairs qui se meuvent, la redéfinition muscles, des os... un long frisson me parcourt de part en part à cette simple pensée. De longues, très longues secondes s'écoulent, et quand j'ouvre enfin les paupières ce n'est que pour me retrouver face à de parfaites copies de nos cibles.

Troublant.

Alix a un sourire reconnaissable, presque mauvais, et me lance d'un air coquin :

« Alors, chérie, tu as toujours envie d'aller boire un verre ? »

Mais sa blague tombe à l'eau lorsque l'attention se redirige vers Dolores qui paraît être sur le point de s'évanouir. Je recule malgré moi quand j'assiste contre toute attente à la manifestation brutale de son effet mortel. Partout sur son visage, des morceaux de peau se colorent d'une étrange teinte noire, diffusée sous la forme d'une toile d'araignée, qui semble se propager à une vitesse dépassant les limites de l'entendement.

Elle tremble de manière incontrôlée, faible.

« Je ne vais pas pouvoir continuer, dit-elle. »

Ajita la fait s'asseoir sur le pas de la porte.

« Ce n'est pas grave, lui répond-elle. Nous n'avons que quatre cartes, de toute manière.

— Tu as rempli ta part du marché, j'ajoute. Tu n'as rien à te reprocher.

— Mais si tu as un problème une fois à l'intérieur...

— On le réglera d'une autre manière, ne t'inquiète pas. Reprends des forces et retourne à la voiture pour surveiller Clara. Nous te rejoindrons si tout se passe bien. Si ce n'est pas le cas... »

Je prends une grande inspiration.

« Eh bien, sois inventive. »

Je me tourne vers le bâtiment, les mains posées sur les hanches.

« Alors, qu'attendons-nous ? »

## Chapitre 43

Le Centre Décisionnaire se dresse fièrement dans Paris, insensible aux invectives qui fusent à son encontre partout dans les rues de la capitale. Il est devenu, avec le temps, une attraction en soi, sorte de passerelle entre deux époques, deux genres et deux styles qui s'illustrent au travers des cinq bâtiments qui composent le complexe architectural. L'endroit est divisé en camembert, choix hautement français, et chaque partie s'est vue attribuer une fonction précise de façon à respecter l'équilibre qui se voulait mot d'ordre du projet, lequel est également à l'origine de la cour intérieure, point de rencontre des différents chemins pavés qui desservent les structures indépendantes.

L'endroit, voulu inaccessible et pourtant lié à un sentiment paradoxal de proximité, est entouré d'une immense clôture à la fois solide et esthétique, conçue par un artiste parisien dont les œuvres cotées faisaient alors sensation. De hautes et épaisses bandes verticales aux morphologies diverses s'alignent en rangs serrés et masquent une partie du Centre Décisionnaire à la vue du public, comme s'il s'agissait d'un secret bien gardé. De couleur claire, cette barrière est elle-même emprisonnée au cœur d'un cercle de grillage, mesure de sécurité supplémentaire, possiblement futile et accessoirement ingrate envers le travail de l'artiste.

L'entrée s'effectue du côté est, pile entre les deux bâtiments les moins conséquents, reliés par une sorte d'auvent métallique sous lequel prend place le contrôle de sécurité auquel visiteurs et employés doivent se plier, tandis que les délégués et autres personnes de grande importance empruntent une porte qui leur est réservée. Une barrière automatisée régule quant à elle l'accès du site aux véhicules.

Non loin de là, la partie consacrée aux bureaux s'étend sur une plus large parcelle ; son architecture est monotone et homogène, pour le moins monochrome, et caractérisée par une façade vitrée exposée au soleil. Quelques arbustes soulignent ses flans, parfaitement entretenus.

Juste à côté, le restaurant privé s'illustre par son raffinement, et sans doute aussi par le sempiternel va-et-vient qui accapare l'espace aux heures de repas. Sa toiture prend la forme d'une élégante verrière, blindée, cela va sans dire, qui prolonge le tracé moderne de ses murs noirs comme de l'ardoise. Impossible de discerner les tablées depuis l'extérieur ; seuls les menus, variés et goûteux, s'exposent à la surface d'un papier confiné sous une membrane de verre pour mieux résister aux intempéries.

Toutefois, le véritable pôle de ce complexe est tout simplement ce qui lui a donné son nom, à savoir le Centre Décisionnaire, bâtiment principal abritant l'hémisphère, salle courbe où se joue, au gré de l'humeur des délégués, l'avenir des Altérés. L'édifice est moderne et très bien agencé, à la fois sobre et épuré, couronné de drapeaux dont les tissus claquent au rythme du vent.

On pourrait imaginer qu'il s'agit-là du clou du spectacle, que le site se limite à la vue qu'il offre au monde, mais il suffit de creuser un peu pour s'apercevoir qu'une seconde vie a éclos sous la première. Cette fourmilière grouille sous la surface, sorte de réseau de couloirs souterrains qui desservent au mieux les structures et permettent le passage fluide des équipes technique sans risquer d'interférer avec les affaires de l'Etat. Efficace, pratique et discret, ce système a su également s'attirer les faveurs du service de sécurité.

Pour ma part, si je le trouve aussi intéressant, c'est parce que mon plan repose en grande partie sur sa contribution. Entre mes mains, il passera de point fort à faiblesse, jusqu'à finalement trahir sa vocation d'origine. Si seulement ils savaient...

Combien sont-ils exactement, ces corps en ébullition, toujours en mouvement, contrariés, anxieux ou simplement pressés de finir dans les temps ? Combien sont-ils à crâner devant les caméras de télévision, l'esprit tranquille, dans leurs costumes de belle facture aux prix exorbitants, cet affreux



sourire aux lèvres, libres de vivre sans se soucier de l'impact de leurs choix ? A surveiller les entrées et les sorties ou à prendre les appels pour leurs supérieurs tout-puissants ? Combien d'entre eux ont à l'esprit les rouages bien huilés du mécanisme de la corruption auquel ils participent activement ? Et surtout, la plus importante des questions : qui a déjà trempé dans de telles affaires ?

C'est une interrogation qui ne trouvera pas de réponse étant donné que la plupart des poursuites n'ont mené à rien. Dommage.

Je lève les yeux vers le toit du plus haut bâtiment en veillant à placer une main au-dessus de mes yeux afin de ne pas être aveuglée par une soudaine éclaircie. Et dire qu'ils se croient tout permis, hors d'atteinte... il n'est pas étonnant que des gens pareils nous mènent à l'abattoir ; ils mentent et trompent comme ils respirent sans jamais faire preuve d'aucun scrupule, puis pointent du doigt d'autres noms pour ensevelir le souvenir de leurs actions.

Dur, dans ces cas-là, de garder la foi.

Mais il suffit d'une étincelle, d'un minuscule petit grain de poussière pour raviver la flamme ; tous ces gens qui manifestent en sont la preuve. Ils n'ont plus la patience de supporter ce monde façonné à l'image des politiques et de la haine qu'ils véhiculent, ils aspirent à autre chose et pensent sincèrement qu'une action de cette envergure pourra stopper le processus qui s'est mis en marche. On en parlera peut-être dans les journaux télévisés du soir, avant que les journaux n'en fassent leur une le lendemain.

Peu importe qu'ils étouffent la vérité ou non ; si quelque chose doit changer aujourd'hui, ce sera grâce à ce que j'ai accompli, moi.

Nous précédons le début du cortège de quelques secondes à peine ; je me retourne juste à temps pour voir la masse compacte se déverser lentement dans les rues qui bordent l'endroit. Les bras douloureux des manifestants regagnent soudainement assez de force pour brandir les pancartes haut dans le ciel que quelques nuages obscurcissent. Je hâte le pas, mal à l'aise, lorsque je me retrouve encerclée de part et d'autre, et rabats ma veste contre ma poitrine.

Un haut parleur hurle des mots que je peine à comprendre à seulement quelques mètres de là.

« C'est par ici, me dit Maximilien. »

Je le suis sans poser de questions. Il me guide, grâce à son repérage précédent, sans hésitation jusqu'à l'entrée, cachée derrière les silhouettes entremêlées des manifestants. J'aperçois alors les soldats armés postés derrière la barrière qui les sépare de l'agitation qui ébranle les rues aux alentours.

Ajita me fait remarquer les armes de gros calibre qu'ils portent en bandoulière ; ces circonstances particulières les rendent nerveux.

« Quoi ? Dis-je. Ça t'intimide ? Dis-toi qu'on a les nôtres... »

Je fais un pas en avant tandis qu'elle m'observe, mi-figue mi-raisin. Un violent coup de vent vient gonfler mes cheveux. J'ai beau m'efforcer de rester imperturbable, je ne peux prétendre ignorer que mon cœur tambourine contre ma poitrine avec force, électrisé par la dangerosité critique de la situation.

L'un des soldats croise mon regard.

Ni une ni deux, je me présente devant l'entrée en me pinçant les lèvres, comme le ferait probablement tout employé reprenant sa journée de travail après avoir dû affronter une foule très remontée et parfois même malodorante. Ajita ne proteste pas, mais je ne me retourne pas non plus pour voir si elle aurait préféré attendre encore un peu avant de se lancer. On me fait alors signe de m'arrêter et de montrer mes affaires afin qu'elles soient inspectées. Je leur présente ma carte d'accès au site. J'ai très peu de choses sur moi, et encore moins d'objets dignes d'intérêt ; je me suis contentée du strict nécessaire, du maquillage, des mouchoirs et un parapluie, juste de quoi être convaincante, car on s'embarrasse rarement d'un sac si c'est pour qu'il soit au final vide. Je passe ma carte dans le lecteur placé juste devant le portique de sécurité. Le voyant tourne au vert et une personne confirme mon identité grâce aux informations qui s'affichent sur son écran ; je suis bien la Eva dont il est question, tout comme l'indique la photo et la carte d'identité que je leur fournis par la

suite.

Le contrôle ne s'éternise pas.

On m'invite ensuite à continuer et je me force à bouger pour laisser passer les personnes qui attendent en file indienne derrière moi. Je frissonne et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Les autres se préparent tout juste à passer à leur tour la première étape du contrôle. De mon côté, je m'approche afin de passer le test final, et mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je serre ma veste contre moi. Je sais pourtant que je n'ai pas de soucis à me faire ; je me suis méticuleusement séparée de tout objet métallique le matin même. C'est malgré tout plus fort que moi, il faut que je me ronge les sangs. Et si j'avais malgré tout oublié quelque chose ? J'imagine déjà l'embarras me tenir à la gorge, tenace, alors que j'essaie de trouver un moyen de me tirer de cette situation compromettante.

Si jamais je sonnais, prendraient-ils au moins la peine de me faire passer sous le portique une seconde fois ? Me demanderait-on directement de prendre la porte, ou pire ? De les suivre ? Je me vois déjà enfermée dans un bureau sombre, la lumière d'une lampe portative braquée sur mon visage, le vrai, révélé au grand jour. Privée de nourriture et d'eau alors qu'on essaie de me tirer les vers du nez.

Je frissonne. Aucun son ne s'échappe du portique. Un sourire, à peine esquissé. Je marche en direction de la porte du bâtiment latéral qui s'offre à moi sans oser reprendre mon souffle, fébrile. Sans même me demander si Alix, qui s'avance alors dans mon dos, s'en tire aussi bien que moi pour la première partie du test. Il me semble que tout pourrait voler en éclats d'une seconde à l'autre, comme si ma réussite était aussi fragile que du verre.

C'est le cas.

Mon monde paraît s'écrouler lorsqu'on m'interpelle alors à nouveau ; je manque de me prendre les pieds dans un tapis sous le coup de la surprise.

« Madame, attendez ! Vous n'auriez pas oublié quelque chose ? »

Je me retourne, prise de court, et fais de mon mieux pour sourire tandis que je me creuse les méninges afin de savoir de quoi cette femme en uniforme est en train de me parler. Elle me regarde de bas en haut d'un air perplexe ; si je ne réponds pas assez vite, va-t-elle aussi se rendre compte que je ne porte pas les mêmes vêtements que la Eva d'origine ?

Alix croise brièvement mon regard. Sait-elle ce que j'ai oublié ? Pourquoi reste-t-elle silencieuse et discrète, ne devrait-elle pas chercher un moyen de m'épauler ? Ou peut-être est-elle au courant d'une chose que j'ignore, peut-être que ceux qui nous inspectent maintenant n'étaient pas en poste ce matin... non, comment pourrait-elle savoir une chose pareille ? Même s'il faut avouer que ça arrangerait bien mes affaires...

« De quoi s'agit-il ? Je demande. »

La femme fait un pas en avant et mon cœur a un raté. Les yeux qu'elle braque sur moi me paralysent ; ils sont sombres, grands, intenses. Les spots de lumière encastrés au plafond illuminent ses cheveux relevés en un chignon impeccable. Elle tend tout à coup la main dans ma direction et j'ai malgré moi un geste de recul.

« Votre carte d'accès. »

Je baisse les yeux vers l'objet qu'elle me présente et tombe alors nez à nez avec la carte que j'ai oublié de récupérer après l'étape de confirmation de mon identité.

« Oh, merci, je marmonne. »

Je récupère la carte, m'éloigne sans demander mon reste et m'autorise à pousser un soupir de soulagement lorsque je suis sûre qu'ils ne peuvent plus m'entendre.

Mauvaise idée ! N'étant plus sur mes gardes, je sursaute lorsque le bruit strident du portique retentit derrière moi et me retourne juste à temps pour voir Alix se pencher vers l'agent de sécurité qui m'a interpellée. Mon cœur martèle encore douloureusement ma poitrine quand elle effleure sa main et que ses lèvres forment des mots silencieux.

Quelques secondes supplémentaires s'écoulent, et je reste plantée au beau milieu du chemin, déboussolée.

Mais je ne suis pas la seule ; la femme oscille légèrement et bat frénétiquement des paupières dans l'espoir de revenir à la réalité. Elle est incapable de dire quoi que ce soit lorsque son collègue vient lui prêter main forte. L'homme échange alors quelques mots avec Alix qui ne cesse de sourire d'un air innocent. Il serre les poings et gesticule ; je devine qu'il l'invite à retirer les objets métalliques qu'elle porte avant son deuxième passage sous le portique. Toutefois, Alix parvient à tirer profit de sa distraction lorsque sa collègue revient soudainement à elle. Le pauvre homme se retrouve alors à cligner des yeux, le regard perdu dans le vide, tandis que Alix se fait la malle en les remerciant pour leur patience.

Mon cœur arrête enfin de battre à tout rompre.

Elle m'adresse un clin d'œil au moment où elle croise ma route. Je la vois rejoindre Ajita qui vient de passer l'épreuve avec succès. Ma main, elle, se trouve être posée sur la poignée de la porte que je m'apprêtais à franchir, entrouverte.

« Tu es dans la lune, Eva ? »

Une peur panique me saisit ; ce n'est pas Alix qui s'est exprimée.

Je tourne la tête vers la femme au comptoir, surprise, quand je me rends compte qu'elle m'a déjà interpellée à plusieurs reprises. Elle me lance un regard inquisiteur depuis l'intérieur de la pièce mais le sourire qu'elle arbore me laisse à penser qu'elle est plutôt amicale. Pourquoi ne le serait-elle pas, après tout ? La femme dont je me suis accaparé l'identité a bien le droit d'avoir des amis sur son lieu de travail, non ? Je ne devrais pas avoir trop de mal à me sortir de cette situation.

J'inspire profondément. Mes mains tremblent, mais pour être parfaitement honnête, c'est loin d'être la seule partie de mon corps à être en proie à une telle agitation. Je prends sur moi et pénètre à l'intérieur du bâtiment.

« Comment faire autrement ? Je réponds en m'avançant. »

Je me mords la langue. Bon sang ! Comment cette Eva parlait-elle, déjà ? Je suis à peu près sûre que mon imitation est à des années lumières de la réalité...

« Je n'avais pas d'autre choix que de couper à travers la manifestation pour venir ici. Ce n'était pas très agréable.

— J' imagine. Mais au moins, tu n'es pas arrivée en retard. »

Je lève les yeux vers la pendule qui trône sur le mur derrière le comptoir. Maximilien et Ajita me rejoignent et me dépassent sans m'adresser un seul regard. Je les regarde passer, un tantinet soulagée, tandis que la femme me parle de la pluie et du beau temps.

« Dis donc, dit-elle soudainement, je n'osais pas en parler devant eux, mais est-ce qu'ils te font la tête ? Ils sont passés sans même te regarder... »

Je hausse les épaules, tout à coup consciente de notre erreur. Nous avons préféré directement nous séparer pour rejoindre nos objectifs ; très bien, qu'il en soit ainsi ! Mais ces gens se connaissent apparemment, c'est pourquoi ils se déplaçaient en groupe ; ils auraient dû manifester tout de même un peu plus de sympathie à mon égard pour m'éviter d'avoir à me justifier après de la commère de service.

La femme se penche en avant et ses bracelets tintent légèrement au contact du comptoir. Un petit courant d'air frais me donne la chair de poule quand Alix se glisse derrière moi. J'entends son souffle saccadé aussi clairement que si elle se tenait à mes côtés.

« Vous êtes en froid ? Insiste la femme.

— Ce n'est rien, je réponds. Je vais arranger ça.

— J'espère bien ! A votre âge, quand même, vous disputer pour des broutilles... tu m'en parleras plus tard, hein ? Lucie fête ses dix ans samedi, tu n'as qu'à venir.

— Bonne idée. Bon, ce n'est pas tout, mais il faut que j'aille travailler. »

Ni une ni deux, je lui glisse entre les doigts et file à l'anglaise. Alix me suit comme mon ombre.

« A plus tard ! Me lance la femme alors que je m'éloigne. »

Je ne prends même pas la peine de me retourner pour lui adresser un sourire. Elle ne doit pas être méchante, au fond ; c'est juste que mon attention est déjà accaparée par les employés de la sécurité

qui m'ont eux-mêmes dans leur viseur. Je fais de mon mieux pour prendre un air décontracté mais j'attire tellement les regards que j'ai comme l'impression d'avoir le visage de travers.

« Lucie va avoir de la chance de t'avoir à sa fête... »

Alix a beau parader devant moi, je remarque malgré tout son teint blafard et les tremblements qui agitent ses doigts lorsqu'elle empoigne la poignée de la porte sur ma droite.

La porte ne s'ouvre pas.

Je lève les yeux vers l'écrêteau qui indique « personnel uniquement » et passe ma carte dans le scanner encastré dans le mur. Alix insiste, et la porte s'ouvre enfin. Elle tourne la tête sur le côté et m'offre une bien étrange grimace.

Elle n'a tout simplement pas pensé à le faire.

« Après toi, me dit-elle.

— Pour que tu me tombes dessus ? Je rétorque. Non, tu passes devant. »

Elle grogne, mais je vois bien que ça l'arrange. Elle a du mal à mettre un pied devant l'autre ; si jamais elle chute, il me sera plus facile de la rattraper ainsi.

Nous descendons l'escalier qui mène au sous-sol, et dans ce cas précis, aux vestiaires du personnel en prenant tout notre temps. Une fois arrivée dans la fameuse pièce, Alix s'appuie contre une rangée de casiers et lâche un long et profond soupir. Pendant ce temps, j'inspecte les meubles de rangement et m'aperçois qu'on peut actionner leur ouverture grâce aux cartes d'accès au bâtiment. Je glisse donc la mienne dans les fentes laissées à cet usage en espérant finir par tomber sur le casier de cette bonne vieille Eva.

Je parviens à mes fins quelques secondes plus tard à peine et découvre alors la blouse qu'elle porte pour travailler.

« Ça te dirait de m'aider un peu ? Dis-je. Cette porte doit rester fermée le temps que je me change. Tu peux faire ça pour moi ? »

Alix passe une main sur son visage et va, sans grande conviction, appuyer son dos contre la porte qui claque brusquement.

J'ôte sans plus tarder cette veste qui me donne chaud et soulève mon haut avec prudence. Ballottée dans la foule, fouillée du regard par les gardes, je n'avais qu'une crainte : qu'on puisse se douter de ce que je cachais en-dessous. J'examine le ruban adhésif qui fait le tour de mon ventre et les étranges masses qu'il presse tout contre ma peau.

Tout à l'air d'être resté à sa place.

Je tire sur le ruban adhésif et grimace de douleur quand ma peau s'étire pour rester collée à sa surface le plus longtemps possible. Il me faudrait quelque chose de tranchant pour m'en défaire plus facilement et au passage éviter de finir bien plus irritée qu'après une séance d'épilation.

« Vu que tu devais de toute manière faire sonner le portique, tu n'aurais pas eu l'idée transporter un couteau sur toi, par hasard ? Je lance à Alix qui rumine dans son coin. J'en aurais bien besoin...

— Tu ne pouvais pas y penser avant ?

— Je ne savais pas que ça pouvait être aussi dur à enlever...

— Petite nature. »

Alix s'écarte légèrement de la porte, qu'elle maintient à présent fermée grâce à la pression de son avant-bras. Elle se penche ensuite doucement en avant afin d'aller récupérer un petit canif caché sous l'épaisseur de sa chaussette gauche, elle-même camouflée par les bottines noires qu'elle porte.

Je hausse les sourcils, impressionnée, tandis qu'elle me tend l'arme blanche.

« Merci bien. »

Je m'attaque au ruban adhésif en prenant des pincettes, soucieuse de ne pas bâcler le travail, et surtout de me faire du mal dans le processus. C'est drôle, d'ailleurs, de constater qu'il suffit de me coller le fruit des économies de grand-père sur le ventre pour que je fasse preuve d'une concentration extrême. Je détache ainsi les blocs uns à uns et les glisse dans les larges poches de la blouse en faisant attention à ne pas les entrechoquer.

Il faut aussi dire que je n'ai pas très envie de partir en fumée.

Une fois ma dure besogne achevée, j'enfile délicatement la blouse et la boutonne jusqu'en haut. Alix me passe alors les derniers éléments dont j'ai besoin en échange d'une partie de mes charges et de son couteau ; elle les cachait également sur elle, et ce sont eux qui ont fait réagir le portique. Mes doigts caressent légèrement leur surface alors que j'imagine ce qu'ils seront en mesure de faire une fois liés à ce que j'ai moi-même apporté.

C'est Ajita qui détient le détonateur. Alix le lui a donné.

« Alors, de quoi j'ai l'air ? »

Cette dernière m'observe, visiblement agacée par ma question.

« D'une star prête à monter sur scène... lâche-t-elle en levant les yeux au ciel. Non mais franchement, à ton avis ? Avec une blouse pareille, je te tire mon chapeau si tu parviens à ressembler à autre chose qu'à une technicienne de surface. »

Je me frotte les mains, satisfaite, en m'efforçant de chasser la peur qui me ronge.

« Parfait, dis-je. »

Les choses sérieuses peuvent enfin commencer.

## Chapitre 44

J'entrouvre la porte du vestiaire et passe la tête à l'extérieur. J'attends ainsi quelques secondes, parfaitement immobile, au cas où quelqu'un se manifesterait. Mais le couloir reste vide, et je n'entends rien d'autre que le silence le plus complet.

Personne en vue. La voie est libre.

« Tu es prête ? Je demande à Alix. »

Je me retourne et une soudaine prise de conscience me pousse à me mordre les lèvres. J'ignore pourquoi je lui pose cette question ; elle n'a même pas encore enfilé la blouse qui lui revient par-dessus ses vêtements.

« On ne se rend pas au même endroit, dit-elle. Ça ne sert à rien de m'attendre.

— Je voudrais juste m'assurer que tu arrives à t'y rendre.

— Tu te prends trop la tête, franchement... je n'ai pas besoin d'être chaperonnée. »

Alix lève les yeux vers moi. Son visage reprend peu à peu des couleurs.

« Ce qu'il me faut, c'est un peu de temps pour souffler. Et je ne vais pas y arriver si tu restes dans mes pattes.

— C'est demandé si gentiment... »

Je plonge les mains dans les poches de ma blouse, autant pour m'assurer que ce que je transporte est toujours à sa place que pour essayer de prendre un air plus ou moins décontracté. Nous avons monté ce plan en très peu de temps et pas toujours avec les bons outils, mais nous nous sommes convaincus que ça valait la peine d'essayer. Jusque là tout va pour le mieux, mais aucun d'entre nous ignore qu'en réalité, nous pourrions tout aussi bien ne plus jamais nous revoir.

J'ouvre la porte en grand sans toutefois réussir à la franchir.

« Alix, si jamais je...

— Tais-toi. »

Appuyée contre le mur, Alix a le regard perdu dans le vide. Sa blouse traîne au sol et quelques uns de ses cheveux ont trouvé leur chemin jusqu'à sa bouche. Je me dis que je l'ai énervée et qu'elle va me balancer au visage une réplique épicée, dans la veine de celles dont elle seule a le secret. Je n'aurais pas dû commencer à évoquer cette éventualité, c'est ça ? Pourquoi accorder autant d'importance à des mots dont elle ne se souviendra même plus si elle s'en sort vivante ?

Mais contre toute attente, Alix ne dit rien. Elle reste là, stoïque, à contempler les rangées de casiers qui s'alignent devant ses yeux. Rien ne semble pouvoir troubler sa concentration, et je me surprends alors à espérer qu'elle réagisse, même si cela signifie me faire fusiller du regard ou invectiver de part en part. S'il y a bien une chose que j'ai compris avec le temps, c'est que Alix ne fait pas de sentiment.

A quoi bon la remercier d'être restée à mes côtés si elle n'en a rien à faire ?

Ma main glisse de la poignée de la porte alors que je fais un pas en dehors de la pièce. Je tourne la tête à gauche, puis à droite. L'endroit est toujours aussi désert. Je marque une pause, hésitante, puis je sors pour de bon du vestiaire.

C'est justement ce moment-là que Alix choisit pour m'interpeller.

« Si je dois y rester, je ne veux pas avoir de regrets. Alors non, je ne veux pas t'entendre dire que c'était bien. Je ne veux pas m'en souvenir. Ce qui compte c'est l'instant présent, c'est que toi, ou moi, on va peut-être crever ici. J'en ai rien à faire de savoir si on a fait le bon choix ou pas. Ça pourrait être la fin, tu comprends ? Je ne suis pas comme toi. Tout le monde n'aspire pas à rester ici indéfiniment. Et par ici, je veux dire, cette planète, cette vie. »

Alix prend une longue inspiration. Quelques secondes à peine s'écoulent. Je me sens comme

pétrifiée.

« Je ne veux pas me sentir coupable, ajoute-t-elle. »

Le silence revient, impitoyable, et le malaise s'installe. Ce qu'elle vient de faire, c'est une confession, l'aveu final qui donne du sens à son comportement étrange, à son refus perpétuel d'économiser son gêne.

Alix veut mourir.

Je pense à la photo trouvée dans son carnet, à cette fille qu'elle aime et qu'elle avait si peur d'oublier. La gorge serrée, je longe le couloir sans oser me retourner.

Je finis par trouver un peu plus loin un chariot de nettoyage ainsi que tous les produits d'entretien qui vont avec. J'ouvre et tends un grand sac poubelle noir où je fourre avec hâte mais non sans précautions les charges ; mes mains tremblent légèrement au moment de vider le contenu mes poches par peur de commettre l'irréparable.

J'ai beau savoir que je ne risque rien tant que le détonateur n'est pas activé, je continue tout de même à paniquer à la moindre secousse. Ce passage dans la foule, tout à l'heure...

J'en tremble encore.

Un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule m'informe que je suis toujours seule. J'ai pris beaucoup de retard, il ne faut pas traîner.

Je fais rouler le chariot jusqu'à l'autre extrémité du couloir où une porte coupe-feu donne accès au reste de l'espace souterrain ; elle permet aux agents d'entretien de circuler plus facilement d'un endroit à l'autre, plus ou moins à l'abri des regards, suivant si on se soucie des caméras ou non. Ce n'est d'ailleurs pas très loin des parties que rénovent les ouvriers du bâtiment et pourtant, je n'entends toujours pas un seul bruit et ne croise nulle âme qui vive. Dégâts, lumières clignotantes et détritrus mis à part, j'ai l'impression de me balader dans le décor d'un film post-apocalyptique.

Inquiète, je me demande si Maximilien et Ajita ont déjà atteint leur objectif et si oui, combien d'avance ils ont sur moi. Nous nous sommes mis d'accord sur l'endroit où nous nous retrouverons ; j'espère que je n'aurais pas trop de retard car ils pourraient très bien prendre peur et partir sans demander leur reste, m'oubliant au passage sur place. C'est une possibilité que je me dois d'envisager.

Dans de telles circonstances, même la plus grande des admirations ne ferait pas le poids face à l'instinct de survie.

Un long soupir. Fort, distinct. Révélateur.

Des bruits de pas me parviennent aux oreilles et me tirent de mes pensées. Ni une ni deux, j'immobilise le chariot et attrape fermement la serpillière des deux mains. Je me retrouve soudainement absorbée par le nettoyage du sol la seconde suivante alors que, secrètement, je ne rêve que de faire taire ce fichu cœur qui tambourine dans ma poitrine. Je lève les yeux, discrètement. Un agent de sécurité en train de faire sa ronde marche droit dans ma direction. Il croise mon regard et me détaille de long en large, de bas en haut, avec une minutie qui dépasse probablement ses attributions professionnelles.

Je frémis.

« Eva, c'est toi ? Dit-il. Tu as changé de coiffure ? Je ne t'avais pas reconnue. »

Un petit sourire vient étirer ses lèvres alors qu'il s'approche. Je réalise, horrifiée, que non seulement il connaît celle dont j'ai pris l'apparence, mais qu'en plus tous deux semblent être en bons termes. Il est grand, blond et plutôt costaud, et son nez de travers me laisse à penser qu'il ne prend pas son métier à la rigolade.

En bref, j'ai tout intérêt à prendre les jambes à mon cou.

Je prends sur moi et souris puis secoue légèrement la tête afin de bien repositionner mes cheveux. Je pose ensuite les deux mains à plat sur l'extrémité du bâton de la serpillière, prétendant d'être enthousiasmée à l'idée d'entamer une conversation. Ce n'est pas la première fois que je suis forcée

de feindre l'intérêt pour ne pas me mettre à dos un homme. Il faut croire que c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

Et c'est bien triste.

« Je devrais être vexée, je réponds. »

Encore une fois, je prie pour que ma voix ne soit pas si différente de la sienne.

« Pourquoi ? Dit-il. La dernière fois que je t'ai vue, c'était dans l'obscurité d'un bar. Et on a beaucoup bu, ce soir là. Tu ne t'en souviens pas ? »

Je me pince les lèvres. Que les fêtes entre collègues soient damnées ! Si cette Eva a eu une aventure avec cet homme, ou si cela ne saurait tarder, ce n'est pas ce qui va arranger mes affaires. Sous le charme, il pourrait mettre le doigt sur la moindre différence, la plus petite fluctuation, jusqu'à finalement percer à jour ma couverture. Peut-être qu'avec un peu de flatterie, je pourrais m'en sortir...

« Si, je m'en souviens parfaitement. Comment l'oublier ? »

L'agent de sécurité passe la main derrière sa nuque et ses joues pâles rougissent. Il ne manquerait plus qu'il se morde les lèvres. Agacée d'avoir à me plier à cet exercice, je me retiens de lever les yeux au ciel. La situation dans laquelle je me trouve ne pourrait pas être plus embarrassante. Quoique... elle le devient lorsqu'il pose ensuite les mains sur sa taille ; ses vêtements s'étirent pour suivre les courbes athlétiques de son corps, juste assez pour que je sois en mesure d'apercevoir l'arme qu'il porte sur lui.

Fantastique ! Maintenant, j'ai encore plus envie de m'enfuir d'ici le plus vite possible. Et puisque les petites courbettes ne paraissent soudainement plus suffisantes...

« Sacrée soirée, hein ? Me dit-il.

— C'est vrai, et il faudra qu'on en reparle... plus tard, peut-être ? Je suis désolée, mais j'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui. »

Je change de position et serre fermement le bâton de la serpillière dans mon poing afin de marquer mon intention de retourner au travail. Toute trace de sympathie disparaît alors de mon visage et l'homme prend une mine contrite. Tant pis pour lui, je n'ai pas le temps d'épargner ses sentiments ; ça lui apprendra une leçon qu'on aurait dû lui inculquer depuis longtemps.

« Ce sera pour une autre fois, j'ajoute. »

Il me dévisage quelques instants, apparemment incapable de percer à jour mon stratagème, puis il s'éloigne lentement, très lentement, tandis que je fais semblant de continuer mon dur labeur. Cette pauvre Eva devra s'expliquer de beaucoup de choses une fois que je lui aurais rendu sa place... je la plains.

Les franges de la serpillière frôlent les murs et amassent un peu de saleté au passage. Je ne quitte l'homme du regard que lorsqu'il disparaît à l'angle du couloir.

Vite ! C'est maintenant ou jamais. Je fais rouler le chariot en prenant garde à ne pas faire trop de bruit. Il ne faudrait tout de même pas qu'il revienne sur ses pas ! Je passe ensuite devant un plan du site et m'accorde quelques secondes afin de prendre connaissance de ma position et m'assurer que je ne vais pas dans la mauvaise direction. Attentive, je fais glisser mon doigt le long du chemin qu'il me faut prendre par la suite et tapote doucement mon objectif du bout de l'ongle. C'est un espace tout près de l'hémicycle, juste en-dessous de son flanc gauche ; il va me falloir marcher encore un peu.

C'est une immense salle qui, comme son nom l'indique, prend la forme d'un demi-cercle ; à peine plus grande que l'ancien modèle, plusieurs détails la différencient de son prédécesseur, en accord avec l'envie évidente de s'éloigner du faste qui lui était rattaché. Je doute d'ailleurs pouvoir un jour me trouver légalement dans un espace aussi impressionnant. En comparaison, le Centre Décisionnaire est plus modeste, et surtout plus terre-à-terre.

D'une part, les lieux ont été pensés de sorte à mieux respirer : les gradins sont plus espacés pour faciliter les déplacements et augmenter le volume réservé aux marches, tandis que les banquettes couleur rubis ont été troquées contre des fauteuils individuels. Adieu les pupitres en bois, remplacés



par des modèles de première jeunesse, plus modernes et moins imposants. Mais les différences ne s'arrêtent pas là : pas d'ornements, pas de tableaux, de fioritures dorées ni d'extravagance. Le Centre Décisionnaire s'est assagi dans la métamorphose, satisfait de ne mettre en évidence que plusieurs drapeaux aux couleurs du pays. Certains mécontents diront que cette nouvelle place de pouvoir a perdu en cachet, ils verront d'un mauvais œil cette tentative de modestie, sans pour autant saisir qu'ils essaient pour mieux échouer.

Quelle hypocrisie.

Je suis presque peinée de ne pas pouvoir m'y rendre aujourd'hui. J'aurais bien aimé leur apprendre la vie, à tous ces délégués, mais ça ne se serait sûrement pas bien fini pour moi. Car le seul point commun entre le Centre Décisionnaire et son prédécesseur réside dans la difficulté d'y assurer ses arrières avec si peu de moyens et d'effectifs. J'ai donc dû revoir mon ambition à la baisse mais, tout compte fait, réussir à infiltrer une telle institution est déjà en soi une réussite. Ce qui viendra ensuite ne sera que du bonus, la cerise sur le gâteau. Et je me lèche déjà les babines.

Je pousse le chariot et les roues se mettent à crisser. Je passe devant une issue de secours dont le signe lumineux attire mon attention. Il baigne la semi-clarté d'un éclat vert aux connotations vives, presque trop appuyées à mon goût. Je ne dois plus être très loin... un embranchement se présente alors à moi. Oui ! J'y suis presque !

Les roues du chariot protestent lorsque je me mets à le pousser plus fort. Je prends à gauche. Cette partie du couloir était plongée dans l'obscurité ; les lumières s'allument comme par magie les unes après les autres au fil de mes pas. Je prends à droite et réalise alors que mon cœur bat à toute allure. Une volée de portes s'offre à ma vue, légèrement espacées et toutes fermées à double tour, ainsi que la naissance d'un escalier en colimaçon de grande stature, intégralement noir. Comme frappée par une brusque sensation de tournis, je ne suis plus en mesure d'ignorer qu'une sorte de poids pèse sur ma poitrine. J'ai l'impression d'avoir du mal à respirer, et l'air qui se raréfie complique la gestion de ma motricité, en particulier les tremblements qui poussent mes jambes à s'agiter à la façon des feuilles sous la force du vent. Je n'ai jamais été aussi proche de mon but... la peur me dévore de l'intérieur.

Je stoppe le chariot dans un coin que les caméras ne peuvent atteindre et ouvre la porte qui me fait face en glissant ma carte dans le lecteur. Il n'y a personne. Je ressors et plonge les mains dans le sac poubelle. Mon pouls est rapide. Qui aurait cru que Rodrigue puisse penser à une telle chose ? Tout le monde a été surpris, moi la première. Il m'arrivait de douter de lui et j'avais clairement tort... je me saisis des charges explosives, à la fois angoissée à l'idée de tout faire rater et soulagée que le transport d'une telle cargaison se soit déroulée sans soucis.

Je place chaque charge à l'intérieur de la pièce, résumée au rôle de local technique, afin d'optimiser les dégâts qui seront causés. L'hémicycle sera touché des deux côtés, et il tremblera, *tremblera*. J'espère faire plus de bruit que de mal mais je compte bien me satisfaire du résultat, quel qu'il soit. Je frotte ensuite furieusement la paume de mes mains contre ma blouse comme pour chasser des germes auxquels j'aurais été exposée. Sentir cette étrange texture, ce concentré de dangerosité au repos sous la pulpe de mes doigts... j'en garde une impression mitigée, un mélange de crainte et de puissance qui me reste au final en travers de la gorge.

Tandis que je m'affaire, j'ai une pensée pour tous ceux qui m'ont quittée, et en un sens, accompagnée. Dense et sinueux, ce moment de recueillement est indissociable du profond sentiment de douleur qui me troue encore parfois la poitrine. J'imagine que leurs doigts se superposent sur les miens pour effectuer les mêmes gestes ; je me dis que c'est ce que, eux aussi, ils voudraient. Je vois grand-père qui, dans sa prime jeunesse, avait maintes fois défilé dans les rues le poing levé et participé aux échauffourées qui en avaient découlé afin de protéger le cortège ainsi que ses idéaux. Serait-il d'accord ? S'il s'était retrouvé dans la même situation, avec les mêmes enjeux, aurait-il fait pareil ?

Je renâcle ; un pincement vif naît sous ma chair, pareil à la morsure d'un serpent, et provoque une soudaine tension dans mes muscles.

Ce que je fais, nous l'accomplissons ensemble, dirigés par une seule et unique volonté de fer, comme un corps contrôlé par une force supérieure ou un tombeau renfermant les réminiscences de ces esprits lointains.

Bien sûr qu'il serait d'accord.

J'ajoute à ça les derniers éléments, et tout est prêt. Les autres ont sûrement déjà fini leur propre part du travail. J'espère.

Soudain, je me fige, la main posée sur la poignée de la porte alors que je m'apprête à la refermer. Il m'a semblé entendre un claquement de talons, non loin d'ici. Je me dis que le bruit m'est peut-être parvenu déformé, après tout, ces couloirs sont interminables, mais je dois en avoir le cœur net. Je ferme doucement la porte et reviens sur mes pas. Une goutte de sueur froide coule le long de mon dos alors que je m'avance lentement, une main ancrée sur le chariot afin de le tirer derrière moi. Je tends l'oreille, aux aguets...

C'est à ce moment là qu'il apparaît devant moi.

« Je me suis renseigné, et tu ne devrais pas être dans cette zone. »

La tête haute, un brin amer, l'agent de sécurité que je pensais avoir trompé pour de bon se tient à quelques pas de moi à peine, les poings serrés. Je constate, lasse, qu'il est du genre à chercher la petite bête quand on le rejette. Un de plus parmi tant d'autres... je m'en veux, j'aurais dû m'en douter.

Je m'efforce de prendre un air surpris, et surtout, un ton particulièrement innocent.

« Tiens, c'est toi ! Oui, je sais, j'ai eu peur. J'ai cru voir un rat dans le couloir, tu penses pouvoir m'aider à lui régler son compte ?

— Un rat ? Ici ?

— Mais oui ! Il est énorme, en plus.

— Tu aurais dû faire appel à quelqu'un. Tu n'es pas censée de trouver ici, je vais devoir les en informer. »

Il s'avance vers moi, les sourcils froncés, tandis que je comprends tout juste qu'il ne va pas pouvoir s'en tirer comme ça. Je ne peux pas le laisser parler de moi à qui que ce soit, ça pourrait mettre notre plan en danger. Non seulement je risquerais de ne pas pouvoir rejoindre Maximilien et Ajita à temps, mais en plus quelqu'un pourrait avoir assez de curiosité pour aller voir ce qui me prenait autant de temps ici. Or, personne ne doit découvrir la présence de ces charges avant qu'elles n'entrent en action...

« Quant à ce rat... »

L'agent de sécurité tend le bras et esquisse un geste en direction de la serpillière, à croire qu'elle pourrait lui être d'une quelconque utilité contre un rongeur. Je le regarde se diriger ensuite dans la direction que je lui ai indiquée, pensive. Le temps qu'on le retrouve, je serais sûrement déjà loin. Est-ce que ça vaut au moins le coup ? Tout dépend des instants précieux que je risque de perdre si je ne lui fausse pas compagnie maintenant. Je n'ai pas très envie de me retrouver coincée dans un bureau pendant des heures, obligée de m'expliquer alors que je ne connais déjà pas grand-chose aux règles de ces lieux.

Le silence se fait tout autour de moi, à tel point que je n'entends plus que les battements de mon cœur, forts et rapprochés. L'hémicycle s'est-il déjà rempli pour procéder au vote final ? Il fait encore quelques pas et passe dans la zone que la caméra ne couvre plus. Je prends une décision.

Ni une ni deux, je lui bondis dessus, le sac poubelle vide en main afin de lui enfoncer la tête dedans. Il est un peu plus grand que moi, alors la tâche n'est pas des plus simples ; quand j'y arrive enfin, je passe mon bras autour de sa gorge et tente de l'immobiliser de ma main libre. Il crie, mais le sac rend son appel à l'aide incompréhensible. Je fais un pas en arrière lorsqu'il écrase mon pied. Mon bras ne le tenant plus comme avant, c'est suffisant pour lui permettre de se libérer de mon emprise.

Le sac glisse. Il s'écarte, me frappe au visage. J'essaie de reprendre l'avantage en lui percutant les côtes, comme Alix me l'a appris, mais la puissance me fait défaut. Le sac tombe au sol. Je doute pouvoir réussir à m'en servir une nouvelle fois. Je le frappe, il bloque mon coup et ne rompt pas le

contact.

« Eva, qu'est-ce que tu fais ? »

Je reprends mon souffle, la bouche entrouverte. Sa main contre mon poing, sa peau contre ma peau. Je déplie les doigts et les enroule autour de son poignet, tel un serpent. Il n'a même pas le temps de comprendre ce qui est en train de se passer. La douleur s'infiltré sournoisement en lui et le brûle de l'intérieur, si grande qu'aucun son ne dépasse ses lèvres lorsqu'il penche la tête en arrière pour hurler.

Revigorée par le flot intense d'énergie qui me submerge, je bande mes muscles et le touche au genou. Il tombe et se recroqueville, tremblant, alors que sa chute met un terme à sa souffrance pour quelques secondes à peine. Je pose un pied sur sa cuisse et appuie de toutes mes forces puis je me penche en avant et effleure sa peau.

Mon gêne reprend là où il s'était arrêté, impitoyable, et il se tord dans tous les sens pour échapper à son supplice.

Je peux sentir la vie, palpitante, le quitter pour venir crépiter en moi ; c'est une bénédiction, un don qui repoussera l'inévitable autant de fois qu'il le faudra. Je vais sortir d'ici vivante et forte, plus forte que jamais.

Alix l'a compris, je ne suis pas comme elle. Je veux vivre. Est-ce que ça fait de moi une mauvaise personne ? Pas plus que ce qu'elle a décidé, elle. Pourquoi est-ce que je devrais renoncer à mener la même vie qu'*eux* ? Ces gens-là n'ont pas à se soucier d'être dans le besoin, tout comme il ne sauront jamais ce que ça fait d'être Altéré. Je ne veux pas que ma vie me soit dictée par des gens qui ne sont pas passés par le même chemin. Je ne veux pas mourir, pas après tout ce que j'ai vécu.

L'agent de sécurité se crispe et les traits de son visage se durcissent, comme aiguisés par une lame invisible. Je fais glisser la main sous la veste de son costume. Mes doigts rencontrent l'arme qu'il porte sur lui.

Je m'en empare et abats la crosse sur son crâne. Ses paupières se ferment et son corps, sec, cesse de lutter.

Je reste immobile durant l'espace de quelques instants, occupée à encaisser la formidable énergie qui électrise mes membres. Mon pouls est rapide, trop, peut-être, mais je ne parviens pas à me calmer. Pas tout de suite, du moins.

Je lui enlève son oreillette et l'objet auquel il est relié afin de les garder sur moi puis cache l'arme dans le sac poubelle quand je retourne au chariot. J'en aurais peut-être besoin plus tard. Et puis, je lui tourne le dos et m'en vais rejoindre le reste de l'équipe sans demander mon reste.

Si je l'avais tué, est-ce que je me serais sentie mieux ? Ça n'aurait pas été la première fois, et peut-être pas la dernière.

Qu'est-ce qui a retenu ma main ? Je ne sais pas.

Peut-être toute cette histoire autour de la vie et de la mort, des choix qu'on fait et de ceux qu'on fait pour nous. Quand j'ai tué Abdel, on m'a reproché beaucoup de choses, mais je sais maintenant que ma véritable erreur était non pas de manquer de scrupules, mais d'être à la fois juge et bourreau.

J'ai beau le mépriser, si cet homme doit mourir, alors ce sera de sa propre main ou de celle de quelqu'un d'autre.

En ce qui concerne le Centre Décisionnaire, c'est différent. Ils se sont condamnés eux-même et livrés au jugement des Altérés de ce pays. Maintenant, il ne tient qu'à moi d'appliquer la sanction.

## Chapitre 45

Je reviens sur mes pas jusqu'au premier croisement rencontré à l'aller et prends la direction opposée. Je marche rapidement, tendue, et un couinement lamentable s'élève dès que les semelles de mes chaussures se décolle du sol. Le chariot me ralentit ; je finis par l'abandonner. J'enroule le sac poubelle autour de l'arme à feu et la glisse dans la large poche de ma blouse. Je la sens peser, blottie tout contre mon ventre, et mon cœur s'emballe rien que d'y penser.

Je croise quelques personnes tout au plus, toutefois, plus je me rapproche du lieu de rendez-vous, plus j'en rencontre sur mon chemin.

Une fois encore, la carte d'accès que j'ai dérobée se révèle fort utile : elle me permet de débloquent une porte qui me mène directement vers mon objectif. Si près du but, je panique. La bulle de silence dans laquelle je m'étais jusqu'alors enfouie vient tout juste de percer, et partout autour de moi, le bruit m'assaille. Le boucan se fait grinçant, presque métallique, pareil à un orchestre cauchemardesque qui se déverse sans vergogne dans mes oreilles, tout droit sorti d'une usine en pleine effervescence.

L'endroit, en surface, est méconnaissable et disparaît presque sous les échafaudages, outils et autres bâches qui l'encombrent.

J'avais complètement sous-estimé l'étendue des travaux. Je fais un pas en arrière afin de rester en retrait ; je ne porte aucune protection, on ne me laissera pas entrer comme ça.

Ajita m'a dit qu'ils m'attendraient ici, or je ne les vois nulle part. Il n'y a que des ouvriers qui me tournent le dos et des agents de sécurité qui veillent au grain. Plus ils me regardent et plus j'ai l'impression que l'arme pèse des tonnes, elle, ainsi que les promesses morbides qu'elle porte dans sa chambre. C'est alors que Ajita, dissimulée sous sa nouvelle identité, surgit devant moi, vêtue d'un pantalon de travail bleu et d'épaisses chaussures de sécurité, le front couvert de sueur et les cheveux aplatis sous un énorme casque jaune.

« Je prends ma pause un peu en avance, dit-elle à l'attention d'une silhouette derrière elle. »

Nos regards se croisent alors et la noirceur que je découvre dans ses yeux me donne la chair de poule. J'ouvre la bouche pour parler mais ses doigts chauds viennent agripper mon poignet avant même que je ne puisse prononcer un seul mot. Elle m'entraîne ensuite à l'écart, là où personne ne pourra nous entendre.

« Tu as l'air bizarre, dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un contretemps. Voilà ce qu'il y a. »

Ajita crache les mots d'un ton sec et véhément ; il n'en faut pas plus pour que mon cœur s'emballe. Je reste pendue à ses lèvres tandis qu'elle demeure silencieuse, occupée à chasser la sueur qui s'insinue sous le col de son haut en passant une main dans sa nuque. Les secondes qui s'écoulent sont pour moi des heures.

« Alix est venue directement ici sans poser les charges, dit-elle finalement.

— Quoi ? Dis-je en m'efforçant de ne pas hausser le ton. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

— Rien, justement. Elle m'a demandé si c'était moi qui les avais. Elle ne se souvenait plus qu'elle avait les siennes à portée de main... et tu sais ce que ça veut dire, hein ? Si on veut un maximum de répercussions, il va falloir le faire nous-même.

— Où est-elle ? Je veux lui parler. »

Elle me regarde droit dans les yeux, sincèrement navrée, puis écarte les bras en signe d'impuissance. J'enrage.

« Maximilien est en train de s'occuper de son cas. Ecoute, je sais que ce doit être dur pour toi,

mais on a plus important à faire. Puisque tu as déjà fait ta part du travail, je peux venir avec toi pour faire le guet, et ensuite... »

J'arrête d'écouter à ce moment précis. Les battements rapprochés de mon cœur occultent tout ce qu'il se passe à côté ; ses lèvres bougent dans le vide à une vitesse folle alors qu'elle fait de grands gestes avec les mains. Il tambourine si fort que tout devient intense et brutal, comme si je me retrouvais seule dans une arène et confrontée à une armada d'adversaires sans pitié. L'adrénaline me donne un coup de fouet et aiguise mes sens, au risque de me pousser à céder à la précipitation.

Alix nous met dans une position inconfortable mais ce n'est pas pour autant la fin du monde. Ça ne signifie pas que tout va rater ; mes rêves, mes espoirs, mes projets, il y a encore beaucoup de choses qui peuvent se concrétiser. Il suffit de savoir rebondir. Il faut que j'agisse.

« Alors, ça te va ? »

Je cligne plusieurs fois des paupières, figée. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle a bien pu me dire, et encore moins de ce que je suis censée répondre.

J'opte pour la facilité :

« Oui. »

J'ignore ce qu'elle a bien pu proposer mais ce doit être une bonne idée. Après tout ce qu'elle a fait pour moi, je pense pouvoir lui faire confiance. Ajita ne pense qu'à me servir au mieux. Elle pense au plan avant tout. Et qu'est-ce qu'il nous reste à faire maintenant que nous savons que Alix a fragilisé ce plan ? Aller poser les charges à sa place.

« Alors attends-moi ici, je reviens. »

Ajita tourne les talons et repart en direction du chantier de rénovation. Je la regarde s'éloigner d'une démarche souple, son casque jaune toujours vissé sur la tête, et m'adosse au mur lorsqu'elle disparaît de ma vue. Les poings serrés, je me demande combien de temps ça va nous prendre. J'ai envie de partir au plus vite pour me retrouver loin de ce bâtiment qui me met des bâtons dans les roues. J'en viens à croire que, comme ceux qui arpentent ces lieux, il ne s'arrête devant rien pour combler sa faim.

Ils n'en ont jamais assez. Moi, je suis différente. Tout comme Alix, je sais quand il est temps de mettre un terme à certaines choses. Je sais quand il faut presser la détente et quand il vaut mieux se retenir.

Je ferme les yeux, rien qu'un instant. Ajita est déjà de retour.

« Tiens. Bois un peu, ça te fera du bien. »

Ajita, dont les cheveux sont à présent lâchés, me tend une bouteille d'eau. J'avale plusieurs longues gorgées à la suite et m'essuie ensuite la bouche d'un revers de la main. J'ai comme un drôle de goût sur la langue.

« Allons-y. »

Ajita guide mes pas sans hésitation. Nous rasons les murs et prétendons d'être investies dans une conversation animée pour ne pas être dérangées. Au bout d'un certain temps, je suis tellement absorbée dans mes pensées que je ne prête même plus attention à ce qui m'entoure. Tout ce que je sais, c'est que des mots s'échappent librement de ma bouche au même rythme que le martèlement de mes pieds qui fracassent le sol à chaque enjambée. Canaliser mon énergie est une chose, rester concentrée en est une autre.

Je n'aurais pas dû laisser Alix toute seule. Ses motivations étaient claires ; je pensais que nous ne nous reverrions pas au point de rendez-vous parce que sa tâche aurait été accomplie, et pas l'inverse.

Ajita me repousse du doigt lorsque je manque de lui rentrer dedans. Elle s'est arrêtée devant une porte et s'apprête à passer sa propre carte d'accès dans le lecteur situé sur le côté. Le voyant passe au vert et la porte s'ouvre, elle me laisse passer devant. Je m'avance jusqu'au milieu de la pièce avant de piler net.

« Il faut que je te dise... »

Ajita allume la lumière. L'endroit est vaste et aussi vide que désert. Les murs ont été laissés nus et quelques bâches blanches recouvrent une partie du sol.

« J'ai dû assommer un type pour avoir la voie libre.

— Ce n'est pas grave. Ça n'a plus aucune importance, maintenant. »

Je me retourne, surprise. Ajita ferme la porte derrière elle. Ses longs cheveux noirs forment un épais rideau qui camoufle son visage.

« Quoi ? Mais *c'est* important. C'est pourquoi on doit se dépêcher de finir le travail. Quand il se réveillera... »

Je fais quelques pas en avant et tends la main vers Ajita. Elle reste vide.

« Les charges, s'il-te-plaît. »

Quelques secondes s'écoulent puis elle fouille finalement ses poches et me les donne. Je souris, satisfaite, et m'approche du mur à ma droite. Je pose ensuite un genou à terre et plaque fermement la première charge contre le mur.

« Quand il se réveillera, je poursuis, il appellera à l'aide et mon identité sera compromise. Alors... »

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase car, soudain, une douleur vive explose dans mon crâne et je me retrouve par terre, les quatre fers en l'air. Le monde entier tangué tout autour de moi. Sonnée, je passe la main sur mon visage et sens sous mes doigts les gouttes de sang qui coulent le long de mes cheveux. Je roule sur le côté en gémissant et fait face à l'ombre me surplombe.

Ajita brandit une arme à feu dans ma direction.

Je déglutis péniblement. Un soubresaut ébranle ma poitrine, j'ai du mal à garder les idées claires. Elle pousse les charges du plat du pied afin de les éloigner de moi. J'ai envie de crier mais aucun son ne dépasse mes lèvres.

« C'est fini. Mets les mains bien en évidence. Je ne veux pas avoir à te tirer dessus.

— Mais qu'est-ce que...

— Chut. Tu sais très bien ce qu'il se passe. »

Je tourne la tête sur le côté, la bouche légèrement entrouverte, tandis que je replie lentement une jambe pour me mettre en position assise. Aucun mouvement brusque. Mon corps me répond mais je n'ose pas trop forcer ; j'ai l'impression que mon crâne sonne encore les douze coups de minuit.

« Non... je ne sais pas.

— N'essaie pas de gagner du temps. C'est inutile. »

Ajita se penche légèrement en avant et quelques cheveux noirs viennent se coller contre la peau moite de son visage. Sa veste suit le mouvement de son corps et un petit détail attire mon attention, un étrange bloc de papier qui dépasse de la poche intérieure.

J'ai beau être à la ramasse, je reconnais immédiatement le carnet d'Alix.

Ce qui veut donc dire... que...

Le souffle coupé, je prends pleinement conscience de la situation.

C'était donc Ajita qui l'avait sur elle ! Et Alix qui pensait l'avoir perdu ! Tous les différents morceaux du puzzle s'imbriquent les uns dans les autres. Je deviens livide.

Ce lieu, cette arme braquée vers mon visage...

Ça ne s'est pas fait *comme ça*, elle n'a pas décidé de me laminer sur un coup de tête après avoir poussé cette porte, ou après m'avoir vue arriver au point de rendez-vous, ni même une fois arrivée sur place... elle y pensait déjà quand j'étais chez elle, et peut-être même avant que je n'y mette les pieds.

J'ai envie de hurler.

« Tu t'es bien foutue de moi ! »

Je la regarde maintenant dans le blanc des yeux, tremblante, tandis qu'elle rabat brusquement sa veste sur sa poitrine, soit par réflexe, soit par honte, après avoir capté mon regard.

Ajita avait visiblement des choses à cacher. Ce carnet constituait pour elle un danger ; Alix y consignait tout ce qui lui semblait important. Qui sait ce qu'elle a bien pu voir ou entendre ? C'était d'ailleurs peut-être ce dont elle voulait tant me parler avant de le perdre...

« Qu'est-ce que Alix a découvert sur toi ? Qui es-tu ? »

Je n'ai plus aucune certitude. La seule chose que je sais, c'est son larcin qui me l'apprend. Pas de carnet, pas de souvenirs. Ajita a décidé d'effacer la vie d'Alix pour couvrir ses arrières.

C'est loin d'être une bonne action.

« Tu n'en avais rien à faire, hein ? Tu n'as pas honte ? »

Après la douleur, c'est une colère sourde qui me monte à la tête. Les mots finissent par s'étrangler dans ma gorge pendant que Ajita reste impassible, les doigts toujours collés tout contre la détente. La femme que je connaissais n'est plus. Ou plutôt, elle n'a jamais été. Ce n'était qu'un rôle. Une illusion. Et cette opération, une mascarade.

« Es-tu au moins Altérée ? Je lui crache au visage.

— Tout ce que je t'ai dit était vrai.

— Il faut croire que non. »

Ma poitrine se comprime sous l'effet de la rage.

« Alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu as peur d'appuyer sur la détente ?

— Tu ne m'as pas entendue quand je t'ai dit que je ne voulais pas te tirer dessus ? Je ne compte pas te tuer. Pas aujourd'hui, ni demain.

— Ah oui ? Vraiment ? Ça réduit les possibilités. Tu dois travailler pour quelqu'un qui me veut en vie... pas le gouvernement, du coup. »

Une drôle d'expression passe sur son visage et me coupe le sifflet. J'incline légèrement la tête en arrière, stupéfaite, et expire bruyamment tout l'air que contient mes poumons.

« Non, j'y crois pas... le *gouvernement* ? Tu n'as donc aucun amour propre ? »

Ajita fronce les sourcils. Ma remarque ne lui plaît pas. Tant mieux. Elle n'est peut-être pas si impassible que ça, après tout. Elle agite le canon de son arme devant mon nez. Un pli froisse son front et elle paraît soudainement beaucoup plus âgée.

« Tu te crois meilleure que moi, c'est ça ? Dit-elle en me lançant un regard noir. Certains diront que tu étais l'héroïne, d'autres que c'était moi. J'ai choisi en fonction de ce qui s'offrait à moi, tout comme toi. J'ai vingt-six ans, je n'en ai plus pour longtemps. J'ai fait ce qui me semblait être le mieux pour ceux que je vais laisser derrière moi. En quoi est-ce que tu es différente ? Tu devrais savoir ce que ça fait. Toi aussi, tu as agi en fonction de ce que tu croyais être le mieux pour l'humanité qui va te survivre. »

Son ton prend des inflexions beaucoup plus dures.

« Si tu me blâmes, alors tu te blâmes aussi. Les gens comme nous n'ont pas beaucoup d'options. Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises. C'est juste tout ce qu'il nous reste. »

Je serre les dents. J'ai du mal à rester silencieuse face à autant d'accusations. Nous ne sommes pas pareilles ; comment Ajita peut-elle oser dire une telle chose ? Elle travaille pour le gouvernement, ce même gouvernement qui fait tout son possible pour m'empêcher de sauver les vies de je ne sais combien d'Altérés. Mon estomac se retourne à l'idée qu'on puisse nous mettre dans le même panier.

Elle sourit à présent, persuadée de m'avoir cloué le bec.

Qu'est-ce qu'elle attend, au juste ? La cavalerie ? Pourquoi rester là à me faire un brin de causerie quand elle pourrait me faire sortir de l'endroit que je cherche à détruire ? Si ce qu'elle dit est vrai et qu'elle est réellement Altérée, je suppose qu'elle doit se sentir de taille à rivaliser avec moi.

Soudain, je comprends. Je me souviens du combat improvisé qui a eu lieu entre elle et Alix dans sa maison à Creil, ses réticences, et de la façon dont cette dernière l'a dévisagée. Ajita a fait preuve d'une force incroyable ce jour-là, mais il y avait autre chose.

« Tu dis que je me crois meilleure que toi, mais je pense que c'est plutôt le contraire. Alix t'a percée à jour quand vous vous êtes affrontées. Elle a compris que ce n'était pas que de la force, mais aussi de la technique, et je parle d'une formation bien plus poussée que tout ce que tu aurais pu apprendre dans un club sportif. Elle voulait entrer dans l'armée ; c'était le genre de choses qu'elle savait. Mais finalement, ça ne l'a pas plus avancée que moi. Tu lui as volé son carnet, et sa vie par la même occasion. Tu lui as tout pris. Ses derniers souvenirs. Sa fin. Vous lui aviez déjà passé les menottes quand je suis arrivée au point de rendez-vous, non ? Regarde-moi dans les yeux et dis-moi

que ce n'est pas vrai. »

Je me redresse doucement mais suffisamment assez pour paraître plus déterminée.

« Ce n'était pas qu'une question de choix, je continue. On ne te l'avait pas imposé. Ça ne nous met pas vraiment au même niveau.

— Tu parles pour ne rien dire, rétorque Ajita. Toi non plus, tu n'es pas blanche comme neige. Ni toi, ni moi, ni les gens pour qui je travaille. Mais pour ma part, je n'ai encore jamais tué quelqu'un.

— C'est petit.

— Ah oui, tu trouves ?

— Tu étais là, ce jour-là. Tu aurais pu m'arrêter, mais tu ne l'as pas fait. Si c'est ce dont tu m'accuses, alors tu es autant coupable que moi.

— Tais-toi un peu, tu veux ?

— Ils vont vouloir me le faire payer, c'est ça ? Me jeter en taule pour faire un exemple ? Pour se placer du *bon* côté de l'Histoire ? »

Elle s'avance sans rien dire. Je bande mes muscles.

« Réponds-moi !

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je siège à leur table ? Je n'en sais rien.

— Peut-être, mais tu dois quand même bien savoir deux, trois choses que j'ignore. Tu n'as pas l'air pressée de partir, alors tu pourrais au moins m'expliquer ce qu'il s'est tramé dans mon dos.

— Je ne te dois rien. »

J'enfouis la tête dans mes mains, excédée.

Une augmentation. Une carrière. Des faveurs. Je pourrais dresser la liste de tout ce que lui vaudrait mon arrestation et y être encore le jour suivant. Elle me l'a dit elle-même, elle veut assurer le futur des gens qui lui sont chers. Alors si, Ajita me doit tout. Et dans ce cas précis, des explications.

« Tu en es sûre ? Je lui demande. »

Je lève les yeux vers Ajita, le visage bouillant de colère, et je crois qu'elle comprend. Le bras qui tient son arme commence à flancher. Ses yeux ne parviennent plus à fixer un point précis, et encore moins ma personne. Elle hésite.

Et puis, je gagne cette manche.

« Max, Dolores et moi, on fait partie d'une unité spéciale. Une unité Altérée. Un peu avant que tu ne commences à faire des tiennes, on nous a fait comprendre qu'on ne voulait plus de nous. On gênait. Soit on démissionnait sur le champ, soit on se faisait dégager pour faute lourde dès que l'opportunité se présenterait. Dans les deux cas, pas d'indemnité chômage. »

Je fronce les sourcils, bien décidée à ne pas me laisser attendrir par son histoire.

« On a décidé de rester. »

Son regard m'effleure furtivement.

« Quand tu as fait parler de toi, ils sont revenus vers nous. Ils nous ont dit que nos familles ne manqueraient de rien si on parvenait à t'arrêter. Comment dire non à une offre pareille ? Alors on a attendu, jusqu'à ce jour-là, où on a tenté notre chance. Et ça a payé. Ce qu'il s'est passé chez Abdel leur est resté en travers de la gorge, mais ils ont fermé les yeux. Ils se sont occupés de ta copine pour satisfaire tes caprices en espérant que tu te calmes. Tout ça parce qu'ils voulaient enfin suivre *notre* idée, une idée qui t'a menée jusqu'ici... »

Son bras s'abaisse encore un peu ; le canon de l'arme est maintenant dirigé vers mon abdomen.

« On leur a dit de ne pas te tuer tout de suite. On leur a promis de leur livrer une grosse histoire, un truc qui mettrait directement fin à la tienne sans pour autant t'exécuter, quelque chose qui serve leurs intérêts... de quoi dormir sur leurs deux oreilles pendant un bon bout de temps. Tu comprends, maintenant ? Regarde un peu où on est et imagine les gros titres, demain. Olivia Mouni arrêtée alors qu'elle s'appêtait à frapper un gros coup dans l'un des endroits les plus sécurisés du pays... un grand désastre évité de justesse grâce à l'intervention des forces de police. D'une pierre deux coups, ils se couvrent de gloire et ouvrent la voie à des lois encore plus sévères. Avec en bonus la destruction



totale de l'engouement qui t'entoure. »

Ajita éclate de rire, mais son visage reste grave et sérieux.

« Alors oui, je t'ai aiguillée. J'ai arrondi les angles. Le contact de ton ami, c'était un gros coup de chance. Si les choses avaient été différentes, c'est moi qui me serais chargée de te fournir ce dont tu avais besoin, tout comme j'ai demandé à des employés du Centre Décisionnaire de servir d'appât en plein cœur de la manifestation. Tout ça, ce n'était qu'un grand spectacle, et tu n'y as vu que du feu. Tu verras, ton arrestation sera la cerise sur le gâteau. »

Je me mords les lèvres jusqu'au sang. J'ai été stupide de tomber dans le panneau, stupide de croire que tout était simplement facile alors que tout avait en réalité été planifié avant même que je n'émette la moindre idée. J'aurais dû me douter que quelque chose ne tournait pas rond.

Qu'une Altérée me fasse ça... c'est comme ce jour-là, à la mairie de Chambly, lorsque je m'étais rendue compte que tous les Altérés n'étaient pas de mon côté. Je tombe de haut alors que j'aurais dû m'y être préparée.

J'en reviens toujours au même point ; il y a quelques mois, je pensais sincèrement que le traitement expérimental était une bonne chose. J'ai ensuite cru que Clara me suivrait jusqu'au bout, que je pouvais compter sur Malika, que Abdel ne me lâcherait pas... je vais de déception en déception, et pourtant je continue à placer ma confiance entre de mauvaises mains.

*Tu comprends, maintenant ?*

Oui.

« Je suis naïve, dis-je à haute voix, alors quelqu'un en a tiré parti. L'occasion était trop belle pour être manquée.

— Parce qu'après tout ce que je viens de dire, tu crois encore que c'est la naïveté, ton problème ? On a tous nos défauts, c'est vrai. Mais j'espère que le temps que tu passeras à l'ombre te permettra d'ouvrir les yeux sur certaines choses. »

Son bras s'abaisse de quelques millimètres encore.

Un, deux...

Trois.

Je bondis sur Ajita, le poing levé, et laisse libre court à toute la rage qui me ronge de l'intérieur. Je lui cloue le bec, à elle et à ses mots de trop, alors que je sens sa mâchoire craquer en rencontrant mes phalanges. Sa tête part en arrière, et le son que le coup produit m'emplit encore les oreilles. Elle trébuche. Tombe au sol.

Je m'apprête à repartir à l'assaut quand, soudain, je pile net, le bras pendu le long du corps. Ajita me regarde, les yeux écarquillés, comme si elle avait vu un fantôme. Ses cheveux se sont étalés en forme d'étoile de mer tout autour de sa tête. Noirs, comme de l'encre de seiche.

Je baisse la tête, et remue les doigts. Incrédule. Une drôle de sensation se répand dans mon corps lorsque je me mets à sentir le liquide chaud qui a été projeté le long de mon bras. Une sensation de vide.

Ajita patine sur le sol qu'elle tâte de ses mains. Peut-être pour chercher l'arme qui s'est éloignée d'elle dans sa chute. Peut-être pour autre chose. Pour réaliser une danse contemporaine, pour une dernière lutte avant la réalisation.

Je lève la main à la hauteur de mes yeux pour observer le liquide qui imprègne les dédales de lignes qui forment mes empreintes digitales.

Je ne peux pas le sentir, mais je parie que son cœur bat aussi vite que le mien.

Un, deux...

Combien de battements, au juste ? Combien sont-ils à me faire tourner la tête ? Comme une girouette, ou sur un carrousel... et voilà que Ajita s'écarte, de peur de me voir me jeter à nouveau sur elle d'une seconde à l'autre.

Et c'est exactement ce que je fais. Maladroitement. Précipitamment. Je tends les mains pour la toucher, en vain. Je me retrouve au sol, je ne sais comment. Elle aussi. Je l'attrape par le col de sa veste. Le carnet tombe. Je roule dessus. Mon doigt glisse sur sa peau et dessine une traînée de sang

sur sa gorge.

Je ferme les yeux. Rien. Un râle s'échappe de ma bouche. Ajita me pousse violemment sur le côté. Si fort que l'impulsion me retourne l'estomac. Impossible de résister.

Je l'ai touchée. Je l'ai touchée, et rien ne s'est passé.

*Tiens. Bois un peu, ça te fera du bien.*

Un goût de bile m'emplit la bouche. Distiller du bloqueur de gêne dans l'eau de la bouteille, franchement... elle m'aura fait des crasses jusqu'au bout.

Ajita se relève. Et elle pointe son arme sur moi, encore.

« Tu n'en as pas déjà assez fait comme ça ? Hurle-t-elle. »

Lasse, je laisse ma tête reposer sur le sol frais. Ce n'est plus qu'une question de minutes.

Je ne l'ai pas entendu. Le coup, je ne l'ai pas entendu partir. Ou disons plutôt que si, mais j'ai préféré le prendre pour autre chose. Pas pour une balle, et encore moins pour une balle logée dans mon abdomen. Mais elle est bien là.

C'était une erreur. Un cran de sûreté abaissé au mauvais moment.

Ajita s'en voudra sûrement.

C'est la dernière chose à laquelle je pense avant de partir.

# Chapitre 46

Dans les rues, le silence se fait. Pas un chat, pas une âme qui vive n'ose troubler la soudaine léthargie qui s'empare des quartiers. Un sortilège s'est abattu sur la ville, et tous retiennent leur souffle.

Paresseux, les rayons du soleil s'étiolent au moment de caresser les maisons mitoyennes faites de briques rouges. L'air est frais et humide et quelques gouttes d'eau ruissellent encore le long des gouttières grises, vestiges du temps pluvieux de la veille. Toutes les conditions sont réunies pour que le vague à l'âme s'installe. Car une fois invitée, la mélancolie ne s'en va plus. Elle réside dans les places de stationnement vides, dans les petits nids-de-poule qui parsèment la chaussée, derrière la devanture blanche et opaque d'une boutique... impossible de s'en défaire.

Tout, à l'exception des petites flaques d'eau qui s'écoulent dans les caniveaux en charriant les feuilles mortes, semble figé, immobile, comme si le temps n'avait pas de prise ici. La sensation de vide est omniprésente, presque écrasante, si évidente qu'il suffit d'ouvrir l'œil pour s'apercevoir qu'un cœur a cessé de battre, laissant ainsi derrière lui un corps ouvert aux quatre vents.

C'est dans cet étrange décor qu'une ombre se profile à l'angle d'une rue, troublant par la même occasion le curieux équilibre mis en place depuis bientôt cinq ans. Le mouvement qui l'anime effrite peu à peu le silence statique enveloppant les lieux ; de longs cheveux noirs s'agitent derrière elle, secoués par la force avec laquelle ses talons hauts martèlent le goudron.

La silhouette traverse la rue déserte tandis que le vent reprend ses esprits et se met à lui fouetter les joues. Il crie et s'époumone plus que de raison, secouant au passage les arbres nus qui s'offrent à lui, comme s'il craignait de ne plus jamais avoir l'occasion d'être aussi vivant.

Toujours aussi déterminée, elle ne se laisse pas impressionner. La silhouette longe le trottoir et rejoint le grand portail vert qui se dresse tout au bout. Une fois arrivée, elle pile net et porte son regard au loin. Cinq minutes s'écoulent. Elle sort un téléphone portable de sa poche et vérifie ses messages. Cinq autres minutes passent ; ses doigts de pieds sont gelés mais elle patiente toujours sans broncher.

C'est alors que d'autres ombres apparaissent, d'autres formes, d'autres bruits, d'autres sons qui emplissent les rues et réaniment peu à peu le cœur glacé de la ville. La silhouette se tourne juste à temps pour voir les mains gantées s'agiter mollement dans l'air frais du matin ; de la buée s'élève des bouches que la lumière du jour rend de plus en plus faciles à discerner à cette distance. Le petit groupe se rapproche lentement mais sûrement.

Clara fait un pas en avant en se tordant les doigts, la poitrine secouée par une respiration saccadée. Ses joues rougissent sous la morsure du vent et ses lèvres, tirillées à force de frotter contre ses dents, prennent une teinte similaire. La tension se lit clairement sur les traits de son visage.

La gravité de la situation ne lui échappe pas ; elle sait ce qui l'amène ici tout autant que ces trois là, et la vue des autres rend ce savoir encore plus lourd à porter.

« Merci d'être venue. »

Clara penche la tête en avant pour ne pas être immédiatement confrontée à son interlocutrice. Ses cheveux suivent le mouvement de son corps et plongent en direction du sol. Elle ferme les yeux un instant et rassemble son courage avant de parler.

« Tu tiens le coup ? »

Elle lève les yeux, le mention à moitié caché par son écharpe, et croise son regard. Le vent ramène quelques mèches de cheveux contre son visage et certaines d'entre elles se glissent entre ses lèvres. Sa respiration s'apaise alors et le silence qui s'était emparé de la ville tombe tout à coup sur son cœur.

Clara l'a revue à plusieurs reprises et pourtant, les cinq dernières années affluent dans son esprit en un tourbillon d'images parfaitement ordonnées et toutes aussi vives les unes que les autres. Elle lutte avant de lâcher prise, consciente qu'il faut parfois passer par là pour faire la paix avec soi-même, et attrape quelques souvenirs au vol.

Clara se souvient n'avoir attendu que quelques minutes à peine dans la pénombre du van, minutes à la fois courtes et interminables qui ont précédé son extraction brutale, cagoule sur la tête, d'une obscurité à une autre, avant d'être ballottée à l'arrière d'un fourgon. Pas un seul son, pas un seul raclement de gorge, rien ; ils ne se sont pas présentés, pas tout de suite, du moins. Le silence a volé en éclats quand, une fois menottée et cloîtrée dans une pièce close, l'interrogatoire a commencé. D'innombrables visages se sont succédé et l'ont bombardée de questions, tous aussi prompts à la déstabiliser les uns que les autres, et Clara s'est retrouvée acculée devant tant de coups de pression. Tout ça sans jamais évoquer une seule fois ce qui était censé se passer au Centre Décisionnaire, ni même ce qu'il était advenu d'Olivia.

Dans le noir complet, et poussée à bout, Clara a fini par laisser ses plus récentes opinions prendre le dessus sur le dégoût que lui inspirait cette collaboration ; elle leur a tout raconté sans omettre un seul détail et sans chercher à enjoliver les passages les plus crus, ni même l'envie de violence qui s'était parfois emparée de leurs cœurs. Elle a parlé sans s'arrêter jusqu'à ce que le vide ne vienne remplacer le tumulte qui tambourinait en elle, revenant sans cesse sur l'innocence de Malika, répétant chaque morceau de l'histoire à s'en écorcher la langue.

Encore, et encore.

Clara tourne la tête sur le côté lorsque le vent se met à lui piquer les yeux. Elle s'est endurcie comme elle le pouvait dans le feu de l'action et, inutile de le nier, y a perdu quelques plumes. Elle pensait avoir tourné la page pour de bon.

Il faut croire que non.

Quand ils sont réapparus devant elle, ce jour-là, c'était pour lui proposer de signer des papiers. Clara n'oubliera jamais la voix qui s'est alors élevée dans la pièce. Froide et tranchante comme de l'acier ; elle n'y est pas allée par quatre chemins.

« Je ne donne pas cher de ta peau si tu passes devant une cour. Dans le pire des cas, tu passeras toute ta vie dans une cellule vide. Le mieux que tu puisses espérer, c'est qu'on te tire dessus avant. En comparaison, signer ces papiers, ce n'est pas grand-chose. Tu pourras respirer à l'air libre. Tu pourras vivre. A une condition, toutefois... »

Oui : le gouvernement l'a prise à la gorge et Clara a cédé. Nicolas aurait peut-être honte s'il la voyait, mais pas autant qu'elle-même ; Clara a beau amèrement regretter ce qu'elle a accompli avec Olivia, elle s'en veut encore plus de s'être liée avec son pire ennemi. Si on le lui avait annoncé il y a six ans, avant que toute cette histoire ne commence, en aurait-elle ri ?

« Ça va, même si j'ai connu des jours meilleurs, répond finalement la silhouette. »

Clara la regarde droit dans les yeux, immobile, quand elle lui tombe soudainement dans les bras. Deux mains gantées agrippent fermement son manteau et une douce odeur d'épices vient lui chatouiller les narines lorsque de longues boucles brunes lui passent sous le nez.

« Ça faisait longtemps. Je suis contente que tu sois là. »

Elle ferme les yeux quelques instants puis Malika s'écarte et elle détourne le regard, gênée. Un oiseau traverse le ciel de part en part, fendant l'air d'un cri perçant. Son cœur se serre. Ce n'est pas qu'elle ne s'y attendait pas, en fait, les choses n'auraient pas pu être plus proches de ses attentes. Mais dans son esprit, une pensée prédomine : elle est l'unique responsable de la distance qui s'est installée entre elles.

Une silhouette se détache du groupe pour aller ouvrir le portail. Malika s'avance et s'engage dans la petite allée bordée de parterres nus, tête baissée, tandis qu'un morceau de son écharpe claque au vent.

Un air glacial s'engouffre dans le cimetière et rase les murs délabrés des vieux mausolées, caressant au passage la surface rigide des tombes laissées à l'abandon. D'innombrables feuilles

mortes tournoient tout autour puis se posent et parsèment le chemin envahi par les mauvaises herbes ; elles craquent délicatement lorsque la semelle de leurs chaussures rencontre le sol.

Malika a le cœur qui bat vite et fort au rythme d'un chant funéraire étrangement effréné que seule son âme paraît entendre. Elle sent la musique vibrer dans chaque cellule de son corps, immensément triste et poignante, comme si tout son être entraînait en résonance avec l'atmosphère oppressante des lieux. La chanson atteint son paroxysme lorsque ses yeux se posent sur elle, sur une petite tombe sombre mieux conservée que les autres, une blessure douloureuse et profonde dont elle se languissait tout autant qu'elle la redoutait.

Ni une ni deux, elle s'agenouille et ôte un gant afin de faire glisser ses doigts le long des belles lettres qui ornent la partie haute de la tombe. Son geste est délicat et minutieux, presque cérémonieux. Plus bas, la pierre est froide et lisse ; ce contact la fait frissonner.

Une main vient presser son épaule.

Malika accepte le pot de fleurs qu'on lui tend et dépose ensuite la gerbe à ses pieds ; le pot claque doucement lorsqu'il rencontre la pierre et quelques minuscules morceaux de terre viennent s'éparpiller à sa surface. Elle les chasse d'un rapide revers de la main avant de prendre du recul. Les chrysanthèmes égailent légèrement l'endroit, mais pas assez à son goût. Une drôle de sensation lui noue alors le ventre. Elle se dit que qu'elle aurait dû en amener plus et que la prochaine fois, elle ne fera pas la même erreur. Car s'il y a bien une chose que Malika a appris ces dernières années, c'est qu'on ne cesse jamais de trouver de nouvelles façons de s'améliorer.

Elle garde encore à ce jour un souvenir très précis du moment où Clara est apparue à la place de son avocate, tirée à quatre épingles et débitant un discours bien léché, à la limite du prémâche, comme les élèves qui s'expriment de manière mécanique durant la présentation de leur exposé. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis la dernière fois qu'elles s'étaient vues et pourtant, à peine un regard, à peine un sourire ; Malika aurait tout aussi bien pu se trouver devant une toute autre personne. Comment ce visage si terne et sans joie pouvait-il annoncer d'aussi bonnes nouvelles ?

Lessivée, au bout du rouleau, elle l'a écoutée parler sans dire un mot, sans même se réjouir de l'échappatoire qu'on lui offrait. Car grâce au témoignage de Clara et aux nouveaux éléments apportés à l'enquête, dont la rétractation de la femme d'Abdel, l'innocence de Malika était sur le point d'être prouvée. Bien sûr, elle s'est tout de suite doutée qu'on ne lui disait pas tout. Il devait sûrement y avoir plus que ça ; un retournement de situation de cette ampleur, c'est toujours plus ou moins suspicieux.

Et en effet, Malika a eu raison de se méfier. Clara n'est pas venue lui faire cette annonce en personne sans arrière-pensées. Ou plutôt, on ne l'avait pas autorisée à le faire sans aucun but précis. Il fallait la mettre en confiance avant de lui proposer une offre à double tranchant.

Malika se souvient du bruit sec qu'a fait la pile de papiers quand Clara l'a jetée sur la table froide de la salle des visites. Pour la première fois depuis son arrivée, elle ne parlait plus. Pour lui laisser le temps de digérer, de comprendre qu'il y avait une offre à saisir. Elle s'est pincée les lèvres, comme pour se retenir de lui crier de s'enfuir tant qu'elle le pouvait encore. Malika n'a compris qu'au moment où elle a commencé à lire les premières pages.

Si elle acceptait de signer ces papiers, elle ne se contentait pas de passer de meurtrière à complice ; on faisait d'elle une victime, et elle n'avait plus qu'à passer la porte en femme libre. Toutefois, ce n'était pas tout : cette offre avait beau être alléchante, il y avait une contrepartie. Cela impliquait de travailler main dans la main avec ceux qui avaient fait tant de mal autour d'elle.

En voyant ses yeux ainsi écarquillés, Clara n'a pas pu s'empêcher d'ajouter :

« A ton avis, qu'est-ce que j'ai fait de mon temps depuis ce jour-là ? »

Et cette fois-ci, ses mots n'ont pas sonné faux. Son visage terne et fatigué était la preuve même que cette collaboration ne lui réussissait pas. Malika s'est alors dit que c'était probablement ce qui l'attendait, qu'elle reste ou non en ces lieux.

Un choix s'offrait à elle : sacrifier sa liberté, ou son honneur. Et Malika ne souhaitait pas passer le reste de ses jours en prison.

Le vent s'intensifie et vient mettre la zizanie dans ses cheveux. Malika soupire en sentant le poids des ombres qui planent dans son dos. Elle se relève, une main posée sur l'épaisse mèche qui lui tombe sur le front, et fait face à ses amies. Une drôle de sensation se répand dans son corps lorsqu'elle se dit que pas une seule ne se permettrait de la juger, et encore moins de lui demander des comptes. Après tout ce par quoi elles sont passées... elles sont toujours là, à ses côtés, même en sachant qu'elle a travaillé main dans la main avec eux.

*Main dans la main...* c'est un peu fort. Ils voulaient des personnalités brisées, car plus dociles et flexibles ; des gens qui avaient mordu la poussière et qui n'avaient plus rien à perdre, un peu comme Clara et elle. D'anciens caractères forts aujourd'hui moins amourachés de la contestation, des visages publics qui avaient fait la une des journaux pour de mauvaises raisons et qui souhaitaient maintenant se repentir. La collaboration à laquelle s'attendait Malika s'est peu à peu transformée en une soumission.

Malika se tourne une nouvelle fois vers la tombe tout en remettant son gant. Le chemin qu'elle a parcouru, aussi chaotique soit-il, l'aura au moins mené à lui une dernière fois. Sans Olivia, il serait parti beaucoup plus tôt ; à l'isolement, elle ne l'aurait plus jamais revu. Elle pense à tous les moments qu'elle aurait perdus si elle n'avait pas signé ces fichus papiers.

Adil aurait peut-être quitté ce monde sans même qu'elle ne soit mise au courant.

## Chapitre 47

Peu de choses subsistent ; une maison juchée sur les hauteurs d'une ville, le contact glacé du parquet stratifié sous la plante des pieds, l'odeur si particulière de la forêt et des pommes de pin... tout se mesure en petites unités, quelques gouttes d'eau à peine dans un océan infini ; les pièces manquantes sont indénombrables, et pourtant, il en reste assez pour discerner l'enfance dans toute sa splendeur, vive et rapide, annonciatrice d'une adolescence plus turbulente, période durant laquelle les rendez-vous dans le bureau de la directrice passèrent au rang de chose commune.

Toute cette vaste période a été réduite à un fil ténu et prêt à rompre, triste conséquence d'un effet mortel insatiable. Alors, la petite fille tombe peu à peu dans le néant. Sa peau se confond avec le décor, sorte de mélasse noire qui recouvre tout et qui finit par ronger ce qui se trouve sur son chemin, sans exception. Les souvenirs s'éteignent les uns après les autres et ne laisseront bientôt plus qu'un ciel noir sans étoiles.

Alix se tient près de la tombe, les mains jetées le long du corps, si frigorifiée que ses genoux s'entrechoquent. Un goût de trop peu sur la langue, une sensation de vide dans l'estomac. Elle se tient là, devant cette tombe, droite comme un piquet, occupée à observer les lettres d'or qui prennent une forme qui ne lui dit rien. Rien du tout.

La seule chose dont elle se souvienne avec exactitude, et ce pour son plus grand malheur, c'est de cette main, au cours de ce jour pluvieux où sa vieille moto d'occasion avait refusé de démarrer. La berline s'était garée devant chez elle peu après son appel et elle était montée ; pire, même, elle avait souri à ce visage familial et amical, et elle avait fini par le regretter toute sa vie. Car malgré tout le mal qu'elle s'était donné, elle n'avait jamais réussi à oublier ce jour, ni ce que cette main lui avait fait.

Une main, bien différente, se serre autour de son bras tandis que la seconde vient éparpiller les cheveux sur son front. Une étrange chaleur se diffuse alors dans tout son corps à partir de ce point, et Alix ferme les yeux quelques instants. Elle oscille légèrement en suivant le mouvement du vent, de gauche à droite, très, très lentement, et lorsqu'elle ouvre ses paupières, il lui semble se tenir dans un endroit tout à fait différent. La lumière du jour lui paraît trop crue, et l'air, trop froid. Un battement de cils plus tard, et elle est désorientée.

Toutefois, cette sensation ne la quitte pas ; cette main, accrochée à son bras, la serre à la fois fermement et doucement, suffisamment fort pour l'empêcher de tomber, mais avec assez de délicatesse pour ne pas lui faire de mal.

Alix tourne alors la tête sur le côté et découvre ce visage qui, comme un mot qu'elle aurait sur le bout de la langue, provoque en elle un profond sentiment de frustration. Elle trime, lutte, se concentre de toutes ses forces... pas un seul nom ne lui revient en mémoire, pas un seul geste hormis celui-ci, cette main qui lui en rappelle une autre. Elle s'en veut terriblement, car ce visage est si beau, et si doux, or le souvenir auquel cette main est liée n'est que tristesse et douleur.

Elle a gardé le secret pendant des années sans trop savoir pourquoi ; elle avait dû supporter sa vue plusieurs fois par mois, elle avait dû lui parler, et sourire, faire bonne figure pour que personne ne se doute de quoi que ce soit... c'était peut-être une question de fierté, mais se contenter de résumer cette période à cette notion occulterait beaucoup trop d'autres choses.

Il y avait tout d'abord eu un soupçon de méfiance, car Alix avait eu peur d'aggraver la situation en allant chercher de l'aide auprès des mauvaises personnes, puis de la rage à l'état pur, à la fois contre elle-même et envers les autres. Vint ensuite un dégoût si accablant qu'il lui était parfois arrivé d'éprouver des haut-le-cœur, mais aussi énormément de douleur, au point de rester muette à l'approche de certains sujets.

Beaucoup d'années s'écoulèrent au gré de ces émotions tenaces, des années passées à se morfondre, tiraillée par une souffrance si aiguë qu'elle avait plusieurs fois envisagé d'y mettre fin.

Sa délivrance arriva par le biais d'un autre drame, la mort de Nicolas, quand elle n'eut plus de raisons de côtoyer son bourreau, *enfin*.

Mais les choses sont rarement aussi simples, et si certaines personnes arrivent à tourner la page, il n'en va pas toujours de même pour d'autres. Alix en sait quelque chose ; il y a des blessures si profondes qu'elles ne guérissent jamais. Pas totalement, en tout cas.

Inutile, donc, de mettre des mots sur le sentiment qui s'est emparé d'elle le jour où on lui a annoncé que Clara souhaitait les réunir à nouveau. Et pourtant...

Elle est venue.

Elle l'a vu.

Pourquoi ? Pourquoi s'infliger ce supplice encore une fois ? Pourquoi s'embarquer à nouveau dans ce qu'elle avait tant cherché à fuir ? Si la réponse à cette question a un jour existé, Alix ne la détient plus. Peut-être était-ce à cause de l'influence qu'il avait auparavant exercé sur elle, ou bien peut-être était-ce la faute de son perpétuel besoin de se punir pour une chose pour laquelle elle n'aurait jamais dû se blâmer. Comment le savoir ?

Le vent s'intensifie et Alix se met à trembler. L'humidité pénètre à travers les différentes couches de vêtements qui peinent à la garder au chaud. Une seconde main, tout aussi amicale, vient lui caresser la joue. Ce contact perturbe le cours de ses pensées. La femme lui sourit.

Une photo, glissée entre les pages d'un carnet... l'image est fugace et disparaît aussi vite qu'elle est arrivée et sans même avoir le temps de trouver un sens.

« On va y aller, dit Julie. J'aurais aimé pouvoir rester plus longtemps, mais... »

— Ne te fais pas de soucis pour ça, répond Malika. Ce n'est pas grave. Vous êtes venues, et c'est la seule chose qui importe. »

Malika fait un pas en avant et lui touche le bras d'un geste qui se veut réconfortant. L'autre fronce les sourcils, déstabilisée, se disant sûrement que les rôles devraient être inversés.

« Je vais rester encore un peu, ajoute Clara. Je vous rejoindrai plus tard dans la soirée, alors ne m'attendez pas pour manger. Tu vas savoir retrouver ton chemin jusqu'à l'arrêt de bus ? »

— Oui, ne t'inquiète pas. Je commence à m'y faire. »

Clara esquisse un maigre sourire, incapable de déterminer s'il s'agit d'un reproche ou non. Elle agite vaguement la main tandis qu'elles lui tournent le dos et s'éloignent, bras dessus, bras dessous, presque comme un couple normal.

Mais qu'est-ce qui est normal et qu'est-ce qui ne l'est pas, après tout ? Est-ce un adjectif qui pourrait qualifier les choix qui ont affecté leurs vies personnelles ces dernières années ? Impossible de mener la vie de ses rêves quand on se retrouve à travailler pour le gouvernement. Impossible, aussi, quand on se trouve être Altéré. Ainsi, mieux vaut faire tout simplement non pas ce qui semble être normal compte tenu de la situation, mais ce qui paraît être le plus en accord avec ses envies du moment. La nuance est parfois fine, parfois pas du tout.

Quand Clara a appris l'existence de sa petite-amie, elle leur a prêté la ferme tandis qu'elle avait à faire à Paris ; était-ce plus ou moins normal que de vagabonder d'hôtel en hôtel avant de finalement venir habiter avec elles ? Elle s'en voulait de ne pas avoir pu être là pour les accueillir. En tout, elle avait dû leur rendre visite deux ou trois fois à peine, et ce sans jamais avoir la confirmation qu'elles avaient adopté l'endroit. Plus absente qu'autre chose, Clara n'a l'impression de faire partie de leur vie que depuis qu'elle a quitté Paris, et Malika par la même occasion.

Le remords. Tout peut se résumer à ça, en fin de compte.

« Tu es venue en voiture ? »

— Oui, répond Clara. J'étrenne mon dernier plein.

— C'est dommage que tu ne sois pas venue au déjeuner.

— Je n'avais pas la tête à venir. Je voulais m'aérer les neurones avant.

— Et où est-ce que tu es allée ? »



Clara se décale sur le côté de façon à se mettre en retrait. Son regard se voile. Elle se revoit en train de conduire à toute allure sur les routes pratiquement désertes, craignant d'arriver en retard au rendez-vous qu'elles s'étaient fixé. Quelle idée, aussi, de faire un détour au tout dernier instant ! Mais c'était plus fort qu'elle ; pourquoi honorer la mémoire d'un seul défunt alors qu'elle en avait laissé beaucoup plus dans son sillage ?

Cela lui avait paru évident sur le moment, un peu comme une révélation.

Ainsi, elle avait roulé jusqu'à la maison d'Abdel, aujourd'hui laissée à l'abandon, et était restée plantée devant la porte d'entrée, immobile, en retenant son souffle. Les images de ce désastre lui étaient revenues en mémoire, et elle n'avait même pas essayé de les esquiver. Au contraire, elle avait pleuré, le vent pour seul témoin. De longues minutes s'étaient écoulées dans le plus grand silence, puis elle était partie et avait repris le volant, encore toute tremblante et à peine remise de ses émotions.

Peut-être l'avait-il vue, où qu'il soit.

« Nulle part, lâche-t-elle finalement. Je me suis juste promenée. »

Malika la regarde sans dire un seul mot, pensive. Elle s'est elle aussi écartée de la tombe d'Adil, plus par mégarde qu'autre chose.

« Je sais ce que tu dois te dire, ajoute Clara un peu précipitamment. Ces temps-ci, je me promène, je disparaîs... bref, je fais tout sauf être là où on m'attend.

— Je n'ai pas à te dire ce que tu dois faire, répond gentiment Malika. Tu as toujours eu l'air de savoir ce que tu faisais. Tu sais mieux que quiconque ce qui est bien pour toi. »

Clara ouvre la bouche pour parler puis se ravise. Quelque chose la titille ; elle s'accorde quelques instants pour formuler le fond de sa pensée.

« Comment est-ce que tu fais pour être si posée ? Je ne dis pas que rien ne t'affecte, mais j'admire la façon dont tu gères les choses.

— Julie m'a dit que c'était parfois difficile à la ferme. C'est pour ça que tu me poses la question ?

— C'est vrai que ça ne va pas en s'améliorant : Alix parle très peu et maigrit à vue d'œil, comme tu as pu le voir par toi-même. Mais non, ce n'est pas pour ça que je te le demande.

— Tu y penses encore ?

— A quoi ?

— A ton frère. A son absence. »

Clara détourne le regard. De la buée s'échappe de sa bouche entrouverte lorsqu'elle pousse un long et profond soupir. En y regardant d'un peu plus près, et avec un soupçon d'imagination, on pourrait presque voir des flocons de neige tomber d'entre ses lèvres gercées.

« Je ne cesse jamais d'y penser, dit-elle au bout d'un certain temps. »

Malika fait un pas en avant et lui tend la main ; quelques instants s'écoulaient avant que leurs doigts ne s'entrelacent. L'endroit tout entier se tait, comme touché d'assister à la consolidation d'une amitié qui avait pourtant mal commencé, et les feuilles cessent même de frotter les unes contre les autres quand le vent finit sa ronde et les dépose au sol.

Elles se mettent à marcher le long des allées étriquées.

« C'est pareil pour tout le monde, alors.

— Ça te rassure ?

— Je n'en suis pas très sûre. Parfois, j'aimerais que ça s'en aille. Et puis, je me dis que c'est tout ce qu'il me reste. Je ne sais pas ce que je ferais si on me l'enlevait.

— C'est parce que c'est un moyen d'être toujours liée à lui.

— Tu penses ?

— Je ne dis pas que c'est vrai, juste que c'est ce que ça me fait à moi. J'ai toujours cherché et trouvé beaucoup de façons de rester attachée à Nicolas.

— Et où est-ce que tu en es, aujourd'hui ?

— Honnêtement, je n'en sais rien... j'ai eu de quoi m'occuper l'esprit dernièrement, mais je ne l'ai pas oublié pour autant. »

Malika se pince les lèvres. Une idée lui est venue à l'esprit. Clara a dit qu'elle était occupée ; ne serait-il pas justement temps de lever le voile sur les raisons qui se cachent derrière sa soudaine disparition ? Cet énorme point d'interrogation plane au-dessus de sa tête depuis bien trop longtemps, et si jamais quelque chose se trame dans l'ombre elle préfère en être informée avant qu'il ne soit trop tard.

L'atmosphère se refroidit nettement, sûrement en prévision de la discussion houleuse qui s'annonce.

« En parlant de ça... la dernière fois que je t'ai vue, mis à part aujourd'hui, c'était il y a un mois de ça. Tu te rendais à un rendez-vous et si je me souviens bien, tu étais assez nerveuse. Alors dis-moi, qu'est-ce qui t'a tant occupé l'esprit ?

— Malika, je crois que je ne te le dirais jamais assez : je suis désolée, vraiment. Au lieu de m'éloigner, j'aurais dû être là pour toi quand...

— Une minute, laisse-moi finir. Ce n'est pas le sujet. Je crois que quelque chose s'est passé ce jour-là, quelque chose d'assez sérieux pour que tu passes plusieurs semaines à éviter la Terre tout entière. Regarde-moi et dis-moi que j'ai tort.

— Tu es sûre de vouloir en parler *aujourd'hui* ?

— Si je ne le fais pas maintenant, tu pourrais disparaître encore sans même me laisser la chance de te poser la question une seconde fois.

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines autant. Qu'est-ce que tu veux que je te dise que tu ne saches pas déjà ?

— Parce que tu crois qu'on m'a mise au courant ? Impossible. Personne ne sait ce qu'il t'est arrivé. »

Clara pile net, surprise. Compte tenu de la nature des choses qu'elle avait apprises, elle avait pensé qu'un mois serait suffisant pour que les autres l'apprennent à leur tour. Perspective moins réjouissante encore, elle avait supposé que son désistement le pousserait à faire appel au reste du groupe. Apparemment, elle s'était trompée. Contrairement à ce qu'elle s'était imaginé, Malika ne souhaite pas entendre la vérité de sa bouche ; elle veut tout simplement la découvrir.

Néanmoins, il y avait une personne qui en savait tout autant qu'elle, une personne qui aurait pu, que ce soit sous l'impulsion du désespoir ou non, essayer de rétablir le contact.

« Elle aurait pu le faire.

— *Elle ?* »

Clara ferme les yeux, consciente d'aborder un sujet sensible et soigneusement évité jusqu'à présent. Le problème, c'est qu'elle ne peut pas parler de ce rendez-vous sans l'évoquer, elle, Olivia.

« Je t'ai pourtant déjà dit que je ne l'ai pas revue depuis le jour où elle a décidé de me coller un *meurtre* sur le dos. »

Malika crache les mots avec amertume, les nerfs à vifs, et se braque. Leurs mains se séparent sans douceur, presque brusquement, comme si une bête l'avait piquée. La tension s'élève encore d'un cran lorsqu'elle met un point d'honneur à regarder dans une autre direction.

« Tu penses que je me suis tenue à distance pendant cinq ans pour finalement me dire que je devrais lui rendre une visite de courtoisie ?

— Je me suis mal exprimée. Je voulais dire qu'elle aurait pu chercher à te voir, pour te parler des choses que je cherchais justement à fuir.

— Attends, je ne suis pas sûre de comprendre. Ce rendez-vous avait un rapport avec Olivia ? C'est bien ça ? »

Clara baisse les yeux tandis qu'une violente douleur lui comprime le cœur. Cet entretien, comme ces cinq dernières années, l'ont marquée au fer rouge. En quinze minutes à peine, tout a changé. L'avenir, le sien, celui des autres, tout. Et celle qu'elle pensait avoir perdue pour toujours, la Clara moins résolue, plus combative, est revenue à la surface. Elle a décidé de dire non, et de prendre le large tant qu'elle le pouvait encore.

Elle était libre.

Elle qui s'était soumise au bon vouloir de ceux qui lui avaient évité la prison, elle qui avait fait tout le sale boulot, travaillé d'arrache-pied pour le gouvernement, tourné le dos à ses principes, menti pour rassurer les personnes qui auraient aimé voir sa tête au bout d'une pique... des campagnes publicitaires aux journaux télévisés, en passant par des travaux internes plus poussés... qui aurait pu croire qu'un jour, elle serait libre ? Mais ce n'était pas tout à fait vrai.

Ils la tiennent toujours en laisse, encore aujourd'hui. S'ils ne la pourchassent pas pour le moment, c'est juste parce qu'ils n'ont pas besoin d'elle actuellement.

Soudain, Clara lève les yeux. Ses épaules s'affaissent et des larmes viennent lui piquer les yeux.

« Bien sûr que ce rendez-vous a un rapport avec Olivia. Tout a un rapport avec elle depuis le jour où j'ai pris la décision de la faire sortir de cette clinique. Tu veux savoir ? Très bien. Mais ne vient pas te plaindre après. »

Alors, tandis qu'elles gagnent l'endroit où Clara a garé sa voiture, elle lui raconte tout. Elle lui décrit Bertrand Mingeot, si préoccupé par les préparatifs de sa réélection qu'il arrive en retard au rendez-vous, le front couvert de sueur, le crâne dégarni, le cœur noir, et pourri jusqu'à l'os, toujours aussi désireux de tourner à son avantage les faiblesses des gens.

Ce même Bertrand Mingeot qui avait pris peur pour sa vie lors de son meeting à Amiens, et qui avait fini par s'arranger pour que Clara travaille pour lui avant même qu'il ne soit élu. Bien sûr, elle avait eu du mal à le croire quand elle l'avait vu pour la première fois. Son discours avait changé ; il voulait favoriser une politique moins agressive, voire mettre un terme aux traitements expérimentaux. Mais son opinion, elle, restait immuable. Sa haine souillait toujours chacun de ses mots et transparaissait dans la moindre de ses actions, aussi petite soit elle.

Il avait simplement compris qu'une rigueur pareille mènerait le pays à sa perte ; les puissances étrangères avaient suffisamment mis en garde l'hexagone pour ses mesures drastiques et inhumaines. Olivia avait fait naître un malaise dans la société, et il avait dû y remédier. En clair, pour gagner, Bertrand Mingeot avait voulu apaiser la colère des Altérés tout en diminuant la passion ardente de ses partisans sans pour autant l'éteindre complètement.

Et il avait réussi.

C'est ainsi que, plusieurs années plus tard, il l'avait reçue dans son bureau. Et quand il s'était enfin installé en face d'elle, Clara avait cru mourir.

« Tout d'abord, avait-il dit, je souhaite vous remercier pour vos loyaux services. Vous avez plaidé ma cause en public et dans l'ombre, et votre travail a été bénéfique pour cette nation. »

Se faire remercier pour de telles actions, ça avait été la goutte de trop. La peur et l'angoisse avaient vite laissé place à de la colère, si forte et si intense que Clara avait un temps considéré lui coller son poing dans la figure. Son agacement avait d'ailleurs dû être plus que perceptible, car Bertrand Mingeot avait brièvement regardé par-dessus son épaule afin de s'assurer que son garde du corps était toujours en poste.

Il avait ensuite abordé le sujet des traitements expérimentaux avec une nonchalance inouïe, comme s'il n'était pas du tout en train de décider de l'avenir d'une grande partie de son peuple. Cependant, cette conversation prit un tournant auquel Clara ne s'attendait pas du tout.

Elle s'arrête en plein milieu de la rue, sous le choc, comme si on venait de la frapper en plein estomac. Malika passe un bras autour d'elle pour la soutenir et l'aide à continuer son chemin ; la voiture n'est plus très loin.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Insiste-t-elle. »

Clara déglutit péniblement, refoulant à la fois ses larmes et son envie de vomir. Ce rendez-vous, ce satané rendez-vous... pourquoi fallait-il qu'on la mette au courant ? Elle n'avait pas à le savoir, et si elle n'avait pas su ce qu'il comptait faire, tout aurait été bien différent, que ce soit en bon ou en mauvais.

« Les tests vont cesser, lui avait-il annoncé. Allons, réjouissez-vous ! On m'a rapporté que c'était votre plus grand souhait. Si nous en sommes arrivés là, c'est un peu grâce à votre équipe. Il n'y a plus que quelques détails à régler ; nous sommes à deux doigts de franchir le pas. Mais avant d'en

informer la population, je voulais m'entretenir en tête à tête avec vous. »

Bertrand Mingeot lui avait ensuite fait part des *conditions*. Car bien évidemment, l'arrêt des traitements expérimentaux devait aussi signifier pour lui une contrepartie, un avantage dont il n'aurait autrement pas disposé.

« Tout cela sera purement possible grâce à un seul et unique cobaye qui ne manquera à personne. Vous savez de qui je parle, n'est-ce pas ? Son gène a des propriétés incroyables. Une fois mis entre de bonnes mains, je suis persuadé que nous pourrions lui trouver de nombreux usages dans la médecine. Imaginez toutes les maladies que nous serions en mesure de soigner... »

Mais il voyait encore plus loin : combien de personnes seraient prêtes à payer de grosses sommes pour un produit cosmétique révolutionnaire, capable de faire disparaître blessures et cicatrices en quelques secondes à peine ?

« Les retombées économiques pour le pays ne seraient pas négligeables. »

Clara s'appuie contre sa voiture, le souffle court et la langue pâteuse. Plus elle s'enfonce dans son récit, plus elle se fatigue. Elle revoit encore le visage de Bertrand Mingeot, rouge d'excitation, persuadé d'être tombé sur la solution miracle. En exposant Olivia à de lourdes expériences, il espère à la fois s'attirer les faveurs d'un électorat jusqu'alors inaccessible et redorer l'image du pays.

Mais ce n'est pas tout.

« Il n'a plus que le bloqueur de gène à la bouche, soupire Clara. Il pense que c'est la plus grande avancée faite par les chercheurs, et qu'avec un peu plus de fonds ils pourraient mettre au point un produit qui durerait sur le long terme. D'où les produits cosmétiques, qui assureraient des rentrées financières. Et encore une fois, Olivia est au cœur de ce projet. S'ils arrivent à faire en sorte que son gène se détecte lui-même comme une menace... il croit qu'en l'administrant à une femme enceinte, les chances que son enfant soit Altéré seraient quasi nulles. »

Clara marque une pause, le regard perdu dans le vague. Elle n'ose pas regarder Malika, de peur de voir en elle la même chose qui l'a ébranlée un mois plus tôt.

Bertrand Mingeot s'était exprimé comme s'il avait une chance d'incarner le sauveur du peuple, toutefois elle n'était parvenue à voir en lui qu'un monstre capable de repousser toujours plus loin les limites de l'abominable. Comme si, au fond, la répression de ses propres idées et de celles de ses partisans n'avait fait qu'accroître leur virulence. Comme s'il s'était retenu pour frapper plus fort.

Et elle l'avait aidé.

« Je ne comprends toujours pas, dit Malika. Pourquoi ne le dire qu'à toi ?

— Il voulait que je travaille avec une de ses équipes pour mettre au point un plan d'attaque au cas où les gens viendraient à apprendre le sort d'Olivia. En gros, que je trouve de quoi justifier ses manigances si l'opinion publique venait à désapprouver ses choix. »

Clara frissonne rien que d'y penser.

« Si vous avez rejoint ce boulot foireux, c'est grâce à moi. Alors je crois qu'il se disait qu'en me persuadant de faire ça pour lui, il vous persuaderait aussi. Mais vu que ça a raté, il a dû penser qu'il n'avait aucune chance de vous convaincre. »

Malika passe une main sur son visage ; lorsqu'elle arrive au niveau de ses lèvres, ses doigts tremblent. Elle a comme un drôle de goût sur la langue, un goût amer et fort, un goût de défaite. Face à la preuve incontestable qu'il y a toujours pire que ce qui était auparavant le « pire » en question, elle ne sait pas trop comment réagir. Ces dernières années n'ont pas été une franche réussite, cependant celles à venir s'annoncent être encore plus détestables.

« Mais ce n'est pas pour autant qu'il a renoncé, hein ? »

Clara hoche la tête d'un air sombre. Elle est partie parce qu'elle savait très bien qu'elle ne pourrait rien y changer, or travailler une seconde de plus pour cet homme lui aurait été insupportable.

Malika dit alors tout haut ce que Clara pense tout bas :

« On a tous fait des choses répréhensibles mais ce n'est pas pour autant qu'on mériterait de finir de cette façon là. »

Car le plus étrange, dans cette histoire, c'est que même si toutes deux se soucient énormément de

ceux qui souffriront des nouvelles directions prises par Bertrand Mingeot, elles ne peuvent s'empêcher de s'inquiéter avant tout pour Olivia. Parce que si elles ne le font pas, personne ne le fera. Et malgré tout le mal qu'elle a pu faire, elles se sont un jour aimées de différentes manières avant de se déchirer.

Alors, quand elles pensent à Olivia, enfermée dans une cellule quelque part dans l'hexagone, une certaine douleur naît dans leurs poitrines, si riche et si complexe qu'elles préfèrent l'ignorer quand la situation s'y prête. Cette situation-ci, cependant, ne le leur permet pas.

Malika tape dans un caillou.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Maintenant, ou sur le long terme ?

— Les deux.

— Je vais passer voir mes parents ; il me reste juste assez d'essence pour faire l'aller-retour. Et une fois chez moi, quelqu'un emportera la voiture et je ne bougerai plus d'un pouce. Julie se démène beaucoup. Je vais essayer de l'aider, et puis il faut accompagner Alix jusqu'au bout.

— Ils viendront te chercher, tu sais. Peut-être pas tout de suite, mais ils viendront.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que j'ai un plan ? Que tout marchera comme sur des roulettes ? Ce n'est pas le cas. Je fais tout ce que je peux pour repousser ce moment, mais je sais très bien que ça va arriver. »

Malika se mord les lèvres. Elles sont toutes les deux prises au piège ; au lieu de créer des tensions, elles feraient mieux de vraiment se serrer les coudes, peu importe le temps qu'il leur reste.

« Tu répondras quand même au téléphone ? Demande-t-elle finalement.

— Et toi, tu passeras nous voir ? »

Un sourire vient égayer son visage.

« Je te rappelle que je ne t'ai pas vue pendant un mois... il va bien falloir que je rattrape tout ce temps perdu ! »

## Chapitre 48

Clara connaît le chemin par cœur : après avoir quitté le nid familial, elle avait pris l'habitude de se rendre à la maison de ses parents tous les week-ends. Certes, cela n'avait duré qu'un temps, quelques mois durant lesquels elle avait travaillé dans l'événementiel jusqu'à ce que son employeur ne dépose le bilan, cependant ce fut bien assez pour imprimer le trajet sous son épiderme, comme un réflexe ou une seconde nature. Elle avait ensuite fini par acheter la ferme sur un coup de tête, et elle avait tout claqué pour ce qu'elle avait longtemps considéré comme le projet improbable de toute une vie.

Cette grossière erreur l'avait par conséquent éloignée de ses parents mais, au final, pas plus qu'elle ne l'avait déjà été par le passé. Elle s'était toujours sentie moins aimée, moins cajolée, moins écoutée ; quant à savoir si ce n'était que le fruit de son imagination... il y a des questions que Clara ne peut se résoudre à poser, même aujourd'hui.

Elle s'était ainsi trouvée à deux doigts de couper les ponts avec eux après la disparition de Nicolas. Rien n'avait changé, au contraire : la situation s'était aggravée. Son nom était resté sur toutes les lèvres, passant d'une bouche à l'autre accompagné d'une fierté renouvelée, sorte de lumière incandescente à l'éclat inégalé. Bien évidemment, Clara aurait pu le comprendre. Après tout, elle l'avait elle aussi longtemps admiré, et avait même fini par marcher dans ses pas. Mais dans leur cas, c'était différent. Ils avaient choisi de continuer à vénérer le passé, oubliant au passage les vivants.

Ils l'avaient oubliée *elle*.

Clara s'arrête à un feu. Deux voitures traversent le carrefour. Elle redémarre quelques instants plus tard. La maison n'est pas très loin de là, cachée tout au fond d'une rue à sens unique. L'endroit est simple mais propre et préservé du délabrement ; même après toutes ces années, le charme des lieux reste intact. Les habitations oscillent entre le typique et le moderne et les feuilles mortes, non contentes de joncher les trottoirs déjà encombrés, se mettent à envahir les routes. Au fur et à mesure que Clara progresse dans le quartier, elle discerne plus clairement les toitures couvertes de mousse et les grands pans de lierre qui grimpent le long des façades.

Nicolas aimait se promener dans ces rues une fois sa journée terminée. D'ailleurs, maintenant qu'elle y repense, il est vrai que ses parents ne lui ont jamais tenu rigueur de ses activités plus que douteuses. Nicolas pouvait aller où bon lui semblait et vaguer aux occupations de son choix sans avoir à rendre des comptes. Leur mère n'éprouvait à l'égard de son mode de vie que de l'inquiétude, si profonde et si vaste qu'elle n'avait pas de fond. Elle aurait voulu qu'il change d'avis, qu'il se rétracte, qu'il abandonne tout et reprenne sa routine d'avant... elle l'avait supplié maintes fois de tirer un trait sur tout ça, mais c'était mal le connaître. Leur père, lui, l'avait compris. Ce n'est pas qu'il avait cessé de se faire un sang d'encre pour son fils, non ; il avait tout simplement décidé de ne plus aborder le sujet pour éviter de se fâcher avec lui.

Clara soupire au moment de se garer dans la cour d'une maison dont le portail est resté grand ouvert. Or, à son propre retour... les choses avaient été bien différentes. Mais leurs deux parcours peuvent-ils vraiment être comparés ?

Elle met un pied dehors et claque la portière d'une main lourde. Au même instant, un visage pointe le bout de son nez derrière les rideaux ajourés de la fenêtre qui fait face à la rue. Leurs regards se croisent et le visage disparaît aussitôt. Ni une ni deux, Clara prend son courage à deux mains et gravit la volée de marches qui remonte la pente du jardin. Des copeaux de bois recouvrent le sol à la base des plantes afin de les aider à survivre à l'hiver qui s'annonce rude.

Elle frappe à la porte. Une fois, deux fois. Un troisième coup pour la route. On ne lui ouvre pas tout de suite. Voilà qui est bien étrange, étant donné qu'ils ont eu vent de sa visite, et d'autant plus que sa mère l'a aperçue par la fenêtre. Elle prend sur elle et attend dans le froid. Après ces cinq ans

tumultueux, ce n'est tout de même pas une histoire de famille qui va lui faire perdre son calme ! Toutefois, plus le temps passe et plus elle se dit que peut-être que si, finalement...

Tout à coup, la porte s'ouvre en grand.

« Je ne trouvais plus les clés. »

Sa mère lui fait face, vêtue d'une robe aux manches longues et les cheveux soigneusement coiffés. Elle est, sans l'ombre d'un doute, pareille à elle-même : pas un seul sourire ne vient adoucir l'étrange expression d'amertume qui imprègne les traits de son visage.

« Elles n'étaient pas sur la serrure, comme d'habitude ?

— Puisque je te dis que je ne les trouvais pas... »

Clara passe le seuil de la porte mais se sent malgré tout plus étrangère qu'invitée ; l'accueil qu'on lui a réservé n'y est sûrement pas pour rien. Elle défait son manteau et se met à l'aise dans la mesure du possible. Les bibelots qui se trouvent sur les meubles de l'entrée lui rappellent une époque depuis longtemps révolue.

« Bonjour, dit enfin sa mère. Ton père est dans le salon, ne le fais pas attendre. »

Clara se dirige vers la prochaine pièce en veillant au passage à regarder si tout est à sa place. Les photos de famille se font rares bien que quelques unes affichent la famille Hwang au complet. Ces clichés ont été pris il y a une éternité, quand elle et son frère étaient encore petits. Sa mère avait alors les cheveux courts et un sourire chaud et doux comme du miel, celui d'une mère aimante qui savait très bien maintenir l'illusion le temps d'une photo. A cette époque, elle préférait faire bonne figure. Les ans l'ont profondément changée ; si ses traits conservent le charme d'une pierre brute, son caractère, lui, s'est considérablement dégradé au fur et à mesure que des cheveux blancs apparaissaient sur ses tempes.

Ce n'est pas pour autant une question de vanité. Le temps qui passe et les événements de la vie se sont simplement chargés de mettre en évidence ce qu'elle s'efforçait tant de cacher. Ou bien peut-être qu'elle avait juste réalisé qu'elle ne gagnait rien à ménager sa fille.

« Tu ne dis pas bonjour à ton père ? »

Clara lâche un léger soupir, éreintée. Elle a à peine le temps de mettre un pied dans le salon que son père monte déjà au front, comme si elle était redevenue par magie une adolescente.

« Si tu m'en laissais le temps, aussi.

— C'est que je n'ai plus l'habitude de recevoir des visiteurs, vois-tu. »

Elle s'installe dans le fauteuil qui trône devant le canapé, pile en face de son père, et repense au nombre de fois où elle s'y était affalée en rentrant des cours, son vieux chien couché à ses pieds. C'était aussi là qu'elle s'était endormie le soir où elle avait découvert le corps de Nicolas dans la maison, tandis que ses parents étaient partis avec les secours.

Clara se redresse brusquement, incapable de chasser la pensée qui vient de faire irruption dans son esprit. Il fallait qu'elle fuie, qu'elle parte le plus loin possible d'ici.

Comment font-ils pour continuer à vivre dans cette maison ?

« A qui la faute ? Dit-elle, un brin agacée. Toutes tes vieilles connaissances ont plié bagages et tu mets un point d'honneur à éviter les nouvelles têtes. Tu es sacrément borné, tu sais ? »

Son père lève les yeux de son journal pour l'observer.

« Tu verras quand tu auras notre âge ! »

Elle ne répond pas. A quoi bon chercher la dispute à tout prix ? Elle en avait parlé avec Malika lors de leurs premiers jours sur Paris. Cette dernière avait refusé de voir sa mère et ce même lorsqu'elle avait tenté de reprendre contact avec elle, quand la nouvelle de sa collaboration avec le gouvernement avait fuité.

« Je ne tiens pas à recoller les pots cassés, lui avait confié Malika. Elle est très bien là où elle est, dans le passé. Qu'elle y reste. Je sais qu'il y a des personnes qui parviennent à pardonner, d'autres à oublier, mais ce n'est pas pour autant qu'on doit tous faire pareil. Elle m'a blessée. Elle a blessé Adil. C'est suffisant pour que je prenne mes distances. »

Clara penche légèrement la tête en arrière. Elle se souvient parfaitement de la question qu'elle lui

avait alors posée, si prestement qu'on aurait dit qu'elle lui brûlait la langue.

« Et si ça ne suffisait pas ? Et si malgré tout ça, on décidait de rester ? »

Malika avait longuement hésité à lui répondre, craignant sans doute de se prononcer trop vite sur un sujet qui lui était inconnu. Clara avait alors immédiatement regretté d'avoir pris la parole, à croire que énoncer ses interrogations à voix haute l'avait dénudée d'un coup. Mais n'était-ce pas l'histoire de sa vie ? Ses parents n'avaient jamais rien fait pour lui faciliter l'existence, et pourtant, elle était toujours revenue vers eux. Non pas par besoin, que ce soit d'argent ou d'attention, mais par habitude.

« Ça ne regarde personne d'autre que toi. Je ne sais pas ce que je peux dire, je n'ai pas à porter de jugement là-dessus. »

Clara sent son cœur se soulever comme si elle était sur le point de sombrer. Son mauvais pressentiment se confirme lorsque sa mère fait irruption dans le salon et dispose soigneusement le service à thé sur la table ; elles ont beau se trouver dans la même pièce, c'est à peine si elle lui accorde un seul regard. Elle fait demi-tour et part chercher une tasse d'un autre genre dans la cuisine car son père ne boit plus que du café. Ce dernier meuble le silence comme il le peut en tournant bruyamment les pages de son journal, ponctuant de temps à autres le vide de questions dénuées d'intérêt.

C'est toutefois sa mère qui finit par mettre un coup de pied dans la fourmilière :

« Tu aurais pu lui dire, tout de même, qu'il est difficile d'aller vers les autres quand on sait que les gens ne réagissent pas toujours bien en apprenant notre nom de famille.

— S'il-te-plaît, Clara vient juste d'arriver. Ne lui donne pas envie de repartir. »

Clara se force à sourire. Son père l'appuie mais ce n'est pas nouveau ; il ne le fait que quand ça l'arrange. Dans le cas présent, c'est uniquement parce qu'il ne souhaite pas retourner tout de suite à son train-train quotidien. Sa mère peut lui envoyer des piques autant qu'elle le veut, du moment que ça ne la pousse pas à quitter la maison...

Après mûre réflexion, Clara se dit que ce n'est peut-être pas elle qui s'accroche à ce point à ses habituelles visites. Ce sont eux : ils aiment la chahuter, la critiquer, la disputer, et si elle venait à disparaître, contre qui pourraient-ils s'énerver ? Il ne leur resterait plus qu'à adresser leurs reproches à personne d'autre qu'à eux-mêmes.

Son père se met à parler politique et Clara décroche.

« Ils ne t'ont pas encore recontactée ? Demande-t-il au bout d'un certain temps. Et tu dis que tu es toujours payée ? Tu ne trouves pas ça *étrange* ? »

Ses lèvres forment le mot avec dureté, comme s'il prononçait une insulte.

« On ne t'a pas élevée ainsi. Toucher de l'argent sans travailler, ce n'est pas très honnête. Tu disais vouloir te racheter avec ce travail, et j'étais d'accord avec toi. Je ne pensais pas que tu allais baisser les bras aussi vite.

— Je l'ai fait pendant cinq ans. C'est bien assez.

— Comment le savoir ? Tu ne nous as jamais parlé de tes tâches. En fait, tu ne nous parles jamais de rien. Ce n'est pas très facile pour nous.

— C'est exactement ce que je disais, renchérit sa mère. Elle ne prend jamais nos sentiments en considération.

— Ne sois pas si dure avec elle, c'est un peu exagéré.

— Il y a du vrai dans ce que je dis.

— Soit, mais tu ne peux pas te contenter de dire ça. Il faut qu'on trouve une solution, ensemble. C'est à cela que sert une famille, non ? »

Son père pose le journal à côté de lui et se penche en avant afin de boire une gorgée de café. Clara n'a toujours pas touché à son thé.

« La solution me semble évidente : il lui faut un but dans la vie, ou autrement elle n'ira pas loin. Elle ne peut pas se contenter de vivre d'eau fraîche, pas à son âge. Ce n'est que lorsqu'elle aura des responsabilités qu'elle comprendra pourquoi il faut travailler dur pour obtenir ce que l'on veut. »



Sa mère l'observe du coin de l'œil avec un air carnassier. Clara n'ose pas soutenir son regard, de peur d'attiser son ressentiment. Elle tente plutôt de se faire toute petite dans le fauteuil, si petite qu'ils en viendraient à l'oublier pour de bon.

« Toi qui parlais de famille à l'instant, tu m'as donné une idée. Tu ne penses pas que ce serait le moment idéal pour elle de fonder la sienne ? Si elle reprenait son travail, elle pourrait parfaitement subvenir à tous les besoins futurs... »

Clara lève finalement les yeux, livide. Une drôle de douleur lui tord la poitrine de part en part et lui déchire le cœur. Comme si, même après toutes ces années, elle n'était toujours pas blasée, et encore moins blindée. Ne tenant plus en place, elle se lève d'un bond, les poings serrés tout contre ses cuisses.

Cette fois-ci, inutile de lutter.

« Ce n'est pas tout, mais il faut que j'y aille.

— Tu ne veux pas rester encore un peu ?

— Laisse-la donc partir boudier dans son coin, rétorque sa mère. Tu sais bien qu'elle évite toujours les confrontations. »

Clara fait volte-face, prête à lâcher son venin, tandis que son visage reprend peu à peu des couleurs. Elle ouvre la bouche, hésite, puis finit par se raviser lorsque ses yeux rencontrent ceux de sa mère, qui lui lancent des éclairs. Clara les connaît : pas une seule chose positive ne sortirait d'une énième dispute, que ce soit de son côté ou du leur. Il n'y a qu'une chose à faire : s'écraser, et faire encore une fois preuve de plus de bon sens que ses propres parents.

Elle déglutit péniblement pour faire passer l'intense déception qui la tiraille, ravalant au passage les mots secs et durs qu'elle aurait tant aimé leur lancer au visage. Ce n'est pas aujourd'hui que la vérité éclatera.

Tant pis.

Clara file à l'anglaise sans demander son reste. Son père continue à parler seul dans le salon dans l'espoir de la retenir, puis il comprend que ses efforts sont vains et sa voix s'éteint lorsqu'elle sort dehors sans même prendre la peine d'embarquer son manteau. Saisie de froid, elle dévale les escaliers avec hâte, pressée comme jamais de s'engouffrer dans la voiture, et si vite qu'elle manque de s'étaler par terre. Elle monte à l'avant, essoufflée. L'air glacé qui s'est engouffré dans ses poumons ne l'aide pas à réguler sa respiration. Son corps lutte contre les éléments tout autant qu'il cherche à combattre le maelström qui s'empare d'elle. Et au final, il s'emmêle les pinces.

Ses mains tremblent lorsqu'elles touchent le volant ; Clara jurerait être congelée de l'intérieur. Elle met le contact et monte le chauffage, résignée à devoir pousser la voiture sur les derniers kilomètres.

Clara se laisse aller contre l'appui-tête. Pourquoi fallait-il qu'elle en parle ? Elle avait redouté qu'ils puissent mettre une fois encore le sujet sur la table ; ils n'arrivent pas à comprendre cette situation qui est la sienne, ni cette colocation qui lui apporte pourtant bien plus qu'ils ne pourraient jamais lui donner. Ils ne voient l'amour que sous un angle et comme une normalité, pire, une formalité, sans s'imaginer que ce n'est pas pareil pour tout le monde, ni à quel point c'est usant de devoir se justifier comme si on avait quelque chose à se reprocher. Quoi qu'elle dise, cela ne leur suffira jamais.

Elle sèche ses larmes et démarre la voiture avec une seule idée en tête : rentrer chez elle, son *vrai* chez elle, entourée de la famille qu'elle s'est choisie. Clara a mis du temps à le réaliser mais maintenant qu'elle le sait, plus rien ne la fera changer d'avis : son bonheur se trouve là où ses amis sont, et c'est tout ce qui importe.

## Chapitre 49

Tout est différent en fin de journée. Le rythme est différent : le monde se plonge lentement dans l'obscurité et le déclin du soleil est une invitation à se laisser aller à la paresse, d'autant plus que la fatigue accumulée au cours de la journée pèse sur les épaules. L'humeur est différente, aussi : besoin de peu, envie de rien. Au diable les vacances en bord de mer, le canapé devient une destination attrayante au fur et à mesure que les minutes passent, et un sandwich au salami semble même pouvoir constituer un repas plus que convenable.

C'est dans cet état d'esprit que Julie parcourt la distance qui la sépare du corps de ferme, le bras lesté d'un panier d'osier, dans la direction opposée au poulailler. Elle marche en prenant son temps ; ses bottes s'enfoncent aisément dans la terre meuble rendue humide par les intempéries. Julie s'est étalée de tout son long la veille, brisant ainsi par la même occasion la douzaine d'œufs frais qu'elle ramenait à la maison. Elle en garde quelques bleus mais surtout plus de peur que de mal.

Une fois arrivée devant la porte qui donne sur l'arrière des parties habitables, Julie brasse le contenu de sa poche et trouve finalement les bonnes clés ; elle ouvre et se met au chaud sans plus attendre. Le panier d'osier retrouve sa place initiale sur le plan de travail de la cuisine, non loin de la corbeille à fruits pleine à déborder. Julie ôte ses bottes en deux temps trois mouvements, puis se lave rapidement les mains à l'eau froide avant de saisir une pomme par le pédoncule. Elle tourne ensuite les talons et se dirige vers les escaliers.

La pièce de vie est arrangée de la même manière que lorsque Clara vivait ici toute seule, le dépotoir en moins. Tout a été soigneusement rangé et nettoyé du sol au plafond à leur arrivée et quelques plantes grasses sont venues fleurir ce grand espace minimaliste. Des piles de livres variés s'entassent sur une étagère plus haute et plus large que Julie, juste à côté du coin salon, tandis que des cadres photos colorés parsèment l'endroit de clichés pris sur l'instant. Quelques objets sont disposés sur la table, dans l'attente d'être réparés ; l'électroménager a quant à lui été changé dans la mesure du possible mais la télévision n'est toujours pas de dernière génération.

Julie monte les marches deux par deux en s'aidant de la rambarde pour arriver plus vite en haut. Son cœur bat à tout rompre. Elle glisse ses clés dans la serrure nouvellement installée de la deuxième porte sur sa droite puis abaisse la poignée et pousse. Un immense filet de lumière chaude vient illuminer le couloir sombre lorsqu'elle pénètre à l'intérieur.

Alix se tient près de la fenêtre, seule ; elle ne s'ouvre plus, c'est pourquoi Julie a décidé de lui attribuer cette chambre. La pièce est sommaire mais confortable, et bien isolée. Le lit deux places est recouvert d'une parure de draps au motif floral et de gros coussins moelleux prenant des formes diverses ; le tout s'accorde parfaitement bien avec les couleurs claires du papier peint, dont une petite partie est tapissée de photos imprimées en grand format. Un carnet à la reliure abîmée est mis en évidence sur la table de chevet, près d'un fauteuil aux accoudoirs larges au travers duquel un plaid écarlate a été jeté à la va-vite.

Ce carnet ne l'aide plus, mais Julie le laisse tout de même à sa disposition juste au cas où. Bien entendu, Alix a essayé de s'y remettre, au début. Mais les mots inscrits sur les pages glissaient sur elle comme de l'encre exposée à la pluie, et plus elle y mettait de l'énergie plus elle finissait en nage, frustrée.

Julie l'a récupéré peu après le jour où tout a basculé de façon irrémédiable. Alix avait rompu avec elle quelques temps auparavant de façon très soudaine, la laissant seule, perdue et démesurément triste au milieu de ses affaires restées sur place. Mais il faut croire qu'ils avaient malgré tout trouvé un moyen de la relier à elle, car plusieurs voitures de police étaient venues stationner devant leur

appartement. On avait alors frappé à sa porte et elle s'était fait escorter jusqu'à un lieu tenu secret pour des raisons de sécurité. Elle n'avait même pas eu le temps d'enfiler un manteau. Une fois sur place, on lui avait expliqué qu'ils l'avaient trouvée ligotée dans un placard à balais et qu'elle avait été incapable de répondre aux questions qui lui avaient été posées.

Quelque chose s'était alors mis en marche en elle, une peur si viscérale qu'elle avait cru voir le plafond de la salle d'interrogatoire s'effondrer sur elle. Julie avait craint qu'on ne se mette à lui poser des questions sur son implication, sur le Vent Contraire, sur cette opération dont elle avait tout ignoré jusqu'à ce qu'elle ne fasse la une des journaux.

« Est-ce que tout va bien ? Lui avait-on demandé. »

Une violente envie de rire l'avait alors dérangée ; ils s'inquiétaient apparemment de son état, mais s'étaient-ils sentis aussi concernés avec Alix ? Si elle avait bien fait ce dont on l'accusait, était-elle même encore en vie ? Cette simple pensée lui avait donné beaucoup de soucis à se faire.

Julie s'avance vers la silhouette qui lui tourne le dos tout en se frottant les bras pour se débarrasser du frisson désagréable qui vient de lui parcourir l'échine. Elle se souvient encore de la frayeur qui l'avait empêchée de se réjouir, elle qui avait eu si peur de la perdre pour de bon.

Leur couple a fêté ses sept ans récemment.

Aurait-elle pu vivre avec un souvenir, une ombre dont elle n'aurait jamais pu se séparer ? On dit que certaines personnes peuvent changer une vie. Alix en fait partie.

Néanmoins, Julie apprit plus tard qu'elle avait eu tort : premièrement, les personnes en face d'elle avaient déjà en leur possession tout ce qu'il fallait savoir sur elle bien avant qu'ils ne la fassent venir à eux. Deuxièmement, Alix n'avait pas été tuée.

Ils étaient allés droit au but : si Julie avait été amenée ici, c'était simplement pour venir la récupérer, comme un paquet encombrant qui passe de main en main. Alix avait été jugée manipulable et clairement pas responsable de ses actes. On lui avait d'ailleurs recommandé un séjour en résidence spécialisée dans la prise en charge des Altérés à l'effet mortel aggravé, et un rendez-vous hebdomadaire avec un expert pour prendre la température.

Cette décision l'avait beaucoup surprise, surtout après la diffusion de la nouvelle de l'échec de l'opération aux informations.

Alix lui avait parlé de son passé. Par conséquent, quand elle avait commencé à s'absenter sans raisons valables, Julie avait commencé à établir des connections entre ce qu'elle savait déjà et les informations manquantes. Tout était devenu plus clair quand elle lui avait demandé de réparer cet autoradio en mauvais état tout en restant évasive sur les raisons cachées derrière cette demande... elle avait prétendu que c'était pour un ami, mais Alix n'en avait pas. Des collègues de travail et des connaissances, *certes*, mais des amis pour lesquels elle sacrifierait un peu de son temps, non.

Elle avait fait tout cela pour son groupe, pour ces gens, volontairement. Et ça, ils ne devaient pas l'ignorer. Pourquoi, alors, la laisser partir ? Pourquoi la prétendre blanche comme neige ?

Les filles ont toujours refusé de parler de l'opération finale du Vent Contraire, et ce sûrement à cause de leur contrat, mais elle s'est toujours douté que rien ne s'était passé comme les journaux l'avaient relaté. Julie n'a cessé d'y penser, effrayée qu'un jour, cette histoire puisse les rattraper.

Juste avant qu'on ne lui amène Alix, une femme l'avait abordée. Julie était en train d'attendre dans le hall, gelée par l'angoisse, incapable de savoir quelle réaction serait la plus appropriée devant son ancienne petite-amie, aujourd'hui délinquante notoire, et faisait justement les cent pas quand celle qui avait dit s'appeler Ajita était venue lui parler. Elle lui avait donné le carnet très discrètement, et personne d'autre n'avait capté son geste ; cela lui avait laissé penser qu'il s'agissait d'une pièce à conviction, et qu'elle outrepassait ses droits en le lui rendant.

Elle était partie aussitôt.

Julie l'avait revue plus tard à la télévision. Les journalistes l'avaient identifiée comme étant celle à la tête de l'équipe qui avait appréhendé le Vent Contraire sous les ordres de ses supérieurs, et ce bien avant l'intervention des forces armées. Elle s'était vue décorée pour son acte et avait pris par la suite une retraite anticipée. Le public avait tout d'abord mal supporté le statut Altéré de cette équipe, mais

il s'était finalement rallié au gouvernement en disant qu'il s'agissait là d'un exemple à suivre pour tous ceux de leur espèce.

A l'heure qu'il est, elle doit sûrement se dorer la pilule au soleil pour profiter de ses derniers instants d'existence. Alix n'aura pas cette chance-là.

Julie n'est pas au courant de tout, mais elle sait que les autres ont été embarqués dans cette opération en faveur du gouvernement, contrairement à Alix, qui s'est retrouvée évincée et réduite au silence dans cette petite ferme près d'Amiens, sans salaire et sans avenir. Clara leur a fait une fleur en leur proposant de venir s'installer ici après avoir été mises à la rue, mais elles ont également dû faire beaucoup de choses de leur côté pour survivre. Et elles ne sont pas encore hors de danger.

Julie se penche en avant et saisit le petit carnet. Sa photo glisse aussitôt pour rencontrer ses doigts ; mis à part les coins qui portent les marques de l'usure, le cliché reste encore intact.

Sa vie actuelle ne ressemble en rien à ce à quoi elle avait rêvé plus petite, mais ce n'est pas pour autant qu'elle ne lui plaît pas. Alix et elle se sont retrouvées après toutes ces épreuves, et même si les choses ne sont pas revenues à leur point de départ, Julie y trouve son compte. Elle se doute bien qu'elles n'ont plus beaucoup de temps devant elles ; par conséquent, chaque instant mérite d'être vécu pleinement, les petits comme les grands. Elle le savait déjà sept ans auparavant. Cela ne veut malheureusement pas dire que ce sera moins douloureux.

Julie s'approche à pas feutrés et lui effleure l'épaule. Le fruit roule entre ses doigts.

« Tiens, je t'ai apporté une pomme bien sucrée, comme tu les aimes. »

Alix se tourne pour lui faire face, bien plus intéressée par le visage qui se présente à elle que par la pomme qu'on lui glisse dans la main. Un petit sourire délicat glisse sur ses lèvres.

Derrière elle, le paysage sur lequel donne la fenêtre s'obscurcit davantage. Les phares d'une voiture illuminent le chemin qui mène à la ferme mais, contrairement à ce à quoi s'attend Julie, il ne s'agit pas de l'habituelle voiture de police chargée d'effectuer sa ronde.

C'est Clara qui rentre à la maison.

\* \* \*

Le jour se lève à peine que les rayons clairs du soleil s'infiltrent déjà par les interstices qui séparent les volets en bois des fenêtres, baignant ainsi la chambre à coucher d'une faible lumière blanche. La nuit a été relativement calme, et rien n'a été en mesure de la troubler : pas les fortes pluies annoncées la veille, ni même le passage des éboueurs plus tôt dans la matinée.

En somme, toutes les conditions étaient réunies pour que Malika passe une bonne nuit réparatrice, d'autant plus qu'elle venait d'installer un matelas bien plus confortable que l'ancien. Et pourtant, ce ne fut pas le cas.

Elle n'a eu de cesse de tourner d'un côté puis de l'autre, sans jamais pouvoir s'arrêter de virevolter dans la prison de ses draps. Le front moite de sueur, incapable de trouver le sommeil, elle a fini par penser que la nuit ne se finirait jamais. Elle s'est même levée pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine mais, bien sûr, cela n'a arrangé en rien sa situation puisqu'elle a été prise d'une furieuse envie de filer aux toilettes deux heures plus tard. Ce n'est malheureusement pas la première fois que cela arrive ; on lui a déjà refusé les bras de Morphée à plusieurs reprises, à croire que le sort s'acharne sur elle.

Fatiguée, Malika souffle légèrement lorsqu'elle se décale vers le rebord du lit. Ses cuisses glissent du matelas et ses pieds nus oscillent au-dessus du sol avant de finalement le rencontrer dans un frisson désagréable. Le chauffage a beau fonctionner, l'air ambiant reste frais. Elle conserve une position assise un court instant, juste le temps de s'étirer convenablement, puis se lève en douceur et

sort de la pièce à pas feutrés. Les effets de ses déplacements s'atténuent au fur et à mesure qu'elle traverse le petit couloir étrié menant à la cuisine ; les loupiotes suspendues à un fil bougent à peine quand elle passe devant le mur concerné. Elle ouvre un volet et laisse la lumière du jour pénétrer dans la pièce. Elle ferme les yeux, aveuglée, tandis que le mobilier revêt le manteau pâle du matin grâce au soleil naissant.

La cuisine est équipée mais plutôt vieillotte, et assez petite : deux personnes peuvent difficilement se croiser. Un bouquet de fleurs trône près de l'évier où la vaisselle sale est aux abonnés absents et des magnets aux couleurs de divers pays étrangers sont collés sur la paroi du réfrigérateur.

Une légère brume enveloppe le quartier ; les toiles d'araignées qui se dessinent sur la végétation environnante se parent de blanc sous l'effet du froid. Il est encore tôt, mais Paris s'éveille déjà.

Malika fait couler de l'eau dans une tasse qu'elle passe au micro-onde. Elle ouvre ensuite un placard, prend une cuillère à café et pioche un sachet de thé dans une boîte en métal joliment décorée. Le bip sonore retentit. Elle plonge le sachet dans l'eau chaude et s'appuie contre le plan de travail en attendant que le thé infuse. Ce n'est pas du tout comparable à la boisson que sa mère avait l'habitude de lui préparer, mais dernièrement, elle n'a plus le cœur à faire les choses dans les règles de l'art.

La première gorgée lui brûle la langue et lui laisse au passage un goût fade en bouche. Elle rajoute donc deux morceaux de sucre pour pallier ce manque et enchaîne avec une seconde gorgée, beaucoup plus plaisante, cette fois-ci. Un bruit attire son attention et la pousse à diriger son regard vers la fenêtre : une voiture passe dans la rue en laissant derrière elle d'épaisses volutes de fumée. La scène lui accapare quelques minutes de son temps, puis Malika ouvre un paquet de biscottes et en trempe une dans son thé.

Elle suspend son geste lorsque deux bras viennent s'enrouler autour de sa taille.

« Je ne t'ai pas entendue arriver, dit-elle. »

Un corps se colle au sien et un baiser furtif est échangé. Chaud, doux et bon, il a la saveur des matinées passées à la maison, empreintes de paresse et d'affection. Malika décroche un sourire ; c'est bien assez pour chasser sa mauvaise humeur.

« Tu m'as réveillée, mais je ne t'en veux pas. Je savais ce qui m'attendait en emménageant avec une lève-tôt comme toi. »

La femme qui se presse contre elle s'écarte légèrement, et Malika entrevoit les courbes rondes et volumineuses de son corps qui apparaissent en transparence sous le tissu fin de son pyjama. Sa crinière brune s'étale sur toute la largeur de ses épaules, indomptable, et s'accorde parfaitement avec la couleur sombre de ses yeux. Elle pivote de quelques centimètres à peine et tend le bras vers les placards de la cuisine ; Malika ne la quitte pas une seule seconde du regard.

« Tu es réglée comme un coq, ajoute-t-elle. Ça me rappelle le bon vieux temps.

— Cette fois-ci, c'était plus par contrainte que par envie.

— Tu as mal dormi ? »

La femme passe une main sur son bras, incapable de masquer son inquiétude. Un pli vient froisser son front.

« Maintenant que j'y pense, c'est vrai que tu as pas mal remué. Tu as fait un cauchemar ?

— Non, je n'ai juste pas réussi à fermer les yeux de toute la nuit. »

Elle attrape une biscotte et entreprend de la tartiner de miel. Pendant ce temps, Malika touille son thé sans pour autant en boire une gorgée. En levant le bras, elle risquerait de lui donner un coup de coude ; elles ne sont que deux dans la cuisine et pourtant il n'y a déjà plus la place de passer.

« Ce n'est pas la première fois, constate-t-elle.

— Ça passera. »

Elle sourit faiblement, peu convaincue, puis délaisse son petit-déjeuner pour venir se pendre à son cou. Malika saisit ses cheveux d'un air distrait pour éviter qu'ils ne trempent dans sa tasse. Elle sent sa poitrine qui se soulève rapidement tout contre la sienne et cette proximité lui procure un sentiment de réconfort : elle a eu peur de se coller à elle durant la nuit, peur de la réveiller et de

l'embêter avec ses soucis. Il faut croire qu'elle a tendance à oublier que ce n'est jamais le cas.

Soudain, une vieille auto pétarade dans la rue. Malika se crispe quand un vieux souvenir surgit des pénombres de son esprit. Elle a tout essayé, en vain. La sensation de l'arme pressée dans sa main n'a jamais voulu la quitter.

Son monde s'est écroulé lorsque le coup est parti. Ce qu'elle ignorait à cette époque, cependant, c'est qu'il allait s'effondrer une seconde fois quelques années plus tard.

« Je crois que tu as très envie d'en parler mais que tu ne le feras pas, comme d'habitude. On ne te changera pas : tu étais déjà comme ça quand je t'ai rencontrée. »

Malika sourit à l'évocation de ce souvenir. C'est drôle, tout de même, car les choses ne lui étaient pas apparues sous le même jour cette fois-là.

Peu après sa sortie de prison, on lui avait donné rendez-vous dans un bâtiment situé au cœur de la capitale pour une histoire de paperasse à régler. Or, il se trouve qu'en coopérant avec les autorités, Clara avait révélé des informations sur ses partenaires, au sens large du terme. Ainsi, le nom de Ikram, qui avait aidé Clara à récolter des informations puis à faire sortir Olivia de sa clinique, le tout sous la contrainte, avait émergé de nouveau et son implication, légèrement exagérée, fut une fois de plus exposée au grand public. Son sort avait été longtemps négligé après ses aveux, alors on avait décidé de la traîner devant les tribunaux pour donner l'exemple, et Malika l'avait croisée par pur hasard alors qu'elle attendait qu'on la fasse entrer dans un bureau.

Bien entendu, personne n'était alors autorisé à l'approcher ; leur première entrevue ne prit place que plus tard. Malika fit quelques recherches de son côté, bien décidée à lui éviter le sort qu'elle avait elle-même failli connaître, et fit jouer ses relations et celles de Clara afin qu'on lui accorde plusieurs rendez-vous en tête-à-tête avec Ikram. Cette dernière fut finalement relaxée grâce à son travail acharné. Malika s'était mis du monde à dos pour parvenir à ce résultat, mais elle ne pouvait pas non plus prétendre que ce n'était déjà pas le cas avant. Deux ou trois personnes de plus, qu'est-ce que ça pouvait bien changer ?

Et puis, ce n'est pas comme si Ikram avait vraiment été coupable de quoi que ce soit. On lui avait forcé la main, et elle n'aurait jamais pu se douter que son aide mènerait à l'ascension de l'ennemie public de l'hexagone... et encore moins que tout se finirait aussi tristement. Elle avait seulement commis une faute lourde sur son lieu de travail ; par conséquent, on se chargea de la rayer à tout jamais des hôpitaux, cliniques, et autres endroits de ce secteur.

Sans travail, sans indemnités et sans avenir, elle se tourna vers Malika, et c'est là que tout commença.

« Tu grossis le portrait, dit-elle. Je me suis ouverte, quand même. »

Ikram affiche un large sourire. Malika passe une main sur sa joue et se réjouit de la sentir chaude sous sa paume, comme au premier jour. Elles s'étaient embrassées dans la hall d'un immeuble, près de la cage d'escalier, et quelque chose avait changé. Qui aurait cru qu'elles pourraient... quelles étaient les chances pour que ça arrive ?

Le monde est si petit.

« C'est vrai, pardon... »

Ikram se met sur la pointe des pieds et l'embrasse doucement.

« J'avais oublié : tu m'as dit qu'elle est ta couleur préférée. »

A partir de là, sa vie prit une tournure différente. Non seulement elle s'accordait enfin une seconde chance en amour, mais aussi un temps de pause entre les longues heures de travail dans ces tristes locaux sur Paris, un rayon de soleil qui lui donnait du baume au cœur et la force de continuer.

Sa langue s'était déliée petit à petit. Elle lui avait parlé d'Olivia avec parcimonie, mais surtout de son frère, et d'une partie des tâches qui lui incombaient.

En acceptant l'offre qui lui avait été proposée, Malika avait eu la chance de pouvoir travailler main dans la main avec Adil. Même si, aux premiers abords, cela l'avait mise très en colère ; pourquoi l'impliquer lui aussi ? elle avait ensuite compris que cela faisait partie du marché et que personne ne serait jamais en mesure d'y changer quoi que ce soit. Leur nouvelle position leur octroyait un peu de

pouvoir, certes, mais pour le reste, elles étaient comme muselées.

On leur répète souvent qu'il suffit d'accepter, et de passer à autre chose. C'est exactement ce qu'elle a fait.

Ce ne fut pas toujours aisé au quotidien : Malika avait eu vite fait de détester les missions ingrates qui lui étaient attribuées, ainsi que les mensonges qu'elle devait proférer pour les gens derrière leurs écrans. Bien sûr, dire du bien de l'issue des événements du Centre Décisionnaire ne l'avait pas gênée outre mesure, car ce n'était pas en soi un mensonge.

Mais il y avait Adil. Quand il venait, il ramenait toujours de quoi manger. Il aimait tous les aliments gras et sucrés, ceux qui laissent des traces sur les doigts. Malika profitait de chaque jour comme si le suivant était le dernier ; ils étaient plus proches que jamais. Il l'avait aidée à débloquent le dialogue entre elle et Clara, à comprendre ce qui l'avait poussée à agir de cette manière et pourquoi elle avait cédé, tout comme elle-même s'était inclinée. Le pardon resta malgré tout un sujet tabou entre elles, et ce même si toutes deux s'étaient finalement opposées au joug d'Olivia.

Elles évitaient d'en parler, de ça, de tout ce qu'il s'était passé avant qu'elles ne se retrouvent à travailler. Elles évitaient parfois même d'évoquer ce qu'elles devaient parfois faire, parce qu'il fallait le faire, sans protester. Et plus le temps passait, plus Malika avait l'impression d'être une coquille à la fois ouverte et fermée, aussi bien sur le point de parler que de se taire à tout jamais.

Les choses ne changèrent pas beaucoup jusqu'au jour où Clara rompit les ponts sans trop de raison, peu avant le décès d'Adil.

Lui qui avait tant fait pour ce monde, et ce sans même que qui que ce soit ne s'en doute, avait fini par le quitter trop tôt. Son gêne avait eu le dessus, et Malika avait été impuissante. Elle l'avait senti, ce matin là, quand elle n'avait pas voulu quitter son lit. Le téléphone avait sonné plusieurs fois. Au bout de la troisième sonnerie, elle avait répondu avant de raccrocher en s'apercevant qu'il s'agissait de sa mère. Elle s'était demandé comment elle avait eu son numéro et la réponse était venue à elle lorsque ses patrons lui avaient annoncé froidement la nouvelle.

« Je n'étais pas comme ça, avant, dit Malika. »

Non, en effet. Elle avait *tout* donné. Elle s'était investie, elle avait aimé, elle s'était brûlée. Tout était allé de travers.

« Les gens changent, et c'est normal. J'aime être optimiste : tu peux encore changer. J'aime être reconnaissante, aussi, parce que tu m'en as déjà beaucoup dit. Si c'est assez pour toi, alors je respecte ça. Et si un jour ça ne l'est plus, je serais là pour toi. »

Malika se penche en avant. La tasse tinte lorsqu'elle rencontre le plan de travail. Ikram lève la tête et accueille avec douceur le visage qui vient s'enfouir dans ses cheveux, et les larmes qui se répandent sur sa peau.

Dehors, le soleil poursuit sa course dans le ciel. Les nuages s'écartent et laissent paraître les teintes plus chaudes qui se cachent derrière eux.

« Ce n'est pas que je ne veux pas. Je ne peux pas. »

Ikram prend son visage entre ses mains.

« Dis-moi, ajoute Malika, à ton avis, qu'est-ce qu'il penserait de moi s'il était toujours là ? »

Elle sourit.

« Il dirait que tu fais de ton mieux, comme toujours. Et il en serait fier. »

Malika sourit à son tour. Elle ne connaît rien de mieux que ces matins de fin de semaine où l'odeur du bonheur embaume la maison, quand la brume se heurte aux volets et qu'une soudaine nostalgie bienveillante se love au creux de l'âme.

# Remerciements

Altérée est un travail auquel il aura fallu trois ans pour mûrir. Les différentes corrections l'ont fait passer de l'enfance à l'adolescence, et c'est aujourd'hui lui qui m'ouvre les portes de l'âge adulte, avec l'aboutissement poussé qui accompagnera, je l'espère, mes prochaines parutions. Je suis bien consciente qu'il n'est pas parfait et je compte bien profiter de cette expérience enrichissante pour rebondir et repartir de plus belle.

J'aimerais remercier mon frère qui m'a un jour défiée d'achever une histoire. Cela a pris plus de temps que prévu, mais tu vois, j'y suis parvenue, car tu sais toujours comment me motiver à faire mieux et à ne pas me contenter de peu.

Merci à vous, lecteurs, de m'avoir donné une chance. Qui aurait pu croire qu'un jour, quelqu'un lirait ces pages du début à la fin ? J'ai longtemps redouté ce moment de partage, mais j'espère qu'en fin de compte il vous a plu tout autant qu'à moi. Je suis consciente de la confiance qui m'a été accordée, et je compte bien m'en montrer digne par la suite. En espérant que vous serez une nouvelle fois au rendez-vous !